This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1137

Per. 23728 d. 35/8-9

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

TOME NEUVIÈME.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1839.

Digitized by Google

Digitized by Google

DES

LETTRES A LYON

ET DE

LA REVUE DU LYONNAIS.

Il est arrivé souvent que Lyon, cette grande et magnifique cité parmi les belles cités de la France, a été l'objet de petites satires, où la passion et l'ignorance étaient pour beaucoup assurément. Des hommes que la diligence avait descendus au milieu de nous, et qui de notre ville

Digitized by Google

ne connaissaient que son anguleux pavé, bien loin d'avoir étudié nos mœurs et le fond de notre vie habituelle, Ses hommes-là, par gloriole de Parisiens ou par outrecuidance de faux marquis, prononçaient en dernière analyse sur la traditionnelle malpropreté de tout Lyon, sur les gros pieds des Lyonnaises, sur notre esprit bourgeois et notre béotisme avéré. Ici donc, suivant eux, les sciences ne sauraient avoir de partisans, les beaux-arts ne comptent point d'adorateurs, les lettres point de représentants, et les calculs absorbants de l'industrie clouent au sol toute faculté expansive. Voilà ce que disent et répètent à satiété les plus vulgaires même d'entre les commis-voyageurs.

Or, des esprits d'un ordre un peu plus relevé ont souvent couvert de leur sanction ces respectables arrêts, et nous méritons d'être montrés au doigt comme de vils et inertes cretins que nous sommes. Pourtant, il faudrait que la noble cité relevât la tête, et voulût faire face aux calomnies, car, enfin, elle s'appuie sur un glorieux passé, et je ne sache pas que le ciel lui doive refuser sa portion d'avenir.

Les cités sont pareilles aux champs que féconde la main du laboureur; elles ont, dès leur origine, un germe productif qui ne s'épuise pas si vîte, bien qu'il compte ses mauvais jours et ses années de stérilité. Laissez faire; la plante qui végète, le grain qui sommeille se produira au temps venu, et vous reconnaîtrez la généreuse nature d'un sol qui n'est pas ingrat.

Nous savons que notre illustration littéraire est contemporaine des beaux âges de Rome; c'est Rome elle-même qui a vanté nos luttes oratoires et nos librairies.

Digitized by Google

Nous savons que nos murs ont vu de doctes pontifes, comme Irénée, comme Eucher, comme Agobard; de doctes prêtres, comme Constantius; des poètes, comme Florus, le diacre, et que, au milieu même des ténèbres qu'avaient amenées les siècles de générale décadence, nos ancêtres ne furent pas les derniers à soutenir l'éclat des lettres. Que si nous abordons cette grande époque de régénération sociale et de mouvement scientifique, alors que l'imprimerie remuait le monde étonné, n'avons-nous pas à nous enorgueillir des efforts et de la persévérance de notre cité? D'où venaient donc les Barthélemy Buyer, les de Tournes, les Gryphe, les Roville, les Cardon, les Anisson, et que faisaient ici tous ces immortels imprimeurs? Assurément, ils répondaient à un besoin immense; assurément, ils étaient le centre d'un vaste cercle, et si l'imprimerie opérait des prodiges sous leurs yeux, sous leur direction, il fallait une cause à tout cela. Il fallait que ces riches Florentins, qui étendaient la gloire de notre industrie, n'étouffassent pas le génie et l'amour des lettres, et que les citoyens nouveaux-venus, comme les autochthones, comprissent à merveille les liens secrets qui unissent toute chose où l'intelligence humaine a son jeu.

Mais ces artistes passionnés, qui donnaient la vie à l'airain, au marbre muet; ces mains puissantes qui savaient faire respirer la toile, ces familles de Stella, de Coustou, de Coysevox, de Drevet, d'Audran, par quelle erreur Lyon en avait-il hérité? Mais ces femmes poètes, Louise Labé et Pernette du Guillet; ces jurisconsultes, comme Gui Pape et Prost de Royer; ces architectes, comme Philibert de Lorme; ces antiquaires, comme Spon

Digitized by Google

et Colonia; ces érudits, comme Menestrier et le P. Raynaud; ces historiens, comme Rubys et Mathieu; mais ces hommes moins éminents, très nombreux toutefois, qui brillaient chacun de leur éclat spécial, qui avaient leur part de zèle et de savoir; mais ces pontifes, protecteurs des lettres, comme Camille de Neufville, comment donc les efface-t-on de notre histoire?

S'il est besoin encore que nous entrions dans notre XIXe siècle, n'avons-nous pas donné aux lettres le nom de Ballanche, ame pieuse et fénélonienne; à la philologie, celui de Dugas-Montbel; à la tribune, celui de Camille Jordan; à la philosophie, celui de Degérando; à la statuaire, ceux de Foyatier, de Chinard, de Ruolz et de Legendre-Hérald; aux sciences, celui d'Ampère, et à la mécanique celui de Jacquard? N'est-ce pas ici que se trouve le berceau d'écrivains comme Lémontey et Aimé-Martin; de versificateurs, comme Bignan et Servan de Sugny; de peintres, comme Flandrin, Bonnefond et Orsel?

Et maintenant donc, n'est-ce rien que ce génie du commerce, que cet esprit inventif et habile qui nous place au premier rang dans une industrie gracieuse et riche? Ce qui fait la force et la gloire d'un état, n'est-ce pas l'harmonie parfaite de ses provinces, l'éclat spécial de chacune d'elles, de même que c'est aussi du merveilleux ensemble des membres humains que résulte la puissance et la beauté du corps? Et, parceque dans cette variété de destinées, Lyon aura surtout penché vers les combinaisons du négoce, faudra-t-il donc lui demander de n'être pas ce qu'il est? A chaque cité sa noble et utile mission! Celle-là ouvrira ses larges flancs aux rapides vaisseaux que lui renvoient les mers laintaines; celle-ci, du haut de

Digitized by Google

ses tours dominatrices, étendra la main contre l'ennemi, et protégera les cités, ses sœurs; cette autre cultivera les lettres et les arts, dans ses doux et pacifiques loisirs; cette autre enfin, richement dotée des cieux, saura partager entre mille soins différents ses trésors de vie intellectuelle et physique, et rayonnera d'une splendeur multiple.

Voilà pour notre passé, voilà pour l'aspect général de notre illustration; mais ce dont il s'agit ici, en définitive, et ce que nous voulons examiner, c'est la physionomie actuelle de Lyon, de Lyon, comme ville lettrée et artiste. C'est une question dans laquelle nous sommes dégagé de tout esprit de parti, nous qui écrivons ces lignes. Bien que nous aimions notre patrie adoptive, nous avons pu néanmoins en voir d'un œil impartial le bon et le mauvais côté, et nous ne cacherons pas notre pensée.

Qu'il y ait dans le sang lyonnais une chaleureuse vivacité qui pousse au culte du beau et du grand, c'est une chose assez manifeste, quand on reporte ses regards sur tout le passé de la province et de sa métropole. Je ne pense pas qu'il y ait en France beaucoup de cités aussi riches des œuvres de ses enfants que le fut toujours celle-ci. Bien certainement on trouvera sur le vieux sol de la Normandie et dans les villes qui s'étendent vers le Rhin un grand nombre d'imposantes cathédrales, de splendides édifices, mais Lyon n'a-t-il pas sa primatiale de Saint-Jean, si belle d'ensemble religieux, si parfaite en de nombreux détails? Or, quelles mains pieuses firent monter vers les cieux ces hautes et sombres voûtes; quels ouvriers disposèrent là toutes ces merveilles? A qui devons-nous les restes d'Ainay et de Saint-Paul; à qui l'église

Digitized by Google

des Cordeliers et celle de l'Observance ; à qui celle de Saint-Nizier, si ce n'est à des fils de la cité ? Qui donc traça les plans de l'Hôtel-de-Ville et de l'Hôtel-Dieu, ces riches habitations, l'une du pouvoir municipal, l'autre des malheureux que la douleur et la maladie clouent au grabat ? Ce fut une main habile, guidée ici par l'art et par la charité, et inspirée là par une pensée vaste et forte. Ces deux nobles sœurs, l'art et la charité, se donnèrent assistance pour de si belles choses.

La peinture, on le sait, se chargeait d'apporter ses toiles dans les saintes basiliques, et la statuaire y posait ses élus, ses bienheureux, ses madones, ses vierges, ses héros. Tout s'embellissait par le génie de la contrée, alors que Lyon, si fier et si puissant de sa vie indépendante, puisait de nouvelles forces dans cette vie même. Les révolutions l'ont tourmenté, mais ne l'ont point abattu, et une sève abondante circulera toujours dans les membres de ce vaste corps.

Nous espérons, et nous avons foi en son avenir ; mais l'impulsion qui nous jettera vers des jours plus glorieux devra nous arriver surtout de la pensée. Il importe alors de voir où elle en est ici, et quelle route elle prend. S'il fallait regarder au chemin parcouru depuis 1830, on verrait, ce me semble, qu'il y a eu progrès manifeste. Lyon n'est-il pas devenu plus studieux et plus zélé pour tout ce qui tient aux arts ? Les travaux de quelques-uns de ses imprimeurs et cette brillante Exposition au Palais des Arts se chargent de le prouver. Les journaux qui se rendent l'organe des opinions diverses et des luttes quotidiennes de la politique nous offrent une rédaction plus forte et plus serrée qu'il y a dix ou quinze ans. Il s'est

Digitized by Google

fait ici quelques ouvrages importants, quelques utiles publications qui viennent certainement de l'activité récemment contractée par les esprits. Or, ces premiers efforts devront-ils se borner là ? Il nous semble que l'enseignement des diverses facultés pourra servir à alimenter cette ardeur généreuse, et que toute flamme ne s'éteindra pas au milieu de nous.

Mais encore peut-on dire qu'il existe à Lyon une littérature ? — Mon Dieu, non ! Une littérature nécessairement aurait un but, une tendance, une manière. Dites-moi quel est le but, quelle est la tendance, quelle est la manière de cette littérature. Je vois bien éclore des productions où le mérite du style et du bon sens n'est pas rare, mais tout cela est isolé et ne répond à rien. L'absence de convictions fortes se fait d'ailleurs sentir presque partout, et cependant ce sont les convictions, les pensées fécondes et civilisatrices qui donnent surtout de la vie à un livre. C'est la foi qui anime et qui sauve.

Nous avons une Académie, une Académie bien et dûment composée de quarante-cinq membres. Qu'il se trouve là quelques hommes qui ont des lumières, de l'esprit, du savoir, c'est une chose notoire et incontestable; mais quelle influence l'Académie exerce-t-elle sur la littérature lyonnaise, et que produit-elle comme corps savant ? Des hommes graves se réunissent de temps à autre pour batailler en de mesquines délibérations, pour entendre lire quelques pages sur le premier sujet venu, des pages comme chaque jour il s'en écrit dans les colonnes de nos journaux ; tout cela néanmoins est pieusement enregistré dans les archives de la compagnie, et ce sont autant de titres, à défaut de titres plus réels et plus apparents. Là aussi,

Digitized by Google

comme en bien d'autres endroits, c'est la coterie, c'est l'intrigue qui mène presque tout, et quand il faut emporter d'assaut quelque fauteuil vide, on regarde à la position sociale autant pour le moins qu'au mérite. D'un autre côté, la médecine presque à elle seule envahit les rangs, et notre Académie des lettres et arts ne tardera point à devenir une succursale pour les bienheureux fils d'Hippocrate.

Autrefois le Consulat et la puissance ecclésiastique rivalisaient de zèle dans la protection accordée aux arts et aux lettres. Il y avait une ardente émulation qui allait trouver le talent et qui savait lui tendre la main ; aussi l'éclat de l'un rejaillissait alors sur l'autre, et rien n'était perdu. Aujourd'hui je ne vois dans aucun des deux pouvoirs cette pieuse sollicitude pour la splendeur scientifique de la cité, et l'on a fait beaucoup lorsqu'on a cédé à quelques obsessions, à quelques réformes urgentes. D'autres intérêts pèsent trop dans la balance pour qu'il faille songer encore à si peu de chose.

On professe même en haut lieu un souverain mépris pour messieurs les gens de lettres, et surtout pour la presse; mais on vient cependant à elle quand il s'agit de quelque échantillon d'éloquence officielle.

L'autre pouvoir est aussi insoucieux que celui-là de tout ce qui tient à la littérature et aux arts. Une administration mesquine et tracassière, qu'absorbent de petites finesses, va se complaisant en elle-même, et les fortes têtes de l'endroit n'aperçoivent au dehors que fatales hérésies. C'est ainsi que fut dressé, il y a quelques années, un long catalogue des erreurs de l'abbé Lacordaire, et que l'abbé Cœur, dont la voix jeune et ardente retentissait

Digitized by Google

librement à Paris et en d'autres villes ne pouvait, à la même époque, se faire entendre dans les contrées où naquit et fut élevé l'orateur. Chaque année ramène une solennelle époque où les fidèles doivent entendre la parole écrite des successeurs des Irénée et des Eucher; mais quelle pauvreté, quelle vulgarité de langage, tandis que la chaire chrétienne pourrait inspirer des leçons si profondes, si généreuses, si pathétiques! C'est là surtout qu'il est permis d'attendre et de juger les hommes.

Ce qu'il y a dans Lyon de riches citoyens, de négociants fortunés, se fait gloire aussi bien des fois de son mépris pour la littérature et pour les conceptions de l'intelligence. Une belle et brillante jeunesse consume dans les cafés les florissantes années de la vie, et s'inquiète peu des choses qui tendent à la culture de l'esprit. Elle imite, au surplus, l'exemple de ses pères et de ses chefs. Vous êtes littérateur, vous? ah! bon Dieu! quelle pauvre existence vous menez, et quel triste chemin vous avez pris! Que si vous courriez les bals et les soirées, si vous montiez dextrement à cheval, si vous muguetiez auprès des belles dames, si vous dissipiez en frivolités un riche patrimoine, oh! alors vous seriez quelque chose; mais artiste, mais homme de lettres, quelle piètre destinée!

Il est vrai que ce mépris pour ce qu'on appelle le littérateur et l'artiste se comprend, et, à la rigueur, s'excuse dans certaines personnes. Paris nous envoie tant de vils boucaniers de la littérature et des arts; nous apercevons tellement à nu leurs flibusteries, que bien des gens peuvent confondre avec cette plate espèce quelques hommes honorables qui en diffèrent tout-à-fait. Lorsqu'on aperçoit d'outre-cuidants personnages qui se posent en

Digitized by Google

rois dans l'art d'écrire, mais dont le métier le plus vrai est de battre la boue du milieu de la rue pour éclabousser les passants; lorsqu'on aperçoit de tels pélerins qui tranchent du grand seigneur, et qui bientôt disparaissent devant des dettes criardes, on est malheureusement trop porté à ne pas distinguer de ces gens-là ceux qui paient leurs contributions, quoique un peu lourdes, et qui sont bien avec leur bottier comme avec leur tailleur. C'est fâcheux, mais cela existe, et nous pourrions nommer quelques-uns de ces honteux fuyards qui déshonorèrent ici la littérature.

Certainement les dons de l'esprit, non plus que ceux de la beauté, ne sont point rares, à Lyon, chez les femmes. Racine, s'il revivait, trouverait au milieu de nous ce qu'il admirait dans ses merveilleuses méridionales, *corpus solidum ac succi plenum;* il trouverait assez souvent, uni à ce mérite, celui d'une grâce ingénieuse et cultivée, d'un bon sens ferme et sagace. La modestie cache à l'œil du vulgaire quelques talents hardis et purs, qui n'ont pu néanmoins s'effacer absolument. Et toutefois, par la malheureuse influence d'une éducation qui a comprimé tout essor généreux, il advient que dans plus d'une maison, c'est la femme qui étouffe les instincts littéraires. Nous savons de pauvres maris que leurs avares moitiés empêchent souvent de s'abonner à quelque journal, d'acheter quelque livre de leur goût. Comment cela se fait-il dans une cité dont les premiers élans furent toujours si généreux, et où la charité, vertu caractéristique, dilate incessamment les cœurs? Nous ne savons, mais le fait est réel. Peut-être cela tient-il à un certain prosaïsme imprimé bien avant dans

Digitized by Google

les mœurs, et dont se ressentent ceux-là mêmes qui sont faits pour en secouer le joug.

J'ignore si l'ensemble de ces observations ne va point contre les espérances d'avenir que Lyon me semble destiné à voir un jour se réaliser. Quoiqu'il en soit, j'essaie d'indiquer le mal, afin qu'on y porte remède, et je ne dis pas tout le bien, parce que c'est le mal qui se présente le plus visiblement à l'œil. Il me reste à parler encore de la *Revue du Lyonnais*.

Certes, lorsqu'il y a quatre ans révolus, quelques jeunes gens songèrent à fonder une *Revue* qui, en ouvrant ses colonnes à toutes les intelligences de la cité, s'occuperait en même temps à débrouiller les Annales du Lyonnais, à étudier dans ses faces diverses l'histoire de la province, ils avaient bien un secret espoir, mais ils ne pensaient pas que l'on viendrait à eux comme on est venu. Il y avait pourtant des difficultés dont quelques-unes ne sont point encore applanies. Il fallait des abonnés, les abonnés existent; des collaborateurs, on les connaît; une rédaction satisfaisante, elle s'efforce de valoir mieux de jour en jour. Mais d'autres obstacles s'élèvent encore. Les uns nous disent : Vous êtes *bousingots*, et la république se dresse dans vos colonnes? — Mais pourtant nous avons des noms acquis au royalisme et au juste-milieu. Les autres nous crient : Oh ! vous êtes irréligieux, et vos pages sont empreintes d'esprit libéral. — Mais cependant nous avons de respectables noms d'ecclésiastiques. D'autres enfin objectent d'autres raisons, et nous nous trouvons dans la situation désespérée de ce pauvre homme qui devenait chauve sous les mains de ses deux femmes. Ailleurs enfin on nous demande de la haute esthétique, de la phi-

Digitized by Google

losophie dans l'histoire, et toutes choses qu'il est difficile de rencontrer, même en s'adressant aux *Revues* de Paris. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les plus difficiles sont aussi très-souvent les moins empressés à nous fournir leur concours.

Comme par le passé, nous consacrerons toujours une large place à l'histoire de notre ville et de notre ancienne province du Lyonnais; mais nous agrandirons désormais notre cadre, nous ferons de plus fréquentes excursions dans la littérature générale, et nous ne laisserons plus apparaître une importante publication, de quelque part qu'elle vienne, sans la signaler et la juger à notre tour. Pour arriver à captiver l'intelligence, nous chercherons à plaire à l'œil par tous les moyens que la typographie et la gravure sur bois mettent à notre disposition.

Le directeur de la *Revue* sait bien que cette œuvre laisse beaucoup à désirer; mais la position est difficile et les ressources peu nombreuses. C'est beaucoup déjà d'avoir des conditions de vie; le reste viendra peut-être. Merci toutefois à ceux dont l'appui intelligent et libéral soutient la *Revue du Lyonnais*; merci à ses abonnés comme à ses collaborateurs!

F.-Z. Collombet.

Digitized by Google

LES

PARFUMS DE MAGDELEINE.

POÈME.

En ce temps-là, ce fut une joie infinie
Chez tous les habitants du bourg de Béthanie;
Un pasteur avait vu, loin des chemins foulés,
Des voyageurs pensifs venir le long des blés,
Et, courant le premier, à la foule jalouse
Il avait annoncé le Seigneur et les Douze.
Or, comme aux jours anciens, par les vieillards rangé,
Le peuple s'assemblait près d'un puits ombragé;

Digitized by Google

Et, marchant vers Jésus, les enfants et les femmes
Dont sa voix caressait si doucement les ames,
Répandaient à ses pieds des palmes d'Amana,
Se pressaient pour l'entendre, et criaient : Hosanna !

Et la joie éclatait, plus féconde et plus vive,
Sous le toit où devait s'asseoir un tel convive;
Chez Simon qu'il aimait et qu'il avait guéri,
Les élus attendaient l'hôte illustre et chéri,
Et, mêlant de doux soins au chant des saints cantiques,
Des vases solennels puisaient les vins antiques.

Comme un ardent parvis aux Pâques préparé
Le cénacle s'ouvrait rayonnant et paré;
Seule au bord du Cédron, pour en orner l'enceinte
Marie avait cueilli le lys et l'hyacinthe,
De myrrhe et d'aloès frotté le cèdre noir;
La table reluisait claire comme un miroir,
Et des tresses de fleurs erraient, collier fragile,
Sur le col rougissant des amphores d'argile.

Marthe au divin banquet n'avait rien épargné;
Une active rougeur parait son front baigné;
Elle avait elle-même, entre des branches vertes,
Servi les blonds raisins, les grenades ouvertes,
Les figues du Carmel, le miel pur de Membré,
Et le poisson des lacs, et l'azyme doré,

Digitized by Google

Et l'agneau, qui n'avait qu'une semaine entière
Sur les Monts Galaad brouté la sauge amère,
Et le vin parfumé des vignes d'Engaddi,
Que baise avec amour le soleil de midi.

Or, autour du festin les Douze se rangèrent,
Et des baisers de paix entre eux tous s'échangèrent.

Et le Maître s'assit ; ses regards étaient doux ;
Son front blanc, couronné par de longs cheveux roux,
Avait dans sa beauté sereine et reposée
Une grace ineffable et pleine de pensée ;
L'ardente charité, nimbe d'or et de feu,
Rayonnait de sa face avec l'esprit de Dieu.
Un manteau bleu s'ouvrait sur sa rouge tunique,
Ouvrage de sa mère et d'une pièce unique,
Mystérieux tissu qu'un prophète chanta,
Voile du corps sacré promis au Golgotha.
Devant Jésus était le pêcheur d'hommes, Pierre,
Le futur fondement de son église entière,
Né pour la foi robuste, et fait à l'action,
Tête chauve et brunie où vit la passion.
Mais la meilleure place était celle d'un autre
Jeune homme aux blonds cheveux, chaste et suave apôtre,
Et qui, les yeux rêveurs et baignés à demi,
S'appuyait sur le sein de son divin ami,
Ame où le Christ versait sa parole secrète
Jean, l'élu de son cœur, le disciple poète !

Digitized by Google

Et la sainte amitié, vin des vignes du ciel,
Circulait entre tous au banquet fraternel.

Or, celle qu'on nommait Marie et Magdeleine,
Perle de beauté rare, et fleur de douce haleine,
Femme qui par le cœur avait beaucoup péché,
Magdeleine était là, triste et le corps penché;
Cette ame avait tari plus d'une source amère,
Avant de rencontrer l'onde qui désaltère,
Et sa soif, survivant à mille espoirs déçus,
Puisait avec amour aux leçons de Jésus.
A genoux, et joignant ses deux mains, l'humble femme
Priait et soupirait, du profond de son ame;
Tremblante, se voilant sous l'or de ses cheveux,
Elle cherchait les yeux du Christ avec ses yeux;
Courbait son front rougi par une intime fièvre,
Sur les pieds de Jésus purifiait sa lèvre,
Et pleurait doucement le passé plein d'ennui
Où ses larmes coulaient pour d'autres que pour lui.
Jésus était pensif; or, la sœur de Lazare
Dans un vase d'albâtre avait un baume rare
Apporté du désert, et, plus loin que Memphis,
Fait d'une fleur qui croît au bord des Oasis.
Le parfum s'épurait dans l'urne diaphane;
Elle l'avait gardé de tout emploi profane,
Et venait à la fin, son jour s'étant levé,
Au Dieu de son attente offrir l'encens sauvé.
Dans un épanchement de douleur et d'extase,
Sur le corps de Jésus elle rompit le vase;

Digitized by Google

De larmes et de baume elle baigna ses pieds,
Les retint doucement sur son sein appuyés,
Et de ses blonds cheveux pressant leur chaste ivoire,
Longtemps elle essuya le flot expiatoire.

Et le parfum montait; la salle du festin
Fumait comme un bois vierge au soleil du matin;
Et l'air, tout imprégné des essences divines,
Vivifiait le sang dans toutes les poitrines.
Alors, devant Jésus, il se fit un moment
D'un silence rêveur tout plein d'épanchement.

Mais tout-à-coup tombant, comme une pierre aride,
Une voix vint troubler cette extase limpide.

Elle disait : « Chassez cette femme d'ici!
« Les agneaux et les boucs se mêlent-ils ainsi?
« Le Maître ne sait pas quelles lèvres impures
« Osent à sa personne essuyer leurs souillures.
« Croit-on qu'un peu d'encens et de pleurs épanchés
« Achètent le pardon et lavent les péchés!
« Il faut pour sauver l'ame une foi plus active,
« La loi ne connaît point de pénitence oisive,
« Le luxe et les parfums sont maudits des élus;
« C'est mal de se complaire à ces biens superflus,
« De s'attendrir ainsi sur des larmes fleuries;
« Le péché suit de près les molles rêveries.
« Et ce baume, d'ailleurs, valait beaucoup d'argent;
« Le perdre, c'est voler du pain à l'indigent;

Digitized by Google

« Car, pour faire l'aumône, il aurait bien pu rendre
« Trois cents deniers au moins, si l'on eût su le vendre ! »
Et les frères troublés dans le fond de leur cœur
Tournèrent à la fois les yeux vers le Seigneur.

Et lui, sur l'humble femme étendant ses mains pures :
« Oh ! ne la froissez pas de vos paroles dures;
« Hommes de peu d'amour, elle a fait mieux que vous !
« Voyez mes pieds meurtris qu'elle essuye à genoux,
« Ses yeux en ont lavé le sang et la poussière ;
« Elle a de ses parfums répandu l'urne entière,
« Et, tandis que ses pleurs jaillissaient en ruisseau,
« Je n'ai pas eu de vous même une goutte d'eau !
« Vous n'êtes pas venus, mes hôtes, mes apôtres,
« Presser en m'abordant mes lèvres sur les vôtres ;
« Marie a sur son cœur posé mes pieds brisés,
« Et les réchauffe encor de ses pieux baisers ;
« Son amour vigilant a pressenti mon heure;
« Sur mon corps embaumé, par avance, elle pleure.
« Oui, pour l'aumône même, un trésor amassé,
« Ne vaudrait pas l'encens que Marie a versé !
« Vous aurez jusqu'au bout des pauvres sur la terre,
« Hommes ! espérez-vous m'avoir toujours pour frère ?
« Magdeleine a péché, mais au livre des cieux
« Elle a blanchi sa page avec l'eau de ses yeux,
« Et le Seigneur lui doit, juste dans sa clémence,
« Un immense pardon pour son amour immense.
« Je vous le dis, tous ceux à qui sera porté
« Le Verbe de la paix et de la charité,

Digitized by Google

« Diront de cette femme, en chantant ses louanges,
» Qu'elle a fait ce qu'au ciel doivent faire les anges,
« Et qu'elle montera, ses péchés expiés,
« Poser encor, là haut, des baisers sur mes pieds ! »

Et le Maître sortit ; aux portes du cénacle
Des malades couchés attendaient un miracle.

Or, Jean restait le front dans sa main, et rêveur
Sondait comme une mer le discours du Sauveur.

Oh ! s'ils viennent pensifs s'asseoir entre vos fêtes,
Versez l'ambre et le nard sur les pieds des prophètes ;
A vos larmes d'amour, au fond des urnes d'or,
Mêlez pour eux les pleurs des roses de Ségor !
Est-ce donc pour la brise ou l'ombre solitaire,
Que Dieu mit des parfums dans les fleurs de la terre ?
Est-ce pour y mourir, desséché par l'orgueil
Qu'un ruisseau tiède et pur tremble au fond de chaque œil ;
Et pour s'éteindre, avant de jeter une flamme,
Qu'un doux soleil se lève au matin de notre ame ?

Digitized by Google

SEIGNEUR, quand vous avez en un cœur sans détour
De la perfection semé le noble amour,
Qu'ensuite vous ouvrez à ces ames ailées
Un champ libre à travers vos œuvres étoilées,
Vos splendides jardins, votre ciel argenté,
Et tout ce qui nous voile enfin votre beauté;
Si quelque pauvre enfant que votre soif dévore,
Et qui pour vous chercher s'est levé dès l'aurore,
D'une merveille à l'autre, avant de vous trouver,
Vole, et lassé s'y pose un instant pour rêver;
Dans le creux de sa main puise au bord des fontaines,
Et sans route frayée en ces terres lointaines,
S'égare et dort un soir, doucement attiré,
Auprès d'une fleur rare ou d'un oiseau doré;
Ou bien si tout meurtri des pierres de la route,
Sans rien à l'horizon, il se couche et s'il doute;
Lorsqu'il voit luire enfin la splendeur de vos pieds
Et qu'il se traîne à vous, sur ses genoux pliés.....
De ces larmes sous qui toute tache s'efface
Pourrez-vous, ô Seigneur, détourner votre face!

Les pleurs ne sont-ils pas des diamants cachés
Qui payent, en tombant, le prix de nos péchés?
Chaste sueur de l'ame impuissante et brisée,
Par un Dieu qui pleura seriez-vous méprisée?

Larmes du repentir! eau féconde toujours!
Quand l'homme vous répand sur tous ses mauvais jours,

Digitized by Google

Vous chassez de son cœur les fanges entassées,
Sous les pieds remuants des coupables pensées ;
Puis, comme le soleil sur une terre en pleurs
Raffermit les chemins et relève les fleurs,
Un doux regard de Dieu, suivant l'ombre et la pluie,
Se répand sur l'esprit, le réchauffe et l'essuie !

Dans l'urne aux blancs contours que de fleurs ont pleuré
Pour l'emplir jusqu'au bord d'un encens épuré !
Oh ! que tout soit pour lui, donnez, ô Magdeleine,
Versez, sur ses pieds nus, votre ame humide et pleine,
Versez le fond du vase et les parfums cachés,
Les regrets, les espoirs, tout, jusqu'à vos péchés !
Versez les chastes jours et les nuits profanées,
Et l'asphodèle vierge et les roses fanées ;
Versez votre douleur, versez votre beauté.
Tout en vous est parfum, et tout sera compté !
Brisez au pied du Christ ce cœur doux et fragile ;
Ce que la loi rejette est pris par l'Evangile ;
Des épis oubliés sa moisson s'enrichit ;
A lui tout ce qui pleure, et tout ce qui fléchit;
A lui la pénitente obscure et méprisée;
A lui le nid sans mère, et la branche brisée;
A lui tout ce qui vit sans filer ni semer;
A lui le lys des champs qui ne sait qu'embaumer,
L'oiseau qui vole au ciel, insoucieux, et chante;
A lui la beauté frêle, et l'enfance touchante,

Digitized by Google

Et ces hommes rêveurs qui sont toujours enfants,
Tous ceux sur qui le fort met ses pieds triomphants!
Les faibles sont les siens, sa force les relève;
Il porte dans ses mains la grace et non le glaive.

Une eau mystérieuse a baigné vos genoux!
Le ciel même, ô Seigneur, a-t-il rien de plus doux?
A ces flots onctueux, fumant d'un double arome,
L'homme a fourni les pleurs et la terre le baume,
Tous les deux vous offrant leurs présents les meilleurs,
La nature ses fleurs, et l'ame ses douleurs,
Puis, versant tous les deux sur vos traces sereines
Ce que vous avez mis de plus pur dans leurs veines!

Larmes! trésor vivant, perles de vérité!
Seul don qu'offre le cœur sans l'avoir emprunté!
Baume que le soleil fait monter goutte à goutte
Et surnager de l'ame en la consumant toute!
Vin que fait du palmier jaillir un fer blessant,
Dernier présent du tronc qui meurt en le versant!
O Larmes, ô parfums des paupières écloses!
Parfums, esprits subtils tirés du fond des choses,
Essor de la matière à l'immatériel,
Fontaine où Dieu s'abreuve, atmosphère du ciel!

Hôtes mystérieux des tombes solennelles,
Parfums, éternité des reliques charnelles!

Digitized by Google

Ether incorruptible en qui la beauté vit ;
Où toute forme pure à la mort se ravit,
Esprits, qui défendez de toute lèpre immonde
Les corps dans le sépulcre, et les cœurs dans le monde,
Huile qui fait briller les lampes jusqu'au jour !
O principe de vie aussi fort que l'amour !
Brise d'en-haut venue, haleine de cinname,
Qui descend du Seigneur et remonte de l'ame !

O larmes ! ô pardon de toute iniquité !
O parfums, gardiens de toute pureté !

PLEUREZ, ô Magdeleine ! et quand la sève monte
Laissez l'arbre saigner ! versez vos pleurs sans honte !
Epuisez lentement leur calice azuré ;
Oh ! les pleurs sont bénis, le Seigneur a pleuré !

Maître, je vous ai vu comme une ame exilée
Errer le soir, au bord des lacs de Galilée ;
La barque reposait dans l'eau bleue et sans plis,
Et les frères dormaient sur leurs filets remplis ;
Vous, sans qu'un bruit profane osa troubler vos rêves,
Vous marchiez lentement sur le sable des grêves,
Et vos regards, errants de l'un à l'autre azur,
Semblaient interroger la mer et le ciel pur.

Digitized by Google

Quelquefois, appuyé contre une roche grise,
Votre beau front levé du côté de la brise,
Debout, vous écoutiez, croisant vos bras distraits;
Et là, quels bruits lointains, ineffables, secrets,
Quelles voix, du désert ou de la mer venues,
Quels mots mystérieux éclataient dans les nues,
Quelles choses parlaient et rayonnaient en vous?
Etait-ce Nazareth, Marie à vos genoux,
Les frères attentifs, le cénacle et les fêtes,
Ou les murs de Sion teints du sang des prophètes?
Je ne sais, mais j'ai vu ce front transfiguré
Se baisser pâlissant..... et vous avez pleuré!

Ces lacs dont les grands flots se courbent à vos signes,
Ont reçu de vos yeux bien des perles insignes,
Et les jardins du ciel nous peuvent envier
La rosée accordée à plus d'un olivier.

Etoiles d'Orient! belles nuits de Judée!
Plaine de Siloë de soleil inondée!
Lit pierreux du Cédron! palmiers de Nazareth!
Flots de Tibériade et de Génézareth!
Grands vents qui balayez les roches désolées!
Horizons infinis des grêves isolées!
Solitudes qu'il aime, où ses pas sont gravés,
Oh! dites s'il pleura, dites, vous le savez!

Que de fois il allait, au mépris des scandales,
Loin des Pharisiens secouant ses sandales,

Digitized by Google

Marchant où l'appelait l'esprit de vérité,
Porter dans les déserts sa sainte oisiveté !
Cueillez-y sur ses pas les fleurs immaculées,
Lavez vos fronts dans l'eau des sources reculées !
Là, parmi la rosée et l'herbe vierge encor,
Sur la neige d'argent et sur le sable d'or,
Dans l'haleine des mers et dans celle des plaines,
Dans la vapeur qui fume au dessus des fontaines,
Dans l'ombrage odorant qui coule des forêts,
Des parfums sont restés, fruits de ses pleurs secrets !

Respirez au désert ces effluves divines ;
Secouez les rameaux baignés de perles fines ;
Puisez dans vos deux mains l'eau vive des rochers,
Que le vase déborde, et, sous son poids penchés,
Lorsque vous sentirez que votre ame est trop pleine,
Pour que rien ne s'en perde, oh ! comme Magdeleine,
A genoux devant lui, brisez avec ferveur
L'urne d'élection sur les pieds du Sauveur !

Pendant que vous rêvez immobile, ô Marie,
L'eau sainte goutte à goutte emplit l'urne tarie ;
Ecoutez votre cœur où la voix parle encor
Jusqu'au jour de verser ce qui tombe dans l'or ;
Au bord du puits divin tenez-vous appuyée ;
Si vos bras sont croisés, votre ame est déployée,

Digitized by Google

Et quand la voile au vent ouvre ses plis gonflés,
La rame est inutile aux navires aîlés !
Dormez où votre espoir a jeté sa racine,
Marthe jalouse en vain votre place divine,
A cette ame qui s'use à des soins superflus
Le Christ a répondu déjà pour ses élus :
« Le trépied fume encor sur les flammes pressées,
« Les fruits mûrs sont cueillis, les amphores dressées,
« Le miel et le froment pétris dès le matin,
« La salle radieuse est ouverte au festin,
« Les hôtes sont joyeux ; mais une voix réclame....
« Marthe, qu'avez-vous fait pour les besoins de l'ame ?
« Vous avez préparé le pain du serviteur,
« L'esclave est satisfait, mais qu'aura le Seigneur ?
« Croyez-vous que la chair calme sa faim divine ?
« N'a-t-il pas une soif que votre cœur devine ?
« A sa lèvre altérée il faut un vin plus doux,
« Vin qu'a versé Marie, ô Marthe, et non pas vous !
« Ne l'accusez donc pas d'être l'arbre inutile ;
« A qui s'endort sur moi le sommeil est fertile !
« Le travail de plusieurs qui s'en seront vantés
« Portera moins de fruit que cette oisiveté.
« Votre cœur s'est troublé du soin des choses vaines,
« Une seule pourtant est digne de vos peines,
« O Marthe, et votre sœur avant vous en fit choix ;
« Assise à mes genoux, elle écoute ma voix ;
« Nul ne lui ravira cette place chérie,
« Car la meilleure part est celle de Marie ! »

Digitized by Google

Vous avez dit cela, jugeant un jour, Seigneur,
Les hommes du dehors et l'homme intérieur.

Il est des vases d'or scellés dans son royaume,
Des cœurs venus de lui pleins d'un céleste baume ;
Il est, même ici-bas, des encensoirs vivants,
Des calices vermeils respectés par les vents,
Où du ciel lentement la pluie est déposée ;
Le soleil frappe-t-il ces cœurs pleins de rosée,
Un enfant vers l'autel va-t-il les découvrir ;
Sans embaumer le temple, ils ne peuvent s'ouvrir !
Mais pour livrer sa neige au rayon qui l'effleure,
Pour fumer à l'autel, quand vient le jour et l'heure,
Il faut que le beau lys que nul doigt n'a meurtri
Loin des vents et de l'homme ait pu croître à l'abri ;
Que les charbons ardents renfermés dans le vase
Attendent l'encens pur et le feu de l'extase,
Et qu'ils ne s'usent pas au souffle des passants
Ainsi qu'un fourneau vil ouvert à tous les vents !
Oserez-vous faucher l'iris et les narcisses
Comme le foin des prés, litière des génisses?
L'or pur des encensoirs est-il un or perdu?
Hommes ! malheur à vous quand vous l'aurez fondu,
Et pris pour puiser l'eau des terrestres fontaines
L'amphore où dort le vin jusqu'aux Pâques lointaines !

Seigneur, dans le troupeau des robustes humains
Il est de beaux enfants, frêles et blanches mains,

Digitized by Google

Trop faibles pour lutter durant la vie entière
Et se voir obéir par la lourde matière ;
Ils ne savent pas faire avec les socs tranchants
Jaillir les blonds épis des veines de vos champs,
Aider les nations à construire leurs tentes,
Tisser de pourpre et d'or les robes éclatantes,
Et charger les vaisseaux sous un ciel reculé,
Des tapis d'Ecbatane ou du fer de Thulé.
Est-ce donc, ô mon Dieu, que leur grace inféconde
Est livrée en opprobre aux puissants de ce monde,
Et qu'à votre soleil chacun leur peut ôter
L'humble coin qu'il leur faut pour prier et chanter ?
Est-ce qu'au jour marqué pour la grande justice,
Afin qu'aux yeux de tous, votre enfer accomplisse
L'anathême porté sur les rameaux oisifs,
Vous frapperez ces fronts amoureux et pensifs !

Préférez-vous au lac les grands flots des rivières,
Et la roche inflexible aux tremblantes bruyères?
Les fleurs et les oiseaux vous sont-ils odieux?
Mais le cèdre est chargé de nids mélodieux,
L'hysope entre ses pieds pousse une humble racine,
Et le Liban les berce en sa large poitrine !
Les auriez-vous mêlés dans la création
Pour bannir les plus doux de votre affection?
Oh ! vous aimez, Seigneur, la forme pure et belle,
Car c'est l'achèvement de l'idée éternelle,
La splendeur de l'esprit visible à l'œil mortel.
Chacun de son côté travaille pour l'autel ;

Digitized by Google

Si les forts ouvriers en sculptent les colonnes,
Les enfants les plus beaux tresseront des couronnes !
Ne faut-il pas des voix pour bénir, pour chanter?
Ce n'est pas être oisif que de vous écouter,
De recevoir de vous chaque soir l'huile sainte,
Lampe qui luit dans l'ombre et n'est jamais éteinte !

Oh ! quand les marteaux lourds se reposent, le soir,
Les hommes ont besoin de lyre et d'encensoir;
C'est l'immense désir de toute créature
De chercher vos rayons épars dans la nature,
Et c'est une vertu de lire avec clarté
Un peu de votre nom écrit dans la beauté;
D'avoir le front marqué de votre sceau de flamme,
Et, mêlant des parfums aux musiques de l'ame
D'être l'urne de baume et le luth frémissant
Qui parfume la terre et chante en se brisant !

L'apôtre fut long-temps perdu dans sa prière,
Et Jésus le cherchait et l'appelait : Mon frère !
Et Jean se releva, plus fort et plus charmé;
Il avait entendu la voix du bien-aimé.

Or, si vous demandez, quel était l'homme austère
Qui défendait aux fleurs de parfumer la terre,
Et sur l'humble faiblesse ainsi prompt à tonner,
Refusait à Jésus le droit de pardonner;

Digitized by Google

Cet ennemi du luxe et des beautés futiles,
Laborieux chercheur de procédés utiles,
En qui le pauvre avait un avocat fervent,
Et la sainte pudeur un fidèle servant,
Sage dont la vertu, prompte aux chastes alarmes,
Fuyait comme la mort les parfums et les larmes,
Esprit rigide et fort, cœur qui ne rêvait pas....
Que son nom soit maudit ! cet homme était Judas !

VICTOR DE LA PRADE.

Digitized by Google

Beaux Arts.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

3e EXPOSITION. — 1re LETTRE.

Je vous ai promis, mon cher gentilhomme, de vous rendre compte de l'exposition de cette année. Tandis que vous courez le monde en artiste et en philosophe, vous inspirant de la nature, source inépuisable de toute beauté, j'hésite à vous distraire de vos belles méditations pour vous ramener du ciel à la terre, de l'infini au fini, des œuvres de Dieu à celles des hommes; car la contemplation vaut mieux que l'analyse, et j'estime plus heureux l'Arabe du désert assis devant sa tente et perdu dans l'extase, vis-à-vis son horizon embrasé, que le feuilletoniste s'agitant pour expliquer un tableau de Décamps ou de Biard. Mais on ne peut échapper à l'influence du mi-

Digitized by Google

lieu dans lequel on vit, et puisque l'esprit de critique nous pousse de son souffle âcre et turbulent, laissons-nous pousser. Je crois qu'il ne faut pas absolument être peintre, professeur d'esthètique, académicien ou descendant d'académicien pour parler de peinture ; les premiers sont ordinairement remplis de systèmes et de parti-pris ; les seconds, à propos de tout, se perdent dans les ténèbres de la métaphysique ; quant aux derniers, la suffisance et la pédanterie les étouffent. Je vous dirai principalement les impressions que j'aurai éprouvées. C'est une manière de juger comme une autre. Si mes sympathies ne sont pas celles de tout le monde, peu m'importe ! pourvu que vous les partagiez.

Je commencerai par vous parler des tableaux d'histoire ; il y en a peu, et ils n'ont rien de bien remarquable. Ce genre se perd de jour en jour ; il est sans doute trop sévère pour nos goûts frivoles. Je suis convaincu, du reste, que bien des artistes pensent, s'ils ne le disent, que ces œuvres-là sont d'un *débit* peu facile. Hélas ! vous avez souvent déploré, comme moi, le mercantilisme artistique de notre siècle. Quand est-ce qu'un nouveau prophète se lèvera pour chasser les marchands du temple ?

Une des choses les plus capitales est, sans contredit, *la procession de la Gargouille ;* que dire là dessus ? Il n'est pas un feuilletoniste de Paris, grand ou petit, qui ne l'ait tourné et retourné en tous les sens ; cependant laissez-moi admirer cette grande entente des effets de masse et cette largeur de pinceau. Archevêques, prêtres, chanoines, condamné, jeunes filles et populaire, comme tout cela marche, se déroule et s'étend ; qu'importe, dans cet effet de foule, si les détails pêchent. Du reste, le monument ferait à lui seul un bon tableau. Les maisons sont aussi bien entendues. Que ces bonnes gens qui se pressent si avidement dans le fond, pour voir défiler la procession, sont heureux ! Mais il faut que je les quitte pour passer à autre chose : car le nombre des tableaux exposés m'épouvante, 318... ! et je me suis engagé à vous en rendre compte !

Il y a vraiment du mérite et de l'avenir dans *Laurent de Médicis chez Savanarole.* L'austère prieur des dominicains arrêtant Laurent de Médicis au moment où celui-ci allait s'emparer du pouvoir souve-

Digitized by Google

rain, lui recommande de n'avoir en vue que le bonheur du peuple. L'histoire dit même, de plus que le livret, que Savanarole eut le courage de refuser l'absolution au Médicis.

M. Blanchard annonce des facultés précieuses; mais il a choisi, selon nous, un motif malheureux : deux personnages qui se parlent ne seront jamais à eux seuls un sujet de tableau. Les têtes de Savanarole et de Médicis ont une étrangeté qui étonne, mais le livret a eu la sage précaution de nous annoncer que ce sont des portraits historiques.

Sa copie de *la Vierge au chardonneret*, est excellente ; on dirait presque un tableau original. Quel plus grand éloge à lui faire !

Dans l'*Emigration des religieux de la Trappe* le sujet a besoin d'explication ; c'est un tort en peinture. Il faut que les passions, que reflétent les figures, nous initient à tout ce qui se passe au fond du cœur. Nous reprocherons à ce tableau de manquer de vigueur de tons et d'énergie. Mais nous y reconnaissons avec plaisir un progrès remarquable.

Il y a du même auteur une excellente copie d'une vierge de Raphaël. Une bonne copie n'est pas aussi commune qu'on le pense. Ecoutez plutôt ce qu'en dit Jules Janin dans un article inédit réservé à l'*Artiste*, et qu'une heureuse indiscrétion a fait tomber en mes mains :

« Parmi les plus beaux tableaux du palais Pitti, cette galerie sans égale entre ces chefs-d'œuvre signés du nom des plus grands maîtres, il en est un qui échappe souvent à l'étude attentive de l'artiste aussi bien qu'à l'admiration précipitée du voyageur. Ce chef-d'œuvre qui reste inconnu, pour ainsi dire, parmi toutes ces œuvres célèbres dans le monde, n'est rien moins qu'un tableau de Raphaël, et encore du meilleur temps de Raphaël. Ce tableau-là s'appelle la *Vierge du voyage;* car de tous les chefs-d'œuvre qu'il possède et qu'il abandonne au public européen, cette vierge de Raphaël est le seul tableau que le grand-duc de Toscane garde, pour ainsi dire, comme son patrimoine particulier. Il a foi à cette vierge sainte et belle parmi toutes celles du maître ; il ne s'en sépare ni la nuit ni le jour. Elle habite avec lui l'intérieur de ce palais Pitti, dont l'hospitalité ne

Digitized by Google

saurait se dire. Elle veille sur les conseils du Prince; elle sourit à sa jeune famille. Devant elle s'agenouille la jeune duchesse, cette belle italienne de Naples, que Florence a adoptée comme sa fille bien-aimée. Quand la cour quitte le palais d'hiver pour le palais d'été, la sainte madone suit le grand-duc; elle passe des voûtes dorées de ce palais de pierre aux ombrages odorants du *Poggio impériale.* Quand le duc va visiter sa vieille cité de Pise, il emmène avec lui la sainte madone, et l'on dirait que la vieille cité ciselée s'en vient au devant du chef d'œuvre. Si bien qu'il est presque impossible de pénétrer jusqu'à la *Vierge du voyage*, tant elle fait partie intégrante de cette famille royale si simple, si bonne, et pourtant si cachée dans l'ombre de ce palais, où elle se fait humble et petite pour laisser plus de place aux étrangers.

« Cependant, à la fin de l'été passé, un jeune artiste, venu de France, entrait à Florence tout exprès pour admirer et pour copier le chef-d'œuvre inconnu de Raphaël. Comme il était tout occupé de son divin modèle, il s'était fait raconter, chemin faisant, par quelle suite de vicissitudes incroyables avait passé ce chef d'œuvre. Il avait d'abord appartenu à une vieille dame qui n'était elle-même que le dernier débris d'une vieille famille Guelfe ou Gibeline, disparue depuis la tempête. Cette dame était morte, et, en mourant, elle avait laissé cette toile précieuse et sans nom, à une vieille servante qui avait prié aux pieds de la vierge sans la regarder, et qui, même l'eût-elle regardée, ne l'eut pas vue. Cette femme morte, le tableau avait été vendu à l'encan sur un quai de l'Arno et pour un écu. Il avait passé ainsi de main en main, de brocanteur en brocanteur, jusqu'à ce qu'enfin la poussière et la rouille qui souillaient ce noble visage vinssent à disparaître. Alors apparut dans tout son éclat la sainte madone ; alors l'Italie, émue et charmée, reconnut le chef-d'œuvre par des transports et par des adorations unanimes; alors enfin, rendu à sa gloire première, Raphaël entra triomphant dans ce palais de Pitti, que lui avait ouvert Laurent de Médicis.

« Notre artiste arrivait donc à Florence, plein d'espoir, et triomphant comme un homme qui se sent dans sa patrie véritable; mais, juste ciel ! que devint-il quand on lui dit que cette *Vierge du voyage*,

Digitized by Google

pour laquelle il était venu de si loin, était le seul tableau de la galerie qui ne fut pas à sa portée? Quoi! lui disait-on, français que vous êtes, vous pouvez copier tout à l'aise le portrait de *Léon X*, la *Judith* d'Allori, les *Parques* de Michel-Ange; vous avez à votre disposition toutes les œuvres de ce charmant André del Sarte, l'honneur de Florence; dites un mot, et l'on va vous descendre des voûtes même du plafond, les toiles les plus exquises; et voici, ingrat que vous êtes, que toute cette abondance glorieuse ne vous suffit pas; qu'il vous faut pénétrer jusqu'au prie-Dieu de la duchesse, lui enviant même la vierge devant laquelle elle s'agenouille! ainsi parlait-on. Mais ces artistes sont comme les amants, rien ne les arrête, rien ne les effraie; ils vont toujours droit leur chemin, se souvenant que le Tasse était l'amant de la duchesse de Ferrare. Aussi bien, rien n'arrêta le nouveau venu; il fit arriver sa prière jusqu'à la grande duchesse de Toscane, et, le lendemain même, on lui fit répondre que sa prière était exaucée, que la grande-duchesse lui faisait ce sacrifice de ne pas emporter avec elle la vierge de Raphaël au couronnement de son cousin l'empereur d'Autriche, et qu'ainsi il restait le maître d'étudier et de copier tout à son aise cette sainte madone, afin que son pieux pélerinage eût sa récompense.

M. Perlet est de retour de Florence. Nous avons vu dans son atelier cette très belle copie d'un chef-d'œuvre dont la France n'a pas même l'idée. Il est impossible de comprendre et de rendre plus simplement, et avec une vérité plus naïve et mieux sentie; on est saisi d'un respect involontaire à l'aspect de cet adorable visage et si calme et si pur, et l'on se demande, puisque cette copie est d'un effet si puissant, quel doit être l'original. »

Voici Agar renvoyée par Abraham; cela est sec de lignes, mais assez bien composé; la couleur en est chaude. Il est fâcheux que l'auteur, M. Dumas, ait pris pour son Agar un type laid et plutôt africain qu'oriental: l'homme primitif, à peine dégénéré, devait être beau.

M. Roullin est jeune encore, il promet déjà beaucoup. Dans son *Moïse sauvé des eaux* les draperies des personnages sont larges et bien entendues.

Digitized by Google

Voici une épisode du sac de Rome en 1527. Un soldat ivre force la porte d'une maison ; ce personnage est posé et dessiné hardiment; il soulève avec violence la tenture du lit où repose une jeune fille assoupie; la malade a de la morbidesse dans les tons de chairs et de la douceur dans les lignes; son attitude est très naturelle, le mouvement du bras souple et gracieux : on voit que la maladie l'accable. Une vieille gouvernante, à la pose beaucoup trop théâtrale, défend la jeune fille de la brutalité soldatesque.

En somme, ce tableau nous paraît indigne de la réputation de M. Schnetz. Un académicien, recemment nommé, pour soutenir en province un nom déjà célèbre à Paris, devrait bien nous adresser des œuvres plus puissantes.

Les noces de Cana, de Boulangé, ne valent pas *la procession de la Gargouille*. Vous vous attendez, sans doute, dans une pareille scène, à voir figurer Jésus et ses disciples. Point! elle se compose tout simplement de deux femmes, de deux pintades et d'un melon, sans compter le plat d'écrevisses. C'est se donner des airs de Paul Véronèse à bon marché.

La *Jane Gray* de Barker est une méchante chose ; je connais mainte aquarelle plus sérieusement traitée.

Le n° 188 est du fait de M. Guyot. Pour lui les personnages ne sont que des porte-habits ; vous croyez peut-être que sous ces cuirasses se trouvent des guerriers en chair et en os, pas du tout! c'est une ruse, une manière de présenter les vêtements. Vous voyez bien ce soldat muni d'une pique, le soldat a été fait pour la hallebarde et non la hallebarde pour le soldat ; de même que ce n'est pas le soldat qui s'appuie sur la hallebarde, mais bien celle-ci sur le soldat.

Mme Denos. Sous le n° 90, Mme de La Vallière se jette aux pieds de la reine ; nous l'y laisserons, si vous voulez bien.

Les tableaux de genre conviennent à notre époque bourgeoise : l'histoire nous ennuie. Que nous importent Achille et Brutus! nous sommes rassasiés des Grecs et des Romains. L'Empire nous a saturé de dieux et de demi-dieux. L'épopée nous fait bailler; l'idylle nous affadit le cœur. Nous avons définitivement envoyé au diable Jupi-

Digitized by Google

ter et Junon, les Dryades et les Hamadryades, et toute la lignée mythologique. Le chevaleresque, nous ne le concevons plus. L'enthousiasme, le dévoûment, l'amour pur et idéal ne sont-ils pas regardés comme des sentiments niais et ridicules, par le temps de positivisme où nous sommes. En fait d'aventures, nous ne recherchons que celles qui nous rapportent plaisirs faciles ou argent; nous ne rompons des lances que pour la défense de nos intérêts égoïstes, lorsqu'ils sont attaqués, et non plus pour les beaux yeux des dames. Quant à la peinture religieuse, hélas! elle fleurit encore chez une nation rêveuse et mystique par nature, où un grand peintre forme une école : Owerbek en Allemagne. Nous n'avons malheureusement que çà et là quelques esprits d'élite, ou quelques ames comtemplatives et tendres, attirées fortement par le christianisme. Aussi nos cœurs sont pleins de sécheresse; la poésie nous manque. Manqua-t-elle jamais aux hommes simples et religieux, comme l'étaient la plupart des peintres de l'école de Cimabué et Giotto! pour eux, elle se répandait en jets si fertiles sur toutes leurs œuvres, qu'elle suppléait presque à la science de la perspective et de la composition qui leur manquait.

Voyons donc les tableaux de genre.

Les réputations les plus brillantes ne sont pas sans tache, et les dieux de l'art, comme ceux de la mythologie, se trouvent parfois sujets à des faiblesses toutes humaines; cette réflexion m'est venue à propos de M. Horace Vernet. Nous autres pauvres provinciaux qui n'avions pu admirer ce maître que sur la foi de gravures, tristes reflets, sans doute, de tant de belles œuvres, nous pensions que l'auteur d'*Eliézer à la fontaine*, d'*Abraham chassant Agar*, du *Marché d'esclaves*, devait tenir à notre exposition une place digne de sa renommée. Aussi sommes-nous restés bien ébahis à la vue des *Contrebandiers traversant une cascade!* le lieu peut-être favorable au commerce de ces Messieurs, mais non à l'effet dramatique. En voyant ces rochers de chocolat et cette cascade de suif figé, comment croire que les personnages ont quelque réalité? comment s'intéresser à eux? N'aurait-on pas déterré ce tableau au fond de la boutique de quelque marchand de bric-à-brac; tableau de pacotille comme en font

Digitized by Google

presque tous les artistes dans des vues de lucre? C'est grâce à son nom qu'il est si bien placé et si bien encadré, c'est grâce à son nom qu'il trouvera peut-être un acheteur, ce qu'il attend évidemment ; on est heureux de s'appeler Horace Vernet !

La *Chasse au loup* est remplie de jolis détails; M. Duval Le Camus possède assez d'esprit et de délicatesse de pinceau pour faire la fortune du *genre*, si elle restait à faire. Généralement on aime mieux cela que les œuvres exprimant les passions, le sentiment et la poésie ; pour moi, je ne comprends pas qu'on puisse traiter des scènes de la vie bourgeoise au point de vue comique sans se sentir un peu de la verve et de la profondeur d'observations dont Molière, par exemple, en littérature, est un des types les plus frappants. Malgré l'absence totale de profondeur et de haut comique, il y a de bonnes choses dans la *Chasse au loup;* le groupe des femmes et de l'enfant à droite est heureux ; le tambour ne manque ni de naïveté, ni de bêtise ; les loups et les chiens sont parfaitement touchés; mais tout n'est pas d'aplomb dans le tableau ; ainsi le brave homme qui présente la patte du loup à ce chasseur jovial va tomber à ses pieds. En somme, l'originalité manque ; ces paysans et ces gardes nationaux sont plus insignifiants que bêtes ; les chasseurs n'ont qu'un faux air de château ; on reconnaît de gros bourgeois de la rue Saint-Denis qui ont pris l'omnibus pour aller à la chasse dans ce déguisement. Si nous ne craignions pas d'être taxé de puritanisme, nous demanderions à MM. Duval Le Camus, Biard, Genod, etc., si ce n'est pas rabaisser la peinture que de la faire servir à la reproduction de scènes vulgaires et sans intérêt.

Une grande toile portant le n° 48 se trouve non loin de là, il n'y a pas moyen de passer près d'elle sans s'arrêter. Elle nous représente, au dire du livret, l'*Extase de saint François d'Assises*. Quelle pose théâtrale ! que j'aime peu cet écartement de bras ! Jadis des peintres pieux allaient vivre dans les monastères pour s'y livrer tout entier à la prière et à l'art, qui n'était pour eux qu'une manière d'exprimer leurs ardentes aspirations vers le ciel. Alors il était donné à ces anachorètes austères, dégagés des langes de la chair, de s'élever par la méditation aux choses supérieures ; comme saint

Digitized by Google

Jean dans l'île de Pathmos, ils conversaient avec l'esprit de Dieu, et c'étaient leurs propres inspirations qu'ils rendaient sous les traits de quelque saint ou de quelque bienheureux martyr. Ceci est l'histoire de Zurbaran, de Ribeira, du florentin Fiésole et de bien d'autres maîtres espagnols ou italiens. Sans avoir la foi, c'est une tentative folle que de s'attaquer à des sujets semblables; je dirais presque qu'il faudrait préalablement se retirer au fond d'une Thébaïde, loin du monde, dans la contemplation et la prière.

Le *Gaston de Foix* de Jacquand avait annoncé un grand progrès; la science de la couleur paraissait se développer puissamment chez lui; l'expression ne manquait pas. La *Bénédiction des fruits d'automne* ne présente point les mêmes qualités; en revanche, les défauts abondent; je trouve d'abord qu'il n'a pas du tout compris la sérénité, la piété naïve, qui devrait descendre sur cette chaumière et éclairer toutes ces figures, comme un rayon tranquille du soleil d'automne. A part la tête patriarchale du curé, rien ne me frappe; le corps de la vieille femme assise n'est point dessiné; je veux bien croire que l'âge a décharné ses genoux, mais on ne sent pas même sous sa robe les jambes de bois d'un mannequin; la main du prêtre, posée sur le livre entr'ouvert, est détestable; sous tous ces vêtements, il n'y a jamais de corps, rien d'ample ni de corsé. M. Jacquand a toujours affectionné l'imitation des choses matérielles. Etoffes de soie et de velours, bahuts gothiques, cuirasses, arquebuses, dagues, rapières, tels sont pour son pinceau les objets de prédilection. Cette fois, il n'a pas même réussi en cela; ses draperies sont lourdes et disgracieuses, les couleurs ternes. Partout la lumière manque; sur certains points se trouvent des tâches blanches ou jaunes qui ne peuvent y suppléer. Ce n'est point ainsi que doit éclairer un rayon lumineux, lorsque, entrant dans un lieu, il s'étend et se divise. Enfin toute poésie manque à ce tableau, même celle des lignes, cette poésie qui ne s'apprend pas dans les ateliers, et qui peut parfois suppléer à celle du cœur. Avant *Gaston de Foix*, M. Jacquand, n'avait fait que des poupées assez aimées des dames, il est vrai; mais elles ne prouvaient rien au point de vue de l'art. Est-ce que *Gaston* ne serait qu'une œuvre isolée dans sa vie, une œuvre arrivée à bien par des circonstances

Digitized by Google

fortuites et non le résultat du travail et de la réflexion? qu'il y prenne garde, on descend toujours plus vîte qu'on n'est monté, et après la chute, on se trouve au-dessous du point de départ.

Cette fois j'aperçois, à côté de grands cadres qui l'écrasent, une petite toile, fraîche comme une violette sous l'herbe : une jeune fille se promène dans un parc, sous la garde d'une duègne revêche. L'*amoroso*, caché derrière les arbres, lui envoie un baiser. Quelle séduisante créature! que d'élégance dans sa pose! on comprend que son amant affronte verroux et méchante duègne. La figure de celle-ci est finement dessinée, cependant fortement accentuée. Comme la belle enfant ressort gracieuse et coquette à côté de ce sombre et acariâtre personnage! seulement le galant est un peu trop *jeune premier*.

Dans *Ravenswood et Lucy à la fontaine de la Sirène* on retrouve la même finesse de sentiment. J'aime la candeur rêveuse de Lucy, la mâle tristesse de son pauvre et noble amant.

Ravenswood et Mortsheng est une composition très originale; le profil du jeune homme, enveloppé d'un grand manteau rouge, ressort vivement sous un ciel d'automne morne et froid. Quel habile effet d'ombre! on croit entendre la conversation avec le fossoyeur dans le cimetière; tout est triste et solennel.... Il est impossible de mieux comprendre un sujet.

Dans ces trois tableaux règne une compréhension admirable de la couleur; il y a du Téniers et du Terburg, toutefois avec le cachet de l'auteur. Le nom de Rudder se devine. Par le temps qui court il est si peu de gens capables de créer quelque chose, que l'on ne peut trop apprécier toute individualité; tant d'autres se traînent leur vie durant à la remorque de n'importe qui et de n'importe quoi!

Dans cette étonnante famille des Flandrin ne semble-t-il pas qu'une bonne fée ait présidé à la naissance des trois fils et leur ait fait présent d'un pinceau enchanté? Auguste Flandrin fut heureusement organisé, aussi bien que son frère cadet, et peut-être il ne doit s'en prendre qu'à lui de n'être pas allé aussi haut. Pourquoi rester à Lyon, cette terre si difficile aux artistes!

Le Vieillard aveugle est une chose vraie et simple, malheureu-

Digitized by Google

sement le type en est peu distingué; la tête du jeune homme est excellente.

Si vous étiez là, mon cher gentilhomme, vous vous arrêteriez avec moi devant *le Repos des pêcheurs sur la côte de Pouzzole.* Ce groupe est ravissant : ces hommes mâles, brunis par le soleil et l'existence aventureuse des marins, sont admirablement modelés; la femme qui allaite l'enfant est charmante. Le trait, en général, est pur et suave, les lignes sont d'un beau mouvement. Les *Femmes à la fontaine de Terracine* réunissent les mêmes qualités, mais à un dégré inférieur.

C'est une chose bien sentie et bien rendue que les *Suites de l'oisiveté*, par Mlle Thévenin; la couleur est mauvaise, mais il y a de la vérité dans l'expression de ces figures et de ces poses. Que de souffrances ne reflète pas cette petite toile. Passons vite! on sent là tout à la fois l'hôpital et le dépôt de mendicité.... cela attriste.

La famille Collin, vous le savez, est nombreuse et féconde en tableaux; vous disiez, il y a deux ans, qu'elle avait des instincts de meurtre, en effet, ce n'étaient que boucheries de Turcs et de Grecs. Ces propensions sanguinaires se sont, grace à Dieu, beaucoup affaiblies. Cependant le grec reparaît encore, cette fois sous le titre pacifique de *Femmes grecques;* nous n'en parlerons pas, si vous le voulez bien, et je passerai de suite au *Roméo et Juliette*, œuvre capitale de Colin père. Pourquoi toute absence de charme, lorsque la disposition du lieu et des personnages était si favorable. Roméo donne un dernier baiser à son amante, et l'on envie peu son bonheur; Juliette est laide et blafarde; le lit dans le fond est sale. Si on veut rendre l'amour seulement sensuel, il faudrait au moins y répandre la poésie de la volupté. Les couleurs sont mal propres; la jambe de Roméo qui repose sur le balcon est réellement plus grande que l'autre. On cherche vainement dans l'expression de ces figures ce que dit Juliette à son Roméo dans Shakspear :

Ne tourne pas tes yeux vers l'horizon vermeil,
Tu peux rester encor, ce n'est point le soleil;
C'était le rossignol et non pas l'alouette,

Digitized by Google

Dont le chant a frappé ton oreille inquiète ;
Caché dans les rameaux d'un grenadier en fleurs,
Toute la nuit, là-bas, il chante ses douleurs.

L'Odalisque est encore plus froide que Juliette, et je plains le grand sultan, si toutes ses houris lui ressemblent.

Nous aurons occasion de parler de mesdemoiselles Collin en parlant des aquarelles.

Voici un *Brigand italien;* veste brune, regard féroce et poignard... Pourquoi le nom de M. Bonnefond vient-il à ma pensée, et me dis-je : *Si ce n'est pas de lui, c'est de quelqu'un des siens?* M. Tyr, est effectivement élève du maître lyonnais..... Je préfère le portrait de l'auteur; on y reconnait la consciencieuse exécution de l'école.

Court a envoyé trois tableaux, dont l'un est pour le moins aussi élégant que sa *Chanteuse* de l'autre année ; elle est peut-être mieux encore, cette femme noire agenouillée et distraite devant son livre de prières ; ses pensées sont bien à toute autre chose qu'à Dieu ; c'est la vie dans sa manifestation la plus active, la plus chaude ; c'est la nature prise sur le fait. Les chairs sont fermes et blanches ; le sang circule dans les veines ; la bouche, quoique un peu trop vermillonnée, respire ; les yeux sont pétillants. Quant aux deux autres portraits, notre aristocratie moderne en a sûrement fourni les modèles. Voyez celle-ci : voilà bien toute la morgue et toute la sottise de nos parvenus d'hier. Dans celle-là, il n'y a pas même cela, il n'y a rien..... c'est la nullité personnifiée. Cette femme-là doit penser, autant que son ombrelle; ce doit être fort ressemblant. La foule s'arrête et bourdonne d'aise et d'admiration devant ces deux femmes toutes de chair et d'os. La foule a besoin d'être titillée dans ses appétits les plus grossiers. Elle est comme les vieillards, amie de la forme. Dussions-nous nous attirer l'inimitié de nos belles dames et le dédain de nos dandys, nous regretterons que, avec sa riche et puissante organisation, Court, après l'œuvre remarquable de *Boissy d'Anglas à la Convention*, en soit venu à se faire le rival de Dubuffe. Qu'il y a loin de ces figures lèchées à ces têtes si accentuées de notre peuple révolutionnaire.

Digitized by Google

On avait d'abord relégué dans le coin le plus obscur du salon une excellente étude de M. Laurasse. Ce n'est pas une simple étude : le but du peintre a été évidemment d'exprimer la tendresse et la passion, il a réussi ; et cela a d'autant plus de mérite qu'à Lyon, presque tous les peintres n'en tiennent aucun compte. On a bien fait de la mettre à un meilleur jour. Pourquoi la commission n'a-t-elle pas encouragé ce jeune artiste ?

L'étude de Bonirote, portant le nº 15, est bien dessinée ; l'expression en est naïve.

La Prédication sur les ruines du temple de Pallas est à la fois un morceau d'architecture et un tableau de genre. Le monument est traité avec prédilection et conscience ; la couleur en est bonne. Les figures, surtout deux femmes et un homme revêtu d'un manteau bleu, sont agréablement dessinées et vigoureusement peintes. Quelques études du même auteur font espérer mieux encore.

Les Braconniers surpris par des gardes, du peintre qui s'est rendu coupable de la *Jeanne Gray*, ne valent pas mieux que cette dernière production... Il règne dans ce tableau une transparence vitreuse fort désagréable ; on n'y trouve aucune solidité. Les quadrupèdes font tort aux bipèdes. Les chiens sont habilement peints. Le gibier mort ne les vaut pas.

En fait d'ébauches, celles de Léon Coignet me plaisent, surtout l'*Egypte ;* l'accablement de la figure donne une juste idée du désert brûlant, enveloppé de vapeurs enflammées.

M. Drivet a donné une bonne copie d'un tableau de Raphaël. Voilà bien ses belles vierges aux contours si suaves, si purs ! C'est bien là cette rondeur des formes, cette suavité d'expression. J'ai dit qu'une bonne copie n'était pas aussi commune qu'on le pense ; ce n'est pas tout de reproduire les lignes, il faut encore reproduire ce qu'elles veulent exprimer. Pour cela, il faut comprendre, et ce n'est pas chose facile. C'est sans doute dans ce sens que Raphaël disait : *Comprendre, c'est presque égaler.*

Le portrait, exposé par M. Reuille, est celui d'un marquis ; voyez plutôt la couronne qui surmonte son écusson ; la tête, éclairée seule, a beaucoup d'effet. J'aime assez qu'on se place franchement dans

Digitized by Google

l'imitation d'un maître avec lequel on se croit des sympathies. Ainsi M. Reuille a évidemment imité la manière de Rembrandt. Sans doute il ne s'aveugle pas sur le travail sans fin qu'il s'impose par cela même.

On aime à constater les progrès d'un jeune homme et d'un compatriote ; *les Sœurs de lait* de M. Compte-Calix font oublier ses aquarelles de l'année dernière. On y voit de l'étude et de la bonne volonté, un trait assez pur et un modelé remarquable. Il est fâcheux, quand on promet, de vouloir donner dans le mauvais goût de l'école Revoil, Richard et compagnie. Que fait dans le fond ce berger Corydon qui ne sait sur quel pied se tenir? Cela tombe un peu dans la sensiblerie pleurnicheuse. Prenez garde, jeune peintre! est-ce que M. Genod, les petits berceaux, le nouveau-né et les grenadiers sensibles ne vous feraient pas peur?

Dans ce que le livret appelle *un Puits d'amour*, une femme, fille, veuve, nonne ou mariée, ne sais lequel, fait descendre un jeune homme, son amant sans doute; nous l'y laisserons avec la Vérité.

Ce n'est pas tout, et je n'aurais pas sitôt fini, si je parlais de chacune des médiocrités qui abondent; mais il vaut mieux pour vous, pour moi et pour elles en rester là. Cependant, je ne veux pas terminer ma lettre sans faire mention de la *Boulangerie de la Grande-Chartreuse* de M. Perlet, intérieur parfaitement éclairé, et du portrait de M. Blanchard. Sans connaître ce dernier, je gagerais qu'il doit être ressemblant; c'est vrai et bien peint.

Adieu, mon cher Gentilhomme, si je ne vous ai pas trop ennuyé, je vous écrirai encore pour vous rendre compte des paysages, des sculptures, voire même des aquarelles.

JOSEPH A.....

Lyon, 29 décembre 1838.

Digitized by Google

2e LETTRE.

La nature ne se présente pas de même aux yeux de tous : dans ce vaste et mystérieux assemblage de tant d'éléments divers, se trouvent des beautés de tout genre que chacun saisit suivant ses sympathies; la forme, la couleur, la vie, ce principe inconnu qui anime le monde, se révèlent à chacun de nous plus ou moins vivement. Que plusieurs personnes se promènent dans un même lieu, elles seront affectées diversement : celle-ci contemplera le ciel, vaste champ où la pensée s'envole sur les grandes ailes de l'imagination, en courant après les nuages que le vent chasse ; celle-là parcourra avec délices la prairie verte et tranquille où l'on aimerait finir sa vie ; une autre s'arrêtera au bord d'un ruisseau pour l'écouter chanter. Si ces trois hommes sont peintres, leurs tableaux se ressentiront certainement de leurs sensations ; le premier aura retracé le ciel avec prédilection ; il sera vaste, espacé et lumineux comme les pensées qu'il aura fait naître ; le second aura rendu la tranquillité de la prairie. Dans le tableau du troisième, le ruisseau s'échappera entre les roseaux et semblera murmurer. Bien plus, si ces trois peintres ont porté spécialement leur attention sur les mêmes points, ils différeront encore. Ainsi, en supposant que tous trois se soient passionnés pour

Digitized by Google

le ciel, ils en auront senti ou la profondeur, ou la clarté, ou le mouvement; voilà pourquoi je ne m'étonne pas que les peintres de paysages se préoccupent si exclusivement de certaines parties de leurs tableaux au détriment des autres, et je leur pardonne facilement. La nature change si souvent d'aspect; le principe animé qui réside en elle, mobile comme Protée, fait passer toutes choses à travers des transformations si multiples, qu'on doit rarement dire des tableaux de paysages : ceci est vrai, ceci est faux d'une manière absolue. Dans les tableaux d'histoire ou de genre représentant la créature humaine et les choses matérielles dont elle s'est entourée, l'ouvrage du peintre est plus circonscrit; il ne se place pas en face de la création entière comme le paysagiste; il ne se met pas en lutte avec l'infini. On peut donc être plus exigeant envers lui qu'envers ce dernier.

Le plus grand tort des paysagistes, c'est de suivre des systèmes au lieu de voir, de sentir et d'exprimer aussi clairement que possible ce qu'ils ont vu et senti. S'ils cherchaient avec persévérance et ardeur à pénétrer les beautés mystérieuses des choses, ils pourraient espérer que la nature, en amante généreuse, leur livrerait peu à peu ses charmes les plus cachés; mais non, ces messieurs raisonnent longuement, au lieu de contempler et de s'inspirer; aussi leurs œuvres s'en ressentent, et l'on y trouve en général l'uniformité, la sécheresse de certains procédés plastiques, au lieu de la vérité dans l'imitation, de la vie dans la reproduction.

Quand nos peintres veulent être vrais et consciencieux admirateurs de la nature, il leur arrive souvent de se renfermer dans une imitation minutieuse et étroite qui n'est qu'une partie du vrai. Plusieurs sont parfaitement satisfaits s'ils sont parvenus à faire un rocher ou un arbre qui ressemblent par la forme matérielle seulement à un rocher ou à un arbre, comme ces catholiques orthodoxes qui se croient sauvés en récitant autant de *Pater* et d'*Ave*, qu'en prescrit l'Eglise. Pour les uns et pour les autres, la lettre est tout, et l'esprit rien; ils ne voient pas que l'esprit est partout dans la nature, et que la forme est toujours sous sa puissance. Aussi, dans cette imitation servile, ne se trouvent comprises ni l'harmonie des

Digitized by Google

lignes, ni celle de la couleur, ni celle de la lumière; ce qui constitue le sentiment, la vie, en un mot.

Quelques subtiles que soient ces opinions, j'espère qu'elles deviendront un peu plus claires au moyen des applications qui vont se présenter tout naturellement en passant en revue les tableaux de paysage.

Ceux d'Hostein tiennent le premier rang au salon; cet artiste me semble posséder une intelligence du paysage aussi complète que possible, et les intelligences complètes en quelque ordre que ce soit sont tellement clairsemées, qu'on ne peut trop les apprécier. Le *Grand Paysage* est d'une vérité saisissante; tout est exactement reproduit, non seulement les choses, mais encore la poésie des choses; depuis les moindres détails, comme l'écorce des arbres et l'herbe du chemin jusqu'à l'harmonie poétique de l'ensemble. Il y a de l'espace, de l'air, de la clarté; il semble qu'on pourrait entrer dans ce chemin si bien tracé et s'asseoir à la place de ces paysans, sous les grands chênes. Chaque partie de cet ouvrage, prise séparément, est une excellente étude; en même temps l'ensemble forme un tout harmonieux, tandis que la plupart des artistes font des études sans charme ou des tableaux sans vérité.

Quelques pauvres maisons de bois, recouvertes de chaume et entourées de montagnes hautes et nues, forment le *Village des Ardennes*. Autant on remarque de la largeur de pinceau dans la grande toile dont je viens de vous parler, autant on trouve de délicatesse dans cette petite page. Les terrains ont de la profondeur et de la consistance; l'air est transparent et léger; la fumée qui sort des cabanes est si bien rendue, qu'à elle seule elle donnerait de la vie au paysage.

Aussitôt que je me suis arrêté devant les *Sapins de la forêt Noire*, il m'est venu je ne sais quelles réminiscences alpestres, quels délicieux souvenirs! j'ai pensé à la Suisse, j'ai cru entendre le *Ranz des Vaches* ou l'ouverture de *Guillaume Tell*. Je me suis senti transporté sur la cime de quelque haute montagne; les melèses et les plantes sauvages envoyaient leurs exhalaisons aromatiques; on entendait le chant des pâtres et les clochettes des vaches au fond des bois. Jamais un tableau médiocre ne produira cette illusion.

Digitized by Google

Guindrand a toujours ce sentiment profond de l'espace, des grandes lignes, des vastes horizons que vous lui connaissez. La *Vue prise sur les bords de la Seine* se compose d'un morceau de terre où poussent quelques joncs, d'une grande nappe d'eau, d'une autre grande ligne fermant la perspective là où n'est pas l'onde, voilà tout! et voilà un tableau fait, ayant de l'intérêt et de la vie; c'est un peu miraculeux, vous l'avouerez. Cependant cela est loin de valoir la belle *Plage d'Ostende* d'autrefois, dont ce n'est qu'une seconde édition un peu décolorée. Les *Bords de la rivière d'Ain* présentent de beaux effets; à droite du spectateur surtout, la colline, la prairie où paît un troupeau, le ciel sur ce point, tout cela est admirable. Les montagnes mornes et plates de la Bresse, sans contours saillants, placées uniformément les unes à côté des autres, ne doivent guères prêter au pittoresque; cependant Guindrand, avec sa compréhension prodigieuse de l'harmonie des lignes, en a tiré grand parti. Le bouquet d'arbres au milieu est une vieille connaissance, et ce ne sera pas peut-être la dernière fois que nous aurons le plaisir de le voir; n'importe, il est des importuns aimables auxquels on ne fait pas mauvais accueil.

Je préfère les *Bords de la Loire*, surtout tels que nous les a représentés ce peintre, à tous les autres bords. J'ai parcouru ceux de la Loire, et, en plusieurs endroits, je les ai trouvés plats et monotones; mais ceux qui portent le nº 184 sont ravissants. Quel fond! la lumière se répand partout et dore admirablement le site; les terrains en pente tournent et descendent. On serait cependant bien aise de trouver dans les premiers plans quelque chose d'un peu net et d'un peu arrêté. M. Guindrand esquive trop souvent ces détails; si les devants de ces tableaux étaient ordinairement plus consciencieux, les fonds qu'il si comprend bien n'en ressortiraient que davantage. Cet artiste possède trop d'intelligence et de talent pour qu'on doive rien lui cacher. Pourquoi ne marche-t-il pas aussi vite dans sa route que son organisation semblait le faire présumer?... Peut-être sa grande facilité s'oppose-t-elle au développement complet de son talent. Il produit trop vite et pense trop à l'acheteur.

Les *Côtes de Bretagne* nous offrent un ciel magnifiquement *tri-*

Digitized by Google

poté, comme le dirait Théophile Gauthier. Nous reprocherons seulement à ce tableau de manquer de solidité dans les parties vigoureuses des premiers plans.

Pourquoi Fonville se met-il toujours à la suite de quelqu'un? Tantôt; c'est Guindrand qu'il copie, tantôt c'est Thuillier; c'est le tour de Coignet maintenant. Est-ce trop grande méfiance de ses forces, ou bien faiblesse? Le fait est que l'originalité lui a toujours manqué. Nous voudrions le voir s'abandonner à ses propres inspirations, être lui, en un mot, et non un éternel Sosie.

Le ciel sous lequel verdissent les champs de *Millery* est si froid et les nuages tellement compacts, que je ne sais comment la végétation peut y être si luxuriante; les moellons de pierre posés symétriquement sur le devant font preuve d'un manque de goût.

Il ferait bon se placer au dessus des *Gorges d'Ollioules*. De là, on plane sur le ravin touffu taillé dans les grandes roches blanches. Dans l'éloignement, la mer ferme l'horizon de sa ceinture bleue; ce tableau est bien éclairé, il y a une grande finesse de tons dans ces rochers. Les fabriques de la colline sont peintes avec plus d'énergie que n'en met d'ordinaire Fonville.

Dans *la Rade de Toulon*, je ne trouve pas la chaleur du ciel méridional; cette toile manque d'air et de profondeur; mais elle a du charme.

Le Pont de la Caille en Savoie est une chose peu agréable à voir; ce site sauvage, ces rochers surmontés dans l'éloignement par les neiges des Alpes, demandaient, pour être traduits, un pinceau plus vigoureux; cela ne convenait nullement au talent un peu mou de Fonville. Du reste, c'est là un tableau commandé et acheté, fait pour la vente plus que pour l'art.

Souvent l'ensemble des tableaux de Fonville plaît médiocrement, et pourtant il y a des détails très bien traités; c'est qu'il comprend la nature et la vérité de cette manière étroite dont je vous parlais en commençant. L'imitation plastique tue l'imagination et le sentiment, et alors adieu la poésie, cette suave fille du cœur! Cela est fâcheux, car cet artiste a de la persévérance et l'amour du travail.

M. Leymarie est un jeune peintre rempli d'imagination et de goût;

Digitized by Google

c'est, en outre, un grand travailleur, dit-on. Ses progrès évidents semblent l'attester. Dans le *Saint Guilhem du Désert* les fonds sont charmants, ils ont du vaporeux et du fuyant ; le ciel est très beau ; les dégradations de la couleur et les demi-teintes fort heureuses. Je voudrais seulement que les terrains du premier plan fussent plus solidement traités, l'ensemble ferait alors bien plus d'effet.

Les Ruines du château de Beauvoir ne valent pas les ouvrages antérieurs de Thuillier; sa couleur tourne au gris, au *roussâtre;* les arbres du premier plan sont lourds et de plus en plus systématiques; mais, en revanche, comme il comprend l'espace! quel art dans le mouvement des plans! C'est bien là le sentiment frais et reposé du matin! les vapeurs se lèvent de terre à l'aube du jour, et s'envolent comme les songes de la nuit.

Le ciel est sombre sur les côtes de l'île Bourbon, les nuages noirs courent et se choquent comme de livides fantômes, une clarté sinistre éclaire à peine cette rive triste et sauvage, et au pied des roches humides le flot a déposé le cadavre de Virginie. Seul être animé dans cette scène lugubre, un oiseau de proie, plane au-dessus. Mais pourquoi le cadavre que la mer a roulé dans ses eaux a-t-il l'air de poser comme sur les planches d'un théâtre? Pourquoi surtout a-t-on consacré à ce tableau une somme qui aurait pu être plus utilement employée en encouragements pour nos artistes. Composition dramatique, œuvre d'imagination avant tout, on aurait tort de chercher là une étude rigoureuse qui n'a pas été sans doute dans le dessein d'Isabey ; du reste, je m'étonne qu'il ait su mettre autant de profondeur dans un ciel si noir.

Le site rendu par Jules Coignet, dans le nº 54, est d'une charmante coquetterie : un homme fatigué de la vie ne rêverait aucune retraite plus fraîche et plus calme. Que ne peut-on se retirer au fond de ce vallon, dans cette maisonnette rustique, s'asseoir et rêver sous ce noyer touffu, comme un sage des anciens jours, ou comme Jean-Jacques Rousseau ! bientôt la tristesse la plus sombre se changerait en douce mélancolie, les regrets, eux-mêmes calmés, deviendraient, suivant l'expression d'un poète allemand, *les plaisirs du cœur.*

Un de mes amis, disait de M. Guigon le genevois qu'il aurait bien

Digitized by Google

dû se faire Triton, l'eau étant son élément. Ce mot contenait un éloge ; ce peintre en effet rend assez bien la fluidité des eaux.

M. Garneray a exposé un charmant bateau pêcheur. Ses marines se distinguent en général par une grande vérité. Ceci étonne peu, lorsqu'on sait que Louis Garneray, l'ex-directeur du Musée de Rouen, fut d'abord un des marins du corsaire le *Hasard*, et compagnon d'armes de Surcouf.

Le possesseur du tableau intitulé : *Sauvetage sur la côte de Bretagne*, a voulu sans doute jouer un mauvais tour à M. Garneray, en mettant au jour cette œuvre déplorable ; elle date au moins de l'Empire.

J'ai beau me battre les flancs, *la Marée basse* de Poitevin me plaît peu; j'y vois une grande habileté dans le faire, mais peu de simplicité ; on plaint le sort des petits enfants jouant sur la plage ; ils sont gentils et spirituellement peints ; il est fâcheux que ces gros nuages enfumés menacent de les écraser.

J'ai retrouvé une *Vue du Léman* devant laquelle nous nous sommes arrêtés tous deux à l'exposition de Genève ; ces bons Suisses, qui ne voient rien au monde de plus beau que leur lac et leur exposition, s'extasiaient très fort. Ici, où la vanité locale ne pousse plus à l'admiration, on reste assez calme ; pourtant cette toile a du charme ; l'eau est bleue et transparente ; la vapeur jette un rideau de gaze devant les montagnes ; les voiles blanches des bateaux pêcheurs passent comme des cygnes qui nagent ; au loin, le lac et le ciel ne font plus qu'une voûte d'azur, où *la rêverie se perd et s'endort* (1). Quiconque s'est assis sur ce rivage appréciera cette reproduction fraîche et riante. Mais pourquoi cet arbre et ces terrains viennent-ils détruire toute illusion. Les premiers plans du tableau sentent la décoration. On y trouve cet esprit d'arrangement que les Genevois devraient laisser dans leur ménage. M. Diday a terriblemennt abusé du glacis et de l'empâtage dans *l'Entrée et la lisière d'une forêt*. L'un de ces tableaux est une fort mince imitation de Ruysdaal ; on y voit des flocons de nuages, jaunes ou verts, qui font bien tout ce

(1) Georges Sand.

Digitized by Google

qu'ils peuvent pour être fortement colorés; efforts infructueux!

Il est des œuvres qui, bien que faibles et incomplètes, attirent plutôt l'attention que d'autres bien préférables, sous le rapport de l'exécution; *la Vue de la voie flaminienne*, de M. Frenet, que je ne connais pas, est de ce nombre. La donnée en est bizarre; une grande route uniforme et nue se déroule; deux religieux cheminent dans l'ombre et sans doute dans le recueillement; à une grande distance apparaît Rome, la ville sainte, avec son dôme de Saint-Pierre; on reprochera sans doute l'étrangeté et l'uniformité de l'aspect; peut-être aussi la crudité de ce ciel embrasé par les feux du couchant. Pour moi, j'ai été impressionné, j'ai trouvé dans cette page quelque chose de solennel et de grave.

Vous savez combien Duclaux est un dessinateur correct; les plus petits détails anatomiques sont scrupuleusement observés par lui; il s'en suit que je ne connais rien ressemblant davantage à un taureau ou à un cheval véritable, qu'un taureau ou un cheval peint par Duclaux. Ainsi, dans le *Paysage avec animaux*, voyez ce taureau qui se frotte contre un arbre; tous ses muscles ne se meuvent-ils pas? Peut-on voir quelque chose de plus vrai! Mais Duclaux n'est pas coloriste, il ne le sera jamais; sa nature est ingrate et mesquine. On dit que parfois il se met à graver; ses gravures doivent être aussi belles que celles de Berghem; ne pourrait-il pas nous faire grâce de ses paysages si secs de couleur, alors je l'admirerais sans restriction.

Son rival, Dubuisson, est moins exact ou plutôt moins minutieux, mais il a plus de largeur dans la touche; il comprend bien le sentiment de vitalité qui anime tous les êtres. J'aime infiniment ses *Chevaux de rivière* vigoureux et forts; l'homme conduisant l'équipage a bien l'allure de sa classe. On désirerait que l'exécution en fût moins lachée, et que la partie du paysage en fût moins faible. Malgré ce qu'il y a de grisâtre et d'embrouillé dans le ciel et les terrains, je les préfère de beaucoup aux ciels violacés et plats, à la verdure acerbe de M. Duclaux. Je trouve dans ces horizons nuageux et dans ces grandes perspectives un sentiment triste et vague qui me plaît, quoiqu'on en puisse dire; néanmoins cet artiste fera bien de se vouer à la spécialité, qu'il a si heureusement trouvée.

Digitized by Google

Je ne finirai pas sitôt de vous parler de M. Duclaux et de M. Dubuisson, si mes deux lettres n'étaient déjà si longues. N'iriez-vous pas, pour me punir de mon bavardage, me livrer tout vif à quelque éditeur complaisant? Dans l'effroi dont me remplit cette idée, je me hâte d'en finir avec le paysage. Un dernier mot : la *Vue d'Anvers*, de Guiaud, est faite avec habileté, quoique d'un effet terne et lourd. Elle est mieux de loin que de près, et c'est un défaut dans une œuvre de grande dimension.

On trouve lumière et harmonie dans deux petites toiles signées par M. Lanoue.

Une marine de M. Wild renferme des choses consciencieuses et spirituelles. La ville bâtie sur pilotis, dans le fond, et les bricks du second plan sont aussi remarquables par la finesse du ton que par celle du dessin.

On doit encore à M. H. Garnerey un charmant petit carrefour dont les maisons, style renaissance, se mirent dans un canal.

Le *Trou d'enfer*, de M. Léon Fleury, est négligé dans les premiers plans. Les fonds sont d'un beau caractère et d'une bonne couleur. Le ciel marche bien et se distingue par une grande finesse.

Maintenant je crois avoir terminé ; remerciez-moi de vous tenir quitte de M. de Grailly avec ses paysages, qui ne sont pas du tout dans le goût de Claude Lorrain, quoiqu'il veuille bien le dire; de M. Guy et de sa charrette embourbée, ingénieuse allégorie de son talent; de M. Desombrages et de ses mulets qui se cassent le cou; de M. de Drée, de M. Ferogio, de M. Chassela, de M. Lavie, de de M. Cinier-Ponthus et de bien d'autres qui ne m'en sauront pas gré.

Je ne puis passer, sans m'arrêter, devant cette magnifique corbeille de fleurs ; quelle montagne de roses de toute espèce, de passeroses, de dalhias, de convolvulus blancs ou bleus, de pavots éclatants, de tulipes diaprées ! Il y a tant de grâce et de délicatesse dans la forme des corolles et des pétales, tant de fraîcheur dans ces plantes, que les papillons voltigent tout autour sans pouvoir s'en détacher ! La tête de femme qui les supporte est un peu molle. Cela me rappelle ces Nayades d'autre fois auxquelles on faisait remplir l'office de fon-

Digitized by Google

taine et qui venaient obligeamment vous verser de l'eau sur les mains.

J'ai pris d'abord le *petit lapin* pour un hérisson ; ensuite j'ai bien vu que je me trompais, car le livret dit :

Il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.

Or jamais hérisson ne fut si galant, ce doit être un lapin ; je préfère la branche de thym et la plante de fougère.

La *Nature morte* est un bon pendant à *La caille et ses petits*, recouverts à peine d'un duvet naissant. M. St-Jean possède assez bien le sentiment de la nature matérielle. Nous lui souhaiterions un peu plus d'énergie et un peu moins de coquetterie.

Après M. St. Jean ce qu'il y a de mieux en fait de fleurs est une étude de M. Moussy ; elle annonce beaucoup de disposition dans cette spécialité.

Nous avons avec peine remarqué l'absence de M. Berger, dont le talent vigoureux et magnifique a été indignement méconnu à Lyon. Heureusement M. Berger a pour lui tous les artistes et tous les vrais connaisseurs.

A propos de nature morte vous trouveriez fort drôle un certain héron suspendu par la patte; cela ne ressemble pas mal à une ficelle garnie de plume, et l'auteur qui habite Paris a eu la bonté de faire voyager jusqu'ici son chef-d'œuvre !

Je donnerais pour la *Bacchante* de Foyatier bien des bons tableaux de l'exposition. Quel modelé pur et vigoureux ! Quelle énergie et quelle grâce !... La pierre s'est animée sous le ciseau; c'est un dythirambe, c'est une ode d'Horace laissée dans le marbre.—Voici encore une multitude de bronzes fort jolis, mais en général c'est de la marchandise plutôt que de la sculpture. A défaut du *Combat des chevaliers*, du *Sonneur d'Oliphan*, du *Pêcheur napolitain* ou *de la femme au faucon* on aimerait trouver sur sa cheminée un des bronzes de Gechter, *La mort du chevalier de Dailly* ou *Le combat de Charles Martel avec Abdérame.* Ce dernier groupe est exécuté avec hardiesse ; mais avec une singulière inexactitude de costumes. Je men-

Digitized by Google

tionnerai avec éloge l'*Hébé* de Chavanne. Cette statuette est bien exécutée; elle a un peu du style grec. Malgré le succès de mode qu'ont eu, à Paris, les bronzes de Taglioni et de Fanny Elssler, malgré la magnifique robe de cette dernière, j'en suis faiblement charmé. — Au moment où je me disposais à prendre la porte du salon, après y avoir jeté un dernier regard, voici que je tombe en face d'une multitude d'aquarelles, destinées sans doute aux menus plaisirs des amateurs. Permettez-moi, à ce sujet, de vous raconter une petite histoire: En l'an de grâce 1835 ou 1836, il vint à Paris un Polonais ou un Turc, je ne me rappelle pas au juste lequel: il était inventeur d'un instrument étrange fait tout en bois et en paille dont il jouait avec habileté. Il fallait voir avec quelle prestesse ses doigts en parcouraient les touches! Le talent de l'exécutant était grand, mais le plaisir des auditeurs était mince. Bref, il fut devenu un Liszt s'il eût étudié le piano au lieu de son diable d'instrument. Les gens habiles comme *William Callow*, *Hubert* et *Girard* qui s'occupent d'aquarelles ne ressemblent-ils pas un peu à mon homme. Ils ont beau faire, les couleurs à l'eau seront toujours pâles et froides, et offriront peu de ressource au pinceau le plus habile.—Les demoiselles Colin ont fourni un beau contingent; nous sommes trop galants pour en parler. — L'un des dessins d'Antonin Moine est une chose curieuse: cet homme dur et sombre, au costume moyen-âge, est modelé avec une vigueur extraordinaire; l'effet en est très original. — Les deux études au crayon de Jules Coignet sont d'une finesse remarquable. — Le mauvais *Conseil* de Rudder vaut mieux qu'une aquarelle. On y trouve la même entente de la couleur que dans ses peintures à l'huile. Le petit garçon qui fait une vilaine action dans le chapeau de son père est excessivement naïf. On se rappelle *Téniers* en voyant ces hommes attablés dans l'ombre.

Je ne terminerai pas sans vous faire part de l'audace avec laquelle les artistes de la capitale envoient en province les rebuts de leurs ateliers. MM. Mercey, Jolivard, P. Huet, H. Vernet, E. Fort, Gué, J. Ouvrié, etc., auraient grand tort de compter sur leur exposition de cette année pour consolider la réputation qu'ils se sont acquise à Paris. Le dédain du public en a fait justice.

Digitized by Google

Maintenant, mon cher gentilhomme, ma tâche est finie; vous voyez qu'en résultat le salon ne possède aucune œuvre bien remarquable, rien de capital enfin, comme le *Dante* de notre Flandrin, par exemple! Est-ce donc que vos prophéties commenceraient à se réaliser? est-ce que la discorde qui s'est glissée dans la commission exécutive de la Société des Amis des Arts serait le précurseur sinistre de la ruine de cette institution? Toutes ces questions sont trop délicates pour que je les aborde ici, et il me faudrait d'ailleurs plus de place qu'il ne m'en reste. On pourrait seulement se demander si ces hommes qui doivent être éclairés dans leur route par le flambeau de l'intelligence et soutenus par l'amour bien entendu de l'art, remplissent suffisamment leur mission, et s'ils sont réellement, comme ils devraient l'être, les protecteurs de l'art et surtout de l'*art lyonnais*.

Adieu, mon cher gentilhomme! si vous avez trouvé dans vos courses un coin de terre où le soleil luise et où l'on aime sincèrement et pour elles la poésie, la musique ou la peinture, ces trois manifestations du beau, ces reflets du ciel que tout homme porte en son cœur, écrivez moi vite, et nous y dresserons nos tentes.

JOSEPH A....

Lyon, 11 janvier 1839.

P. S. — Depuis ma dernière lettre, l'Exposition a reçu de nouveaux tableaux qui, à des titres différents, méritent que je vous en parle. Le *Bussy d'Amboise sortant de chez la dame de Montsoreau* prouve que je ne me trompais pas quand je vous disais que M. R. Laurasse comprend bien ce qui est sentiment et passion. Il est fâcheux que ce jeune peintre ne joigne pas aux qualités du coloriste celles du trait et de la composition. La poitrine et les épaules de son Bussy manquent d'ampleur et de largeur. Son regard ne va pas jusqu'à la femme aimée qu'il salue d'un dernier adieu; il s'arrête à sa main. Les trois personnages qui composent ce tableau nous semblent beaucoup trop éloignés les uns des autres; on aurait pu les

Digitized by Google

voir en enfilade ; l'action et l'œuvre en général eussent gagné à être resserrées.

M. Genod a étendu sur une toile immense le sujet tout au plus d'une aquarelle. Et quel sujet! le plus vulgaire. le plus bourgeois qui se puisse trouver : *La Fête du vieux grand père.* « Il est, nous dit le livret, entouré de sa famille; une jeune mère lui présente son nouveau-né. » C'est à faire pleurer d'aise et d'attendrissement toutes les bonnes, gardes-malades et portières de France et de Navarre. Il y a pourtant, il faut en convenir, un grand progrès à constater de la part de l'auteur. Il y a des chairs presque modelées, des extrémités presque dessinées, une couleur presque chaude et vigoureuse. Mais pourquoi cette transparence des têtes qui leur donne l'aspect de vessies enluminées? pourquoi ces étoffes sont-elles de bronze et de marbre peints? pourquoi la jeune mariée est-elle de cire? pourquoi, devant ce tableau, se figure-t-on que l'on assiste à une scène du salon de Curtius? enfin pourquoi, malgré tous ces points d'interrogation, le tableau de M. Genod fait-il l'admiration de la foule? UNE DÉPUTATION COMPOSÉE DE TOUT CE QUE LA PROVINCE RENFERME DE BOURGEOIS PEIGNANT ET DESSINANT EST VENUE DE VINGT LIEUES POUR FAIRE SON QUART D'HEURE D'ADORATION CHAQUE JOUR DEVANT LE GRAND-PÈRE! J'ai causé sur le bateau à vapeur avec cette élite de la gent beaujolaise et bourguignone.

Jacquand est toujours le peintre des accessoires. Son nouveau tableau : *Louis XI à Amboise surprenant la reine au moment où elle donne une leçon de lecture au dauphin, son fils, qu'il voulait, par politique, élever dans la plus grande ignorance*, vient confirmer la critique que nous avons faite de ses autres compositions. Il y a absence de vie dans ses têtes ; on dirait des masques de carton peint; absence de perspective et de profondeur dans la distribution de cet appartement. La reine et son fils sont des têtes de chic : grands yeux ronds et bêtes, nez droit, bouche sans caractère. Louis XI est une caricature triviale et commune. Son attitude est celle d'un boxeur à la seconde position; il rappelle la charge du père Sournois luttant contre la dinde. Quoique l'harmonie de cette œuvre soit grise et

Digitized by Google

comme boueuse, on ne peut qu'admirer l'exécution des détails et des accessoires. M. Jacquand devrait prier un de ses amis de lui peindre les têtes de ses personnages.

Le *Condamné à mort* de M. Reverchon est une chose nauséabonde. Passons... et puisque personne n'a pu l'arrêter, laissons donc M. Reverchon marcher à son supplice.

On doit à Mlle Girard ou Gérard une jolie *Marche moyen-âge*. Les fonds sont négligés, mais les figures ont de l'esprit et prouvent de sérieuses études.

M. Compte Calix a eu tort d'exposer *la Ressemblance*. Ses *Sœurs de lait* annonçaient déjà une fâcheuse tendance vers l'école lyonnaise de 1820; son nouveau tableau est une œuvre complètement rétrograde; elle n'a même pas cette grosse gaîté, ce mouvement, ni cette bonhomie dont les sujets bourgeois de l'école flamande offrent de si précieux modèles. Je n'aurais jamais cru que les lauriers de M. Genod pussent causer des insomnies.

Voici enfin le *Patriarche d'Alep* de M. Bonnefond? C'est un homme à barbe, vêtu d'un costume somptueux et tenant dans ses mains une statuette de la Vierge, mais pensant à toute autre chose qu'au saint ministère qu'il remplit: derrière lui sont deux nègres non pas du type abyssin, comme je l'aurais pensé, mais bien du type hottentot? M. Bonnefond s'est trompé en choisissant ainsi, si je ne me trompe moi-même. L'un des acolytes rallume, dans l'ombre, un encensoir an moyen de son soufle; c'est une réminiscence du Rubens de la galerie de Lyon. Le sentiment des têtes est d'ailleurs insignifiant, aussi ce tableau n'a-t-il l'air que d'un portrait; mais d'un portrait enjolivé, brodé, lavé, et pour lequel tous les magasins de dorures et tous les cabinets des curieux de notre ville ont été mis en réquisition. La ville de Saragosse elle-même, représentée par M. Didier-Petit, a fourni, dit-on, sa précieuse Vierge enrichie de pierreries; j'ignorais que Saragosse fut en Syrie. Quant on a suffisamment admiré ce luxe d'accessoires, on s'aperçoit que les têtes sont bien modelées, et bien peintes; je ne parle pas du trait, car vous savez que le professeur dessine avec esprit et correction.

L'*Hiver* de M. Cottrau, que j'avais oublié d'abord, repasse de-

Digitized by Google

vant mes yeux et sollicite un mot de ma part. Cela est gentil, coquet, agaçant. L'hiver des Hollandaises est bien séduisant, ma foi! qu'est-ce donc que leur printemps ?

M. Dubuisson a joint à la liste de ses erreurs passées un grand paysage..... L'erreur n'en est que plus grande. M. Dubuisson, faites des chevaux.

Je vous recommande une magnifique eau forte de M. Bléry, cachée, ensevelie dans le petit salon de sortie ; admirez-la, achetez-la, sur ma parole ; vous n'en aurez nul regret. C'est beau comme Boissieu et Both réunis.

Digitized by Google

Littérature.

LYON.

EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN TOURISTE (1).

Lyon, 15 mai 1837.

Les rives de la Saône, à deux lieues au-dessus de Lyon, sont pittoresques, singulières, fort agréables. Elles me rappellent les plus jolies collines d'Italie..... La beauté naturelle du pays l'emporte sur tous les pavillons chinois

(1) Nous empruntons au dernier ouvrage de M. Baile (Frédéric Stendhal) les pages suivantes qui ont notre ville pour objet. Nous examinerons à notre tour, dans notre article *bibliographie*, la critique de l'auteur parisien. Nous donnons ici, sans commentaires, les pièces du procès; le lecteur y suppléera et pourra prononcer avant notre jugement. Nous aurions pu multiplier encore nos citations; mais nous avons omis, pour ne pas nous répéter, les passages sur lesquels porte la critique de MM. Roussillac et Leymarie. (*Voir leur compte-rendu dans notre revue littéraire*).

(NOTE DU DIRECTEUR DE LA REVUE).

Digitized by Google

dont on a prétendu l'embellir. Ce sont de jolis rochers couverts d'arbres qui, précipités pour ainsi dire, dans le cours de la Saône la forcent à des détours rapides.

Un négociant d'une belle figure sans expression, emphatique et chaud patriote, embarqué avec moi, nommait avec complaisance les maisons de campagne devant lesquelles nous passions : *la Sauvagère, la Mignonne, la Jolivette, la Tour de la Belle-Allemande, la petite Clair, la Paisible*, *etc.*

En suivant ces collines ombragées et charmantes qui bordent la Saône, je montais à tous les bouquets d'arbres qui me semblaient dans une situation pittoresque. Je pensais à la nuit que J. J. Rousseau passa au *bivouac* en ces lieux, dans l'enfoncement d'une porte de jardin. Après tant d'années que je n'ai lu ce passage des *Confessions*, je me rappelle presque les paroles de cet homme tellement execré des ames sèches; il est quelquefois emphatique, sans doute, mais c'est quand il n'est pas porté par son sujet; mais les écrivains incapables d'émotions tendres, Voltaire, Buffon, Duclos auraient mis en vain leur esprit à la torture pour décrire cette nuit passée sur le seuil d'une porte de jardin ombragée par des branches de vignes sauvages, le public ne s'en serait pas souvenu après quinze jours, peut-être même le récit lui eut-il semblé égotiste. C'est en suivant ces mêmes sentiers que je parcourais, que J. J. Rousseau répétait sa cantate de Batistin, qui le lendemain lui valut un bon dîner. Ce fut la dernière fois qu'il manqua de pain

Je suis dans l'hôtel de Provence, et j'écris ceci dans une belle chambre tapissée en damas cramoisi avec baguettes dorées; la moitié du pourtour de cette chambre est revêtue d'une boiserie peinte en blanc tirant sur le bleu, et vernissé, ce qui est, à la fois, triste et d'un aspect sale. Je marche sur un parquet bien ciré, à feuilles carrées et compliquées dont j'ai oublié le nom, et qui crie quand on marche. La tenture de ma chambre est environnée de baguettes dorées (ébréchées, il est

Digitized by Google

vrai, et ternies en vingt endroits); mais, quand je demande qu'on jette sur mon lit une cousinière pour me garantir des cousins qui m'empêchent de dormir, le valet de chambre qui sourit d'un air de satisfaction intérieure et me répond, avec toute la hauteur lyonnaise, qu'on ne tient point de telles choses à l'hôtel, et que personne n'en a jamais demandé. Tout ce luxe faux, toute cette civilisation manquant son but, me serre le cœur à force de petitesse et de bêtise inoffensives. Il me semble assister à une discussion de la chambre de Hollande sur les chemins de fer ou sur les douanes.

A chaque fois que j'ai été reçu, à la descente de la voiture, par M. C***, cousin de mon beau-père (c'est absolument la physionomie de Barême, et de Barême mécontent, parce qu'il vient de faire une perte de 20,000 fr.), il fallait voir comme ce cher cousin lyonnais se précipitait au devant de moi, et m'ôtait la parole au moment où je disais à un homme de la poste de prendre ma valise et de la porter chez lui. Il avait peur de me voir payer trop cher ce petit service.

— Et pour cela vous aurez la pièce de douze sous, disait-il à l'homme avec une inquiétude marquée. Sa physionomie devenait plus acariâtre; l'homme réclamait et lui disait presque des insolences, etc. J'avouerai ma faiblesse; dès cet instant, mon cœur devenait incapable de goûter aucun plaisir à Lyon, et je n'aspirais qu'au bonheur d'en sortir.

M. C*** m'a dit de prime abord aujourd'hui que les lois somptuaires qui, depuis 1830, ont interdit aux Tunissiens tout le luxe dans leurs vêtemens, ont porté un coup fatal à son commerce. Et là dessus il a fait une mine incroyable. M. C*** est un homme fort estimable, fort excellent père de famille, payant bien ses impositions; mais, grand Dieu, quelle physionomie! Ainsi que les négociants, ses collègues, il emploie des ouvriers tisseurs en soie qui travaillent chacun dans sa chambre, et qu'on appelle *canus*. Moi j'étends ce nom aux négociants eux-mêmes. Tout ce que le petit commerce, qui exige surtout de la patience, une attention continue aux dé-

Digitized by Google

tails, l'habitude de dépenser moins qu'on ne gagne et la crainte de tout ce qui est extraordinaire, peut produire de niaiserie égoïste, de petitesse et d'aigreur, dissimulées par la crainte de ne pas gagner, me semble résumé par le mot *canu ;* les Lyonnais eux-mêmes l'appliquent aux basses classes de leur ville. Or, le caractère du bas peuple dans les pays où la vanité ne pose pas une barrière infranchissable, comme à Paris, forme bien vite le caractère des classes élevées. Cet ensemble d'habitudes et de manières de voir qui vous émerveille dans votre enfant, et que vous appelez son caractère, lui est donné d'abord par sa nourrice et ensuite par la société des domestiques. Daignez remarquer que votre enfant est toujours esclave en votre présence; avec les domestiques, il reconquiert l'égalité, que dis-je? l'égalité, il est supérieur. Or, nul être au monde n'aime la supériorité comme un enfant. Aussi, voyez avec quel épanouissement de cœur un gamin de sept ans court à l'antichambre ou à l'écurie dès qu'il a un moment de liberté. Les parents les plus subjugués sont obligés d'en venir à une défense formelle.

La révolution française a élevé le caractère des domestiques; beaucoup ont été soldats ou estiment ce noble métier: depuis, les caisses d'épargnes leur donnent des habitudes de raison; aussi les enfants ne sont-ils plus exposés à entendre toutes les platitudes qui gâtèrent notre enfance, il y a vingt-cinq ans. Il m'arrive parfois de retrouver dans ma tête une phrase toute faite représentant une idée bien absurde; en cherchant, je découvre qu'elle provient de Barbier, le domestique favori de mon père.

Pour prendre une idée du caractère lyonnais, il faut entendre les négociants jaser entre eux au café. Trouvez quelqu'un de Lyon qui aille faire une partie de domino avec vous.

Les demoiselles de la dernière classe à Lyon sont grandes et bien faites; à Paris, elles ont quatre pieds de haut.

Digitized by Google

Lyon, le 16 mai.

Je suis allé à l'hôpital qui est fort riche, et, à ce que l'on dit très bien administré. Là, j'ai vu des salles de trente pieds de haut, et par conséquent pas la moindre odeur. On reçoit tous les malheureux qui s'y présentent sans leur demander un certificat d'indigence comme à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il y a des salles où l'on est admis en payant trente sous par jour: j'allais y voir un ancien camarade tombé dans le malheur; il me dit qu'il est fort bien dans cet hôpital. Les gens qui donnent trente sous peuvent sortir quand ils veulent. La pharmacie est la meilleure de Lyon et tellement la meilleure que les gens riches malades y envoient prendre des remèdes. Cet hopital a huit cent mille livres de rente, indépendamment de ce que lui donne la ville. Les chefs de bureau y font-ils fortune?

Les rues de Lyon ne sont point encombrées de malheureux qui chantent, comme je le craignais : on a renvoyé tous ceux qui n'étaient pas nés dans la ville.

La garde nationale de Lyon s'est fait tuer douze cents hommes dans l'admirable défense de cette ville, en 1793 (à Lyon on dit quinze mille).

Il est vrai que ces messieurs étaient dirigés par une foule d'officiers émigrés et par le brave Précy; les chefs savaient se battre et les soldats avaient l'enthousiasme. Voilà le beau côté du caractère lyonnais : être susceptible d'un enthonsiasme qui peut durer jusqu'à deux mois. Celui de Paris dure six heures, comme on le vit lorsque Napoléon présenta son fils à la garde nationale, dans le grand salon des Tuileries.

La garde nationale de Lyon me semble digne de soutenir la comparaison avec celle de Vienne, en Autriche, qui deux fois, en 1797 et en 1799, a fourni des corps volontaires que les armées françaises ont été obligées de *tuer en entier* six semaines après qu'ils avaient été formés.

Digitized by Google

Mais, j'en demande pardon aux gens de mérite de ce pays, l'habitude de m'ennuyer est la plus forte : je fermerais les yeux volontiers. Tout ce que je vois augmente mon dégoût, qui va jusqu'au dépit ; il n'y a pas jusqu'à la forme des balcons de fer qui ne me déplaise ; ce sont des lignes tourmentées et lourdes. J'ai besoin de faire effort sur ma disposition intérieure pour admirer le quai Saint-Clair sur le Rhône, encore je ne l'admire pas, je juge qu'il est admirable.

Une fois, dans ma jeunesse accablé de dégoût et ayant une heure à moi, j'entrai chez un libraire pour acheter un livre ; j'étais tellement endormi que je ne savais quoi demander, enfin je nommai au hasard *Jacques-le-Fataliste* ou les romans de Voltaire. Le libraire recula d'un pas, prit un air morose et me fit un sermon sur l'immoralité des ouvrages dont je lui parlais. Il finit par m'offrir le *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche. D'abord je fus irrité de l'impertinence de ce donneur d'avis ; mais en me prêchant il avait l'air si *canu*, si hébété, si important, qu'il finit par m'amuser. Je voulus vérifier s'il agissait par pur instinct de marchand. Peut-être il avait Pluche dans sa boutique et n'avait pas les romans de Voltaire : il les avait fort bien, le monstre ! mais comme il me trouvait l'air jeune il ne voulut pas absolument me les vendre. Le soir je contai ce trait là à mon cousin C.... il devint rouge, prétendit que j'exagérais ; en un mot l'honneur municipal était blessé et il ne m'adressa plus la parole de toute la soirée ; j'entrevis là un des agréments du caractère lyonnais. Il se pique facilement. Ces gens là s'imaginent qu'on pense à eux et à les humilier.

Lyon est pavé de petites pierres pointues qui ont la forme d'une poire: il m'est absolument impossible de marcher là dessus; j'ai l'air d'un goutteux.

Cette grande ville, la seconde de France, est bâtie au confluent de la Saône et du Rhône dont le cours forme un Y majuscule.

Les Allobroges ayant chassé de Vienne une partie des ci-

Digitized by Google

toyens romains qui l'habitaient, le sénat ordonne au proconsul Munatius Plancus de leur bâtir une ville; celui-ci les établit au village de Lugdunum, situé près du confluent du Rhône et de la Saône, sur le penchant d'une colline qui borde la Saône au couchant. C'est sur cette belle colline de Fourvières qu'était bâti le palais d'Auguste, qui fit Lyon colonie militaire.

Lorsque la peur eut cessé de régner exclusivement dans le monde, Lyon, comme toutes les villes, est descendu dans la plaine, mais voici le mal: les lyonnais modernes, au lieu de bâtir leur ville sur le penchant de la colline de la Croix-Rousse qui sépare les deux rivières en Y, l'ont bâtie trois cents toises plus loin, dans la petite plaine basse et marécageuse, qui se rencontre presque toujours au confluent de deux grandes rivières. De là vient que Lyon est le pays de la boue noire et des brouillards épais, cent fois plus que Paris, dont le centre pourtant est bâti dans une île, et qui se trouve plus avancé vers le nord de quatre degrés.

A sept lieues de Lyon, Vienne occupe une position charmante sur le Rhône, et on la croirait de deux degrés plus au midi. A Lyon, le brouillard règne deux fois la semaine, pendant six mois : alors tout paraît noir; on n'y voit pas à dix pas de soi, au fond de ces rues étroites formées par des maisons de sept étages. Il faut voir la tournure et le costume *canu* des gens qui se démènent dans cette brume fétide ; c'est au point que j'accueille l'odeur du charbon de terre comme un parfum agréable.

Mon devoir m'a conduit à Saint-Jean, la cathédrale de Lyon, commencée à la fin du XIIe siècle et terminée par Louis XI. Je n'y ai trouvé de remarquable que la piété des fidèles. C'est un gothique mêlé de *roman*, car il faut observer que les souvenirs de Rome ne périront jamais dans le midi de la France, et pour l'architecture le midi commence à Lyon. Les bas-reliefs de la façade de Saint-Jean m'ont rappelé ceux de Notre-Dame de Paris; les guerriers sont revêtus de cottes de mailles.

Il faut chercher dans la chapelle de Bourbon des tours de

Digitized by Google

force en sculpture : ce sont des chardons ciselés avec une patience plus admirable pour le bourgeois que le génie de Michel Ange. Le vulgaire ne trouve rien dans son cœur qui réponde au génie, et la *patience* est son mérite de tous les jours.

L'église de Saint-Nizier est du XIVe siècle; le portail, beaucoup plus moderne, est de la renaissance ; il a été construit par Philibert de l'Orme.

Parmi les dévots qui fréquentaient Saint-Nizier, on remarquait le comte Vida, homme simple, bon, absorbé dans la plus haute piété ; chaque jour, son valet de chambre mettait un mouchoir dans son habit, et, le soir, jamais le comte n'avait de mouchoir.

— Mais, Monsieur, on vous vole vos mouchoirs, disait le valet de chambre. — Non, mon ami, je les perds, répondait le comte qui, pour tout au monde, n'aurait pas voulu penser mal du prochain.

Un matin, le valet de chambre, impatienté, prend le parti de coudre le mouchoir de son maître à la poche. A peine le comte est-il à vingt pas de son hôtel, qu'il sent qu'on tiraille son habit.

—Laissez, laissez, mon ami, dit-il au voleur sans se retourner, aujourd'hui on l'a cousu. Et il court à l'église prier pour la conversion du voleur.

Lyon, le 24 mai.

Voici des détails de ménage, mais, je le crains, je vais passer pour un monstre. On m'a dit que M. R..., négociant de Lyon, *passe* 200 francs par mois à sa femme pour les dépenses de ménage. Cette somme est payable le 15 du mois. Quand la femme, d'ailleurs fort aimée de son mari, a besoin d'argent le 1er, elle lui paie un escompte de un pour cent, et ne reçoit que 198 francs. Ces messieurs ont l'infamie d'ajouter que ce négociant a nombre d'imitateurs, mais je n'ai garde de le croire.

Digitized by Google

Lyon, le 25 mai.

Je ne veux pas entrer dans le sérieux du commerce ; cependant je ne crois pas trop ennuyer le lecteur en montrant, en deux mots, comment Lyon déchoit depuis quelque années. Les négociants de cette ville avaient un moyen de prêter sur gage à 10 et 12 pour 100 l'argent que les particuliers, leur confient (car on ne place pas dans la rente en province) et qui ne leur coûte à eux que 4 à 5 pour 100. Ce moyen s'en va. Après la récolte des cocons à Turin, à Milan, à Parme, etc., ceux des négociants d'Italie qui manquaient de fonds envoyaient leurs soies non travaillées à Lyon, et les mettaient en dépôts comme gage des sommes qu'ils recevaient en retour. L'intérêt qu'ils payaient, augmenté des droits de magasinage, de la provision, et enfin de tout ce que doit supporter celui qui emprunte dans le commerce, s'élevait à 11 ou 12 pour 100.

Lorsque les négociants Italiens virent l'émeute de Lyon, ils eurent peur pour leurs soies et demandèrent de l'argent à Londres ; bientôt ils en trouvèrent même en Italie. On établit des *monti* qui reçoivent les soies en gage, et où l'on prête de l'argent à 6 pour 100 à qui apporte de la soie.

Tous les négociants du midi savent que le roi de Sardaigne, Charles-Albert, a ouvert deux emprunts depuis son avènement au trône. Le montant du second, dit *emprunt de Sainte Hélène*, est en entier dans ses coffres, et servirait en cas d'exil. Un ministre des finances, qui se donne la peine de penser, a proposé au roi de prêter cet argent aux négociants ses sujets, qui donneraient des soies en nantissement.

Les Suisses, dont le bon sens rêve sans cesse au moyen de gagner des *écus neufs*, se sont imposés des droits de douane fort modérés. Les Allemands, moins éclairés, et d'ailleurs encore infatués de leurs chaînes, ont pourtant un certain instinct de nationalité qui les a conduits à l'association pour

Digitized by Google

les douanes; c'est encore un malheur pour les produits de Lyon.

Il faut que cette grande ville renonce peu à peu à fournir des étoffes de soie à l'étranger. La fausse direction commerciale essaiera-t-elle de lutter contre la nécessité? non, par paresse, elle ne fera rien. Le gouvernement doit se borner à donner de l'occupation aux vieux ouvriers en soie qui manquent d'ouvrage, et à décourager les jeunes gens de seize ans qui, à Lyon, voudraient se faire ouvriers en soie.

Le journal de Lyon devrait expliquer, tous les quinze jours, comme quoi, dans tous les coins de l'Europe, on a l'insolence de fabriquer des soieries. Le *très beau* seul restera à Lyon, et encore à la condition de placer les ouvriers dans les villages environnant, hors de la portée de l'octroi, que l'Europe ne veut plus rembourser.

Quand je sens que l'ennui me gagne à Lyon je prends un cabriolet et m'en vais à Chaponost voir les montagnes de la Suisse et les arcades romaines; ces ruines si insignifiantes élèvent l'ame et la consolent.

. . . . . .

Mon cousin C.... m'a mené à la maison commune. J'ai remarqué, sur sept à huit grandes tables, une foule de dessins fort bien exécutés et représentant des coupes de pierre, des voûtes, des ponts, etc., etc. Tout cela est presque aussi bien que les dessins de l'école polytechnique. Je demande d'où viennent ces dessins étonnants, on m'apprend qu'ils sortent de l'Ecole des *Frères Ignorantins.*

J'ai supposé d'abord qu'il y avait ici quelque ruse, mais le triomphe de ces messieurs est bien plus réel. Un négociant de Lyon qui avait le même soupçon que moi, a demandé la copie d'un beau dessin représentant un des ponts suspendus que les frères Seguin viennent de construire sur le Rhône. Un enfant de quatorze ans, élève des *Frères,* a rendu, huit jours après, une copie magnifique et le dessin original n'a été ni piqué ni calqué. Le fait est qu'il y a ici un *Frère Igno-*

Digitized by Google

rantin qui enseigne la géométrie descriptive comme on peut le faire dans les meilleurs colléges de Paris.

Pour 6,600 fr. on a onze *Frères*, qui enseignent onze cents enfants, par conséquent chaque enfant coute 6 fr. à la ville et encore souvent les *Frères* fournissent l'encre, le papier, les plumes et les livres aux plus pauvres de ces enfants.

L'Ecole d'Enseignement Mutuel ne saurait lutter contre la passion qui anime les *Frères* ni à plus forte raison contre les ressources financières qui les soutiennent. Je crois que chaque enfant de l'Ecole Mutuelle coûte 25 fr. à la ville. Au reste, il est fort difficile de savoir la vérité sur ces choses là, et ce n'est point un voyageur, qui passe huit jours dans un pays et qui n'a pas la mine grave, qui peut se flatter d'arriver à ces profonds mystères. Tout ce qui est noble, tout ce qui est dévot, tout ce qui est enthousiaste des journées de juillet, tout ce qui en a peur, ne parlent des *Frères* qu'avec passion.

J'ai trouvé toutes les femmes de Lyon, même celles des négociants libéraux, ennemies passionnées des Ecoles d'Enseignement Mutuel. Rien de plus simple, ces dames vont à confesse.

Remarquez que, depuis 1830, toutes les jeunes filles de France, à l'exception des environs de Paris, sont élevées dans des couvents de religieuses. Je voudrais bien trouver une expression qui pût rendre ma pensée et ne fût pas odieuse et peu polie, mais enfin ces couvents sont animés du plus violent fanatisme contre la *liberté de la presse*. Sans doute leur chef invisible voit que c'est l'ancre unique à laquelle tiennent toutes nos libertés. La première question que l'on fait à une femme dans un *certain tribunal*, est celle-ci : Quelles sont les opinions de votre mari ? On ajoute : il faut pourtant qu'il se convertisse, et votre devoir est de tout employer pour hâter cet heureux moment. Avez-vous des gravures chez vous? qui représentent-elles? avez-vous le portrait du roi?... Songez aux droits sacrés des princes... (Je supprime deux pages).

Les hommes de cette époque, ne trouvant pas de conver-

Digitized by Google

sation raisonnable avec leurs femmes, iront au club, ou choisiront une compagne dans le cercle de quarante lieues de diamètre qui environnent Paris. Que penseront-ils des questions que l'on fait à leurs femmes en certains lieux? Ainsi, se diront-ils, toutes mes petites faiblesses sont données en spectacle à un homme souvent jeune et que je rencontre dans la société!

On dit que le principe de cette éducation, donnée par des religieuses en 1837, est de ne souffrir jamais *d'amitié intime*, soit entre élèves, soit de maîtresses à élèves.

Les jeunes filles ne doivent jamais être seules (la tête fermente), ou être deux (on peut faire des confidences). On s'arrange de façon qu'elles se trouvent toujours trois ensemble.

On va plus loin; une élève est toujours obligée de raconter ce qu'a pu lui dire son amie intime, dès que Mme la directrice le lui demande. On craint la confiance qu'une élève pourrait avoir dans une autre, et l'amitié passionnée qui peut-être en serait la suite.

On veut, *avant tout*, qu'il n'y ait jamais *d'émotions vives;* On les combat par la défiance.

Qu'on juge du ravage que doit faire le premier serrement de main d'un jeune homme; et d'ailleurs c'est empoisonner les joies de la *pension*, les plus douces de la vie; c'est priver de tout bonheur les pauvres jeunes filles qui meurent avant dix-huit ans; c'est risquer de rendre méchantes pour la vie celles qui survivent. Si, à seize ans, on ne voit qu'une *espionne* dans une amie intime, quelle sécheresse d'ame n'aura-t-on pas à vingt-cinq, lorsqu'on aura éprouvé de véritables trahisons!

Lyon, le 2 juin.

Je ne connais qu'une chose que l'on fasse très bien à Lyon; on y mange admirablement, et selon moi, mieux qu'à Paris. Les légumes sont surtout divinement apprêtés. A Londres,

Digitized by Google

j'ai appris que l'on cultive vingt-deux espèces de pommes de terres, à Lyon ; j'ai vu vingt-deux manières différentes de les apprêter, et douze au moins sont inconnues à Paris.

A l'un de mes voyages, M. Robert, de Milan, négociant, ancien officier, homme de cœur et d'esprit, acquit des droits à ma reconnaissance, en me présentant à une société de gens qui savaient dîner.

Ces Messieurs, au nombre de dix à douze, se donnaient à dîner quatre jours de la semaine, chacun son tour. Celui qui manquait payait une amende de douze bouteilles de vin de Bourgogne. Ces Messieurs avaient des cuisinières et non des cuisiniers. A ces dîners point de politique passionnée, point de littérature, aucune prétention à montrer de l'esprit ; l'unique affaire était de bien dîner. Un plat était-il excellent, on gardait un silence religieux en s'en occupant. Du reste, chaque plat était jugé sévèrement, et sans complaisance aucune pour la maison. Dans les grandes occasions on faisait venir la cuisinière pour recevoir les compliments, qui souvent n'étaient pas unanimes. J'ai vu, spectacle touchant ! une de ces filles, grosse Maritorne de quarante ans, pleurer de joie à l'occasion d'un canard aux olives ; soyez convaincus qu'à Paris nous ne connaissons que la copie de ce plat-là.

Un tel dîner, où tout doit être parfait, n'est pas une petite affaire pour celui qui le donne, il faut être en course dès l'avant-veille ; mais aussi rien ne peut donner l'idée d'un tel repas. Ces Mesieurs, la plupart riches négociants, font fort bien une promenade de quatre-vingt lieues pour acheter sur les lieux tel vin célèbre. J'ai appris les noms de trente sortes de vins de Bourgogne, le vin aristocratique par excellence comme disait l'excellent Jacquemont. Ce qu'il y a d'admirable dans ces dîners, c'est qu'une heure après on a la tête aussi fraîche que le matin, après avoir pris une tasse de chocolat.

Lyon abonde en poissons, en gibier de toute espèce, en vins de Bourgogne ; avec de l'argent, comme partout, on y a des

Digitized by Google

vins de Bordeaux excellents, et enfin Lyon a des légumes qui réellement n'ont que le nom de commun avec ceux que l'on ose nous servir à Paris.

Plusieurs fois j'eus l'honneur d'être invité. Je dois à ces Messieurs de pouvoir louer quelque chose sans restriction.

En général, après dîner, on allait jouer aux boules aux Brotteaux : nous longions le quai Saint-Clair. Puisque je nomme ce quai, il faut que je le loue. Le Rhône, fier et rapide, majestueux, peut être large comme deux fois la Seine au Pont-Neuf, mais il a une toute autre tournure. Une ligne de belles maisons à cinq ou six étages, exposées au levant, mais par malheur bâties sous Louis XV borde la rive gauche du fleuve, en laissant toutefois un quai magnifique et garni, en beaucoup d'endroits, de deux rangées d'arbres ; l'autre rive, du côté du Dauphiné, n'a jusqu'ici que quelques petites maisons fort basses, et dont les jardins sont bordés de grands peupliers d'Italie, arbre sans physionomie. Ces maisons et ces arbres ne gâtent pas la vue. Au-delà on aperçoit une plaine peu fertile, plus loin les sommets des montagnes du Dauphiné, et à quarante lieues, à gauche, un petit trapèze couvert de neige : c'est le Mont-Blanc.

On peut juger de la pureté de l'air qu'on respire dans ces maisons, qui ont la vue du Mont-Blanc ! On est tout-à-fait à la campage, et partout au centre de Lyon.

Cette vue du quai Saint-Clair est assurément vaste et imposante. Les trottoirs garnis d'arbres, qui courent le long du Rhône, ont une lieue d'étendue. Pour trouver quelque chose à lui comparer, il faut songer à la vue des maisons situées à Bordeaux, sur le quai de la Garonne . . . . . Le Rhône est un fleuve trop sauvage pour avoir des bateaux. La Garonne a des vaisseaux arrivant tous les jours de Chine ou d'Amérique avec la marée ; et d'ailleurs, une lieue par-delà la rivière, on aperçoit une colline admirable et couverte d'arbres, dont plusieurs sont fort grands. Nous avons passé en nous prome-

Digitized by Google

nant devant un petit hôtel situé sur les bords du Rhône, près de la barrière par laquelle on sort pour aller à Genève.

Ah! c'est la maison de la pauvre madame Girer de Loche, a dit un de ces messieurs. Curiosité de ma part en remarquant l'air attendri de celui qui parlait; questions: voici la grande réponse:

Mme Loche était une jeune veuve, riche, jolie, aimable. Elle avait perdu, à dix-neuf ans, un mari qu'elle avait épousé par amour. Elle en avait vingt-cinq et résistait depuis six ans à tous les hommages, lorsqu'elle alla passer l'automne au fameux château d'Uriage, près de Grenoble.

Au retour, elle quitta son magnifique logement, rue Lafont, pour venir dans ce petit hôtel, dans un quartier éloigné, et encore elle ne le loua pas tout entier. Elle ne prit que le premier étage. Un mois après, un jeune Grenoblois, qui avait un procès à suivre à Lyon, cherchait un logement à bon marché, et s'accommoda du deuxième étage de la maison dont le premier était occupé par la belle veuve. Il allait souvent à Grenoble: il revint d'un de ses voyages avec deux ou trois domestiques, qui appartenaient, disait-il, à sa mère et qui avaient l'air fort gauche.

C'étaient des maçons qui, en trois jours qu'ils passèrent à Lyon dans l'appartement du jeune homme, lui firent un escalier commode, masqué par une armoire, et à l'aide duquel il pouvait descendre incognito chez madame Girer. On remarqua que, par une bizarrerie non expliquée, le jeune dauphinois loua toute la diligence pour les trois domestiques de sa mère, et les accompagna jusqu'en Dauphiné; il ne revint que le lendemain. Le procès prétendu dura long temps; ensuite le jeune homme trouva des prétextes pour rester à Lyon. Il prit le goût de la pêche, et pêchait souvent dans le Rhône, sous les fenêtres de la maison qu'il habitait.

Pendant les cinq premières années qu'a duré cette intrigue, jamais elle ne fut soupçonnée. La dame était devenue plus jolie, mais en même temps fort dévote; puis elle s'était plainte

Digitized by Google

de sa santé, et vivait beaucoup chez elle. Le monsieur allait présenter ses devoirs à cette belle voisine une fois tous les ans, vers Noël. Lui-même passait pour dévot.

Cependant la dernière année qui était la sixième de ce genre de vie, on commença à soupçonner qu'il pouvait bien y avoir quelqu'intelligence entre les deux voisins; on prétendit, dans la maison, que la dame écrivait souvent au jeune Dauphinois: lui, si rangé autrefois, ne rentrait plus le soir qu'à des heures indues. Vers l'automne, il partit pour Grenoble, comme à l'ordinaire; mais il ne revint plus, et on apprit qu'il s'était marié. Il avait même épousé la fille d'un riche juif, qui avait un nom si ridicule, que je n'ose le répéter.

La dame fit venir des ouvriers de Valence qui exécutèrent de grands changements dans son appartement. Elle avait l'air fort malade. Elle se fit conseiller l'air du midi, et s'embarqua sur le bateau à vapeur, puis s'établit à la Ciotat; mais un mois environ après son arrivée dans cette petite ville, on la trouva asphyxiée dans sa chambre. Elle avait brulé son passeport et démarqué son linge.

La justice fit interroger les ouvriers de Valence : ils déclarèrent que la dame les avait employés à détruire un escalier qui montait au second étage de la maison qu'elle habitait, et devant laquelle nous venons de passer.

Lyon, le 4 juin.

Une chose m'attriste toujours dans les rues de Lyon, c'est la vue de ces malheureux ouvriers en soie; ils se marient en comptant sur des salaires qui, tous les cinq ou six ans, manquent tout à coup. Alors ils chantent dans les rues; c'est une manière honnête de demander l'aumône. Ce genre de pauvres dont j'ai pitié me gâte absolument *la tombée de la nuit*, le moment le plus poétique de la journée; c'est l'heure à laquelle leur nombre redouble dans les rues. En 1828 et 29, je vis les ouvriers

Digitized by Google

de Lyon aussi bien vêtus que nous, ils ne travaillaient que trois jours par semaine, et passaient gaiement leur temps dans les jeux de boules et les cafés des Brotteaux.

Un gouvernement courageux pourrait exiger du clergé de Lyon de ne pas pousser les ouvriers au mariage. On agit dans un sens contraire, on ne prêche pas autre chose dans le tribunal de la pénitence.

Ces ouvriers de Lyon fabriquent des étoffes admirables d'éclat et de fraîcheur, dans la chambre qu'ils habitent, entourés de toute leur pauvre famille. Toute la journée, le plus jeune associé des maisons de soierie de Lyon court de chambre en chambre, (on compte quinze mille de ces ateliers), et paie ces ouvriers selon le degré d'avancement de leur ouvrage; ce faisant, cet associé gagne 6,000 francs par an. Lui, sa femme et ses enfants en mangent 5,000, et ils mettent de côté 1000 francs qui, après quarante années de travail, deviennent 100,000. Alors le père de famille se retire dans quelque maison de campagne, à quatre ou cinq lieues de sa patrie. Mais si au milieu de cette vie si tranquille il survient une émeute, le Lyonnais se bat comme un lion. Cette vie douce, prudente, égale, sans nouveauté aucune, qui me ferait mourir infailliblement au bout *d'une couple d'années*, enchante le Lyonnais. Il est amoureux de sa ville. Il parle avec enthousiasme de tout ce qu'on y voit. C'est ainsi que l'on vient de me conduire à une salle située quai Saint-Clair, et où six cents personnes boivent de la bière ensemble tous les dimanches.

Sur la rive gauche du Rhône, Lyon avait, en Dauphiné, un petit faubourg qui s'appelle la Guillotière, et qui est devenu depuis peu une ville de vingt-quatre mille habitants. Par malheur, le Rhône tend à quitter Lyon et à se jeter sur la Guillotière. Il est question depuis vingt ans de faire une digue formidable, mais jusqu'ici on n'a pas réussi; sous la Restauration, les jésuites s'étaient emparés de la direction de cette digue. Ces messieurs étaient arrivés à cette affaire comme dirigeant celles de l'hôpital qui a des biens sur l'une et l'autre rive du Rhône. Mais la

Digitized by Google

difficulté dépend de la nature, et l'intrigue n'y peut rien : la digue est à faire. On raconte des menées curieuses, mais qui prendraient six pages. Au reste, on m'a dit tant de choses contradictoires et singulières sur l'histoire de la digue du Rhône, que j'aime mieux ne rien spécifier.

La Guillotière s'appuie à de grandes fortifications élevées sur la rive gauche du Rhône vis à vis la Croix-Rousse, et la bravoure reconnue des habitants rendrait ce faubourg imprenable, si jamais le roi de Sardaigne venait l'assiéger.

On ne s'attendait guère
A voir le nom du roi venir en cette affaire.

Mais croirait-on qu'il y a des gens à Lyon qni veulent faire de ce prince un épouvantail pour leurs concitoyens?

Le malheur de cette ville, le voici : on se marie beaucoup trop à la légère. Le mariage au XIXe siècle est un luxe, et un grand luxe; il faut être fort riche pour se le permettre. Et puis quelle manie de créer des misérables! Car enfin le fils d'un bourgeois, d'un *monsieur*, comme on dit à Lyon, ne se fera jamais menuisier ou bottier. Tant que l'empereur a fait la guerre, on a pu se livrer, sans grands inconvénients, à ce goût patriarcal d'avoir des enfants. Mais, depuis 1815, donner un état à un jeune homme de seize ans n'est pas une petite affaire, et cet embarras des pères de famille peut fort bien devenir un embarras sérieux pour le gouvernement.

Le plus simple serait d'avoir des prêtres qui fissent un péché de cette manie d'appeler à l'existence des êtres auxquels on ne peut pas donner du pain; mais ces messieurs travaillent dans un sens absolument opposé.

Aux états-Unis, on se marie imprudemment; mais le jeune Américain a toujours la ressource d'acheter cinquante arpents de forêt avec 250 francs, un esclave avec 2,000, des ustensiles de culture et des vivres pour six mois, moyennant 1000 francs, et après cette dépense, lui, sa femme et leurs enfants, peuvent aller cacher leur misère dans la forêt vierge qui borde leur

Digitized by Google

pays et en fait toute la singularité. Il est vrai que le défricheur doit être charpentier, menuisier, boucher et souvent, la première année de son établissement, lui et sa femme couchent à à la belle étoile; mais il a la perspective infiniment probable de laisser une belle ferme à chacun de ses enfants.

Comparez à ce sort celui d'un malheureux jeune homme, fils d'un négociant de Lyon, fort pieux, sachant le latin, ayant lu Racine, accoutumé à porter un habit de drap fin, et qui, à vingt ans, à la mort de son père, se trouve lancé dans le monde avec l'habitude de ce que l'on appelle *les plaisirs* et huit cents livres de rente. Voila où mène le mariage au XIXe siècle. En France, le paysan seul peut se marier; sous d'autres noms, il se trouve dans le cas du défricheur américain. Son petit garçon de sept ans gagne déja quelque chose; c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'on le lui enlève pour apprendre à lire.

Mais ces idées sont désolantes.

C'est par une raison semblable que je ne parlerai pas des deux émeutes de 1831 et 1834. Il y eut des erreurs daus l'esprit des Lyonnais, mais ils firent preuve d'une bravoure surhumaine. On m'a prêté par grace spéciale un manuscrit de deux cents pages d'une petite écriture très fine ; c'est une histoire jour par jour et fort détaillée des deux émeutes. Un jour elle paraîtra; tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est qu'elle contredit à peu près tout ce qui a été publié jusqu'ici.

Lorsqu'on se trouve à Lyon avec un homme âgé, *il faut le mettre sur* le fameux siège de 1793. Si les alliés, ennemis de la France, avaient eu l'ombre de talent militaire, ils pouvaient de Toulon remonter le Rhône, et venir au secours des Lyonnais. Heureusement, à cette époque, les hommes de génie seuls savaient faire la guerre.

Après la prise de Lyon, on conduisait une cinquantaine de Lyonnais par le bras, deux à deux, à la plaine des Brotteaux où on les fusillait. Tout en marchant, un de ces braves gens parvient à délier à moitié son bras droit lié au bras gauche de son compagnon d'infortune.

Digitized by Google

Achevez de vous délier, dit-il à voix basse à celui-ci, et à la première rue que nous rencontrerons à droite ou à gauche sauvons-nous à toutes jambes.

Que dites vous là? répond le compagnon indigné, vous allez me compromettre!

Ce mot peint le courage mouton de l'époque, et la petite quantité de présence d'esprit dans les dangers, qu'une civilisation étiolée avait laissée aux Français. Ce n'est point ainsi qne l'on en agissait du temps de la Ligue. Voir les naïfs et admirables journaux de Henri III et de Henri IV, on dirait un autre peuple.

Ce n'est point ainsi qu'il faudrait en agir si, par impossible, la Terreur reparaissait en France. On doit se faire tuer en essayant de tuer l'homme qui vous arrête. Un jeune homme ne se laisserait plus enlever de chez lui et conduire en prison par deux vieux officiers municipaux. Chaque arrestation deviendrait une scène pathétique, les femmes s'en méleraient; il y aurait des cris, etc, etc, la mode viendrait de faire sauter la cervelle à qui veut vous arrêter.

. . . . . .

La place de Bellecour, si renommé à Lyon est plutôt dépeuplée que grande. Les façades de Bellecour, comme on dit avec emphase dans le pays, sont seulement habitées par la noblesse qui est fort dévote ici et fort peu gaie. Rien de plus triste que la place de Bellecour.

Quand, par malheur, je n'ai pas affaire, et que je me sens près de me donner au diable, par ennui, s'il fait beau, je vais prendre une *brèche* au quai de la Feuillée, sur la Saône.

Le quai de la Saône, bien situé, environné de collines et d'édifices à physionomie représente l'été à Lyon; pour le quai du Rhône, c'est l'insignifiance moderne et l'hiver.

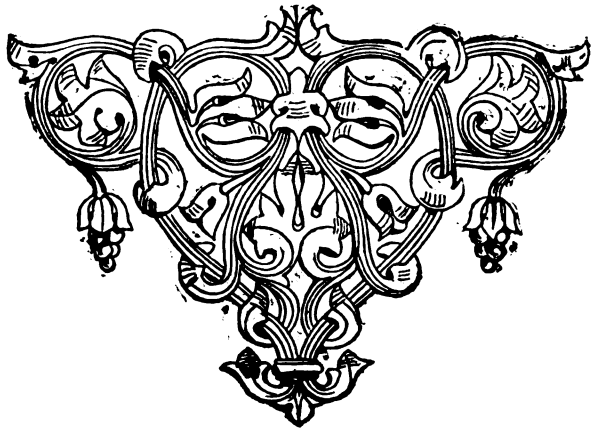
Entraîné par ma phrase, j'oubliais de dire qu'on appelle *brèche* à Lyon une petite barque couverte d'un cerceau et d'une toile, menée à deux rames par une jeune fille, dont la grâce l'élégance de propreté et la force presque virile rap-

Digitized by Google

pellent les fraîches batelières des lacs de la Suisse. On va promener sur la Saône vers l'Ile-Barbe.

Les jours de dimanches et de fêtes, toutes les batelières sont assises sur le parapet du quai rangées en ordre d'arrivée, mais les plus jolies savent bien qu'elles seront choisies les premières par les étrangers. Elles leur adressent hardiment la parole, vantent l'agrément du voyage, décrivent les sites enchanteurs où elles vont vous conduire.

Les eaux de la Saône ont si peu de pente que souvent il est difficile de deviner le sens dans lequel elles cheminent et les forces d'une jeune fille suffisent de reste pour conduire une brèche. Il faut choisir deux batelières, les payer un peu plus que d'usage et établir une sorte de rivalité.



Digitized by Google

Revue littéraire (1).

MÉMOIRES D'UN TOURISTE. — Paris, Ambroise Dupont, 7, rue Vivienne. — 1838.

Ce touriste est tout bonnement un négociant faisant son tour de France pour vendre du fer; l'idée lui est venue de griffonner ses impressions de voyage, mais il aurait dû s'en tenir là et les garder en portefeuille avec ses comptes et ses bordereaux. Les premiers feuillets de son livre nous ont donné grande envie de ne pas le suivre dans son voyage ; cependant nous l'avons accompagné bien à contre-cœur et fort tristement jusqu'à Lyon auquel il consacre une centaine de pages. Il nous a fallu notre amour bien connu de la localité et le soin constant qui nous préoccupe de fixer l'attention sur tout écrit ayant trait à notre ville pour lire cet étonnant ramassis de détails communs, de choses banales et d'idées saugrenues. Ce qu'il y a de plus comique dans ce marchand de fer c'est qu'il

(1) Sous ce titre, nous nous occuperons à l'avenir des productions de la capitale qui pourraient, en quelques points, toucher à notre cité ou qui, par leur valeur littéraire, mériteraient de fixer l'attention publique.

Digitized by Google

veut être léger, spirituel, et sa prétendue légéreté n'est que l'absence de toute maturité de pensée ; il joint à une suffisance baroque un aplomb étourdissant et assommant. Il sautille, il divague, il digresse à tort et à travers ; il parle de tout à propos de rien ; il dit des riens sur les choses les plus importantes.

Et si d'aucuns s'étonnent de notre mauvaise humeur et sont assez méchants pour assigner à notre critique d'autres motifs que l'amour de la vérité et la haine des mauvais écrits, nous souhaitons pour punition à nos censeurs la lecture des *Mémoires d'un touriste* et nous les plaindrons encore, car le chatiment sera bien dur.

Quelques échantillons de la marchandise littéraire du touriste suffiront d'ailleurs pour nous laver complètement du reproche de partialité.

« Sur ces collines de la Saône les *canus* ont bâti des maisons de plaisance *ridicules comme les idées qu'ils ont de la beauté.* Dans tous les genres ils en sont restés au grand goût du siècle de Louis XV. » *Dans tous les genres* est bien vague; *rester au grand goût* n'est pas euphonique ; mais, qu'importe ; le touriste en jetant là au hasard le siècle de Louis XV auquel ces pauvres canuts sont loin de penser, se donne un air d'érudition et de profondeur.

A propos de Neuville, digression fort inattendue sur Mme Rolland « après laquelle l'histoire ne pourra nommer que Mme de Lavalette et Mme la duchesse de Berry. » C'est drôle, on en conviendra.

« J'entre à Lyon à pied et je m'aperçois que je n'ai pu éviter le mépris même du petit garçon que je paie pour porter *mon manteau* et *mon Shakspeare.* J'offense le *Dieu du pays* : *l'argent, j'ai l'air pauvre.* Quand je dis au petit garçon que je vais loger à *l'hôtel de Jouvence,* à côté de la poste aux lettres, mais monsieur, *reprend-il,* avec son accent traînant, c'est un hôtel bien cher ; je crois que sans mon regard étonné il aurait achevé sa pensée : *bien cher pour vous.* » L'historiette

Digitized by Google

est de fort mauvais goût et nous doutons profondément de son authenticité. C'est une calomnie contre le caractère du peuple, à Lyon. L'*hôtel de Jouvence* est une inadvertance qui peut donner la mesure de l'exactitude que le touriste apporte dans ses observations. Du reste nous le félicitons d'avoir trouvé l'hôtel de Provence, mais le séjour qu'il y a fait n'a point encore donné de fraîcheur à son style et n'a guère rajeuni ses idées.

Voici qui est d'une fatuité rare :

Il est impossible qu'une ville de 166 mille ames, comme Lyon, ne renferme pas plusieurs hommes d'un vrai mérite, mais je ne les ai jamais rencontrés. Je suis venu cinq ou six fois à Lyon, toujours en malle poste ; « (Merci ! cela nous fait un plaisir infini,) « j'étais excessivement occupé d'affaires, » (charmant pléonasme !) « je n'avais pas même le temps de monter au Musée de la place des Terreaux. »

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

« M. N***, assez nigaud, disait hier, en ma présence : vous savez qu'à Paris je ne vais point à pied ; eh bien ! à Lyon je n'oserais pas me montrer dans ma voiture. A-t-il peur ? » Mais vraiment tout ceci est inconcevable; et que prouve donc cette bêtise de M. N***. Ce touriste nous prend aussi pour des nigauds.

« En général les Lyonnais ont de grands traits assez nobles, Un Lyonnais qui s'est retiré du commerce avec six mille livres de rente, affecte, en marchant, des mouvements majestueux ; il porte sa tête avec respect, » (Quel français, bon Dieu !) « et jette le regard d'une certaine *façon noble* , » (ces deux mots soulignés ; il y a là une intention de finesse qui nous échappe.) « je reconnais les portraits du temps de Louis XV. » (encore Louis XV !) « Avec tout cela » (avec quoi ?) « la physionomie » (la pysionomie de quoi ?) « est celle d'un homme qui est de mauvaise humeur le soir parce qu'il a manqué de gagner douze sous le matin. Je rencontre quelquefois des figures de ce genre, dans la rue, à Paris ; je gagerais

Digitized by Google

qu'elles arrivent de Lyon. » C'est ainsi que notre voyageur étudie les mœurs d'une ville ; morbleu ! qu'il s'occupe donc de ses fers !

« Mes affaires m'ont souvent appelé à Lyon ; dès que je suis en cette ville j'ai l'envie de bâiller et les plus belles choses ne font plus d'effet sur moi. » Hélas, si les Lyonnais vous font bâiller, vos lecteurs peuvent en dire autant de vous et les les plus belles choses de votre livre *font cet effet sur moi,* pour employer votre style élégant.

Suit l'histoire de la fondation de Lyon où le touriste apprend à l'univers étonné que l'ancien nom Lugdunum contient la syllabe *lug*. « *Suivant* les prétendus *savants*, ajoute le savant quincallier, lug *voulait dire,* parmi les Gaulois, montagne ou rivière ; Leyde et Laon s'appelaient aussi Lugdunum. » O altitudo !

L'auteur émet ici ses idées sur le commerce et l'industrie ; puis il donne un plan d'organisation d'un ministère ; après il fait une interminable dissertation sur les races d'hommes. Mais chercher à toutes ces considérations une raison, un but, une conclusion, il n'y faut songer nullement.

Le spirituel écrivain prétend que « les dévots lyonnais frappés de la prononciation du nom de l'église de Saint-Irénée — Sain-Tire-nez, — n'y entrent qu'en se tenant le nez pour se préserver de quelque espièglerie céleste. » Et de pareils ouvrages ont des éditeurs !

« Je traverse tous les jours ce triste Hôtel de ville de Lyon, bâti en 1650, qui a l'air si sot, si lourd, tellement insignifiant et n'en est pas moins fort estimé dans le pays. Ne serait-ce pas que cet édifice est vraiment *romantique?* » Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ; et qu'est-ce que le romantique vient faire ici ; et pourquoi un marchand de fer parle-t-il de pierres. *Ne sutor ultrà crepidam*

Voici du moins une idée très raisonnable :

« Venise est si malheureuse et Lyon si riche qu'il serait possible d'acheter un palais de Venise, par exemple le palais

Digitized by Google

Vendramin. On numéroterait les pierres de la façade et la navigation les amènerait à Lyon. » Qu'en pense le conseil municipal ?

Après avoir dit qu'un incendie débarrassa les Lyonnais de leur Grand-Théâtre, énorme et lourd édifice du siècle de Louis XV, (toujours Louis XV), le touriste fait de la littérature ; mais l'on peut voir que jamais l'art de parler sans rien dire n'a été poussé plus loin que dans les lignes suivantes : « Il y a deux absurdités de détail dans les opéras français, même ceux de M. Scribe, cet homme d'esprit. On y parle en style noble. Dans le *Philtre* on dit *en ces lieux* pour *ici*, *il sommeille* pour *il dort*, avant le *moment nuptial* pour *avant le mariage*. Ce langage ôte toute sympathie, et tuerait l'effet dramatique, si tant est qu'il y eut quelque chose à tuer. *Guillaume Tell* est bien pis. Mais il y a plus, beaucoup de ces malheureux ouvrages sont en vers. Or comme la musique répète les mots, jamais ces vers n'arrivent à l'oreille du spectateur. Ils ne sont là que pour le malheureux Allemand qui lit la pièce. Et d'ailleurs comment ce que les hommes de lettres appellent l'harmonie des vers arriverait-elle à l'oreille à travers la mélodie telle quelle de la musique ? » L'auteur ajoute : Que d'absurdités à la fois ! C'est un guêpier et je me perds en osant le dire. » Oh ! il a bien raison !

Voilà un livre qui paraît sous le patronage d'un éditeur en vogue de Paris, qui en est à son second tirage, un livre répandu dans les cabinets littéraires de la France. Toutes les fausses idées, toutes les erreurs, toutes les appréciations ridicules qu'il renferme seront acceptées pour des vérités par un grand nombre de lecteurs. Il en est même qui se laisseront séduire par l'aplomb imperturbable et le ton dégagé, leste et prétentieux de l'auteur. Il nous a donc semblé utilede signaler les *Mémoires d'un touriste* comme une œuvre d'ignorance et de mauvais goût, sinon de mauvaise foi.

Amédée de Roussillag.

Digitized by Google

DE L'ART CONSIDÉRÉ COMME SYMBOLE DE L'ÉTAT SOCIAL, par Louis Dussieux, in-8°. — 1838.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR LES MÉMOIRES D'UN TOURISTE, par Frédéric Stendhal.

I.

Les arts se popularisent en France. Nos pères regardaient comme une superfluité l'étude de la musique et de la peinture ; celle de l'architecture et de la sculpture leur paraissait, à plus forte raison, complètement inutile pour les personnes qui ne devaient pas en faire un moyen d'existence. Après avoir partagé pendant nos premières années l'opinion de nos aïeux, et considéré la culture des arts plutôt comme une affaire de caprice et de délassement, que comme une chose sérieuse, nous sommes arrivés peu à peu à penser que les arts pourraient bien avoir en eux-mêmes un charme capable d'intéresser et d'activer l'imagination. Au mépris que nous avions voué, sur la parole de nos pères, à tout ce qui avait été l'œuvre du génie des artistes français, pendant les dix siècles qui précédèrent Louis XIV, succéda une admiration sans bornes ; et un mépris non moins profond abaissa ce que nous avions exalté auparavant. La réaction fut violente, comme elle l'est toujours dans les choses d'intérêt secondaire. On ne jura que par le classique et le romantique ; on se battit pour les écoles française, italique et byzantine ; le rococo et la renaissance eurent leurs adorateurs et leurs martyrs. On se lança d'abord des myriades d'épigrammes ; les gros mots même ne furent point épargnés ; mais enfin, les deux partis, voyant qu'ils ne convertissaient nullement leurs adversaires, eurent le bon esprit de tourner vers un but sérieux et utile leurs goûts artistiques et l'enthousiasme de leur imagination. De là, bon nombre de livres plus ou moins substantiels, élaborés dans des vues contradictoires avec plus ou moins de critique et de bon goût. Quel-

Digitized by Google

ques esprits justes s'étaient aperçu que les arts de chaque époque avaient un caractère spécial en rapport avec sa civilisation et ses mœurs. Ils pensèrent que l'étude des monuments des arts du moyen âge pouvait admirablement servir à l'histoire intime de ces siècles reculés; ils les étudièrent donc sous ce nouveau point de vue, et bientôt de grandes et précieuses découvertes récompensèrent leurs efforts. Les Taylor, les Vitet, les Caumont, les Leprévôt, les Lenormant, les Mérimée, les Didron, les Chappuys, les Chenavard, les Sommérard, les Allier, etc, ont créé une science et une langue nouvelles, sources d'ineffables plaisirs pour les gens réfléchis, comme pour les imaginations ardentes. Mais les travaux épars des savants que nous venons de citer, en général très couteux et difficiles à se procurer, auraient laissé inabordable, pour le plus grand nombre, la science de l'archéologie nationale. Un jeune Lyonnais, M. L. Dussieux, élève de l'école des Chartes, a pensé avec raison qu'il serait utile de réunir en un tableau synoptique les résultats des travaux de ses devanciers; ce tableau vient d'être publié à Paris (1); c'est une œuvre de courage autant que de conscience, qui embrasse à la fois la sculpture, l'architecture, la peinture, la gravure, la musique, et les réunit par des considérations générales d'une haute portée. Nous parlerons d'abord de ce qui nous y a semblé digne de blâme, nous serons ensuite plus à l'aise pour louer.

L'auteur débute par citer un grand nombre d'édifices religieux élevés pendant les quatre siècles qui précèdent Charlemagne. Nous ferons observer qu'il ne nous en reste presque plus un seul. Les incendies, les écroulements fortuits et les dévastations des barbares, nous en ont souvent ravis jusqu'aux traces les plus légères. D'ailleurs le bois entrait toujours pour beaucoup dans les constructions de ces époques reculées, et le goût de l'architecture, en se répandant peu à peu dans

(1) Il se trouve au bureau de la *Revue du Lyonnais*, prix : 3 fr.

Digitized by Google

nos contrées, substitua à ces frêles édifices des monuments plus durables, principalement vers la fin du Xe siècle et au commencement du XIe.

M. Dussieux n'ignore certainement pas ces faits, et si nous les relevons, c'est pour ne point perpétuer l'erreur des personnes qui assignent sans façon, à tous nos monuments existants, la date de leurs fondations primitives. En effet, nous entendons tous les jours citer autour de nous des églises du XIIe ou XIIIe siècle, comme des œuvres intactes de style carlovingien, et même augustal ; nous voyons aussi, dans des livres respectables d'ailleurs, rapporter la formule ogivique aux invasions des Sarrasins en France ; et cela à l'aide de suppositions tout-à-fait bouffonnes, au moins pour les antiquaires un peu sérieux.

Les monuments des Ve, VIe, VIIe et VIIIe siècles étant excessivement rares dans nos pays, M. Dussieux, pour faire acte de conscience et d'études sévères, a dû citer ceux qu'il savait dater de cette époque, qu'ils fussent debout ou renversés. Nous lui ferons observer que des monuments perdus sont inutiles pour l'histoire de l'art. Nous possédons, il est vrai, quelques descriptions de ceux-ci ; dans ce cas, pourquoi ne pas s'attaquer tout de suite aux chefs-d'œuvres? L'église de Saint-Etienne, à Lyon, avait été bâtie par saint Patient, mais le même saint avait édifié aussi la merveilleuse basilique des Machabées ou de Saint-Just, et Sidoine-Apollinaire, qui avait assisté à sa dédicace, nous en donne une description remarquable.

Pour ce qui concerne l'ère carlovingienne, nous n'aurions pas exigé que l'auteur fît mention de toutes les constructions importantes de cette époque, mais nous aurions aimé à lui voir citer par préférence, celles qui existent encore en tout ou en partie. Le midi de la France lui en aurait offert un assez grand nombre. Pour ne parler que de ce que nous connaissons, qu'importe à l'étude et à l'histoire de l'art, la date reculée de la fondation des abbatiales de Vézelai, Nantua,

Digitized by Google

Tournus et Saint-Benigne de Dijon, qui n'offrent aujourd'hui rien ou presque rien de leur forme primitive ? Pourquoi celles-là plutôt que d'autres, plutôt que la Manécanterie et la chapelle de sainte Blandine à Lyon ; plutôt que Saint-Pierre de Vienne, plutôt que Saint-Restitut et Saint-Paul dans le Tricastin, plutôt que les deux vieilles églises de Vaison, que celle d'Avignon, que Saint-Césaire d'Arles, que la base de la cathédrale de Nîmes, que les basiliques de Celleneuve, Villeneuve, etc., car ces vénérables édifices existent encore, et ils peuvent révéler aux observateurs de nos jours la pensée des architectes du siècle de Charlemagne. Nous savons très bien qu'un jeune homme ne peut pas avoir tout vu, nous pensons néanmoins qu'il doit se garder de juger sans appel d'après les livres et les actes anciens, quelque soit leur authenticité. Les avis de voyageurs et d'experts valent souvent mieux qu'une charte sur parchemin, lorsqu'il s'agit d'écrire un millésime au bas d'une façade. Personne n'ignore, et M. Dussieux moins qu'un autre, que bien des édifices ne doivent leur réputation de haute antiquité qu'à la perte ou à l'absence de titres intermédiaires. Pour résumer notre critique sur ces premiers chapitres du livre de M. Dussieux, nous lui reprocherons de manquer parfois de méthode, et surtout d'offrir comme objet d'étude, sous des dates très reculées, des monuments dont les restes actuels sont certainement de construction plus récente. Ils auraient trouvé leur place naturelle quelques pages plus bas. Les actes de fondation, nous le répétons, sont des titres dont il faut se méfier ; précieux pour l'histoire proprement dite, ils ne le sont que très rarement pour l'histoire de l'architecture dans notre France, si souvent bouleversée. Si M. Dussieux avait vu *sur nature* tous les monuments dont il parle, il ne serait certainement pas tombé dans des erreurs de ce genre.

Nous ne lui ferons pas un grave reproche d'avoir cité peu de monuments romano-bysantins du centre et de l'est de la France ; il était libre de choisir ses modèles où bon lui sem-

Digitized by Google

blait ; d'ailleurs chacun sait que les voyageurs vont toujours chercher au loin les matériaux dont leur pays abonde, et M. Dussieux a été entrainé par l'exemple. Puis la nomenclature qu'il donne suffit pour fournir une idée des richesses artistiques de la France en général. Bien qu'il y ait là de quoi remplir la vie de dix observateurs consciencieux, nous y ajouterons, pour l'édification des personnes qui s'éloignent peu de nos murs, quelques noms de monuments religieux bysantins très recommandables, tous situés dans notre voisinage et peu connus. Tels sont :

La vaste et complète collégiale de Belleville-sur-Saône avec ses cinq apsides, ses trois nefs et ses quinze travées. C'est l'une des basiliques les plus homogènes de notre pays ; elle le serait entièrement, si au XIIIe siècle on n'avait élevé d'un rang de fenêtres sa principale apside.

L'église de Bourg Argental possède un délicieux clocher octogone et un superbe portail historié.

Il faut voir encore l'abbatiale de Saint-Rambert-sur-Loire, où l'on remarque deux tours romanes et de fort belles lignes.

Les églises de Saint-Paul-de-Varax et de Saint-André-de-Bagé en Bresse, celle de Nantua en Bugey.

Le cloître et l'Eglise de Saint-André-le-Bas à Vienne.

Le cloître de Saint-Pierre-Chandieu en Viennois.

Saint-Laurent à Grenoble.

Voreppe, Theys, Saint-Pierre-d'Allevard, et surtout Saint-Chef dans le département de l'Isère.

La Grave, le Monestier-de-Briançon, Notre-Dame d'Embrun, la cathédrale de Gap, dans les Hautes-Alpes.

Les églises de Valence, de Romans, de Die, de la Garde-Adhémar, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Saint-Restitut, des Beaumes-de-Tranzy, etc. (Drôme).

Enfin, la tour de Saint-Andéol et la délicieuse édicule circulaire de Cruas, toutes deux sur le bord du Rhône dans le Vivarais.

Digitized by Google

Toutes ces basiliques ont leurs beautés variées et pleines d'attraits. Le style bysantin, auquel elles appartiennent, y subit toutes les transformations imaginables, il s'y revêt de tous les détails de lignes ou de sculpture les plus fantastiques et les plus pittoresques. C'est dans ces contrées, terre chérie, patrie adoptive de l'art roman, qu'on doit le suivre et l'étudier. Les terrains, les accidents du sol, la vigueur du ciel, les costumes, jusqu'à la forme et à la couleur des végétaux, concourent à lui donner un nerf et une originalité que le gothique proprement dit égale à peine aux mêmes endroits. C'est là que nous avons appris à l'aimer, parce que c'est là qu'il s'harmonise avec le climat et les habitudes. Notre amour pour lui est même devenu une prédilection presque exclusive, tant est grande l'influence qu'il exerce sur l'imagination.

Nous ne pardonnerons pas si facilement à M. Dussieux le choix et le petit nombre de ses citations, à propos de l'architecture romane civile et militaire; il devait bien penser que le Nord ne lui serait pas favorable. Il lui fallait suivre le cours du Rhône et fouiller les campagnes du Midi. Là, une douce mollesse de mœurs, l'indifférence pour le comfortable moderne, la haine des nouveautés, et par dessus tout, l'influence d'un climat conservateur, lui auraient permis de trouver debout le fort et le manoir bysantins; il aurait pu faire figurer dans son livre des monuments existant encore, au lieu de ceux qui ne sont plus. Ainsi, à la place du palais de Paris, des châteaux de Montlhéry, d'Arques, de Fontainebleau et du Louvre, nous aurions préféré ceux de Châtillon d'Azergue près de Lyon, de Beauvoir sur l'Isère, de Rochefort, de Camaret et de Clausaye près de Montélimart, d'Argental en Forez, de l'archevêché à Narbonne, etc. Tout ceci est d'un bon style roman, où la transition ne se fait remarquer que peu ou point. Nous y aurions désiré encore les murailles et la citadelle de Die, les remparts de Montpellier, d'Arles, de Narbonne et de Saint-Guilhem; nous aurions mis en première ligne les restes d'architecture civile qu'on ren-

Digitized by Google

contre à Narbonne, la maison du banc des juges et plusieurs autres précieuses constructions dans Arles, la presque totalité des habitations de Saint-Guilhem-du-désert; et surtout la belle maison canoniale qui avoisine la façade de Saint-Gilles.

C'est en lisant les tableaux du XIe et du XIIe siècle, que l'on remarque principalement ce défaut de méthode que nous avons signalé plus haut. C'est là surtout que M. Dussieux s'est nui en s'assujétissant à l'ordre des siècles, au lieu de chercher à développer les styles phase par phase. Encore ses dates sont-elles quelquefois interverties d'une manière fâcheuse. Notre jeune auteur n'ignore pas, il vient de l'observer lui-même, que la marche de l'architecture ne fut point simultanément identique dans le Nord et dans le Midi de la France. L'église et le cloître de Saint-Trophime d'Arles, un des principaux types du style roman en France n'étaient pas au dessus du sol, quand déjà l'architecte de Notre-Dame de Paris couvrait ce sanctuaire d'ogives élancées. L'on construisait encore en Languedoc des édifices entiers dans le style bysantin, lorsque Rheims et Amiens avaient achevé de fixer les règles du genre ogivique vers le milieu du XIIIe siècle. C'est ce que M. Dussieux aurait pu faire sentir par des subdivisions. Sa nomenclature des monuments du XIIe siècle nous présente d'abord la cathédrale de Toul, plus loin Saint-Jean de Lyon, le tombeau d'Héloïse, le chœur de Notre-Dame de Paris, monuments essentiellement ogiviques; puis elle est terminée par les façades de Saint-Giles et de Saint-Trophyme, chefs-d'œuvres typiques du styte bysantin. Il y a là un accouplement de choses disparates qui choque et qui blesse. Bien que les premières racines du genre ogivique se prolongent jusque dans le XIIe siècle, il est certain que le XIIIe seulement l'a perfectionné, et nous pensons que l'on peut regarder le XIIe comme celui du développement de l'ornementation bysantine, ornementation que l'ogive elle-même conserva long-temps, après s'être constituée à l'état de style.

Digitized by Google

Nous avouons que ce défaut de méthode tenait en quelque sorte au caractère du livre; un tableau synoptique n'est point une dissertation; mais alors des subdivisions, des notes devaient rendre compte de l'irrégularité de la marche de la transition; alors surtout les dates devaient se succéder suivant leur ordre naturel, et non pas se croiser d'une manière qui sent la négligence. Le lecteur ne serait pas exposé à croire homogènes tous les monuments renfermés sous la rubrique du XIIe siècle; dans tous les cas, nous sentons médiocrement la nécessité d'une classification par siècles, les arts n'attendant guères, pour se modifier, la célébration des jubilés centenaires.

Nous lisons dans la première colonne, page 22 : « La société féodale se perfectionne par la création d'un centre d'unité, par l'établissement de la royauté. » Nous avouons que ces trois lignes sont inintelligibles pour nous. Quoi ! l'établissement de la royauté est une perfection, et cette perfection date du XIIe siècle ?

M. Dussieux, dans la même page et à la même colonne, attribue aux croisades les premiers germes de la civilisation en France. Cette assertion nous semble au moins exagérée. Nous ne pensons pas non plus que l'art roman ait été modifié par le développement de la civilisation et de l'art arabes. Nous croyons encore moins que cet art nouveau, nommé gothique, soit une importation orientale. On répète souvent que l'ogive est une imitation du Saint-Sépulcre, bâti au milieu du XIe siècle ; il faudrait d'abord être bien sûr de l'état du Saint-Sépulcre à la prise de Jérusalem, et des caractères généraux de l'art arabe à cette époque. Il faudrait, avant tout, avoir la certitude que notre occident n'a pas connu l'ogive avant 1100. Nous pourrions facilement prouver, au contraire, que l'ogive est occidentale. Nous ne ferons pas l'honneur aux monuments pélasgiens, aux constructions cyclopéennes de Tyrinthe et de Cassiopée, de les regarder comme régulièrement ogiviques. Les assises de pierre y sont

Digitized by Google

parallèles et non diagonales. Il paraît encore que les monuments persans et indiens antiques, dont on n'a guère que de vagues descriptions, étaient construits suivant le même principe. Quant aux édifices orientaux existant aujourd'hui, tous sont relativement très modernes; puis, l'ogive d'Egypte n'est autre chose qu'une ellipse, et la mosquée de Cordoue, que l'on cite fort souvent, est plutôt elliptique qu'ogivique. Dans notre France méridionale, nous avons des voûtes ogiviques dès le XIe siècle, et, en Italie, le couvent de Subiaco, rebâti au IXe, confond déjà l'ogive et le plein cintre. Les croisades doivent donc être mises de côté, dans le cas présent. Mais pour ne pas être exclusif, nous dirons avec M. Dussieux : « L'ogive n'est point seulement orientale, elle est cosmopolite, son emploi *n'est point caractéristique*, *mais secondaire*.

Qu'avons-nous donc rapporté de l'Orient, en fait d'art? Ses temples sont écrasés, les nôtres sont verticaux; les peintures sont bannies des siens, elles abondent dans les nôtres; les figures sont proscrites chez les Arabes, et elles couvrent tous nos monuments. Notre art militaire diffère essentiellement du leur, ainsi que notre tactique navale, nos armes, nos vêtements, notre musique, nos goûts et nos habitudes. De quoi donc leur sommes-nous redevables? de l'usage des vêtements de soie, peut-être; de l'art de ciseler les métaux précieux et les bijoux, encore pourrions-nous nous flatter de tenir des Grecs ce dernier talent. Les Arabes ont amélioré notre médecine, c'est possible, mais ils ont ruiné nos finances, dévoré notre jeunesse, peuplé nos couvents, exaspéré l'ardeur belliqueuse de nos soldats..... Voilà, ce me semble, les seuls changements remarquables introduits en Occident par les croisades; y a-t-il donc là de quoi s'en flatter? Nous ne le pensons pas. A part d'amples moissons de gloire et de souvenirs, les croisades nous ont nui plus qu'elles ne nous ont rapporté. Nos arts sont bien les nôtres. Enfants du génie romain, modifié par celui du Nord, ils sont nés sur notre

Digitized by Google

sol, ils s'y sont développés, et ils portent tous nos caractères.

Il est assez singulier que nous autres Français, chez qui l'amour propre se trouve à forte dose, nous fassions presque toujours honneur aux étrangers des innovations et autres mérites de ce genre, que nous pourrions nous attribuer à juste titre. Nous sommes moins flattés des éloges que l'on accorde à notre imagination, par laquelle nous avons fait tant de grandes choses, que de ceux que nous espérons pour une érudition à laquelle nous atteignons difficilement. On l'a dit il y a long-temps : Chacun se bat pour ce qui lui manque.

Qu'on nous pardonne encore quelques critiques de détail. La partie la plus importante de la cathédrale de Toul, sa façade, est du XVe siècle. La nef de Saint-Jean de Lyon est du commencement du XIIIe. Le portail de Saint-Gilles, que M. Dussieux fixe à l'an 1116 d'après une inscription locale citée par M. Mérimée, est très certainement postérieure à cette époque; d'un demi-siècle peut-être. L'an 1116 n'est que la date de la fondation primitive.

Page 24, première colonne, M. Dussieux nous dit : « Que la société féodale continue à se développer, à devenir mieux organisée, elle atteint son développement sous saint Louis. — Accroissement des communes. » Nous voyons là des faits contradictoires. L'accroissement des communes porta, au contraire, un rude coup à la féodalité. Aussi les grands seigneurs temporels et spirituels firent-ils tous leurs efforts pour en empêcher l'adoption. S'ils leur firent des concessions, ce ne fut qu'à leur corps défendant; quelquefois même, comme à Lyon, après de longues et sanglantes luttes.

Même page; deuxième colonne. On croit vulgairement que la cathédrale d'Upsal fut construite sur le modèle de celle de Paris; nous pouvons assurer qu'il n'en est rien. Elles n'ont de commun que l'emploi d'un même architecte et d'un même style d'architecture.

Page 28, deuxième colonne. Nous ne comprenons pas comment un Lyonnais éclairé peut assigner au XIVe siècle

Digitized by Google

notre délicieuse église de Saint-Nizier. Malgré les assertions de nos vieux chroniqueurs, sa nef appartient incontestablement au XVe siècle. Le chœur est plus moderne encore, et la façade, comme tout le monde le sait, fut, en partie, l'œuvre de Philibert de l'Orme.

Page 32, deuxième colonne. La partie supérieure, seulement, de la façade de notre cathédrale date du XVe siècle; la moitié inférieure, qui est sans contredit la plus remarquable, remonte au commencement du XIVe, et peut-être à la fin du XIIIe.

Page 50, deuxième colonne. On sait aujourd'hui que Simon Maupin ne fut que le conducteur des travaux de notre Hôtel-de-Ville, Désargues en fut l'architecte.

Nous pourrions relever encore quelques omissions et quelques légères erreurs du même genre, dans l'appréciation des arts jusqu'au XIXe siècle; mais nous avons hâte de mettre fin à cette première partie de notre critique, où nous n'avons donné place qu'au blâme. Nous terminerons par un grave reproche, dont nous ne pensons pas que M. Dussieux puisse se défendre. Le dernier chapitre de son livre intitulé : *La Restauration et Louis-Philippe*, nous semble un hors d'œuvre et une chose blâmable, tant par l'idée que par l'exécution. Les noms que cite M. Dussieux, quelque célèbres qu'ils puissent être aujourd'hui, ne passeront pas tous à la postérité avec le même éclat. Nous osons même croire que plusieurs n'y passeront pas du tout. De quel droit enregistrez-vous, avant leur mort, tous ces artistes, dont quelques-uns sortent à peine de l'adolescence? Croyez-vous fixer l'opinion publique à leur égard? Vous avez tort; l'opinion, en fait d'art, ne doit se former que sur l'examen des œuvres. Avez-vous seulement prétendu nous donner une liste de tous ceux qui pratiquent les arts en France? Vous avez tort encore, car votre liste n'est pas complète, il s'en faut; et ceux que vous avez laissés sur le seuil, ont le droit d'exiger que vous leur ouvriez le sanctuaire. Dans les arts, vous le savez, il n'y a pas de de-

Digitized by Google

grés sensibles. Le plus misérable des barbouilleurs, le plus indigne des ménétriers, le dernier des tailleurs de pierres, prétendent au nom glorieux d'artiste. Pourquoi le leur refuser? C'était aux siècles futurs, c'était, si vous aimez mieux, à la génération qui suivra la nôtre, de recueillir, au milieu des noms que vous citez et de ceux que vous ne citez pas, les noms qui doivent servir dans l'avenir de point de comparaison pour l'histoire de l'art, et d'auréole pour notre époque. Quelques citations rendraient ce que je veux dire bien plus compréhensible, mais je m'abstiendrai de nommer même les hommes les plus éminents dans leur spécialité. Aucun des artistes vivants ne peut se soustraire à la critique, mais votre livre n'est pas une critique, et toute comparaison entre eux dans un livre qui prétend rester et ne discute pas, est une offense pour l'inférieur, sans augmenter la gloire du supérieur.

Si vous teniez absolument à nous donner une idée du mouvement artistique au XIXe siècle, que ne terminiez-vous par quelques pages de développement sur l'influence que peuvent avoir dans les arts la religion, le puritanisme politique, l'aristocratie, la pauvreté, l'argent. Ces considérations générales auraient plu à tout le monde, elles auraient servi de jalons, aussi bien et même mieux que des listes imparfaites, dont les plus beaux noms nous sont déjà connus et chéris, tandis que d'autres ne méritent pas même notre attention.

Que, si maintenant, l'on nous accuse d'avoir trouvé trop à blâmer chez M. Dussieux, nous répondrons que nous avons étudié son livre avec trop d'intérêt, pour en parler légèrement. La plupart de ses fautes, sont celles des auteurs où il a puisé; la plupart de ses qualités sont bien à lui. Nous y trouverions aussi une ample matière à éloges, mais nous serions entrainé trop loin, s'il en fallait donner un en particulier à chacune des bonnes choses qu'il renferme. D'ailleurs, tout le monde sait qu'il est infiniment plus facile de distribuer le blâme que la louange. Nous aimons mieux engager le public

Digitized by Google

artiste et lettré à recourir à l'ouvrage même ; il le lira avec plaisir et surtout avec fruit. Cette brochure, grosse de faits, riche de dates et de précieux documents, est, en effet, du petit nombre de celles que l'on parcourt d'abord, et que l'on consulte ensuite tous les jours. Puis, comme nous, sans doute, on remerciera l'auteur d'avoir entrepris un travail qui, pour n'être pas complet ni sans tache, n'en est pas moins plein de mérite, et doit entrer dans la bibliothèque de tout amateur des arts.

II.

Nous avons dit plus haut que les réactions sont toujours violentes ; nous en trouvons une nouvelle preuve dans un livre publié, cette année, chez Ambroise Dupont. L'auteur de cet ouvrage, intitulé *Mémoires d'un Touriste*, est M. de Stendhal, ou pour mieux dire, M. Bayle, à qui l'on doit déjà le roman de *Rouge et Noir*, plus, deux volumes sur l'Italie. Nous ne nous permettrons pas d'entreprendre ici une critique, après les lignes spirituelles et mordantes que M. A. de Roussillac vient de consacrer à la partie de cet imbroglio qui traite de notre cité. Nous essayerons seulement quelques observations sur les données archéologiques que l'on y trouve.

Comme M. Roussillac, nous reconnaissons en M. Stendhal une suffisance et une légèreté incroyables. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous nous contenterons de citer une phrase de la première page ; elle résume à peu près le ton qui règne dans tout le reste de l'ouvrage :

« Il n'y a presque pas de voyages en France ; c'est ce qui m'encourage à faire imprimer celui-ci. J'ai vu la province pendant quelques mois, et j'écris un livre ; mais je n'ose parler de Paris, que j'habite depuis vingt ans. Le connaître est l'étude de toute la vie, et il faut une tête bien forte pour ne pas se laisser cacher le fonds des choses par la mode, qui,

Digitized by Google

en ce pays, dispose plus que jamais de toutes les vérités. »

Ainsi donc, ô illustre voyageur! vingt ans vous sont insuffisants pour connaître Paris, et quelques mois passés en province vous permettent de l'apprécier avec l'aplomb d'un philosophe consommé! En vérité, cela est d'une naïveté de prétentions admirable.

Malgré l'audace irrévérentieuse avec laquelle notre auteur traite la mode, nous osons croire que la mode n'a pas de sectateur plus dévoué que lui. Son dédain pour nos œuvres nationales part évidemment de là. Il a beau protester de son profond sentiment des arts, il a beau faire semblant de se cacher aux yeux de ses amis de Paris, pour parler d'archéologie à son aise, on voit qu'il appartient à cette petite portion de la fashion pour laquelle l'art est un sujet de conversation; rien de plus. Seulement, tel sujet qui était fort à la mode, il y a dix ans, ne saurait l'être aujourd'hui; nous devrons donc croire que lorsque des *réactionistes* enthousiastes proclamaient la découverte de nombreuses cathédrales gothiques qu'ils venaient de trouver éparses sur le sol de la France, ils ne faisaient que céder à cette loi qui veut que chaque idée ait crédit à son tour. M. Bayle était probablement un grand admirateur de l'ogive, il y a dix ans, mais aujourd'hui, il n'a plus que du mépris pour le style *qui cherche à étonner;* c'est ainsi qu'il le nomme. La mode à l'heure présente, je veux dire la mode de ce Paris que le touriste étudie depuis vingt ans, c'est le plein cintre et la ligne horizontale. Parlez à M. Bayle du type grec, romain, ou au moins bysantin; très bien, il est des vôtres; mais est-il question du style pointu, du gothique orné, de l'art français dans toutes ses branches, oh! alors, il sourit dédaigneusement et vous tourne le dos. Que diraient ses beaux amis de Paris, s'ils le voyaient discuter avec des gens qui professent de semblables hérésies. Quant au style du temps de Louis XIV, c'est bien pis encore. Voici comment il traite ses chefs-d'œuvre : « Ce triste Hôtel-de-Ville de Lyon qui a l'air si sot, si lourd, tellement insignifiant,

Digitized by Google

et n'en est pas moins estimé dans le pays..... » La plume nous tombe des mains. »

On ferait bien remarquer, si on l'osait, à M. Bayle dit Stendhal, les mérites éminents de ce *sot* Hôtel-de-Ville, on lui parlerait de sa coupe originale, de l'élégance de sa façade, de la sévérité et de la noblesse presque antique de ses deux pavillons d'arrière-corps ; on lui dirait que cette architecture, la dernière que nous ayons eue en France, était parfaitement l'expression de l'état de la société à son époque ; on lui prouverait que cet édifice *romantique*, satisfaisait bien réellement à toutes les exigences morales et matérielles d'une maison commune ; mais M. Bayle dit Stendhal ne nous écouterait pas, il aime mieux le Colysée.

On demandait un jour à Jocrisse s'il préférait les brunes aux blondes ; il répondit : J'aime mieux le vin de Beaune.

Les *Mémoires d'un Touriste* nous semblent entachés par dessus tout de ce vice radical : Regret amer d'une époque qui ne peut renaître, amour fanatique d'une forme impossible dans la moitié de la France, au moins. A cela près, et ce n'est pas peu de chose, ils ne manquent pas de tout mérite ; on y trouve de l'esprit et même du savoir. Il est vrai que ce savoir appartient, en grande partie, à M. Mérimée, dont M. Bayle dit Stendhal a copié textuellement des pages entières ; cette mode n'est pas la moins commode pour les auteurs embarrassés ; nous doutons qu'elle passe aussi vîte que les autres. Quoi qu'il en soit, la question archéologique nous paraît la mieux traitée dans ces mémoires, et à travers les singulières aberrations de l'auteur, on trouve de bonnes appréciations du style antique. Il semble en connaître assez bien les caractères ; il professe pour lui un fanatisme qui lui fait honneur, s'il est sincère. Par sa liaison avec l'antiquité romaine, le genre bysantin a trouvé quelquefois grâce devant ses yeux, et l'admiration que nous inspire aussi cette école, diminue un peu pour nous les torts de M. Stendhal. Il ne fallait pas moins, pour nous empêcher de fermer le livre dès

Digitized by Google

les premières pages, tant est grande l'impudence avec laquelle il tranche les questions dont il n'a fait qu'effleurer la surface. Malheureusement tous les Lyonnais ne s'occupent pas d'archéologie ; l'on ne peut donc promettre aux *Mémoires d'un Touriste* de nombreux lecteurs à Lyon.

Cet abandon bien naturel fournira de nouveaux traits à M. Bayle, pour renforcer la caricature qu'il a déjà faite de notre ville, si toutefois son livre doit avoir une autre édition.

H. Leymarie.

ESSAI SUR L'INFLUENCE MORALE DE LA POÉSIE, par Bignan ; Paris, Delaunay, 1 vol. in-8°.

M. Bignan, le grand lauréat de l'Académie française, avait réuni, en 1838, sous le titre d'*Académiques*, un volume de poésies qui toutes avaient obtenu des prix ou des *accessit*. Il disait alors, à la fin de son livre, comme l'athlète de Virgile :

« .....hic cœstus artemque repono. »

Je dépose le ceste et renonce aux combats.

Mais ce n'était que pour chercher un autre genre de lutte, car le volume nouveau, l'*Essai sur l'influence morale de la poésie*, nous semble viser au prix Monthyon. Il n'en est pas indigne assurémeut, et l'on a couronné plus d'un livre qui était loin de valoir celui-ci.

L'auteur de l'*Essai* prend la poésie à son berceau et la suit jusqu'à nos jours, étudiant ses diverses phases, et ses divers caractères chez les Hébreux, chez les Orientaux, chez les Grecs, chez les Romains et chez les peuples modernes. Le dessein premier de M. Bignan, c'est de montrer qu'elle put être, aux différentes époques de la vie humaine, l'influence que la poésie exerça sur les esprits ; on ne saurait guère aborder de sujet plus vaste, ni plus fécond. M. Bigan s'est trop attaché aux détails, si bien que la pensée qui en devait jaillir est quelquefois obstruée, mais, du reste, il joint à une érudition suffisante des leçons graves et justes. Son livre est écrit d'une manière pure et brillante ; c'est, de tout point, une excellente publication. Nous avons spécialement remarqué des jugements sur Virgile, sur Lucrèce, sur Lucain, sur le Tasse et sur Arioste.

F.-Z. C.

Digitized by Google

Bibliographie Lyonnaise.

HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA RESTAURATION, par un ancien magistrat.

Ecrire l'histoire, est-ce raconter les faits purement et simplement tels qu'ils se sont passés, est-ce faire l'épitaphe des hommes et l'énumération de leurs actes sur une table de marbre avec une plume de fer, laissant le lecteur porter librement son jugement faux ou vrai, juste ou non. Ou bien est-ce pénétrer jusque dans l'ame des actes et des acteurs, plonger le scalpel de l'analyse, rigide et inflexible, jusqu'au fond des consciences, abstraire son esprit jusqu'à l'identifier en quelque sorte avec l'essence des faits; puis, après avoir bien pesé, bien réfléchi, juger soi-même, c'est-à-dire donner l'éloge ou le blâme, non pas avec une phrase timide ou douteuse, mais avec une ligne de son propre sang s'il le faut. En un mot, écrire l'histoire, est-ce instruire l'avenir du passé, ou par le passé? Voilà, selon nous, deux façons bien distinctes d'envisager l'histoire. L'une la matérialise, pour ainsi dire; l'autre la spiritualise. L'une prend les faits, les dit; l'autre prend les idées, et les juge. L'une, c'est la chronique de l'histoire; l'autre en est la philosophie.

L'auteur des deux volumes sur la dernière année de la Restauration fait de la chronique, il raconte. Ancien magistrat, il

Digitized by Google

semble qu'il a quelquefois devant les yeux la menace d'un réquisitoire, et sans pourtant le craindre, il s'abstient. Avant que ses réticences ne soient entières, on voit qu'il torture, qu'il pressure sa phrase, et qu'il ne semble ne la laisser qu'à regret. Dans sa préface, il annonce pour seul but l'impartialité, sommet inaccessible qu'il a pu entrevoir, mais qu'il n'est donné à aucun homme d'atteindre. En effet, tant qu'il y aura un homme sur la terre, il y aura des passions, et par conséquent de la partialité. Ce n'est pas à dire pour cela que l'on doive juger avec toutes ses passions. Non ; mais il en est de bonnes et de généreuses ; c'est avec celles-là que Dieu dit d'écrire. Loin d'étouffer leurs cris, il faut les laisser s'exhaler, afin qu'ils retentissent au loin et qu'ils aillent réveiller quelques-uns de ceux qui dorment. Il n'est pas plus possible de faire du stoïcisme en histoire qu'en philosophie. Le Christ, qui était Dieu, nous a montré jusqu'où peut aller l'abnégation dans les actes et dans le pensées, et cependant quand il parlait aux Pharisiens, il ne trouvait pas de mot assez dur, même dans le domaine de la mort pour exprimer son indignation : voilà, selon nous, le modèle qu'il faut imiter en écrivant l'histoire.

Ceci n'est point la censure d'un ouvrage, c'est notre manière de comprendre une science. Quant à l'auteur du livre sur la dernière année de la Restauration, se contentant du rôle modeste de chroniqueur, il a non seulement su allier la concision au charme du style, mérite assez rare de nos jours pour qu'on en tienne compte, mais encore il a su mettre dans ces deux volumes tous ses efforts d'impartialité, et il a évité dans cette voie un écueil presqu'insurmontable pour tous ceux qui s'y engagent, la sécheresse et l'aridité.

J. B. P.

LETTRES DE SAINT JÉROME, TRADUITES EN FRANÇAIS, AVEC LE TEXTE EN REGARD, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet ; Lyon et Paris, Perisse, 5 vol. in-8°.

MM. Grégoire et Collombet viennent de publier le Ve et dernier volume de leur version des *Lettres de saint Jérome* ; cette grave et importante publication se trouve maintenant complète. Les *Lettres* de ce grand solitaire, qui remuait le monde chrétien, s'adressent autant à l'érudition profane qu'au savoir ecclésiastique. Tout s'y croise, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, la discussion littéraire, l'apologie, l'oraison

Digitized by Google

funèbre, le pamphlet, l'anecdote moqueuse ou triste ; c'est une vaste mine, encore inexploitée.

Les lettres des anciens ne sont pas, comme la plupart des nôtres, de simples billets d'affaires ou d'amitié ; elles offrent souvent des traités entiers ; le monde d'alors se meut et respire là ; c'est là qu'il faut aussi l'étudier.

La traduction nouvelle est dédiée à M. de Châteaubriand, par une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le Vicomte,

« Si les ressemblances que l'on établit d'homme à homme, d'auteur à auteur, n'étaient vaines, imparfaites et modifiées par les temps et les lieux, nous dirions que le noble et ardent solitaire de la rue d'Enfer, et l'austère et impétueux ascète de Bethléhem se rapprochent l'un de l'autre, sous beaucoup de rapports.

« Ces deux vies ont été battues par les orages intérieurs et par les tempêtes du dehors.

« Ici et là, c'est la même vigueur de génie, la même abondance de peintures fortes et saisissantes ; ce sont les mêmes retours frappants, et une affinité enfin qui se trahit par bien des endroits.

Qu'il nous soit donc permis d'offrir la version de ces *Lettres* à celui qui, dans les *Martyrs*, se plut à jeter sur leur auteur un si puissant intérêt, et qui, plus d'une fois, entoura de sympathiques louanges le grand nom de Jérome!

« Agréez, etc....

Jusqu'ici, le texte des *Lettres* n'avait jamais été imprimé en format in 8° ; il fallait le chercher à travers des in-folios énormes. Les traducteurs ont jeté à la fin de chaque volume des notes abondantes, mais sobres, et qui sont l'indispensable commentaire de certaines difficultés que présentent naturellement la différence de mœurs et l'éloignement des siècles. Tout en suivant le texte des Bénédictins, MM. Grégoire et Collombet ne se sont pas interdit les variantes utiles, les conjectures probables. Enfin, une table générale des matières aide beaucoup à se servir de ces cinq volumes, qui continuent les traductions de Sidoine, de Salvien, de Synésius, d'Eucher de Lyon, de Vincent de Lérins, tous poètes ou prosateurs des siècles auxquels se rattachent les œuvres de saint Jérome.

Digitized by Google

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTE, MIS A LA PORTÉE DU JEUNE AGE par JULES TAULIER. — Chez Giberton er Brun, petite rue mercière 11, 1839.

M. L. Perrin vient de donner un digne pendant à ses *Heures* gracieuses de l'an passé. Les vignettes et les dessins dont il a illustré l'*Abrégé de l'histoire sainte* que MM. Giberton et Brun ont dernièremeut publié, témoignent tout à la fois de son bon goût comme typographe et de ses connaissances comme artiste. Dans la reproduction des sujets que lui offrait le texte sacré, il s'est inspiré des tableaux de nos meilleurs maîtres, et il est parvenu surtout à donner à ces illustrations sur pierre une partie du fini et du pittoresque de la gravure sur bois. M. L. Perrin est de ceux qui marchent toujours avec leur époque et qui cherchent à rivaliser en toutes choses avec la capitale.

Comment se fait-il qu'un semblable livre, édité à Lyon, ne nous soit pas arrivé avec la sanction de notre archevêché, et qu'il porte au contraire l'approbation de Monseigneur l'évêque de Grenoble? Nous savons bien que déjà, l'an passé, de petits intérêts, de mesquins arrangements étaient venus s'opposer à ce que les *Heures* de notre confrère apparussent sous le patronage de notre archevêque. Où donc est le temps des Camille de Neufville!... L. B.

La cinquième livraison des *Annales de la Société d'agriculture de Lyon* vient de paraître. Non moins remarquable que les précédents, ce numéro renferme, parmi d'autres articles destinés à éclairer diverses questions de géologie, d'entomologie et de botanique, la suite du *Manuel du vigneron*, par M. Dupuits de Maconex, et un travail par M. le docteur Bottex, président de la société, *sur les améliorations à introduire dans la construction et le curage des fosses d'aisance.*

Ce dernier article, surtout, sera lu avec intérêt, car, tout en signalant les inconvénients, graves et nombreux, qui résultent du mode de curage adopté dans notre ville, il indique la voie à suivre pour arriver aux améliorations que réclame si impérieusement le soin de la santé publique. C'est le remède à côté du mal, et il appartenait, en effet, à l'un des membres du conseil de salubrité d'appeler, sur ce point si important et si négligé de l'hygiène, toute l'attention de l'autorité municipale de notre cité.

C. F.

Digitized by Google

CHRONIQUE. — JANVIER, 1839.

Décidément notre ville est en voie de progrès. M. François nous a fait prendre goût à l'histoire. Son cours, chose louable ! a conservé le nombreux auditoire des premiers jours. Mille personnes se pressent, deux fois par semaine, dans la vaste salle, déjà trop étroite, de notre hôtel de ville. Rien ne manque au succès du professeur, pas même la critique puritaine de l'honorable M. Jacquemond.

M. Reynaud a commencé des études sur notre théâtre. Il y fait preuve d'un savoir solide et d'une justesse de raisonnement assez rare par le temps où nous sommes. Avec un organe plus brillant, M. Reynaud compterait à ses leçons tous les auditeurs de M. François, car il y a vraiment de bonnes et intéressantes choses au fond de tout ce que dit notre doyen. Vienne donc M. Edgar Quinet, et la littérature étrangère sera parmi nous à la mode.

C'est M. Bouillier qui doit enfin occuper notre chaire de philosophie. M. Noirot a rendu ici ce poste difficile. M. Ozanam, docteur en droit, fils du médecin de ce nom, et nommé récemment professeur de philosophie en remplacement de M. Bouillier au collége d'Orléans, vient d'opter pour la chaire de droit commercial que notre conseil municipal lui a confiée. Il n'attend plus, pour entrer en fonctions, que la sanction du ministre. Nous nous félicitons que notre cité se soit attachée un jeune homme aussi digne de l'honorer par son savoir que M. Ozanam.

M. Césaire Nivière, membre correspondant de la Société d'agriculture a ouvert le 27 janvier, au Palais des arts, un cours gratuit d'agronomie, dans lequel il traitera spécialement des assolements, de engrais et de la comptabilité agricole. Ce cours continuera les dimanches à 11 heures, et les samedis à 6 heures du soir. Le zèle désintéressé du professeur et ses connaissances en agriculture ont droit à de justes éloges. C'est bien mériter de ses compatriotes que de se consacrer ainsi à populariser la plus utile des sciences.

M. Girardon a ouvert, le 17 janvier, au palais Saint-Pierre, son cours de géométrie pratique et de perspective. Il se continue tous les jeudis à 9 heures du matin, et le cours de géométrie pratique appliquée aux arts et métiers tous les dimanches à la même heure.

Nos conseillers municipaux ont pris, ces jours derniers, des délibérations qui concourront à donner encore un nouvel éclat et une plus grande importance à notre ville. D'une part, la statue en bronze de Jacquard doit être érigée sur la place Sathonay. Une somme de 10,000 f. a été votée par le Conseil et ajoutée à la mesquine souscription de 14,000 f., fournie en partie et non sans beaucoup de peine par la reconnaissance de nos fabricants. D'une autre part, une école de médecine va bientôt s'élever à la suite des bâtiments de l'hopital, sur la rue de la Barre. L'emplacement est-il bien choisi ? Est-il assez grand ? Le bruit qui se fait à la descente du pont de la Guillotière n'arrivera-t-il pas jusque dans les amphithéâtres ? C'est à considérer ! Le projet de MM. Prunelle et Sénac recevra donc enfin sa réalisation.

Soixante-huit élèves de l'école secondaire de médecine se sont adressés à M. le maire pour obtenir que la bibliothèque publique reste ouverte le soir. Nous espérons que le conseil municipal suivra l'exemple déjà donné par plusieurs villes bien inférieures à la nôtre. Notre jeunesse trouverait là un utile emploi à ses moments de loisirs. Ce serait pour elle un port contre de fâcheuses habitudes de café que l'oisiveté seule fait souvent contracter. Jusqu'à ce que le conseil municipal ait statué sur leur demande, les pétitionnaires prient le maire de mettre la petite salle de la bibliothèque à leur dis-

Digitized by Google

position de six à dix heures du soir. Une pareille démarche est trop honorable pour n'être pas couronnée d'un prompt succès.

Une comédie nouvelle en cinq actes et en vers, due à une notabilité de notre ville et reçue à l'unanimité par le comité de lecture de nos théâtres, appellera bientôt un public d'élite à sanctionner le succès que des amis ont prédit à l'auteur, et joindra, nous l'espérons, ses encouragements à ceux que M. Provence donne en cette circonstance à la littérature du terroir. On parle déjà d'un prologue en vers qui, dit-on, est fort adroit et fort spirituel. L'auteur de *l'Amitié des Grands* plaide sa cause et veut gagner ses juges à l'avance. Il est homme à sortir victorieux de cette double épreuve ; et notre Académie trouvera en lui un digne compétiteur à l'un des fauteuils vacants dans son sein.

Cette société vient de perdre en M. le docteur Cartier un de ses doyens. La mort a largement moissonné ces derniers jours; elle nous a enlevé MM. Pavy, notre ancien député sous la Restauration; Hobitz, conseiller municipal; Damour, auquel le faubourg de Vaise doit son marché aux bestiaux, et Mlle de la Balmondière, qui dépensait en bonnes œuvres une puissante fortune.

Bourg a déploré la mort de M. Gabriel de Moyria, si connu en notre ville, et Marcigny (Saône-et-Loire), celle de M. Berchoux, l'auteur du poème de *la Gastronomie*.

C'est le 18 janvier qu'est arrivée au milieu de nous la dépouille mortelle de la princesse Marie, si précocement enlevée loin de sa famille et de sa patrie, à tous les bonheurs de ce monde, à toutes les jouissances des arts qu'elle comprenait et cultivait si bien. Notre administration municipale s'est montrée mesquine et peu intelligente dans les funèbres honneurs qu'elle avait à rendre en cette douloureuse circonstance. Le Consulat en agissait autrefois bien autrement. Lyon, si renommé pour ses entrées solennelles, devait au moins à cette illustre défunte un digne cortége, un cortége composé d'artistes et de tout ce que notre cité renferme de notabilités dans les sciences et les lettres, la magistrature et l'armée ; elle lui devait un char funèbre et des chevaux lavés et étrillés ; elle lui devait quelques aunes de velours noir et des franges d'argent. La population, par son empressement et son attitude silencieuse et triste, s'est chargée de rendre les derniers honneurs à la bonne princesse et à l'artiste habile.

La société des Amis des Arts, qui doit clore son exposition le 6 février, et, le 9 du même mois, distribuer, par la voie du sort, les lots acquis, a ajouté à sa nombreuse *tombola* une statue en bronze représentant la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie. C'est un dernier hommage rendu à la mémoire de cette jeune femme, si aimée naguère, si regrettée à cette heure.

La ville a acquis, pour le Musée, le beau paysage d'Hostein. C'est un acte de justice et un véritable présent fait à tous nos artistes.

Tels sont les événements les plus saillants du mois qui vient de s'écouler. Les hommes politiques citeraient encore, à l'appui du progrès que nous avons signalé, les 11,131 signatures envoyés à la Chambre au bas de la pétition pour la réforme ; les artistes, le résultat brillant de notre exposition ; ceux-ci, les travaux entrepris chez nous dans un intérêt d'utilité publique, comme le pont de l'hôpital, dont on vient de faire l'heureux essai, nos digues élevées, nos quais dont la ceinture se continue, nos trottoirs en perspective, nos marchés couverts, nos abattoirs en construction et le nivellement prochain du quai Saint-Antoine ; ceux-là enfin, les cours si bien professés de nos Facultés des sciences et des lettres. Chacun de nous voit en effet avec le seul verre de sa lunette, et juge du point de vue de ses opinions ou de ses goûts. Nous nous bornerons à enregistrer les faits de chaque mois dans une rapide chronique, et nous laisserons au lecteur le soin de les déduire à son gré.

L. B.

Digitized by Google

STATISTIQUE POUR L'ANNÉE 1838.

NAISSANCES.

Enfants légitimes..	Garçons.	1,798	3,539
	Filles.	1,741	
Enfants naturels reconnus. . . .	Garçons.	61	130
	Filles.	69	
Enfants naturels non reconnus. .	Garçons.	902	1,741
	Filles.	839	
	Total.		5,410
Différence en faveur des enfants légitimes.			1,668
Récapitulation des naissances. . .	Garçons.		2,761
	Filles.		2,649
Différence en faveur des garçons.			112

MARIAGES.

Entre.	Garçons et filles.	1,203
	Garçons et veuves.	74
	Veufs et filles.	170
	Veufs et veuves.	36
	Total.	1,483

DÉCÈS.

Sexe masculin.	Garçons.	1,659
	Hommes mariés.	645
	Veufs.	217
Sexe féminin.	Filles.	1,260
	Femmes mariées.	561
	Veuves.	505
	Total.	4,847
Récapitulation.	Naissances.	5,410
	Décès.	4,847
Différence en faveur des naissances.		563

Certifié conforme aux registres.

Fait à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, le 16 janvier 1839.

Pour le Maire de Lyon : le Chef de l'état civil, Th. Pionin.

Digitized by Google

LES VERS LUISANTS.

N'avez-vous jamais vu, du haut d'une colline,
Lorsque l'air est bien chaud, par un soir de printemps,
A l'heure où, dans les prés, sous le baiser des vents,
Toute fleur pour dormir sur sa tige s'incline,
N'avez-vous jamais vu, sur le bord des sentiers,
Parmi la mousse humide, aux pieds des églantiers,
Mille insectes de feu briller dans les prairies,
Comme des grains d'or pur brodés sur des soieries ?
Certes, ils sont si beaux que, de loin, à les voir
Luire de tant d'éclat, sous les herbes, le soir,

Digitized by Google

On dirait qu'en passant de folles jeunes filles
Ont semé leurs diamants à l'ombre des charmilles ;
Tellement purs avec leurs doux reflets dorés
Qu'on dirait que ce sont les étoiles des prés ;
Qu'on dirait sous les fleurs humides et pliées
Des gouttes de soleil dans la nuit oubliées.
Eh bien ! ce grain de feu qui scintille et qui luit
Et qui semble brûler le voile de la nuit,
Cette étoile des prés qui tremble au bord de l'onde,
Si vous voulez bien voir, n'est qu'un insecte immonde ;
Ce n'est plus qu'un ver terne et que le lendmain
Vous pourrez voir ramper sur le bord du chemin....

Nous aussi, voyageurs, pris d'ennuis et de doute,
Qui regardons devant si nul astre ne luit
Qui vienne illuminer l'ombre de notre nuit,
Nous rencontrons souvent, trop souvent, sur la route,
Bien de fausses lueurs, bien des yeux séduisants,
Bien des femmes, ami, qui sont des vers luisants !

Charles de Barrès.

Digitized by Google

PORTRAITS D'ENFANTS.

Qu'ils m'ont toujours paru ridicules et vains
Tous ces portraits d'auteurs, froids et lourds écrivains
Qu'en dépit de leur gloire un tendre légataire
Doit loger au grenier, par droit héréditaire,
Et qui, vingt fois chez eux s'imposant aux regards,
Font maudire vingt fois le plus charmant des arts !
Mais le portrait chéri qui console une mère,
Qui rend de la beauté l'éclat moins éphémère,
Qn'on montre avec orgueil, qu'on regarde souvent,
Qui fait battre le cœur comme un être vivant ;
Pour mieux nous émouvoir que sans éclat il brille
Et conserve toujours sa place de famille !

Cette place sera celle de mes enfants.
Quel prodige de l'art, quels efforts triomphants,
Quels pinceaux assez prompts, quels doigts assez habiles
Pour saisir, pour fixer ces figures mobiles !
Le peintre a beau gronder : ses modèles distraits
Dérangent ses couleurs, lui dérobent leurs traits,
Ou, faisant éclater leurs fureurs enfantines,
Enlaidissent leurs fronts de grimaces mutines,
Et, d'un art fatigant accusant le bienfait,
Le forcent de laisser son ouvrage imparfait.

Digitized by Google

Quoi ! loin d'eux exilée, une mère attendrie
Ne pourra contempler leur image chérie !
Ah ! d'un art plus puissant empruntons les couleurs,
Que leur premier portrait ne coute pas de pleurs !
Ils peuvent à leurs jeux se livrer sans contrainte ;
Du chagrin sur leur front ne craignons plus l'empreinte :
Dans ces cris de plaisir je reconnais leur voix.
Ils courent, que m'importe ! ils sont loin, je les vois.
Sur leurs visages frais que la santé colore,
Dévançant la beauté, la grâce vient d'éclore.
C'est l'enfance croissant en toute liberté,
Si vive en ses douleurs, si franche en sa gaîté,
Et qui, chaque matin, dans le jeu qui commence,
Renferme de bonheur un avenir immense.
On voit déjà l'esprit poindre en leurs traits joyeux ;
S'il manque à leurs discours il brille dans leurs yeux :
L'une, en mots caressants, près de vous s'insinue,
L'autre jette au hasard sa parole ingénue,
Baisse ses deux grands yeux pour mieux se recueillir,
Et de son embarras sait encor s'embellir.
Dans ce regard si vif où la malice éclate
Le sourire répond au coup d'œil qui la flatte ;
Et là de la raison tous les germes naissants
Semblent sortir du cœur et jaillir en bon sens.
Malgré son droit d'aînesse éclipsant sa compagne,
Par son joli minois la plus jeune vous gagne ;
Elle goûte, à cinq ans, l'éloge avec transport,
Fait admirer sa taille et son air et son port ;
Elle connaît déjà le prix d'une caresse,

Digitized by Google

Sait pleurer avec art, bouder avec adresse,
Semble de ses flatteurs défier l'abandon.
Et vient en menaçant se livrer au pardon,
Malicieux lutin qui, tout pétri de grâce,
Fille est venu d'un fils nous demander la place,
Et, malgré le dépit qui n'a duré qu'un jour,
S'est fait dans nos deux cœurs donner sa part d'amour.

Fragile fleur sauvée à force de culture,
Sa sœur, qui voit enfin s'adoucir la nature,
N'étonne pas d'abord par un air si charmant,
Mais sa figure est douce et son cœur est aimant ;
Sa franchise séduit, sa candeur intéresse,
Au fond de sa pensée on sent de la tendresse.
Au sévère conseil, qui règle ses penchants,
Son cœur, qui l'a compris, répond en mots touchants.
Abandonnons, sans crainte, aux mains de la nature
Et son bonheur présent et sa beauté future ;
Une fleur me plaît mieux éclose en sa saison ;
On fait par trop d'esprit avorter la raison.

De ces traits, qu'avec soin ma tendresse étudie,
C'est au temps d'achever la peinture agrandie.
Quand avec leurs attraits brilleront leurs talents,
Leurs portraits, plus jolis, seront plus ressemblants ;
Le peintre sera fier alors de son ouvrage.
Mais, sans songer encore aux succès d'un autre âge,
Que ce tableau d'enfants, s'il paraît au grand jour,
Soit tel pour tous les yeux qu'il est pour notre amour.

Florimond Levol.

Digitized by Google

A UN POÈTE.

Il est des sources d'eau si bleue et si limpide
Que rien n'en peut ternir la transparence humide,
Que, sur un noir limon leurs ondes de crystal
Roulent sans altérer l'azur du flot natal;
Qu'à travers les débris qui sur leurs bords s'amassent,
Elles savent choisir les fleurs lorsqu'elles passent,
Et que vierges encore de toute impureté
L'Océan les reçoit dans son immensité.

Près d'elles l'ombre est douce aux affligés; près d'elles
Les oiseaux chantent mieux, les plantes sont plus belles;
Près d'elles, au matin, les femmes vont s'asseoir
Pour nouer leurs cheveux devant un clair miroir.

Il est des ames qui, dans nos sentiers de fange,
Glissent sans y tacher leur blanche robe d'ange,
Sans laisser comme nous se prendre à chaque pas
Une sainte croyance aux ronces d'ici bas ;
Des cœurs qui restent purs quand l'ennui les traverse,
Qui gardent leur amour dans la fortune adverse.
L'air vicié du monde en passant autour d'eux
Se charge de parfums, et comme des flots bleus,
Sans entraîner un grain de nos terres infâmes,
Ils coulent en chantant vers l'Océan des ames.

Victor de La Prade.

Digitized by Google

DE LA CRÉATION

D'UNE SALLE DE CONCERT

ET

D'UN CONSERVATOIRE DE MUSIQUE A LYON.

Depuis longtemps la nécessité d'une salle de concert se fait vivement sentir parmi nous. Tous les musiciens, artistes et amateurs que possède notre ville, réclament un établissement de ce genre comme une chose indispensable aujourd'hui. C'est un besoin si généralement reconnu que le maire de notre cité l'a pressenti lui-même à plusieurs reprises dans des solennités publiques, et qu'il

Digitized by Google

s'est, il y a un an, dans la séance de la distribution des tableaux de la Société des Amis des Arts, formellement engagé à le satisfaire. Toutes les promesses de M. Martin ont été jusqu'à ce jour sans aucun résultat. Le terrain a été choisi, il est vrai, le plan dressé, mais tout en est resté là depuis ce beau mouvement. Les bonnes intentions de M. Martin ont-elles été paralysées par le conseil municipal? Ce dernier n'aurait-il pas compris la portée morale d'une semblable fondation, et n'en aurait-il envisagé que le côté matériel et positif. Nous aimons mieux croire qu'il n'a pas été consulté, et que la politique a fait seule oublier au compétiteur malheureux de M. Jars les promesses du maire de la ville de Lyon.

Ne serait-il pas temps de s'affranchir de cette apathie et de cette indifférence administrative? ne serait-il pas temps d'avoir recours à d'autres moyens plus efficaces et plus prompts? car s'il est déplorable, pour une ville du premier ordre, centre du commerce et des arts de tout le midi de la France, d'être privée d'un établissement aussi intéressant pour la majeure partie de sa population, surtout à une époque où la musique fait partie essentielle de l'éducation de presque toutes les classes de la société, ne devons-nous pas faire tous nos efforts pour obtenir la réalisation de nos espérances, et cela sans compter sur d'autre appui que celui qui se présente naturellement à nous : l'association des nombreux exécutants, des dilettanti que notre ville renferme dans son sein?

Ne sollicitons donc plus inutilement l'administration locale, et fondons une société musicale par voie de souscription, de même que cela s'est pratiqué pour la Société des Amis des Arts, en nous confiant dans les seules ressources que l'union bien entendue de tous les éléments musicaux dispersés et disséminés dans notre ville nous présente abondamment.

Il ne s'agit pas d'élever un monument fastueux qui ressemble en rien à notre Grand-Théâtre, mais seulement de transformer en salle de concert, un local assez spacieux pour répondre à cette destination; il s'agit pour nous de n'être plus réduits, à l'avenir, à demander un asile temporaire, à deux salles dont l'une sert de sanctuaire à l'agiotage ou au placement de denrées coloniales, et l'autre à l'art culinaire, de telle façon que c'est entre la hausse et la baisse, ou entre deux

Digitized by Google

repas de table d'hôte, que le public est admis à entendre quelques accords harmonieux, ou quelque solo exécuté à la hâte, dans la crainte que le bruit des cloches de Saint-Pierre, ou celui des fourchettes ne l'étouffe avant le final.

C'est vraiment traiter la musique en bohémienne errante que de lui refuser un temple où elle puisse habiter en propriétaire, et non en solliciteuse passagère et importune.

Quelle humiliation, au milieu de la prospérité industrielle de notre ville, de ne pas trouver deux ou trois cents mille francs, à consacrer à cette institution, après avoir jeté les millions à pleines mains pour notre salle de spectacle ! Comment se fait-il, qu'au milieu de tous les legs et donations que les remords ou les regrets arrachent à quelques voyageurs d'ici-bas, il ne s'en trouve aucun pour la musique. Au moment de prendre ses passeports pour l'éternité, comment se fait-il que pas un de nos fanatiques amateurs n'ait encore songé à donner à sa fortune une aussi morale direction ? Est-il cependant un art qui intéresse aujourd'hui les masses à un plus haut degré, et qui soit un des plus grands auxiliaires de la civilisation, et même de la religion dont il est un des propagateurs les plus puissants. Nos grands compositeurs ne sont-ils pas des demi-dieux auxquels on rend le culte qu'a su leur mériter l'élévation de leur génie ! Tous les jours n'avons-nous pas des souscriptions pour ériger des statues aux illustres guerriers, aux savants, aux grands hommes, honneur de notre patrie ! Elevons donc aussi un temple où l'on puisse exécuter les œuvres admirables de ces grands prêtres de la musique, et que leurs chants sublimes fassent taire toutes les passions et toutes les ambitions qui agitent le cœur humain, et qu'ils y fassent naître des pensées plus calmes et plus consolantes pour l'humanité.

L'existence du théâtre n'est-elle pas elle-même intimement liée à l'organisation musicale du peuple ? Où est la pépinière dans laquelle vous puiserez vos chanteurs, vos musiciens, vos choristes si vous n'avez aucune école, aucune institution pour les former dès leur jeunesse, et les façonner à toutes les exigences de la scène ? C'est, sans contredit, à ce dénuement d'institutions musicales, que vous devez attribuer la rareté de vos premiers sujets et la nécessité de rétribuer, aussi chèrement que des ministres ou des ambassadeurs,

Digitized by Google

les talents exceptionnels qui surgissent. C'est à ce dénuement que vous devrez bientôt, si l'on y prend garde, la ruine des théâtres lyriques (1). Vos chœurs, quand ils exécutent les grandes partitions de nos compositeurs, sont insupportables et excitent le rire ou l'impatience des auditeurs ; cependant les belles voix et l'organisation favorable au développement de l'art musical existent autour de vous: il ne s'agit que de les diriger et de les pousser dans de bons principes élémentaires, en rendant l'instruction musicale gratuite et publique, comme celle du dessin qui a élevé si rapidement votre ville au rang des premières villes manufacturières et artistiques.

S'il est un fait unanimement reconnu à Lyon, c'est que l'art musical y est en grande vénération, et dans la voie d'un progrès remarquable. L'accueil le plus cordial et la plus gracieuse hospitalité lui sont réservé chez toutes les familles. Dans toutes les délicieuses soirées d'hiver, la musique est devenue le principal ornement. Point de fêtes remarquables, point de plaisirs sans qu'elle n'y préside ; la danse elle-même languit aujourd'hui si elle n'a pas un orchestre complet : d'où viennent donc cette indifférence et cet égoïsme qui nous font méconnaître et abandonner ainsi, sans aucune impulsion ni encouragement, cet art que l'on recherche avec tant d'empressement? Pourquoi donc vous tous, ses heureux tributaires, ne pas lui élever, à vos frais, un temple dans lequel les œuvres des grands compositeurs, qui vous sont inconnues, pourraient être exécutées religieusement, et deviendraient la source de nouvelles sensations et de nouvelles jouissances. Que de conquêtes pour vos sens, blasés des solos et des variations interminables sur un thême connu, programme ordinaire et invariable de vos concerts publics ou particuliers ! Pourquoi ne pas fonder un institut où l'on adopterait l'enseignement

(1) M. Lecomte l'avait bien pressenti, car au moment où il quitta nos théâtres il songeait à élever un conservatoire de musique, pour y former tout à la fois des chœurs et des sujets. Directeur, il eût fait ce que lui, premier ténor, n'eût jamais tenté. C'est, en effet, le seul moyen à employer pour faire tomber, chez nos premiers chanteurs, des prétentions aussi exagérées que ridicules, aussi ruineuses pour un directeur que fatales à l'art lui-même. Que M. Provence ne se met-il à la tête d'une semblable institution !

Digitized by Google

public et gratuit de la musique, où les bonnes traditions pourraient se perpétuer, et où se formerait le germe de nombreux talents, que nous ne serions plus obligés, dans notre pénurie, d'aller emprunter à la capitale. Celle-ci, au contraire, viendrait elle-même alimenter ses théâtres parmi nos organisations méridionales moins étiolées que les siennes.

Il s'agit donc de réunir tous nos exécutants, tous nos chanteurs, ainsi que les amateurs intéressés au perfectionnement de cet art, pour former une association qui puisse s'organiser libre de toute influence administrative. Je ne veux pas dire qu'il faille refuser l'appui et la coopération de l'administration, s'il est possible de l'obtenir ; bien au contraire, je crois même qu'une fois l'élan donné, elle sera mieux disposée à nous aider de ses ressources pécuniaires ; mais je pense qu'il faut agir activement, sans compter sur autre chose que sur son autorisation.

Assurément, il existe à Lyon plus de cent amateurs assez riches pour sacrifier annuellement cent francs, si toutefois ce léger sacrifice ne se trouve pas diminué au moins de moitié par les recettes de l'association, en donnant des concerts et de grandes fêtes musicales. Mais supposons un instant la réalité du sacrifice auquel tous s'empresseraient de prendre part, le produit de cette souscription donnerait dix mille francs par an, somme plus que suffisante pour couvrir les frais de la société. Car ces frais consisteraient : 1° dans la location d'un emplacement assez vaste pour contenir un orchestre de cent-cinquante à deux cents exécutants, et environ quatre à cinq cents spectateurs; 2° dans la formation d'une bibliothèque musicale comprenant les partitions et compositions les plus remarquables des grands maîtres, tels qu'Allegri, Palestrina, Hœndel, Haydn, Mozart, Beethoven, Méhul, Gretri, Weber, Rossini, Meyerbeer, etc ; 3° dans les appointements du chef d'orchestre et de quelques professeurs pour le seconder dans les répétitions ; 4° enfin dans les frais de luminaire, pupitres, concierge, copie de musique etc. Quant à l'administration, elle serait exercée gratuitement, par un comité pris parmi les souscripteurs et nommé par eux-mêmes.

Or, il ne s'agit pas, je le répète, de construire un bâtiment spécial, ayant ses quatre façades isolées, avec portique, colonnade, etc,

Digitized by Google

mais simplement de louer deux ou trois étages au plus dans une maison particulière convenablement placée et d'un abord facile, et possédant vingt mètres de profondeur et quinze de largeur sans mur de refend ; on supprimerait alors un ou deux planchers pour avoir l'élévation nécessaire, on arrondirait les angles pour donner à la salle une forme plus gracieuse et plus sonore, on établirait un amphithéâtre de gradins pour les spectateurs. Toutes ces réparations et ces dépenses seraient faites aux frais et par l'intermédiaire du propriétaire ; et l'on obtiendrait facilement et promptement, par ce moyen, une salle de concert provisoire, avec deux ou trois salons supplémentaires, jusqu'à ce que la ville, jalouse de sa dignité, se fut décidée à en élever une plus noble et plus en rapport avec nos besoins. Certainement la location que le propriétaire exigera, pour une salle telle que je viens de la décrire, ne dépassera pas la somme de cinq mille francs par an ; il en resterait encore cinq mille pour subvenir, avec modération, aux autres dépenses les plus urgentes.

Cet expédient nous dispenserait de solliciter éternellement notre administration dont on n'obtiendrait jamais qu'un terrain à Perrache pour élever une salle de concerts entre l'abattoir et l'entrepôt des liquides ; on ne serait d'ailleurs guéres mieux favorisé s'il fallait subir une salle de concert à l'Arsenal, seul emplacement dont notre maire semblait vouloir disposer, il y a un an.

Toutes les villes de 3me et 4me ordre qui environnent notre département, telles que Grenoble, Mâcon, Châlons, Dijon, etc. possèdent déjà une société philarmonique bien organisée, et des salles de concert, quoique leurs ressources soient bien minimes comparativement aux nôtres, et Lyon seul, où s'organiserait facilement un orchestre de 300 exécutants, Lyon en est encore réduit à chercher un local, ou à l'attendre des libéralités de son administration. Suivons donc l'exemple donné par ces villes, puisque nous n'avons pas su les devancer, et ne laissons pas s'invétérer davantage cette opinion assez générale en France, que notre ville est toujours à la remorque du progrès, pour tout ce qui concerne les arts et le bien-être de ses habitants. Unissons-nous donc pour sortir de cet état précaire, et fondons une société qui, dans l'avenir, puisse servir de base à une organisation plus développée.

Digitized by Google

Considérée sous le point de vue financier, la souscription qui, au premier abord, pourrait paraître onéreuse à quelques-uns, sera probablement réduite au tiers ou au quart seulement de la somme exigée, par le produit assuré des fêtes musicales, des concerts et des bals que l'on pourra donner dans la salle de la Société, de telle sorte que les souscripteurs n'auraient à verser que la différence de ces recettes avec le montant total de la souscription, ou bien ils seraient remboursés par le comité chargé de l'administration des deniers, si toutefois on ne préfère consacrer le supplément de fonds à une caisse de réserve pour l'amélioration de l'établissement, et la rétribution d'autres artistes qui seraient chargés de l'enseignement gratuit de la musique dans les classes populaires. Nul doute, en effet, que la Société ne puisse donner au moins trois concerts par an, dont le produit moyen serait de mille francs chacun; plus un *festival* auquel les musiciens de toutes les villes environnantes seraient appelés à prendre part dans la belle saison, et dont le produit serait au moins de deux à trois mille francs; en outre, la salle pourrait être louée soit pour des bals ou des raoûts, soit pour des concerts aux artistes de passage dans notre ville, et ceux-ci n'hésiteraient point à donner cent ou deux cents francs pour avoir une salle favorable à l'harmonie, où ils pourraient disposer, au premier appel, d'un orchestre complet, plutôt que de se faire entendre dans la salle à manger de l'hôtel du Nord, ou de s'exposer aux dédains MM. les agents de change et courtiers, en sollicitant la salle de la Bourse, vraie catacombe musicale, trop froide et trop sombre pour les toilettes de nos élégantes compatriotes.

Il est bon de rappeler à l'administration qu'il existait un emplacement très favorable pour la construction d'une salle de concert, celui de l'ancienne halle aux poissons, près le pont du Change; aucun n'offrait plus de convenances par sa position centrale et son abord facile sur le quai d'Orléans. Plusieurs démarches infructueuses ont été tentées auprès de M. le Maire pour obtenir cet emplacement qui vient d'être vendu aux spéculateurs. Ne serait-il pas possible de s'entendre avec l'acquéreur, et, en stipulant une redevance annuelle par un bail assez long pour lui présenter quelqu'avantage, d'obtenir qu'une partie de ce local fût disposée, dans ses projets de construction, pour une salle de concerts qui occuperait une surface et une

Digitized by Google

hauteur suffisantes, sans nuire pour cela à ses vues spéculatrices. Si la négociation ne réussissait pas dans cette localité, il serait facile de trouver dans le voisinage où plusieurs maisons menacent ruine, ou dans tout autre quartier convenable, un bâtiment que l'on reconstruirait ou que l'on conserverait suivant son état de solidité, en utilisant seulement deux ou trois étages auxquels on ferait les réparations nécessaires pour cette nouvelle destination. Le rez-de-chaussée et les étages supérieurs pourraient toujours être conservés en locations particulières. Aussitôt la Société formée, on s'occuperait de chercher un local en rapport avec ses ressources pécuniaires, et, en donnant de la publicité à ce projet, il se présenterait certainement plus d'un propriétaire qui serait enchanté d'améliorer ainsi son immeuble, et d'accepter les offres d'un placement aussi sûr et qui le laisserait libre d'utiliser doublement ses locations.

Il importe donc que des hommes dévoués parmi les amateurs de musique prennent l'initiative et qu'ils ouvrent, à cet effet, une souscription en employant tous les moyens de publicité que leur offre la presse lyonnaise et en faisant un appel à toutes les sympathies artistiques. Cette souscription, nous n'en doutous pas, se couvrirait en peu de temps d'un grand nombre de signature,et bientôt notre ville serait dotée d'un établissement après lequel elle soupire depuis bien longtemps. C'est surtout au moment où la Société des Amis des Arts va se renouveler qu'il serait opportun de prier quelques membres de sa commission de se mettre à la tête de cette œuvre artistique, en recueillant les souscripteurs, même parmi ses actionnaires, et d'enricher ainsi notre cité d'une seconde institution non moins digne d'intérêt que la première, et qui toutes deux se prêteraient un mutuel appui.

Les fondateurs de cette nouvelle Société s'assureraient par leurs œuvres la reconnaissance de leurs concitoyens, et désormais tous les arts auraient leur temple et leur culte dans notre riche et industrieuse cité.

Raphaël Flachéron.

Digitized by Google

ETUDES

SUR

LES HISTORIENS DU LYONNAIS.

XXVI.

MAURILLE.

Nous avons de lui un opuscule qui se rattache à l'histoire de notre cité, et qui a pour titre : *Les crimes des Jacobins à Lyon, depuis* 1792 *jusqu'au* 9 *thermidor an* 2, *par le citoyen Maurille, de Lyon ;* Lyon, chez les marchands de nouveautés, an IX (1801), in-12. Maurille n'est que le pseudonyme de Joseph Chardon, suivant la *France littéraire* de Quérard ; mais M. Chardon, aujourd'hui libraire à Marseille, dénie la paternité de ce livre qu'on lui attribue. Le travail de Maurille présente quelques faits, quelques anecdotes que l'on peut recueillir, mais il ne brille pas du côté du style. Chalier nous semble assez bien jugé dans le passage suivant : « Il était alors 4 heures du matin, et l'affaire avait commencé la veille, à 6 heures du matin. Chalier demande à voir sa servante, ses amis et son défenseur ; on le lui accorde. Froid et tranquille, il les rassure et les console. Assis, au milieu d'eux, dans son cachot, il distribue sa fortune avec la plus grande sérénité. Il

Digitized by Google

écrit des promesses en faveur de différentes personnes, entre autres pour la gendarmerie et les nécessiteux des prisons.»

« Ce calme étonnant l'accompagne jusque sur l'échafaud. *Nous allons bien doucement*, disait-il sur la route, en marchant au pas de charge.

« Ce fut le 16 juillet 1793 que Chalier perdit la vie sur l'échafaud (1); son nom vivra long-temps dans la mémoire des Lyonnais. »

« La conduite de Chalier était inconcevable. Probe dans sa vie privée, et brigand dans sa vie publique, il prêche le meurtre et le pillage, dirige les taxes, toutes les mesures d'effroi, fait encombrer les caves, et laisse les exécuteurs de ses volontés recueillir, sans y prendre pour lui-même, le fruit de ses extorsions. Aucune trace de corruption n'existe au procès. Quel intérêt pouvait donc le mouvoir? L'ambition d'être quelque chose, l'amour de dominer. Fier de sa *petite souveraineté*, de *ses sans-culottes*, il laissait à d'autres plus adroits le soin de recueillir les droits réels de son fief. Maître de sa meute, glorieux de la diriger, il lui désignait la proie et abandonnait à d'autres la curée.

« Parleur sans valeur, écho servile de toutes les phrases cannibales qui retentissaient dans toutes les jacobinières de la républiqne, il a fait d'autant plus de mal que ses auditeurs étaient plus ignorants, et que son esprit était plus sincèrement exaspéré.

« Il a fini par un trait de caractère. Chalier se peint tout entier dans cette note qu'il remet, le jour de son supplice, à son défenseur :

« Le citoyen Moulin fera imprimer de suite et dans la pré-
« sente semaine son plaidoyer prononcé pour ma défense,

(1) Chalier fut guillotiné sur la place des Terreaux, en face de la pharmacie Tissier. Le bourreau prit par les oreilles sa tête dépouillée de cheveux et la montra au peuple. On voit dans le cabinet de M. Rozas le buste et le cachet de Chalier.

Digitized by Google

« ainsi que la note par moi lue, avec toutes les notes, les « *noms des jurés et des juges qui ont prononcé mon arrêt de* « *mort.* »

« Ainsi son dernier écrit était encore une liste de proscription! « *Je recommande,* dit-il dans un autre écrit, *mon ame à Dieu,* « *et ma vengeance à ma patrie* (1). »

Plus loin, Maurille rapporte un fait douloureux et bien connu dans notre cité, où resident plusieurs membres de la famille qui fut victime de cette barbare sentence.

« Lauras (2) était père de dix enfants ; sa femme était enceinte du onzième; elle court, avec sa famille éplorée, se jeter aux pieds des juges, pour solliciter la liberté de son mari. La tendresse conjugale, la piété filiale et tous ces élans de la nature qui déchirent l'ame sensible n'avaient aucun accès sur le cœur de ces êtres féroces. *Qu'on éloigne ces rejetons d'une race rebelle*! telle fut la réponse des juges.

« L'accusé est condamné à mort, en présence de sa famille. Sa malheureuse épouse crut émouvoir les représentants; ses espérances furent encore trompées. Lauras marche au supplice ; sa femme, entraînée par son désespoir, s'élance jusques sur la guillotine, pour enlever son mari aux bourreaux ; il est frappé dans ses bras, son sang rejaillit sur elle. L'horreur dont elle est saisie hâte dans ses entrailles les douleurs de l'enfantement. On la porte chez elle mourante ; les émissaires de la commission temporaire y arrivaient en même temps ; les scellés sont apposés sur les effets les plus indispensables ; on la chasse de sa maison, sans lui permettre d'emporter même les linges nécessaires à l'être auquel elle venait de donner le jour. Cette femme succombe à sa douleur, et ses enfants sont relégués dans un hôpital (3). »

(1) P. 118.

(2) C'est Loras qu'il faut écrire. L'évêque actuel de Dubucque est un de ces dix enfants dont parle Maurille.

(3) P. 182.

Digitized by Google

XXVII.

MM. COIGNET. — MASSAS. — BIGNAN. — MONTANDON. — PERENON. — Mme TASTU.

Le siége de Lyon a été le sujet de divers poèmes qui sont tous plus ou moins médiocres, et qu'il est convenable pourtant de mentionner ici. Nous ne pensons pas que la poésie vienne jamais à célébrer dignement une si noble et si malheureuse lutte, ni que l'histoire elle-même redise avec une voix grave et puissante des faits dont la mémoire s'efface de jour en jour avec ceux qui en furent les douloureux spectateurs.

L'Académie de Lyon avait mis au concours, pour 1824, le siége de 1793; aucun des poèmes envoyés ne parut digne du prix, qui ne fut décerné qu'en 1825. M. Charles Massas, alors employé aux douanes, à Lyon, se trouva découragé par cette décision et en appela au jugement du public. Il fit paraître le *Siége de Lyon et poésies diverses*; Paris, Ladvocat, 1824, in-8°.

En 1825, le prix fut adjugé à M. Coignet, de Saint-Chamond, et à M. Bignan. Un académicien, M. Trélis, fit là dessus un grand rapport, beaucoup trop laudatif, mais on sait que les

Digitized by Google

académies ne sont pas difficiles, et qu'elles se pâment d'admiration devant certains ouvrages que le public n'admire point avec la même facilité. Le rapport de Trélis est imprimé dans les *Archives du Rhône*, tom II, pag. 365—380.

Quant aux poèmes des lauréats, ils furent publiés la même année, celui de M. Coignet, à Lyon, in 8° et in 12 ; celui de M. Bignan, à Paris, et dans les *Archives* (1). Les vers de ces deux petits poèmes ne sont ni meilleurs ni pires que tant d'autres, mais il y règne une froide élégance que rien ne vient animer. M. Coignet avait adopté la forme de l'ode de Fontanes sur les tombeaux de Saint-Denis ; le poète rencontre, au delà de la rive du Rhône, un vieillard agenouillé près du mausolée des braves, et c'est le pieux vieillard qui lui raconte l'histoire du siége. Une pareille forme n'a rien de très neuf, mais elle se prête bien au sujet. Nous croyons n'être que juste, en disant que les poèmes des lauréats, et la pièce de Mme Tastu, dans ses *Poésies* (2), sont des ouvrages dignes peut-être de quelque estime, mais assez pâles à côté du grand sujet qu'ils retracent.

L'Académie accorda une mention honorable à une élégie de M. Montandon, laquelle fut imprimée sous le titre de *Rhodanienne* ; *le Siége de Lyon* ; Lyon, Rusand, 1825, in 8°. Ceci est inférieur à tout le reste.

M. L.-M. Perenon apporta aussi son tribut, et publia le *Siége de Lyon, poème historico-didactique en V chants* ; Lyon, 1825, in 8°. L'ouvrage de l'auteur de *Pilate* et d'*Epaminondas* a un mérite de plus que celui de ses frères écrivains ; il est amusant. Voici de quelle manière M. Perenon raconte la retraite des assiégés :

> Là, le détachement du preux Clermont-Tonnerre
> Répand au loin l'effroi sous Burtin-la-Rivière.

(1) Le poème de M. Bignan a été imprimé en dernier lieu dans ses *Académiques* ; Paris, 1837, in-8°.

(2) Paris, 1827, in-8°, p. 85-92.

Digitized by Google

Saint-Rambert est franchi, malgré tocsin, feux vifs,
Vingt bataillons tournés ont des coups successifs.
Limonest dans son camp redoute cette armée.
On se mêle, on combat, la troupe est alarmée;
Précy paraît, poursuit l'ennemi redouté,
Quand le fameux Burtin meurt, tombe, à son côté.
Ce coup fatal troublait leur valeur intrépide;
Tel un nuage épais à sa course rapide.
Restier rallie ainsi trente chasseurs épars,
Et voit fuir devant lui d'hostiles étendards.
Saint-Cyr et Morancé sont réduits au silence;
Sinistre Poleymieux, témoin de leur vaillance,
Voit Chasselay réduit; Alix offre ses bois
Aux braves terrassés de fatigue et d'exploits.
Bagnole a vu nos preux; tout s'y calme et frissonne;
On ravitaille ici les enfants de Bellonne,
Quand le tocsin conduit des traîtres sur nos preux, etc.

C'est, comme on le voit, un écrivain original que M. Perenon; tout son poème est de la même force que le passage cité. Les notes, aussi bien que celles de MM. Massas et Coignet, peuvent être de quelque intérêt pour l'histoire. M. Perenon a publié plusieurs chansons qui furent faites à l'époque du siége; nous en avons remarqué une en patois Lyonnais; elle est consacrée à la louange des vertus merveilleuses de ces bons Jacobins qui descendaient volontiers de leurs taudis, pour habiter des hôtels, et à qui leur ardent républicanisme portait bonheur. Cette pièce mérite d'être citée, et comme échantillon du patois lyonnais, et comme document historique.

FAITE EN 1794.

L'univers et la patrie
Veni tos par ecota
Lo récit tochan, tristie
Qu'à Lyon est arriva.

Digitized by Google

Una cliqua sin culotte,
Par mieux dire de pulliux,
Tot en sortant de la crotte
Voglian monta jusqu'u ciux.

Los infans de Robiespierre,
To celo buveurs de sang,
Nos en fait à tos la guerre,
Velà, ma fi, plus d'un an.
Lo filoux étave en place
Par miux nos tyranisir;
I gn'avave que la crasse
Qui nos faisave soffrir.

I faisian les patriotes
Par vola los braves gens;
I se disian sin culotte
Par égorgi lors parents.
I n'épargnavon personna
Et volavons s'enrichi;
Ils suivavon la marote
Par nos faire tos périr.

I mettavon los séquestres
A tos nos gros magasins.
Par prendre miux à leur aise,
D'inventaire ils n'avons gins.
La nuit, à la grosse brume,
Ils venavon arpilli;
Los gardiens avoua leurs fumes
Portavon à plen tabli.

De matelats, de covertes
Tos leurs lits sont ben garnis,
D'argenterie, de dentelles,
De linge et de biaux habits.
I pillave à draite, à gauche
Portefeuille et assignat,

Digitized by Google

Mais vindra la guillotine
Qui tartous les rangera.

Anx Brottiaux, dans les auberges,
Il n'y avave que par eux ;
Ils se soulave à leur aise,
Au dépind des malhureux.
Celo maudits commissaires
Avouai leurs bonnets de piaux,
Chacun dedins sa misère
Craignave celi boriaux.

Sortant de faire ripaille,
Ils allave à la chession ;
Cela trope de canaille
Vos parlave d'un haut ton.
Quoque fois de miserable
Avave besoin de pan ;
« Vos veni par une carte,
« Vos repasseri deman. »

Celo mâtins de clubistes
Nos traitavont duramin,
Lo pauvre, comme lo riche ;
Ils n'en épargnavont gin.
Avouai leur air temeraire :
« Qu'as-tu fait par la nation ?
« Si tu ne dénonces un frère
« Nos te flanquons en prison. »

Mais, grâce à la Providence,
Notrons bons représentants
Venons de sauva la France,
En détruisant los tyrans.
Y n'en manque pas encore,
Mais y seront tartous pris ;
Bientôt viendra la guillotine,
Tartous les aura raccourcis.

Digitized by Google

Le volume de M. Perenon est accompagné d'un portrait du comte de Précy, général de l'armée lyonnaise, décédé à Marcigny-sur-Loire, le 25 août 1820, à l'âge de 88 ans, et transporté au monument des Brotteaux, le 29 septembre 1821. A la fin des notes, M. Perenon a mis une *lettre inédite*, dans laquelle ce même comte de Précy racontait l'histoire de la sortie et de la retraite des Lyonnais ; elle est datée de Sainte-Agathe-sur-Loire, mars 1794. C'est une pièce à laquelle le nom de l'auteur donne de l'importance, et qui nous paraît empreinte d'une candide bonne foi.

Digitized by Google

XXVIII.

P.-E. BÉRAUD.

Il existe une *Relation du siége de Lyon*, contenant les détails de ce qui s'est passé d'après les ordres et sous les yeux des représentants du peuple français ; *sans nom de ville*, in-8° de 120 pages; — autre édition avec ce titre : *Histoire du siége de Lyon*, ou récit exact des évènements qui se sont passés dans cette ville, sous le commandement du général Précy, et des horreurs qui s'y sont commises par ordre des proconsuls Collot-d'Herbois, Albitte, Fouché (de Nantes) et autres scélérats; par un *officier de l'état-major du siége*, échappé au carnage, et retiré en Suisse ; Lausanne (Paris), 1795, in-8° de 115 pages.

On attribue généralement cet ouvrage à Paul-Emilien Béraud, procureur de la Commune pendant le siége de Lyon, et depuis conseiller à la cour royale de la même ville ; quelques contemporains veulent qu'il soit de feu Etienne-Benoit Rognon, un des plus braves *officiers* qui aient combattu sous

Digitized by Google

le comte Précy, et qui, après le siége, dut son salut à des circonstances presque miraculeuses (1).

Béraud naquit vers 1750 ; le département du Rhône l'envoya, en septembre 1795, au conseil des Cinq-Cents. Béraud mourut le 9 avril 1836 ; il était chevalier de la Légion-d'Honneur et membre de l'Académie de Lyon.

Quoique la *Relation du siége* ait été attribuée à d'autres auteurs, il paraît qu'elle est réellement de lui. On a encore de Béraud le *Compte-Rendu des travaux de l'Académie de Lyon, pendant le premier semestre de* 1813 ; Lyon, imprim. de Ballanche, in-8°. Son fils unique, mort à Nice au mois de juin 1835, fut, en 1807, un des fondateurs du Cerle littéraire, où il lut quelques pièces de vers, qui n'ont pas été imprimées. On peut consulter au sujet de Béraud père, le *Discours sur la Responsabilité du magistrat*, par M. Vincent de Saint-Bonnet, avocat-général ; Lyon, impr. de L. Perrin, 1836, in-8° ; puis la *Table du Moniteur*, et un *Nécrologe lyonnais*, par M. Ant. Péricaud, dans l'*Annuaire de la ville de Lyon*, pour 1838 ; Lyon, Pélagaud, Lesne et Crozet, in-8°, p. 73 de la seconde partie.

(1) Guillon, *Mém.*, t. II, p. 265.

Digitized by Google

XXIX.

CLERJON.

Nous débutions en littérature, et l'on devait nous ménager une entrevue avec Clerjon, lorsque tout-à-coup nous apprîmes sa mort. Au lieu donc d'entendre la voix de l'historien de Lyon, ce fut quelques documents sur sa vie qu'il nous fallut recueillir. Nous le fîmes avec un intérêt ému, et nous seul aurons ainsi payé un tribut historique à la mémoire de Clerjon. Cette notice a trouvé place dans la *Biographie universelle* de Michaud, mais avec un peu moins d'étendue qu'ici.

Pierre Clerjon naquit à Vienne, en Dauphiné, au mois de mars 1800, de parents qui jouissaient d'une modeste aisance. Ses rapides et brillants succès lui obtinrent une bourse au Lycée de Grenoble. Un prêtre du collége s'attacha le jeune Clerjon, espérant lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Le docteur Bilon le détourna de la théologie, et l'engagea à étudier la médecine. Clerjon commença son cours à Lyon, et le termina à Paris, à l'âge de vingt-deux ans. Les travaux aux-

Digitized by Google

quels il se livrait avec peu de ménagement lui causèrent une maladie qui le mit aux portes du tombeau ; les médecins l'envoyèrent alors à Montpellier, dans l'espoir que la douceur du ciel méridional et quelques distractions rétabliraient peu-à-peu sa santé. Quand il se crut hors de danger, il se hâta de rejoindre ses parents, qui venaient de fixer leur domicile à Lyon. Il concourut bientôt pour le majorat de l'Hôtel-Dieu, mais il échoua, sans doute à cause de sa trop grande jeunesse, que rendait plus apparente encore la vive fraîcheur de son teint; Clerjon avait alors vingt-cinq ans. La thèse qu'il soutint à Montpellier lui valut des protecteurs et des amis. Une chaire de médecine lui fut offerte dans cette ville ; il la refusa.

Cependant, ses études habituelles ne détournaient pas son attention de la littérature. Il écrivit un roman, qui parut sous le voile de l'anonyme, et qui était intitulé : *Chroniques françaises, première série*, 8 vol. in-12 ; les quatre premiers contiennent : *Le Curé de campagne, ou la petite ville en révolution*, et les quatre autres : *L'Attaque du pont, ou la fille retrouvée, par Alphonse Lory, membre de l'Académie des Robertins, inspecteur des eaux thermales de la même ville;* Paris, Boulland, 1829-30. Cet ouvrage était empreint de l'esprit niaisement irréligieux qui défrayait alors tant de livres, et toutes les colonnes de quelques journaux. C'était de plus une satire où l'auteur traduisait en scène deux littérateurs lyonnais, qu'il regardait comme ses ennemis. L'un d'eux, celui que son roman désigne sous le nom de M. Mouche, avait laissé échapper contre Clerjon quelques mots inconsidérés, que le docteur prit au vif, dès qu'ils vinrent à ses oreilles.

Un libraire de Lyon crut toutefois apercevoir dans ces essais de jeune homme le germe d'un talent qui pourrait s'essayer à quelque chose de plus utile et de plus sérieux. Il engagea l'auteur à écrire une Histoire de Lyon. Sans s'effrayer à l'aspect d'une tâche aussi pénible, Clerjon se mit à l'œuvre, et l'on vit bientôt paraître, avec le discours préliminaire, une

Digitized by Google

première livraison de son *Histoire*. Ce grand travail, que réhaussait la main d'un peintre lyonnais fort distingué, M. Richard, il le poursuivait avec ardeur, lorsqu'une phthisie du larynx vint l'enlever à ses amis et aux lettres, dans la nuit du 19 au 20 février 1832. Ce fut dans la maison de M. Richard, rue des Augustins, que mourut le docteur Clerjon. Il avait reçu là une bienveillante hospitalité, et surveillait les études du jeune fils de M. Richard.

S'il souffrit cruellement, la religion du moins adoucit l'amertume de ses dernières heures. M. l'abbé Bonnevie le remplit de courage et de calme en face de la mort. Le dernier jour de sa vie, Clerjon priait et priait sans cesse à haute voix : « Il est si doux d'aimer Dieu ! » disait-il avec émotion ; et puis, il priait encore quand il expira. Nous insistons sur ces détails, parce que les opinions religieuses du jeune écrivain ont jeté dans l'esprit de certains lecteurs une idée trop défavorable à son talent. S'il faut déplorer la légèreté voltairienne avec laquelle Clerjon traite en général tout ce qui regarde notre histoire ecclésiastique, il n'en est pas moins vrai que son *Histoire de Lyon*, (Lyon, 1820 à 1831, 4 vol. in-8°), est le premier jet d'un beau monument. Le prêtre qui fut appelé d'abord auprès de Clerjon lui imposa le déni de son livre. Plus prudent et plus sage, M. l'abbé Bonnevie ne molesta point le pauvre malade, et Clerjon se promettait lui-même de faire des *cartons*, s'il revenait en santé. Il avait salué avec amour la révolution de 1830, mais il ne cacha pas qu'il décomptait affreusement, et que l'âge d'or par lui rêvé n'était point encore advenu. On reproche à Clerjon, non point sans quelque justice, de n'avoir pas toujours indiqué les sources où il puisait, et d'avoir quelquefois dénaturé les faits, ou à dessein, ou par défaut d'étude approfondie. Il se livre par intervalles au facile plaisir de faire du roman. Quant à son style, il est pur et abondant, mais un peu diffus.

Les défauts du livre de Clerjon viennent surtout de ce qu'il se hâtait beaucoup trop d'arriver à la fin, car il nour-

Digitized by Google

rissait une grande ambition d'auteur, et se promettait d'écrire autant de volumes que Voltaire. Il avait formé le projet d'une vaste classification de toutes les sciences, et l'étrange disposition de sa bibliothèque témoignait de mille idées bizarres qui lui passaient par le cerveau.

Clerjon touchait à la fin de son quatrième volume, et sa narration expirait avec le règne de François Ier. M. Morin, ancien rédacteur du *Précurseur* de Lyon, et aujourd'hui juge de paix, se chargea de continuer cette *Histoire*, dont le VIe tome a paru au mois de septembre 1838. On a donné en même temps le portrait de Clerjon ; mais ce qui manque toujours, c'est une table à chaque volume ; c'est une table générale des matières, car on ne peut se reconnaître dans le dédale de Clerjon.

F.-Z. Collombet.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR

UN AUTEL VOTIF A JUPITER-DEPULSOR

placé aujourd'hui

AU MUSÉE SAINT-PIERRE.

Dans l'enclos de l'hospice de l'Antiquaille, localité dont le nom est bien justifié par les nombreux débris romains qu'elle a restitués, et que nos historiens lyonnais regardent comme l'emplacement d'un antique palais des empereurs, on trouva, il y a environ seize ans, un autel votif érigé au souverain des dieux. J'assistai, en quelque sorte, à cette découverte, et je m'empressai de relever une copie de l'inscrip-

Digitized by Google

tion, qui me parut curieuse. Eloigné de Lyon bientôt après, je perdis cette copie, que je regrettai plus d'une fois, et j'ignorai long-temps le sort ultérieur de ce débris de l'antiquité. C'est donc avec satisfaction, et comme une ancienne connaissance, que je l'ai retrouvé récemment dans le Musée épigraphique du Palais Saint-Pierre (1), où je faisais d'autres recherches. Comme ce monument est resté inédit, autant que je puis croire, il m'a paru intéressant de le publier avec quelques observations, auxquelles peut donner lieu une étude attentive : ce sera une page de notre histoire, ajoutée à tant d'autres que nous possédons éparses, et qu'une main plus habile entreprendra peut-être de réunir quelque jour.

Je dois d'abord reproduire avec fidélité le texte de l'inscription :

I. O. M.

DEPVLSORI ET
DIIS DEABVSQVE
OMNIBVS ET
GENIO LOCI
T. FLAV. LATINIANVS
FRAEFECTVS
VIGILVM

L'état actuel du monument, fragmenté à sa base, ne permet pas de juger si l'inscription nous est parvenue dans son intégrité primitive, ou bien s'il y manque une ligne, peut-être deux, pour la rendre complète. Elle présente au moins un sens achevé : beaucoup d'inscriptions se terminent ainsi, avec une simplicité elliptique, en quelque sorte, c'est-à-dire sans exprimer littéralement la dédicace ; et s'il y manque quelque chose, ce ne peut être que les sigles V. S. L. M. (2), ou toute autre formule de consécration, usitée sur les monuments votifs, mais sans doute peu importante.

(1) Sous le n° XLII.

(2) Il est reçu généralement qu'elles sont mises pour *Votum Solvit Libens Merito*.

Digitized by Google

On sait assez que ces autres sigles I. O. M. se rapportent à Jupiter, *Iovi Optimo Maximo*, et qu'on les trouve communément sur les inscriptions latines dédiées à ce maître des dieux. Les inscriptions aussi, de même que les médailles, pour ne rien dire des autres documents historiques, nous ont fait connaître un grand nombre de surnoms donnés à ce dieu. Quelques-uns sont tirés des diverses localités où il était spécialement honoré dans quelque temple célèbre : IOVI CASIO (1), IOVI DOLICHENO (2), IOVI POENINO (3). D'autres rappellent le souvenir de quelque évènement remarquable, dans lequel on croyait reconnaître l'intervention spéciale de Jupiter, comme IOVI STATORI (4) ; ou bien, ils expriment quelques-uns

(1) On lit ce nom, notamment, dans deux inscriptions de l'ancienne Corcyre, rapportées par Muratori (*Nov. thes. vet. inscript.*, t. I, pp. VIII, 11, IX, 1). Jupiter-Aurbe *Casius*, ou *Cassius* paraît avoir été honoré particulièrement dans cette île, dont quelques médailles font lire la légende ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ. (La privation de sigma lunaire comme de l'epsilon, etc., m'oblige à imprimer ainsi. On la retrouve plus fréquemment sur les médailles de Séleucie : ce qui doit faire supposer qu'un tel surnom provenait du mont *Casius*, dans la Syrie, où ce dieu avait un temple, représenté sur ces médailles.

(2) Le surnom de DOLICHENVS, DOLICENVS, DOLICHENIVS est mentionné sur un grand nombre d'inscriptions (Gruter, pp. XX et XXI. — Muratori, t. I, pp. IX et X. — Spon, *Miscellan. erud. antiquit.*, p. 79, etc.) On peut en trouver l'origine dans le nom de *Doliche*, ville de la Commagène, dont nous avons des médailles impériales avec la légende ΔΟΛΙΧΑΙΩΝ.

(3) Avec quelques variantes dans l'orthographe, ce surnom se lit sur la plupart des nombreuses tablettes en bronze, portant des inscriptions votives, qui ont été trouvées à diverses époques au Grand-Saint-Bernard, et que l'on conserve dans le petit Musée de l'hospice. Elles prouvent, ainsi que d'autres découvertes faites au même lieu, que Jupiter y était honoré sous ce titre. Les *fac simile* de toutes ces inscriptions m'ont été communiqués par M. le docteur Commarmond, qui se propose de publier l'ensemble de ces monuments. On lit aussi dans Muratori (t. I, p. VIII, 5 et 6), DEO PENNINO, et IOVI APENINO.

(4) Jupiter arrêtant les Romains qui fuyaient devant leurs ennemis prit de là, comme on le sait, le surnom de *Stator* (Liv. I, 12). On le voit nommé ainsi dans plusieurs incriptions de Gruter (p. XXIII, 3, 4 et 5). De nom-

Digitized by Google

des attributs spéciaux du souverain de l'Olympe : IOVI CONSERVATORI (1), IOVI FVLGERATORI (2), IOVI VLTORI (3), etc. Le surnom de DEPVLSOR est beaucoup moins connu ; et je me souviens qu'à l'époque où notre monument fut découvert, des hommes ayant quelques prétentions en archéologie, disaient partout qu'on le voyait pour la première fois. Ils se trompaient cependant ; on le connaissait déjà dans quelques inscriptions publiées par Gruter et par Muratori. C'est au premier que nous devons celle-ci qui paraît fort défigurée (4) :

I. O. M.

DEPVLSOR. AVL
P. CEIONIVS. D. C. POE
SACERDOTALE. VE
PRO. SALVTE
SVA. ET. VESPECIATIAE
CAESIAE. VXORIS
HEREDVMQ. SVORVM
OMNIVM

V. S. L. M.

Muratori donne les trois suivantes, qui paraissent avoir été trans-

breuses médailles de Sévère Alexandre, de Gordien-Pie, de Gallien, etc., font lire aussi IOVI STATORI, ou IOVIS STATOR.

(1) Ce surnom de Jupiter est fréquent dans les inscriptions, et plus encore aux revers des médailles impériales.

(2) Ou bien FVLGVRATORI (Gruter, p. XXI, 4, 5, 6, etc.)

(3) Le célèbre Panthéon élevé par Agrippa était dédié IOVI VLTORI, comme nous l'apprenons de Pline (*Nat. hist.*, XXXVI, 15). Jupiter est ainsi qualifié sur une inscription de Muratori (t. I, p. XI, 2), et sur plusieurs médailles de Sévère Alexandre.

(4) *Inscript. antiq.*, p. XX, 3.

Digitized by Google

crites avec plus de fidélité, ou qui, du moins, sont beaucoup plus intelligibles (1) :

IOVI. DEPVLSORI
PRO SALVTE. DOM.
N. IMP. M. AVR. AN
TONINI. PII. AVG.
MARCVS SPERAT.
DISP. V. S. L. M.

—

IOVI
DEPVLSORI
ARMIA
VSSINA
EX VOTO
POSVIT

—

IOVI DEPVLSORI
ET NYMPHIS. Q.
LVCCIVS MAXI
MVS. V. S. L. M.

Un assez grand nombre d'inscriptions antiques nous font lire, en termes plus ou moins semblables, les consécrations DIIS DEABVSQVE OMNIBVS, et GENIO LOCI, qu'on vient d'observer sur notre monument de l'Antiquaille. On les y voit également quelquefois à la suite de la dédicace principale à quelque divinité d'un ordre supérieur, et notamment à Jupiter, comme dans celle-ci. Je me bornerai à en rapporter une consacrée par le préfet de la cinquième légion,

(1) *Nov. thes. vet. inscript.*, t. I, p. IX, 8; t. IV, p. MCMLXXVII, 4 et 5.

Digitized by Google

au souverain des dieux, à toutes les autres divinités, et au génie local. A l'exception du titre *Depulsor* qu'on n'y trouve pas, et du nom du personnage, qui est différent, elle est tout-à-fait identique à celle de Lyon : je la tire du recueil de Muratori (1) :

I. O. M.

ET DIIS DE
ABVSQ. ET
GENIO. LOCI
OPTATVS
PRAEF. LEG.
V. M. C. V. L. S. M.

Revenons maintenant à l'épithète DEPVLSORI, que notre inscription donne à Jupiter. Je ne trouve pas qu'aucun des écrivains de Rome l'ait désigné par un tel surnom. Mais son origine, du verbe *depellere*, offre un rapport bien frappant avec une épithète grecque plus précise, qui semble nous en fournir l'explication : celle d'Ἀλεξίκακος appliquée à Jupiter lui-même dans le premier vers du *Proœmium* du poème sur les pierres (περὶ λίθων), attribué à Orphée (2). Elle se trouve, dans plusieurs écrivains de l'antiquité, pareillement donnée à deux autres dieux dont le culte n'était pas moins varié, Apollon et Hercule. Le premier était honoré sous ce nom à Athènes. *Apollinem appellentem mala intelligas*, dit Macrobe, *quem Athenienses ἀλεξίκακον, appellant* (3). Pausanias en avait parlé dans le même sens, en deux endroits (4).

(1) *Nov. thes.*, p. XI, 9.

(2) Ὀρφέως ἅπαντα, etc., édit. d'Hamberger, Leipzick, 1764, in-8°, p. 294. — On peut remarquer que dans la version latine placée en regard du texte grec de cette édition, les mots ἀλεξίκακοιο Διὸς, qu'on lit dans le vers dont il s'agit, sont rendus par ceux de *malorum depulsoris Jovis.*

(3) *Saturn.*, I, 17.

(4) *Attic.*, 3; *Arcad.*, 41.

Digitized by Google

Hercule fut surnommé de même, selon Varron : *Herculem quoque cognominatum* ἀλεξίκακον *ab eo quod defensor esset hominum* (1). On le trouve ainsi mentionné par Lactance, à l'occasion d'Apollonius de Thyane, auquel les Ephésiens avaient élevé une statue sous le nom de ce dieu, pour les avoir délivrés de la peste : *Simulacrum ejus, sub Herculis Alexicaci nomine constitutum, ab Ephesiis etiam nunc honorari* (2). Hercule est appelé de même dans une inscription grecque rapportée par Muratori (3) :

Η Ρ Α Κ Λ Ε Ι
Α Λ Ε Ξ Ι
Κ Α Κ Ω Ι
Δ Α Η Ε Ι Ρ Ι
Ο Ι

Philostrate, qui raconte en détail l'évènement auquel Lactance fait simplement allusion, donne à Hercule un autre surnom, mais dont la signification est à peu près identique ; il l'appelle ἀποτροπαίος (4).

Les Romains aussi eurent une divinité qui porta un nom tout-à-fait analogue dans sa signification: du vieux terme latin *averruncare*, qui a le sens d'*avertere*, ils firent le dieu *Averruncus*. *A vertendo averruncare*, dit Varron, *ut deus qui iis rebus præest, Averruncus. Itaque ab eo precari solent ut pericula avertat* (5). Aulugelle en parle de même, comme d'un dieu qu'on invoquait pour éloigner les fléaux qui menaçaient les personnes et les fruits de la terre : *In istis autem dis quos placare oportet, uti mala a nobis, vel a frugibus*

(1) *De ling. lat.*, VI, 5.

(2) *Divin. Institut.*, V, 3.

(3) *Nov. thes.*, t. I, p. LXII, 9.

(4) Eloigné de ma bibliothèque, en ce moment, je ne puis vérifier la citation, et ne la fais que sur l'autorité des annotateurs de Lactance. Au reste, ce même nom ἀποτρόπαιος est donné à plusieurs divinités par les auteurs anciens. (Voir le *Thes. ling. græc.* de Henry Etienne sur ce mot).

(5) *De ling. lat.*, VI, 5.

Digitized by Google

natis amoveantur, Averruncus quoque habetur, et Robigus (1).

Les diverses divinités dont je viens de rappeler les noms ou surnoms, étaient donc considérées comme écartant les maux divers que les mortels ont à redouter ; et ces noms eux-mêmes expriment tous équivalemment la même idée. Les soins d'Apollon *Alexicacus* paraissent avoir eu pour objet principal d'éloigner les maladies : c'est ce qu'indiquent les textes cités, et les fonctions de médecin attribuées ailleurs au fils de Latone, aussi bien qu'à Esculape. Les mêmes fonctions sembleraient aussi avoir appartenu à Hercule ; mais peut-être ces surnoms lui étaient-ils donnés pour son zèle à détruire les monstres. *Averruncus*, suivant Aulugelle, aurait eu des attributions plus variées.

Quant à Jupiter *Alexicacus* ou *Depulsor*, on peut supposer que son pouvoir, comme roi des immortels, ne se bornait point à une spécialité, mais s'étendait à toutes les calamités qui ont coutume d'affliger les hommes, en commun aussi bien qu'en particulier, dans les choses, comme dans les personnes. Ici, peut-être, l'invocation solennelle de toutes les divinités, conjointement avec leur souverain, DIIS DEABVSQVE OMNIBVS, supposerait l'importance du bienfait auquel l'inscription est relative ; et celle aussi du génie tutélaire de Lyon, GENIO LOCI, autoriserait à croire qu'il s'agissait non pas d'un bienfait particulier, mais d'un évènement public, et de nature à intéresser la cité entière. La qualité de celui qui érigea le monument peut confirmer ces conjectures et leur donner encore quelque chose de plus précis.

T*itus* FLAV*ius* LATINIANVS n'est point un personnage historique, ni qui puisse par lui-même nous arrêter d'une manière utile. Il pouvait appartenir à la famille des Vespasiens, dont il portait le nom patronymique et le prénom ordinaire ; son surnom est moins connu, et je ne le trouve pas dans les recueils d'inscriptions que j'ai sous la main (2). Mais la place qu'il remplissait, celle de PRAEFECTVS VIGILVM, et la destination du corps qu'il commandait nécessitent quelques recherches.

(1) *Noct. Att.*, V, 12.

(2) On trouve souvent les noms *Latinus* ou *Latinius*.

Digitized by Google

Sous le nom de *Vigiles*, on désignait dans la milice romaine les soldats de garde durant la nuit, laquelle était divisée en quatre parties, de trois heures chacune, appelées *vigiliæ* (1). *Quia impossibile videbatur*, dit Végèce, *in speculis per totam noctem vigilantes singulos permanere, ideo in quatuor partes ad clepsydram sunt divisæ vigiliæ, ut non amplius tribus horis nocturnis necesse sit vigilare* (2). Il est inutile d'entrer sur ce point dans de plus grands détails, qui pourraient, à la vérité, présenter quelque intérêt, mais qui resteraient étrangers à l'objet de cette notice. Dans les camps, en effet, les soldats chargés successivement d'un tel service, ne formaient pas un corps spécial ; ils ne pouvaient donc avoir un chef qui prît en aucune façon le titre permanent de *Præfectus vigilum*.

Mais ce même nom de *Vigiles* était donné, hors de l'armée, à des hommes employés à un service qui, à certains égards, n'était pas sans analogie avec celui-ci. C'étaient des gardes établis, soit pour exercer une police nocturne, soit pour prévenir ou arrêter les incendies qui fréquemment avaient dévasté Rome. Lydus, écrivain grec du Ve au VIe siècle, parlant du *Præfectus vigilum*, περὶ τοῦ ὑπάρχου τῶν νυκτῶν, fait remonter cette institution jusqu'aux oies du Capitole (3). Appien en place l'origine sous le triumvirat (4). Mais Dion Cassius, plus exact, nous apprend qu'elle fut créée par Auguste, qui l'organisa militairement, lui donna une solde régulière, et mit à sa tête un chevalier (5). Suétone en fait aussi mention au règne de ce prince : *Adversus incendia excubias nocturnas et vigiles commentus est* (6).

Les jurisconsultes romains confirment ce fait, et nous apprennent d'assez nombreux détails. Nous savons d'eux qu'Auguste en forma sept cohortes, chargées chacune de surveiller deux régions de la

(1) On peut voir Crusius, *de Nocte et nocturnis officiis tam sacris quam profanis*, Bremæ, 1660, in-12.

(2) *Institut. rei milit.*, III, 8.

(3) *De Magistratibus reipublicæ romanæ*, I, 50.

(4) *Bell. civ.*, V, 746.

(5) *Hist. rom.*, LV, 566.

(6) *August.*, 30.

Digitized by Google

ville, et commandées par autant de tribuns, au dessus desquels était placé le *Præfectus vigilum. Septem cohortes opportunis locis constituit, ut binas regiones urbis unaquæque cohors tueatur, præpositis eis tribunis, et super omnes spectabili viro, qui* PRÆFECTVS VIGILVM *appellatur* (1).

Cet officier, magistrat en même temps, avait des pouvoirs fort étendus contre les incendiaires, les voleurs, etc., comme on le voit par ce qui suit dans l'endroit du digeste que je viens de citer. *Cognoscit Præfectus vigilum de incendiariis, effractoribus, furibus, raptoribus, receptatoribus; nisi si qua tam atrox, tamque famosa persona sit, ut Præfecto urbis remittatur. Et quia plerumque incendia culpa fiunt inhabitantium, aut fustibus castigat eos qui negligentius ignem habuerunt, aut severa interlocutione comminatus fustium castigationem remittit.... Adversus capsarios quoque, qui mercede servanda in balneis vestimenta suscipiunt, judex est constitutus, ut si quid in servandis vestimentis fraudulenter admiserint ipse cognoscat* (2).

Le *Præfectus vigilum* était tenu de veiller toute la nuit, et sa troupe devait être munie des instruments qui lui étaient assignés : des crocs et une espèce de hâche ; ils avaient aussi à prendre soin que chaque locataire eût chez lui une certaine quantité d'eau, en cas d'incendie. *Sciendum est autem Præfectum vigilum per totam noctem vigilare debere ; et coerrare calciatum, cum hamis et dolabris. Et curam adhibeant omnes inquilinos admonere, ne negligentia aliqua incendii casus oriatur : præterea, ut aquam unusquisque inquilinus in cœnaculo habeat, jubetur admonere* (3).

Parmi les détails que je n'ai pas traduits, il faut remarquer ces expressions *coerrare calciatum*. Sans doute il est question ici d'un genre de chaussure particulière, assignée aux vigiles et à leurs chefs, dans le temps de leur service. Si l'on suppose qu'elle était faite d'une espèce de sparterie, matière propre à rendre leur marche plus légère, plus silencieuse, et à favoriser ainsi l'exercice de leur sur-

(1) *Digest.*, XV, 3.
(2) *Ibid.*, § 1 et 5.
(3) *Ibid.*, § 3 et 4.

Digitized by Google

veillance, on se rendra, ce me semble, un compte satisfaisant du nom de *sparteoli*, terme de mépris, autant qu'on peut croire, employé par les soldats à l'égard de cette milice pacifique. Nous le trouvons chez un ancien scholiaste de Juvénal, à l'occasion de deux vers que je citerai bientôt : *Per translationem*, dit-il, *disciplinæ militaris sparteolorum Romæ, quorum cohortes ad tutelam urbis cum hamis, et cum aqua vigilias curare consueverunt vicinis.* C'est ainsi qu'on peut aussi entendre Tertullien, lorsque, parlant des somptueux banquets en l'honneur de Sérapis, qu'il oppose aux simples agapes des chrétiens, il suppose que les feux allumés pour les préparer pouvaient donner l'alarme aux surveillants chargés d'arrêter les incendies : *Ad fumum cœnæ serapiacæ sparteoli excitabuntur* (1).

Nous avons vu encore que ces *Vigiles* devaient être armés de crocs et de hâches, destinés sans doute à trancher et arracher les portions des édifices qu'il fallait sacrifier au feu pour sauver le reste. Ces instruments sont nommés par d'autres auteurs dans des cas semblables. Juvénal mentionne ainsi les crocs :

Dispositis prædives hamis vigilare cohortem
Servorum noctu Licinus jubet (2).

Pline le Jeune les compte aussi parmi les instruments propres à remédier aux incendies : *Nullus usquam in publico sipo, nulla hama, nullum denique instrumentum ad incendia compescenda* (3).

(1) *Apologet.*, 39.

(2) *Sat.*, XIV, v. 305.

(3) *Epist.*, X, 42. Le siphon, *sipo* ou *sipho*, dont parle Pline, en cet endroit, servait à élever l'eau pour les incendies, et tenait lieu de la pompe que les anciens ne paraissent pas avoir connue. Saint Isidore de Séville en parle en ces termes : *Siphon vas appellatum, quod aquas sufflando fundat. Utuntur hoc orientales. Num ubi senserint domum ardere, currunt cum siphonis plenis aquis, et extinguunt incendia : sed et cum aras expressis ad superiora aquis emundant* (*Origin.*, XX, 6). On peut voir encore ce qu'en dit Hesychius, au mot σίφων. Des procédés si imparfaits rendaient bien nécessaire l'opération de couper et d'abattre.

Digitized by Google

Le nom de *dolabra* donné à divers outils tranchants, destinés au travail du bois, à l'agriculture, etc., était aussi celui d'un instrument dont les soldats se servaient dans les siéges ; on le trouve en plusieurs endroits des historiens latins, notamment dans ce passage de Tacite : *Mox conversus ad singulos, num secures dolabrasque, et cetera expugnandis urbibus, secum attulissent? rogitabat* (1).

On trouve fréquemment dans les recueils d'inscriptions les noms et qualités de préfets, tribuns, centurions et soldats de ces *Vigiles;* et les monuments de cette classe pourraient former une série fort nombreuse. On pourrait y puiser bien des détails variés qui ajouteraient aux notions rappelées plus haut sur l'organisation et l'emploi de ce corps ; mais de plus longues recherches dépasseraient les limites étroites que j'ai dû fixer à cet article. Je me contenterai de constater deux faits qui résultent de l'examen de ces monuments. Plusieurs inscriptions font lire les titres de PRAEFECT. VIGILVM. ET ARMORVM (2). On pourrait en conclure, ce me semble, que la conservation des arsenaux fut quelquefois liée aux autres attributions de cet officier supérieur.

Je trouve encore dans une inscription de Gruter (3) : un C. VIRRIVS IVCVNDVS VEXIL*larius* COH*ortis* II VIG*ilum;* une autre de Muratori (4) nomme un vexillaire d'une centurie de la même cohorte; une autre du même recueil (5) donne les noms d'un préfet, de sept centurions et de *signifer* de la septième cohorte. Ainsi, les *Vigiles*, organisés, ce semble, pour faire leur service de police par petits détachements, avaient cependant aussi leurs diverses enseignes, comme les autres corps de la milice ; et cela, non pas seulement par cohorte, mais encore par centurie.

Nous avons vu qu'Auguste, en instituant à Rome cette troupe gardienne de la tranquillité publique, l'avait composée seulement de

(1) *Hist.*, III, 20.

(2) Muratori, *Nov. thes.*, t. II, pp. DCCCXIII, 4, et DCCCXXXVIII. 1 ; t. IV, p. MMXXV, 4.

(3) *Inscript. antiq.*, pp. DLXIX, 1, et DLXX, 3.

(4) *Nov. thes.*, t. II, p. DCCCXL, 2.

(5) *Ibid.*, DCCCLXXVI, 1.

Digitized by Google

sept cohortes, nombre qui formait la moitié de celui des régions de la ville. Cette première organisation s'étendit sans doute successivement dans la suite, et le nombre des cohortes fut considérablement augmenté, comme nous l'apprend Publius Victor, ou l'auteur de l'ouvrage, sur les divers quartiers de Rome, qui porte son nom. Cet écrivain place, en effet, cinq cohortes de *vigiles* dans la deuxième région ; sept, dans la cinquième ; trois, dans la sixième ; sept, dans la septième ; six, dans la huitième ; trois, dans la douzième : sept, dans la quatorzième ; en tout trente-huit. Sans doute, l'accroissement de la ville et de sa population, et cette démoralisation progressive qui hâtait les destinées du peuple romain, devenaient autant de causes de désordre, et rendaient nécessaires de nouveaux moyens de surveillance et de police.

Les auteurs anciens que nous possédons, ne nous ont pas appris s'il existait une semblable milice dans les diverses villes des provinces de l'empire. Mais il est fort naturel de présumer que des cités populeuses ne restèrent pas dépourvues d'une pareille surveillance, et que la ville de Munatius Plancus eut aussi ses cohortes de *vigiles*, chargées, comme celles de Rome, de la police nocturne en général, et plus particulièrement du soin de prévenir les incendies, ou d'y porter secours. Si cette sage institution n'existait pas dans notre ville dès le règne d'Auguste, l'affreux incendie qui la désola et faillit la détruire sous le règne de Néron, dut bien faire comprendre l'importance de nouvelles précautions contre un fléau si redoutable.

On peut donc supposer, avec toute vraisemblance, que Titus Flavius Latinianus commandait, non pas les cohortes gardiennes de la sûreté de Rome, mais plutôt un corps semblable organisé dans l'antique *Lugdunum*. Quelque inférieure que fût cette ville à la capitale de l'empire et du monde, ce que les anciens m'ont fourni de détails sur les fonctions du *Præfectus vigilum* fait assez voir de quelle considération devait jouir aussi le Lyonnais qui en était revêtu. Ce que j'ai indiqué déjà, et qui paraît plus important, c'est que ce titre peut faire connaître d'une manière plus précise, bien qu'encore conjecturale, le genre de bienfait qui motiva l'acte religieux mentionné dans notre inscription. Qaand on rapproche du monument

Digitized by Google

votif la qualité de celui qui l'érigea, on est, en effet, porté à croire qu'il s'agissait bien moins d'une guérison, ou de tout autre faveur personnelle, que d'un évènement public, et se rattachant aux fonctions de Latinianus, comme la délivrance d'un danger d'incendie, de sédition, de pillage, délivrance attribuée à la protection des dieux, et due peut-être aussi à la vigilance, à la sagesse, au courage du *Præfectus vigilum.*

Cet évènement, et ce vœu à Jupiter-*Depulsor*, et au génie tutélaire de la cité lyonnaise, auraient-ils quelques rapports avec les faits politiques et militaires dont Lyon fut le théâtre, lors de la lutte entre Albin et Sévère pour la souveraine puissance, et qui durent plus d'une fois compromettre la sûreté de la ville? On ne peut que le conjecturer; mais cette conjecture est vraisemblable, et je l'admettrais volontiers. Je dois faire observer du moins, en terminant cet article peut-être un peu long, que le GENIVS LOCI, invoqué ici avec le roi des dieux, rappelle un des revers les plus rares et les plus intéressants des médailles romaines d'Albin qui lui donnent le titre d'Auguste, et qu'on peut croire avec vraisemblance avoir été frappées dans notre ville. Pour le dénier d'argent dont je parle, cette conjecture est changée en certitude par la légende GEN. LVG. COS II, qui mentionne son nom. Dans la figure nue qu'on y voit debout et la tête crénelée, cette même légende nous fait reconnaître le génie protecteur de *Lugdunum;* et l'aigle placé à ses pieds, attribut ordinaire de Jupiter, semble supposer également la protection du souverain de l'Olympe.

H. G.

Digitized by Google

MINE D'OR

A SAINT-MARTIN-LA-PLAINE,

CANTON DE RIVE-DE-GIER (LOIRE).

Il parut, il y a quelque temps, dans la *Revue du Lyonnais*, un article qui a pour titre : *Découvertes, Mine d'or aux environs de Lyon, à Saint-Martin-La-Plaine*. L'auteur de cet article mettait en doute l'existence de la mine d'or dont parle l'historien P. Mathieu. Voici comment s'exprime M. Péricaud après avoir cité les trois auteurs qui se sont copiés successivement sur la foi d'Alléon Dulac : « Quant à la coupe qui provenait aussi de la même mine et qu'on voyait encore dans le trésor de l'Abbaye royale de Saint-Denis en 1765 ; je n'ai jusqu'à présent que le seul Alléon Dullac pour garant de cette assertion. Il serait donc possible qu'il n'y eut rien de bien positif dans ce fait; peut-être en est-il de même du récit de Mathieu relativement à la découverte de la mine ; car tout ce qu'il dit à ce sujet m'a paru bien vague. N'aurait-il pas dû déterminer d'une manière plus précise qu'il ne l'a fait le lieu où était située la vigne dans laquelle un paysan trouva le petit caillou tout broché d'or.

Digitized by Google

Ainsi, jusqu'à plus ample informé, je suis très porté à croire que si l'existence de la mine eût été réelle, on ne serait pas resté depuis plus de deux siècles, sans faire de nouvelles tentatives afin de découvrir l'endroit où gît cette boue jaune pour laquelle les hommes remuent ciel et terre, et de laquelle les méchants n'ont jamais assez. »

Les renseignements que demande M. A. P. je m'empresse de les lui fournir, regrettant seulement de n'avoir pas eu plus tôt connaissance de l'article qui les a provoqués. La mine d'or dont parle l'historiographe P. Mathieu a existé réellement non dans un lieu voisin de Saint-Martin-La-Plaine, mais bien sur le territoire même de cette commune, près du hameau de Bissieu, dans une vigne connue dans les titres sous le nom de la *Mine* et avant 1602 sous celui de la *Grangeasse*. Il est très vrai que le premier caillou tout broché d'or fut trouvé par un paysan qui travaillait dans cette vigne ; la tradition du pays en fait foi. On est revenu, il est vrai, à diverses reprises sur les travaux et ils ont cessé définitivement au milieu du dernier siècle, parce que l'or était d'un titre trop bas, et que d'ailleurs il était si difficile de le tirer qu'il ne payait pas les frais de l'exploitation.

Les dernières recherches faites en 1745 furent poussées avec la plus grande activité. Un délégué du gouvernement vint de Saint-Etienne se fixer à Saint-Martin pour surveiller les travaux. Des ouvriers étrangers au pays furent seuls employés à extraire le minerai soit qu'ils fussent plus habiles, soit qu'on voulut par là prendre des mesures pour protéger la mine contre la cupidité. Toutefois par une faveur spéciale et en compensation du dommage occasionné dans son champ, le propriétaire *Antoine Guillermet* put avoir le droit d'y travailler moyennant un salaire de un franc par jour et, en outre, il lui fut donné un brevet d'exemption de la milice. Sept galeries de huit pieds de dimension furent pratiquées dans le rocher ; et pour donner un libre et facile écoulement aux eaux de la mine, on ouvrit une percée destinée à les porter et à les dé-

Digitized by Google

verser dans le ruisseau de Bozençon. Six mille francs ayant été dépensés sans qu'on ait pu parvenir à un résultat avantageux, le directeur irrité et déçu dans ses espérances fit couper les cordes et jetter dans le puits tout le matériel qui avait été construit à grands frais. La mine d'or fut comblée avec des déblais pierreux ; et, depuis ce temps abandonnée, elle ne reçoit que la visite de voyageurs pacifiques, de quelques rares amateurs ou de quelques ménéralogistes et, j'allais l'oublier, tout récemment d'un gros spéculateur et d'un infatigable actionnaire, mais tous deux sages et prudents, que n'avaient pas séduit les pompeuses annonces des mines d'or de la Gardette ou de l'exploitation houillière à Rive-de-Gier au capital de 700,000 f.

En attendant la venue de circonstances meilleures, constatons l'existence d'un gîte minéral dans cet endroit. Des paillettes d'or ont été trouvées dans le lit de la petite rivière de Bozençon qui coule tout près delà et sur le territoire de la mine des pierres métalliques se présentent sous la forme de blocs siliceux de couleur noire ; on y voit des stries parallèles, auxquelles adhère une substance vert jaunâtre. Le quartz est en général dur et compacte, quelquefois poreux et entremêlé de pyrites et d'oxide de fer noir.

Mon intention n'étant pas de parler minéralogie, ce à quoi j'avoue être fort peu habile, mais bien de constater un fait qu'il me soit permis de citer les passages suivants de deux auteurs lyonnais qui ne laisseront plus aucun doute sur l'existence de la mine d'or de Saint-Martin-La-Plaine : « Il y a des mines de plomb de Saint-Martin-La-Plaine en Lyonnais. Il s'y est même glissé quelque peu d'or, et il y a des gens qui prétendent en avoir qui en vient. Mais on demeure d'accord qu'il est à si bas titre qu'il n'y aurait pas de quoi payer les frais. Les terriers du pays font mention de ces mines d'or et confinent les pays et les fourneaux dont il y a encore quelques vestiges (*M. d'Herbigny*, *Mémoire manuscrit sur le Lyonnais.*)

Je ne dois pas omettre ici une dernière remarque décisive

Digitized by Google

et qui est une preuve bien authentique que nos anciennes mines d'or et d'argent ne se sont point épuisées comme bien des gens se l'imaginent sans fondement; c'est que la riche médaille dont le roi Henri IV (1) régala les ambasssadeurs Suisses, en renouvellant avec eux en 1602 l'ancien traité d'alliance, était d'un or dont on avait découvert depuis peu la mine dans votre voisinage. Et afin de mieux montrer quelle estime on avait pour cette nouvelle découverte, on voulut la constater dans l'exergue de la médaille, où on lit ces paroles : *Ex auro francigenâ anno fœderis feliciter renovati effosso* 1602 (2). (P. Colonia, *Histoire littéraire.*).

Mais voici qui est plus concluant et qui trouve naturellement ici sa place, ce sont deux actes des registres de la paroisse de Saint-Martin : Le 16 mars 1625 a été baptisée Marie, fille de Antoine Champagnier et Isabeau Pernest, Me travailleur en la mine d'or et du lieu de Tillio... a été son parrain sieur Nicolas Paurot, sous-prévôt de la mine d'or, et sa marraine Claudine, fille de Antoine Buer du lieu de Millicieu, paroisse de Saint-Martin-La-Plagne en Lyonnois.

A. Parrin, curé-archiprêtre du Jarez.

Le jour St-Michel-Archange 1625 a été baptisée Clémence, fille de George Liens, un travailleur en mines d'or à St-Martin-Laplagne et de Anne Tisseur a été son parrain Flouris Madinier, maître fileur de soie à Saint-Romain-en-Jarest, sa marraine Clémence Virieu, femme de Pierre Sibert.

A. Parrin, curé-archiprêtre du Jarez.

Quant à la coupe d'or voici ce que j'en puis dire :

Feu M. Monteiller, ancien président du tribunal de Saint-

(1) P. Daniel, vie d'Henri IV.

(2) On conserve dans les Archive de l'Hôtel-de-Ville de Lyon la lettre de nos rois au sujet de nos mines qui sont dans le Lyonnais.

(*Note du P. Colonia*).

Digitized by Google

Étienne, résidant à Saint-Martin-La-Plaine m'a assuré bien des fois avoir vu avant la révolution française, au trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis, une coupe d'or sur laquelle étaient gravés d'un côté ces mots : *Vase faiçt de l'or de la mine de St-Martin-La-Plaine*, et, de l'autre, ceux-ci : *Offert à Marie de Médicis*. Dans un second voyage qu'il fit après la révolution, M. Monteiller chercha en vain son vase chéri ; il avait disparu.....

Les détails que je viens de donner et que je certifie être très exacts, ne permettent d'élever aucun doute fondé sur l'existence d'une mine d'or dans la commune de Saint-Martin-La-Plaine. Les faits que j'ai mentionnés sont constants et irrécusables. Je termine en disant que le sol et le trèfonds de cette commune sont riches en productions minérales. Dans la partie la plus voisine de Rive-de-Gier on exploite avec succès des carrières de charbon. Dans les territoires de Chagneux, du Cret-de-Bissieux, du Plomb-du-Sud on a trouvé du fer, du plomb, de l'antimoine et même de l'argent. Faut-il attribuer le peu de succès des travaux à une absence d'exploration ou à une mauvaise direction des fouilles, c'est ce qu'il ne m'appartient pas d'examiner. Mais soit àraison du peu de profit soit par sagesse, les habitants de St-Martin-La-Plaine foulent avec insouciance un sol qui recèle peut-être les minéraux les plus précieux ; ils préfèrent les travaux de l'agriculture qui fait leur bonheur et leur richesse, et à ceux qui s'en étonnent ils répondent que leur affaire est de cultiver la vigne et de labourer leurs champs, sans s'inquiéter de l'or qui sommeille dans les entrailles de la terre.

L'abbé Rimaud,

Vicaire de Saint-Martin-la-Plaine.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UN MARIN.

I.

LES TREIZE POTENCES.

En parcourant le chemin de la vie, en sens plus ou moins inverse, avec plus ou moins de rapidité, plus ou moins de fixité dans le but, de facilité dans les moyens, de volonté au cerveau, et de fatigue au cœur, on s'arrête quelquefois pour se reposer et reprendre haleine; on jette les yeux sur le passé, et les événements, les circonstances, et les hasards qui en ont marqué les différentes phases se détachent et surgissent dans la mémoire, comme aux premières clartés du crépuscule, se dessinent dans l'ombre les formes des objets qui nous entourent. Alors après avoir repassé un à un tous nos souvenirs,

Digitized by Google

les avoir examinés, expliqués, analysés, pressés, tordus pour en tirer quelque émotion nouvelle, voyant que leur effet sur nous est affaibli par le temps et l'habitude, nous éprouvons un besoin instinctif de les communiquer à d'autres.

Écoutez-moi donc, je veux vous dire une histoire de marin, dont le souvenir durera pour moi autant que la pensée; car les actions où il y a du sang et des morts laissent dans l'ame des impressions fortes qui ne s'effacent jamais.

C'était en 1836 dans le mois de juillet, nous filions grand largue, toutes voiles carguées, amure à tribord vers le continent de l'Amérique. Quelques coups de vent, comme il en arrive toujours, pour peu que la traversée soit longue, nous surprirent à la hauteur des Açores. La hardiesse des matelots, et l'intelligence du capitaine nous sauvèrent de toute avarie.

Bientôt traçant un large et profond sillon, au milieu des ondes phosphorescentes, l'*Hercule*, navire trois mâts, de 600 tonneaux, entrait dans les eaux de Boston.

Un *cutter* portant sur son oriflamme le nom glorieux de *Lafayette*, nous aborda, nous jeta un pilote et disparut avec la rapidité d'une hirondelle rasant l'eau.

Le 30, nous mouillâmes dans la rade, et le lendemain nous étions amarrés à l'un des waffs, situé dans le quartier de la ville, appelé Charleston.

Si vous avez vu quelquefois dans une grande ville des voyageurs descendre en hâte d'une diligence, jeter autour d'eux des regards curieux, s'agiter, s'épousseter, se *repimper* et prendre le large comme si la maudite maison ambulante devait encore leur courir sus, vous aurez peut-être une faible idée des transports de joie de nos matelots en débarquant après deux mois de privation et de fatigue. Leurs pieds en touchant la terre semblèrent recevoir une secousse électrique qui leur donna un besoin incroyable de mouvement.

Ils s'éparpillèrent dans la ville, comme des abeilles dans les champs, coururent de tous côtés, cherchant ça et là des observations, des découvertes, des nouvelles, de quoi fournir

Digitized by Google

enfin ample matière aux causeries du gaillard d'avant. On se réunit le soir en cercle de conteurs, on fuma, on but, on boxa, et rien de ce qu'avait recueilli chacun des matelots ne resta ignoré pour ses camarades.

Perdio ! s'écria un Italien, petit, mais vif comme un écureuil, le diable demain va bien rire ; treize bons poteaux sont plantés sur la grève, et certes ce ne sont pas des lanternes que l'on veut y accrocher. — Mille dieux, s'écria un provençal, ce seront bien de vrais fanaux qui nous apprendront à nous autres à éviter cette plage damnée, si jamais..... tu entends..... As-tu vu ces corsaires à travers les grilles de leur prison ? Ils jurent et boivent comme des païens. Ils fileront bien leur câble..... il faut aller leur dire adieu, demain, matelots !... Un pareil coup de vent peut nous arriver, et mille tonnerres! je serais mal à l'aise là haut si l'œil d'un camarade ne commandait pas la manœuvre. Qu'en dis-tu, Charles?—Celui à qui s'adressaient ces dernières paroles était le vrai type du forban. Sa figure était mâle et fière ; sa barbe était longue, épaisse et noire ; un œil sombre, roulant des pensées de brigand, donnait le froid de la mort à ceux sur lesquels il s'arrêtait. On le craignait parce qu'on le savait hardi, et sa force corporelle ajoutait encore à son influence. Oui, dit-il, il faut se souvenir de ses amis à l'heure de leur mort. S'ils sont Américains, et nous Français, il y a du moins un langage qui nous est commun, c'est celui du pauvre contre le riche, de l'opprimé contre l'oppresseur. Demain, ajouta-t-il d'un air de commandement, nous irons voir pendre des hommes, et une étrange expression, comme serait celle de l'ironie mêlée à la rage se répandit sur ses traits.

Il se leva, et passant à côté de moi en se retirant, ce ne sera pas la première fois, me dit-il, que j'aurai vu la corde serrer le cou d'un homme de cœur. — Un jour vous me direz cela; Charles ? —Oui, me répondit-il, à vous je puis le confier—à vous qui comprendrez qu'un forban peut en aimer un autre. (Il devint triste et rêveur).

Digitized by Google

Je vis toute une histoire dans ces quelques paroles. . . .

Quant à l'événement qui conduisait ces hommes à la potence, le voici :

Un bâtiment faisait voile pour les Indes, les matelots maltraités par leurs chefs, comme cela arrive très souvent sur mer, où le frein des lois n'est plus là pour contenir d'injustes volontés, se soulèvent, et jettent par dessus le bord les cadavres sanglants de leurs officiers. Aux yeux de la société ces hommes étaient des assassins ; mais peut-être quelques ames fières, indépendantes, et pénétrées du sentiment de la dignité humaine comprendront cet acte de féroce vengeance. Redoutant la justice dont ils avaient pris la place, ils mirent le cape sur Rio-Janeiro dans le dessein de vendre la cargaison, de s'en partager les bénéfices, et de se perdre au milieu de cette ville, habitée par des gens de toutes nations.

Mais à peine sont-ils arrivés au port que leur crime est connu, et que l'autorité cherche le moyen de s'emparer d'eux ; avertis à temps, ils lèvent l'ancre, et gagnent le large. Leur signalement ayant été envoyé à tous les capitaines en croisière dans ces parages, ils n'osèrent aborder Saint-Thomas, où ils auraient trouvé un refuge.

Repoussés de la société, comme des forçats, ces hommes se livrèrent alors au brigandage et à la piraterie.

Au bout de huit mois, cependant, harassés de fatigue, et entraînés par une force instinctive vers le sol de leur patrie, ils se hasardèrent à descendre sur les côtes du canton de Massachussetes. On les saisit ; traînés à Boston, ils furent jugés et condamnés à mort.

Voilà ce que nous apprîmes le jour de notre arrivée. . .

. . . . . .

Le lendemain un soleil pâle et triste, tout à fait en harmonie avec la scène qu'il allait éclairer, répandit ses lueurs blafardes sur les eaux de la rade, dont on apercevait l'écume contre des rescifs de coquillages.

Les matelots parurent l'un après l'autre sur le pont, parés

Digitized by Google

comme des grenadiers de l'ancienne garde devant passer la revue de l'empereur. Ils avaient le chapeau ciré, rangé coquettement sur le côté de la tête, les cheveux et la barbe peignés, la veste courte et dégagée qui faisait ressortir toute la force de leurs membres musculeux, enfin leur ceinture rouge complétait cette toilette, et ajoutait par son éclat et sa grâce à cet air de fierté et de souplesse qui a tant de séduction auprès des femmes. Cependant un sentiment de rêverie et de chagrin était empreint sur leurs physionomies naturellement si vives et si brusques.

En vain y en eût-il qui voulurent hasarder quelques quolibets ; on ne leur répondit que par un froid silence. — Allons, camarades, s'écria Charles, levons l'ancre, et filons ! puis s'élançant sur les bastingages, il sauta sur le waff.

Tous l'imitèrent. Je me rangeai près de lui. Il sentait l'eau-de-vie. — Oh! pensai-je, n'y a-t-il donc pas de consolation pour le souvenir qui lui ronge le cœur, qu'il en fasse ainsi raison par le tafia. Je les suivis, car moi aussi, je voulais savoir comment mouraient des hommes, qui, pendant tant d'années, avaient affronté la mort à laquelle ils ne pouvaient plus échapper.

Nous marchions à grands pas, fendant la foule qui devenait plus épaisse et plus compacte à mesure que nous approchions du lieu du supplice. C'étaient des vieillards, des enfants, des femmes, de ces gens hideux et dégoûtants qui apparaissent au jour de proscription et de meurtre. Nos bras tombaient sur eux comme des marteaux sur l'enclume. On s'ouvrait devant nous, morbleu ! nous nous sentions ce jour-là, un sang bien chaud dans les veines.

Douze poteaux de même hauteur étaient dressés les uns près des autres, sur un terrain montueux, et dominant la mer dont le clapotement se faisait entendre à peu de distance. Une treizième croix s'élevait au milieu, plus petite que les autres. Elle était destinée au mousse, jeune homme de 16 ans, que l'exemple sans doute avait entraîné dans la révolte de l'é-

Digitized by Google

quipage. Était-ce par ironie ou par pitié que l'on signalait ainsi la différence d'âge des criminels?...

Déjà des murmures d'impatience s'élevaient dans la foule. Elle ne pouvait attendre! Les hommes sont parfois plus féroces que la loi!... Pourquoi s'en plaignent-ils donc? C'est que les passions les font mouvoir eux, et la loi qui est sûre de son arrêt ne compte pas les minutes d'une existence. Bientôt une nouvelle fluctuation de la foule nous annonça l'approche des malheureux condamnés. Ils marchaient lentement au milieu de ces flots de populace plus terribles que les flots de la mer. On se pressait sur leurs pas.

On examinait leurs figures, leur contenance. Ils ne montraient aucune terreur. Le peuple qui eut voulu hurler resta muet devant ce mépris de la mort. Lui formé jadis de l'écume des mers, n'osait insulter à ces écumeurs de mer. Un lien d'affinité semblait paralyser ses sens inertes. Nous ne tardâmes pas à les apercevoir; ils étaient en manches de chemise, marchaient la tête haute et fière, le regard tranquille. Un frisson me courut dans les veines devant cet holocauste offert à la vengeance des hommes. Je me retournai pour voir Charles; sa figure était contractée, et son regard fixé sur la foule semblait la dévorer, l'assassiner.

Les pirates arrivés devant leurs croix, regardèrent la mer d'un air sombre; sans doute ils lui faisaient leurs adieux, sans doute ils regrettaient de n'avoir point péri dans ces vagues qui étaient là devant eux assistant à leur supplice.

L'un d'eux, jeune homme de vingt-cinq ans, au teint brun et pâle, à la physionomie pleine de fierté, d'énergie et de mélancolie, promenait sur la foule un regard ardent et inquiet. Que cherchait-il? que voulait-il à cette foule insensible? que demandait-il en ce monde pour les cinq minutes d'existence qui lui restaient?.. Hélas! c'était de voir, une fois encore, une dernière fois avant de quitter la vie, l'être chéri pour qui seul il la regrettait. Ses yeux s'arrêtent sur chaque tête de jeune fille: il écoute avec anxiété les moindres rumeurs du peuple,

Digitized by Google

avide d'entendre une parole amie. Aucune voix ne lui est connue. Aucun voile blanc ne s'agite pour lui dire adieu!!! adieu à lui qui va mourir!! !! Oh! que la mort lui paraît hideuse dans ce cruel abandon. Sentant son courage faiblir, il s'avançait vers le fatal poteau pour en finir plus vîte avec cette affreuse torture de son ame, lorsqu'une voix forte et émue s'élève au-dessus de la foule et appelle : André!.... Il se retourne, en tressaillant, et aperçoit sur un tertre un peu élevé un homme, son ancien compagnon de voyages, qui agitait son mouchoir en l'air en signe d'adieu. A côté de lui une jeune fille belle, mais d'une pâleur livide était appuyée tremblante contre une roche. André la reconnut à sa jupe blanche, au madras rouge qui lui entourait la tête, à sa chevelure de créole qui s'échappait en longues tresses sur ses épaules. Il la contempla quelque temps, et sa force sembla renaître. Elle pleurait, elle, pauvre jeune fille! pour avoir donné tout son amour à cet homme qui n'avait plus le droit de vivre; pour avoir attaché tout son être à cet être que l'on allait briser violemment!!!! Adieu! cria tout-à-coup André en lui tendant les bras, adieu! prends courage, on se retrouve au ciel!!!! Il le croyait lui, car il aimait!!!! Thome, continua-t-il, souviens-toi de la dernière recommandation de ton ami, veille sur elle et Dieu te bénira!!! et, ne pouvant plus maîtriser son émotion, il s'élança vers la fatale échelle. A peine domine-t-il la foule qu'un cri déchirant se fait entendre!!!! La jeune fille venait de s'évanouir, et Thome la prenant dans ses bras, fuyait cette scène de désolation.

André les vit partir, et parut plus calme. Quel courage pour aimer ainsi et ne pas blasphémer le ciel et la terre!!!!

. . . . . .

Les échelles se dressaient; quelques coups de marteau retentirent et nos ames tremblèrent. L'heure allait sonner. La voix de l'exécuteur se fit entendre. Les corsaires se réunirent par un mouvement spontané, et s'embrassèrent comme des frères; n'étaient-ils pas les fils d'une même destinée?.... Puis

Digitized by Google

s'approchant du pauvre mousse, dont le triste regard semblait chercher dans la foule un cœur de mère, ils l'exhortèrent au courage.

Leurs paroles émurent le peuple. Des cris de femme se firent entendre. Un soulèvement allait éclater ; le bourreau donna à la hâte l'ordre terrible. Aussitôt les fiers pirates, pleins de force et de vie, s'élancèrent d'un pas aussi sûr et aussi léger sur les échelles de bois de leurs potences qu'ils le faisaient jadis sur les échelles de corde de leur navire alors qu'ils le dérobaient à la fureur de la tempête!

Ils offrirent eux-mêmes leurs têtes aux nœuds coulants. On tira les échelles, et l'on ne vit plus que des cadavres. Un valet de la mort montant sur les épaules de chacun d'eux donna le coup de grâce. L'enfant eut le même courage que les plus vieux d'entre les loups de mer. Quelques cris de : grâce, grâce! se firent entendre, il était trop tard!...

La mer resta toujours immobile. Le soleil montra son disque pâle et éteint à travers un ciel brumeux. Quelque chose de morne et de sinistre se répandit dans l'air, et tous les cœurs restèrent glacés.

En me retirant je regardai Charles, sa figure était effrayante. On eut dit que des larmes de feu brûlaient ses yeux dans leurs orbites. Un souvenir d'enfer venait d'être éveillé dans son cœur. Il resta longtemps silencieux et se tournant enfin vers moi — et lui aussi, me dit-il, il est mort avec courage.

Nous fûmes tristes toute la journée. Charles surtout resta en proie à la plus sombre rêverie. Le soir secouant ce linceul de glace qui menaçait de l'étouffer, il courut à la taverne, noyer dans le vin ses émotions douloureuses. Il fit bien. Car lorsque la souffrance saisit le cœur d'un pareil homme, elle lui ronge plus la poitrine en quelques heures, qu'elle ne le ferait à d'autres en plusieurs mois. Plus il y a de vie et d'énergie dans la force de résistance, et plus la lutte est terrible.

Les cadavres des pirates restèrent appendus à leurs gibets. Le lendemain un vent affreux souleva les vagues. La mer

Digitized by Google

roula en mugissant jusqu'aux pieds des poteaux, réclamant les morts qui lui appartenaient, pour leur offrir un tombeau digne de leur destinée, tandisque des oiseaux carnassiers tournoyaient autour d'eux, jetant des cris sinistres sur la mer qui semblait leur disputer leur proie.

C'était horrible à voir !... Treize squelettes de forbans suspendus dans l'air et s'agitant le soir dans le brouillard de la mer, au sifflement aigu des vents, comme une infernale légion de sorciers, voyageant entre le ciel et la terre. . . .

Et certes ceci n'est pas un conte, mais bien une véritable histoire dont j'ai été le témoin.

Alexandre Curton.

Digitized by Google

Revue littéraire.

—

OEUVRES DE M. DE FONTANES

Recueillies pour la première fois et complétées d'après les manuscrits originaux, précédées d'une lettre de M. de Châteaubriand, avec une notice biographique par M. Roger, de l'Académie française, et une autre par M. Sainte-Beuve; Paris, Hachette, 2 vol. in-8°, 1839.

Il y a longtemps que les lettres attendaient cette publication, qui sera bien venue, sans doute, au milieu de cette stérile abondance de livres dont nous sommes entourés. Le nom de Fontanes, placé aux confins de deux littératures et de deux civilisations, aura son éclat spécial et pur, car l'auteur a fait quelques petits poèmes, quelques odes qui étincellent de grâce et de coloris, toujours sous l'inspiration du goût le plus sûr et le plus vrai. C'est la chaste mélodie de Racine, assaisonnée d'une vague teinte de Bernardin de Saint-Pierre et de Châteaubriand. On connaissait, depuis longues années, des fragments de la *Chartreuse de Paris*, du *Jour des morts dans une campagne*, de l'*Essai sur l'Astronomie;* on savait les belles strophes au chantre d'Eudore et de Cymodocée, et tout cela était épars ou incomplet; mais tant d'autres odes, où l'esquise pureté d'Horace s'unit à la grâce facile d'Anacréon,

Digitized by Google

tant de pièces d'un lyrisme ardemment religieux, on n'en soupçonnait même pas l'existence.

Une visite de M. Sainte-Beuve à Mme la comtesse Christine de Fontanes, et une édition subreptice des *Poèmes et Discours* de son illustre père, donnée à Lyon, en 1837, ont été les deux causes qui ont amené la publication de ce recueil. Les manuscrits de l'auteur avaient été conservés avec soin ; quelques vieux amis se sont empressés d'apporter leurs souvenirs, ou bien ce qu'ils pouvaient posséder d'inédit; M. Sainte-Beuve, ce critique zélé pour les réputations qui se perdent ou se cachent dans l'ombre, s'est mis en devoir de coordonner ces nombreux matériaux, puis, grâces à ses efforts, comme aux soins pieux de Mme de Fontanes, et aux conseils de M. de Châteaubriand, le travail s'est trouvé tel que le voici.

Le 1er volume s'ouvre par une lettre de M. de Châteaubriand à Mme de Fontanes ; cette noble et grâcieuse causerie du vieillard est émouvante et belle, comme tout ce qu'il aéc rit. Vient ensuite une Notice biographique dans laquelle M. Roger, de l'Académie française a esquissé la vie de Fontanes ; puis, après cela, on rencontre une longue et poétique étude de M. Sainte-Beuve sur la vie même, sur le caractère et sur les ouvrages de Fontanes. Cet écrit se compose d'une centaine de pages, qui ont coûté à l'auteur deux mois de travail, qu'il ne regrette pas, et qui les valent assurément. Fontanes y est apprécié avec cette judicieuse finesse qui caractérise l'illustre critique, et avec cet instinct sagace qui sait prêter aux écrivains, ou en tirer des grâces qu'on n'y avait pas aperçues, comme Châteaubriand le dit de M. Sainte-Beuve.

Il y a ici de longs fragments d'un poème de la *Grèce sauvée;* le *Verger* s'y trouve refondu par l'auteur lui-même, et disposé en trois chants, sous le titre de *la Maison rustique.* Cet opuscule prendra rang parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Quant aux pièces lyriques, nous remarquerons spécialement celle : *A un Pêcheur*, celle : *Où vas-tu, jeune beauté*, etc; *les stances sur un village des Cévennes*, *les Réflexions sur la mort*

Digitized by Google

d'un Enfant et d'un Vieillard, et il faudrait en nommer plus que cela encore, même en se bornant à ce qu'il y a d'inédit. Nous citerons, de préférence, à cause de sa brièveté, l'odelette *A un Pêcheur;* on y verra une face nouvelle d'un talent si pur et si antique.

Pêcheur, qui des flots de la Seine
Vers Neuilly remontes le cours,
A ta poursuite toujours vaine
Les poissons échappent toujours.

Tu maudis l'espoir infidèle
Qui sur le fleuve t'a conduit,
Et l'infatigable nacelle
Qui t'y promène jour et nuit.

Des deux pêcheurs de Théocrite
Ton sommeil t'offrit le trésor;
Hélas! désabusé trop vite,
Tu vois s'enfuir le songe d'or.

Ici, rêvant sur ma terrasse,
Je n'ai pas un sort plus heureux;
J'invoque la muse d'Horace,
La muse est rebelle à mes vœux.

Jouet de son humeur bizarre,
Je dois compâtir à tes maux;
Viens, que ce faible don répare
Le prix qu'attendaient tes travaux.

La nuit vient; vers le toit champêtre
D'un front gai reprends ton chemin;
Dors content, tes filets peut-être
Sous leur poids fléchiront demain.

Demain peut-être, en cet asile,
Au chant de l'oiseau matinal,
Mon vers coulera plus facile
Que les flots purs de ce canal.

Les deux volumes pourtant de l'édition présente ne renferment pas tout ce que Fontanes a écrit; nous sommes pleins de respect pour le goût des éditeurs, mais néanmoins nous aurions aimé à trouver ici, pour ce qui concerne la poésie, une traduction du *Songe d'Enée*, laquelle fut insérée dans l'*Almanach des Muses;* et, pour ce qui est de la prose, quelques morceaux critiques, dispersés dans le *Magasin encyclopédique* et dans le *Spectateur français*, *au XIX*e *siècle*. Nous aurions sur-

Digitized by Google

tout réclamé en faveur d'un chapitre sur un exemplaire de Virgile qui avait appartenu à Voltaire, et dans lequel Fontanes avait puisé de curieuses remarques, exprimées d'une piquante façon.

En 1792, Fontanes se trouvait à Lyon, d'où il écrivit à Boisjolin une *Epître sur l'Emploi du temps*. Elle allait à son adresse naturelle, car Boisjolin, poète de la trempe de Fontanes, et à qui l'on doit quelques beaux fragments, n'a pas su arracher sa muse à un funeste sommeil. Fontanes lui conseillait de mettre le temps à profit, parce que trop tôt le talent voit venir ses jours de déclin. Il lui disait ensuite :

Que n'es-tu près de moi? Les lieux d'où je t'écris
A l'amant, au poète, offriraient des abris.
Tu chantais le printemps; ses beautés m'environnent.
Du front de cent coteaux que les vignes couronnent,
Mon regard, abaissé sur d'immenses moissons,
Voit des Alpes au loin resplendir les glaçons.
Des fleuves, en fuyant, dans leurs eaux réfléchissent
Une antique cité que les arts enrichissent.
Quel contraste! en ces champs peuplés d'heureux troupeaux,
Des cruels triumvirs ont flotté les drapeaux!
Là, fut placé leur camp; là, des vierges modestes
D'un palais des Césars foulent en paix les restes.
Ces débris sont leur temple, et leurs pieuses mains
Cultivent quelques fleurs sur des tombeaux romains.
De Jupiter couché sur son aigle brisée
La croix fit taire ici la foudre méprisée.
Mais tout change, et, du haut de cette auguste tour,
La croix qui la soumit va tomber à son tour (1).
Ici, plus d'une fois rêva l'auteur d'*Émile*,
Et cet antre écarté fut, dit-on, son asile;
Ami de la nature, il aimait ces beaux lieux.
Qui peindra ces tableaux qu'ont admiré ses yeux?
Pour Delille ou Vernet qu'ils seraient favorables!
Ici, la poésie, au siècle heureux des fables,
Eût dit qu'en ces vallons, dans le mois des amours,
Les nymphes, à dessein reprenant leurs atours,
De la Saône à mes pieds, par le Rhône entraînée
Viennent orner le lit et fêter l'hyménée.
Un jour, ô jour fatal! les nymphes, dans les pleurs,
Rejetèrent soudain leur couronne de fleurs.
Plus de jeux, plus de chants! Les deux fleuves gémirent,
De lamentables voix sur les eaux retentirent,
Qui de ces deux amants l'un par l'autre immolés

(1) On avait ordonné de démolir le cloître de la Visitation.

Digitized by Google

Annoncèrent la mort aux vallons désolés.
Thérèse et Faldoni ! vivez dans la mémoire ;
Les vers doivent aussi consacrer votre histoire.
Héloïse, Abailard, ces illustres époux,
Furent-ils plus touchants, aimaient-ils mieux que vous ?
Comme eux, l'amour en deuil à jamais vous regrette ;
Qu'il console votre ombre et vous donne un poète.

Le poète n'est point encore venu, et ne viendra probablement pas. L'italien Faldoni, maître d'armes à Lyon, et son amante, Marie-Thérèse Lortet, se donnant la mort au pied de l'autel de l'église d'Irigny, sont bien loin d'être aussi touchants qu'Héloïse et Abailard. Le dénouement est chose vulgaire aujourd'hui, et le drame d'ailleurs n'offre vraiment rien de poétique.

La pièce à laquelle ces vers sont empruntés diffère beaucoup maintenant de l'ancienne version ; elle n'a pas même gardé trace de Thérèse ni de Faldoni, et nulle variante ne l'annonce.

Un fragment que nous regrettons de ne pas trouver dans le volume de prose, et qui a été supprimé à dessein, mais dont une faible partie figure au travail de M. Sainte-Beuve, c'est l'*Adresse en faveur des Lyonnais.* « Fontanes se maria à Lyon, « en 1792. Cette union, dans laquelle il devait constamment « trouver tant de vertus, de dévouement et de mérite, fut « presque aussitôt entourée des plus affreuses images. Le « siége de Lyon commença. Mme de Fontanes accoucha de son « premier enfant dans une grange, au moment où elle fuyait « les horreurs de l'incendie. Les bombes des assiégeants tom- « baient souvent près du berceau, que le père dut plus d'une « fois changer de place. Il revint à Paris, en novembre 1793, « pour y vivre oublié, lorsque les députés de Lyon, de *Com-* « *mune Affranchie*, chargés de dénoncer à la Convention de « Robespierre les horreurs de Collot-d'Herbois, qui avait fait re- « gretter Couthon, lui vinrent demander d'écrire leur discours. « Il l'écrivit dans la matinée du 20 septembre ; le brave Chan- « geux, le lut le même jour à la barre, d'une voix sonore (1). »

(1) Sainte-Beuve, pag. LX. — De nos quatre députés, MM. Sain-Rousset,

Digitized by Google

L'adresse de Fontanes se trouve dans le *Moniteur* et dans les *Mémoires* de M. l'abbé Guillon de Montléon.

Le *Bulletin de Lyon*, du 14 frimaire an XIII, présente, comme étant de Fontanes, le quatrain suivant, sur la mort de Desaix :

Tu meurs, brave Desaix ; tu meurs ? Ah ! peux-tu croire
Que l'éclat de ton nom s'éteigne avec tes jours ?
L'Arabe, en ses déserts, s'entretient de ta gloire,
Et ses fils à ses fils la rediront toujours.

Ces vers sont accompagnés d'une traduction latine, qui est de l'abbé Paul :

Dum moreris, moreris, fortissime, nomen et ævum
Num simul æternum disperitura putas?
In vastis te mœstus Arabs, te narrat arenis,
Te soboli soboles dicet et usque suæ.

Delandine, dans son *Tableau des Prisons de Lyon*, rapporte comme étant de lui les quatre inscriptions en vers qui se lisaient sur le cénotaphe élevé à la mémoire des victimes des Brotteaux, lors de la fête funèbre du 29 mai 1795. A.-V. Arnault, dans ses *Mémoires d'un Sexagénaire*, tom. II, embrasse l'opinion de ceux qui veulent que la quatrième de ces inscriptions soit de Fontanes ; il la trouve, et à bon droit, meilleure que les autres, puis il observe que Delandine a laissé passer

Chaussat, Changeux et Prost, celui-ci est le seul qui soit encore vivant. Voyez, dans le *Courrier de Lyon* du 11 août, un article de nous, réimprimé, in-8°, sous ce titre : *Notes critiques sur une édition des Discours et Poèmes de Fontanes*, publiées à Lyon en 1837. Cette édition a été retirée du commerce, et était fort incomplète.

Les *Notes* mentionnées ici furent bientôt suivies d'une lettre insérée dans le *Courrier* du 13 août. Nous croyons devoir la reproduire.

Lyon, 11 août 1837.

Monsieur,

Je viens de lire dans votre journal, l'article de M. C* relatif aux ouvrages de M. de Fontanes.

Il rapporte le fait de la députation qui se présenta à la barre des représentants du peuple, pour émouvoir leurs cœurs sur les souffrances de la cité.

Digitized by Google

un vers faux dans la première inscription, car il ne donne que deux syllabes au mot *lyonnais*. Voici maintenant les quatre vers attribués à Fontanes :

Champ ravagé par une horrible guerre,
Tu porteras un jour d'immortels monuments!
Hélas ! que de valeur, de vertus, de talents
Sont cachés sous un peu de terre!

Nous avions autrefois rendu cette inscription en quatre vers latins que voici :

Aspera perpessi, nimium bella aspera, campi,
Hinc vestro monimenta solo sublimia surgent.
Heu! pietas et prisca fides, heu! funus acerbum!
Exiguo quam multa latet sub pulvere virtus!

La grande gloire de Fontanes, ce fut d'être le défenseur constant des saines doctrines et du bon goût littéraire. Malgré son dévouement à Bonaparte, il savait lui résister et lui résister avec un noble et respectueux courage, ainsi qu'on peut le voir dans la *Notice* de M. Roger et dans l'*Étude* de M. Sainte-Beuve. La gloire encore de ce poète racinien, ce fut de comprendre Châteaubriand et les nouvelles destinées de la littérature française ; alors que des censeurs injustes et amères s'acharnaient contre les *Martyrs*, Fontanes, lui, plaidait la cause d'Eudore et de Cymodocée, en écrivant de belles stances que l'on a retenues. Il fut l'ami de Châteaubriand, et le maître de Villemain. F.-Z. Collombet.

Dans une note il est dit : « Il faut ajouter M. Prost. » Effectivement, mon nom avait toujours été omis dans les diverses histoires de ce temps, et je ne sais comment M. C* a pu en être instruit.

Tout le monde sait les malheurs qui frappèrent Lyon. Gauthier, qu'on distinguait par le nom de Gauthier l'aveugle, organisa, avec l'assentiment des citoyens opprimés de *Commune-Affranchie*, une députation pour porter leurs doléances aux représentants ; elle se composa de MM. Sain-Rousset, Chaussat, Changeux et Prost.

Arrivés à Paris, Gauthier et moi, nous allâmes chez M. de Fontanes, et il fit, dans la matinée, le discours très énergique qui fut prononcé par Changeux d'une voix ferme et sonore. Changeux fut arrêté immédiatement, Chaussat aussi, et je ne restai en liberté, je pense, que parce que j'étais inconnu des frères et amis.

J'ai l'honneur d'être, etc. Prost,
licencié en droit, rue Ste-Colombe.

Digitized by Google

Bibliographie Lyonnaise.

OBSERVATION GÉNÉRALE SUR LA PEINTURE ENCAUSTIQUE, PAR E. C. MARTIN DAUSSIGNY, peintre. Lyon, chez Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, 9. Novembre 1838.

« Pour bien comprendre toute l'étendue du service que M. « de Montabert a rendu aux arts en retrouvant la peinture « encaustique, il est essentiel de considérer quel avantage en « ont retiré les peintres de l'antiquité. »

C'est ainsi que débute M. Martin. Il s'appuie ensuite du texte de Pline le naturaliste, pour prouver l'inaltérabilité de la peinture encaustique des anciens, inaltérabilité qui nous est prouvée sans réplique par l'état des peintures de Pompeï, d'Herculanum et de Stabie, découvertes depuis un demi siècle, après un enfouissement de plus de 1600 années. — L'auteur fait remarquer avec raison qu'il n'en est point ainsi de la peinture à l'huile, dont l'ensemble verdit d'abord généralement, ce qui n'empêche point certaines couleurs de noircir de leur côté, et certaines autres de pâlir à la lumière du jour. Sous ce rapport, et en admettant comme prouvée l'inaltérabilité du procédé Montabert, il n'y a pas de doute que la peinture encaustique, ne soit, malgré ses lenteurs, préférable à tous les autres procédés plastiques actuellement en usage, surtout pour les œuvres d'une grande importance.

Nous prendrons seulement la liberté de la croire très pro-

Digitized by Google

pre à la reproduction du paysage. En effet, ce genre doit une grande partie de sa valeur à d'heureuses combinaisons de *glacis*, de *frottis* et d'*empâtements*, moyens que ne permet pas, à notre avis, la peinture encaustique. Reste encore à savoir jusqu'à quel point l'imagination active du paysagiste s'accomoderait d'un procédé qui le clouerait pendant deux mois devant un ciel, lui qui regarde comme une nécessité de terminer ses fonds dans un très petit nombre de séances, quelque soit la dimension de sa toile. On comprend facilement que le figuriste, une fois son idée conçue, puisse différer l'exécution des différentes parties de son tableau, en intervertir l'ordre, effacer des portions terminées, repeindre en clair sur des fonds noirs, changer un ciel en rochers, une tenture en forêts, des terrains en figures humaines. Pour lui tout ce qui n'est pas figure est accessoire; le ciel n'est que le complément du groupe; les fonds et les détails expliquent et développent l'action; le sujet, je le répète, est tout; et ce sujet occupe le premier plan. Dans un tableau d'histoire, il m'importe donc fort peu que le ciel soit vrai, fin, lumineux; il est même souvent nécessaire que cette base fondamentale d'un paysage soit négligée par le figuriste qui a besoin de toutes ses ressources pour les devants. Dès lors la peinture encaustique sera pour lui d'une heureuse application. Une tête commencée aujourd'hui pourra être abandonnée deux mois, et continuée alors sans inconvénient, car les gammes dont il se sert en général procèdent par tons solides et d'une réalité matérielle, si je puis m'exprimer ainsi. Il est certain de retrouver plus tard sur sa palette, avec un peu de patience et dans un de ses moments d'inspiration, le ton qui le fuit aujourd'hui et qui l'arrête dans son travail. Il réparera même un accident, et repeindra à nouveaux frais sans qu'il y paraisse. Cela provient, je le répète, de la nature de sa palette, qui sans être moins fine et moins subtile, est tout autre que celle du paysagiste. Celui-ci est d'abord soumis à une grande loi première, sans laquelle il n'est point de succès pour lui. *Il est dans la dépendance absolue de son ciel.* Le ciel occupe presque toujours la plus grande partie de sa toile, il se lie aux fonds par les vapeurs, aux premiers plans par la lumière et les reflets, à tout l'ensemble par l'harmonie. Toute la poésie de son œuvre est dans le ciel. Ensuite les teintes de cette partie éloignée du tableau, sont, en général, si fugitives, si doucement fondues, si claires, si impalpables, qu'on ne pourrait les retrouver sur sa palette après la moindre interruption.

Il est donc nécessaire de les poser définitivement, en peu de jours, avant que le sentiment poétique ne se *prosaïse* par le contact des sentiments matériels que réveillent les difficultés

Digitized by Google

d'exécution. Il faudrait au paysagiste une encaustique *illicò*. L'aquarelle serait bien mieux son fait, si l'aquarelle avait quelque valeur et quelque solidité. Or, si la peinture à l'huile est trop paresseuse à son gré, que sera donc le genre Montabert, dont les initiés s'accordent à maudire la pénible lenteur.

Nous sommes très fâché nous-mêmes que le paysage ne puisse profiter de cette heureuse découverte, car sans parler de ses autres qualités elle aurait probablement arrêté l'ère du bon marché qui tue l'art au profit de la marchandise. Néanmoins on doit se féliciter de l'application qui en est faite dans les grands travaux de décoration artistique et de restauration. Ce dernier avantage suffirait pour la rendre inappréciable; nos arrières petits neveux pourront retoucher nos œuvres au bout de dix siècles sans qu'il y ait désaccord.

Revenant à la brochure de M. Martin, nous y remarquons un enthousiasme, bien louable en certains cas ; mais quelquefois injuste. Il est d'usage de dénigrer les anciens travaux au profit des modernes. Ainsi : « Les savantes recherches de M. de « Montabert ont triomphé de toutes les difficultés qui arrêtè- « rent autrefois MM. de Caylus, Vien, Majault, Bachelier, « etc. » Pour nous, il nous semble que ni Caylus ni Majault n'ont été arrêtés. Loin delà ; Caylus et Majault ont publié des méthodes pour peindre à l'encaustique, ils ont fait exécuter des tableaux inaltérables par des artistes distinguées, ils se sont même flattés d'avoir retrouvé les procédés des Grecs perdus depuis tant de siècles (1).

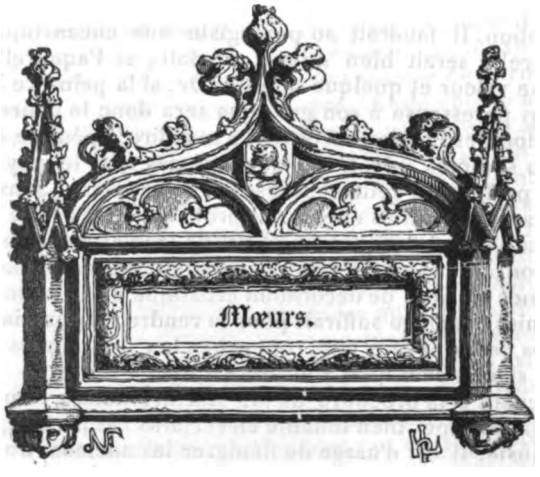
Notre intention n'est point d'exalter à notre tour les anciens au détriment des modernes. Nous désirons seulement que l'on rende à chacun la justice qui lui est due.

Fidèle à ce principe, nous féliciterons M. Martin de la conscience qu'il apporte dans l'étude littéraire de son art, et nous lui conseillerons de pratiquer en grand le procédé qu'il préconise, et dont il nous a donné un échantillon à l'Exposition dernière. Un beau tableau prouvera plus que la plus savante brochure.

H. L.

(1) Mémoire sur la peinture à l'encaustique et à la cire, par M. de Caylus et M. Majault. Genève et Paris, 1755.

Digitized by Google



UNE PROFESSION DE FOI,

SCÈNE DÉTACHÉE DE

LA FIÈVRE ÉLECTORALE,

GRANDE COMÉDIE EN 459 TABLEAUX.

L'action se passe dans l'un des 86 départements.

UN ÉLIGIBLE. Décidément, il faut que je sois député! qu'en dis-tu?

SON CHER AMI. Oui, mon ami, tu seras quelque chose ainsi; cela te donnera une position; tu auras là un prétexte pour ne rien faire, tout en ayant l'air très-occupé... Puis, quel agrément d'être reçu à la cour, de se sentir une puissance dans l'état!... Tu peux être un jour pair de France, ministre... qui sait!...

Digitized by Google

L'ÉLIGIBLE. Oui, mais comment faire? l'an passé, tu le sais, j'eus beau me ruiner en promesses, en courses de cabriolet et en poignées de main, j'échouai complètement.

L'AMI INTIME. Eh bien! si tu m'en crois, cette année, au lieu de courir après les électeurs, réunis-les chez toi par l'attrait du plaisir. Si tu ne peux pas les émouvoir par ton éloquence et les attendrir jusqu'aux larmes, amuse-les; prends-les par l'amour-propre et la gourmandise, par la contredanse et la pâtisserie; donne-leur un bal; fatigue leurs jambes, au lieu de lasser les tiennes.

L'ÉLIGIBLE. Ton idée me sourit. En effet,

Tout s'arrange *en dansant* dans le siècle où nous sommes,
Et c'est *avec des bals* qu'on gouverne les hommes.

Il nous faudra travailler les invitations... consulter, épurer la liste électorale... Charge-toi de ce soin, mon cher ami.

L'AMI INTIME. Mais, avant tout, il faut faire une profession de foi.

L'ÉLIGIBLE. Une profession de foi!

L'AMI INTIME. Oui, mon ami, c'est indispensable; tout le monde en fait; il faut faire comme tout le monde.

L'ÉLIGIBLE. Que veux-tu que je leur dise, à ces chers amis? ils ne me connaissent pas.

L'AMI INTIME. C'est déjà un avantage sur quelques-uns de tes concurrents. Voyons, prends une plume et du papier, et mettons-nous à l'œuvre; nous n'avons pas de temps à perdre; il y a foule!

L'ÉLIGIBLE. M'y voilà; par où commençons-nous?

L'AMI INTIME. Par la phrase indispensable sur l'indépendance, cela fait toujours bon effet. Écris :

« Indépendant par mon caractère, ma fortune et ma position, je « viens m'offrir aux suffrages de mes concitoyens... »

L'ÉLIGIBLE. Mais à quel titre?

L'AMI INTIME. Des titres, nous n'en manquerons pas; sois tranquille. Écris toujours :

« Je ne suis pas sans quelques titres, j'ose le dire, à la marque de « haute confiance que je viens solliciter.... »

(*Il cherche*) : Ah! en voici d'excellents; écris :

« Je suis neveu de mon oncle..... »

Digitized by Google

L'ÉLIGIBLE. Tu plaisantes ?

L'AMI INTIME. Non, ces bons électeurs donnent toujours là-dedans, et ce sont des arguments auxquels il n'y a rien à répondre.

« Depuis plusieurs années, j'ai consacré mes loisirs à l'étude de....

L'ÉLIGIBLE. Qu'est-ce que j'ai étudié ?

L'AMI INTIME. « A l'étude de l'économie sociale, de l'économie animale, de l'économie agricole, de l'économie industrielle, de « l'économie politique, et d'une foule d'autres économies. »

L'ÉLIGIBLE. Et l'économie des deniers publics, que tu oublies.

L'AMI INTIME. Celle-là viendra plus tard.... — N'est-ce pas la carte du département qui est accrochée dans le vestibule ?

L'ÉLIGIBLE. Précisément.

L'AMI INTIME. C'est cela ; écris :

« J'ai parcouru notre beau département, je l'ai étudié jusque dans « ses plus petits détails. »

L'ÉLIGIBLE. Mais, mon cher ami, je ne sais pas un mot de tout cela.

L'AMI INTIME. Les candidats sont comme les gentilshommes d'autrefois ; ils savent tout, sans avoir jamais rien appris. Continuons :

« J'ai compris tous vos vœux, je satisferai tous vos besoins, je « maintiendrai tous vos droits, je défendrai tous vos intérêts. »

L'ÉLIGIBLE. Je ne pourrai jamais suffire à tout cela ; je ne peux pas prendre un engagement.....

L'AMI INTIME. Mais, tout cela n'engage à rien, puisque c'est une profession de foi.

L'ÉLIGIBLE. C'est juste.

L'AMI INTIME. « J'ai vu les souffrances de l'agriculture, » ou : « de « l'industrie... »

L'ÉLIGIBLE. *Et* de l'industrie.

L'AMI INTIME. Non, *ou* ; ce sera selon le collége où tu te présenteras..... A la ville ou à la campagne.

« .... De l'industrie.... J'en ai été profondément affligé. Il est « temps de porter remède à ce malaise. »

L'ÉLIGIBLE. Que diable est-ce que tout cela veut dire ?

L'AMI INTIME. Cela veut dire : il est temps que vous me nommiez député.

Digitized by Google

L'ÉLIGIBLE. Très bien ! Si je leur promettais une justice de paix, une salle de concert, des fontaines, des trottoirs en bitume, une borne, la moindre des choses.

L'AMI INTIME. Ne promets rien de positif par écrit ; c'est imprudent.

L'ÉLIGIBLE. Si je mettais : « Ami d'une sage liberté, » ou : « sincèrement attaché aux institutions que juillet nous a données ; » ou bien encore : « franchement constitutionnel. »

L'AMI INTIME. J'aimerais assez : « Franchement constitutionnel. » C'est très élastique et parfaitement insignifiant ; mais j'ai encore mieux que cela. Ecris :

« Mes opinions politiques vous sont connues. »

L'ÉLIGIBLE. Ils sont plus avancés que moi.

L'AMI INTIME. « Vos convictions sont les miennes. » Ces phrases-là sont excellentes, chaque opinion les prend pour soi.

L'ÉLIGIBLE. Si je leur mettais quelque chose de ronflant : « Je « combattrai l'anarchie. » Ou : « Si on tentait de violer la « charte. »

L'AMI INTIME. Non : l'anarchie est usée; quant à la charte, personne ne songe à la violer.

L'ÉLIGIBLE. C'est vrai. Ces pauvres chartes sont de bonnes filles ; on en obtient tout ce qu'on veut, quand on sait les prendre.

L'AMI INTIME. N'oublions pas un article essentiel :

« La diminution des charges qui pèsent sur vous sera l'objet de « ma constante sollicitude. »

L'ÉLIGIBLE. Si je m'engageais à ne pas accepter de fonctions salariées ?

L'AMI INTIME. Pas du tout. On peut t'offrir une place de préfet ou de conseiller d'état. Tu n'irais sans doute pas la refuser ?

L'ÉLIGIBLE. Au fait, tu as raison.

L'AMI INTIME. Écris :

« Je n'ai d'autre ambition que d'être utile à mon pays. »

L'ÉLIGIBLE. Mais, avec cette phrase, si j'accepte une place, les électeurs seront en droit de m'adresser des reproches.

L'AMI INTIME. Tu leur répondras que tu as accepté une place pour être utile à ton pays, voilà tout.

L'ÉLIGIBLE. C'est juste.

Digitized by Google

L'AMI INTIME. « Je n'ai d'autre ambition que d'être utile à mon « pays. » As-tu mis ?

L'ÉLIGIBLE. Oui.

L'AMI INTIME. Voilà le moment décisif :

« Si vous me confiez votre mandat, je consacrerai ma vie à dé-
« fendre les intérêts de la France, les intérêts de chaque départe-
« ment, les intérêts de chaque arrondissement, de chaque canton,
» de chaque commune, de chaque hameau, de chaque corps de bâ-
« timent, les intérêts de chaque individu sans distinction d'âge ni
« de sexe ; enfin, tous les intérêts généralement quelconques, excepté
« les miens. »

Ouf ! Si tu n'es pas nommé, avec cela, il faut que les électeurs entendent bien mal leurs intérêts.

L'ÉLIGIBLE. Crois-tu que j'aie des chances ?

L'AMI INTIME. Sans doute. Tous les candidats ont des chances.

L'ÉLIGIBLE. Si j'allais échouer, cela serait bien désagréable.

L'AMI INTIME. Pas du tout. Si tu échoues, cela te fera un excellent titre à faire valoir aux prochaines élections.

L'ÉLIGIBLE. Voyons, relisons un peu pour voir s'il n'y a pas de faute.

L'AMI INTIME. C'est inutile ; le journaliste corrigera cela ; c'est son affaire. Signe seulement, et envoie vîte à ton journal.

L'ÉLIGIBLE. Mais auquel ? Tu sais bien que je n'en ai plus. Tous furent contre moi, l'an passé. Le seul sur lequel je pouvais compter m'a fait défaut.

L'AMI INTIME. Il est avec le ciel des accommodements.
J'arrangerai tout cela. Adieu.

L'ÉLIGIBLE. Ferme bien la porte... car je crains un coup d'air.

Digitized by Google

LE COMITÉ DE LECTURE,

PROLOGUE

DE L'AMITIÉ DES GRANDS, COMÉDIE EN CINQ ACTES

et en vers.

(Le théâtre représente une antichambre).

SCÈNE I.

DUBOIS *seul.*

« Nous devons d'une pièce entendre la lecture.....
M'a dit, ce soir, mon maître en montant en voiture,
« Dubois que le salon soit prêt, à mon retour! »
Ici tous nos auteurs sont venus à leur tour ;
Il faut croire pourtant que la gloire rapporte;
Seul, je ne gagne rien à leur ouvrir la porte,
Peste soit du métier !... Mais je me plains à tort
Quelquefois là dedans on envîrait mon sort,
Si l'on pouvait me voir, étendu sur ma chaise,
A l'abri du lecteur, dormant tout à mon aise.
Ce plaisir pour un juge aurait quelque danger,
Il faut entendre au moins ce que l'on doit juger ;
Exigence d'auteur! quant à moi..... mais l'on sonne.

Il va ouvrir la porte, l'auteur entre.

SCÈNE II.

L'AUTEUR, DUBOIS.

DUBOIS, *regardant le manuscrit.*

Monsieur est, sans doute.....

L'AUTEUR.

Oui ; mais encore personne ?

DUBOIS.

C'est l'usage ; l'auteur vient toujours le premier.

Digitized by Google

L'AUTEUR.

L'usage est ridicule.

DUBOIS, *avec ironie.*

Il fait un peu crier,
Mais, auteurs tout puissants, messieurs, comme vous l'êtes,
Vous devez opérer des réformes complètes,
Vous régnez sur les mœurs en maîtres absolus,
L'abus que vous frondez bientôt n'existe plus.

L'AUTEUR.

D'où vous vient tant d'esprit ?

DUBOIS.

Du logis que j'habite,
On retient malgré soi l'esprit qu'on y débite.

L'AUTEUR.

Alors je puis par vous connaître, de tout point,
Quels sont mes juges?

DUBOIS.

Quoi ! ne vous êtes-vous point
Au prix d'une visite assuré leur suffrage?

L'AUTEUR.

J'ai cru qu'il valait mieux corriger mon ouvrage.

DUBOIS.

C'est fâcheux ; le mérite est bien fort, de nos jours...
Quand il sait s'arranger pour triompher toujours.

L'AUTEUR.

Mais quels sont ces messieurs ?

DUBOIS.

L'un est propriétaire,
Un autre médecin et celui-ci notaire,
Un autre est avocat pour son talent cité,
Un autre est du conseil qui défend la cité,
Il est négociant.

L'AUTEUR.

Hé ! quoi ! pas un poète !
Pas un littérateur.

Digitized by Google

DUBOIS.

Cela vous inquiète ;
Vous espériez trouver un comité d'auteurs,
Mais vos juges alors seraient vos détracteurs.

L'AUTEUR.

Je serais mieux compris.

DUBOIS.

Vous seriez mis en pièces.

L'AUTEUR.

Il est vrai ; le public qui vient rire à nos pièces
Qu'est-il ? un composé de cent état divers
Qui, mieux que les auteurs, juge et sent les beaux vers.
Un comité complet doit en offrir l'image.

DUBOIS.

Je vois qu'au nôtre enfin votre esprit rend hommage ;
Je voudrais pour beaucoup qu'il vous eût entendu.

L'AUTEUR.

Pourquoi ?

DUBOIS.

Le grain d'encens n'eût pas été perdu.

(On entend sonner).

D'un plus long entretien la sonnette me prive,
Et je dois m'esquiver lorsque mon maître arrive.
Je l'entends, parlez-lui. (Il sort).

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT DU COMITÉ, L'AUTEUR.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, mille pardons !
C'est un plaisir certain qu'ici nous retardons,
Lorsqu'avant de juger une œuvre littéraire,
Emportés, malgré nous, par un devoir contraire,
Il faut, pour qu'en ce lieu nous puissions nous asseoir,
Que les travaux du jour aient affranchi le soir.

L'AUTEUR.

Je me garderai bien d'une plainte indiscrète ;

Digitized by Google

Des vœux de la cité l'éloquent interprète,
Le docteur retenu près d'un lit de douleurs,
Le notaire qu'appelle une famille en pleurs
Et qui d'un testament va faire l'ouverture,
Peuvent, pour de tels soins, retarder ma lecture ;
C'est trop juste ; tout cède à de tels intérêts,
Les affaires d'abord, la comédie après.

LE PRÉSIDENT.

Un poète, un auteur de bravos est avide ;
L'éloge sans ce bruit lui paraît toujours vide ;
Je vous préviens, monsieur, pour ne point étouffer
L'enthousiasme ardent qui va vous échauffer,
Que, même en admirant, nous gardons le silence ;
Nous devons, sur ce point, nous faire violence ;
Vous nous verrez muets aux traits les plus nouveaux,
Et vos plus jolis vers passeront sans bravos.

L'AUTEUR.

Aucun signe....

LE PRÉSIDENT.

Nos lois là-dessus sont précises.

L'AUTEUR.

Alors ce sera gai comme une cour d'assises,
Et vous changez, ainsi, tribunal solennel,
Un ouvrage comique en délit criminel..

LE PRÉSIDENT.

L'arrêt qu'on porte à froid en est plus équitable ;
Nous en écoutons mieux.....

L'AUTEUR.

Je serai détestable ;
Par la faute d'autrui toujours nous succombons,
Les vers que l'on dit mal ne semblent jamais bons ;
Tous les arts ont besoin que l'honneur les stimule,
Je repousse et flétris les bravos qu'on simule.
Mais lorsqu'il est encor timide et chancelant,
Supprimez les bravos, vous tuez le talent.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Sans que leur bruit, ce soir, en ce lieu retentisse,
Sans applaudir vos vers nous leur rendrons justice,
Mais, au nom de tous ceux qui jugeant vos essais,
Seront, n'en doutez pas, charmés de vos succès,
Souffrez que, sur l'espoir où vous semblez vous plaire,
Sur des périls certains un conseil vous éclaire.
C'est à Lyon, monsieur, où s'agite en tous sens
Le commerce si rude aux auteurs commençants,
C'est sur notre théâtre où la seule harmonie
Attire le public, à défaut de génie,
Que vous voulez donner un ouvrage entrepris
Pour relever un art, de nos jours peu compris;
Votre pièce, dit-on, est une œuvre sévère,
Faite d'après les lois que votre goût révère,
Où, sans chercher l'appui de tableaux saisissants,
D'un travers éternel s'indigne un vieux bon sens;
Et c'est pour un public blasé comme le nôtre,
Que d'un genre proscrit vous vous faites l'apôtre!
C'est déclarer la guerre à vingt auteurs fameux;
Soyez extravagant, mais amusez comme eux;
Leur nom, en lettres d'or, figure au répertoire,
Quand Molière et Regnard restent sans auditoire.

L'AUTEUR, *avec ironie.*

Pour Molière et Regnard notre siècle est trop fort.

LE PRÉSIDENT.

Qui les lit a raison, qui les imite a tort;
Le drame a détrôné la haute comédie;
Un public ennuyé partout la répudie.
Mais plein de confiance en son éclat passé,
Prétendre rétablir son autel renversé;
Au goût de nos aïeux ramener le théâtre;
Transformer en école une scène folâtre;
Rêver la salle comble et les corridors pleins,
Si vous avez formé ce projet, je vous plains;

Digitized by Google

La comédie est vaine où règne l'industrie;
Qui peut-elle, en effet, corriger, je vous prie?
Si le commerce un jour envahit l'univers,
On verra, grâce à lui, mourir tous nos travers,
Car l'homme qui travaille et l'homme qui spécule
N'ont pas même le temps d'avoir un ridicule.
Ainsi donc sans appui chez nos concitoyens,
Sans public, sans bravos et sans comédiens,
Sans modèles enfin, tout vous sera contraire;
Vous n'êtes point ici sur un sol littéraire.

L'AUTEUR.

Monsieur, je vois le siècle et Lyon d'un autre œil,
Une extrême prudence est souvent un écueil,
Sâchons ouvrir enfin nos yeux à la lumière;
Lyon l'a fait souvent éclore la première.
On nous dit : mais cela ne s'était jamais vu!
Eh! bien, l'on jouit mieux d'un succès imprévu.

LE PRÉSIDENT.

Le succès c'est fort bien, mais la chute....

L'AUTEUR.

La chute!
Ce que l'un ne fait pas, un autre l'exécute.
Tel succombe aujourd'hui qui triomphe demain,
J'aurai du moins l'honneur de montrer le chemin.

LE PRÉSIDENT.

Le chemin est glissant.

L'AUTEUR.

Et moi j'y cours sans crainte.
La gloire a dans ces lieux laissé plus d'une empreinte;
Où sent-on mieux les arts! où sont-ils mieux compris?
Où retrouve-t-on mieux l'image de Paris?
Chez nous quand, par hasard, sur la scène voisine
Éclate un mot piquant, une remarque fine,
On voit l'effet soudain de ces traits applaudis
Du parterre debout monter au paradis,
Et la critique même admire, un peu jalouse,
Tant de goût en casquette et tant d'esprit en blouse!

Digitized by Google

Dire du mal de soi plus qu'on n'en pense ailleurs,
C'est donner sans raison l'avantage aux railleurs.
A vous croire, on pourrait à peine en notre ville
Trouver assez d'esprit pour faire un vaudeville ;
Lyon ne peut offrir une lice aux auteurs,
Un répertoire usé languit sans spectateurs ;
Mais cet art dont Rachel est la noble espérance
Va partout à sa voix se réveiller en France ;
La France est revenue à tout ce qu'elle aima :
Nous avons vu Ligier, disciple de Talma,
Au bruit de nos bravos, sur notre double scène,
Rajeunir parmi nous la vieille Melpomène.
Qui répandait des pleurs à ces tableaux touchants?..
Qui venait l'applaudir, l'admirer?.... des marchands !
Hier, un professeur obscur, sans auditoire,
Préparait des enfants aux leçons de l'histoire;
Aujourd'hui de Guizot éloquent héritier,
Il voit, à ses leçons, courir un peuple entier ;
Mais quel est, dites-moi, ce peuple qui l'écoute ?
Le peuple de Paris, tous gens d'esprit, sans doute,
Public enthousiaste, aux sublimes penchants....
Non ; ces flots d'auditeurs sont encor des marchands !
Au goût des arts partout le commerce s'allie ;
Évoquons les beaux jours de la vieille Italie...
Ses princes si vantés, ces citoyens si grands,
Ces nobles Médicis qu'étaient-ils? des marchands !
Florence leur a dû son lustre et sa fortune.
En France, tout concourt à la gloire commune.
Chaque cité jadis avait ses mœurs, ses lois,
Ses petits souverains et ses petits exploits ;
Chaque bourg, que paraît la couronne ducale,
S'en tenait fièrement à sa gloire locale ;
Sans réclamer sa part d'esprit et de talent,
Chaque ville aujourd'hui prend un essor brillant,
S'oublie en s'illustrant dans la même espérance,
Et n'a plus désormais d'orgueil que pour la France !

Digitized by Google

Ah ! cessons de nous plaindre et de nous dénigrer;
Un poète à Lyon ne peut rien espérer,
Dites-vous : tout dément une vaine censure ,
Paris n'offrirait pas une gloire plus sûre ;
Le succès appartient à l'esprit ferme , oseur ,
Prosateur ou poète , artiste ou professeur,
Qui sait fertiliser la plus stérile terre
Enlève un auditoire , électrise un parterre ,
Donne une ame à la foule, et, voit de toutes parts
Ce peuple , qu'on disait si froid pour les beaux arts ,
Palpitant de plaisir aux luttes de la gloire ,
A tous les vrais talents décerner la victoire ;
Lyon, noble cité, magnifique séjour ,
Garde tous ces talents qui te doivent le jour ;
Ouvre leur dans ton sein une arène féconde ,
Qu'ils y courent sans crainte et que tout les seconde ,
Moins fiers de leurs succès qu'heureux et triomphants
De s'entendre en tous lieux proclamer tes enfants !

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes un peu loin de votre comédie.
Puisque rien ne retient votre muse hardie ,
Nos juges rassemblés vont bientôt, par devoir,
Décider, sur l'esprit que vous pouvez avoir ;
Si le simple tableau d'une morale austère
Peut encor mériter les bravos du parterre ,
Nous voici tous, entrons.

(Les membres du comité réunis entrent avec l'auteur; Dubois ferme la porte).

SCÈNE IV.

DUBOIS *seul.*

Tremblez, monsieur l'auteur !
Cinq actes c'est bien long pour votre serviteur....
C'est long pour tout le monde !.. Ah ! prenez-y bien garde !
Ma femme, qui rit peu , n'aime point qu'on m'attarde ,
Et si vous n'êtes pas généreux , en sortant,
Elle saura par moi le sort qui vous attend !

(Il tient une clef à la main et fait signe de siffler).

Digitized by Google

ETUDES

SUR

LES HISTORIENS DU LYONNAIS.

XXX.

M. L'ABBÉ PAVY.

Ces derniers chapitres ont été publiés déjà dans le *Courrier de Lyon*, et, sauf quelques additions indispensables, ils reviennent ici tels qu'ils furent écrits d'abord.

Nous saisissons cette occasion pour expliquer notre collaboration à ce journal; aucuns l'ont vivement blâmée; aucuns ont prétendu que nous gagnons là gros d'argent. La vérité, c'est que, en effet, nous y envahissons quelquefois les colonnes réservées à la littérature, et celles-là tant seulemeut. Nous mettons le pied sur ce terrain, parce qu'il nous plaît d'écrire, et ensuite parce qu'on nous y donne généreusement toute la liberté désirable, plus de liberté, bien sûr, que nous n'en aurions ailleurs. Quant aux écus de quelque journal que ce soit, jamais, Dieu merci, ils ne sonnèrent dans nos mains. Indépendant par caractère, non moins que par position, assez jeune pour oser nous promettre d'écrire beaucoup encore, assez mûr pour apprécier l'honnêteté relative des partis, il y

Digitized by Google

a des années que, en fait de politique, nous avons donné notre démission, laissant à d'autres le soin de sauver la patrie ou de faire sombrer le vaisseau de l'Etat. Nous sommes bien aise de le dire à nos censeurs : nous leur souhaitons, en tout et partout, l'indépendance et le désintéressement que nous nous sentons au fond de l'ame.

Au reste, nous devons réunir quelque jour en deux ou trois volumes un choix de nos divers articles, et alors, si tant est que cela en vaille la peine, une préface expliquera ce qu'une note ne fait ici qu'ébaucher.

Passons maintenant à l'auteur des *Cordeliers*.

M. l'abbé Louis-Antoine Pavy naquit le 18 mai 1805, à Roanne (Loire). Il fit ses études littéraires à la Manécanterie de Saint-Jean, suivit le cours de philosophie et celui de mathématiques au petit séminaire de l'Argentière, puis ensuite vint au grand séminaire de Saint-Irénée finir par le cours de théologie. Il fut ordonné prêtre le 12 juin 1829, nommé le même mois et la même année vicaire à Saint-Romain-de-Popey (Rhône), petit village à cinq lieues de Tarrare. L'année suivante, jour pour jour, il fut appelé au vicariat de la paroisse de Saint-Bonaventure, à Lyon, et, le 18 octobre 1837, chargé par M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, de professer à notre faculté de théologie le cours d'histoire et de discipline ecclésiastiques.

C'est pendant son vicariat de Saint-Bonaventure que M. l'abbé Pavy a écrit ses deux volumes sur les *Cordeliers*. Maintenant sa carrière est nettement dessinée, et il sera bien à sa place. A d'autres le soin de baptiser et d'enterrer; toute fonction est belle et noble, dès lors qu'elle est dignement remplie; mais si chacun a reçu de Dieu un don spécial, *unus quidem sic, alius vero sic*, comme disait saint Paul, le don de

Digitized by Google

M. Pavy l'appelait à briller dans le sacerdoce par la plume et par la parole. Il ne sera pas moins utile à l'Eglise qu'il ne l'eût été en se trouvant enfoui dans une cure.

Outre les deux volumes que nous allons étudier, M. l'abbé Pavy a écrit encore une bonne version du *Commonitoire de Vincent de Lerins* (1), et a fait précéder de quelques-unes de ses leçons sur les hérésies cet opuscule si remarquable par la plus vigoureuse dialectique, le bon sens le plus ferme et l'éloquence la plus solide.

M. l'abbé Pavy publiera aussi, à une époque qui ne saurait être fort éloignée, un travail sur les *Recluseries religieuses.* C'est une question neuve et inabordée jusqu'ici; il est permis d'assurer à l'avance qu'elle sera consciencieusement étudiée.

Voici maintenant ce que nous écrivîmes sur les deux volumes de M. Pavy, lors de leur apparition :

I.

Les Grands Cordeliers de Lyon, ou l'Eglise et le Couvent de Saint-Bonaventure, depuis leur fondation jusqu'à nos jou· Lyon, Sauvignet, in-8°, 1835.

« Il n'y a pas encore un demi-siècle que la France voyait fleurir dans son sein de pieuses et savantes corporations qui faisaient sa gloire. Chacune habitait sous son toit, et tout auprès, dans leurs sanctuaires, l'art était venu déployer la magnificence de ses dessins, la richesse de ses peintures, ou les chefs-d'œuvre de ses sculpteurs. Ainsi, dans notre cité le couvent et l'église des fils de Dominique ; aux Jacobins, le couvent et l'église des Carmes, sur l'emplacement qui conserve leur nom ; à quelques pas de là, le couvent et l'église des Augustins ; au Grand-Collége, les Jésuites ; à Saint-Polycarpe, les Oratoriens ; aux Cordeliers, l'église et le couvent des religieux de ce nom, etc., attiraient les regards et l'at-

(1) Lyon, Perisse, octobre 1838, in-12.

Digitized by Google

tention des connaisseurs. De ces monuments, tous plus ou moins remarquables sous le rapport de l'art, six ont survécu à la tempête, et ont été restitués au culte catholique : l'église des Oratoriens devenue église paroissiale de Saint-Polycarpe; l'église des Augustins, paroisse de Saint-Louis ; l'église abbatiale de Saint-Pierre, aujourd'hui paroisse du même nom; l'église des Chartreux, aujourd'hui paroisse Saint-Bruno. L'église du Collége, destinée aux mêmes usages, est passée en d'autres mains ; l'Université a remplacé la compagnie de Jésus; la dernière enfin, monument plus spacieux, plus célèbre aux temps de nos pères, c'est l'église des Grands-Cordeliers, devenue église paroissiale de Saint-Bonaventure, celle dont nous entreprenons de retracer l'histoire. »

M. l'abbé Pavy débute par ce coup-d'œil ferme et rapide ; ces lignes doivent bien faire augurer du reste de l'ouvrage. Beaucoup de personnes pour qui les édifices religieux ne sont que des pierres jetées les uns sur les autres, et des monuments qu'il faudrait métamorphoser en salles de spectacle et de loterie, ou en greniers à foin, ne comprendront pas, sans doute, quel intérêt si puissant force quelquefois un auteur à interroger les murs d'une église, les ruines d'un cloître; mais les ames en qui respire la foi des ancêtres et que domine le culte sacré des souvenirs, pensent tout autrement, et ne renoncent point ainsi à l'héritage précieux que nous ont légué nos pères. N'est-ce pas, en effet, un plaisir rempli d'une douce tristesse que de recueillir ainsi et d'étudier pieusement tout ce que le temps a laissé debout, pour trouver ça et là de touchantes leçons de bienfaisance et de vertu ? N'y a-t-il rien en nous-mêmes de saint et d'immortel qui nous rattache à ceux qui respirèrent le même air que nous respirons, et, nobles pélerins, cheminèrent sous les mêmes cieux qui nous abritent ? Ces défunts dont il reste si peu de chose, on peut leur dire, comme le poète :

« *N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs* (1) , »

(1) Lamartine. *Harmonies*, pensées des morts.

Digitized by Google

et ne devons-nous pas cultiver, chérir votre mémoire, à vous tous ?

Un voyageur, et ce noble voyageur c'est Châteaubriand, nous attendrit quelque part (1) sur un modeste Religieux français, qu'il rencontra au Saint-Sépulcre. Il fit diverses questions au P. Clément, et lui demanda s'il n'avait point envie de revoir sa patrie, s'il voulait écrire à sa famille, mais le bon Religieux répondit avec un sourire amer : « Qui est-ce qui « se souvient encore, en France, d'un pauvre capucin ? sais-je « si j'ai encore des frères et des sœurs ? Monsieur, voici « ma patrie. » Et le P. Clément, le cœur profondément ému, se retira dans sa cellule, sans vouloir jamais reparaître.

Je le demanderai aussi : Qui est-ce qui se souvient, à Lyon, des Cordeliers et de leur cloître ? Pourtant, ils ont bien quelque droit à ce que leurs noms ne soient pas dévorés par l'oubli, et à ce que la bonne odeur de leurs vertus se révèle encore à nous ; car cette vie du cloître, vie de renoncement et de pauvreté, elle eut des entrailles pour l'infortune et des trésors pour le pauvre ; elle enfanta des docteurs pour la religion et des appuis pour l'humanité, comme des saints pour les phalanges célestes. De stupides et plates déclamations ne peuvent rien contre la voix si forte de la vérité ; ne fait-il pas beau entendre l'oisiveté vaniteuse et souvent criminelle se récrier contre les jours désœuvrés que l'on coule aux monastères, et, pleine d'indulgence pour elle-même, demander à ses fréres en douleurs le courage de toutes les vertus ? Il reste des faiblesses même sous la bure ; et, des longs corridors sombres du cloître, on rejette souvent, malgré soi, des yeux attristés vers le monde et vers ceux qu'on lui laissa.

La tournure apologétique de ce que j'écris là n'est point précisément celle que M. l'abbé Pavy a voulu prendre ; car il raconte avec la franche et loyale indépendance d'histo-

(1) *Mélanges littéraires.*

Digitized by Google

rien, qui sied aux livres d'un prêtre, ce qu'il a trouvé de beau et de laid, de favorable et de défavorable, au fond de son sujet. Lorsque des époques désastreuses se rencontrent sous sa plume, il n'a pas d'autre malédiction que les vers de Stace :

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Secula ; nos certe taceamus, et obruta multa
Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis (1),

et l'affaire de M. Peyrard, qui lui fournit un des meilleurs chapitres de son livre, nous semble exposée avec une rare impartialité. Le temps n'est-il pas venu de montrer ainsi à nu les annales du vice comme celles de la vertu, et de ne pas reculer devant l'impérieux devoir de dire la vérité?

Comme l'annonce le titre de l'ouvrage, M. l'abbé Pavy retrace l'histoire de l'église et du couvent de Saint-Bonaventure depuis leur fondation jusqu'à nos jours, sans reprendre dès le déluge, ainsi que l'on voulait faire au temps jadis. Les premières années du XIIIe siècle virent naître le cloître des Cordeliers, et la bienfaisance généreuse des Groslée fut pour beaucoup dans sa prospérité. Les agrandissements successifs du monastère, ses époques de gloire et de décadence qui lui furent communes avec toutes les choses humaines, les illustrations de tout genre, demandez-les au volume de M. Pavy; ce que nous pouvons faire, resserré dans des bornes trop étroites, c'est de prendre quelques faits saillants.

Les Cordeliers, comme on le sait, remontent à François d'Assise ; ils étaient vêtus pauvrement et de gros drap ; leur habit, que la règle voulait de couleur grise, avec le temps devint noir. Le chaperon était de la même couleur. Ils se ceignaient d'une corde nouée de trois nœuds ; de là, ce nom de *Cordeliers*. Les statuts des Religieux de Lyon leur ordonnaient expressément de se servir de sandales.

(1) Stat. V, *Silv. II*, 88.

Digitized by Google

L'administration des gardiens étant achevée, un registre général conservait le souvenir écrit de la sagesse ou de la prodigalité de leur gouvernement ; défense de consacrer plus de trente livres à l'embellissement de la cellule d'un religieux; point de vase de fleurs devant les fenêtres ; nul ne pouvait desservir au-delà d'un mois la chapelle d'un château ; tout ce qui restait d'argent, après l'inventaire annuel, devait être employé en achat de propriétés immobilières et surtout en prés. Lafontaine, lui, connaissait bien ce dernier article des statuts, quand il montrait son âne,

En un pré de moines passant.

Peccadille, ma foi! car un pré de moines devenait une rude tentation.

Le nombre des cordeliers de Saint-Bonaventure a varié de trente à cinquante ; au moment de leur dispersion, ils n'étaient plus que vingt-cinq. Ces religieux partageaient leur temps entre la prière, les œuvres de charité, l'office du chœur, le service de l'église, l'étude de l'écriture, la prédication, les recherches théologiques. La science, M. Pavy ne le cache point, a le droit de leur adresser plus d'un reproche; il nous reste peu de monuments qui rendent leur mémoire recommandable aux lettres, et les écrivains qui terminent la première partie de cet ouvrage tiennent une place bien modeste.

L'auteur a omis le P. Boule, que l'on vient de placer dans le supplément de la *Biographie universelle*, mais, je crois, avec quelques erreurs.

Les Cordeliers assistaient les païens. Le 4 et le 5 décembre 1632, il se fit une dangereuse sédition à Lyon, à cause de l'augmentation des droits de douanes sur les marchandises. Cinq des émeutés plus séditieux furent condamnés à être pendus. Le jour de l'exécution fut fixé au 11 février. L'un d'entre eux, nommé Levoyer, qui était panetier, choisit pour confesseur un de nos religieux. Or, le susdit, voyant tous les yeux levés vers

Digitized by Google

ses compagnons de voyage qu'on expédiait, prit si bien son temps, qu'ayant fendu la presse d'une prompte escarpinade, il frustra l'attente de tous les spectateurs, et, bien qu'il eût les mains liées, la corde au cou traînant jusqu'à ses pieds, il entre dans une petite rue près de là, sort de la ville et se réfugie en Savoie, où il était né. Le prévôt demanda au confesseur ce qu'était devenu son criminel ; le P. Cordelier répondit froidement qu'on ne l'avait pas commis à la garde de son corps, mais seulement à celle de son ame, et l'assura que Levoyer était bien repentant de ses fautes.

M. Pavy, quand il rappelle tous les meilleurs tableaux qui décoraient l'église et le couvent, aurait pu donner quelques lignes au Petit-Bernard, fameux graveur sur bois qui demeurait tout près des Cordeliers, et dont il reste quelques ouvrages dans les vieux livres. L'omission que nous signalons et quelques légères erreurs n'empêchent pas que ce volume ne soit une excellente monographie. Nous croyons savoir que M. Pavy s'occupe d'une *Vie de Saint-Bonaventure*, qui fera suite aux *Grands-Cordeliers*, et qui, montrant dans le saint l'homme de son siècle, sera aussi une étude approfondie de ses œuvres si riches et si inconnues, on peut le dire. Cet ouvrage, comme le premier, ira sans doute, par sa forme et par l'ensemble de sa rédaction, à l'adresse de tous les lecteurs, de toutes les opinions politiques et religieuses.

Si j'étais.... archevêque de Lyon, je nommerais M. Pavy à tous les vicariats de cette ville, sauf meilleure destinée ensuite, et je lui dirais : Monsieur l'abbé, faites-nous sur chacune de nos églises une de ces notices que vous faites si bien (1).

(1) *Courrier de Lyon*, 26 septembre 1835.

Digitized by Google

II.

Les Cordeliers de l'Observance de Lyon, ou l'Eglise et le Monastère de ce nom, depuis leur fondation jusqu'à nos jours; Lyon, Sauvignet, 1836, in-8°.

L'histoire est aussi un noble et puissant sacerdoce, que le prêtre chrétien doit exercer avec empire et efficacité. Recevoir l'homme sur le seuil de la vie, le guider sur l'orageuse mer où abondent les écueils, puis ensuite le déposer au tombeau, le confier doucement à l'éternelle espérance, voilà qui est bien, qui est grand, qui est noble; mais à l'heure de recueillement et de solitude, au jour de triste et sainte poésie, quand l'ame est trop pleine, que reste-t-il à faire, et quels enseignements les peuples peuvent-ils attendre d'une bouche qui a le privilége de former le corps du Christ, suivant l'expression de saint Jérôme (1)? Après les sublimes leçons évangéliques, après les paroles qui affermissent et consolent, il reste une tribune plus profane où le ministre des autels sera toujours écouté, pourvu que sur ses lèvres se retrouve quelque chose des chastes pensées du sanctuaire, des tendres inspirations de la foi et des élans célestes de la charité; il reste l'histoire, il reste la parole écrite, sous quelque mode qu'elle tente d'ailleurs de se faire jour.

Nous, hommes du monde, nous sommes trop frivoles et trop distraits; nous n'avons pas l'habitude des pensées solennelles ni des méditations saintes; nous voyons plus volontiers les choses par leur côté le moins grave, tandis que le prêtre, constamment cantonné dans les idées éternelles, en voit, au contraire, le côté lumineux et durable. Je ne conçois guère l'histoire écrite autrement que ne l'ont écrite les grands penseurs, tels que Châteaubriand et Michaud; je ne veux pas le

(1) *Lettres*, tom. I, p. 43, trad. de G. et C.

Digitized by Google

cercle inflexible de Bossuet, mais, avec ce coup-d'œil inspiré et ce regard d'aigle, je demande le clercle de l'auteur des *Etudes*, s'élargissant, se dilatant selon la civilisation, et gardant toujours la croix pour centre majestueux. Cette école prétendue philosophique et impartiale, qui reste impassible devant le crime comme devant la vertu, qui raconte la mort de Louis XVI comme celle de Robespierre, oh! celle-là, qu'elle ne se constitue pas l'institutrice des peuples ; quand on sort des infamies de Caprée, il fait bon voir grandir sous le règne de l'intègre Providence une ame de Tacite; quand on a passé par un chemin d'étouffantes ténèbres, il est doux de pouvoir lever les yeux en haut et d'apercevoir un soleil riant ou une nuit splendidement étoilée ; quand on a sué tout son sang au récit des crimes les plus horribles, des ignominies les plus hideuses, des misères les plus dégoûtantes, alors il est temps de reposer ses pas et de rafraîchir son cœur à des pensées moins amères.

Pour qui ne s'est pas recueilli quelquefois dans les touchants et mélancoliques souvenirs des ruines, cherchant là un peu de la vertu qui y fut jadis et remontant ainsi jusqu'aux mystérieux secrets de Dieu, les murs croulants d'un pauvre et obscur monastère, d'une humble et modeste chapelle ne sauraient avoir le plus faible intérêt. Qu'ils achèvent de tomber, qu'ils abritent encore des hommes ou de la paille, eh! qu'importe? Il n'y a rien là des grandes préoccupations du siècle; mais le chrétien à qui un cloître noirci et dégradé, une chapelle délabrée et belle de quelques lambeaux d'architecture, des pierres et des marbres parlent toujours un langage intime et profond ; un chrétien qui ressuscite ce passé endormi, qui entend la voix de ses pères à travers ces marbres froids et ces tombes désertes, celui-là revient au plus oublié des monuments, comme on revient à un vieil ami.

Nous ne pouvons pas dire que le culte des ruines, des basiliques, des châteaux et des cloîtres soit renié en France; nous avons je ne sais combien d'artistes toujours en l'air et aux

Digitized by Google

aguets; nous comptons partout des sociétés d'amis des arts; nous avons même à Paris un inspecteur des monuments, comme nous avons un ministre de la guerre et des inspecteurs de l'Université. Il est vrai que nos artistes ambulants ne conservent et ne défendent pas grand chose, et que M. Prosper Mérimée s'occupe à faire des romans ; c'est égal ; nous avons toujours beaucoup de chauds défenseurs du gothique et du moyen-âge, et si le gothique, si le moyen-âge viennent à être supplantés par notre architecture de maçons, ce ne sera pas la faute de nos amateurs, croyez moi. M. Prosper Mérimée, par exemple, qui a bien voulu voyager le long du Rhône, pour inspecter les monuments du Midi de la France, nous a enrichis déjà d'une gentille petite malice contre les martyrs de Saint-Irénée, laquelle épigramme aurait éveillé un sourire de Voltaire, et, s'il n'a pas fait attention à nos monuments lyonnais, c'est que nous sommes pauvres, voyez-vous bien.

Oh! oui, pauvres pour ces artistes flâneurs que Paris nous expédie par la malle-poste; pauvres pour ces sociétés moutonnières qui tuent le temps en petits consistoires, au lieu de se mettre à l'œuvre et de relever les ruines, sinon avec la truelle, du moins avec la plume ; pauvres pour les hommes d'argent qu'une prison ou une bourse attire bien plus qu'un édifice d'une sainte véstuté, qu'une antique et vénérable basilique, mais nous sommes riches pour des ames mieux faites ; nous avons Saint-Jean, Saint-Nizier, Saint-Bonaventure, Ainay, l'Observance, et tout n'est pas dans ces cinq noms.

M. l'abbé Pavy, qui s'est fait, il n'y a qu'une demi-année, l'historien de l'église et du couvent de Saint-Bonaventure, poursuit son œuvre avec un zèle merveilleux et un talent plein de jeunesse et de vie. Il nous offre donc aujourd'hui un tout petit volume sur l'église et le couvent de l'Observance, comme une suite nécessaire à ses Grands-Cordeliers. Est-il quelqu'un, à Lyon, qui, en promenant ses regards enchantés à travers cette verdoyante colline, si gracieusement déroulée entre le rocher

Digitized by Google

de Pierre-Scise et l'École Vétérinaire, ne les ait abaissés jusqu'à cette église allègre et rêveuse tout à la fois, qui pleure, au bas de la colline, ses anciens jours de fête, son élégante parure, sa ruine imminente, de même qu'une veuve, inclinée sur une tombe, pleure aussi ses anciens jours de fête, sa couronne de bonheur flétrie et disparue, et qui ne se soit demandé ensuite pour quelle pieuse foule s'ouvrait cette église, quelles existences abritait ce cloître, d'où viennent aujourd'hui cet isolement et ce cruel abandon ? Bien des fois, lorsque nous ne savions point l'histoire de l'église et du monastère de l'Observance, comme nous l'avons apprise dans le livre de M. l'abbé Pavy, bien des fois, du haut des sentiers solitaires qui dominent le poétique et riant coteau, nous nous surprîmes à rêver d'une profonde émotion sur ce pauvre cloître désert, sur ces pauvres religieux qui vinrent là exposer des cœurs brisés peut-être au choc de la vie, aux amertumes du monde, aux décevantes illusions de la jeunesse. C'est par les mêmes sentiers que naguère encore nous lisions l'ouvrage de M. Pavy, et nous avons pu goûter tout ce qu'il y a de senti et de vrai dans ces lignes de l'historien lyonnais. « Rien ne manquait à l'Observance pour en animer le site déjà si grâcieux et si poétique. Comme leurs frères de Saint-Bonaventure, assis sur les bords d'un fleuve, les religieux contemplent d'un œil assuré les agitations du monde, pareilles à celles des flots qui se succèdent, se poussent, se pressent et se bouleversent. Ils sont à deux pas de la bruyante cité ; le calme et le silence le plus profond règnent dans leur asile, à l'entrée de cet orageux, de ce tumultueux théâtre des intérêts, des ambitions, des tempêtes humaines. A leur porte le vieux tombeau des Deux-Amants, salué par les amateurs des souvenirs et des constructions antiques. Sur la rive gauche de la Saône, au dessus du côteau, le fort Saint-Jean, avec ses allures guerrières, posé là comme en contraste avec leurs fonctions de prière et de paix. Au dessus, et presque sur leur tête, ils voient se dresser un donjon redouté, Pierre-Scise. Que de

Digitized by Google

fois il dut leur venir à la pensée de comparer leur demeure à cette demeure, leur servitude à la captivité des prisonniers, leurs nœuds de choix et d'amour à des liens de contrainte et de gêne! Ils n'étaient pas de ceux qui n'ont de sympathies que pour les victimes du pouvoir, mais pourtant le cœur de nos Cordeliers fut souvent ému du sort des captifs; ils ne les jugeaient pas, ils les plaignaient. Et quand le hasard des combats, les insinuations des partis, les découvertes de la justice y conduisirent un Louis Sforce, duc de Milan, un Nemours, un Grollier de Serrière, un duc de Bouillon, un Cinq-Mars, un de Thou, les bons Religieux donnèrent, en secret, une larme à de si hautes infortunes; puis, se repliant sur eux-mêmes, couverts du Dieu qu'ils avaient choisi pour héritage, s'enveloppant avec une joie nouvelle du manteau de la pauvreté, ils s'enfouirent avec plus d'amour encore dans les profondeurs ignorées de leur solitude. Ils n'en sortaient que pour vaquer au ministère de la prédication, aux œuvres du zéle, aux funérailles auxquelles étaient conviés les *quatre mendiants* (1), aux bienséances commandées par la règle, et conciliables avec leur état. »

Voilà donc les Religieux, voilà le monument dont M. l'abbé Pavy nous retrace toutes les vicissitudes, grandes ou petites, sombres ou lumineuses; avant lui, personne encore n'avait entrepris cette belle tâche; on savait aussi peu l'histoire de ces Religieux et de ce monument que celle de la pierre la plus vulgaire et la plus isolée, parce que nos richesses domestiques sont celles que nous regardons le moins, et que l'Observance, comme le remarque l'auteur, serait visitée, admirée, étudiée, choyée, si elle était à quinze ou vingt lieues de Lyon, dans quelque asile inabordé; mais aux portes de Lyon, y songez-vous! Heureux cent fois les monu-

(1) Les quatre ordres *mendiants* étaient les Jacobins, les Cordeliers, les Carmes et les Augustins.

Digitized by Google

ments situés auprès de ces grandes villes qui ont des savants et des Académies !

L'Observance, ainsi appelée parce que les Religieux y *observaient* d'une manière plus stricte qu'à Saint-Bonaventure la règle de François d'Assises, avait été fondée, en 1493, sous la protection des rois de France, par le frère Jean Bourgeois, prédicateur célèbre de son temps, et Religieux fort distingué. Menot, dans un discours prononcé en 1523 ou 24, parle de Jean Bourgeois, comme d'un homme dont le souvenir était récent et frais encore. « Habetis bene memoriam, dit-il dans son jargon latin, sanctorum virorum.... Fratris Joannis Burgensis, et tantorum qui dixerunt vobis quomodo potuissetis evadere offensam Dei (1). » Et Menot était lui-même un prédicateur couru, dont le témoignage est ici d'un grand poids. Rabelais, dans son *Pantagruel*, IV, 7, parle aussi de Jean Bourgeois, comme d'un orateur qui avait été à la mode ; il nous apprend que frère Bourgeois portait des *besicles*, par ton, assurément, comme on porte aujourd'hui ou des lunettes, ou mieux encore, un lorgnon, avec de fort bons yeux d'ailleurs. Il y avait eu avant le frère Bourgeois un Fra Justinian, qui s'était attiré le sobriquet de *Cordelier aux lunettes*.

L'Observance comptait ordinairement vingt à vingt-cinq Religieux. Malgré ses investigations, M. l'abbé Pavy n'en a point trouvé qui ait légué à l'histoire un nom entouré de quelque lustre ; les Religieux dont il esquisse la biographie sont obscurs et ignorés. Toutefois, les jours de ces paisibles citoyens de la cellule étaient des jours pleins, et les frères laissaient parmi les hommes de douces traces de leur passage. Dans tous les volumes d'histoire que l'on a écrits jusqu'à nos temps, ce n'est pas la vertu qui réclame le plus de place, il en faut bien plus au crime ; la vertu s'écoule modeste et si-

(1) « Vous avez bien souvenance de saints hommes... de frère Jean Bourgeois et de tant d'autres qui vous ont dit comment vous pouvez éviter d'offenser Dieu. »

Digitized by Google

lencieuse, laissant aux malheureux et à Dieu le secret de ses bonnes œuvres. N'est-ce donc rien qu'une peine adoucie, qu'nn chagrin tempéré, qu'un forfait empêché? On a demandé quelquefois à quoi servaient les ordres religieux? Et à quoi servent aussi les beaux-esprits oisifs qui font cette question? A quoi servent tant d'heureux du siècle qui gaspillent leur vie avec les ennuis de la ville et les vanités des soirées et des bals? A quoi servent ces femmes échevelées qui vendent à tout venant et leur corps et leur ame? Exercez-le contre ces vices flagrants, et ceux qui travaillent, qui prient en paix, laissez-les prier et travailler.

Dans ce temps où des hommes infatués de leur esprit fatidique proclament la ruine du catholicisme, et lui jettent le drap sur la face, parcequ'il se meurt, disent-ils, parcequ'il tombe avec ses églises, il est beau assurément et très opportun qu'un prêtre élève la voix pour les ruines du sanctuaire, et ne laisse pas, chez nous, l'Observance avoir le même sort que cette belle église des Jacobins, dont on a fait une lourde et triste prison, que M. Rivet, préfet du Rhône, doit trouver peu grâcieuse, ce nous semble.

Lorsque le clergé catholique va importuner un ministre des cultes, pour lui demander, qui une chaire, qui une maison presbytériale, qui un autel, conçoit-on bien qu'il y ait à Lyon une belle église destinée à recevoir de la paille? Ne voudra-t-on pas éconter M. Pavy, demandant que cette église, ou soit rendue à la religion, ou serve à quelque noble établissement de bienfaisance? Le catholicisme n'eût-il plus de temples, retrouverait encore les catacombes où ce divin Anthée puiserait sa force, comme aux jours anciens; mais c'est mal de laisser tomber ainsi tous les souvenirs, c'est mal de poser sous la botte du jeune élève de l'École Vétérinaire la dalle des morts, qui ne devrait retentir que sous les pieds du lévite ou sous les genoux du chrétien.

Quant à M. l'abbé Pavy, c'est par deux bons et utiles volumes sur notre histoire de Lyon qu'il entre en pleine pos-

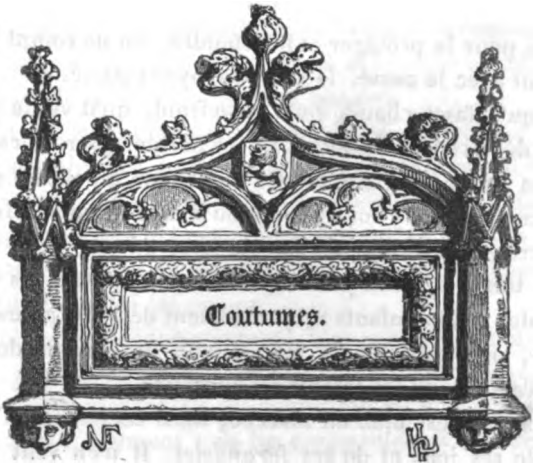
Digitized by Google

session de la chaire qui vient de lui être si justement accordée. Une fois dégagé des soins du sacerdoce, j'entends par là de cet assujettissement de chaque minute, de chaque heure, que nécessitent les fonctions d'un ministère pénible, alors il pourra nous donner un ouvrage promis, des *Etudes sur la vie et les ouvrages de saint Bonaventure, évêque et docteur au XIIIe siècle*. Nous aimerions à voir le jeune clergé, renonçant à des manigances de sacristie, reconquérir ainsi par l'étude et par le savoir deux puissants leviers pour remuer notre époque, cet ascendant glorieux que les Bossuet et les Fénélon surent conquérir autrefois. Quand on aura cherché beaucoup de damnables hérésies dans les livres de l'abbé de La Mennais, dans les discours de l'abbé Lacordaire, et qu'on aura réduit au silence l'abbé Bautain et l'abbé Gerbet, je doute que l'on ait remporté un bien beau triomphe, et que l'église ait tant gagné à ces tracasseries, qui devraient être enfin passées de mode (1).

F.-Z. Collombet.

(1) *Courrier*, 27 mai 1836.

Digitized by Google



LES

CARAMENTRANTS

A SAINT-CHAMOND,

VIEL USAGE DU FOREZ.

La cherté du charbon de terre a fait disparaître de l'âtre, malgré leurs vieux services, nos fourneaux anti-réfractaires et toutes nos grilles à large panse. Mais elle n'a pas été sans influence sur l'ancien usage d'allumer de grands feux dans les rues, sur les places, le jour du Mardi-Gras, à Saint-Chamond.

Quand une pratique se lie à des souvenirs d'enfance, tou-

Digitized by Google

jours là pour la protéger et la défendre, on ne rompt pas facilement avec le passé, le bon, le joyeux passé.

Or, qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, qu'il vente ou qu'il neige, dès dix heures du matin, le dernier jour du carnaval, toute la population s'agite. On comprend qu'elle se prépare à une œuvre qu'il y aurait honte ou malheur pour elle de ne pas entreprendre.

A ce tumulte, si la joie n'épanouissait pas tous les visages; si les plus petits enfants ne préludaient déjà aux amusements du soir, on dirait que la ville attend un ennemi dont elle craint l'assaut, ou les nocturnes surprises.

Un ennemi est bien en marche, mais cet ennemi n'est que celui de ses jeux et de ses *farandoles*. Il n'en veut ni à ses droits de cité ni à ses caisses publiques. Seulement cette folle joie du peuple le tente : et c'est pour la comprimer, la rendre jusqu'au printemps esclave et prisonnière qu'il est aux portes de la ville bruyante.

En attendant, on le nargue; les plaisirs menacés n'en sont que plus vifs. Tout s'en mêle. Il n'est pas jusqu'aux satellites du *carême*, du carême, cette partie belligérante et en marche, qui ne jouissent des restes de cette liberté folâtre.

Périssent donc, en une veillée, toutes les charbonnières du pays, plutôt que la coutume de ces feux que l'on nomme *caramentrants*, par allusion au carême qui entre.

Afin d'en pourvoir convenablement chaque place et chaque rue, et faire de la vieille cité, à l'aide de tous ces feux, un beau, un superbe bivouac, on a recours à des quêtes à domicile, auxquelles le contribuable se prête plus volontiers qu'à celle du budget de l'état. Les collecteurs de cette prestation obligée sont toujours des enfants unis à des personnes d'un certain âge qui portent les corbeilles ; et cette association des deux âges prouve que c'est une fête léguée par les anciens, qui plaît à tous, petits et grands. Il faut voir avec quelle gaieté de cœur les plus pauvres ménages livrent leur dernier morceau de charbon. Ce jour là pour eux n'a pas de lendemain.

Digitized by Google

La quête finie, la provision faite, on bâtit le *caramentrant*. On l'élève en pain de sucre. Sa base et sa hauteur témoignent des largesses du quartier et lui font honneur.

Aussitôt que la nuit tombe, comme Josué ou comme Ajax, pour conjurer le Dieu de la lumière, de la lumière qui fuit et dont l'absence hâterait l'approche du lendemain, l'un des anciens du quartier met le feu au *caramentrant*, au bruit de mille cris des fanfares et des *farandoles*. C'est un signal de bonheur, c'est l'oubli de toutes les peines.

Des hauteurs de Saint-Ennemond, des ruines du vieux château fort, dont le squelette, déchiré par les ongles du peuple, domine la ville au nord (1), le coup-d'œil est magique à cette heure. Quand s'allument tous les *caramentrants* à la fois, les maisons se perdent tout à coup dans des nuages de fumée

(1) C'est à Jacques de Chevrières, lieutenant-général du Lyonnais, que ce château a dû ses fortifications dont il n'y a plus de restes. On lit dans un manuscrit attribué à Gaspard de Chevrières, comte et archidiacre de Saint-Jean de Lyon, le même qui a achevé l'hôtel de Chevrières où siége le tribunal. « Jacques acquit une si grande autorité dans le Lyonnais, que le duc de Nemours, qui en était gouverneur en chef, en conçut de la jalousie, et, l'ayant envoyé quérir à Lyon, sous de beaux prétextes, il le mit prisonnier dans Pierre-Scize, et l'y tint environ trois semaines, jusqu'à ce que la noblesse du pays pria le duc de lui rendre la liberté et de le réquérir d'amitié.

« Etant sorti, il fit achever, pour la sûreté de sa famille, les bastions du château de Saint-Chamond que son beau-père Christophe avait commencés, et y mettre dedans un canon de batterie et plusieurs pièces de campagne, afin que ses envieux n'eussent aucun prétexte de lui donner et aux siens à l'avenir aucun déplaisir.

« Il obtint du roi Henri IV, quelque temps après qu'il se fut rangé à son service, des lettres données au camp d'Amiens par lesquelles sa majesté déclarait qu'elle voulait et entendait que le Sr de Chevrières et les siens jouissent à jamais pleinement et paisiblement sans en pouvoir être recherchés, des bastions et canons ci-devant dits dérogeant en cet endroit aux ordonnances de son royaume qui défendaient à tous seigneurs de quelque qualité qu'ils soient de pouvoir tenir en leurs maisons aucun flanc couvert ni aucune batterie. »

Digitized by Google

d'une opaque épaisseur. Ces nuages les couvrent d'un voile que l'air déchire peu à peu, et dont les lambeaux dispersés offrent ensuite le spectacle toujours nouveau des ténèbres aux prises avec la lumière, le fantastique cahos des clartés et des ombres. C'est une ville en fête ; non, c'est une ville qu'on saccage. Ce sont des combats ; non, ce sont des danses. Le peuple court ; il crie, il prie. La ville brûle. Néron, cette fois, pourrait de ces hauteurs rêver un embrasement, chanter son poème sur l'incendie de Troie. Cette fumée, ces pétards, cette rumeur prêteraient à ses illusions....

Dans cet amas de personnes et de choses en désordre, des pélerins, des pénitents, pieds nus et simulant la *passion*, circulent dans la ville, en confrérie, en procession, munis de torches semblables à celles qui brulèrent les autels de Priam. Quel pêle-mêle ! en vérité, ces bons confrères choisissent mal leur temps. Aussi leur costume causerait bien des méprises si leurs chants religieux n'annonçaient que ces déguisements ont une spécialité qui n'est pas dans les plaisirs du jour.

Dans le nombre de ces *caramentrants*, de ces petites pyramydes noires qu'on allume, il en est dont le faîte est orné de rubans. Ces *caramentrants* floquetés sont ceux des *jeunes mariés*.

Les personnes qui ont épousé dans l'année doivent au quartier qu'elles habitent un *caramentrant*. C'est la loi et les prophêtes. Cette contribution n'est encore que l'accessoire de la cérémonie dont nous allons parler et de laquelle on ne s'affranchit jamais, quelque déplaisir qu'elle cause. Cependant il faut croire que ces érections de bûchers n'ont pas les mêmes inconvénients que ceux du Malabar. Quoiqu'il en soit, cette coutume est tellement ancrée au pays qu'elle entre dans les solemnités complémentaires du contrat. Son omission constituerait un empêchement diriment aux douces communications du voisinage, pour les époux et leur postérité, et porterait malheur.

Digitized by Google

D'avance on sait à qui doit tomber, pour l'an qui court, l'obligation du *caramentrant*, et comme il s'agit de remplir auprès d'elles une mission de vieille courtoisie, le choix du quartier tombe toujours sur le plus ancien, le patriarche de la rue, d'ordinaire vieux *Barère*, ou *mène bare* qui a vu les jurandes et les maîtrises. Il sait depuis *A* jusqu'à *et* tout ce qui est à faire en pareille occasion. Nécrologe vivant de toutes les joies passées, il a tant vu de feux s'allumer et s'éteindre ! De son temps les *caramentrants* avaient la hauteur d'un étage; mais alors il n'y avait pas de chemins de fer pour enlever la houille. On connaissait mieux les mines. On ne les vendait pas. Il a vu commencer le canal de Givors qui devait unir les deux mers ; mais il ne le verra pas finir (1). Son costume date de l'époque. Ses larges boutons d'habit et mille accessoires de toilette déposent que si la mode a ses infidélités, elle a bien aussi ses retours.

Ce type de l'ancienne population, ce conservateur des anciens us, connaît toute l'importance du message. Paré de ces habits de fête, il se rend au domicile conjugal. L'usage veut qu'il y porte une pierre. Cette pierre est la pierre angulaire

(1) Ce fut en 1760 que François Zacharie, horloger à Lyon, conçut le projet d'un canal qui communiquerait du Rhône à la Loire, et par là lierait l'Océan à la Méditerrannée. Ce canal devait avoir la direction suivante : de Givors, remonter le Gier jusqu'à Saint-Chamond; de là arriver à Saint-Etienne en côtoyant le Janon. Près de Saint-Etienne, on établissait le principal réservoir nécessaire aux deuv branches, et de ce réservoir le canal descendait du côté de la Loire, en passant par Saint-Priest jusqu'au port de Saint-Rambert ou celui de Bouthéon.

Ce canal s'arrête aujourd'hui au Sardon, à une demi-lieue au sud de Rive-de-Gier.

La mort de François Zacharie a fait avorter cette grande entreprise. Il est déplorable que le gouvernement ne s'empare pas de la continuation de cette œuvre, au sujet de laquelle M. Bergeron, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, a récemment publié un fort bon travail. Il est encore à déplorer qu'on ait si vite oublié le nom de l'auteur de cette belle conception.

Digitized by Google

du *caramentrant* que doivent les mariés. *Sa formule d'action*, à lui, en entrant, est celle-ci : *voici la pierre*, la pierre, ... il répète ; et pas un mot de plus. Après quoi, il se retire, chapeau bas, laissant la pierre. Les Romains, à ce qu'on dit n'assignaient pas autrement leurs débiteurs, en matière de *nouvel œuvre*.

Les jeunes époux font aussitôt porter la pierre avec tout le charbon et le bois nécessaire au *caramentrant*, et lorsque vient l'heure d'y mettre le feu, nouveau cérémonial.

L'élu du quartier se met à la tête d'un cortége formé des plus prés voisins. Il va chercher la mariée qui, nouvelle Iphigénie, se présente en habits de noces et toute *enjoiaillée*, on la conduit auprès du *caramentrant* ; elle est tenue d'y mettre le feu ; et pendant que le *caramentrant* s'allume, on exécute à l'entour des danses et des rondes, auxquelle la mariée prend part de la meilleure grâce. En ce moment les vieilles gens font leurs remarques. On étudie la marche des flammes et le cours de la fumée, l'activité du feu ou sa lenteur à prendre. De là, mille conjectures ; de bons ou de mauvais augures.

Une fois le *caramentrant* en bonne voie, la mariée est rendue à son époux qui reçoit le cortège avec une collation préparée. On s'attable, et chacun livre à la joie des convives les pronostics et les observations.

— J'ai vu des flammes bleues, dit l'un.

— C'est bon signe, dit l'autre.

— La flamme allait à gauche.

— Ce sera un garçon.

— Non, une fille.

— Nous avons tous remarqué que votre feu pétillait et s'allumait vîte.

— Plus vîte que chez le Voisin, quelle fumée noire ! l'avez-vous vue ?

— Aussi, comment vivent-ils, réplique une commère, en se pinçant les lèvres.

— De mon temps, observe une pauvre vieille qui gémit de

Digitized by Google

de l'absence de ses dents en présence de la collation, de mon temps, on voyait dans l'air courir des dragons qui jetaient des sorts aux *caramentrants*.

Une autre vieille : à mon mariage il a bien fallu les conjurer en me vouant au bienheureux saint François Régis.

— Au quartier Notre-Dame, ce soir, charivari!

— La fille à *** a donc refusé son *caramentrant* ?

— C'est si avare.

— Je craignais quelque malice, dit la mariée....

— Qu'on ne mouillât le bois et qu'on en vint à mal penser ?

— Vous vous êtes exécutée de trop bonne grâce, reprend le vieux *mène bare* pour que notre jeunesse ait voulu qu'on jugeât mal de vos amours

Viennent ensuite les gais refrains des Boiron et des Chapelon(1),

(1) Poètes bien peu connus dans le monde littéraire, mais dont les œuvres et les noms sont chers aux Stéphanois.

Le premier, *Georges Boyron*, maître graveur, né à Saint-Etienne, le 23 juillet 1730, a composé des épigrammes, des contes et des chansons en patois, d'une verve remarquable. En 1827, quelques fragments de ces poésies ont été imprimés.

Le second, *Jean Chapelon*, prêtre sociétaire de l'église de Saint-Etienne, né en cette ville en 1648, est auteur de poésies composées dans la même langue, et qui ont eu déjà plusieurs éditions. Ses chansons sont pleines de cette gaîté franche et de bon aloi, dont tous les vieillards déplorent la perte aujourd'hui. Il est peu d'hommes qui aient autant que Chapelon laissé parmi ses compatriotes de bons souvenirs; comme prêtre, il était aimé, adoré. On lit dans sa *Vie*: « Dénoncé pour ses chansons à son archevêque, alors Mgr Camille de Neufville, il se présenta au conseil avec cet air de candeur et d'innocence qui déconcerte la malice et fait tomber la prévention. On vit M. Chapelon, et on l'aima. Il fut invité à dîner. Un des convives, empressé de mieux connaître cet homme, lui dit: On rapporte, Monsieur, que vous vous occupez à faire des chansons.—Oui, dit-il, je fais quelquefois des chansons.—Contre qui les faites-vous?—Contre les ridicules et les insolents, les buveurs et les buveuses.—Passe pour cela; mais les honnêtes gens?—Oui, quand ils sont mes amis, et je ne les fâche pas.—Et à moi, dit Mgr l'archevêque, vous me feriez une chanson?—Oui, Monseigneur, si vous me le permettiez.—Voyons, dit

Digitized by Google

les caquets et les vieux contes. Le vin coule ; jamais veillée plus heureuse !

A. Couturier.

Saint-Chamond 1830.

avec bonté le prélat. Le poète fit alors un *impromptu* dont sa grandeur n'eut pas lieu de se plaindre,—Si vous les faisiez toutes comme celle-là, personne ne pourrait s'en fâcher.—Ah ! Monseigneur, tous les fâchés et les fâcheux ne sont pas des archevêques de Lyon.

Ce trait nous rappelle l'entrevue de Boileau avec son curé de campagne.

Digitized by Google

Variétés.

LES BAS DE SOIE

DE

HENRI II.

Depuis quelques années l'éducation des vers à soie a pris une grande extension dans nos provinces. Le département de l'Ain n'est point resté en arrière de ses voisins à cet égard ; peu à peu certaines portions de sa surface se sont couvertes de mûriers ; les environs de Belley, et le Bas-Bugey plus particulièrement, en ont essayé de vastes plantations ; des agriculteurs distingués, des hommes instruits et spéciaux, ont encouragé de toutes leurs forces cette nouvelle industrie. Des ouvrages didactiques, éclos dans le pays même, l'ont dirigée ; enfin l'art séricicole paraît devoir tenir bientôt chez nous une place qu'on n'aurait pas osé lui prédire il y a vingt ans ; car alors les départements du centre et du nord de la France passaient pour

Digitized by Google

être impropres à cette culture, et ceux du midi semblaient s'être réservé pour toujours son monopole.

Cette conquête faite sur le climat est sans doute utile et glorieuse; nous y applaudissons de toutes nos forces; mais avec elle se sont glissées des opinions erronées touchant l'origine des fabriques françaises et l'époque de l'introduction de la soie dans notre patrie. En notre triple qualité de Lyonnais, de peintre, et d'ami de la vérité, nous ne pouvons laisser s'accréditer des assertions mensongères qui compromettent à la fois l'histoire, l'honneur de Lyon et l'avenir de la couleur locale.

Mézerai, qui écrivait vers 1651, et qui tenait sans doute à exalter la richesse de la France sous les Bourbons, au détriment de l'ère des Valois, est, à notre connaissance, le premier historien qui ait parlé de la rareté de la soie sous Henri II.

Le crédit aveugle qu'on accordait à son livre jusqu'à ces derniers temps, a porté ses fruits; on l'a copié, répété, commenté, sans mettre en doute un instant sa bonne foi ni ses connaissances; et nous voilà tous convaincus que l'introduction de la soie en France date à peine de la fin du XVIe siècle.

Je lis dans l'Essai de M. L... sur les mûriers : *La soie existait encore en si petite quantité au commencement du XVIe siècle, qu'elle était réservée toute pour les souverains; Henri II fut d'abord le seul en France qui possédât une paire de bas de soie.*

Cela est formel; c'est Mézerai qui l'a dit, et à moins d'y mettre de la mauvaise volonté, il n'y a plus qu'à croire et à se taire.

Voyons pourtant.

Henri II, monté sur le trône en 1547, porta les fameux bas de soie, en 1559, aux noces de sa sœur Marguerite, qu'il avait accordée en mariage à Philibert-Emmanuel, duc de Savoie; or la Bresse et le Bugey étaient alors savoyards; les bas de soie du roi de France nous intéressent donc à double titre. Ce fut pendant ces fêtes, d'autres disent pendant les réjouissances

Digitized by Google

auxquelles donna lieu la paix avec l'Espagne, que le roi fut blessé à mort dans un tournoi par son ami Montgommery.

Une chose à laquelle ni Mézerai ni M. L... n'ont fait attention, c'est que l'usage des bas de soie est tout autre chose que l'usage de la soie. Il serait possible d'admettre que jusqu'alors on n'avait pas porté de bas de soie en France, si les tableaux des artistes de la Renaissance ne nous permettaient d'avancer le contraire ; mais quant aux vêtemens qu'on fabriquait avec la soie, ils étaient *si peu rares* sous Henri II, ils étaient *si peu réservés aux seuls souverains*, que ce monarque, effrayé de la profusion et de la ruineuse magnificence de sa cour, se vit forcé de promulguer des ordonnances somptuaires, juste dix ans avant l'apparition des bas de soie dont parle Mézerai. « *Le 14e jour d'aoust 1549, Edit du Roi sur la réformation des accoutrements de soye, dorures et broderies, et défences sus grands peines de n'en porter à gens de basse condition et qui ne sont de l'état et qualité d'en porter, et ce spécialement aux artisans, et ce sus grosses peines et amendes.* »

Le sieur de Ronsard, qui ne manquait jamais l'occasion de faire sa cour au roi, saisit celle-ci avec empressement ; il l'apostropha ainsi dans une de ses odes :

Le velours trop commun en France,
Sous toy reprend son vieil honneur,
Tellement que ta remontrance
Nous a fait voir la différence
Du valet et de son seigneur,
Et du muguet chargé de soye
Qui à tes princes s'esgaloit
Et riche en draps de soye, alloit
Faisant flamber toute la voye.
Les Tusques ingénieuses
Jà de trop velouter s'usoyent
Pour nos femmes délicieuses
Qui en robes trop précieuses
Du rang des nobles abusoyent ;
Mais or la laine méprisée

Digitized by Google

Reprend son premier ornement,
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole auctorisée.

Le valet portait donc alors la soie aussi bien que son maître, et le sieur de Ronsard insistait sur la nécessité d'une démarcation; il voulait que la noblesse seule pût se vêtir de tissus précieux, comme elle en avait eu seule le droit jadis, à des époques bien reculées.

Il prétend, il est vrai, que les Tusques (ce sont probablement les femmes de la Toscane) s'usaient à préparer nos velours; mais il se connaissait mieux en poésie qu'en industrie, ce qui n'est pas beaucoup dire, et nous verrons tout-à-l'heure que la France pouvait déjà fournir à cette époque, sinon de grandes quantités de soie indigène, au moins des masses énormes de tissus fabriqués par elle-même.

Mais c'est peu, reculons d'un demi siècle : Au passage de François Ier dans Lyon, le 14 juillet 1515, MM. les conseillers de la ville allèrent le complimenter, vêtus de robes de damas tanney et de pourpoints de satin cramoisi; ils étaient accompagnés des Lucquois, habillés de robes de damas noir, des Florentins, vêtus de robes de velours, et après, venaient les enfans de la ville, habillés d'accoutrements blancs, comme de draps d'argent, de velours et de satins blancs. L'on remarquera que ce n'était point « par paire, mais par centaines » que défilèrent nos aïeux ainsi accoutrés. Il y a loin de la magnificence déployée dans Lyon, en 1515, à la modeste paire de bas de soie que portait Henri II aux noces de sa sœur, quarante à cinquante ans plus tard. Cette remarque a déjà été faite par feu le savant Grognier, professeur à l'école vétérinaire de Lyon.

Rétrogradons encore : le même M. Grognier, dans ses notes pour servir à l'histoire de la grande manufacture de Lyon, cite l'entrée du roi Louis XII dans cette ville, le samedi 17 juillet 1507.

« A la porte du Rhône estoit le premier eschaffaut, et y avoit

Digitized by Google

six personnaiges, c'est à savoir une fille habillée de taffetas rouge, signifiant *force*; une autre fille habillée de taffetas pers, signifiant *prudence ;* une autre fille habillée de taffetas jaune, signifiant *diligence;* une autre fille signifiant *vaillance*, habillée de taffetas violet..... C'était également de soie qu'étaient habillés d'autres personnages, tels que *bon vouloir* et *honneur de noblesse*, *Aristote* et *Proserpine*, qui récitèrent de belles sentences à notre sire Louis XII. »

On observera que toutes ces étoffes avaient très probablement été fabriquées à Lyon même, « puisque l'on conserve aux archives municipales, la copie de remontrances faites au roi Louis XII, en 1500, par les conseillers et échevins de la ville de Lyon, lors de l'entrée de Sa Majesté et d'Anne de Bretagne son épouse; remontrances au sujet, entre autres, *de la manufacture des draps de soie.* »

« Ainsi, dit encore M. Grognier, la manufacture de soie existait à Lyon du temps de Louis XII ; mais avait-elle été fondée sous ce prince? le 17 juillet 1494, Charles VIII, étant à Lyon, rendit une ordonnance concernant les étoffes de soie fabriquées en France. »

Bien plus, le roi Louis XI rendit, en faveur de la fabrique lyonnnaise, des ordonnances datées de 1466, 1467 et 1469; dans la première d'entr'elles, il est dit que la consommation des draps d'or et de soie s'élevait alors en France à près de 500,000 écus; enfin, en 1470, nouvelle ordonnance du même roi sur les fabriques de soie de la ville de Tours.

Si nous remontons plus haut encore, nous trouverons à chaque page, dans les chroniqueurs, des preuves de l'amour que les Français ont porté de tout temps aux vêtemens somptueux; il n'est pas jusqu'à la cour du roi saint Louis qui ne se revêtit de justaucorps de soie, à l'imitation du pieux monarque. On doit pourtant se garder d'induire de là que la soie fût aussi commune en France au XIIIe siècle qu'aujourd'hui; car il est à peu près certain que son introduction fut singulièrement favorisée soit par l'arrivée des Médicis, soit par les émigrations

Digitized by Google

nombreuses des Italiens qui vinrent chercher chez nous un abri contre les persécutions. C'est principalement à cette dernière cause que l'on doit de compter parmi les noms des Français illustres ceux des Gondi, des Gadagnes, des Strozzi, des Pazzi, des Baglioni, des Pitti, des Salviati, des Almani, des Capponi, des Pianelli; des Spinola, des Adamoli, des Mascranni, des Pestalozzi, des Bonvisi, des Scarron, des Sève, des Spon, etc,, tous établis et naturalisés à Lyon aux XVe et XVIe siècles.

Quoi qu'il en soit, on voit combien il est absurde de fonder sur les *bas de chausses* d'Henri II une appréciation de l'état des manufactures françaises. Le luxe était effrené sous son règne, et la soie en était un des principaux objets. Afin d'en donner une idée aux lecteurs qui pourraient croire que nous exagérons l'importance de la fabrique lyonnaise au XVIe siècle, nous leur dirons que lors de l'entrée du même Henri II dans Lyon avec sa femme Catherine de Médicis, les 23 et 24 septembre 1548, plusieurs milliers de citoyens lyonnais défilèrent devant le monarque, revêtus de taffetas, de satin, de velours.

Les figurants de ce pompeux cortége, vive épigramme lancée par anticipation contre le luxe mesquin et parcimonieux de nos jours, n'étaient point comme on peut se l'imaginer, de grands personnages, de fiers gentilshommes, ni même de riches bourgeois; c'étaient de pauvres ouvriers, des compagnons des corporations, de simples maçons, des charpentiers, des menuisiers, des tisserands, des bouchers, etc. Cette splendeur inouïe, qui blesse notre orgueilleuse avarice, n'était pas, comme on le croirait encore, l'effet instantané, l'expression éphémère d'une joie rare qui se manifestait d'autant plus vive qu'elle avait été plus comprimée; elle ne forçait point nos aieux à la prodigalité, à d'immenses sacrifices; c'était tout simplement l'indice d'une grande abondance de produits soyeux, de leur bon marché et de l'amour de toutes les classes pour l'éclatante parure qu'ils procurent. Ces fêtes se renouve-

Digitized by Google

laient souvent ; et pourtant on ne saurait croire à l'exubérance des capitaux à une époque où les gages d'un bon ouvrier montaient à vingt francs par an, et ou les servantes de bonne maison recevaient 7 livres et un morceau de toile pour en faire un couvre-chef.(Ordonnance de police du Consulat de Lyon au XVI° siècle).

Le cortége qui défila devant Sa Majesté, assise sous un dais immense de soie verte, se composait ainsi (1) : d'abord le clergé avec ses bannières, ensuite :

Le prévôt des marchands ;
Son lieutenant ;
100 archers à cheval ;
Le lieutenant du capitaine de la ville et deux laquais ;
338 arquebusiers de la ville ;
466 bouchers ;
172 cartiers ;
333 couturiers ;
446 teinturiers ;
226 orfèvres ;
459 tissotiers ;
316 charpentiers ;
286 selliers ;
306 maçons ;
300 cordonniers ;
192 épingliers ;
207 tisserands ;
423 habitants de la rue Neuve ;
176 chapeliers ;
226 fondeurs ;
330 habitants de St-Vincent ;
187 pelletiers ;
413 imprimeurs ;

(1) Voyez Paradin et les Entrées des rois et grands personnages dans Lyon, in-4°, 1753.

Digitized by Google

Ce qui forme un total de 5907 personnes armées, tant à pied qu'à cheval, auxquelles il faut ajouter les 54 capitaines, lieutenants et enseignes des corporations, plus la suite nombreuse du clergé.

Après eux venaient les pages, représentants de la nation lucquoise, suivis de leur gens de pied, en grand nombre; puis la seigneurie lucquoise à cheval. Chevauchaient *suivamment* les pages de la nation florentine, au nombre de six, et la seigneurie florentine, au nombre de trente-sept, montés sur des chevaux turcs et genets d'Espagne; *tout d'un fil* venaient les Milanais, précédés *chacun* de deux laquais; puis les Allemands, suivis d'un laquais chacun, etc.

J'ose à peine dire quels costumes magnifiques recouvraient cette foule; que de velours, de dorures, de plumes, d'armes ornées de pierreries, de chevaux foulant aux pieds la moire et le tabis; de valets lestes et fringants ornaient cette bizarre mais somptueuse solennité. Il suffit de décrire un ou deux de ces costumes pour donner une juste idée des autres; et pour nommer les premiers venus, les bouchers. « Leur capitaine « était vêtu de bonnet, collet, pourpoint, chausses et souliers « de velours cramoisi de haute couleur, découpés et couverts « de gros fers et boutons d'or; puis venaient les bouchers trois « à trois; les six premiers rangs couverts de animes et mo- « rions dorés, chausses et souliers de velours rouge, le pen- « nache de même couleur, épée et dague dorées et fourreau « de velours cramoisi; et après eux leurs compagnons habil- « lés de velours, de satin, et le moindre de taffetas cramoisi, « les piques dorées pour la plupart et au nombre de 466, « etc. »

Et que penser des selliers, « habillés de blanc, noir et « rouge, collets et chausses de velours noir doublés de satin « et taffetas blanc, pourpoint de satin ou taffetas rouge cra- « moisi, etc.

«.....Les pelletiers, au nombre de 187, habillés quasi tous « de bonnets et collets de velours ferrés d'or, pourpoint et

Digitized by Google

« chausses de satin gris, la plume blanche, piques et autres « armes dorées, etc. »

Et ainsi de tous les métiers, la différence ne portant guère que sur le nombre ou bien sur la couleur des costumes; et, on l'a vu, c'étaient des compagnons bouchers, imprimeurs, pelletiers, cordonniers, etc,; et dix ans après, Henri II, le roi de France, portait seul des bas de soie dans son royaume, et la soie était, dit-on réservée aux seuls souverains!.....

Quant aux représentants des *nations*, leur luxe, plus étourdissant encore, était cependant plus compréhensible; car ceux-là au moins étaient riches ou passaient pour l'être. Je copie toujours :

«.... Venaient quatre jeunes pages de la nation lucquoise, « habillés à la mode de l'antique cavalerie romaine, comme « de corselets de fin drap d'argent, artificiellement ombragés, « à gros timbres sur les épaules, bouffans de toile d'argent, « sur lesquels étaient attachés gueules de *Lyons*, petits hauts-« de-chausses venant jusqu'à mi-cuisse, petites masquines sur « les genoux, et pardessus un paludamentum militaire..., « court jusqu'aux genoux et lequel était de la toile d'argent la « plus subtile et déliée qu'on saurait trouver, brodée tout au-« tour d'un petit bord de frange noire de soie, et semée par-« dessus d'un rang de petits boutons noirs, à deux doigts l'un « de l'autre....; le demeurant du corps tout nud, comme bras « et jambes, et la tête à cheveux crêpés à la césarianne; mon-« tés sur quatre grands chevaux, autant beaux qu'il est possi-« ble, harnachés d'une petite houppe de même toile d'argent « jusqu'au-dessous du ventre du cheval, le bas à lambeaux « ronds, émouchés de force houppes de fils d'argent, la bride « seulement d'un gros cordon d'argent, le pennache blanc « pailleté d'or, etc.; puis les gens de pied en bon nombre, « deux à deux, vestus de velours blanc, à petites menues ban-« des de velours noir pardessus et du long dudit accoustre-« ment....; puis les seigneurs lucquois, tous vêtus de bon-« nets, chausses, juppes et robes de velours noir, doublées

Digitized by Google

« de satin noir, et collet renversé ; montés sur mules, harna-
« chées et houssées du même velours, etc. », et en grand
« nombre, car il est bon de le remarquer.... »

Et notre roi Henri II, au dire de Mézerai, portait seul des bas de soie, et les souverains réservaient la soie pour eux seuls! c'est une plaisante idée, en vérité, que de revêtir le roi, un jour de noces, à la cour, d'accoutrements moins riches, moins rares, moins précieux que ceux du dernier des garçons bouchers d'une ville de province.

Me croira-t-on quand je dirai que tout cela n'était que peu de chose en comparaison de la magnificence des fêtes offertes au même Henri II et à la reine son épouse, à la même époque? Quels termes employer pour montrer ces nombreux et immenses navires, construits exprès sur les bassins de la Saône, chargés de combattants qui livraient le velours et le satin de leurs vêtements aux hasards d'une bataille simulée. Comment peindre ces galères à l'antique, construites pour porter la reine et sa suite, flottantes au milieu de nuées de barques, couvertes de draperies précieuses, éblouissantes de pierreries, d'armes dorées, ruisselantes d'eaux de senteur, garnies d'admirables buffets servis; quel pinceau reproduira l'effet de cette galère tapissée de damas noir, ornée de tapis de Turquie, dans la grande salle de laquelle *ballaient* joyeusement les dames et les seigneurs de la cour, de manière que les portes étant ouvertes, la reine, assise à la proue, jouissait des agréments du bal et de la vue du combat naval. La narration de Paradin, auquel nous empruntons les principaux traits de ce tableau, semble tissue de soie, d'or et d'argent. Avec quelle complaisance il s'arrête sur la description de ce Bucentaure, remorqué au bruit des fanfares par une escorte de brigantins merveilleux, traînant après eux des tapis, des lampas, des velours, des étoffes de Turquie; baignant dédaigneusement ces raretés de l'industrie lyonnaise et orientale dans les flots paisibles de la Saône, fendant l'eau de leur proue d'or à tête de cygne, à l'aide de rames rouges pourfilées et frangées d'ar-

Digitized by Google

gent, mus par des chiourmes nombreuses, celles-ci vêtues de robes et capuchons longs de satin cramoisi, celles-là de velours vert et blanc, d'autres de velours noir passementé d'argent, etc., etc. Ajoutez à cette pompe les salves de l'artillerie de Pierre-Scize, le cliquetis des combats, les airs de danse, les fanfares joyeuses, les pétards des feux d'artifice, le tonnerre des vivat, les clameurs, les cris de joie; répandez sur ces mille bruits, ces étoffes chatoyantes, ces beautés superbes de la cour, ces joyeux seigneurs, ce bon et brave peuple, si fier de son élégance; répandez une atmosphère de fleurs et d'encens, le soir, à la fin d'un beau jour de septembre, et dites-nous si les ébats du roi de France, portât-il à lui seul tous les bas de soie de son royaume, valaient les ébats de nos vieux Lyonnais, et leur amour pour la dépense, et le bon goût de leurs fêtes! Mais, hélas! que les temps sont changés!

Si Mézerai vivait de nos jours, je croirais volontiers qu'influencé par son époque, il prête aux temps anciens le caractère de nos fêtes modernes; mais voilà bientôt deux siècles que nous avons son livre (1651): il écrivait lui-même à cent ans de distance du roi Henri II; et tout préoccupé des premiers Bourbons, il n'osait, sans doute, jeter sur l'ère des Valois quelque peu de cette couleur locale si méprisée des historiens de son genre.

On pourrait, il est vrai, concilier à quelques égards les assertions de Mézerai avec la vérité: l'usage des bas de soie est autre chose que l'usage de la soie; tout en restant convaincu que les rois ne se réservaient pas à eux seuls les vêtements de soie, on peut supposer que des bas de cette matière étaient une nouveauté en 1559, surtout si ces bas étaient de *tricot*; car l'origine de cette innovation n'est pas très reculée.

Dans ce cas, il n'y a plus que de la niaiserie à citer la chaussure de Henri II comme une preuve de l'état précaire des fabriques françaises sous son règne. C'est comme si, dans trois siècles, on s'avisait de prendre l'année 1820 pour celle de l'introduction de la soie en France, parce que c'est à peu près

Digitized by Google

alors que des chapeaux de soie remplacèrent, sur la tête des hommes, ceux de feutre et de castor.

En définitive, on commet, suivant nous, une grande faute en privant l'époque de la Renaissance des éloges que méritait son industrie. Mézerai nous a trompés cette fois, et bien d'autres encore. Nous fabriquons davantage, il est vrai, et à meilleure marché; l'usage de la soie est plus commun que jadis; nos plantations de mûriers nous permettent de nous passer de nos voisins d'outre-monts; le perfectionnement de nos machines a fait naître un grand nombre d'étoffes nouvelles; l'inconstance de la mode, les progrès de la chimie ont doté nos fabriques de mille nuances et de mille styles variés; mais nous pouvons, en toute conscience, regretter les splendides étoffes du moyen-âge, les tissus à pleines mains, les brocards brillants d'or et d'argent dont les villes entières se couvraient en leurs jours de fête. Il est une chose surtout dont la privation nous afflige plus vivement que ne le ferait la dégradation de l'art de la soierie : c'est la dégradation du goût. Elle est complète depuis un siècle.

L'histoire de cette décadence et le développement de quelques idées qui nous sont particulières sur les moyens de l'arrêter pourront plus tard trouver leur place, si ce premier essai n'a pas paru inutile.

H. Leymarie.

Digitized by Google

Revue Dramatique.

DE LA DANSE FRANÇAISE

ET

DE LA DANSE ESPAGNOLE,

A PROPOS DE

MM. CAMPRUBI ET DE Mlle DOLORÈS SERAL.

En France nous sommes éminemment danseurs, et, sous ce rapport là, comme sous bien d'autres, aucun peuple ne saurait nous disputer le sceptre de la légèreté. Dans nos théâtres, la danse tient une place qu'il serait impossible de remplir par un autre genre de spectacle, et nous inscrivons nos danseurs renommés au nombre de nos premiers artistes. Pour la plupart de nos *beaux fils*, un ballet représente sur terre le paradis de Mahomet et les filles de Terpsichore, les houris du prophète. Nul ne peut se donner comme un modèle de la fashion s'il n'a pas attaché à son char une de ces nymphes au pied léger.

Mais la danse n'est pas seulement en honneur au théâtre, elle est, dans nos salons, le but de toutes les soirées, de toutes les grandes réunions. Elle est l'*Eldorado* ardemment désiré de nos dames, l'espérance quelles bercent pendant des mois entiers; elle est la réalité de bien des illusions et la com-

Digitized by Google

pensation d'une foule de tribulations domestiques. Elle est enfin le miroir de la coquetterie, et Dieu sait si, en France, il y a de la coquetterie ! Pour les jeunes gens, il est vrai, la danse n'est pas toujours un amusement, un plaisir, mais on danse parce que c'est le genre, quelquefois même on danse mal parce que c'est du bon ton. Et puis n'est-ce pas un moyen de froler la robe de la dame de ses pensées, de lui presser imperceptiblement la main, et de lui dire son nom à soi, son prénom même, qu'elle écrit sur un joli petit calepin ? — Passons. — La danse, comme tous les arts, a fait chez nous de grands progrès, et depuis la *camargo* et le *menuet* de 1750, elle a subi tant de changements qu'il serait difficile, à qui l'aurait vue alors, de la reconnaître aujourd'hui, alors même qu'elle n'eut pas troqué sa robe à queue contre un jupon court, et sa poudre contre une couronne de roses. Comme tous les ouvrages dramatiques elle s'est dramatisée aussi, elle a voulu avoir son premier, son second, son troisième acte, son exposition et son dénouement. Nos ballets ne sont donc autre chose que la mise en pantomine d'une œuvre quelconque. Ils se divisent en général en deux parties : l'une se compose de danses en chœur quelquefois gracieuses par des effets de scène bien disposés, par des combinaisons heureusement amenées. L'autre partie est remplie parce qu'on appelle *les premiers sujets*. Assez ordinairement elle pourrait être retranchée sans nuire à l'action, inutile qu'elle est pour l'intelligence du drame; toutefois elle mérite sa part d'éloges. De jolis pas exécutés avec cette légèreté qui a valu à notre *Taglioni* le nom de sylphide; de délicieuses poses plaisent aux yeux et provoquent nos applaudissements. Cependant, nous devons le dire, ces danses des premiers artistes deviennent souvent fatiguantes par la monotonie qui naît de la répétition continuelle des mêmes figures. C'est ainsi qu'on se lasse de voir, après chaque période dansante, une pirouette au bout de laquelle le danseur se pose comme pour vous dire : admirez-moi ! Et l'admiration qu'il vous inspire est toute pour le mécanisme de l'art, il n'y en a

Digitized by Google

aucune pour la pensée du tableau qu'il représente, car il n'y a pas de pensée il n'y a rien que l'imagination puisse saisir.

Bien différente de la nôtre, la danse espagnole, toujours voluptueuse comme une Andalouse, semble réveiller en nous quelque doux rêve de la jeunesse. Ce n'est pas la légèreté, c'est la grâce; ce n'est pas un sylphe, c'est l'amour. On n'y rencontre pas cette agilité vive, aérienne, brillante, quoiqu'un peu saccadée, sèche et aride de la danse française, mais on y trouve ce charme qui subjugue, cette langueur qui magnétise, cette passion qui sans dire : je veux vaincre, vous force d'avouer qu'on est vaincu. L'une est Junon ; l'autre est Vénus. La danse de nos théâtres parle à l'esprit, la danse espagnole énivre l'ame ; la première, dans un rond de jambe, s'adresse en courtisane aux sens émoussés du parterre, la seconde vous entoure de caresses, de séductions et vous fait tomber, en vous enlaçant, sur les fleurs qu'elle effeuille. L'une se prostitue plutôt qu'elle ne séduit, l'autre séduit sans se prostituer; puis, lorsquelle a séduit, elle se donne.

Avant M. Camprubi et Mlle Dolores Séral peu de personnes à Lyon avaient une idée vraie de la danse espagnole, bien que depuis quelques années on l'ait intercalée dans un grand nombre de ballets. Cette ignorance s'explique facilement si l'on considère qu'il est de ces choses qui appartiennent aux peuples et qui ne s'imitent pas, de ces cachets dont on ne peut saisir exactement l'empreinte, de même qu'on ne prend jamais parfaitement l'accent d'une langue étrangère, quelque soit l'étude qu'on en ait faite. Il y a donc chez les danseurs espagnols, quelque chose de voluptueux, que jamais nos sylphides françaises ne nous rendront avec une illusion complète, et Mlle Fany Elsller elle-même ne danse pas la *cachucha* comme Mlle Dolores.

Mais il y a encore autre chose qu'on n'atteint pas en copiant, c'est le naturel qu'on cherche à imiter, et qui ne vaut jamais celui qu'on a. Les danseurs du premier théâtre de Madrid sont surtout remarquables parce qu'ils sont toujours eux, et consé-

Digitized by Google

quemment toujours dans le vrai. Ils savent s'isoler tout-à-fait lorsqu'ils sont en scène, et paraissent ne pas s'apercevoir qu'on les regarde. Le public lui-même peut se croire le témoin indiscret de leurs jeux auxquels ils semblent se livrer bien plus pour eux que pour le spectateur.

C'est sans doute ce naturel et cette vérité d'expression qui ont valu à M. Camprubi et à Mlle Dolores Séral plusieurs récriminations lancées par des personnes d'une pruderie bien sévère. Mais une telle critique tombe impuissante avant d'atteindre, autrement ne serait-ce pas reprocher à un artiste de rendre la grâce par trop de grâce, l'amour par trop d'amour, la passion par trop de passion!

M. Camprubi et Mlle Dolores ont exécuté successivement l'*el jaleo de jeres*, *le pas styrien*, *la cachucha* et *la danse aragonaise*. Toutes ces danses sont empreintes du cachet de la molle Espagne, mais le *pas styrien* est, sans contredit, celle qui mérite le plus d'éloges. Il est impossible de rien voir d'aussi gracieux, d'aussi délirant; on a peine à concevoir autant de souplesse dans les muscles, autant de grâce dans ces nœuds qui se forment, se resserrent et se multiplient comme les anneaux flexibles d'une chaîne sans fin.

Après cela, si l'on nous demande ce que peuvent gagner les mœurs à de tels spectacles, nous répondrons : que si l'on interdisait chez nous la danse espagnole, il faudrait supprimer aussi la danse de nos théâtres, car cette dernière est encore plus corruptrice que l'autre.

STANISLAS CLERC.

Digitized by Google

Chronique musicale.

LE BRASSEUR DE PRESTON, — ANNA BOLENA, — CONCERT DE M. BAUMANN.

Nous avons eu ce mois-ci deux opéras nouveaux d'un genre bien opposé : *Anna Bolena et le Brasseur de Preston.*

La musique du *Brasseur* est toujours légère, facile, et même un peu triviale comme celle du *Postillon* ou celle du *Chalet*, mais plus gaie, plus franchement gaie; il y a des instants où libretto et musique semblent se rapprocher du vrai genre bouffe; malheureusement cela dure peu et n'a pas la verve des anciens maîtres italiens. Qui nous rendra la gaîté épanouie de *Cimarosa* et de *Molière*! Néanmoins, tel qu'il est, le *Brasseur* est un opéra comique dont l'entrain est la qualité dominante, surtout dans l'introduction et le premier chœur. La romance d'Effie d'un rythme brisé est moins vulgaire que bien d'autres, celle du second acte, par exemple, phrase rebattue dans tous les opéras de Rossini.... Après le chœur final du premier acte, avec le *canon*, cette belle forme scholastique, traitée un peu légèrement comme cela ne se pratique que trop à

Digitized by Google

cette heure, le chœur que nous préférons est celui des soldats, sans accompagnement d'abord, et ensuite avec les *pizzicato* des basses et des violons. Le chœur qui vient avant, au 2me acte, ne nous semble pas assez neuf, malgré le coup de grosse caisse et l'appel de trompette sur le temps fort de la mesure. Enfin, si nous mettons de côté le trio du 2me acte qui fait plaisir seulement parce qu'il est bien chanté, il nous restera à mentionner l'*Irlandaise*, chant national, heureusement transplanté.

Cet opéra est aussi parfaitement joué par Lesbros que bien chanté par Mlle Joly. A ce double titre, il mériterait une longue et fructueuse existence, mais ici, la première et la deuxième représentation d'un ouvrage attirent seules la foule, c'est une affaire de pure curiosité où l'art a peu de place. Une fois que nos *lions* et nos *lionnes* de la fashion se sont montrés dans leur splendeur, tout est dit, cela leur suffit, et la salle de spectacle est délaissée et abandonnée aux abonnés et au petit nombre de ces organisations d'élite, qui ont assez d'esprit et de sens pour ne pas se contenter d'une ou deux auditions pour juger une œuvre musicale.... On s'étonne, après cela, qu'une direction ait de la peine à marcher ! Il lui faudrait un chef-d'œuvre par semaine.

Donizetti disait dernièrement à Paris : « Z'ai n'sais pas perquoi on répand partout le bruit que z'travaille trop vîte : z'ai mis cependant tout un grand mois à faire mon *Roberto Devereux*, et zé n'crois pas qu'on pouisse mettre piou dé conscience et dé temps per scrivère une partition. » Il en a été probablement d'*Anna Bolena* comme de *Roberto Devereux*. Le vieux Gluck, au contraire, disait avec amertume : « Je passe deux ans sur un ouvrage, et lorsque j'arrive à la fin de ma partition je fais une maladie qui me conduit aux portes du tombeau. » Aussi l'auteur d'*Iphigénie* et d'*Armide* a-t-il laissé des œuvres impérissables, tandis que l'existence des improvisations du jeune Maestro italien qui en est, à ce moment, à son 64e opéra, sera de peu de durée !

Digitized by Google

Par suite du manque d'empressement et de la prompte satiété de notre public, la musique d'*Anna Bolena* n'a pas encore pu être comprise et jugée. Ce ne sont pas là de ces partitions sémillantes, vives et spirituelles que l'on perçoit tout d'abord. Puis, après s'être abreuvée si longtemps à la généreuse musique de Meyerbeer, notre oreille n'a pu se faire de suite au placage de l'accompagnement italien, à la monotonie du chant, et à l'interminable et soporifique longueur du récitatif. La science manque dans *Anna Bolena* comme dans toute l'école. La matière harmonique est pauvre et l'instrumentation souvent faible. En général, la musique n'a pas le caractère dramatique que le sujet exige si impérieusement. Mais il faut en convenir, les sentiments tendres et gracieux, mélancoliques et doux, sont exprimés avec une abondance charmante; enfin, et c'est là, vraiment, le beau coté de toute la musique italienne, la mélodie riche et facile coule comme une fontaine limpide dont le flot, toujours pur, ne tarit pas.

La matinée musicale, donnée par M. Baumann, a été composée d'un petit nombre de morceaux, mais leur choix était digne de ce grand et modeste artiste. Une ouverture de Méhul et un fragment de symphonie de Beethoven, cela ne vaut-il pas tous les programmes de certains concerts? Si l'ignorance et le mauvais goût règnent encore dans la foule, ce n'est certes pas la faute de M. Baumann, et il ne peut se reprocher d'y avoir sacrifié une seule fois; il sait que l'artiste, de même que le lévite, doit garder sa robe pure; aussi, sans parler de son talent si élevé et si sévère, on peut dire que tout ce qu'il a fait pour la musique à Lyon, soit par ses conseils, soit par ses exemples, a toujours tendu à nous conduire dans la route du vrai beau, hors de laquelle il n'y a rien de bon ni de solide. — Le concert a commencé par l'ouverture de *Timoléon*; à la puissance de l'harmonie et du sentiment dramatique on reconnaît la belle école du vieux Gluck. L'élévation du style ne se dément point d'un bout à l'autre; il y avait vraiment quelque chose du génie antique chez Gluck et chez Méhul. Dans cette école, où

Digitized by Google

l'on raisonnait tout, une ouverture d'opéra devait être l'exposition parfaite des sentiments et des faits qui allaient se passer sur la scène, de sorte qu'au lever du rideau le spectateur était au courant, et n'avait pas besoin d'*acheter la pièce* comme de nos jours. L'ouverture de *Timoléon* est trop dramatique et trop animée pour qu'elle ne remplisse pas ce but. L'*allegro* se compose d'un dialogue vif et serré entre les instruments à vent et les instruments à corde, dialogue remarquablement instrumenté pour l'époque. — L'admirable *andante* de la symphonie en *la* a enthousiasmé l'auditoire, bien que ce ne fut pas tout-à-fait celui du Conservatoire, et que l'orchestre eut pu se pénétrer davantage de l'idée du maître. Néanmoins, sauf quelques rentrées un peu hésitées, cet admirable *andante* n'a pas été trop mal rendu. Combien la pensée musicale qui en fait le fond est touchante et magnifique, quand les basses et le basson la commencent mystérieusement; comme elle grandit et se transmet des instruments à vent aux violons et aux basses avec *fugue* et un mouvement plus vif; puis, enfin, comme elle reparaît après le *majeur* et la *fugue* pour se terminer si triste et si pleine de grâce. Pourquoi n'entendons-nous pas plus souvent ces immortels chef-d'œuvres ! N'est-il pas honteux pour une ville comme la nôtre, qu'avec de tels éléments, un orchestre si bon, nous ne connaissions que quelques fragments des symphonies de Beethowenn, l'idéal du genre! Les variations de Mlle Mazel, sur un thème original, qui ne l'est pas excessivement, ont obtenu de nombreux applaudissements ; s'ils s'adressaient au jeu correct et brillant de la jeune pianiste, ils étaient aussi bien mérités qu'ils l'eussent été peu, s'ils se fussent adressés à l'auteur des variations. Ces gammes, ces roulades, ces traits insignifiants et plus ou moins bien ajustés rappellent, quelque peu, les œuvres interminables de Louis Jadin (que Dieu ait son ame !). La *compositiomanie* s'empare des artistes exécutants ; pourtant il vaudrait beaucoup mieux pour eux s'attacher à rendre les nombreux chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Ainsi, pour le piano, que de trésors encore à peine fouillés au-

Digitized by Google

raient réclamé l'habileté de Mlle Mazel! Quant à Mlle Fleury, ses romances et son chant datent de l'Empire, et nous nous déclarons incompétents, car nous n'appartenons pas à cette époque. La voix de M. N..., jeune amateur étranger, est fraîche et pleine; il a dit avec le sentiment convenable ces jolies phrases, si candides et si tendres, que Méhul a mises dans la bouche de Joseph, et que l'orchestre, pas assez retenu dans tout cet accompagnement, couvrait un peu trop. Nous exprimons ici un désir commun à tous les musiciens, c'est celui d'entendre quelquefois chanter à M. N...., et dans leur langue natale, les *lieder* de Schubert, ces poésies délicieuses qu'il comprend si bien. — Baumann, avec cette ampleur de son et cette énergie qui caractérisent son beau talent, a exécuté le *Réveil*, polonaise de sa composition. Nous avons rompu bien des lances et ne nous lasserons pas d'en rompre en faveur des compositions dont le plus grand défaut est le trop plein d'idées, et l'extrême originalité, beaux défauts que ceux-là, bien rares à ce jour, et qui nous paraissent de précieuses qualités. Dans la tyrolienne de Panofka, et le charmant *andante* de Baillot, il a prouvé que son talent était complet, et qu'il possédait la grâce et la finesse du jeu, tout aussi bien que la verve et la largeur. Que dire de plus!

JOSEPH A....

Digitized by Google

La Mort au cabaret,

CHANSON.

O cabaret, séjour tranquille,
Doux rendez-vous de l'amitié !
Cabaret, sois mon champ d'asile
Contre la Mort et ma moitié....
Oui, sans femme ici que je vive
Au moins un demi-siècle encor !...
Mais, ce soir, point d'ami n'arrive !
On ouvre, en voilà.... c'est la Mort !
Que vois-je ? c'est la Mort....
La Mort ici !... je ne l'attendais guère ;
Mais, c'est égal, garçon, apporte un verre,
Et remplis-le bien jusqu'au bord,
Je veux trinquer et boire avec la Mort.

Digitized by Google

Quoi donc, à l'aspect de madame,
Garçon, tu recules d'effroi ;
C'est ainsi, quand je vois ma femme,
Que je fais en rentrant chez moi.
Madame paraît plus traitable,
Je veux la fêter comme il faut.
Mort, viens donc t'asseoir à ma table ;
Au lieu de cette énorme faulx,
De cette énorme faulx,
Entre ses mains, garçon, mets vite un verre ;
Pour dérider cette mine sévère,
Remplis-le bien jusques au bord,
Je veux trinquer et boire avec la Mort.

Mort, sans façon, causons ensemble,
Afin de nous apprivoiser;
Au cabaret l'on se rassemble
Pour boire moins que pour jaser ;
Parle... je te prête l'oreille....
Là-bas est-on mal ? est-on bien ?
Peut-on y vider la bouteille ?
Le vend-on cher ?...—Je n'en sais rien....
Je n'en sais rien.....—
Tu n'en sais rien... je croyais le contraire,
On le disait.... Mais présente ton verre.
Garçon, remplis-le jusqu'au bord,
Je veux trinquer et boire avec la Mort.

Digitized by Google

Elle boit, même à pleine tasse;
Mais elle a donc un mauvais vin!
Car elle se lève et menace;
Sa faulx s'agite dans sa main....
C'en est fait de ma destinée!...
Elle frappe et reprend son vol....
Tant mieux.... de sa main avinée
Elle n'a cassé que mon bol,
Cassé que mon bol....
Ainsi, j'en suis quitte au prix de mon verre;
Eh bien! garçon, tu le vois sans mystère,
C'est en vidant un rouge bord
Que l'on échappe à la faulx de la Mort.

G. E.

Digitized by Google

Bibliographie.

GUIDE DES PÈRES ET DES MÈRES POUR L'ÉDUCATION, par C. B. CHARDON, membre de plusieurs sociétés savantes, 1 vol. in-8°.

Un traité sur l'éducation ne se juge pas comme un autre livre : à chacun le droit d'en discuter le mérite, mais à l'expérience seule celui de prononcer en dernier ressort. Poser ce principe, c'est annoncer que nous n'entreprendrons pas de critiquer, quant au fond, le plan conseillé et adopté par l'auteur. Toutefois, nous dirons — et ceci s'applique également à la plupart des ouvrages du même genre, — que le reproche le plus sérieux que l'on puisse adresser à M. Chardon, c'est de faire, en quelque sorte, une histoire particulière et de rétrécir ainsi le cercle d'utilité qu'il doit ambitionner pour son œuvre. Mettre en scène deux enfants également doués de tous les dons de l'esprit et du cœur, un pére et une mère assez heureusement organisés, l'un et l'autre, et assez instruits eux-mêmes pour mener sûrement à bien l'éducation de leur famille ; placer tout ce petit monde exceptionnel dans une position de fortune devant laquelle s'évanouissent toutes

Digitized by Google

les difficultés d'une éducation ordinaire, n'est-ce pas là, nous le demandons, supposer des circonstances dont la réunion est, sinon impossible, du moins trop rare pour qu'un traité, composé sur de telles bases, puisse jamais devenir d'une utilité à peu près générale ?

Cette part faite à nos idées particulières, nous dirons que ce livre est remarquable sous plus d'un rapport : guide utile de la classe privilégiée pour laquelle il semble plus spécialement écrit, il renferme aussi des conseils à la portée de toutes les mères de famille, quelle que soit, d'ailleurs, leur position dans le monde ; et il n'est pas une d'entre elles qui n'y puisse trouver, au besoin, des leçons profitables à ses enfants et à elle-même.

Hygiène des femmes enceintes, allaitement maternel ou choix d'une nourrice, soins que réclame la première enfance, maladies de cet âge, toutes ces questions de si haute importance, mais à peine effleurés dans la plupart des ouvrages d'éducation, sont traitées, dans celui-ci, avec une supériorité qui ne fait pas moins d'honneur au médecin qu'au moraliste.

Quant à l'éducation morale et intellectuelle, quelques lignes, extraites du livre même, permettront d'apprécier la sagesse des principes qui doivent la régler, suivant l'auteur. « Pour « diriger avec succès l'esprit des enfants, il faut saisir leur « naturel, c'est-à-dire les propensions de leur caractère, afin « de cultiver le bon aux dépens du mauvais. L'essentiel, dit « M. de Ségur, est de donner à l'ame un bon pli, et de faire « ensorte que, pour elle, le mal soit un accident et le bien une « habitude. Mais, pour cela, il ne faut pas que les pères et « les mères s'érigent en instituteurs : c'est moins avec des « sermons qu'avec des exemples qu'on fait l'éducation. Le « point fondamental est d'habituer les enfants à supporter « avec résignation le joug de la nécessité, que nous imposent, « d'un côté les choses, et, de l'autre, la raison de la société « qui, sous le nom de loi, attache les hommes au bien. N'est-« ce pas, en effet, la sagesse qui dicte les lois ? Heureux les

Digitized by Google

« peuples dont les législateurs n'écoutent que sa voix ! Soyons « donc les premiers législateurs de nos enfants, afin que, sou- « mis à nos sages lois, ils se soumettent plus tard, sans peine, « à celles de la nation. Montaigne dit que notre principal « gouvernement est dans la main des nourrices ; il aurait dû « dire dans celle des mères. »

De pareilles citations suffisent à l'éloge d'un livre ; mais celui-ci se recommande encore comme ouvrage essentiellement pratique, par d'ingénieux aperçus sur les moyens de rendre l'étude aussi attrayante que possible aux jeunes intelligences. Pour simplifier ainsi les éléments des sciences, il faut non-seulement être instruit soi-même mais encore aimer l'enfance et avoir beaucoup vécu avec elle.

Disons, en nous résumant, que, si l'ouvrage ne ressemblait pas trop souvent à une histoire particulière et qu'il fut toujours écrit avec la pureté et le charme qui distinguent certaines pages, nous n'eussions trouvé que des éloges à donner à l'auteur.

C. F.

LES CINQ CORDES DU LUTH, fantaisie poétique par JOSÉPHIN SOULARY, de Lyon (1).

L'*Art en Province*, l'une de nos meilleurs revues départementales rend compte, dans les termes suivants, des *Cinq cordes du Luth* de M. Joséphin Soulary, notre collaborateur. Des raisons de convenance nous avaient seules empêché d'apprécier nous même ici l'œuvre poétique de notre collègue.

« Voici un poète qui entre d'un pas ferme et décidé dans la carrière, et il peut se hasarder avec confiance, car il a bien été marqué du sceau de l'avenir, celui-là ; le ciel lui a donné une large poitrine et un souffle puissant : écoutez-le plutôt :

Quand l'ondée a courbé leur corolle fragile,
Plus fraîches qu'au matin se relèvent les fleurs !

(1) Imp. de L. Boitel ; in-8°. — 1858.—Prix : 2 fr. 50.

Digitized by Google

L'eau se fait plus limpide en traversant l'argile...
L'ame se fait plus noble en traversant les pleurs.

Oui, je suivrais la rude voie
Où j'engageais mes premiers pas,
Traînant mon cœur comme une proie
Saignante de mille combats !

Sans plainte accueillant la souffrance,
Je nourrirai dans le silence
Ce vautour dévorant auquel je fus soumis !
L'homme effrayé de mon mystère,
Ne saura de quel nom m'appeler sur la terre....
Et dans ses plaisirs ennemis
Je passerai, — comme l'orfraie,
Dont le vol ténébreux effraie
L'esprit des Châteaux endormis.

« Byron ne se serait pas annoncé plus fièrement. Du reste, nous ne connaissons pas de poète qui put désavouer des vers frappés comme ceux que nous venons de citer. — M. Soulary parcourt avec un bonheur égal toutes les cordes de sa lyre. Chez lui la pensée a toujours de la profondeur, de la puissance, de l'énergie, et jamais l'expression ne trahit la pensée : elle est toujours brillante, animée, pittoresque ; privilége rare qui n'a été accordé qu'à un petit nombre d'élus. La brochure lyrique du jeune Pindare lyonnais est dédiée à M. Alphonse de Lamartine : nous ne doutons pas que l'illustre chantre des Méditations et des Harmonies, ait honorablement distingué cet hommage, entre tous ceux auxquels sa grande renommée le condamne. Ces vers sont les premiers que nous ayons lus de M. Soulary, mais nous dirons hardiment, que si nous vivions à une époque plus favorable à la poésie, ces vers seraient déjà dans tontes les mémoires, et le nom de leur auteur dans toutes les bouches. Citons encore, afin qu'on ne nous accuse pas d'exagération : nous déclarons que nous prenons, copions tout à fait au hasard :

Heureux qui croit sans voir ! sa vie est un doux songe,
Pour en sonder l'objet, son doigt jamais ne plonge

Digitized by Google

Dans cette place intime où saignent nos douleurs !
De passé, d'avenir, ses jours pleins s'environnent
Et l'exil est pour lui ce vallon que couronnent
L'Alphée et le Ladon d'un double bord de fleurs !

Que de fois j'ai douté, suspendant la balance
Entre le mal réel et l'auguste espérance,
Que de fois j'ai douté, si je devais aux cieux,
Guidé par mes désirs prendre un essor sublime,
Ou bien, comme Manfred, au milieu de l'abîme
M'élancer en fermant les yeux.

Et j'abordais alors ces sages qu'on nous vante ;
Je me disais ; peut-être en leur ame savante
Luit le mot du problème à nos yeux dérobé.
J'approchais, attentif à leur parole sainte...:
Cette parole, hélas ! ce n'était que la plainte
D'un roseau par le vent courbé.

Puis, j'allais aux guerriers qu'élève la victoire,
Qui brisent de leur nom les clairons de la gloire,
Et comptent leurs soleils par les prix des tournois ;
Et ma voix leur criait : géants de cent coudées,
L'objet qui fuit mes vœux et trompe mes idées
Le voyez-vous de vos pavois ?

Un souffle secouait l'idole triomphale !...
Ils tombaient, maudissant leur chute colossale ;
Et près d'eux leur trophée insultait à leurs yeux ;
Tel Icare expirant au sein des mers cruelles,
Voyait, comme un défi, la plume de ses ailes
Loin de lui flotter sous les cieux.

« Si nous n'écoutions que notre propre penchant, nous prolongerions notre citation ; mais voici déjà beaucoup de vers, et la poésie est un mets qui paraît fade à beaucoup de lecteurs ; comme le rat de la fable, ils n'y touchent qu'avec dédain, *dente superbo;* soyons donc discrets, c'est le plus sûr moyen de n'être pas importun.

A. M.

Digitized by Google

JUVÉNILIA, poésie par M. Charles Chancel, avec une Préface par M. Anatole Piston.

Quoiqu'en dise la préface de ce livre, un titre ne contribue guère au succès. Nous en aurions préféré un plus simple pour l'œuvre de M. Chancel, qui pouvait se passer de cet innocent charlatanisme, d'ailleurs un peu suranné. L'auteur de cette préface déplore le sort des poètes, et accuse notre époque d'être âpre et rude aux talents qui s'élèvent. Reprochez-lui plutôt de sourire trop complaisamment à toutes les vanités, à toutes les ambitions, à toutes les fantaisies de gloire; depuis que les avenues littéraires offrent une pente si douce et si facile, tout ce qui s'est cru doué de facultés inventives ou intelligentes s'est rué avec fureur dans le champ de la pensée et de la poésie, parce qu'on a quelque facilité, quelque grâce, quelque sentiment des choses nobles et poétiques, on se croit né poète; en cédant à un caprice, on croit obéir à son destin; mais les branches qui de loin semblaient s'abaisser sur notre front pour nous offrir leurs fleurs et leurs fruits, se relèvent brusquement à notre approche; les sentiers, qui nous avaient paru si mollement inclinés, deviennent escarpés et glissants; les mains amies qui nous invitaient se retirent; l'avenir nous trahit, et la gloire nous échappe! C'est alors que nous jetons à la vie un cri de désespoir et de malédiction, nous insultons à notre époque, nous flétrissons notre siècle ingrat et sans cœur. Hélas! à ceux qui pleurent et qui blasphèment, le génie seul a manqué! Que la critique soit donc sévère aux jeunes talents qui s'essaient; ne souriez point à la faiblesse, n'invitez point la médiocrité par des caresses menteuses; mais au vrai mérite, toujours timide et modeste, tendez une main amie, et ménagez le vent au duvet de ses aîles naissantes.

Nodier a dit quelque part: « La critique a de beaux moments; c'est quand elle peut louer en sûreté de conscience. »

Digitized by Google

Nous remercions M. Chancel de nous avoir procuré ce plaisir, en nous choisissant pour parler de son livre.

Quelque soit le préjugé poétique auquel on obéit, l'on rendra justice au talent simple et vrai de M. Chancel; ce n'est ni l'emphase de la diction, ni les effets forcés qu'on reproche souvent à la jeune école, ni la pâle correction, ni les raides allures de son aînée. C'est de la vérité littéraire, c'est-à-dire ce rapport exact, cette juste proportion entre l'expression et l'idée qui fait que jamais l'une ne dépasse la portée de l'autre. M. Chancel n'est pas de ces gens qui se croient profonds, alors qu'ils ne sont qu'inintelligibles. Nous insistons sur cette manière pleine de sens et de goût qui nous semble rare aujourd'hui parmi les jeunes poètes; nous lui reprocherons seulement de ne pas avoir été assez sévère pour quelques expressions telle que celle qui se trouve dans la pièce intitulée : *Lassitude.*

Alors dans le passé nous cherchions quelques rêves
Edulcorés d'amour. . . . . .

En revanche, nous citerons quelques morceaux qui nous semblent irréprochables, tels que ceux : *A mon père*, *Action de grâce*, et surtout *Souvenirs d'enfance.* Nos lecteurs nous sauront gré d'en transcrire les vers suivants :

A MON FRÈRE.

Frère! pauvre proscrit, qu'un politique orage
A jeté sans abri sur l'helvétique plage,
Quand le canon d'avril fouettait au loin les airs,
Ton regard inquiet cherche-t-il vers la France
Les champs où notre adolescence
Fit scintiller le feu de ses premiers éclairs?

A la chûte du jour, quand tressaille la feuille,
As-tu de ces instants où ton cœur se recueille,
Et vers ses premiers ans se plaît à revenir?
Puis, si quelque beau rêve, ou d'amour ou de gloire,

Digitized by Google

Passe, flétri, dans ta mémoire,
Ne sens-tu pas tes yeux de larmes se remplir?...

Moi je suis triste aussi, je fais de tristes songes...
Toujours un souvenir, à travers leurs mensonges,
M'apporte, en longs regrets, mon bonheur effacé,
Et je sens qu'à mon front il s'imprime une ride,
Chaque fois que mon œil humide
Jette un sombre regard dans la nuit du passé.

N'est-ce pas qu'il était pur et brillant, mon frère,
L'astre qui nous versait sa féconde lumière,
Alors que dans les airs se croisaient nos cerceaux,
Et que nos cris joyeux effrayaient l'hirondelle?
N'est-ce pas qu'elle semblait belle
L'étoile qui devait protéger nos berceaux?

Rhône, fleuve géant, dont les îles riantes
Sont autant d'oasis sur tes eaux chatoyantes,
Tes bords, où nos poumons s'élargissaient au vent,
Où ton flot imposant toujours passe et repasse,
Qu'ont-ils fait, dis-moi, de la trace
De nos folâtres pieds sur ton sable mouvant?

. . . . . .
. . . . . .
Heures d'épanchement, d'ivresse et d'espérance,
Qui coûlâtes si vite au toit de notre enfance,
Quand des parents aimés, sur nos fronts, tour à tour,
Jetaient de longs baisers, de suaves caresses,
Et façonnaient en blondes tresses
Nos cheveux que leurs doigts lissaient avec amour?

Longues nuits de l'hiver, bavardes et dormeuses,
Qui gardiez au chevet nos têtes paresseuses,
Jusqu'à ce qu'un jour plein argentât les volets,
Nuits, d'héroïques plans et de gloire semées,
Où nous rêvions combats, armées,
Et couronnes de roi, magiques feux-follets?

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Qui nous eût dit alors : « Enfants, dans dix années,
« Les roses de vos fronts s'effeuilleront fanées,
« Tous deux vous pleurerez sur vos amers destins ;
« L'un s'étiolera dans un labeur stérile,
« Et l'autre, que la France exile,
« Ira quêter un toit par-delà ses confins ! »

Personne, n'est-ce pas, n'aurait dit ces paroles,
Car nos têtes alors avaient des auréoles
Qui nous prophétisaient un heureux avenir ;
Comme on adore Dieu, nous adorions la vie,
Et notre ame, d'amour ravie,
Avait, à chaque aurore, un cri pour la bénir.

Car alors notre ciel n'avait pas de nuages,
Nous passions à jouer, aux champs, sous les ombrages,
Notre âge de printemps et d'innocents loisirs :
Bel âge, où nous endort une douce chimère,
Où l'on n'aime bien que sa mère,
Où l'on résume tout dans ce seul mot : plaisirs !

Décembre 1836.

JANE DUBUISSON.

NOTIONS HISTORIQUES SUR LES VITRAUX ANCIENS ET MODERNES, par Emile TAIBAUD. — Clermond-Ferrand ; imp. de Thibaud-Landriot. 1838.

L'art de la peinture sur verre est en pleine renaissance. Cet art qui n'a jamais été perdu, quoiqu'on ait dit, mais qui était seulement abandonné en France depuis près de deux siècles, reprend parmi nous une faveur dont il est bien digne. Dans les environs de Paris et dans les provinces les plus reculées, on lui a ouvert des ateliers où le peintre et le chimiste travaillent à lui rendre son ancienne splendeur. Plusieurs fois déjà nous avons été appelés à juger ses heureux essais de rénovation ;

Digitized by Google

les expositions de Paris ont exhibé soit des cartons soit des vitraux même d'une grande beauté ; celle de Lyon, en 1837, nous offrait aussi des verrières peintes dues à des compatriotes ; mais il est une ville dans laquelle cet art splendide s'est développé bien plus vivement encore et a passé de la théorie à l'état pratique. Je veux parler de la ville de Clermont-Ferrand où deux manufactures de vitraux peints sont en pleine activité. MM. Thévenot et Thibaud, leurs directeurs, ne se sont pas bornés, comme les peintres verriers de Paris, à produire des œuvres de luxe destinées seulement aux plus riches cathédrales, ou aux fantaisies princières. Ils ont travaillé aussi à inspirer aux plus modestes fortunes le goût de la peinture sur verre, et c'est en ce sens qu'ils ont rendu pratique un art que *Sèvres* et *Choisy-le-Roi* laissaient, pour ainsi dire, dans le domaine de la théorie en le réservant aux demeures royales.

Il n'a pas suffi à M. E. Thibaud de créer une fabrique, de former à grand'peine des ouvriers, de concentrer sur son art chéri sa vie, son savoir de verrier, de chimiste et de peintre ; il s'est encore livré à des recherches littéraires et scientifiques sur les vitraux peints anciens et modernes.

Cette brochure dénote chez M. Thibaud une profonde connaissance du sujet qu'il traite ; la patience et la sagacité avec lesquelles il a mis à contribution les documents antiques et les découvertes les plus récentes nous inspirent une entière confiance en lui et ne nous laissent aucun doute sur la réussite de son établissement.

L'auteur débute par une histoire du verre ; il passe ensuite à l'explication de son usage et aux procédés de sa fabrication. Ici nous nous permettrons quelques observations critiques.

« Aucun auteur, dit M. Thibaud ne nous apprend positivement si les verres employés dans les églises étaient blancs ou colorés, et il faut s'en tenir à des inductions. Le verre de couleur fut toujours plus estimé des anciens ; les Romains, qui fabriquaient du verre blanc défectueux, eurent

Digitized by Google

une préférence marquée pour le bleu ; les Egyptiens qui produisaient de très beaux ouvrages en verre blanc, préféraient aussi le verre coloré. Nous pourrions donc conjecturer que, dès l'époque où écrivait Fortunat de Poitiers, les vitres des églises étaient colorées. Son enthousiasme pour le bel effet qu'y produisaient les premiers rayons du soleil ne peut s'expliquer quepar des verres colorés; et Grégoire de Tours, en prenant la peine de parler d'un vol de vitres commis dans une église, vol qui rapporta quelque profit au coupable, doit faire penser que ces vitres étaient colorées, et pouvaient seules exciter au larcin et offrir quelque valeur. Ce passage et plusieurs autres du même auteur n'offrent cependant que des probabilités un peu hasardées. On peut consulter, pour plus de détails, les citations nombreuses et la savante dissertation de P. Leviel. C'est dans cet ouvrage que les journalistes et autres ont puisé toute leur science de recherches à ce sujet.

« L'art de donner au verre des couleurs inaltérables, soit opaques, soit transparentes, était bien connu des anciens. Ils employaient surtout les verres colorés, cubique ou en plaque, pour composer des sujets en mosaïque sur les murs ou sur le sol de leurs édifices. Ce goût de l'architecture polychrôme se conserva longtemps après la chute de l'empire romain, et nos églises romanes ou bysantines nous en offrent encore des exemples nombreux.

« On serait tenté de croire, d'après cela, que la peinture sur verre, ou plutôt que les vitraux en verre coloré, prirent naissance de la peinture en mosaïque, vers le VIIIe ou IXe siècle; mais une semblable assertion serait singulièrement hasardée, puisqu'il n'y a aucune preuve à l'appui, et qu'il ne nous reste surtout aucun débris des vitraux de ces siècles tandis qu'on en a conservé un assez bon nombre du XIIe.

« Cette époque si remarquable de l'histoire moderne, où tout renaît et jaillit presque simultanément, civilisation, sciences, art, langage, fut le berceau de notre architecture vraiment nationale, bien que son type soit oriental, et l'art des vitraux

Digitized by Google

peints, qui en suivit toutes les phases, dut prendre naissance avec elle. »

M. Thibaud dans les lignes que nous venons de citer, n'ose assurer que le verre coloré ait été employé dans les églises des premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous osons joindre aux autorités qu'il cite à ce sujet une grande autorité qu'il n'a pas connue, celle de Sidoine Apollinaire, poète du Ve siècle. Sidoine en décrivant la basilique merveilleuse des Machabées à Lyon parle clairement des verrières colorées, lorsqu'il dépeint l'effet brillant de leurs *tons d'émeraude* et *de saphirs* mêlés à l'éclat des marbres et des dorures :

Ac sub versicoloribus figuris
Vernans herbida crusta sapphiratos
Flectit per prasinum vitrum lapillos.

Sidoine Apollinaire, *epitre* X. livre 2, ad Hespericum. Et Colonia, *histoire littéraire*, t. I, 2e partie, page 171.

On peut donc regarder comme certaine l'existence des vitraux de couleur, dans les basiliques du Ve siècle, en France. Ici, nous n'entendons pas parler de la peinture sur verre, ni des vitraux à sujets, mais seulement de teintes uniformément colorées et peut-être de mosaïques translucides.

Nous ne suivrons pas M. Thibaud dans son histoire de la peinture sur verre qu'il a divisée, d'après M. de Caumont, en cinq périodes ; nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à son ouvrage, résumé clair et complet, dont les citations et les exemples serviraient au besoin d'itinéraire aux amateurs de verrières précieuses.

Au milieu de son tracé rapide, M. Thibaud a laissé échapper deux erreurs ; erreurs légères sans doute, mais qui pourtant nous semblent faire tache au milieu des preuves qu'il nous a données de son savoir en archéologie. M. Thibaud, à l'instar de quelques critiques parisiens, moins excusables que lui, écrit *mignature*, page 23, nous aimerions mieux *miniature* — *à minio*. Le minium était, en effet, la couleur rouge avec

Digitized by Google

laquelle on écrivait le *lemma* des manuscrits, ainsi que les têtes et les sommaires des chapitres. Ces marques des divisions d'un ouvrage se nommaient encore *rubricæ* à cause de leur couleur, d'où nous avons fait rubrique, qui a le même sens; de là, enfin, le nom de *rubricatores* donné par extension à ceux qui étaient chargés de l'embellissement des livres.

M. Thibaud confond à tort le gothique flamboyant des français et le style perpendiculaire des Anglais. Ces deux genres sont contemporains, il est vrai, et parfaitement analogues sous certains rapports ; mais ce qui les distingue, c'est que chez nous le haut d'une grande fenêtre du XVe siècle est ordiment occupé par toutes les combinaisons possibles de l'ogive, comme : cœurs, lobes, trèfles, festons, etc.; combinaisons qui interrompent en général les meneaux verticaux à partir de la naissance de l'ogive, et offrent de l'analogie avec des jets de flamme. Tandis que chez nos voisins d'outremer les meneaux s'élèvent sans dévier plus haut que la naissance de l'ogive ; ils vont quelquefois même jusqu'à son sommet, d'où la dénomination de *perpendiculaire*.

M. Thibaud termine son livre par une note sur sa manufacture de vitraux peints. C'est un complément de ses recherches technologiques, auquel des motifs d'intérêt matériel n'ont peut-être pas été étrangers ; mais nous ne savons si nous devons féliciter davantage l'auteur sur ses connaissances solides, ou sur la franchise avec laquelle il déclare chercher dans son art des bénéfices positifs. Ceci est parfaitement juste et nous souhaitons à M. Thibaud les suffrages de l'aristocratie financière ; déjà ceux des gens de l'art lui sont assurés.

H. Leymarie.

PAUVRES FLEURS, poésies par Mme Desbordes-Valmore.

Pauvres fleurs, en effet, que celles qui croissent sur le bord de la grande route des révolutions, couvertes sans cesse par

Digitized by Google

la poussière que soulèvent en passant les orages politiques, foulées à chaque instant du jour sous les pieds de ces masses d'ambitieux et d'égoïstes qui se ruent vers le pouvoir! Pauvres fleurs, que ces pures poésies venant, comme de beaux lys, épanouir leurs blanches corolles, déposer leurs délicats parfums auprès des marais fétides et boueux!

En relisant une à une ces quelques pages de la muse flamande, vers doux et tendres, comme pourrait en composer seule une jeune fille, on sent, avec plus de force que jamais, que l'âge n'est pour l'ame qu'un vêtement transparent qui la laisse toujours voir riche de fraîcheur et de beauté. Le soufle du ciel n'est-il pas le même au printemps et en hiver; lorsque nous nous plaignons qu'il s'est refroidi, nous ne nous apercevons pas que nous avons fui nous-mêmes le soleil, que sa bienfaisante chaleur nous a quitté; le soufle divin est resté le même, nous seuls nous nous sommes éloignés de lui. N'en est-il pas de même de l'inspiration du poète? avant d'arriver à nous, n'est-elle pas obligée de franchir une atmosphère glaciale, de s'y perdre souvent? et quand elle vient pour nous toucher, nous ne la sentons plus et nous l'accusons. C'est que nous somme véritablement dans un de ces hivers que traversent les nations. La matière sociale, qu'on nous pardonne l'expression, est engourdie; mais il se fait dans son sein un travail, imperceptible et sourd, ce travail avance lentement, mais il avance.

Le nouveau livre de Mme Desbordes-Valmore, écrit tout entier sous l'impression des sentiments de famille n'en renferme pas moins quelques-unes de ces pensées qui, moins timides, s'adressant à un plus grand nombre de lecteurs, parlent du peuple, cette grande famille qui a tant besoin aussi de consolations. Telles sont les pièces intitulées à M. *A. L.*, — *Adolphe Nourrit à Lyon*, — le *Cantique des Méres*, — le *Cantique des Bannis*, — le *Luxembourg*, — *l'Amnistie*, etc. Mais, ce n'est que pour compâtir à de grandes infortunes, que la poésie de Mme Valmore va chercher ses inspirations en dehors du foyer domes-

Digitized by Google

tique où elle se plaît pardessus tout. On dirait que l'auteur a voulu dans ce petit volume jetter un mot d'espoir à toutes les souffrances. Ici, c'est à M. Peyronnet dans sa prison ; là, à cette jeune poète, Élisa Mercœur dans sa tombe. Comme le joli myosotis, on retrouve cette fleur de rêverie sur le bord du lac solitaire, au milieu du champ de blé où s'élève la grande madone, derrière les barreaux de la geôle comme dans la cour de la maison paternelle,

Où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire, puis,
Pour coucher ses enfants, becquetait l'humble gerbe,
Entre les cailloux blancs que mouillait le grand puits.

Le danger de cette poésie intime, c'est le trivial et le maniéré ; Mme Valmore ne le redoute guères, car presque toujours elle ne suit que les inspirations de son cœur. Lorsqu'elle s'adresse à ses enfants, lorsque de ces vers caressants et doux, comme autant de bouquets gracieux et parfumés, elle leur fait à chacun une part égale, dans sa justice de mère qui n'a qu'un même amour pour tous, c'est alors qu'on retrouve dans toute sa richesse la tendre effusion de la muse. Rien de plus gracieux et de plus charmant que les petites leçons poétiques qu'elle donne à sa jeune famille ; son ame d'une exquise sensibilité comprend leurs moindres sensations ; elle remonte sa propre vie avec un rare bonheur. Elle retrouve alors son amour en germe, quand, petite fille, loin de son *Petit Amoureux* qui nous a valu de si jolies stances, elle redisait aussi à son frère, *Enfant du rempart militaire*, en parlant de leur vieille mère :

Si tu veux, nous irons où l'on trouve des roses,
Pour lier une fleur à chacun de ses jours ;
Nous irons dans un bois sombre et loin, si tu l'oses,
Et nous la retiendrons par tant de belles choses,
Qu'à force d'être heureuse, elle vivra toujours.

J. B. P.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE DE LA JURISPRUDENCE DE LA COUR ROYALE DE LYON 1823-1837, AVEC APPENDICE, NOTES ET ADDITIONS, PAR VICTOR TESTENOIRE, AVOCAT A LA MÊME COUR. — Lyon, Pélagaud et Lesne, imp.-libraires, grande rue Mercière, 26 ; Paquelet, quai Saint-Antoine, 15 ; Maire, grande rue Mercière ; Mme Durval, place des Célestins, 1838.

La jurisprudence est importante à étudier, et comme interprétation de la loi régnante, et comme élément des lois à venir. On la considère trop souvent comme un arsenal où chacun peut se munir d'arguments contradictoires ; elle joue un peu le rôle de ce magasin de lieux communs, invention des sophistes grecs, d'où les rhéteurs tiraient des dissertations toutes faites sur chaque question de politique et de philosophie.

S'il est bon de recueillir et d'étudier les décisions des juges, c'est surtout pour y découvrir le germe des réformes que peut exiger la loi. Des intérêts nouveaux, des mœurs et des idées nouvelles sont chaque jour en présence devant les tribunaux. Les magistrats doivent leur donner satisfaction toutes les fois qu'ils peuvent le faire sans violer la loi. A une époque de renouvellement comme la nôtre, il vaut mieux se laisser aller à une interprétation un peu large, que de rester immobile dans un respect judaïque pour les textes. Les cours de justice ne doivent pas perdre de vue ces principes, si elles veulent fournir quelques matériaux à la refonte de notre législation. On ne saurait recueillir avec trop de soin tout ce qui émane d'elles, et l'on a bien senti cette nécessité, car il existe de nombreux recueils de jurisprudence, dont plusieurs sont dignes d'estime et d'attention ; la plupart présentent à la fois les décisions de la cour suprême, et celles des diverses cours du royaume. Il est bon néanmoins qu'à côté de ces vastes tableaux, on s'occupe de tracer des résumés partiels.

Ce travail a été commencé pour les arrêts de la cour royale de Lyon dès l'année 1823, il est continué avec zèle et talent. M. Victor Testenoire, avocat, a eu l'heureuse pensée de publier l'abrégé du recueil de la jurisprudence locale, sous la forme de dictionnaire, de telle sorte que toutes les décisions rendues sur la même question se trouvent réunies. Ce tableau embrasse la période de 1823 à 1837, il a été augmenté d'un grand nombre de décisions antérieures, prises hors du recueil, d'une concordance des arrêts des diverses cours du royaume, de l'indication des autorités pour ou contre, et de la série des principales lois sur certaines matières, telles que l'enregistrement, le notariat, la presse, etc...

Ce plan qui donne à l'ouvrage une importance bien supérieure à celle d'une simple table, a été exécuté avec beaucoup de savoir et d'intelligence, et il a produit un livre d'un vrai mérite et d'une incontestable utilité. Ce livre est nécessaire à ceux qui possèdent les 15e tomes déjà publiés du *Recueil de la Jurisprudence de la cour de Lyon*, dont il est à la fois le résumé et le complément, et dont il peut tenir lieu ; on ne saurait trop le recommander à toutes les personnes attachées aux diverses professions qui exigent l'étude du droit.

V. DE L.

Digitized by Google

ETUDES

SUR

LES HISTORIENS DU LYONNAIS.

XXXI.

M. JAL. — M. L'ABBÉ JACQUES.

Aux premières années du règne de Charles X, on vit naître une série de *Résumés* historiques, dont la tendance trop évidemment hostile nuisit à l'effet qu'en attendaient les metteurs en œuvre. Il y eut des *Résumés* de toutes les histoires possibles, et, dans ces nombreux volumes, presque pas un de remarquable comme production littéraire ; c'était de la besogne à tant la page. Il s'agissait moins d'exactitude consciencieuse et de travaux sagement mûris, que de pamphlets saupoudrés d'une forte dose de libéralisme, puis de maximes philosophiques appropriées à l'esprit du jour, et adressées à la jeunesse *pensante*. Voilà pourquoi se trouvent ressassées dans les *Résumés* toutes les vieilles déclamations des Voltairiens ; pourquoi se rencontrent çà et là de superbes tirades à propos du despotisme des rois, de l'envahissement des prêtres ou de la superstition des ames simples. Est-il un point controversé, une question difficile et délicate ? Vous savez d'a-

Digitized by Google

vance à quelle page l'écrivain se trahira, et vos pressentiments ne seront point trompés. La Saint-Barthélemy, par exemple, deviendra un beau texte pour les phrases de tolérance et de philanthropie; la révocation de l'édit de Nantes devra les appuyer.

Ainsi, des questions si graves et si importantes se trouvent résolues par de banales diatribes, par des satires de carrefour, et ni les monuments ni les hommes ne sont interrogés. Ce serait grand dommage de renverser, ou de modifier des thèses si belles. Nulle gravité dans les jugements, nulle équité dans les appréciations; mais il arrive de là que les sens détournés se légitimeront, que les applications d'hier se vérifieront demain pour ceux-là mêmes qui les faisaient naguère. Nous savons, par une lumineuse expérience, tout ce qu'il faut penser de ces insatiables appétits de liberté, de ces violentes ardeurs qui sont venues se briser contre des sinécures, des bouts de rubans et des fractions quelconques du budget. Quand le masque tombe ainsi, il ne reste guère d'autorité au prédicateur, s'il en eut tant soit peu.

L'histoire du Lyonnais devait passer également sous les Fourches Caudines d'un *Résumé*; ce fut un homme de nos contrées qui l'écrivit, M. A. Jal, ex-officier de marine, et connu depuis par d'autres ouvrages de diverse nature, entre autres par deux volumes intitulés : *De Paris à Naples*, et dans lesquels M. Jal raconte d'une manière piquante quelques scènes de son enfance. M. Jal plaçait, en tête de son *Résumé*, une profession de foi, à laquelle il n'aura pas dérogé sciemment, lorsqu'il lui sera arrivé de s'en écarter.

Nous croyons cela d'autant plus volontiers que M. Jal est resté fidèle à ses anciennes doctrines politiques. Reste la question religieuse, et ici M. Jal peut avoir écrit sous l'influence de certains préjugés dont il n'est pas toujours si facile de se défaire.

« J'aime mieux, dit-il, qu'on accuse mon ignorance que ma sincérité. Je ferai en sorte qu'on ne me reproche des erreurs ni volontaires, ni involontaires. »

Digitized by Google

Nous ne prononcerons donc pas le mot d'*erreurs volontaires*, mais nous invoquerons celui de fausses opinions, de préjugés fâcheux, et il y en a quelques-uns dans le *Résumé de l'histoire du Lyonnais;* Paris, Lecointe et Durey, 1826, in-18. L'auteur n'a pas étudié de près les choses dont il parle; de là vient qu'elles sont assez souvent dénaturées. M. l'abbé Jacques releva quelques méprises de M. Jal, et combattit la tendance générale de l'ouvrage. Il est bon de consulter son livre intitulé : *L'Origine de l'Eglise de Lyon et les bienfaits qu'elle a répandus dans le pays;* Lyon, Rusand, 1826, in-8°. On y verra que M. Jal, copiste perpétuel des PP. Menestrier et de Colonia, leur fait quelquefois la leçon. Il accuse ce dernier d'indécence, parce qu'il dit que le stratagème dont usa le P. Auger, pour empêcher la ville d'être prise, méritait d'avoir place parmi ceux de Frontin. Indécence, à la bonne heure, si ce Frontin était effectivement un valet fripon, comme le croit M. Jal, page 280, mais point du tout; c'est un capitaine qui a écrit un traité des *Stratagèmes militaires*. On verra aussi que M. Jal répète souvent les insinuations malignes du janséniste Poullin de Lumina, et qu'il altère singulièrement l'histoire des massacres de la Saint-Barthélemy, à Lyon.

C'est faute d'études approfondies que M. Jal a parlé si légèrement de Sidonius qui eut, sans doute, ses heures d'affaissement moral, mais qui néanmoins fait éclater dans plusieurs de ses *Lettres* une vigoureuse indépendance, un ardent amour de la patrie et une généreuse bonté. Il ne livra pas son pays à l'ennemi, quoiqu'en dise le *Résumé*. Au surplus, nous reconnaissons que Sidonius fut quelquefois d'humeur très courtisanesque, et nous adoptons les réflexions de M. Jal : « Son talent légitima ce haut crédit que l'intrigue paraît lui avoir acquis; c'est quelque chose. Le temps où nous vivons nous a fait voir une foule d'hommes, flatteurs, également dévoués à la liberté et au pouvoir absolu, à l'usurpation et à la légitimité; qui ont livré leur pays à l'ennemi, comme fit Sidoine Apollinaire; qui ont passé ensuite par tous les emplois,

Digitized by Google

comme cet évêque ; qui mourront comme lui en odeur de sainteté, et qui enfin ont avec ce poète tous les rapports, celui du talent excepté. »

Nous citons ces lignes, ne fût-ce que pour montrer à quel point les préoccupations politiques forcent l'histoire et en dénaturent la gravité ; mais ces réflexions parasites faisaient en 1826 le beau côté des *Résumés*.

M. Jal, et nous aimons à le reconnaître, M. Jal, quoiqu'il ait affiché ailleurs du dédain pour Lyon, s'est montré juste envers les Lyonnais, quand il a fallu raconter une fatale époque de calamités désastreuses. « Le siége de Lyon est justement célèbre, dit-il ; la jeunesse lyonnaise s'est immortalisée dans cette circonstance, en défendant la cause la plus juste, celle de la liberté constitutionnelle. Une foule de noms, que les anciens auraient inscrits sur le marbre et l'airain, composent le martyrologe patriotique de Lyon ; je les consignerai ici, autant que je pourrai. Si les noms des victimes doivent figurer dans ces pages, les noms des bourreaux doivent s'y lire aussi. » Et, en effet, ils s'y trouvent. M. Jal rend un éclatant hommage à cette noble cité qui, avec 10,000 hommes tout au plus, lutta soixante-trois jours contre les soixante mille hommes de la Convention. Est-il dans l'histoire des cités une plus sublime résistance ?

Dans un écrit postérieur à l'*Origine de l'Eglise de Lyon*, M. Jacques relève lui-même quelques inexactitudes de la réfutation du *Résumé*. C'est dans les *Deux mots de paix à MM. les ministres protestants ;* Lyon, 1827, in-8°, brochure dirigée contre les *Epoques de l'Eglise de Lyon*, et où l'on trouve de la justesse et de la modération. M. Martin-Paschoud fit imprimer, en réponse à cette brochure, un discours intitulé : *Qu'est-ce qu'un protestant* ; Lyon, imprimerie de Boitel, 1837, in-8°. Ce discours, assez insignifiant, avait été prononcé à Genève, pour un jubilé de la Réforme.

M. l'abbé Jacques avait compris, depuis longtemps qu'un trop funeste divorce entre le catholicisme et ce qu'il peut y

Digitized by Google

avoir de véritablement philanthropique dans les tendances modernes était l'effet d'une appréciation incomplète et exclusive; car, d'un côté, les théories libérales abondaient en exagérations chimériques, et de l'autre,, certains hommes religieux ne distinguaient point assez l'esprit essentiel du catholicisme d'avec les tempéraments politiques qu'il a dû subir aux siècles précédents.

Le remède à ce mal, M. Jacques avait cru l'entrevoir dans une étude scientifique et approfondie des monuments du christianisme, à ses différentes époques. Cette histoire comparée devient, selon Herder, un commentaire que la providence elle-même prend soin de rédiger sur les institutions; par elle, l'individu recueillant les expériences du monde entier, échappe à la spécialité souvent excentrique et réactionnaire de l'âge où il vit. M. Jacques écrivit sous cette inspiration féconde le livre de l'*Eglise considérée dans ses rapports avec la liberté et la civilisation;* Pyon, Pitrat, 1832, in-8°. C'est un ouvrage d'érudition exacte, et qui est de 1829, époque de paroxisme, à laquelle on ne vit pas naître grand nombre de productions graves et compréhensives qui supportent l'épreuve d'un changement de circonstance. Il fit peu de sensation dans notre ville, parce que divers obstacles s'opposèrent à ce qu'il parût à temps, et que l'impression en ayant été faite, en 1832, pendant que l'auteur était à Marseille, il s'y glissa de nombreuses fautes typographiques qui l'engagèrent à négliger cette édition; la seule qu'il avoue est celle qui fut donnée chez Périsse, en 1836. Cependant, l'ouvrage fut loué, dans la capitale, par des journaux de diverses nuances. L'auteur y examine d'abord les principes de sociabilité qui se trouvent dans l'Evangile. Il en suit la réalisation dans les trois premiers siècles de l'Eglise; le développement sous les empereurs chrétiens; les effets salutaires, à la chûte de l'empire, pour circonscrire l'esclavage et adoucir ensuite la féodalité. Il montre comment, sous la forme religieuse et même ascétique, était conservé et nourri le germe de toutes les nobles institutions, de toutes les

Digitized by Google

dées lumineuses qu'ont vu éclore ces trois derniers siècles. Nous citerons seulement ici quelques lignes du chapitre intitulé : *Conclusion*.

« Et maintenant, dit M. l'abbé Jacques, quelle sera la fonction de cette église, dont la bienfaisante doctrine brilla toujours comme un astre dans les siècles les plus ténébreux ; que nous avons vue dans des temps d'ignorance et d'oppression, épouser avec tant de zèle les intérêts du genre humain, en même temps qu'elle favorisait le progrès de la science qui tendait à l'émanciper ? Elle ne marchera pas peut-être de sitôt en première ligne, dans le mouvement social ; ses ministres ne formeront plus exclusivement de sénat vénéré, dépositaire de la science humaine, car l'état actuel de l'humanité, ne le comporte pas. On ne les verra plus, comme au temps de Charlemagne et des Ottons, former dans l'assemblée des hommes militaires d'un parti prépondérant en faveur des pauvres, etc... Mais il est un autre genre de services que l'église ne cessera de rendre à l'espèce humaine ; elle sera à jamais le sel de la terre, en maintenant avec constance dans des temps d'exagération, cette sagesse sobre et modérée, ce véritable juste milieu de la raison et de l'Evangile ; cet ensemble de doctrines fixes auxquelles le bon ordre, la justice, le respect des droits et des libertés légitimes, se rattachent d'eux-mêmes. Car quoique le génie du catholicisme soit éminemment libéral, quoiqu'il ait volontiers reconnu pour son organe l'illustre auteur de la *Cité de Dieu*, quand il déclare que les grands empires qui ne seraient pas fondés sur l'avantage commun ne sont que de grands brigandages ; quand il invectivait avec tant de force contre ces sommités sociales qui se mettent en peine, non point combien leurs subordonnés sont éclairés et vertueux, mais combien ils sont soumis. Cependant à cause de la nécessité où est toujours le corps social, d'une autorité qui pourvoie au bien général, l'influence de l'Eglise se résout réellement en une force protectrice de l'ordre établi, et dont

Digitized by Google

le rôle est de conserver plutôt que de changer, si ce n'est par la voie insensible du progrès.

« L'imagination vole, hasarde des combinaisons audacieuses; la raison surtout, quand elle est affermie par le positif de la morale religieuse, hésite et se défie, etc... Magistrats, gens du peuple, véritables amis de la liberté, voulez-vous affermir son règne en la réglant, et associer ses destinées aux destinées éternelles de la religion ; montrez, en protégeant son culte, un zèle égal aux services qu'elle vous a rendus ; respectez sa constitution divine; que la croix sur laquelle un Dieu se laissa attacher pour éteindre ces inimitiés mortelles qui existaient entre les oppresseurs et les opprimés, la croix, symbole d'un supplice autrefois affecté au peuple, et qui monta au front des souverains pour leur apprendre qu'ayant avec lui un rédempteur commun, ils doivent le traiter comme leur famille, que cette croix paraisse dans les places publiques, qu'elle brille au faîte des édifices sacrés, environnée des respects de la grande nation. Ainsi la philanthropie aura son fondement dans la religion, la liberté s'alliera avec l'ordre public, et le pouvoir environné d'une auréole morale cessera de paraître importun etc... »

C'est la pensée, récemment formulée par le poète Reboul, quand il disait :

La liberté doit descendre des cieux.

Après cet ouvrage, M. l'abbé Jacques publia un volume sur l'*Eglise primatiale de Saint-Jean et son chapitre*. Nous lui consacrâmes l'article suivant :

L'église primatiale de Saint-Jean et son chapitre, Lyon, Pélagaud, Lesne et Crozet : in-8°.

Au pied de cette colline de Fourvières qui déroule à nos regards une gracieuse et ondoyante ceinture d'arbres et de

Digitized by Google

maisons, et qui porte avec amour l'humble chapelle de la madone, les yeux ne se tournent pas sans une sorte de recueillement et d'émotion vers cette vaste basilique, élevée à Dieu par la foi de nos pères. Si la cathédrale de Saint-Jean ne peut être considérée comme une des premières églises de France, elle offre néanmoins une masse imposante de constructions qui domine au loin les édifices vulgaires, et qui rappelle bien sensiblement les siècles auxquels la religion tenait une si grande place dans la vie. Nous sentons toute notre petitesse à la vue de ces énormes tours dont l'œil suit avec effort les lignes angulaires ; de ces contreforts surmontés de statues, qui semblent plonger dans un abîme ; de ce large et vaste frontispice, où l'architecture gothique étala ses richesses.

L'origine de l'église de Saint-Jean, comme celle de tant d'autres édifices religieux, se perd dans les âges reculés. Pas un historien qui vous dise à quelle époque, ni par quelles mains fut élevée cette imposante cathédrale. Si l'on trouve quelques noms, à de grandes distances encore, c'est à peu près tout. Elle a, en ceci, la destinée de ces poèmes helléniques, de ces *romanceros* espagnols, œuvres grandioses léguées aux siècles futurs par des génies inconnus. Envisagée sous un autre point de vue, elle ressemble également à ces œuvres-là, car, ainsi que le remarque M. Jacques : « Une église est un « monument qui contient tout un poème. Chaque partie, prise « en particulier, les chapelles, les sculptures, les vitraux, « avait un sens, et leur ensemble formait un cycle complet « d'idées religieuses, en quelque sorte matérialisées. « Mais la clef de ce cycle, aujourd'hui perdue pour nous, il faudrait la chercher dans la sublime trilogie de Dante plutôt que partout ailleurs, la demander aux livres de Pierre Comestor, et quelque peu encore aux vieilles traditions de chaque pays. Ce n'est pas en vain que le moyen-âge imprimait sur la pierre, sur le marbre et sur le bois tantôt des pages de la Bible, tantôt des récits de l'histoire, ou qu'il se jouait avec son ima-

Digitized by Google

gination et trouvait les danses macabres. A Saint-Jean, par exemple, la rose du frontispice montre, dans le centre, l'agneau de Dieu, qui est le commencement et la fin, et auquel tout se rapporte. Le tour des médaillons extérieurs contient la vie du précurseur du Christ, l'un des patrons de l'église et qui le montra du doigt; au tour inférieur, les effets du sacrifice de Jésus apparaissent sous l'héroique martyre de saint Etienne, l'autre patron.

Un de nos anciens évêques, Leidrade, mandait à Charlemagne qu'il avait restauré différentes églises, et sa lettre nomme celle de Saint-Jean. La primatiale existait donc alors, et devait avoir de longues années de vie; mais en quoi ressemblait-elle à la cathédrale d'aujourd'hui, voilà ce qu'on ne sait pas. Saint-Jean, tel qu'il est, porte l'empreinte d'un âge postérieur; les juges compétents en architecture, et M. Jacques aussi bien qu'eux, retrouvent ici l'époque de Philippe-Auguste pour la grande nef, et les temps des premières croisades pour ces cannelures et ces ornements qu'on voit à la tribune, pour ces arcs demi-circulaires, combinés avec l'ogive des fenêtres. Les dates qu'on peut recueillir çà et là semblent prouver que notre cathédrale, commencée vers le XIIe siècle, se continua lentement à travers le XIIIe, le XIVe, pour être achevée en 1451. Une chose qui n'est peut-être pas indifférente à noter, c'est que les choins qui restaient du *Forum vetus*, que l'on sait avoir croulé vers le milieu du IXe siècle, furent mis en réserve pour l'œuvre de la grande église. « Ainsi donc, à Lyon, comme à Rome et à « Alexandrie, dit M. l'abbé Jacques, les débris des monu- « ments de l'idolâtrie ont enfin servi au culte du vrai Dieu. « Maintenant, engagées dans la structure du principal temple « de la Gaule, les pierres de ce *forum*, où nos premiers « martyrs furent publiquement insultés, applaudissent à « leur gloire. *Elles crient, chacune en son lieu*, que le « Christ a obtenu l'empire, et que ses saints ont hérité de la « terre. »

Digitized by Google

M. l'abbé Jacques, en écrivant l'histoire de notre primatiale, ne devait pas oublier et n'a point oublié non plus ses nombreuses chapelles, dont quelques-unes conservent de grands souvenirs, car elles furent édifiées d'ordinaire par la piété des puissants du jour, qui voulaient dormir leur sommeil le plus près possible des prières du chrétien et de la présence de Dieu ici-bas.

Ce qui concerne les chapelles de Saint-Jean ne manque pas d'intérêt dans la monographie de M. Jacques, et tout ce qui regarde l'ancien Chapitre me semble écrit d'une manière large et neuve, mais tout n'est pas là. M. l'abbé Jacques nous en avertit lui-même.

La merveilleuse horloge que nous avons fut construite par Lippius de Bâle, en 1598, suivant M. l'abbé Jacques, et, après les ravages du calvinisme, restaurée et embellie par Guillaume Nourrisson. J'aurais désiré de plus grands détails sur ce bel ouvrage.

M. l'abbé Jacques se trompe, lorsqu'il dit que Papire Masson trouva *chez l'épicier* le seul exemplaire qui restât des œuvres d'Agobard. Ce fut, non point *chez l'épicier*, mais chez un relieur qui demeurait dans la rue Mercière, et dans la boutique duquel Papire entra par hasard. Le relieur allait mettre en pièces un manuscrit en parchemin, et avec cela couvrir des livres; ce précieux manuscrit contenait les œuvres d'Agobard. Masson n'eut rien de plus pressé que de l'acheter, puis il le fit imprimer à Paris, en 1605, in-8°, et non point en 1606, comme le dit la *Biographie universelle* de Michaud.

Voici en quels termes Papire Masson parle de sa découverte; c'est dans l'épitre dédicatoire des Œuvres d'Agobard, épitre adressée à Messieurs de l'Eglise de Lyon. *Nam*, dit-il, « *quum apud vos in viâ Mercium libros quærerem, una mecum* « *esset Stephanus Verdierus, nunc mortuus, et apud compac-* « *torem librorum versaremur ejus rei causa, illeque Agobardi* « *codicem in membranis perscriptum veteribus notis dilaniare*

Digitized by Google

« *paratus esset, cultrumque ad eam carnificinam manu teneret,*
« *vitam illi redemimus.* »

Après la mort de Papire Masson, le manuscrit fut déposé dans la bibliothèque du roi. Le grand nombre de fautes que présentait cette édition engagea Baluze à en donner une plus correcte, qui fut publiée à Paris, en 1666, 2 vol. in-8°.

M. Jacques rappelle d'une manière noble et grande les deux conciles généraux qui se tinrent dans notre cité ; rien ne l'empêchait d'emprunter à *Lyon vu de Fourvières* un beau tableau de celui où mourut saint Bonaventure ; un pareil fragment avait sa place bien naturelle dans l'histoire de la primatiale. On sait, en général, que ces deux conciles remuèrent tout le Lyonnais, et que la double croix de l'église de Saint-Jean est un vivant souvenir des efforts vainement tentés pour unir l'Occident et l'Orient dans un seul et même culte ; mais ce que l'on sait très peu, et qui néanmoins fit grande sensation chez nous, c'est que Louis IX, le modèle des rois, parut deux fois à Lyon : la première, couvert d'armes étincelantes ; la seconde, couché glorieux au cercueil, et revenant dormir au sein de la patrie. « Quand le cors « fu leve, l'arcevesque de Reins, qui lors etoit, que Dieu « absoille, et monseigneur de Villars, mon neveu, qui lors « etoit arcevesque de Lyon, le porterent devant, » nous dit le sire de Joinville.

Pour en revenir à l'histoire de Saint-Jean, elle nous semble incomplète par certains endroits. M. Jacques, n'habitant pas la ville, n'a pas eu la commodité de feuilleter suffisamment 200 volumes in-f° que les Archives lui offraient ; il paraît même que, dans sa rédaction un peu précipitée par quelques circonstances, il n'a pu revoir des notes prises déjà anciennement, ni surveiller assez l'impression. Une fois ceci avoué, nous dirons que le style, incorrect et heurté en beaucoup d'endroits, se relève ensuite avec noblesse et beauté ; nous avons rencontré plus d'une page où respire une grave et religieuse mélancolie, et la dédicace aux lyonnais peut compter

Digitized by Google

pour un excellent chapitre. Il est écrit d'un bout à l'autre, comme les réflexions que voici :

« Est-il un homme qui n'ait été quelquefois soudainement « frappé, à la vue de cette chapelle antique qui domine « un mont, de ce clocher qui contraste avec les toits unifor- « mes du hameau ? C'est là que des êtres immortels, momen- « tanément soustraits à un cercle d'occupations vulgaires, « viennent se rendre, en quelque sorte, à leur nature spiri- « tuelle. Suspendus entre deux éternités, ils s'y tiennent « quelques instants sous les yeux de Dieu. Le juste, fatigué « du monde, vient s'y recueillir, en pensant à un meilleur or- « dre de choses; l'homme corrompu lui-même y repasse « quelquefois ses égarements. Ils y sont présentés en arrivant « à la vie; la religion les y rappelle, quand ils sont près de « se reproduire par le mariage, et, après la mort, ils y dor- « ment, en attendant le grand réveil.

« Changeons maintenant le lieu de la scène. Quel cœur « froid ne s'échauffera, en entrant dans ces vénérables ba- « siliques, qui, au milieu du tumulte de pompeuses cités, « furent les témoins de leurs plus secrètes pensées? C'est là « que, à certaines époques, les cœurs d'une population tout « entière s'ouvrirent à un ordre d'idées et de sentiments nou- « veaux. De là, ils remportèrent des impressions qui les ac- « compagnèrent tout le long de leur existence, qui décidèrent « peut-être du sort des empires. Ce fut ici le théâtre de ces « assemblées qui réglèrent les croyances des nations, ou de « l'inauguration des pontifes et des rois qui les gouvernèrent. « Ici fut donné, selon la diversité des évènements, le signal « des actions de grâces, après la victoire, ou celui des sup- « plications, dans les calamités publiques. Les divers can- « tons d'une vaste province s'y rendirent, à certaines époques, « pour reconnaître l'origine première de leur foi ; et, comme « l'Israélite triomphant de joie à la vue de la cité du Dieu vi- « vant, ils confessèrent que le Seigneur règne dans son glo- « rieux tabernacle, que de là il dompte les nations et remue « les peuples. »

Digitized by Google

Ainsi, notre église de Saint-Jean, elle a reçu bien des générations, abrité bien des ames froissées, vu bien des solennités, mené bien des deuils, pleuré pour bien des funérailles.

Des têtes princières se sont inclinées sous ces voûtes sublimes, des misérables y sont venus rugir l'athéisme. Après avoir passé par les fureurs de 1562, il lui a fallu subir encore les orgies de 93 ; alors, ses portes ont été fermées ; alors les chemins ont pleuré, parceque personne ne venait à ses fêtes; alors, ses pieuses statues ont roulé à terre sous le marteau du vandalisme français. Pourtant, la majestueuse basilique reste debout, et voit ses générations s'écouler une à une, courir dans l'éternité, comme les flots qui passent près d'elle se succèdent et s'en vont au sein des mers. Puisse-t-elle subsister longtemps, car aujourd'hui nous ne savons plus rien édifier ; les monuments que nous élevons sont mesquins et guindés comme nous ; il nous faut les jouissances du quart-d'heure ; nous ne pouvons rien attendre ; nous ne voudrions point asseoir les fondements d'un édifice dont on poserait la dernière pierre au bout d'un siècle. Que laisserons-nous à nos descendants? rien que des rêves creux et des théories politiques, ou des prisons. Véritables Arabes d'une civilisation qui tue toute grande pensée, nous ne songeons qu'à dresser notre tente pour une heure, et nous avons hâte de la ployer, de crainte qu'elle n'abrite ceux qui nous suivent au désert (1).

Il nous reste à dire un mot sur la vie de l'auteur. M. Jacques (Pierre-Simon) naquit à Lyon, en 1789, et ne put faire alors que des études troublées par le bruit des tempêtes politiques. Il fut le disciple de l'abbé Chouvy, ancien professeur d'histoire ecclésiastique à notre Faculté de Théologie, et celui-ci appelait M. Jacques *son fidèle Achate*.

(1) *Courrier*, 22 avril 1837.

Digitized by Google

C'est un grand malheur pour un jeune homme qui aurait en lui-même quelque vocation littéraire que de passer les premières années de sa vie au sein des agitations sociales, car les études en ressentent le fatal contre-coup, et il n'y a qu'une forte volonté qui puisse réparer ensuite un mal si grand. M. Jacques ne manqua pas de ce généreux courage, et acquit du savoir, à force de pâlir sur les in-f°, dans les moments de loisir que lui laissaient les fonctions du ministère ecclésiastique.

Sous l'Empire, M. l'abbé Jacques fut curé à Curtafond, en Bresse; puis, sous la Restauration, il le fut à Dencé, près de Villefranche.

Toutefois, il ne songea à écrire que vers 1825, et nous avons dit comment lui en vint la pensée. Depuis lors M. Jacques, contrarié par les événements, n'a pas toujours pu se livrer à ses goûts studieux. Ce que nous venons de dire nous explique, aussi bien que des études faites en des temps difficiles, ce qu'il y a de heurté et de décousu dans la diction de M. l'abbé Jacques. Aujourd'hui il s'occupe à résumer en grand les idées partielles qui l'ont toujours dominé, et écrit un livre *sur la Dignité du Caractère considérée dans l'homme religieux*. Il est aisé de s'en former une idée à l'avance, d'après l'ouvrage de l'*Eglise considérée dans ses rapports avec la liberté et la civilisation*.

M. l'abbé Jacques est du très petit nombre des prêtres qui ont visé, dans le diocèse de Lyon, à soutenir l'honneur des lettres, et des lettres chrétiennes. Le clergé de Lyon, clergé compact d'ailleurs et imposant dans son zèle et dans ses vertus, manque pourtant d'hommes studieux et véritablement instruits. Nous voyons d'autres diocèses, plus pauvres et moins étendus, faire de plus grandes choses. A quoi donc cela tient-il? Selon nous, la faute en est surtout à l'incurie des chefs, et dérive du peu d'encouragement donné par eux aux travaux de l'intelligence. Aussi, voyez ! les fortes études se meurent autour de nous, et on les laisse pieusement dépé-

Digitized by Google

rir, comme si la religion ne devait pas se faire un appui de la science ; comme si, à toutes les époques, elle n'avait pas trouvé là une source pure et abondante de gloire et de splendeur. Le clergé, qui a, chez nous, tant de moyens pour obtenir de grands résultats, laisse tout envahir à la stérile domination de l'Université, et, tandis qu'il pourrait si aisément opposer à sa rivale de très habiles professeurs, il livre chaque jour l'instruction de la jeunesse à de novices théologiens, qui vont, en attendant la prêtrise, enseigner tout ce qu'ils ignorent. Nous avons passé nous-même par les mains de semblables docteurs, et nous n'avons point encore oublié notre professeur de Troisième, qui nous demandait des vers sapphiques, sans en connaître la mesure; ni surtout notre professeur de Rhétorique, lequel se fâcha tout rouge contre nous et nous offrit superbement sa chaire, parceque nous avions eu l'audace extrême de lui soutenir que les expressions *vir* et *homo* ne sauraient être employées indistinctement l'une pour l'autre.

Qu'arrive-t-il de là ? c'est que les esprits les plus heureusement organisés s'atrophient sous une atmosphère lourde et pesante ; c'est qu'ensuite, parmi la jeunesse où vient se recruter le clergé, il n'y a que de pitoyables études ; c'est que des hommes du monde, des écrivains distraits ou passionnés se trouvent seuls en possession de la science, et la font à leur profit. Ainsi M. Guizot, M. Michelet, et *tutti quanti* deviennent nos maîtres en religion, comme ils le sont en histoire, et c'est par leur plume qu'il faut jurer. Tout ce qui se fait plus bas nous arrive des tristes officines de l'Université, ou de quelques écrivains sans gravité ni conscience. Oh! qui donc nous rendra les Camille de Neufville, et cette noble protection donnée aux lettres, et cette évangélique dignité dans le gouvernement de l'église de Lyon, comme dans les rapports avec les magistrats!

Digitized by Google

XXXII.

M. LÉON BOITEL.

Nous croyons qu'il y a quelque mérite à lutter en province contre l'apathie des esprits, et que M. Boitel, en éditant *Lyon vu de Fourvières*, puis la *Revue du Lyonnais*, et à cette heure encore *Lyon ancien et moderne*, aura fait quelque chose pour l'avenir des lettres dans notre cité. Voici maintenant l'article que nous avions écrit sur son livre.

La Chapelle des Pénitents de la Miséricorde, depuis sa fondation jusqu'à sa démolition ; Lyon, Sauvignet et Cie, 1 vol. petit in 8°.

Bernardin de Saint-Pierre, encore enfant, accompagnait un jour son père dans un petit voyage à Rouen. Celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale, dont il ne pouvait

Digitized by Google

se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté. Le jeune Henri levait aussi les yeux vers la cime des tours, mais c'était pour admirer le spectacle des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh ! bien, Henri, que penses-tu de cela ? » Toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, l'enfant s'écria : « Bon Dieu ! qu'elles volent haut ! » Tout le monde se mit à rire, et son père le traita d'imbécile.

Il est bien des gens aujourd'hui qui sont en face d'une église à peu près comme était le jeune Bernardin de Saint-Pierre devant la cathédrale de Rouen. Ce qui les frappe le plus, dans leur pauvre admiration d'*artistes*, c'est un certain côté des choses, un côté profane et matériel, un morceau d'architecture, un portail, une coupole, une galerie ; mais le sens mystérieux et sublime d'un palais élevé au roi éternel, d'un asile ouvert à la prière des faibles humains, d'un temple qui reçoit les générations à leur entrée dans la vie comme à leur entrée dans la mort ; mais cette robuste foi de nos pères qui, pour s'abriter, n'avait pas trop de ces immenses voûtes, de ces majestueux sanctuaires, de ces forêts de hautes colonnes : voilà ce qu'ils comprennent bien peu, ce qui ne va guères qu'à l'écorce de leur ame. Ils admirent la légèreté de ces flèches qui fuient gracieusement dans la nue, mais sentent-ils de la même manière les ineffables soupirs qui montent aussi avec elles et s'élancent vers les cieux ?

Quand l'admiration dévie au sujet d'un monument bien digne de fixer le regard et la pensée, ne pourrait-elle pas gauchir devant une simple chapelle qui n'a rien que d'humbles souvenirs, et qui ne se recommande que par une destination utile, mais simple comme elle ? Là où n'éclate ni la richesse des matériaux, ni l'habileté de l'art, est-ce donc qu'il resterait quelque chose à noter ? Oui, sans doute, et, n'y eût-il plus une seule pierre de ce modeste édifice, la

Digitized by Google

mémoire néanmoins devrait en devenir touchante, par cet involontaire sentiment de tristesse qui fait que des malheurs obscurs vous émeuvent toujours, quand même ils ne vous assombrissent pas le cœur, ainsi que font d'illustres abaissements.

C'est une semblable pensée qui a dicté à M. Boitel son histoire de la *Chapelle des Pénitents de la Miséricorde*. Lorsque les monuments disparaissent, au moins faut-il qu'ils revivent sur le papier ; ce dernier hommage leur est bien dû. La chapelle des Pénitents a donc été rasée ; elle a fait place à une grande et haute maison, et l'incurie qui a laissé vandaliser la magnifique église des Jacobins, qui laisse user aux vents et à la pluie les beaux restes de l'Observance, n'a pas eu pour elle un sentiment de pitié, mais enfin la plume de l'historien aura fait tout ce qu'elle pouvait faire.

Il est peu de personnes dans notre cité qui ne se souviennent d'avoir vu, au coin de la rue des Augustins, et à droite, en débouchant sur la petite place de la Miséricorde, une chapelle qui ne s'ouvrait jamais que pour montrer qu'elle était veuve de chants et de prières, et qu'elle n'avait plus ses funèbres solennités d'autrefois. Quelle en était l'origine, quelle en fut la destination ? c'est ce que l'on savait à peine, ou que l'on savait d'une manière très vague. L'histoire locale, qui enregistre tant de niaiseries et de futilités ne disait rien de ce monument, et M. Boitel n'a eu, pour composer son livre, que des paperasses tirées des archives de la ville. En glanant quelques faits jetés çà et là, ou perdus sous un insipide verbiage ; en recueillant les dates éparses, en parcourant aussi les *Réglements de la confrèrie de la Miséricorde*, il a pu coordoner des matériaux si incohérents, et arriver à faire un tout.

Au commencement du XVIIe siécle, il y avait à Lyon un de ces hommes dont les ancêtres étaient venus dans nos murs, cent ans ou cent cinquante ans auparavant, et qui devaient de belles fortunes à leur seconde patrie. Cæsar Lauro (1), né à Milan, était un des plus habiles teinturiers

(1) Il avait francisé son nom, et s'appelait Laure.

Digitized by Google

de son époque. En 1610, il avait élevé à Vimy, aujourd'hui Neufville, un moulinage pour le montage des soies, et dans l'exercice de sa profession, s'était acquis de grands biens, dont il sut noblement user.

Les pauvres prisonniers devinrent surtout l'objet de sa sollicitude, et certes, dans un temps où ils étaient si malheureux et si oubliés, c'était un grand acte de charité chrétienne que de compatir efficacement à leur sort. Ce généreux citoyen, après avoir beaucoup fait pour eux, en autant de manières qu'il pouvait, conçut le projet d'une société qui poursuivrait ses fructueuses tentatives, et donnerait à son œuvre un plus large développement. La place des Terreaux n'offrait point alors l'aspect qu'elle présente aujourd'hui; il n'y avait là ni cet imposant Hôtel-de-Ville, qui ne fut achevé qu'en 1655, ni ce vaste palais Saint-Pierre, qui date de 1667, ni ces maisons richement alignées. Le nom qu'elle a gardé, la place le justifiait.

En 1625, les criminels, après avoir été pendus, étaient donc enterrés dans les fossés des Terreaux, et par la main de l'exécuteur. Cette triste sépulture n'avait pas même la paix de la tombe. Le marché des pourceaux se tenait là, et ces animaux immondes, fouillant la terre, suivant leur habitude, déterraient souvent des corps nus et parfois tout putrides. Cæsar Lauro voulut que les suppliciés fussent du moins à l'abri de ces honteuses mutilations, et que la prière les suivît dans le caveau où ils descendaient. La mort et le repentir avaient passé sur le crime, et ces hommes flétris par de grandes fautes, mais relevés par de sublimes espérances, il n'était pas juste de leur refuser un linceul. Lauro avait résolu de construire, à ses frais, une chapelle avec des caveaux destinés à l'inhumation des suppliciés, puis d'instituer une confrérie de pénitents qui les assistât, et qui leur fît de l'échafaud un marche-pied pour aller au ciel. Il s'adressa aux Carmes des Terreaux, afin d'obtenir de ces Religieux la concession du terrain nécessaire à l'édification de la chapelle

Digitized by Google

projetée. Un contrat de vente fut passé, le 15 avril 1625, les confrères ne purent exercer leurs fonctions qu'en l'année 1636; le cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon, et frère du ministre de Louis XIII, confirma leurs statuts, qui ressemblaient, par beaucoup de dispositions, à ceux d'une confrérie de pénitents, établie à Rome.

La société se composait, chez nous, de cent vingt membres, choisis dans de bonnes familles, et qui, en se dévouant à leur grand œuvre, s'engageaient aussi par là à mener une vie sage et grave. Tous les lundis de l'année, dix d'entre les confrères s'assemblaient, récitaient l'office des morts, et, après avoir entendu la messe, allaient visiter les prisons, consoler de pauvres malheureux détenus, à qui ils faisaient l'aumône de la parole et du pain. Leur sollicitude était douce et attentive, et l'on peut voir dans le livre de M. Léon Boitel, à quels tendres soins elle descendait. Quand un criminel devait subir le dernier supplice, cette même piété se retrouvait là, s'attachant à l'ame et au corps ; montrant le ciel à celle-là, et à celui-ci préparant de dignes funérailles. Nos lois aujourd'hui sont moins impitoyables qu'à cette époque; l'échafaud se dresse moins souvent, mais on ne peut s'empêcher toutefois de comparer avec douleur ce que nous faisons maintenant pour les suppliciés à ce que faisaient nos pères. Est-ce nous qui avons le mieux le sentiment de la dignité de l'homme; est-ce nous qui entourons ses restes de plus de soins et d'égards? Il y a là dessus de sages réflexions dans le volume de M. Léon Boitel.

Le sage fondateur de la Société de la Miséricorde mourut en 1636, l'année même où fut érigée et confirmée sa confrérie. « Il avait accompli son œuvre ici-bas ; Dieu le rappe-« lait à lui. Par une singulière concordance de dates, la cha-« pelle de la Miséricorde a été démolie deux siècles après, « et dans le même mois où elle avait été autorisée par le « pouvoir archiépiscopal. » Cette remarque de l'auteur, on peut la faire pour bien des choses ; il y a ainsi, dirait-on,

Digitized by Google

une sorte de fatalité qui rapproche la mort de la vie, la fin du principe, et qui rejoint des époques extrêmes. Pendant la révolution, la chapelle des Pénitents de la Miséricorde eut le sort de la plupart des autres églises ; elle fut transformée en magasin de fourrages et en entrepôt de marchandises. Après nos troubles, et le 18 floréal an V, d'honorables citoyens, qui avaient appartenu à la confrérie, tentèrent plus d'une démarche auprès de l'autorité locale pour rentrer dans la possession de leur chapelle, et la rendre à sa destination première, mais leur demande ne fut point accueillie. M. Léon Boitel a bien fait de nous les signaler, et dans le nombre il y en a plusieurs dont le nom est assez connu en cette ville.

M. l'abbé Pavy a consacré deux petits volumes à deux églises dignes d'intérêt ; M. l'abbé Jacques nous a retracé l'histoire de Saint-Jean, notre primatiale ; M. Boitel, qui leur succède, marche dignement sur leur trace, et même, en quelques gracieuses lignes, dédie sa *Chapelle des Pénitents* à l'auteur des *Cordeliers*, dont il se fait le disciple et l'ami. Ce travail, par la nature du sujet, comme par la couleur du style et de la pensée, va tout-à-fait à son adresse. Nous sommes persuadés, après cela, que nos concitoyens l'accueilleront avec plaisir et intérêt. C'est un livre purement écrit et sagement pensé. Une première lithographie, nette et fidèle, représente la chapelle des Pénitents, et une seconde lithographie reproduit la devise de la société. M. Léon Boitel, comme imprimeur, a mis un soin particulier à l'impression de ce volume. Nous y avons remarqué une singularité qui a certainement son mérite, et qui ne date pas d'aujourd'hui, car Balzac, le restaurateur de la langue française, s'était attaché, comme fait ici M. Léon Boitel, à ne couper aucun mot à la fin de chaque ligne, dans la composition typographique d'un de ses ouvrages (1).

(1) *Courrier*, 8 novembre 1837.

Digitized by Google

XXXIII.

M. L'ABBÉ A. M. CAHOUR.

Ce fut un simple *Manuel du Pélerin de Fourvières*, publié en 1826, chez MM. Pélagaud, Lesne et Crozet, 1 vol. in-18, qui donna l'idée du livre publié par M. l'abbé Cahour. La notice du *Pélerin* avait été rédigée par M. l'abbé Hilaire, qui rassemblait des matériaux pour un ouvrage qu'il ne lui fut pas loisible de terminer. Ses recherches furent confiées aux mains d'un de ses confrères, qui a dignement achevé une tâche bien commencée.

Notre-Dame de Fourvières, ou recherches historiques sur l'autel tutélaire des Lyonnais; Lyon, Pélagaud et Lesne, 1 vol. in-8°.

C'est un des cultes les plus tendres et les plus pieux que le culte de Marie; le catholicisme n'a rien d'aussi doux. Voilà

Digitized by Google

chez un peuple choisi une simple et modeste jeune fille, mêlée aux femmes vulgaires, sans aucune chose qui la distingue d'elles, si ce n'est sa virginale pudeur, et sa vie sagement absorbée dans la pensée de Dieu et dans les choses de sa condition sociale. Elle gagne sa vie avec le travail de ses mains; elle est clouée aux détails domestiques, va puiser l'eau à la fontaine, comme Rebecca, et laver son linge aux flots purs, comme faisait Nausicaa, la princesse homérique. Mais dans le cercle étroit de ces heures si largement occupées, que de vertus aimées des cieux, et quels trésors de mérites!

Les pieuses mains qui dressèrent des autels pour le Christ n'oublièrent pas Marie, et, dès l'aurore de ce mystérieux et poétique moyen-âge, où une ardente foi s'unissait à un enthousiasme si touchant de simplicité, elle fut l'objet du culte le plus constant, la source des inspirations les plus pures, des devouements les plus nobles et les plus généreux. Le poète la chanta sur sa lyre, pendant que le sculpteur demandait son image au marbre muet, pendant que le peintre aimait à la reproduire sur la toile. Une pensée de repentir, ou de piété filiale, ou de reconnaissance lui élevait des temples sur les flancs des coteaux, sur la cime abrupte des rochers ou dans les détours silencieux des vallées profondes. Elle avait partout ses chapelles ornées par la nature, ses oratoires embellis par la main des vierges, et ses étroites niches d'où elle veillait sur les différentes parties des populeuses cités. Jusque dans nos âges de foi débile et maladive, ou d'incrédulité amère et dévorante, elle a jeté de chaleureuses inspirations dans l'ame des grands poètes, et Gœthe et Byron, comme Pellico et Manzoni, comme Tasso et Petrarca, l'ont célébrée en magnifiques strophes. Dans les danses étoilées du *Paradis* de Dante, rayonne une splendide lumière que salue un vieillard en cheveux blancs, l'évangéliste de Marie, saint Bernard. Cette miraculeuse étoile, c'est la Vierge, mère du Christ. Les sentiers battus de Lorette virent un jour arriver un pauvre pélerin, consumé de tristesse et de misère; on l'entendit soupirer

Digitized by Google

un chant mélodieux, et l'on reconnut que cette grande voix qui priait c'était la voix du chantre de Godefroi de Bouillon. Y a-t-il si long-temps que lord Byron disait en vers harmonieux :

« *Ave*, *Maria* ! sur la terre et sur les mers, l'heure du jour « la plus céleste est la plus digne de toi.

« *Ave*, *Maria !* Bénie soit cette heure ! bénis soient le temps, « le climat, le lieu où tant de fois je l'ai senti, avec la pléni- « tude de son charme, ce moment si doux et si beau, tomber « sur la terre, tandis que se balançait la lourde cloche dans « la tour lointaine, que l'hymne du jour mourant expirait « dans les airs, que pas un souffle ne glissait à travers un ciel « couleur de rose, et que les feuilles mêmes de la forêt sem- « blaient agitées par le frémissement de la prière.

« *Ave*, *Maria !* C'est l'heure de la prière. *Ave*, *Maria !* c'est « l'heure de l'amour. *Ave*, *Maria !* permets que nous élevions « nos regards vers ton Fils et vers toi. *Ave*, *Maria !* oh ! qu'il « est beau ce visage ! et ses yeux baissés sous la Colombe « toute puissante ! Qu'importe que ce ne soit là qu'une image « peinte qui frappe mes yeux ; ce tableau n'est point une « idole, c'est la réalité même. » Don *Juan* III, 102 et 103.

Et, pendant que ruisselait ainsi la prière sur les lèvres du poète sceptique, il demandait fièrement à ses détracteurs, si aucun d'eux savait mieux que lui le chemin du ciel. Non, certes ! il n'y a que l'humble chrétien qui le sache mieux, et les routes secrètes de Fourvières pourraient nous le dire, à nous Lyonnais.

Parmi les plus anciennes chapelles consacrées à la Vierge, parmi les pélerinages les plus populaires et qui vont le mieux à l'imagination comme à la piété, il faut placer Notre-Dame de Fourvières, qui fait le sujet du livre de M. l'abbé Cahour. Là haut, sur la montagne qui domine la cité et d'où l'œil plane au loin, fut construit, vers le milieu du IXe siècle, un modeste oratoire qui s'est agrandi par la succession des temps. « On l'aperçoit de tous les quartiers, des Terreaux comme de Bellecour, des rives populeuses de la Saône, comme des bords

Digitized by Google

où le Rhône devait, à la longue, resserrer son lit, pour faire place à de nouvelles habitations. Le négociant dans ses magasins sur les quais, l'artisan dans ses ateliers à la Croix-Rousse, le batelier sur les fleuves, le pauvre sur les places publiques, le laboureur dans les campagnes voisines, ne peuvent élever les yeux vers le ciel sans rencontrer le clocher de Notre-Dame de Fourvières, sans mêler à leurs vœux le nom d'une douce et puissante médiatrice. C'est le premier monument que salue le voyageur, en entrant à Lyon; le premier objet qu'une mère montre de loin à son enfant, dès que son oreille s'ouvre au nom de Marie; et, par une touchante disposition de la piété des Lyonnais, c'est encore le dernier sanctuaire que rencontre le serviteur de la Vierge, lorsque le cortége funèbre de la religion et de ses amis va confier ses dépouilles mortelles à la terre. » Autour de cette chapelle, ainsi poétisée par son historien, les deux extrémités de la vie semblent s'être donné rendez-vous. De vieux prêtres, blanchis dans les travaux de l'apostolat, y viennent apprendre à bien mourir, et les futures épouses des enfants des hommes y font l'essai de la vie, gracieuses jeunes filles qui s'élancent peut-être en désirs dans un monde dont les turbulentes ivresses ne valent pas la fraîcheur de leurs faciles joies. Sous l'œil protecteur de Marie se groupent aussi d'autres jeunes filles, moins bien dotées des mains de la fortune, et que la Providence a réunies pour qu'elles vivent ensemble de leur travail de chaque heure.

Le matin, Fourvières est fréquenté par de nombreux visiteurs qu'y amène la piété; mais le soir il y a silence presque absolu. Seulement on entend s'élever, comme une sourde agitation, les mille bruits de la cité. Aux jours solennels, aux fêtes spéciales, c'est le peuple des campagnes qui arrive en longues théories bariolées de costumes et de mœurs; ils apportent une foi confiante et simple; nous avons été plus d'une fois profondément émus, en voyant de pauvres vieillards, qui n'avaient pas de gîte, attendre par une belle nuit étoilée que l'au-

Digitized by Google

rore vînt ouvrir à leur impatience les portes de la chapelle. Il y a quelque chose de si digne et de si respectable dans tout ce qui a foi au ciel, et dégage son ame des liens pesants de la terre !

Notre pittoresque montagne fut autrefois le *Lugdunum* des Romains ; la colonie se déroulait depuis le coteau de Saint-Irénée jusqu'au revers oriental de Fourvières. Ce ne fut guère que vers le Ve siècle qu'elle se mit à descendre dans la plaine. M. l'abbé Cahour discute savamment toutes ces origines lointaines et si obscures. De légitimes déductions l'amènent à dire que Fourvières n'eut point d'autel consacré à Vénus, comme on l'a prétendu, mais que Mercure, dieu du commerce et des voleurs, je ne lui en fais pas mon compliment non plus qu'au négoce, était le patron des Lyonnais. Il cite deux inscriptions latines où Hermès est désigné de cette manière. Quant au mot de Fourvières, M. l'abbé Cahour en trouve l'étymologie dans l'altération de ces deux termes : *Forum vetus*, *For vieil*, et avec le temps, *Foro vetere*, *Forvière*, *Fourvières*. Il se livre à de judicieuses recherches sur les vicissitudes de la langue latine, et, à l'aide surtout de quelques pages de Quintilien, montre nettement que le *Forum vetus* qui avait existé sur la colline de Fourvières donna plus tard son nom au Fourvières des modernes. Le fond, comme la forme de cette dissertation préliminaire, qui est ici bien à sa place, en fait un bon travail philologique, d'une utilité réelle. Nous soumettrons à l'auteur une observation fort légère, du reste. Après avoir montré que, chez les Latins, souvent l'*u* remplaçait l'*o*, il arrive ensuite, lorsqu'il trouve dans une inscription du Ve siècle, *neguciator* au lieu de *negociator*, qu'il comprend ce mot parmi ceux qui se sentaient alors d'une langue dégénérée. C'est une distraction.

Au même endroit, M. Cahour a lu inattentivement une inscription citée par Jacques Spon, car le mot *arts*, qui se trouve surmonté d'un trait, et qui, par conséquent, est ici au génitif, en rapport avec *præcipuæ*, il le prend au nominatif, et con-

Digitized by Google

clut de là contre la latinité de l'inscription, qui, à coup sûr, n'est pas un modèle ; mais il ne faut pas trop vîte partir de la langue tumulaire, pour arguer contre la langue réelle, car les pierres tombales ont le malheur d'être presque toujours surchargées de pauvretés littéraires, venues de véritables Goths. Et, par exemple, on ne serait pas admis, je crois, à juger de la science des Lyonnais par ces mots d'une inscription que vous pourrez voir au cimetière de Loyasse : *Dolitus a familia ejus tota* ; regretté de toute sa famille. Le malheureux qui a forgé ce barbarisme a cru devoir ajouter encore en latin et en grec : *Iterum videbimus nos, Palin eisometha émas* pour dire : *Nous nous reverrons.* Ce n'est pas une académie des inscriptions tumulaires qui pourrait comprimer ce déluge de platitudes.

Pour en finir avec les petites querelles que nous voulons faire à M. l'abbé Cahour, nous dirons que nous n'admettons pas comme étant de saint Eucher la lettre à Philon, au sujet de l'Ile-Barbe ; c'est une pièce apocryphe. Nous ajouterons que l'orthodoxie de Barthélemy Aneau est pour nous assez évidente, car, dans la traduction en vers d'une lettre à Valérianus par le même saint Eucher, il y a une dédicace à l'archevêque de Lyon, laquelle semble mettre l'écrivain à l'abri de tout fâcheux soupçon. Le fait même de cette dédicace nous semble péremptoire. Enfin, nous signalerons, à travers un style constamment châtié, et toujours empreint de la couleur voulue, quelques faibles taches qui consistent en des juxta-positions de mots ou de phrases. Cette large part ainsi faite à la critique, nous en devons une bien plus large aux éloges. *Notre-Dame de Fourvières* est un des meilleurs livres qui aient été écrits sur Lyon, et il l'est par l'étendue des recherches, par le résultat des découvertes, par l'étude de choses inédites, par un arrangement si convenable et si habile, par la grandeur des tableaux, par la saisissante émotion de quelques scènes, comme celle où figure un pauvre vieillard octogénaire qui pleure au souvenir de la chapelle sainte, puis enfin par cet esprit de calme

Digitized by Google

et de gravité qui respire dans le livre, et, par ce souffle de loyauté qui passe sur chaque page. Ce livre n'est pas seulement l'histoire isolée d'un monument; il se rattache par tous les côtés à l'histoire générale de Lyon, et même de France. Je citerai comme pleins d'intérêt les chapitres sur le pélerinage de Louis XI à Fourvière, sur celui du brave maréchal Suchet à la même chapelle, sur la présence de Pie VII à Lyon, et, pour remonter plus haut, les chapitres sur les débats religieux du XVIe siècle, puis sur le *Guyete*, sentinelle vigilante et incorruptible qui, du haut de Fourvières, veillait autrefois pour la cité endormie. Quand j'aurai ainsi choisi, peut-être n'aurai-je mentionné qu'une faible partie des bons endroits de cet ouvrage.

M. l'abbé Cahour est constamment remonté aux sources, et les indique avec un soin extrême. Nous regrettons qu'il n'ait point attaché aux *Lettres d'un jeune Lyonnais sur le passage de Pie VII, à Lyon*, le nom de Ballanche, auteur de cet opuscule. L'*Appendice* du livre de M. l'abbé Cahour présente une série de pièces justificatives, la plupart inédites, et qui ont de l'importance pour le volume lui-même, comme aussi pour notre histoire.

L'auteur appartient à cette société fameuse qui donna jadis tant de gloire à notre collége de la Trinité.

En ces dernières années, une piété mal entendue a mis sur la porte principale de Fourvières une table de marbre destinée à rappeler que Lyon fut préservé du choléra par la médiation puissante de Marie. Certes, nous avons grande foi en sa miséricordieuse bonté pour nous, pauvres humains, et nous connnaissons l'étendue de sa noble prérogative, mais nous comprenons autrement le respect qui lui est dû, et nous ne voudrions pas voir le ciel mêlé si légèrement à de mesquines idées de certains esprits plus honnêtes qu'ils ne sont éclairés. Que Marie ait secoué son manteau contre l'affreuse peste, et l'ait ainsi dissipée, oh! cela se peut; néanmoins, Dieu seul le sait, et rien ne le prouve à l'œil mortel. Genève aussi a échappé au fléau. Que voudriez-vous en conclure? Une foi maladroite

Digitized by Google

nuit presque autant à la religion que l'incroyance déclarée, et appelle bien gratuitement le sourire sur des lèvres incrédules (1).

(1) *Courrier*, 8 août 1838.

Digitized by Google

XXXIV.

M. ARLÈS-DUFOUR.

Un mot sur les Fabriques étrangères de soierie; Lyon et Paris, Bohaire, in-8°, 1835.

Lyon, cité noble et splendide, jetée entre deux fleuves qui l'étreignent de leurs embrassements et qui lui apportent les tributs lointains des peuples, fut autrefois, comme il est aujourd'hui, le lien merveilleux des nations et de leurs rapports commerciaux. Souvent, lorsque, plus jeune que je ne suis, j'errais dans ces rues silencieuses et dépeuplées qui mènent de la chapelle de la vierge à cette vaste nécropolis, au nom si prosaïque de Loyasse, j'ai pris plaisir à réédifier le passé, à ressusciter devant mes yeux les grands souvenirs qui dorment sous la poétique terre de la colline; je croyais voir m'apparaître les antiques figures qui passèrent aussi par là; je cherchais à démêler tous ces costumes effacés, à comprendre tous ces accents dont il ne reste pas de trace. Car, sur ce plateau de

Digitized by Google

Fourvières, l'asile maintenant de la vieillesse qui compte ses dernières heures, et de l'enfance qui sourit joyeuse à son avenir incertain, il y eut jadis, nous dit la tradition, un vaste *emporium*, où les diverses tribus des Gaules, où les habitants de l'Ibérie, du Latium, de la Grèce, se donnaient rendez-vous, et échangeaient leurs mutuelles richesses. Lorsque la suite des siècles amena d'autres mœurs et d'autres besoins, lorsque la colline fut désertée pour la plaine, Lyon ne cessa pas d'être ce qu'il avait été, le centre du commerce et aussi des arts. Quand notre ville fut au pouvoir des rois de Burgundes, au VIe siècle, il régnait aussi dans son enceinte une grande activité commerciale ; à cette époque, Lyon s'étendait principalement de St-Georges à St-Paul; on se tenait là de préférence, à cause des rapports fréquents avec la Bourgogne.

Mais ce fut au XVe et au XVIe siècle que l'ébranlement le plus vaste se manifesta chez nos ancêtres, et jeta sur notre ville tout cet éclat que nous devons lui transmettre comme un précieux héritage; ce fut alors qu'elle acquit cette importance commerciale qu'elle conserve toujours. Une branche d'industrie surtout qui signala dès ces temps-là notre ville de Lyon, ce fut la soie ; il paraît certain qu'après avoir été introduite à Avignon et dans le comtat, au XIVe siècle, par les papes, et près d'un siècle après, vers 1480, à Tours, par Louis XI, qui avait fait venir des ouvriers d'Italie, cette industrie merveilleuse fut importée à Lyon, sous François Ier, au commencement du XVIe siècle, par Alexandre Turquet et J. Nariz, Florentins ou Lucquois, selon quelques auteurs; Génois, selon d'autres. Ce qu'elle devint ensuite, une fois implantée sur sa terre, en quelque sorte, classique, on peut l'apprendre dans le livre de M. Arlès-Dufour.

Cette publication modestement intitulée me semble quelque chose de remarquable. J'avoue, sans modestie comme sans honte aucune, que je n'entends rien à la science des chiffres, encore moins connais-je le département des soieries. Habitué à vivre au milieu des orateurs et des poètes, des Pères de l'E-

Digitized by Google

glise et des poudreuses annales du passé, je me sens peu capable d'apprécier à sa juste valeur l'écrit de M. Arlès-Dufour. Toutefois, je suis sûr qu'il sera très bien reçu des personnes auxquelles il s'adresse plus directement. Certes, il appartenait à un Lyonnais, à l'un des membres les plus distingués de notre Chambre de Commerce, de se livrer à une si consciencieuse étude de l'état des fabriques en Europe. L'auteur n'est pas de ces hommes qui écrivent au coin de leur feu sur ce qu'ils ne savent pas, sur ce qu'ils n'ont jamais vu ; il a fait, lui, de nombreux voyages, pour étudier de près sa matière; quand il n'a pu avoir ainsi des documents, il s'est instruit par sa correspondance. Le résultat de ces investigations est beau, il est heureux; il devra être utile. M. Arlès-Dufour nous mène par la Suisse, la Saxe, la Prusse-Rhénane, l'Angleterre et les Indes ; il nous révèle ainsi la situation de la soierie dans ces diverses contrées, apprécie les procédés utiles, discute les erreurs, et enfin, pour but dernier, pour conséquence ultérieure, en revient à notre fabrique lyonnaise qui l'intéresse avant tout. Il voit l'industrie natale se déplaçant peu à peu ; il cherche des remèdes au mal, et un nouveau cap de Bonne-Espérance. M. Arlès-Dufour se rattache à un *critérium*, qu'il n'abandonne pas, le principe de la liberté commerciale ; il pense, avec d'habiles économistes, que c'est là comme la panacée qui doit cicatriser les plaies les plus saignantes de notre vieux corps social, mais il entend une liberté sage et mesurée.

Dans ce livre, où il y a tant de faits, où se pressent tant de données précieuses, il est naturel que je m'arrête à un beau chapitre sur Lyon. En fouillant de toutes parts, M. Arlès-Dufour a rassemblé des documents édits et inédits qui sont pleins d'intérêt. La statistique progressive de nos métiers doit piquer la curiosité des Lyonnais. Si des collisions à jamais déplorables, si des batailles douloureuses ont armé nos citoyens les uns contre les autres, pour leur malheur commun, ce n'est pas d'aujourd'hui que date le deuil de la

Digitized by Google

cité. Le 4 prairial an II, les représentants Reverchon et Dupuy adressaient au comité de salut public un rapport qui constate que 18,000 ouvriers se trouvaient alors sans travail et sans pain ; ces messieurs les délégués proposent ensuite leurs moyens pour *démocratiser*, disent-ils, le commerce, dans *Commune-Affranchie*. Il était assez *démocratisé* comme cela !

Si M. Arlès-Dufour interroge l'histoire, ce n'est pas afin de lui demander des pamphlets ; non, il ne songe qu'au bonheur de notre industrie. S'il propose quelques nouvelles mesures, c'est du ton le plus modeste. « N'oublions pas, dit-il, que si la vieillesse a pour elle le savoir, l'expérience, la renommée ; la jeunesse, en compensation, possède, à un degré supérieur, l'activité, l'énergie, l'ambition. » Le livre de M. Arlès-Dufour porte, d'un bout à l'autre, l'empreinte d'un esprit sage et grave. Outre le mérite intrinsèque et matériel, il en est un qui est louable et moral, car c'est au profit de la souscription Jacquard, que l'auteur la destine. C'est, je crois, un second et puissant titre de recommandation (1).

F.-Z. Collombet.

(1) *Courrier*, 22 janvier 1835.

EPITAPHE DE LA FAMILLE DE RUBYS.

L'inscription suivante, qui doit être sortie de l'église des Jacobins, se trouve enclavée dans un mur, sous la voûte de la salle de la Bourse, au Palais-Saint-Pierre, à Lyon. C'est la première fois qu'elle est imprimée. Nous donnons ci-après la traduction de cette inscription funéraire, mais nous remarquerons que rien ne se prête moins à la traduction que ce genre

Digitized by Google

de littérature. La langue française est ici impuissante à rendre les inversions et les ellipses de la langue latine.

D. O. M. (1).

ET FOELI. RECORDATIONI FRAN. DE RVBYS AVI. VISITATORIS. Q. SALIS. GODOF. PATRIS. ET RELIQVOR. È. NOB. RVBYNOR. FAM. HIC. EX. ADVERSO. SEPVLTOR. NECNON. FRANC. BVATIER. MATRO. PVDICITIA. MOR. SVAVITATE. OIVMQ. VIRTVTVM. CVMVLO. NVLLI SECVNDAE. QUÆ. IIII KAL. OCTOB. AN. M. D. LXXXIIII. DIEM CLAVSIT. IN DNO. CLAV. DE RVBYS. REGIVS. IN PRÆFECTV. LVGDV. SERENISS. Q. DVCIS. MONTISPEN. IN SVO SVPRE. DVBARV. SENA. CONSILIA. COMVNITATISQ. LVGDV. PROCVRA. GNALIS. CONIVX. ET. FRANC. DE RVBYS. FILIVS. SACELLVM HOC. D. CLAV. DICATU. CONSTRVE CURAVE. AC. DE SVO. DOTAVE. AN. SALV. M. D. LXXXV.

Suivent les armoiries des Rubys :

Et au bas, cette devise :

La vray amovr est tovsiovrs vive,
Et ne mevrt point par le trespas.

(1) Au Dieu très bon, très puissant, à l'heureuse mémoire de l'aïeul François de Rubys, visiteur-général des gabelles de sel, et père de Geoffroy ; — à la mémoire des autres membres de la noble famille des Rubys, lesquels sont ensépulturés ci-contre, et aussi de dame Françoise Buatier qui, pour la pudeur, la douceur de mœurs, la réunion de toutes les vertus, ne le céda à nulle autre femme, et trépassa dans le Seigneur, le IV des calendes d'octobre de l'année 1584 ; — Claude de Rubys, conseiller royal en la province du Lyonnais, conseiller du sérénissime duc de Montpensier en son conseil-suprême des Dombes, et procureur-général de la communauté de Lyon, Cl. de Rubys donc, époux de Françoise, et François son fils ont fait élever cette chapelle dédiée à saint Claude, puis l'ont dotée à leurs frais, l'an du Sauveur 1585.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LUTHER ET DE SES ÉCRITS.

M. Audin, notre compatriote, va bientôt publier l'*Histoire de la Vie et des Ecrits du docteur Martin Luther*. L'auteur, pour composer son ouvrage, s'est inspiré aux sources même de la réforme : il a visité le théâtre tout entier où se joua le drame luthérien ; les archives du Vatican lui ont fourni les correspondances inédites des légats des papes Léon X, Adrien VI, Clément VII et Pie III aux diètes d'Allemagne. C'est le tableau littéraire politique et religieux du seizième siècle en Saxe et en Italie qu'a voulu tracer M. Audin. L'écrivain ne cache pas sa pensée : il est catholique et il a voulu prouver que la réforme a nui aux développements de l'intelligence, aux mœurs, aux arts et à l'humanité.

Le chapitre qu'on va lire est extrait du tome 2e de l'ouvrage.

LES PAYSANS.—1524, 1525.

L'aristocratie épiscopale avait été reconstruite par Charlemagne (1). Le clergé allemand était puissant. Il possédait de riches abbayes, qu'au besoin il transformait en forteresses, où souvent on le vit braver l'empire. Les évêques de Minden,

(1) Guizot.

Digitized by Google

de Münster, de Paderborn, étaient de véritables souverains. On leur payait le cens, les corvées, les péages, tous les droits de suzeraineté. Ces impôts étaient souvent bien pesants; le peuple ne pouvait se libérer; on employait la force pour l'y contraindre, et il murmurait.

Un jour, à Schœndorf, en Bavière, un paysan, nommé Konrad, dit à ses camarades de venir le trouver le dimanche suivant pour rire et boire à pleins verres. Konrad était un franc buveur, sans souci de l'avenir, riant de tout, même de son curé. On fut exact au rendez-vous. Konrad était à cheval sur un large tonneau, la face enluminée par d'amples libations vineuses qu'il avait faites avec ses voisins, suivant sa coutume. De son tonneau il faisait le prophète, et promettait à tous ceux qui voudraient être de sa confrérie des terres au pied de la montagne de la famine, des troupeaux dans le pâturage de la gueuserie, des viviers dans la mer de la mendicité (1). L'association fut bientôt formée; Konrad enrôla tous ceux qui aimaient à boire en cachette dès qu'ils avaient un groschen pour acheter du vin à l'abbé. En 1502, une confrérie s'était déjà élevée, qui avait pris pour signe un soulier (Bundschuch), et avait été obligée de se dissoudre, de par ordre de l'empereur Maximilien.

Konrad ne voulait pas faire la guerre à l'empereur, mais rire, et ses armes étaient un tonneau. Chaque ville eut bientôt ses confréries à l'instar de Schœndorf. On riait, on chantait, on dansait, on s'enivrait : le pouvoir laissait faire.

En 1514, le duc de Würtemberg, qui comptait dans ses états un grand nombre de confréries du tonneau, augmenta l'impôt du vin. Konrad fit une vilaine moue d'abord, mais le rire revint ensuite plus fort, et il se mit dans la tête (il avait bu ce jour là plus que de coutume) d'appeler son maître en jugement. Les assises devaient se tenir sur la place de Schœndorf; les juges étaient tout trouvés : c'étaient ses compagnons

(1) Léon Golzan, *Musée de la Caricature*, 7e livraison.

Digitized by Google

de table. Il faut vous dire que le duc, avare et besoigneux, avait fait ce qu'on pratiquait autrefois à Constantinople, diminué les poids et les mesures. Or, banquier, marchand, facteur privilégié du duché, il était sûr de faire de bonnes affaires, et il ne s'était pas trompé.

Donc le tribunal est assemblé : tout le village pour assistant; au milieu, un grand baquet d'eau, et à côté les pièces du délit, les poids limés par sa grâce. Konrad les pousse et les laisse tomber : ils vont au fond de l'eau. La foule bat des mains et éclate de rire : Dieu a prononcé la sentence : le duc est condamné. Huit jours après, on traduisait, dans un grand nombre de villages, ducs, électeurs, barons, abbés, au tribunal de Dieu, et partout leur symbole, leur morceau de fer jeté dans l'eau, était trouvé trop léger, et l'on criait : hourra! hourra! Les confréries du pauvre Konrad se propageaient, mais ses associés n'étaient pas tous d'humeur aussi gaie que le paysan bavarois. C'était le moment même où Luther apparaissait dans la chaire de Wittenberg, et venait pour délivrer l'Allemagne du joug de la papauté. Les disciples de Konrad se ralliaient autour de lui, parce qu'il faisait la guerre aux nobles, et qu'il promettait aux pauvres les miettes qui tombaient de la table des mauvais riches. Konrad riait toujours; on lui coupa la tête pour le faire taire; mais le rire ne mourut pas : on riait en Karinthie, en Bavière, en Würtemberg, dans la Saxe électorale surtout, cette contrée d'Allemagne où les fondations de Charlemagne étaient si opulentes. Luther continuait de poursuivre de sa colère les prélats qui s'engraissaient aux dépens du peuple : il les nommait tout haut en chaire des voleurs et des fripons. Or, ces prélats, c'étaient souvent les maîtres temporels des peuples, qui avaient à leur payer des redevances, des impôts, des droits de toute espèce, à eux, enfants de p....., suivant l'expression du docteur, larves d'enfer, et secrétaires ici-bas de Satan. Menzel reconnaît positivement que la parole de Luther n'était pas seulement une parole religieuse, mais une parole

Digitized by Google

politique qui devait à la fin jeter des germes de révolte parmi les populations.

On ne joue pas impunément avec la bière de Munich, dit un vieux proverbe bavarois : la parole de Luther était bien autrement capiteuse. Son manifeste, après la tenue des états de Nüremberg, était un hymne de révolte magnifique. Ces pauvres paysans donnaient tête baissée dans les chants du docteur, croyant l'aurore levée où la tyrannie monarchique et papale allait descendre au tombeau avec tous ses suppôts, prélats, abbés, princes et seigneurs. A la même heure on voit s'agiter une partie des états de l'Allemagne : partout ce sont des paysans qui portent la bannière. A Reichenau, près de Constance, ils s'insurgent contre leur abbé qui voulait repousser un prédicateur luthérien ; à Tengen ils se réunissent par milliers pour délivrer un prêtre novateur qu'on tenait enfermé. L'abbé de Kempten essaie inutilement de s'opposer au rassemblement séditieux de ses serfs ; son château est assiégé et réduit en cendres, et sur ses ruines les vainqueurs plantent un drapeau où est écrit : liberté. Quelques chevaliers vinrent s'associer, pour les diriger à ces mouvements populaires : c'étaient Franz de Sickingen qui se déclara le chef de ligue de Franconie, et Goëtz de Berlichingen dont la main de fer écrasait tout ce qui s'élevait trop haut dans le champ clérical, et qui finit par mourir dans une prison, où il eût voulu étouffer le dernier des prêtres. C'était encore Hutten qui se servait de son épée et de sa plume pour encourager les révoltés. Les paysans n'étaient que de grossiers instruments dont les nobles se servaient pour voler les richesses du clergé, au nom du ciel et de la liberté. Ils lisaient à leurs vassaux les manifestes de Luther et les traduisaient au besoin en style populaire.

Leur ministère presque toujours était inutile, car la parole de Luther était une courtisane sans voile. Ainsi au moment où la Saxe était pleine de mouvements insurrectionnels, Lutther qui voulait en faire porter la peine aux princes, parce qu'il

Digitized by Google

ne devinait pas le caractère politique qu'ils devaient revêtir, s'adresse à la noblesse d'Allemagne ; et ses conseils ressemblent aux transports des prophètes contre les enfants d'Iraël, plutôt qu'aux avis d'un médiateur.

— A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et séditions, princes et seigneurs, à vous surtout évêques aveugles, prêtres insensés et moines.

« Vous qui vous obstinez à faire les fous, et à vous ruer contre l'Evangile, tout en sachant bien qu'il restera debout et que vous ne prévaudrez pas.

« Comment gouvernez-vous? vous ne savez que pressurer, déchirer et dépouiller, pour soutenir votre pompe et votre pétulance. Le peuple et le pauvre sont saouls de vous.

« Le glaive est levé sur vos têtes, et vous croyez être assis si fortement sur votre siége que vous ne puissiez être renversés.

« Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, vous le verrez..... Dieu vous presse et vous menace ; sa colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence.

« Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu ! cela ne vous dénote rien de bien, mes chers maîtres.

« Ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous disent qu'on est las de votre joug, et que le temps est venu où l'on s'apprête à le jeter bas.

« Il faut changer. Gare à la colère de Dieu : si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

« Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus ; et quand vous anéantiriez tous les révoltés, d'autres apparaîtraient : Dieu en susciterait de nouveaux. Il veut vous châtier et il vous châtiera.

« Mes bons seigneurs, ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie.

« A un homme ivre on fait une litière de paille, au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas comment cela finira.

Digitized by Google

Les paysans répondirent à cet appel et se levèrent en masse.

La Thuringe, l'Alsace, une partie de la Saxe, la Lorraine, le Palatinat se soulevèrent ; les champs étaient couverts de tentes rustiques d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de charrettes élevées en guise de retranchement: ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu semblait combattre pour eux ; la victoire leur eut bientôt fourni des lances, des piques, des chevaux et jusqu'à du canon. Mais quelle artillerie eût valu cette parole ardente de quelques-uns de leurs chefs, qui balayait devant elle les campagnes, les dépeuplait pour jeter les habitants dans la révolte. Stork n'était plus. On dirait que la nature crée exprès des ames pour ces temps d'orages, et qu'elle les tient en réserve pour les montrer quand ils sont près d'éclore. Voici un homme tout nouveau qui se présente au nom du ciel pour remplacer le prophète absent : c'est un renégat du catholicisme qui se dit en commerce avec le seigneur qui lui révéle sa volonté dans des songes. Pfeifer ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible, il raconte les merveilles de son sommeil, et ce récit soulève la multitude. On le remplaça par un renégat nommé Pfiffer, qui avait le don des songes, et qui, au lieu de haranguer, racontait celui que le ciel venait de lui envoyer.

Voici une de ses visions :

— J'ai vu, dit-il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour en dévorer les grains ! Princes, vous êtes ces rats qui nous pillez ; magistrats, vous êtes ces rats qui nous opprimez ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Mais pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage : aux armes donc ! hors de vos camps ! Israël, à vos tentes ! voici le jour du combat ; tombent nos tyrans et leurs châteaux ! Un riche butin

Digitized by Google

nous attend, que nous apporterons aux pieds du prophète qui le partagera entre nous.

Münzer, de son côté, descendait jusque dans les mines de Mansfeld.

— Réveillez-vous, mes frères! réveillez-vous, criait sa voix, vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins. La victoire vient de se déclarer pour nos frères à Eichsfeld : gloire à eux! Que leur exemple vous serve de leçon. Balthasar, et toi Barthélemy Krump, à nous! Prenez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos marteaux ne restent pas oisifs, frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod, employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines, Dieu sera votre maître! Qu'avez-vous donc à craindre, s'il est avec vous? Quand Josaphat entendit les paroles du prophète, il se jeta la face contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours.

Alors vous eussiez vu tous ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pèles, de pioches, de fer rouges, et répondant à la voix qui les appelait par des cris de sang contre les nobles et les prêtres.

Münzer, comme un autre satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua. Quand Münzer monta sur l'échafaud, il ne restait plus un seul homme de vivant parmi les mineurs.

Et Münzer, au sortir des mines, adressa à ses autres frères en révolte cet appel énergique.

— Vous dormez donc, chers frères? allons combattre, le combat des héros : la Franconie toute entière s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. A Fulda, dans la semaine de Pâques, quatre églises de poison ont été renversées : les paysans de Klegen ont couru aux armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous ne craindriez pas cent mille ennemis. Dran, dran, dran! voici

Digitized by Google

le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour des athées ; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu par la bouche de Moïse, 5, 7. Dran, dran, dran ! car le feu brule, que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées ! Pink, pank sur l'enclume de Nemrod, que les tours tombent sous vos coups. Drau, dran, dran ! voici le jour : Dieu vous précède, suivez-le. »

Luther avait formé l'orage : c'était à lui maintenant de le conjurer, s'il était possible. Il le tenta, en secouant, dans leur sommeil, tous ces princes à demi luthériens, à demi catholiques, qui dormaient dans la plume, et qui n'avaient montré de courage que pour fermer les couvents, en chasser les nonnes tremblantes ou les moines infirmes ; pour abolir la messe, et porter en cachette quelques coups de pied au catholicisme. Mais à cette heure que, les armes à la main, on leur demande la liberté de conscience, ils sont effrayés, ils tremblent, tout ce que Luther peut obtenir d'eux, c'est qu'ils prieront les révoltés de formuler leurs griefs.

Un prêtre, Suisse de naissance, Christophe Schappler, avait dressé le manifeste. Ils voulaient :

1° Qu'on leur permit de choisir leurs pasteurs parmi ceux qui prêcheraient l'Evangile dans toute sa pureté ;

2° Qu'on ne leur fit payer les dîmes qu'en froment ;

3° Qu'on ne les traitât plus en esclaves, car le sang de Jésus les avait rachetés ;

4° Qu'on leur permît de chasser et de pêcher, puisque Dieu leur avait donné, dans la personne d'Adam, l'empire sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel ;

5° Qu'ils pussent quérir dans les forêts du bois pour se chauffer, préparer leur nourriture, et s'abriter ;

6° Qu'on adoucit les corvées :

7° Qu'il leur fut permis de posséder des fonds de terre ;

8° Que les impôts ne dépassassent pas le revenu du fonds ;

9° Qu'on abolit le tribut qu'ils étaient obligés de payer à

Digitized by Google

la mort d'un père de famille, afin que la veuve et l'orphelin ne fussent plus réduits à mendier leur pain ;

10° Que s'ils se trompaient dans leurs griefs, on les reprît à l'aide de la parole de Dieu (1).

Luther se chargea de répondre aux paysans révoltés.

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi vous à la propagation de la lumière évangélique sont dignes des vengeances de Dieu ; ils méritent de tomber du trône. Mais ne seriez-vous pas aussi coupables, si vous souillez vos mains et vos ames du sang que vous songez à répandre. Je sais que Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'Evangile, des hommes, au cœur cruel, dont la langue irritée essaie de me déchirer ; mais je les méprise, je ne crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous triompherez, que vous êtes invincibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser ? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. En résistant à vos magistrats, vous résistez à Jésus-Christ. Vous dites ; le joug de nos maîtres est insupportable : brisons-le, car ils nous ravissent la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la loi naturelle défend de se faire justice : vous la demandez, au nom d'une autorité qui vous fut déniée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte ! Où sont les miracles qui les attestent ? Quoi ! l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation du droit des magistrats ! — Ils vous enlèvent vos biens, iniquité ! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité ! Que serait le monde si vous triomphiez ? un repaire de brigands, où règneraient la violence, le pillage, l'homicide.... Jésus n'a pas besoin, pour être défendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on voulait arracher la vie au Rédempteur, et l'Evangile à ses disciples. Que fait le Seigneur ? Il ordonne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau : bel enseignement que la patience doit être notre seule arme au jour des épreuves. Voyez,

(1) Catrou, *Histoire du fanatisme*, t. 1. — Menzel, t, 1.

Digitized by Google

si je n'ai pas toujours respecté le souverain. Sous sa protection puissante, j'entendais les cris de vengeance des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats : je connais leur injustice, je la déteste, mais attendez, votre jour se lèvera.

Vous demandez qu'on vous laisse entendre en liberté la parole de l'Evangile ; mais cette parole, on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez-vous pas changer de toit, et venir ici boire aux sources du verbe divin ? Venez vous y trouverez Jésus. Vous voulez choisir vos pasteurs ; vos magistrats sont là, portez-leur vos vœux ; s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres ; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie, et avec lui son troupeau. — Plus de dîmes, criez-vous ! De quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes possesseurs ? — C'est pour les convertir en aumônes. — Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral ? — Vous voulez vous affranchir de l'esclavage, mais l'esclavage est aussi vieux que le monde. Abraham avait des esclaves, et saint Paul établit des réglements pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. Les droits de pêche, de chasse, de paturage, sont réglés par la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes ; mais, avant de rejeter mes conseils, examinez-les : surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent : je les connais. »

Münzer, pour toute réponse, déchira une page du pamphlet qui a pour titre : *Contra falsum nominatum ordinem ecclesiasticum*, et l'envoya à Luther. C'était celle-ci.

— Attendez, messeigneurs les évêques, larves du diable, le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles : Bulle luthérienne. Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens, à dévaster les évêques et la hiérarchie épiscopale, est bon fils de Dieu, un vrai chrétien, qui observe les commandements du Seigneur.

Digitized by Google

Osiander, le sacramentaire, regrette que Münzer n'ait pas connu ce passage du libelle de Luther contre Sylvertre Priérias.

— Si contre les voleurs nous employons la potence, contre les meurtriers le glaive, contre les hérétiques le feu, nous ne laverions pas nos mains dans le sang de ces chefs de perdition, de ces cardinaux, de ces papes, de ces serpents de Rome et de Sodome qui souillent l'église de Dieu.

— Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse, tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé! Mais quand la révolte grandit, et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau. Et quaud ils sont morts, savez-vous comme il chante leurs funérailles? En se mariant avec une nonne! Et, à la voix d'Osiander, vient se joindre celle d'Erasme pour accuser Luther :

— C'est en vain que, dans votre cruel manifeste contre les paysans, vous repoussez tout soupçon de révolte; vos libelles sont là, ces libelles écrits en langue vulgaire, où, au nom de la liberté évangélique, vous prêchez une croisade contre les évêques et les moines : c'est là que repose le germe de tous tumultes.

— Allons, mes princes, criait Luther, aux armes! Frappez, aux armes, percez! Les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel, que nous autres avec des prières.

Mélancthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

— Ces rustres sont en vérité déraisonnables ; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos de l'Egyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride du peuple.

Les révoltés, placés tout à coup entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas : la mort, c'était le martyr, l'apostasie le

Digitized by Google

châtiment de l'éternité. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on leur promettait, Münzer conserva toute sa fierté. Vaincu, il trouvait encore moyen d'insulter à ses maîtres, et d'ébranler la fidélité douteuse de leurs vassaux.

La lettre qu'il écrivit au comte de Mansfeld, est un testament de mort à la manière de Catilina.

— Au frère Albert, comte de Mansfeld, pour sa conversion:

« Frère, tu abuses d'un texte de l'apôtre pour nous prêcher la soumission aux magistrats : tu es encore dans les langes de la superstition papiste qui nous a fait deux tyrans de Pierre et de Paul. Tu ne sais donc pas que Dieu, dans sa fureur, charge souvent les peuples de fustiger les princes avares, et de jeter bas de leurs trônes les mauvais rois? C'est de toi et de tes pareils que la mère de Dieu chante : Le Seigneur a déposé les puissants de leur siége, et exalté les petits. Dans les joyeux repas à la luthérienne que tu fais chaque jour, et dans la commode doctrine du docteur de Wittenberg, tu n'as pu apprendre que le Seigneur, ainsi que l'écrit le prophète, ne nourrit les oiseaux du ciel que pour dévorer la chair des princes, et boire leur sang? Ce peuple que tu opprimes n'est-il pas plus agréable, aux yeux de Dieu, qu'un impie qui s'engraisse de sa substance : idolâtre qui prends le nom de chrétien! Et tu as à la bouche la parole de saint Paul! tu cours à ta perte. Au peuple désormais la souveraineté. Romps les liens qui t'unissent à nos tyrans ; viens à nous; nos bras te sont ouverts. Si tu marches contre nous, viens encore, nous méprisons tes menaces et ton glaive. Bientôt la main de Dieu s'appesantira sur ton front. Thomas Münzer, armé du glaive de Gédéon te salue.

En même temps, Münzer faisait parvenir au comte Ernest, le frère d'Albert de Mansfeld, ce cartel :

— Comte, c'est de toi que le prophète Abdias a dit : Ton nid sera arraché et détruit. J'attends une réponse à l'heure même, ou, par Jésus, nous irons la chercher, Mes frères et moi nous saurons bien exécuter les ordres d'en haut.

Les deux frères ne manquèrent pas au tournoi.

Digitized by Google

Arrrivons au dénouement de ce drame religieux qui saisit si vivement le cœur,

Le lieu de la scène était à Franckhausen, où tous les princes s'étaient donné rendez-vous. L'armée des seigneurs confédérés était commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe, ce prince, dont Erasme a vanté l'amour pour les lettres, et que Luther outrage à chaque page de sa correspondance. Le duc se vengea noblement du réformateur ; il se battit en soldat.

Thomas Münzer avait choisi pour camp un monticule, dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Ses deux aîles étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire rompue à quelques intervalles, par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, ou des fortifications qu'ils n'avaient pas défendues depuis des siècles, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de soldats, offrait un autre coup-d'œil ! Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées l'une de l'autre par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient, sans les étendards que le vent agitait au dessus de ces têtes, et où brillait l'arc-en-ciel, on eût pu prendre cette cohue de révoltés pour un de ces auditoires que traînait après lui Münzer.

Digitized by Google

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui couraient à leur perte : quelques coups de canon en eussent fait justice. Mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se passe comme dans le récit de Tite-Live. D'abord, la harangue militaire, puis, la charge que sonnent les trompettes.

Les rebelles n'avaient pas d'artillerie, et presque pas d'armes à feu : au moment où ils entendirent les clairons ennemis, ils se jetèrent à genoux, et entonnèrent un cantique au Saint-Esprit. Un arc-en-ciel parut tout à coup au dessus de leurs têtes : les rebelles le saluèrent comme un présage de victoire.

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse de Münzer. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs seuls qui se confiaient à leurs marteaux opposèrent une vive résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et, dit Sleidan, pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie.

Un de ces malheureux qui s'était vaillamment battu fut pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. — Voyons, lui dit le landgrave, qui aimes-tu mieux du régime des princes ou de tes paysans ? — Ma foi, Monsigneur, lui répondit le prisonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. On lui accorda sa grâce.

On amena dans le camp des vainqueurs Münzer qu'on avait trouvé à Franckhausen étendu dans un lit qu'on lui avait prêté tout sanglant, la poitrine à demi brisée, et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un mo-

Digitized by Google

ribond. Mais le valet d'un gentilhomme de Limbourg le reconnut et le traîna en triomphe, car il pouvait à peine marcher, dans la tente des princes. Sa vue les fit sourire ; mais, au lieu de reproches, le landgrave de Hesse voulut essayer avec son prisonnier une controverse : le prophète s'y prêta. Ni l'un ni l'autre n'eut à se réjouir. De la torture, Münzer passa dans les cachots, où descendit aussitôt un prêtre catholique qui réconcilia l'anabaptiste avec l'église, le confessa et lui administra la communion. Münzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ses malheurs. La religion, beaucoup plus que l'approche de la mort qu'il avait bravée si souvent, avait éteint sa fierté ; il tremblait, mais dans l'épouvante des jugements de Dieu. L'heure du supplice venue, il but d'un trait une pinte de vin, puis, il fit sa prière et marcha la tête haute vers Heldrungen, lieu de l'exécution, qui était couvert de soldats. Le prêtre lui ordonna de s'agenouiller et de réciter le *Credo*. La voix de Münzer s'éteignit au premier mot du symbole. Alors le duc de Brunswick et le prêtre récitèrent la prière, dont Münzer répétait chaque mot à voix basse. On eût dit qu'une lumière surnaturelle était venue tout à coup reconforter son ame. Il se leva, promena de nobles regards sur la multitude, et adressa aux princes qui faisaient cercle autour du gibet une exhortation qui mouilla leurs yeux de pleurs. Cela fait, il dit au bourreau, allons ; au prêtre qui l'accompagnait, adieu. Le bourreau fit rouler sa tête à six pas : un soldat la repoussa du pied. L'exécuteur la prit, la planta sur une pique que surmontait un écriteau ou on lisait : MUNZER CRIMINEL DE LÈSE MAJESTÉ.

La rebellion des paysans s'éteignit dans le sang de leur chef. Ses disciples s'éloignèrent en hâte d'une terre où la mort les menaçait à chaque pas : les uns se réfugièrent en Moravie ; les autres, en plus grand nombre, dans la Suisse qui les accueillit avec pitié. Elle n'eut pas à se repentir de son hospitalité. Cette ardeur de révolte se dissipa en disputes religieuses. Zwingli ouvrit à Zurich et à Zollikon des assises, où anabap-

Digitized by Google

tistes et sacramentaires purent, en paix et sous l'abri de la magistrature, discuter les points fondamentaux de leurs croyances. Chaque secte ne manqua point de s'attribuer la victoire. Zwingli finit par triompher de ses adversaires, parce qu'il avait pour lui la magistrature. Les anabaptistes durent une seconde fois s'exiler. Leurs débris, sous le nom de frères Moraves, vivent dispersés dans quelques provinces de Hollande, réconciliés sinon avec la grande loi catholique, du moins avec le pouvoir dont ils ne troublent plus le sommeil.

Si nous élevions leur cri accusateur contre Luther, notre témoignage serait suspect peut-être. Mais, qui oserait contredire ces deux voix ennemies de notre culte, l'une du sacramentaire Hospinian, disant à Luther : c'est toi qui as excité la guerre des paysans ; l'autre de Memmo Simon, en appelant à la conscience des luthériens eux-mêmes, sur l'origine et la propagation de la sédition. Nous avons entendu le dernier souffle de Münzer s'exhalant en malédictions contre le réformateur ; Erasme, qui lui reproche en face d'avoir fomenté la révolte dans ses libelles contre les moines et les têtes rasées, et Luther lui-même dans tout ce que nous en avons cité. Que faut-il de plus pour formuler la sentence de l'historien? C'est celle de Cochlée :

Au jour du jugement dernier, Münzer et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : vengeance contre Luther.

Telle fut la fin de la guerre des paysans. Dans le peu de temps qui leur fut donné de châtier l'humanité, on compte plus de cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, cinquante monastères rasés, trois églises incendiées, et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calcographie anéantis (1). S'ils eussent triomphé, la Germanie serait tombée dans le cahos :

(1) Génépée porte le nombre des morts à 110,000 ; Cochlée, à 150,000. En trois ans, 26,000 paysans furent tués en Lorraine et en Alsace, 4,000 dans le Palatinat, 6,000 dans la Hesse, 8,000 dans le Wittenberg.

Digitized by Google

belles lettres, arts, poésie, morale, dogmes, pouvoir, auraient péri dans la même tempête. La révolte engendrée de Luther fut une fille désobéissante, du moins son père sut la châtier.

S'il y eut du sang innocent, qu'il retombe sur sa tête! — Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte, est perdu de corps et d'ame, et appartient au démon.

C'était un sang de paysan dont Luther n'avait point de pitié, car ce sang ne lui était plus utile.

A l'âne, du chardon, un bât et un fouet ; c'est le sage qui l'a dit, écrit-il à Rühel ; au paysan, de la paille et de l'avoine. Ne veulent-ils pas obéir? le bâton et la carabine ; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de pitié ; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants.

AUDIN.

Digitized by Google

Appréciations littéraires.

I.

GEORGE SAND.

SPIRIDION.

Parmi les quelques écrivains qui ont droit aux honneurs de l'analyse, et dont les ouvrages, tant à cause de l'influence qu'ils exercent que du mérite littéraire qu'ils renferment, ne peuvent passer inaperçus, et inappréciés, il en est un qui se distingue des autres par son imagination ardente, par son enthousiasme fébrile, par ses pensées excentriques, par ses sentiments exceptionnels. Voyageur hardi, s'éloignant tout d'abord des sentiers battus, gravissant avec audace les rocs les plus escarpés, franchissant les sommets les plus sauvages, il ne se plaît que sur les hauteurs entourées de nuages, à la source des torrents, sur le pic des glaciers, au penchant des abîmes; et là, souriant tristement à notre pauvre humanité, il prend en pitié ses frères, voyageurs comme lui, suivant modestement leur route tracée au pied de la montagne. Ce

Digitized by Google

génie, qui souffre et qui fait souffrir avec lui, c'est George Sand.

Pendant que toute la littérature déserte les drapeaux du philosophisme sceptique, et, au milieu des ruines sociales amoncelées par les révolutions, court se rallier au tour de l'étendard chrétien, du labarum sauveur, quelques intelligences seules s'isolent, et semblent prendre pour tâche le redoutable accomplissement de l'œuvre de destruction du dix-huitième siècle.

Les principes que des écrivains religieux et purs ont eu tant de peine à remettre en respect, les vieilles croyances, les antiques traditions, certains nobles préjugés, qu'on pourrait appeler les excroissances, le trop plein des vertus de nos pères, toute cette sublime théologie catholique reçoivent de quelques auteurs une déclaration de guerre en règle, mais d'une guerre à mort. Pour eux le progrès est en dehors de la religion. Après avoir sapé la base de la famille en déchirant chaque jour l'impénétrable rideau qui devrait cacher les tristes et doux mystères du mariage, après avoir soulevé la femme contre la prétendue tyrannie de l'homme, ils arment ce dernier contre son semblable en lui montrant à l'horizon une merveilleuse oasis où le repos sera le prix de sa lutte victorieuse contre les vérités divines ; étincelant mirage, séduisante déception, tant que l'esprit humain sera aveuglé par le scepticisme ; magnifique réalité, avenir sublime et prochain, si l'ame humaine pousse le grand cri de fraternité et d'amour au pied de la croix. Au lieu d'attaquer les institutions politiques du présent, comme un ignoble culte à l'égoïsme, en montrant les institutions religieuses comme type et modèle de la perfection, ces écrivains n'ont tenté que de grands essais de vigueur perturbatrice ; après avoir fait douter l'homme de la vérité des éternelles institutions de la morale, entraînés forcément par l'inflexible logique, cette méthode indomptable entre les mains de la vérité ou de l'erreur, ils sont arrivés malgré eux au dernier terme, à la conclusion de leurs prémisses, à la négation du dogme

Digitized by Google

catholique ; en un mot, ils ont poussé l'homme contre Dieu. Aussi ce n'est pas une des moindres incohérences de ces intelligences que de voir tous leurs nobles chants à la louange de la nature, tous leurs hymnes d'adoration devant la fécondité des arts, devant la liberté de la volonté humaine, devant les créations si riches et si variées de la terre, ce n'est pas une des moindres anomalies de ces talents supérieurs que de voir, disons-nous, ces admirables cantiques d'une contemplation extasiée en présence des innombrables sphères de l'infini, toute cette poésie religieuse en apparence, n'aboutir, faute d'un principe vrai, qu'à séparer l'homme de Dieu, qu'à essayer de briser la chaîne d'or avec laquelle le Christ a racheté ce malheureux monde au trône de son père, œuvre divine et éternelle contre laquelle seront impuissantes toutes les œuvres humaines.

La discussion aride et sèche des Voltaire et des Diderot a cessé, mais pour prendre de nouvelles formes, de nouveaux moyens de séduction. Laissant de côté certains points de controverse qu'éclaire trop maintenant le grand jour de la science, le scepticisme s'est fait poésie ; le désert se pare de fleurs, pour mieux attirer dans ses solitudes fatales le voyageur imprudent qui cherchant un fruit sous les parfums, ne doit y trouver que le sable du découragement. Cette tendance plus terrible, parce qu'elle est plus doucereuse et qu'elle revêt jusqu'à un certain point les dehors de la vérité, commence à Rousseau. Ce qui n'était qu'un soupir de douleur et de mysanthropie dans Jean-Jacques, devenant plus tard chant de combat dans Byron, se transforme dans George Sand en cri de victoire.

L'idole est ébranlée ; il semble qu'elle n'ait plus qu'à tomber sous les paroles accablantes de ses accusateurs.

Sublime sœur de Manfred, George Sand possède dans sa nature les désirs multiples et insatiables du *Don Juan*, la rêverie mélancolique de *Harold*, la poésie fougueuse et sauvage du *Giaour*, l'humeur vagabonde du *Corsaire*; même richesse,

Digitized by Google

même pompe de style, même énergie, même ténacité de pensée, mêmes exagérations, mêmes angoisses. En lisant Byron, on songe à George Sand; en lisant George Sand, on oublie presque Byron.

Aussi quand on pénètre dans ces labyrinthes inextricables de questions posées et non résolues, d'interrogations, de négations, de blasphêmes, de sarcasmes, d'ironies, de critique et de louange; quand on passe tour à tour de ces images d'amour riantes et gracieuses à ces tableaux de désespoir affreux et grimaçant, on croit traverser une de ces galeries mystérieuses de l'Inde, peuplée de milliers de statues, de types, de symboles extraordinaires et incompréhensibles, produits d'une imagination luxuriante, abandonnée à tous les écarts de sa puissante fécondité, et l'on marche d'étonnement en étonnement pour arriver enfin à l'autel monstrueux du panthéisme. Magnifique et désolant poème; temple immense et colossal élevé à l'orgueil humain, que Byron ouvre à notre siècle; imposant sacrifice où on immole l'intelligence, et où George Sand, la grande prêtresse du doute, tient les couteaux sacrés.

Héritière directe du génie de Byron, George Sand a, comme le poète anglais, la même inquiétude d'imagination, la même ardeur dans l'attaque, la même exaltation devant le beau, la même abondance d'images pour rendre ce qu'elle sent. Comme lui, tout ce qui l'entoure l'obsède; tout obstacle la fatigue; le lien le plus léger devient une lourde chaîne; aussi comme elle se plonge avec avidité dans l'isolement, comme elle court dans la solitude, comme elle fuit sans pouvoir échapper aux douleurs qui l'assiègent. Ainsi que Byron, elle a caché son nom dans ses œuvres; pour elle aussi, le mariage est devenu un joug insupportable, et elle l'a brisé; tous deux calomiés, tous deux souffrants des blessures sociales, ils ont pris en haine cette société qui, non contente de leur disputer la gloire, a voulu encore leur arracher le repos domestique. Pour tous deux, natures énergiques et ardentes, l'Italie a été la terre de

Digitized by Google

prédilection : les pauvres et leurs misères, des amis bien-aimés ; la liberté, une idole ; l'amour, une irrésistible passion. Même destinée mystérieuse et incomprise, mêmes actions bizarres, dont chacun cherche à pénétrer le secret, et dont plus d'un méchant donne complaisamment le mot ; même vie agitée et orageuse, même mobilité d'affections et de pensées, même cœur aux nobles et généreux replis que tant de gens veulent fouiller et pénétrer avec une pensée étroite et mesquine, avec un sentiment envieux et mauvais, comme si la pointe la plus acérée pouvait entamer le diamant.

Peu d'écrivains ont eu la puissance de création de George Sand. Aucun ne s'identifie aussi complètement avec son sujet, ne s'enfonce aussi intimément dans les entrailles d'une œuvre. Aussi les types qu'elle affectionne, longtemps caressés par son génie, ont trop de grandeur pour être vrais ; elle semble les mouler sur sa propre énergie. Lélia, Trencmor, Léone, Bénédict, Spiridion sont plutôt des héros de poème que des personnages de roman. Je ne sais si George Sand, à l'imitation de Châteaubriand, a voulu élever le romancier jusqu'au rang de poète ; mais toujours est-il qu'on ne trouve nulle part, même chez les plus grands de ces derniers, les trésors de poésie qu'elle répand dans ses œuvres. On aperçoit dans ce qu'elle écrit comme la trace ineffaçable de la nécessité ; l'inspiration seule tient la plume. Si George Sand se livre un instant au caprice de son imagination, celle-ci est tellement forte et vigoureuse, qu'elle règne bientôt en souveraine ; la raison elle-même s'efface et cède à son irrésistible influence. Son style, tout à la fois souple et nerveux, se plie avec une admirable facilité aux exigences de sa pensée. Loin de chercher comme tant d'autres dans des tournures de phrases singulières, dans des inversions prétentieuses, dans une façon particulière de s'exprimer, l'originalité, cet immortel cachet du génie, George Sand la trouve parce qu'elle ne la cherche pas.

Suivant les bonnes traditions, ses pages seront elles-mêmes

Digitized by Google

aussi prises pour modèles, non de pensée, mais de forme. Comme à l'auteur d'*Atala* et de *René*, rien ne coûte à George Sand pour revêtir l'idée d'une robe éclatante et somptueuse ; aussi pourrait-on dire d'eux seuls, sans crainte d'être accusé de partialité, qu'ils ont su faire marcher la langue en reine et non en esclave.

Abandonnant cette tendance presque générale des romanciers du jour vers l'observation microscopique des individus et des habitudes, dédaignant cette littérature des infiniment petits, monde nouveau, découvert par M. de Balzac, fourmillières de détails que sa canne a par hasard réveillée un jour en passant, George Sand s'est jetée dans des spéculations plus élevées ; délaissant l'écorce et l'enveloppe de l'arbre pour ne songer qu'à en recueillir la sève nourricière et fécondante, elle s'est beaucoup plus occupée, en un mot, des passions que des mœurs, de l'homme que de l'habit.

Dans ses romans, ou plutôt ses demi-poèmes, peu lui importe l'intrigue, l'action ; ce qui absorbe sa pensée toute entière, c'est le développement d'un caractère énergique, d'un sentiment puissant. Bien différente de toutes ces médiocrités qui font consister le mérite d'une œuvre littéraire ou scénique dans un imbroglio plus ou moins compliqué, dans un canevas plus ou moins difficile à comprendre, George Sand fuit la routine ainsi que la mode, et s'attache davantage à émouvoir le cœur, qu'à captiver l'attention par des moyens vulgaires et usés. Elle laisse *charpenter* leurs œuvres à tous ceux qui ont la prétention d'être dramatiques dans leurs livres, à tous ceux qui croient qu'on écrit à coup de haches, et qu'on pense à coups de marteau.

Comme Shakspeare, comme Racine, comme tous les grand écrivains du passé, George Sand ne cherche pas dans l'accessoire un surcroît d'intérêt ; elle pose un personnage, une passion ; la passion s'agite, prend vie, nous touche, nous transporte, et l'œuvre est faite.

La femme, plus sensible, plus impressionnable que l'homme,

Digitized by Google

s'identifie beaucoup mieux avec une situation, avec un caractère, aussi George Sand l'emporte-t-elle dans toutes ces qualités, non seulement sur les autres romanciers, mais sur son sexe tout entier, surtout dans l'expression. La femme seule sait comprendre et adoucir les douleurs de l'homme, George Sand fait plus, elle se les assimile, elle en fait sa propre substance, et elle les exhale enfin en paroles de feu, vivaces et rapides, qui entraînent malgré soi celui qui les entend.

Maintenant si, sous ces formes riches et brillantes, à travers ces mille récits pleins de verve et d'intérêt, sous cette poésie étincelante de lumière et de coloris, on cherche une idée-mère, une pensée génératrice ; si, à travers les détours et les sinuosités que cette belle imagination se plaît à parcourir; si, dans les nombreux replis de ses investigations poétiques, on veut découvrir la direction véritable de sa course qu'elle cache peut-être au lecteur ; en un mot, si on veut voir dans l'horizon sans limites où elle se meut, le but unique qu'elle a déterminé d'avance ; si l'on cherche dans ses œuvres un principe fixe, un système arrêté, tous les efforts sont inutiles et restent sans résultat. En vain le dernier livre que vous venez de lire vous indique-t-il une tendance, le livre suivant vient bientôt déjouer votre perspicacité. Chaque page des ouvrages de George Sand est un sarcasme, non contre l'opinion du lecteur, mais contre celle des pages précédentes de l'auteur; et l'on peut dire d'elle-même ce qu'elle a dit d'un de nos grands orateurs, qu'elle est un des rois de la parole. Quant à la pensée, c'est différent ; elle lui a échappé, car George Sand a fait comme bien d'autres, son intelligence n'est pas allée se prosterner devant elle à sa source.

C'est que la pensée, ou la parole à l'état de repos, relève directement de Dieu, comme la parole proprement dite, ou la pensée en mouvement, relève indirectement de l'homme. L'homme, ou le genre humain, n'a été créé par Dieu que pour qu'il rendît un hommage intelligent au Verbe, créateur tout-puissant. La parole n'a été communiquée à la créature que

Digitized by Google

pour être l'expression spirituelle de cet hommage. Entre Dieu-cause et l'homme-but, le moyen de communication, c'est la pensée-parole, que l'homme a partagée, a séparée, en rapportant à lui, à sa propre gloire, ce qui ne devait être rapporté qu'à la propre gloire de Dieu, troublant ainsi l'ordre, l'harmonie dans leur essence. C'est pour ne pas songer continuellement que la parole doit être divine, ou plutôt l'instrument de la pensée divine, afin d'être immortelle et de répandre la vie comme son principe, que nous la voyons chaque jour se changer dans certaines bouches en un germe corrompu qui donne la mort. Si l'on réfléchissait à la sainteté et à la redoutable puissance de la parole, comme on tremblerait en ouvrant un livre, comme on serait effrayé en multipliant sa pensée, en la répandant en tous lieux ; si on osait mesurer l'influence de la parole, que de plumes tomberaient des mains !

Dogme, culte, morale, ce grand ternaire social qui forme seul la vraie civilisation dans laquelle tous les hommes sont ralliés à un centre commun par une même religion : tout cela, ordre ou désordre, c'est le fruit de la parole.

Le dogme, n'est-ce pas la parole divine, le Verbe pur, qui a pour expression, le vrai, le sublime, et pour séjour l'éternel, Dieu lui-même. Le culte, n'est ce pas la parole humaine sanctifiée, divinisée, qui a pour expression le beau, l'idéal ; pour domaine l'immensité, l'univers. La morale, qu'est ce autre chose, si non la parole divine humanisée, ou pour mieux dire, faite homme, qui a pour expression le bien, le bon ; pour sphère d'action le réel, le fini, la terre, l'humanité, l'homme. Triple manifestation de la parole qui se produit dans le mouvement chrétien par trois magnifiques œuvres, la tradition reflétée dans les livres de Moïse, la Bible, l'Évangile.

Ainsi tout doit être saint dans la parole ; quelle justification, quelle excuse peuvent donc donner des écrivains qui la rendent impie, qui en abusent et qui en ont abusé, qui changent l'encensoir en jouet d'enfant, qui transforment ce qui doit

Digitized by Google

être l'encens de la vertu vers Dieu en parfum mondain de volupté, pour le répandre aux pieds des hommes.

Certes, la critique ne peut refuser à George Sand une certaine générosité, une certaine fougue de noble indignation, lorsqu'il s'agit d'injustice. Rencontre-t-elle sur son passage le vice, surtout le vice puissant et dominateur, alors elle n'a pas assez de toutes ses facultés pour le combattre, pour le terrasser; sa parole devient un fer rouge qui brûle le front de l'infâme; et si, le respect dû aux morts ne faisait pas un devoir de se taire sur un homme que l'éternité vient de juger, nous aimerions à citer de George Sand quelques pages de ses lettres d'un voyageur, intitulées : *Le Prince*. Non seulement c'est la flétrissure ineffaçable d'un trop célèbre diplomate, mais mieux encore, c'est la condamnation sanglante de la politique machiavélique qui est à l'ordre du jour en Europe.

Ces élans, cette ardeur contre les méchants ne sont pas rares dans les écrits de George Sand; mais il faut bien l'avouer, englobant souvent le bien dans sa haine, cet écrivain semble avoir fait de l'attaque le mobile de sa destinée; mécontente de ce qui l'environne, elle ne songe qu'à détruire.

Purifions nos lèvres avec un charbon ardent, disait Isaïe. Au lieu de suivre cette belle sentence de conduite, George Sand porte le charbon ardent sur tout ce qui l'offusque, confondant souvent dans sa colère le vice et la vertu, elle met quelquefois la même ténacité à abattre l'un qu'à combattre l'autre; c'est surtout quand elle entre dans le domaine de la philosophie que l'on peut apercevoir le manque d'unité dans ses idées; là son imagination lui tient lieu de méditation; aussi, cette science est-elle pour elle un livre presque fermé, une langue presque inconnue, dont elle devine, dont elle pressent quelques théorèmes, sans chercher pourtant à les approfondir, et dont par conséquent elle ne peut comprendre le sens absolu.

Malgré tout son génie, quand elle aborde les hautes questions de la métaphysique, George Sand s'égare, et malheureuse-

Digitized by Google

ment pour elle et pour ses lecteurs cela lui arrive souvent. D'erreur en erreur, et sans s'en rendre compte, George Sand est anti-chrétienne. Elle ne pensait certainement pas, en écrivant son premier roman, qu'elle ferait des progrès si rapides dans la voie ténébreuse où elle s'engageait, ni qu'elle arriverait si vîte à une épouvantable chute au bord d'un abîme sans fond.

Merveilleuse perfection de l'œuvre divine, mystérieux agencement des vérités du christianisme, que Dieu seul peut étendre ou resserrer, mais auquel l'homme abandonné à ses propres forces ne peut rien ajouter ni retrancher, sans que son esprit ne soit frappé de vertige et d'aveuglement; irrésistible puissance forçant l'homme qui a nié un point de l'enseignement divin à nier l'enseignement tout entier.

George Sand, dans sa première œuvre, attaquait le mariage, cette garantie de la morale, et voici, qu'après de douloureux combats avec le génie du mal, après ses sublimes lettres à Marcie, qui semblaient annoncer un triomphe, une transformation, lettres perdues dans le journal *Le Monde*, et que George Sand ne réimprime pas comme si elle rougissait d'avoir eu un instant la faiblesse de redevenir chrétienne; voici que le mal triomphe, et que, de la négation de la morale dans le mariage, George Sand en vient, dans sa dernière œuvre, à la négation du culte dans le prêtre, à la négation du dogme dans le Fils de Dieu, dans le Christ qu'elle dépouille de sa divinité pour le revêtir du manteau du philosophe. Grand poète et grand prosateur, jusqu'ici George Sand se perdait faute de s'appuyer sur l'unité, maintenant elle a disparu aux regards de ses amis en s'enfonçant dans les ténèbres du scepticisme. Jusqu'ici son intelligence paraissait assez forte pour faire espérer qu'elle retrouverait d'elle-même sa véritable route, maintenant quel génie suffirait pour ramener cette ame qui s'adore elle-même? le Verbe seul, méconnu par elle, peut la pénétrer et la faire retourner vers l'éternelle vérité. Cela est triste à dire, mais on le doit; c'est surtout après avoir lu *Spiridion* qu'on trouve l'ap-

Digitized by Google

plication des dernières paroles de Grégoire XVI et que l'on comprend bien cette sentence du souverain pontife : *On ne peut connaître Dieu, sans Dieu.*

Que George Sand nous pardonne, mais c'est qu'il n'en est pas du génie comme de la médiocrité ; les doctrines qu'il développe dans ses œuvres ont de l'influence, et cette influence, quand elle est pernicieuse, on doit l'arrêter si l'on est puissant, l'indiquer si l'on est faible ; c'est ce que nous essayons de faire.

Les personnages que George Sand met dans ses romans participent trop de la virilité de son organisation, pour que leurs idées aussi ne soient pas les siennes ; or, comme c'est le propre du génie que toutes les individualités créées par lui dans le monde des fictions, s'effacent pour le laisser paraître et parler au premier plan ; comme tout le reste est accessoire, cadre, décors, et que lui seul est en scène, ce n'est que lui qu'on peut et qu'on doit juger.

Dans *Spiridion*, comme dans tous les romans du même auteur, l'intrigue est nulle ou presque nulle. C'est à la fin du dix-huitième siècle, un jeune novice, Angel, maltraité dans l'intérieur d'un couvent, raconte ses peines au lecteur : tous les moines le repoussent avec haine et cruauté ; un seul, absorbé dans les méditations de la science, se laisse approcher par lui. Ce père Alexis, qui vit solitaire au milieu de ses frères, est le disciple de Fulgence, un des moines qui est mort, lequel avait été lui-même le disciple du fondateur du couvent, de Pierre Hebronius, autrement dit, l'abbé Spiridion. Angel va donc recevoir un enseignement de la part du frère Alexis, qui a refusé d'être supérieur du monastère pour être plus entier à ses élucubrations philosophiques. Quelle est cette doctrine transmise ainsi de vieillard en vieillard à un enfant ? Personne, pas même l'auteur, ne pourrait le dire. Ce flambeau qui passe ainsi de main en main jusqu'à Angel, c'est un flambeau éteint dans la nuit du doute, et que la lumière divine seule peut rallumer.

Digitized by Google

Est-ce la philosophie elle-même, avec ses transformations, ses fluctuations, ses écarts, que George Sand a voulu représenter par Spiridion? Nous le croyons.

Ce personnage invisible, toujours à l'état d'apparition fantastique, de vision surnaturelle, d'esprit, de fantôme, est un jeune homme d'une beauté surprenante et portant un costume étranger. « Bien qu'il fut couvert, dit l'auteur, d'une robe noire, semblable à celle des supérieurs de notre ordre; il avait en dessous une jaquette demi-courte en drap fin, attachée par une ceinture de cuir à boucle d'argent, à la manière des étudiants allemands; comme eux il portait, au lieu des sandales de nos moines, des bottines collantes, et sur son col de chemise, rabattu et blanc comme la neige, tombait à grandes ondes dorées la plus belle chevelure blonde que j'ai vue de ma vie. Il était grand, et son attitude élégante semblait révéler l'habitude du commandement. » Tel est Spiridion, abbé un peu coquet, comme on le voit, philosophe qui, malgré ses principes austères, sent un peu le fashionable dans son costume; mais il ne faut pas oublier que c'est un mort, qui revient de temps en temps de l'autre monde et qui, par conséquent, pour apparaître dignement au milieu des rêves et des extases de Fulgence et d'Alexis, ne doit rien négliger, ni jeunesse, ni beauté, pas même la jaquette de l'étudiant d'Allemagne, ce pays des songes, des luttes, des fantaisies intellectuelles. Catholique fervent, puis luthérien, ensuite déiste, enfin panthéiste, il semble que la solitude soit favorable à l'expansion de l'orgueil, car Spiridion, Fulgence, Alexis meurent dans toutes les angoisses du doute, en proie aux hallucinations les plus étranges, soumis à la puissance d'un prétendu Esprit qui se pose au milieu de leurs rêves et de leurs contemplations. Cet Esprit, c'est le maître venant enseigner le disciple. Les tortures morales de ces trois moines, parmi lesquels le dernier raconte la vie des deux autres à un enfant, font frémir d'épouvante.

Spiridion a écrit un livre; mais il a voulu qu'on l'ensevelit

Digitized by Google

avec lui, et qu'on le mit sur sa poitrine entre ses deux bras croisés. Ce livre, après de grands combats et de tristes efforts, le petit Angel l'arrache à la tombe, et le Père Alexis lui en lit quelques pages, où la doctrine du Christ est jugée incomplète par Spiridion, où Moïse console Jésus, où enfin Jésus n'est plus qu'un homme divin qui doit prendre place au Panthéon, etc., etc.; et c'est à propos de ce livre que Georges Sand dit : *Hic est veritas.*

« Apprends à respecter, dit Spiridion, tous ceux qui cherchant sincèrement leur route ont erré sur des sentiers perdus, tourmentés par l'orage et fortement éprouvés par la main sévère du tout-puissant. » Oui, sans doute, respectons les souffrances; mais nous le demandons, doit-on laisser courir çà et là un malade atteint d'une affection contagieuse?

Les idées sont comme les corps, elles se pénètrent ou elles se brisent mutuellement. Faut-il laisser un mal puissant écraser un bien qui commence à poindre? Non; or, le doute et la négation, George Sand l'avoue elle-même, font souffrir des tourments inouïs à l'ame qui les reçoit; pourquoi se faire alors un plaisir de les répandre, et venir comme un ange des ténèbres semer devant les générations aveuglées cette manne infernale et empoisonnée.

« Relève-toi, victime de l'ignorance et de l'imposture. » Voilà toute la morale du Spiridion de George Sand, et cette sentence ne s'adresse pas seulement au novice Angel, repoussé du confessionnal par le père Egésippe, et qui se rompt une veine à la gorge par la violence de sa chute; ces paroles ce n'est pas seulement à Angel, baigné dans son sang, perdu au milieu des moines qui *veulent le faire désespérer de la bonté du maître, le dégoûter de la prière, le forcer à mentir ou à trahir ses frères dans la confession, le rendre envieux, sournois, calomniateur, délateur, pervers, stupide, infâme, qui veulent lui enseigner que le premier des biens, c'est l'intempérance et l'oisiveté; qui veulent lui enseigner la haine hyppocrite, la vengeance patiente, la couardise et la férocité*, en un mot, faire de lui un

Digitized by Google

moine; ces paroles que le père Alexis dit à Angel, la philosophie de George Sand les adresse à l'homme qui vient chercher un refuge dans son sein contre le catholicisme, devenu monomane, stupide, féroce.

« Toute lumière, tout progrès, toute grandeur sont sortis du cloître; mais toute lumière, tout progrès, toute grandeur doivent y périr. » Pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes résultats? Les institutions catholiques sont-elles restées immobiles, ne se sont-elles pas modifiées suivant les époques et les nouveaux besoins de l'humanité? Pourquoi montrer les couvents comme des réceptacles de vices et d'ignominies? Jean-Jacques, que George Sand ne récusera pas sans doute, disait dans ce même dix-huitième siècle, en parlant de la Grande-Chartreuse, près Grenoble, où il était allé faire une excursion de botanique: « J'y ai trouvé des plantes rares et de plus rares vertus. » Nous-même, nous avons visité, il y a trois mois, ces moines, et nous n'avons pas trouvé en eux ces *chartreux, abrutis par la peur de l'enfer*, qui, je crois, n'existent peut-être que dans l'imagination de George Sand.

Nous ne sommes pas de ceux qui croient à George Sand l'intention fixe, la résolution préconçue de combattre le catholicisme de toutes les forces de son talent. Non, esprit éminemment impressionnable, elle ne médite jamais ce qu'elle sent, elle l'écrit. Moins coupable qu'elle ne paraît, elle ne se doute pas du mal qu'elle produit ou qu'elle peut produire; et cependant elle n'ignore pas que telles considérations philosophiques qui, jetées sous la forme sérieuse, ne seront lues que par des esprits sérieux et par conséquent lents à ébranler dans leurs convictions, ces mêmes considérations, si elles viennent à paraître sous une forme frivole, comme celle du roman, seront dévorées par des esprits frivoles et jetteront là un trouble et un désordre peut-être sans remède.

Sans vouloir suivre George Sand dans ses diatribes contre le cloître, où elle rencontre partout la malice et la fausseté, et

Digitized by Google

qu'elle montre comme un séjour de débauche ; contre le ciel, ce mot, dit-elle, sur lequel le grand homme saint Bernard se perdait en concetti ridicules ; sans prendre une à une ses pensées anti-chrétiennes, nous finirons en citant la fin même de *Spiridion*.

Alexis se leva, et plein de foi, il dit :

« O Christ! on peut briser tes autels, et traîner ton image dans la poussière ; ce n'est point à toi, fils de Dieu, que s'adressent ces outrages. Du sein de ton père, tu les vois sans colère et sans douleur ; tu sais que c'est l'étendard de Rome, l'insigne de l'imposture et de la cupidité, que l'on renverse et que l'on déchire au nom de cette liberté que tu eusses proclamée aujourd'hui le premier, si la volonté céleste t'eut rappelé sur la terre.

» A mort, à mort! ce fanatique qui nous injurie dans sa langue! s'écria un soldat en s'élançant vers nous un fusil à la main, etc., etc..... et les soldats assassinent Alexis. »

Si, d'un côté, George Sand fait les moines et le clergé catholique tout entier tellement ineptes et hideux, qu'il ne s'y rencontre qu'un homme qui entrevoie la vérité ; il nous semble que, de l'autre côté, elle nous fait ces soldats français bien stupides, bien repoussants puisqu'il ne se trouve parmi eux pas même un homme de cœur et d'intelligence pour arrêter le bras d'un forcené qui se transforme en bourreau. Quoique cette scène se passe au commencement de la révolution française nous ne pouvons croire à de telles exceptions, même dans les époques d'enthousiasme et de passion. Quand on possède des facultés créatrices comme George Sand, ne serait-il pas plus digne de son génie de s'écarter de cette horrible voie, encombrée de ruines, où les morts et les vivants ne sont que des cadavres infects qui soulèvent le cœur de dégoût ; pourquoi ne pas s'isoler de cette tendance générale à produire des types hideux. A Sparte, on offrait aux jeunes femmes enceintes des tableaux gracieux, des statues au doux regard et au visage sublime, afin que les enfants qui devaient naître participas-

Digitized by Google

sent autant que possible de la nature de ces merveilles de l'art. Notre société aussi est dans les douleurs de l'enfantement, est-ce donc le moyen de donner l'harmonie à l'ordre nouveau qu'elle doit créer, la vertu et la beauté aux générations qui doivent naître que de leur représenter leurs pères comme des monstres d'immoralité et de déraison. Le moyen de se croire parfait et de devenir meilleur quand on se compare à d'aussi tristes antécédents. Les beaux modèles font avancer l'art, comme les beaux exemples de vertu relèvent, réveillent l'âme humaine de son abattement. L'imitation est la première loi du progrès ; comment se faire une idée de l'aurore si l'on nous fait contempler sans cesse le crépuscule et les ténèbres ?

George Sand dédie son œuvre à Pierre Leroux, c'est l'hommage d'un poète à un philosophe ; ce dernier admirera souvent la chaleureuse fougue de l'auteur de *Lélia*, mais nous croyons que plus d'une fois le sourire sera venu errer sur son visage méditatif en parcourant *Spiridion*. Car, Vico a dit quelque part : Les poètes sont le sens, les philosophes l'intelligence du genre humain.

Quelques personnes veulent voir dans le personnage ascétique de Spiridion, et nous ne serions pas éloignés de penser que George Sand a eu peut-être cette intention, l'éloquent auteur des *Paroles d'un croyant*. Si George Sand a voulu peindre Lamennais avec ses angoisses, ses tristesses, qu'elle doit connaître mieux que qui que ce soit, nous dirons qu'elle s'est totalement trompée, selon nous, sur ses doctrines. On a beau vouloir incriminer les idées du pieux écrivain du *Traité de l'indifférence*, les tourner, les retourner pour le faire contredire, la philosophie du *sens commun* qui prend son point de départ au traité que nous venons de nommer, se déroule sur la route unie de la logique, grande, majestueuse, sublime, sans que rien ne puisse l'arrêter dans son noble développement. La théorie veut devenir pratique ; l'intelligence ne peut pas toujours rester dans les régions élevées de la contemplation, il

Digitized by Google

faut qu'elle descende, lorsque l'heure a sonné pour elle, dans les champs fertiles de l'application. Aussi nous le pensons sincèrement, et notre conviction ne pourrait être ébranlée que par la négation directe de l'illustre penseur lui-même, Lamennais n'a pas changé, n'a pas varié, comme on l'accuse ; il est resté catholique de corps, d'âme, d'esprit ; il a vu des hommes qui ne comprenaient pas le dogme, qui trafiquaient du culte, qui ne pratiquaient pas la morale, et il a voulu les signaler au monde catholique ; mais qu'on ne s'y trompe pas, malgré la colère véhémente et outrée de quelques ecclésiastiques, Lamennais compte de nombreux partisans dans le clergé. Oui, Lamennais est catholique ; ses ouvrages ne heurtent ni le dogme, ni le culte, ni la morale du Christ ; ils choquent quelques hommes. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que quelques hommes qui veulent rester immobiles, quand tu as dit à l'humanité : Marche, accomplis tes destinées. Lamennais est catholique, il ne lui a manqué que d'être pape ; ce qu'on nomme orgueil eut été alors de la puissance, mais les vues de l'Éternel sur l'avenir du monde sont impénétrables ; Savanarole a voulu ce que veut Lamennais, il est mort sur un bûcher ; un Alexandre Borgia était pape, les temps n'étaient pas venus de crier liberté ; il fallait une initiation successive ; notre époque est-elle celle où le royaume de Dieu doit se réaliser, nous ne le croyons pas ; mais il est bon que des hommes apparaissent de loin en loin, se lèvent au-dessus des masses, et servent de jalons à l'humanité qui s'avance en grandissant vers un but marqué de toute éternité. Heureux qui souffre et meurt pour ses frères ! heureux qui a une sublime et grande agonie, car il aura une sublime immortalité !

Pour en revenir à George Sand et à son œuvre, le cerveau du père Alexis, ou pour mieux dire des trois Spiridion, ressemble pendant tout le temps de ses longues rêveries à une chambre obscure, où viennent se poser, passer et repasser les différentes philosophies, chacune avec ses deux ou trois traits saillants, ses deux ou trois formules générales ;

Digitized by Google

espèce de représentation fantasmagorique, où l'on parle de l'esprit, où Jésus n'est appelé que le Nazaréen, où le doute coudoie la foi, où le scepticisme se fait catholique, où le catholicisme à son tour devient sceptique.

En un mot, Spiridion n'est qu'une divagation métaphysique qui n'a ni suite, ni conclusion ; espèce de traînards du philosophisme qui marche tant bien que mal vers le gouffre où s'est engloutie l'armée tout entière, résidu poétique du mysticisme et de l'illuminisme de la fin du dernier siècle mal compris et mal digéré. Tel quel, *Spiridion* n'est d'un bout à l'autre qu'un écrit contre la révélation, s'appuyant lui-même sur une révélation ; espèce de docteur Strauss français, tombé tout d'un coup des nuages du panthéisme de l'auteur de *Lélia*, pour venir s'escrimer contre le bénévole catholicisme qui ne lui a rien fait.

George Sand a beau dire, le catholicisme n'est point immoral comme elle le pense, et s'il montre une impassible immobilité quant aux dogmes, c'est parce que le moment n'est pas loin où les sciences terrestres vont venir servir toutes de démonstrations et de preuves à sa science spirituelle ; servir d'instruments pour propager la foi, pour fortifier l'espérance, pour réaliser la charité et le bonheur. L'humanité manifeste de nouveaux besoins, il faudra bien que le catholicisme les satisfasse, car le Christ, son fondateur, lui a dit : « Donnez votre pain à celui qui a faim, donnez vos vêtements à celui qui a froid ; » mais il a dit aussi : « N'appelez personne sur la terre votre maître, car vous n'avez qu'un maître qui est le Christ. »

Que George Sand revienne donc à ses tendres et nobles *Lettres à Marcie*, elle y retrouvera la trace d'une route perdue qui la ramènera au bien ; alors seulement elle ne répétera plus ces mots terribles du Dante : *Per me si va' nell' eterno dolore*, et elle comblera de joie ceux qui veulent son bonheur avant sa gloire, ceux-là seuls qui l'aiment et l'admirent sincèrement.

J. Bordes de Parfondry.

Digitized by Google

Poésie.

LA CHUTE DE L'ANGE [1].

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, soit le Dieu de ma tombe :
Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux ;
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi !... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

AL.e DE LAMARTINE. — (HARMONIES.) —

C'est un astre égaré qui conserve, malgré ses ombres, un rayon de sa gloire primitive; il s'agite pour rallumer ses feux.

SILVIO PELLICO —

I.

Tout un peuple écoutait, car une voix divine
Avait jeté dans l'air un chant mélodieux ;

(1) Cette pièce est le début d'une jeune personne de notre ville. L'opinion générale sur la fâcheuse transformation poétique de M. de Lamartine y est exprimée avec justesse et sentiment.

Digitized by Google

Un chant qui révélait sa céleste origine,
Et qui s'en retournait aux cieux.

Oui, tout ému, ce peuple écoutait une lyre
Aux magiques accords, aux suaves accents,
Et jamais tant d'amour, jamais tant de délire
Ne fit pour un mortel brûler si pur encens

Et cet ange du ciel qui planait sur le monde,
Secouant tout à coup ses larges ailes d'or,
On entendit, semblable au vent qui sort de l'onde,
Un second chant plus tendre et plus sublime encor.

Et chacun s'écria dans son heureuse ivresse:
« Un élu du Seigneur est venu parmi nous;
« Frères, à lui nos cœurs, à lui notre allégresse,
« Et que son nom béni ne soit dit qu'à genoux».

Depuis ce jour, tes chants, doux ange d'harmonie,
Furent aimés partout: dans leur recueillement,
La prière et l'amour, et l'ame et le génie,
Y puisèrent le feu d'un noble sentiment.

La mère les disait à sa plus jeune fille,
Son fils encore enfant y lisait sa leçon,
Et puis, elle faisait le soir à sa famille
En bénissant le ciel, bénir aussi ton nom.

La jeune fille heureuse, insouciante et folle,
Laissa pour t'écouter ses plaisirs et ses fleurs,

Digitized by Google

L'orpheline y trouva ce charme qui console,
Car tes pleurs en tombant purifiaient ses pleurs.

L'ame en deuil, et cherchant, errante sur la terre,
L'ame qui dans son cœur devait porter le jour,
Crut ouïr les accents d'un ange de mystère,
En écoutant ta voix qui lui parlait d'amour.

La jeune et blanche vierge, aux pieds du sanctuaire,
Redit ton chant sacré comme un vœu d'avenir,
Et souvent près du Christ, rêveuse et solitaire,
Elle mêle à ton nom un pieux souvenir.

Mais ce n'était pas tout, et le front du poète
Par des fleurs seulement ne fut pas couronné :
Tout un monde s'unit pour cette grande fête,
Et le laurier du Tasse alors te fût donné !

II.

Je n'entends plus la voix gracieuse et plaintive
Qui charmait le sommeil de l'enfant au berceau :
Mère, au fond de ton cœur qui la retient captive !
Qui trouble les accords de cet hymne si beau
Que tu chantais toujours? Est-ce qu'un rêve sombre
A fait passer sur toi le reflet de son ombre
Et t'a montré quelque tombeau?

« Non, si mon cœur est triste et mon ame rêveuse,
« Près de mon nouveau né si je reste sans voix,
« C'est que l'ange a brisé sa lyre harmonieuse,
« Et qu'il ne chante plus ses hymnes d'autrefois.

Digitized by Google

Jeune fille, pourquoi ton front, céleste image,
Se courbe-t-il, ainsi que la fleur du chemin
Qu'un distrait voyageur foule sur son passage ?
Tu pleures aujourd'hui, pleureras-tu demain ?
Pauvre fleur, de rosée encor toute mouillée,
Sous tes doigts délicats une rose effeuillée
A-t-elle annnoncé ton destin ?

« La rose sur ma bouche a fait naître un sourire,
« Car elle m'a prédit les biens que j'ai voulus ;
« Si je verse des pleurs, si parfois je soupire,
« C'est que j'écoute un chant que je ne connais plus.»

Jeune ame, qui cherchais une autre ame à ta vie,
A moitié du chemin pourquoi borner tes pas ?
A ton rêve d'amour dis-moi qui t'a ravie?
Est-ce un cri de malheur que tu ne comprends pas ?
Est-ce la voix du doute, insultante et railleuse
Qui rit de ta croyance, âme chaste et pieuse
Et qui te livre à ses combats ?

« Ce rêve qu'une voix du ciel avait fait naître,
« Rêve par qui mes jours semblaient s'épanouir ;
« Que dans toutes mes nuits je voyais apparaître,
« Cette voix en mourant l'a fait évanouir.»

Orpheline, pleurant sur cette froide tombe,
Quel cri de désespoir est sorti de ton cœur ?
Dis à mon amitié, pourquoi, blanche colombe,
Tu t'es refugié au sein de ta douleur?

Digitized by Google

Quelque mortel impie a-t-il dans sa colère,
Insulté la demeure et l'ombre de ta mère,
Sans nul respect pour ton malheur?

« Seule au monde, j'avais pour calmer ma souffrance
« Des hymnes que le ciel répand aux jours heureux,
« Hymnes où je puisais toute mon espérance,
« Et qui s'en vont mourir dans des jours ténèbreux.

Jeune vierge à genoux devant une madone,
Dans ta sainte ferveur pour qui fais-tu les vœux
Que ton cœur chaste et pur adresse à ta patrone?
Est-ce pour une sœur prête à revoir les cieux?
Est-ce pour un pêcheur dont l'ame est indocile
Aux préceptes divins que donne l'évangile?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux?

« Nous pleurons, nous prions pour que Dieu fasse grâce
« A l'ange dont la chute épouvante le ciel;
« Pour qu'à son front terni par l'erreur, il replace
« L'auréole pieuse au rayon immortel!»

Et ces voix qui pleuraient la chute de cet ange
Disaient vrai: sur sa lyre un souffle avait passé,
Et changé l'harmonie en un accord étrange.
Alors, les yeux en pleurs et le regard baissé,
Tous ceux dont cette chute ébranlait la croyance
S'enfuirent, emportant pour unique espérance
Un hymne du passé!

Mlle Anaïs Biu

Digitized by Google

Chronique Musicale.

LE GIAOUR, OPÉRA. — CONCERT DE M. CHERBLANC. — GEORGE HAINL.

Du poème admirable que le génie de Byron a conçu, à un canevas dramatique, riche de situations attachantes et de péripéties d'un puissant intérêt, certes il y a loin. Le poème de Byron, fragmenté, sans ordre, mais beau d'inspirations heureuses, suivant que l'inspiration venait, poème qui n'entre point dans les conditions du roman, n'en déplaise aux commentateurs anglais, n'est qu'une sublime élégie sur la mort d'une jeune esclave convaincue d'infidélité et jetée brutalement à la mer, et sur la vengeance que son amant, noble vénitien, veut en tirer; ce simple fait, chaudement coloré par les teintes orientales que l'auteur affectionnait, voilà l'œuvre de Byron.

Le titre de leur pièce, une certaine couleur locale et l'idée-mère d'un drame encore à faire, c'est tout ce que MM. Rénal et Louis pouvaient tirer du *Giaour, fragment tiré d'une histoire turque*, aussi le *Giaour* du Grand-Théâtre est-il tout entier des deux jeunes auteurs lyonnais; Byron n'y est pour rien. Et que ces messieurs ne considèrent point ceci comme l'expression d'une critique chagrine qui ne sait à quoi s'en prendre pour trouver à blâmer quelque part, non, c'est l'énoncé de notre

Digitized by Google

conviction que leur sujet a été mal choisi, et qu'une fois ce sujet adopté ils en ont tiré cependant tout le parti possible.

Nous assistons à une insurrection moréote, accidentée de quelques situations que font naître l'amour de Lambro Canzoni, le Giaour, et de Léila, sa fiancée. La jeune grecque est au pouvoir d'un certain Hassan, le Gessler que vous connaissez. L'amour de sa belle fait songer le Giaour aux malheurs de sa patrie et il devient le libérateur de son pays, aidé de Riga, le guerrier poète, personnage heureusement amené, bien conçu et qui a été placé très-habilement au premier plan.

Telle est la donnée du drame.

Le premier devoir, la principale tâche d'un auteur de libretto est de fournir au musicien un canevas convenablement coupé, le plus dramatique possible, et surtout des vers élastiques, de ces vers que l'on puisse toujours sacrifier aux exigences d'une note. Le librettiste indique la pièce, c'est le musicien qui l'écrit, et nous sommes en cela du sentiment d'un critique célèbre, lequel considère les bons vers dans un opéra comme un écueil pour le maestro. Depuis que la musique est devenue, dans un ouvrage lyrique, le point capital, ce qui n'est que rationnel, Quinault et les poètes de son époque, Corneille même, seraient fort mal venus à écrire des opéras pour les Lully, les Rameau modernes. Tout le monde connaît le nouveau Don Juan tel qu'on le donne aujourd'hui à l'Académie royale de musique; Don Juan, son valet et ses maîtresses, voire même le commandeur, ne s'expriment plus qu'en vers galamment tournés, trop bien faits sans aucun doute, témoin cette *cabalette*, que Nourrit, ce pauvre Nourrit! disait si bien (oui, il la disait plutôt qu'il ne la chantait), *cabalette* remplie d'une si suave poésie que tout le monde applaudissait. Eh! bien, croyez-vous qu'à tout cela Mozard ait beaucoup gagné? Et voilà justement pourquoi nous considérons M. Scribe comme le maître du genre; nul mieux que lui ne connaît les ressources et le propre du talent du compositeur qu'il doit servir; il lui indique les situations et s'en repose sur lui du soin de les faire valoir, il lui fournit à pleines mains de petits vers, bien innocents, bien courts, bien élastiques, comme nous disions tout-à-l'heure, et au milieu desquels le maestro est à l'aise; voilà le comble de l'art du librettiste, art qui consiste à s'effacer au profit d'un autre. Et ne croyez pas qu'il ne faille pour cet art que des qualités négatives, c'est un talent réel qu'il faut avoir, c'est une habileté de métier, qu'on n'acquiert pas à un premier début. Bref, c'est le rôle modeste, mais méritant de ces accompagnateurs qu'on remarque à peine au milieu des applaudissements qui accueillent les chanteurs, dont ils font ressortir cependant les qualités et les défauts.

Digitized by Google

Ce dont nous remercions sincèrement M. Antony Rénal, c'est de nous avoir fourni l'occasion d'apprécier les brillantes espérances que donne le talent, dès aujourd'hui incontestable, de M. Bovery ; talent réel puisque le débutant, assiégé comme il devait l'être par les souvenirs nombreux que sa pratique de tous les jours devait rendre plus inévitables encore, a su donner à son œuvre une forme mélodïque, une facture exempte de plagiat.

La forme héroïque, pour un opéra, est devenue bien aride à traiter, depuis que tant de chefs-d'œuvre du genre sont dans la mémoire de tous. Depuis *Fernand Cortez*, le *Siège de Corinthe*, la *Muette de Portici*, et surtout *Guillaume Tell*, nous l'avouons, il est difficile d'être neuf. M. Bovery a su pourtant donner parfois aux idées d'autrui un cachet qui dénote un talent réel. Nous n'analyserons pas les morceaux saillants de l'ouvrage, nous ne ferons que les indiquer rapidement.

Les deux chœurs du premier acte : celui de l'introduction heureusement nuancé, et celui que précède l'arrivée de Riga, lequel est parfaitement en situation, sont d'excellents morceaux. Quant au chœur, commençant par ces mots : *Au premier signal*, bien des compositeurs, dont la réputation est faite, voudraient l'avoir écrit. Citons, au premier acte, le final qui rappelle trop celui de Guillaume Tell ; au 2e acte, la cavatine de Mme Minoret ; les couplets de Siran, pleins d'une mélodie amoureuse et guerrière, et dont le motif est charmant ; le duo de Mme Minoret et de Gustave Blès ; au 3e acte, la romance de Lesbros, pleine d'une certaine mélancolie ; l'air de *grâce*, qui était un écueil pour le compositeur, écueil que le souvenir de Meyerbeer pouvait rendre impossible à surmonter, et dont M. Bovery a triomphé, en écartant toute ressemblance avec une situation analogue à reproduire; enfin, au 2e acte, le trio à l'unisson si habilement ramené au 3e, trio dès aujourd'hui populaire, et dont, pour cette fois, Meyerbeer a fourni le modèle. Ce trio, à notre avis, est un des meilleurs du genre. On sait l'effet produit par le choral des *Huguenots* constamment ramené, s'unissant à toutes les émotions du drame, éclatant enfin, au 5e acte, en accents de désespoir, et comme la prière sublime de martyrs inspirés : la même pensée a présidé au trio à l'unisson chanté dans *le Giaour* par Mme Minoret, et par MM. Siran et Lesbros; seulement, au 2e acte, c'est un appel au courage qui doit vaincre les ennemis de la patrie, appel qui devient un chant de victoire, quand la victoire est remportée. Certes, nous ne ferons point un reproche à M. Bovery de s'être inspiré d'un grand maître ; c'est le propre du talent de s'approprier un bien qui a appartenu à d'autres, de transformer une pensée pour en faire une pensée nouvelle ; le génie seul peut

Digitized by Google

créer. M. Bovery pourra créer un jour; son coup d'essai nous le fait espérer.

Les artistes de Lyon ont noblement accompli leur tâche; ils ont compris qu'une œuvre du terroir, et qui avait à vaincre les préjugés locaux contre tout ce qui est le produit d'un talent provincial, que cette œuvre, disons-nous, avait besoin de tous leurs efforts pour être appréciée dignement. Aussi, ils y ont mis un zèle que nous ne saurions trop encourager. Mme Minoret, cantatrice correcte et consciencieuse, Lesbros, artiste chaleureux et d'un bel avenir, Siran qui a su trouver quelques accents pathétiques et vrais, ont bien mérité des auteurs et du public.

Nous aussi, nous applaudissons de toutes nos forces à cet essai d'émancipation artistique, à cette voie nouvelle dans laquelle M. Provence vient d'entrer si heureusement ; nous pensons que ce qui fait la gloire de l'Italie, de l'Allemagne, dans l'art pris en son acception générique, c'est cette noble émulation dont toutes leurs villes rivales sont animées. Pourquoi la France, sans abandonner le système de centralisation qui fait de Paris un foyer, un centre universel, auquel les départements apportent un tribut d'intelligence et de forces, que Paris féconde au profit du pays tout entier, pourquoi la France ne donnerait-elle pas, au sein de ses grandes villes, un essor commun aux productions d'art, qui n'en seraient que plus fréquentes et dont l'exhibition, en province, serait plus facile qu'à Paris où souvent elles meurent, si vite étiolées? Certainement l'art et ses interprètes y gagneraient. Les essais comme celui dont nous venons d'être les témoins ne sont pas nouveaux, mais, aujourd'hui plus que jamais, ils sont précieux et nécessaires, et si les jeunes talents dont Paris abonde, et qu'il ne peut pas tous apprécier, inconnus qu'ils restent pour la plupart, apportaient en province le produit de leurs travaux et leurs désirs de débuts, nul doute que la France n'ait un jour à s'enorgueillir, de quelques nouvelles supériorités.

L... r.

Avec le carême, les concerts! Après Baumann Cherblanc, en attendant George Hainl.

Le concert de Cherblanc a été plus que jamais brillant, resplendissant de lumières, de jolies femmes, et d'élégantes toilettes. L'ouverture de *Marguerite d'Anjou* que l'on entend toujours avec plaisir, quoique ce soit une œuvre d'une beauté très incomplète, nous a fait retrouver un peu de ce génie mâle et sauvage, qui est le caractère dis-

Digitized by Google

tinctif de l'auteur de *Robert*. Deux amateurs distingués se sont joints à MM. Beaumann et Cherblanc dans l'exécution d'un quatuor concertant pour quatre violons de Maurer, espèce de curiosité musicale écrite dans un bon style, du reste, et qui semble sortie de l'école de Sporr. Il est inutile de parler de la sûreté d'intonnation, de la pureté et de la perfection mécanique du jeu de Cherblanc, chacun connaît ce talent si élégant et si délicat. Après le concerto de Bériot irréprochablement exécuté, il a mis dans les délicieux motifs de *Preciosa* toute la grâce dont sont empreintes ces ravissantes mélodies de Weber, l'inimitable Weber, ce modèle *de douce mélancolie et de grâce touchante!* La partie vocale a révélé un talent bien jeune encore, et promettant un riche avenir quand l'âge de maturité sera venu; Mlle Laurent a un beau timbre de voix, mordant et doux à la fois. L'auditoire a été charmé, autant de la bonne expression qu'elle a mise dans l'air de *Grâce!* que de la méthode avec laquelle ont été attaquées les *vocalises* fort difficiles de Grétry, vocalises qui ont la prétention de s'intituler air de *la Fauvette*, avec accompagnement de flûte, c'est-à-dire de rossignols dans le bocage.

Décidément artistes et amateurs se réunissent aujourd'hui pour la sainte cause de l'art. MM. N... et R... ont été justement applaudis; l'un a chanté avec largeur et élévation le *cantabile* de *la Juive*; l'autre a fait parfois abus de sa belle voix de taille. On pourrait lui conseiller de viser moins au développement du son, et de s'attacher davantage à l'expression vraie et profonde de la musique, dont il se fait l'interprète, surtout quand il s'agit de celle si éminemment poétique de Niedermeyer. Ce que nous disons-là est tout-à-fait dans l'intérêt de l'art et du beau talent de M. R... Enfin, la critique est heureuse quand elle a pu louer si longtemps; le duo de Belisario a été le seul morceau du programme dont l'exécution ait souffert.

JOSEPH A.

Les artistes qui se sentent du génie ne restent pas longtemps parmi nous, comme ces oiseaux de passage qui prennent leur vol vers de plus chaudes régions dès qu'ils ne trouvent plus assez de soleil sur notre froide terre. Il faut à ces

Digitized by Google

artistes l'atmosphère de Paris ; là, seulement, est la sève puissante qui doit faire porter à leurs jeunes talents des fruits savoureux. Ce qui les attire, ce n'est pas tant peut-être le contact des hommes et des idées, la réunion de toutes les supériorités, que l'air généreux qu'on y respire et l'intelligence et l'amour pour les arts qu'on y trouve. Si jamais une ère nouvelle luit pour nous, si la flamme divine laisse tomber quelques rayons de ce foyer, d'intelligence et d'amour nous pourrons garder plus longtemps et toujours nos grands artistes. En attendant, il faut se hâter de faire cercle autour de lui alors que l'artiste voyageur revient nous faire entendre ses chants.

Les qualités de George Hainl se sont largement développées. L'aisance avec laquelle il manie son instrument et attaque les difficultés les plus ardues cause tout d'abord un inexprimable bien-être. Quelle pureté de son ! quel fini et quel mordant tout à la fois ! La vélocité de l'archet ne nuit point à l'énergie; le moelleux de la note s'allie à l'ampleur et à la force. Ce n'est pas toujours que l'étude des hautes difficultés instrumentales laisse une aussi grande place à l'expression qui vient du cœur. George chante avec sa basse comme Duprez avec sa voix.

Les *Souvenirs d'Auvergne* manquent peut-être de liaison dans les idées musicales quoique la forme n'en comporte pas beaucoup. Nous leur préférons les beaux motifs de *Guillaume Tell*, arrangés avec infiniment d'esprit. Si George Hainl ne se laisse pas étourdir par le succès, et s'il continue à travailler son instrument, il est appelé, nous le croyons, à devenir le premier violoncelle de l'époque.

JOSEPH A.

Digitized by Google

Variétés.

LA BROCHURE DE M. HUE. — LE COURS DE M. QUINET.

LEGS DE MADAME CHINARD.

Nous ne nous étions point trompés en pressentant que l'ouverture d'une Faculté des Lettres à Lyon ferait prendre à notre ville un nouvel essor littéraire. Indépendamment des idées qui se répandent dans une partie notable de notre population, restée jusqu'ici étrangère à tous ces travaux de l'intelligence, nous voyons s'épaissir les rangs des hommes qui, malgré leur isolement, s'étaient dejà voués à la littérature, et voici qu'un jeune homme dont le nom retentit pour la première fois dans la presse lyonnaise, vient de s'assurer une place honorable parmi nos critiques.

Le travail de M. Hue sur deux de nos professeurs témoigne chez l'auteur d'une précieuse faculté d'analyse; et ses jugements, appuyés sur un grand fond de science, portent en eux le caractère de la véracité. Quelques uns ont blamé l'enthousiasme élogieux de cet écrivain; et, pour notre part, nous croyons que cet entraînement d'admiration, à l'égard des personnes, a pu fermer les yeux de M. Hue sur certaines parties de la tâche qu'il s'imposait. Mais il y a dans cette brochure, telle qu'elle est, trop de choses bonnes et vraies, trop de pensées profondes, trop de science acquise, trop d'espérances d'avenir pour que nous ne lui rendions pleine justice. Ce serait ici le lieu d'énumérer les points de critique sur lesquels nous ne sommes point complètement d'accord avec M. Hue; mais l'espace nous manque aujourd'hui, et nous espérons

Digitized by Google

pouvoir énoncer bientôt nous-même, notre opinion timide sur les hommes de notre Faculté.

Pour le moment, annonçons l'arrivée du savant professeur dont vient de s'enrichir notre ville.

Trop longtemps retardé par des formalités de baccalauréat, comme s'il en devait être besoin pour un homme qui a fait ses preuves, M. Edgar Quinet a récemment débuté en présence d'un auditoire nombreux, d'un auditoire d'élite surtout. Nous connaissions par avance la poétique imagination de l'auteur d'*Ahasvérus*, et ses premières leçons nous ont fait comprendre que nous aurions de belles et savantes études sur l'histoire comparée des littératures, des religions et des sociétés. M. Quinet a un débit attachant, un geste sec, mais assez expressif. Son langage parlé n'offre pas toute la luxuriance de son langage écrit, mais il est plus clair et plus saisissant, tout en restant suffisamment pittoresque et imagé; il est toujours fidèle à la pensée, à une pensée vaste. Nous croyons que l'habile professeur est appelé à faire chez nous une profonde sensation.

La veuve d'un grand artiste, Mme Chinard, a légué, en mourant, à notre ville un marbre, ouvrage de son mari, à la simple condition pour la cité d'autoriser le légataire, M. le docteur Chinard, à élever sur l'une de nos places une statue à l'artiste qui est l'une de nos plus glorieuses illustrations modernes. N'y a-t-il pas sous la forme de ce legs toute l'amertume d'un reproche mérité ! En effet, que de dettes semblables Lyon n'a-t-il pas à acquitter ! Jacquard n'a point encore de statue, Jacquard pour la mémoire duquel notre commerce s'est montré si parcimonieux et si ingrat ! Qu'avons-nous fait pour tant d'autres Lyonnais qui ont reflété sur notre ville une partie de leur célébrité ? Espérons que notre sculpteur Chinard n'attendra pas longtemps l'hommage public que su veuve a voulu lui décerner. Notre prochaine livraison rappellera dans une notice biographique les titres de Chinard à notre souvenir et ses droits à la postérité.

Digitized by Google

LA

BATAILLE DE LA MOSKOVA,

Fragment inédit d'un poème intitulé :

NAPOLÉON EN RUSSIE.

L'empereur, des soldats pour enflammer le zèle,
Circule dans leurs rangs, par leurs noms les appelle :
« Toi, mon brave, à Friedland tu combattais, je crois :
« Oui, tu pris un drapeau, je te donnai ma croix :
« Je te vis à Wagram, et toi, qu'il t'en souvienne,
« Nous entrâmes tous deux dans Madrid et dans Vienne :
« Eh bien ! notre valeur, maîtresse des hasards,
« Nous entraîne plus loin, et la ville des Tzars
« Verra dans les palais, bâtis par leurs ancêtres
« Les enfants de Paris s'asseoir en nouveaux maîtres :

Digitized by Google

« Le repos cette nuit ! la victoire demain !
« La victoire, soldats ! elle vous tend la main ;
« Par elle de la Paix obtenez l'assurance,
« De bons quartiers d'hiver, un prompt retour en France :
« D'un triomphe si beau montrez-vous donc jaloux ;
« Que la postérité dise, en parlant de vous :
« Sous ses murs étonnés du bruit de la mitraille,
« Moskou les vit combattre à la grande bataille. »
A ces mots, il s'élance, et son œil radieux
A vu, sur les sommets sillonnés de leurs feux,
Des guerriers ennemis les fantômes sans nombre,
Aux lueurs des foyers entremêler leur ombre.
Ils sont là ; le héros, dans sa tente rentré,
Sur la foi du combat, va dormir rassuré.
Quand de tous ses rayons, l'aurore couronnée,
De septembre annonçant la septième journée,
Brille, Napoléon, de sa vue ébloui,
S'est d'un heureux présage aussitôt réjoui.
L'état-major en foule autour de lui se presse.
« Nous vaincrons, a-t-il dit, croyez-en ma promesse ;
« Croyez-en le signal que dans les cieux je lis.
« Voyez ! c'est le soleil, le soleil d'Austerlitz !
« A vos postes ! » Les chefs, s'éloignant à la hâte,
Agitent leur épée, et la bataille éclate.

Au chemin de Smolensk qui borde la forêt,
A la droite du camp Poniatowshi paraît,

Digitized by Google

Et déjà sur la gauche Eugène qui s'élance,
Contre Borodino dirige sa vaillance,
L'assiége, s'en empare, et, franchissant le pont,
Court assaillir Gorcka dont le feu lui répond.
Ces coteaux frémissants, cette plaine enflammée
Sous d'épais tourbillons de soufre et de fumée
Disparaissent; le choc et du plomb et du fer
D'un sifflement aigu perce et déchire l'air.

Bravant de l'ennemi l'ardente fusillade,
Compans d'une redoute entreprend l'escalade;
Un coup mortel l'atteint; mais Rapp à ses soldats,
Bayonnette croisée, a fait doubler le pas;
Sur ces créneaux, tandis qu'il pose une main sûre,
Il est frappé.... c'était sa vingtième blessure!
Ah! que de sang français, héroïque ciment,
Scellera de ses flots ce haut retranchement!
Demain, quand, l'ame encor de son triomphe émue,
L'empereur, de l'armée en passant la revue,
D'un bataillon absent cherchant les rangs entiers,
Dira: « Je ne vois plus tous mes braves guerriers,
« Où sont-ils? » Seul débris de leur vaillant martyre,
Leur chef lui répondra: « Dans la redoute, Sire. »

Napoléon ordonne, et Murat au grand trot
Accourt; mais les vaincus ont reparu bientôt,

Digitized by Google

Et de leurs cuirassiers la formidable masse
L'enveloppe ; Murat à son tour les menace,
D'une main prend son sabre, et de l'autre, agitant
De son turban guerrier le panache éclatant,
Monte dans la redoute, où son exemple entraîne
La valeur des soldats un moment incertaine ;
Puis, du flanc sur le centre, aidé de Nansouti,
Il rejette en courant le Russe anéanti.
Quand de Bragation la ligne reformée
Devant lui fait surgir une seconde armée,
Tous alors, artilleurs, fantassins, cavaliers,
Tous déciment nos rangs de leurs feux réguliers.
Murat qui se raidit debout dans la tempête,
Excite les vainqueurs à garder leur conquête,
Et voyant un des chefs, troublé par le péril,
Commander le départ : « Que faites-vous ? dit-il.
« Eh quoi ! Français ! déjà votre valeur se lasse ! »
« Sire ! comptez les morts qui jonchent cette place.
« On n'y peut demeurer. »—« Eh ! j'y reste bien, moi ! »
Le chef, électrisé par un mot de son roi,
Retient ses compagnons : « Mes amis, face en tête,
« Et qu'ici, pour mourir, le régiment s'arrête ! »

De quel nouveau fracas les airs sont foudroyés,
Quand les canons français au combat envoyés,
Couronnant les hauteurs de leurs quatre-vingts bouches,
Etendent par milliers sur de sanglantes couches

Digitized by Google

Les Russes qui, brisés contre leur mur d'airain,
De funèbres monceaux jalonnent le terrain !
Sous le rapide feu de chaque batterie
S'avance pesamment leur lourde infanterie,
Dont les soldats massifs, par la mort séparés,
Resserrent à l'instant leurs bataillons carrés,
Comme on voit une mer que l'orage tourmente,
Ouvrir et refermer une gueule écumante.
Là tous, sans avancer, sans reculer d'un pas,
Dans un calme héroïque attendent le trépas ;
Si quelque mouvement ébranle leur phalange,
Ce n'est que pour tomber, quand la mort les dérange.
Un carnage si lent dans sa sublime horreur
De nos fougueux guerriers irrite la fureur.
Leur courage enhardi par un seul coup espère
Achever la victoire et peut-être la guerre,
Si la garde avec eux vers Mojaisk descend
Refouler de vaincus un reste menaçant.
La garde ! qu'elle vienne ! à grands cris on l'appelle ;
Mais l'armée est réduite à triompher sans elle,
Oh ! que d'exploits rivaux illustrent tour à tour
Ce combat de géants qui dure tout un jour !
Quel ardeur d'héroïsme, ô Français ! vous anime ;
Depuis l'obscur soldat jusqu'à ce chef sublime
Qui, du sang ennemi de nouveau baptisé,
Aux champs de Moskowa prince immortalisé,
Se fait, pour enrichir son blason mititaire,
Du nom d'une bataille un nom héréditaire !

Digitized by Google

Cependant le combat dans la plaine s'éteint;
Son feu vers le coteau qu'il a d'abord atteint,
Tout entier se concentre et jusqu'en ses entrailles
Le sol tremble, chargé d'immenses funérailles.
Un ordre de Murat retentit; Caulaincourt,
Pour remplacer Montbrun, impatient, accourt.
« Quoi! vos yeux ont des pleurs, quand vos mains ont des armes!
Dit-il aux officiers qui répandent des larmes.
« De votre général venez venger le sort;
« Oui, le sang pour le sang, et la mort pour la mort!
« Suivez-moi! » Vers la gauche il va d'un pas rapide
Assiéger par le dos la redoute homicide;
Fier de s'en emparer, il vole au premier rang;
Quand, frappé d'un boulet, il succombe expirant.
Sa conquête est sa tombe, et son lit funéraire
Ne verra pas ses mains presser les mains d'un frère!
Après un long assaut, Eugène se promet
De ce volcan guerrier d'atteindre le sommet;
Il y monte.... Soudain de sa bouche fermée
Il ne voit plus jaillir ni flamme ni fumée.
Des cuirassiers français l'airain resplendissant
Frappe seul ses regards, et, tout couvert de sang,
Du brave Caulaincourt foudroyé dans sa gloire,
Vainqueur lui-même, il vient compléter la victoire.
Des Russes vainement les bataillons épais
Veulent reconquérir ces larges parapets,
Ces murs dont ils croyaient la cime inabordable,
Ces talus, ces créneaux, ouvrage formidable,
Qui, par leurs propres mains fait pour les secourir,

Digitized by Google

Devait tous les sauver, et les voit tous mourir.
Les derniers cavaliers que Kutusof ramasse,
De la plaine en fuyant refranchissent l'espace;
Les canons de Belliard, les hussards de Pajol
Ont arrêté les uns dans leur rapide vol,
Et des autres la foule à leur courroux soustraite;
Au-delà d'un ravin abrite sa retraite,
Comme aux bords de son antre un lion frémissant
Recule terrassé, mais toujours rugissant,
Des bronzes ennemis la voix meurt indignée.
La plaine est libre enfin; la bataille est gagnée.

Vainqueur sur tous les points de ce champ meurtrier,
L'empereur le visite; il commande : Mortier
Jusqu'au ravin profond dont l'étroite barrière
Marquera des deux camps la nocturne frontière,
Conduit la jeune garde et s'arrête devant,
Pour le fortifier par ce rempart vivant.
Douze heures de combat ne calment pas encore
Cette fureur d'exploits dont la soif te dévore,
Indomptable Murat! tu veux, malgré la nuit,
Des Russes qu'en espoir ton fer ardent poursuit,
Exterminer le reste, et, barrant leur passage,
Grossir la Moskowa des flots de leur carnage.
L'empereur, à regret, d'un mot le retenant,
Admire ta valeur même en la condamnant.
Sa voix qu'à respecter l'Europe est façonnée,

Digitized by Google

Dicte le bulletin de la grande journée ;
La Russie et la France apprendront en tremblant
Qu'il a de ses lauriers cueilli le plus sanglant.
De quel prix douloureux la victoire est payée !
Lorsque, le lendemain, notre vue effrayée
Commença, dans ces champs conquis par nos efforts,
Le funèbre calcul des mourants et des morts ;
Un jour pâle éclaira ce terrible inventaire.
Le ciel semblait pleurer les malheurs de la terre.
Napoléon frémit ; tant de Français tués !....
A de pareils tableaux ses yeux habitués
S'étonnent cependant, et sa voix étouffée
Gémit, comme un remords, sur son propre trophée.
Son visage, à travers un sourire d'orgueil
D'un présage fatal laisse percer le deuil.
Trois jours à Mojaïsk, retiré dans sa tente,
Comme s'il redoutait la fortune inconstante,
Consumé par la fièvre, il paraît sommeiller ;
Mais le bruit des combats accourt le réveiller.
« Français ! entendez-vous ? dit-il, le canon gronde
« Et sa voix nous appelle à l'empire du monde.
« Que l'héritier des Tzars courbe enfin le genou.
« Marchons ! guerre et victoire ! en avant ! à Moskou ! »

A. Bignan.

Digitized by Google

LE JUIF ERRANT [1],

TRADUCTION LITTÉRALE DE CH. F. SCHUBART, POÈTE ALLEMAND DU XVIIIe SIÈCLE.

A M. Edgar Quinet.

Ahasvérus du fond d'une caverne obscure
du Carmel se traîna. C'est depuis deux mille ans
bientôt, qu'un sort fatal pousse ses pas errants
de contrée en contrée, et que sa peine dure.
Lorsque Jésus portant le fardeau de la croix,
voulut au seuil du Juif reposer une fois,
le Juif le repoussa de sa porte maudite,
et le Médiateur se la vit interdite.
Ah ! Jésus chancelant tomba sous son fardeau
près du Juif insensible à ce triste tableau.
— Devant Ahasvérus parut avec mystère
un Ange de la Mort, enflammé de colère :
« Au Fils de l'homme, toi qui refusas, cruel !
« un instant de repos, le repos éternel
« te sera refusé jusques à sa venue ! »

(1) Si l'on trouve à cette pièce une allure brusque, violente et tourmentée, c'est à l'original même qu'il faut surtout s'en prendre; car le traducteur a voulu fidèlement reproduire les couleurs et le caractère de la poésie allemande. Mais pourquoi s'est-il encore volontairement donné toutes les entraves de notre poésie, quand pour de tels travaux la prose lui offrait sa complaisante élasticité ! A M. Froly ce timide avis, puisqu'il met à notre disposition son recueil de traductions de Goëthe, de Schiller, de Burger, de Klopstock et des poètes les plus populaires au-delà du Rhin ! Nous nous félicitons d'élargir ainsi, de jour en jour, le cadre de la *Revue du Lyonnais*.

Note du Directeur.

Digitized by Google

Depuis que ta sentence ainsi te fut connue,
Ahasvérus, l'enfer commit un noir démon,
Juif! pour te flageller par toute région.
La consolante mort et la douce pensée
du repos de la tombe ainsi t'est refusée.

D'un antre du Carmel sortit le Juif errant.
De sa barbe il s'en va secouant la poussière;
il arrête ses pas devant un ossuaire,
tout de crânes humains, lugubre monument;
prend une tête, puis la lance bondissante,
roulant un sombre bruit dont l'écho s'épouvante,
en bas de la montagne, où le crâne en débris
éclate et se disperse. Et lui, hurle ces cris :
« Ce crâne était celui de mon père! » Une encore,
encore une autre tête! en leur chute sonore,
ah! sept autres ainsi roulèrent se brisant
de rochers en rochers. Le Juif en maudissant
s'agite avec délire et l'œil hors de l'orbite,
hurlant : « Ceux-là!... ceux-ci!... » Son désespoir s'irrite.
« Et ceux-là!.. puis ceux-ci!.. ceux de mes femmes.. ah!.. »
D'autres crânes roulaient. « Et ceux-ci!.. puis ceux-là!...
« ce sont tous mes enfants! criait l'infortuné.
Eux..... ils purent mourir..... mais moi, le condamné,
moi, je ne puis mourir!... Ah! quel destin terrible
tonne toujours sur moi son arrêt inflexible!... »

« Jérusalem tomba. J'écrasai sous mes pas
l'enfant à la mamelle... — Aux Romains anathème! —
dans les flammes, criai-je, et je ne mourus pas :

Digitized by Google

aux cheveux me retint l'audacieux blasphème.
Rome aussi s'écroula, la ville des géants :
malheur ! je me jetai sous ses débris croulants ;
sa ruine ébranla tous les peuples du monde.....
je ne fus pas brisé dans sa chute profonde.
Je vis des nations surgir et n'être plus ;
seul je ne mourus pas.... moi seul je survécus !!
Du plus haut des sommets que ceignent les nuages
je plongeai dans la mer; pourtant sur ses rivages
la vague en tournoyant me rejeta.... Malheur !
Et l'existence encor me transperça le cœur
de ses traits dévorants. Puis je vis de sa cîme
l'Etna sous mes regards ouvrir son vaste abîme.
Vertige !!... avec fureur dans le gouffre profond
je m'élançai.... Durant dix lunes, dans le fond,
retentit la terreur de ma voix douloureuse,
agitant du volcan la gueule sulfureuse.
Ah ! dix lunes durant !... et l'Etna furieux
de signes menaçants rougit au loin les cieux ;
puis, dans ses profondeurs il rugit et fermente,
bouillonne, et me vomit dans sa lave brûlante,
m'agitant dans la cendre.... et toujours respirant !
Une forêt s'embrâse ; aussitôt en courant,
la flamme m'environne, et de la chevelure
des arbres flamboyants s'échappent.... ô torture !
des traits brûlants sur moi : tout est feu sur mes pas.....
et le feu m'enlaçant ne me consume pas,
et la main du bourreau sur moi se paralyse ;
du tigre en vain la dent sur mes membres s'aiguise ;

Digitized by Google

au cirque, nul lion ne me veut pour sa faim ;
aux venins des serpents je puis m'offrir en vain ;
du farouche dragon j'agace la crinière,
et pourtant le serpent de sa dent meurtrière
me tortura le corps.... et je ne mourus pas !
et le dragon ne put me donner le trépas ! —

— Puis, bravant des tyrans la farouche puissance,
je leur jetai l'insulte, espérant leur vengeance ; —
« chien altéré de sang ! » à Néron ai-je dit ;
« chien altéré de sang ! » à Christiern le maudit ;
« chien altéré de sang ! Ismaël, monstre infâme ! »
Et pourtant les tyrans sentirent en leur âme
des tourments infinis, sans me faire périr.
Oh ! la mort ! oh ! la mort !... ne pas pouvoir mourir !...
Aux souffrances du corps nul repos en attente ;
sans relâche traîner ce corps dont s'alimente
la douleur..... le traîner, morbide de langueur,
blafard et du tombeau respirant la senteur ;
et des siècles durant, voir ce monstre effroyable,
toujours ! et sous mes yeux le temps insatiable
produire des enfants et puis les engloutir....
Oh ! la mort ! oh ! la mort ! ne pas pouvoir mourir !

Mon sort fatal est-il sans espérance ?
O Dieu terrible, est-il en ta vengeance,
est-il encore un supplice plus grand ?
fais-en sur moi tonner le jugement !
Du haut Carmel, du sommet à la base,

Digitized by Google

qu'une tempête en me roulant m'écrase ;
et que là-bas, par la chute brisés,
sur les rochers mes membres dispersés,
de l'agonie enfin je sente l'heure....
Dieu formidable et juste..... que je meure ! —

Ahasvérus tomba frappé par un grand bruit ;
sur ses yeux descendit le voile de la nuit.
Dans la caverne il fut remporté par un Ange :
— « Ici goûte, dit-il, un sommeil sans mélange,
après tous les tourments de tant de mauvais jours :
Dors..... le courroux de Dieu ne sévit pas toujours. »

F. Froly.

LE RETOUR DES FLEURS.

Beaux jours, gardez-vous de paraître ;
Roses, craignez de refleurir :
Au moment où vous allez naître
La jeune fille va mourir.
Son mal est encore un mystère ;
On n'a pas vu couler ses pleurs ;
Et le cœur même de sa mère
N'a pu deviner ses douleurs.
Pauvre mère !.... De leur haleine
Les zéphirs parfument les champs,
Et le jeune oiseau, dans la plaine,
Fait entendre ses premiers chants.
Tournant les yeux vers la chapelle
Où sa mère a porté ses pas :

« Est-ce en vain que je vous appelle,
Vous ne me reconnaissez pas,

Digitized by Google

Oiseaux qui, durant la froidure,
Accouriez sans crainte à ma voix,
Ma main, pour la dernière fois,
Vient vous donner la nourriture.
Chantez ; moi, je meurs sans murmure ;
Dès leur printemps mes jours flétris,
Mes jours seuls ne sont pas compris
Dans le réveil de la nature.
C'en est fait.... Le deuil des hivers
Ne doit plus prolonger ma vie,
Toute espérance m'est ravie,
Et les arbres sont déjà verts.

« Jeunes fleurs, hâtez-vous d'éclore,
Non plus pour briller un instant
Sur ce front qui se décolore,
Mais sur la tombe qui m'attend.
Ma mère détourne, en silence,
Ses tristes regards du chemin
Où votre tige se balance ;
Aurait-elle appris que demain
Ces dons que vous m'offrez encore
Seront, au lever de l'aurore,
Moissonnés par une autre main ?
Sans moi mes compagnes fidèles
Près de vous reviendront s'asseoir ;
Fleurs que j'aimais, croissez pour elles,
Et vivez du moins jusqu'au soir !
De ma demeure abandonnée
Passez dans leur riant séjour,
Et puissiez-vous briller un jour
Dans leurs guirlandes d'hyménée ! »

Sa voix s'éteint en ces adieux
Sans trahir sa douleur profonde ;
Le soleil ranime le monde

Digitized by Google

Et poursuit son cours radieux ;
Les bois se couronnent d'ombrage
Sans que l'été, dans sa splendeur,
L'ait vue errer sous le feuillage
Qu'a deux fois tranché l'émondeur ;
Et, transfuge de la charmille,
Triste et muet, le passereau,
Rassemblant sa tendre famille,
S'envole aux branches de l'ormeau....
Depuis longtemps la jeune fille
A dit son secret au tombeau !

FLORIMOND LEVOL.

ROME.

Oui, Rome vit encor!.. De la reine du monde
La barbarie en vain a, d'une fange immonde,
Sali vingt fois la pourpre et les flancs entr'ouverts,
C'est toujours le grand tout et la ville éternelle,
La chose la plus grave et la plus solennelle,
La chose de tout l'univers !

A Rome, grand sépulcre où gît une autre terre,
Au présent le passé parle une langue austère ;
Tout est sans bornes, ciel, lignes et monuments ;
Ici les horizons se perdent dans l'espace ;
Ils sont comme la voie où l'éternité passe
Sans compter l'heure et les moments.

Allez au Capitole, aux pompes de Saint-Pierre,
Aux tombeaux des martyrs, vers ces géants de pierre
Qui du Forum antique ombragent le chemin ;
Partout vous aurez place au milieu de la foule,

Digitized by Google

Car cet auguste sol qu'avec respect on foule
Peut contenir le genre humain.

Le présent... il n'est point dans cette ville sainte.
Interrogez les voix de son immense enceinte,
Chaque écho vous répond : AVENIR et TRÉPAS.
En ce siècle orgueilleux où tout type s'efface,
Où tout peuple, à grand bruit, se torture la face;
Rome seule ne change pas.

Ah! qui pourrait compter ou qui pourrait connaître
Tous les faits accomplis et tous les faits à naître,
En ce pays chargé de lustre et de malheurs?
Qui pourrait d'un coup d'œil embrasser cette histoire,
Tous ces muets témoins de deuil ou de victoire,
D'allégresses et de douleurs?

Qui verrait sans extase une aurore embrasée
D'une couronne d'or ceindre le Colysée;
Ou la lune dormir sur ce morne débris;
Ou le ciel embaumé de la douce Italie
Jouer comme un enfant sur sa tête embellie
De tant d'ineffables abris?

Et ces moines gardiens des antiques coutumes,
A travers la cité promenant ces costumes
Où sous d'amples contours s'enveloppent leur corps;
Et le seuil rayonnant des temples catholiques,
Et cette herbe qui croît autour des basiliques
Exhalant de tristes accords?

Le souffle du Seigneur peut éteindre ma vie;
Maintenant elle est vaste, elle est pleine et ravie;
A Rome, elle a vécu vingt siècles dans vingt jours.
— Pélerin, c'est assez... penche-toi sur ta lyre,
Et que tes derniers chants d'amour ou de délire
Montent aux célestes séjours!

Joseph BARD.

Digitized by Google

CHINARD.[1]

A Lyon, sur les rives de la Saône, est assise une maison de campagne, dont la situation pittoresque attire l'attention des passants. La partie inférieure de cette propriété se lie par une pente rapide a un large rocher dont le plateau, couvert

(1) Nous reproduisons ici, comme dans son cadre naturel, la notice biographique que notre compatriote, M. Arthur Guillot, sculpteur distingué, a consacré, dans l'*Artise*, à son illustre collègue, Joseph Chinard. Il servira de complément à l'article de M. J. S. Passeron, que nous avons publié dans le t. Ier de la *Revue du Lyonnais*, p. 471.

Digitized by Google

de cultures, s'unit à la montagne qui se prolonge derrière. En suivant la crête de ce rocher qu'ombrage une guirlande touffue d'arbres verdoyants, on parvient à un endroit d'où le regard embrasse une perspective charmante. De l'autre côté de la rivière, une énorme masse granitique supporte les bastions restaurés du fort Saint-Jean et le dôme de l'ancien cloître des Chartreux. Le spectateur voit, à gauche et à ses pieds, les chapiteaux corinthiens de l'église délabrée des Pères de l'Observance; à gauche encore le tombeau des Deux-Amants, puis au loin la tour de la Belle-Allemande, ruines consacrées par d'antiques et romantiques traditions. A droite, ce sont les flancs entamés d'un autre roc, jadis inaccessible, où s'élevait la prison de Cinq-Mars et de son fidèle de Thou. La Saône parcourt un paysage animé. Ordinairement calme et limpide, quelquefois débordée, écumeuse, mugissante, elle va disparaître dans les sinuosités de la ville et rejoindre le Rhône. Quand vous serez au point qui permet de saisir l'ensemble de ce panorama, vous foulerez, cachée sous l'herbe, la cendre de l'un de nos statuaires les plus distingués.

On ne saurait trop le répéter, nous ne connaissons point assez les hommes qui ont préparé le mouvement des arts en province. Leur mission fut belle cependant, et mérite notre reconnaissance. Si, quelque jour, les principales villes de France présentent le spectacle de la brillante rivalité qu'offrirent autrefois Rome, Naples, Florence, Venise, c'est à eux que nous en serons redevables.

Notre feuille s'efforcera de remplir cette lacune ; car il y a là une injustice à réparer, un hommage à rendre et des richesses à faire connaître.

Ce fut un grand artiste que Joseph Chinard. Né à Lyon, le 12 février 1756, on le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais le hasard l'ayant mis en contact avec la sculpture, une vocation bien différente ne tarda pas à se déclarer. Par un sort qui semble commun à la plupart des organisations privilégiées, son entrée dans la carrière fut si pénible, que les

Digitized by Google

premiers travaux lucratifs de sa jeunesse consistèrent en figurines à l'usage des pâtissiers et des confiseurs. Cette circonstance n'est pas sans intérêt, tant s'en faut, car elle constate le point de départ d'une existence honorable. Chinard était fier d'être parti de si bas, et il avait raison : les sots rougissent seuls des épreuves qui sanctifient en quelque sorte le talent.

Chaque jour on va disant que le mérite n'a besoin d'aucun aide pour percer, et jamais assertion vaine et creuse ne fut plus constamment démentie par l'expérience de tous les temps. L'infortuné qui ne se présentera dans le monde qu'avec la conscience timide et irrésolue des hommes de prix, sera consumé par le feu renfermé dans son sein, tandis que des hasards heureux, un honteux savoir-faire, procureront à des médiocrités ineptes l'appui dont trop souvent le génie a manqué. C'est ainsi que Chinard eut été forcé d'accepter, peut-être pour toujours, les étroites limites où se tenait son maître, si la fortune ne lui eût envoyé un protecteur. Ce protecteur, au reste, ne paraît avoir été ni bien éclairé, ni bien généreux ; mais il était riche. En commandant au jeune artiste quelques faibles travaux, en le servant de son influence, il lui facilita les moyens de se faire apprécier chaque jour davantage, et certes, jamais or, jamais crédit ne furent mieux employés.

Enfin Chinard put entreprendre le voyage de Rome, objet de ses vœux les plus ardents, rêve chéri de ses nuits les plus heureuses. A cette époque, où moins d'indépendance existait dans nos idées sur les arts, où l'antiquité faisait l'objet d'un culte intolérant, et par conséquent mal dirigé, le pélérinage de Rome avait pour les artistes autant d'importance que celui de la Mecque pour les vrais enfants du prophète. C'était là que dormaient les reliques saintes, c'était la terre sacrée qu'il fallait avoir foulée une fois en sa vie. Êtes-vous allé à Rome, vous demandait-on? Non, répondiez-vous. Dès lors, une sorte de pitié dédaigneuse perçait dans le langage de qui-

Digitized by Google

conque vous parlait, l'indispensable consécration manquait à votre caractère, vous n'étiez pour vos confrères qu'un être incomplet, inférieur et presque dégradé. On conçoit aisément le bonheur que dut éprouver Chinard en atteignant ce pays favorisé, dont on lui avait raconté de si merveilleuses choses. A peine arrivé dans l'enceinte de la ville éternelle, il courut se faire inscrire pour le grand concours auquel le gouvernement pontifical invitait les artistes de toutes nations. C'était en 1786, Chinard accomplissait sa trentième année. Ainsi, ce pouvoir sacerdotal, dont les soldats possédaient une si mauvaise réputation, créait, en revanche les institutions artistiques les plus larges du monde. L'esprit de nationalité, quelquefois si mesquin, ne lui faisait point restreindre son appel aux seuls citoyens de l'Italie; il admettaient tous les peuples, et par cette politique adroite, il s'établissait pour tous le dispensateur d'une gloire passionnément enviée. De même encore, les concurrents n'étaient point soumis aux absurdes conditions d'âge exigées chez nous. La jeunesse entrait en lice, armée de son enthousiasme ; l'âge mûr, avec sa précieuse expérience ; et si la vieillesse voulait tenter un généreux effort, accueillie avec respect, elle prenait place parmi les combattants.

On le voit, ce concours n'était point un concours d'enfants; c'était, au contraire, une arène redoutable où les plus rudes lutteurs de l'Europe tenaient à honneur de descendre. Les statuaires avaient reçu pour sujet de composition, *Persée délivrant Andromède*. La conviction des juges ne resta pas un seul instant incertaine. Chinard, proclamé vainqueur, fut couronné pompeusement au Capitole ; et, ce qui doubla l'éclat de son triomphe, c'est que depuis plus de soixante ans, aucun Français n'avait remporté le prix de sculpture. Sa composition devant rester à l'Académie, il modela pour lui-même une copie de l'œuvre qui devenait son premier titre à la gloire. Cette vaste terre cuite, exécutée avec une habileté rare, est aujourd'hui l'un des plus beaux ornements du musée de Lyon.

Digitized by Google

Chinard fit de fréquents voyages en Italie, et vit Rome trois fois. Il s'y trouvait à l'époque où la révolution française commençait à tonner sur l'Europe. Si les idées nouvelles comptaient dans les classes éclairées de nombreux partisans, la populace, en revanche, détestait les enfants de cette France dont les armées manœuvraient à travers les plaines de l'Adige et du Pô. Fervent républicain, l'artiste exprimait imprudemment ses sympathies, et s'était lié d'amitié avec un abbé qui faisait un bruyant étalage d'opinions philosophiques. Un jour que, dans le secret de l'atelier, les deux amis se livraient ensemble aux épanchements de leurs mutuelles espérances, le statuaire alla examiner si la porte était bien close, prit un ciseau, l'insinua sous la plinthe d'une statue, et soulevant légèrement le marbre, il tira de cette cachette un dessin où palpitait toute la fougue révolutionnaire du moment. L'esquisse représentait le peuple français enlevant dans ses bras la Liberté sous la figure d'une belle et noble femme. Aux pieds du colosse, les génies du Despotisme et de la Superstition expiraient renversés sur des débris de mîtres, de sceptres et de couronnes ; la tiare du pape n'était point oubliée. A Rome, c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour faire pendre l'artiste. Grande fut l'extase de l'abbé ; il pleurait de joie, il trépignait d'enthousiasme. Quand toutes les exclamations admiratives furent épuisées, l'esquisse retourna sous le marbre discret. On se sépare enfin, non sans d'amicales étreintes ; puis, quelques minutes après, des sbires envahissent l'atelier, marchent droit à la statue, saisissent le dessin, s'emparent de l'artiste, et l'entraînent en prison. Une récréation, bien faite pour le distraire, l'attendait à son nouveau logement. Le soupirail du cachot se trouvait au niveau du sol, et la sentinelle en laissait approcher les enfants. Ces démons, avec la malice qui leur est familière en tous pays, prenaient plaisir à fabriquer de petites potences qu'ils plaçaient en vue du prisonnier, et lui criaient du matin au soir : Voilà pour le Français ; le Français sera pendu ! Néanmoins, ce Français, on ne le pendit pas. La

Digitized by Google

crainte d'encourir une responsabilité sévère empêcha le dénouement de tourner au tragique. Les bataillons de la république s'avançaient à pas pressés ; bientôt ils entrèrent à Rome, et Chinard, impérieusement réclamé par les généraux, savoura sa délivrance au milieu de ses compatriotes victorieux.

Echappé à ce péril, Chinard revint dans son pays natal, où d'autres périls l'attendaient. On était au fort de la Terreur. Pendant une partie de cette tourmente, il fut chargé de presque toutes les décorations que nécessitaient les nombreuses cérémonies populaires. Quelle que fut sa réputation de patriote, il eut beaucoup à souffrir de la défiance qui travaille le peuple aux jours de crise. Cette susceptibilité ombrageuse se manifesta souvent à son égard d'une manière aussi dangereuse que bizarre.

On avait, un jour, nous ne savons plus à quelle occasion, construit un simulacre de monument funéraire. Tout à coup, une rumeur inquiétante circula parmi la foule. Etait-ce qu'on venait d'apprendre une de ces nouvelles désastreuse qui, devançant les courriers, franchissent les distances comme par miracle ? Non ; mais des yeux de lynx avaient cru découvrir que certains ornements en style antique n'étaient autre chose que des fleurs de lis déguisées. On s'indignait tout haut d'une pareille audace, et ce ne fut pas une petite affaire que de calmer l'effervescence, qui menaçait d'aller croissant.

A la barrière Saint-Clair, les bureaux de perception sont établis dans deux massifs de maçonnerie ayant la forme d'énormes piédestaux, entre lesquels passe la route. On eut l'idée de couronner chacun de ces massifs par un lion colossal, emblême de la ville. De nombreux oisifs stationnaient, suivant l'habitude, au bas de l'échafaudage. A mesure que l'ouvrage avançait, une irritation de plus en plus vive se déclarait dans les groupes. De quoi s'agissait-il ? L'artiste avait donné aux deux lions une attitude fière mais paisible. Le redoutable fouet avec lequel ils balaient souvent leurs ennemis,

Digitized by Google

traînait à terre, s'enroulant autour de leurs pieds. Or, on s'obstinait à voir dans cette disposition si naturelle un outrage à la bravoure des citadins. Nous voulons qu'ils aient *la queue en trompette*, s'écriaient les mécontents. Il fallut du temps et de la peine pour expliquer les obstacles qu'une ronde-bosse présentait à la réalisation d'un tel vœu. On y parvint, néanmoins, et fort heureusement, car le Rhône coulait à deux pas.

Une autre fois, deux statues, la Renommée et la Victoire, avaient été élevées à l'entrée du pont Morand ; elles devinrent le motif de récriminations imprévues. C'est un traître que ce Chinard, s'écriaient encore les mêmes individus. Voyez, il a tourné la Renommée du côté de la Suisse pour faire signe aux émigrés d'accourir ! Elle les appelle à son de trompe, et la Victoire leur prépare des lauriers ! Les républicains éclairés gémissaient de ces inepties, sans pouvoir en empêcher le retour. Mais, dans ces temps de fièvre chaude, où le moindre soupçon envoyait à l'échafaud, la raison était trop souvent impuissante, et le statuaire tremblait à chaque instant pour sa tête. Un jour vint, en effet, où le découragement s'empara de ses amis, Chinard avait non seulement été incarcéré, mais encore plongé dans la *mauvaise cave*.

Il faut avoir vécu à Lyon ; il faut avoir entendu parler les anciens de la ville pour comprendre l'horreur qu'inspirait cette affreuse caverne, réceptacle des victimes secrètement dévouées à la mort. Une fois là, tout espoir était perdu, tout rapport avec les vivants à jamais terminé. Il ne restait plus qu'à dire adieu en son ame, à ses amis, à ses parents, à tout ce qu'on chérissait sur la terre. Et pourtant, la plupart des malheureux condamnés, s'abusant sur leur sort, nourrissaient encore des illusions. Chinard ne fut pas de ce nombre ; mais, loin de se livrer à un inutile espoir, il se cramponna, pour ainsi dire, à l'espérance. Une idée originale, véritable inspiration d'un génie tutélaire, se glissa dans son esprit. Malgré la prohibition qui frappait le numéraire au profit des assignats, les écus n'étaient pas moins qu'auparavant recherchés des géo-

Digitized by Google

liers. Grâce à la puissance irrésistible de l'argent, grâce surtout à la persistance d'une courageuse amie, il obtint qu'on lui fit passer un peu de terre glaise. Jamais l'extrême facilité d'exécution dont il était doué ne se déploya plus à propos. La nuit lui suffit pour modeler une charmante statuette, allégorie ingénieuse qu'inspirait l'effroi de la mort : c'était la justice! Une colombe traînant les restes d'un lien brisé se réfugiait sous l'égide inviolable de la déesse. Dès que parut le jour, la statuette fut déposée sur la table autour de laquelle les juges se réunissaient de grand matin. Quand ils arrivèrent, on fit cercle ; ce fut à qui exprimerait le plus d'admiration. Le nom de l'auteur n'ayant pas encore été prononcé, chacun se demandait d'où vient-elle ? qui l'a faite ? Les membres du tribunal révolutionnaire suspendirent leurs terribles fonctions pendant quelques instants. Distraits par cet incident des sanglantes haines qui les préoccupaient, ils laissèrent surnager ce qu'il y avait de bon dans leur nature implacable. Attaquée à l'improviste sur un point sans défense, leur ame s'ouvrit involontairement aux séductions des arts. L'homme privé, l'homme paisible avaient effacé l'homme politique ; et, près d'une table chargée de dénonciations, de réquisitoires, de meurtrières sentences, on causait sculpture, ainsi qu'on eût fait dans l'atelier. Heureuse transformation! que ne put-elle étendre la protection de son influence aux têtes qui allaient tomber, à celles qui roulèrent plus tard! Cependant un juge favorablement disposé apprit à ses collègues quel était le créateur du chef-d'œuvre, et l'affreuse anxiété où languissait le statuaire. Peu de réclamations se firent entendre ; l'atmosphère n'était pas à l'orage. Enfin une insinuation des plus adroites vint prêter aide à la justice. Il nous faut, dit quelqu'un, des statues de la Liberté et de l'Egalité ; et il importe que les objets du culte républicain soient représentés partout d'une manière convenable. En pareil cas, les ouvrages d'une main ignorante seraient de véritables profanations. Chinard est un habile sculpteur, et de plus, le seul que nous ayons ; gar-

Digitized by Google

dons-le, pour qu'il contribue, par son art, à l'édification du peuple. Cette motion triompha des faibles résistances qui restaient ; oui, oui, s'écria-t-on, qu'il sorte, s'il en est temps encore !....

Il était encore temps, et l'artiste fut sauvé.

Lorsqu'à ces jours orageux eurent succédé des jours plus calmes, Chinard accepta les fonctions de professeur de sculpture qu'on venait de créer à l'école lyonnaise. S'il eût voulu transporter sa résidence à Paris, il eût pris une large part aux travaux dont Napoléon couvrait la France, et sa réputation, sans aucun doute, dominerait aujourd'hui maintes célébrités parisiennes de ce temps. L'éloignement où il se tint de la capitale ne le condamna cependant point à l'oubli. Le carabinier qui pose si martialement à l'angle gauche de l'arc du Carrousel, côté du Louvre, est dû à son ciseau. La belle disposition de cette statue reproduit parfaitement l'allure martiale des guerriers, que le génie de leur chef et leur propre courage ont élevés si haut. L'œil n'y est point choqué par une de ces attitudes fanfaronnes qui semblent viser aux grands airs, ni par la ridicule raideur qu'on prend souvent pour de la simpicité. Peu de compositions offrent, au même degré, la justesse de mouvement unie à la vérité d'expression générale. Et certes, on peut le dire sans vouloir dénigrer personne, parmi les figures qui couronnent le monument, plus d'une ont eu à souffrir du voisinage de cette œuvre remarquable. Plusieurs villes commandèrent à Chinard d'importants ouvrages ; Marseille, surtout, sembla l'affectionner. Il exécuta pour cette riche cité un aigle en marbre blanc qui surmontait un obélisque sur la place de la Paille, et décora la fontaine de la place de la Douane, d'un Janus colossal, dont les deux têtes réprésentent Entimène et Pithéas, Phocéens considérés comme les fondateurs de la ville. Les Marseillais lui demandèrent encore une statue de la Paix, où brille le goût avec lequel il savait inventer les accessoires les plus ingénieux ; sorte de plainte muette, manifestation d'un vœu ardent que le com-

Digitized by Google

merce maritime se hasarda, peut-être, à exprimer sous la sauvegarde des arts. Cependant la ville qui le vit naître peut à peine montrer aux étrangers, dans les édifices publics, quelques traces du génie d'un de ses plus nobles enfants. Des deux seuls ouvrages qu'elle ait à leur présenter, l'un est le buste de l'abbé Rozier, du Columelle français ; l'autre une statue de Saint-Pothin, qu'il a caractérisée avec bonheur en rappelant que le saint évêque est le premier qui ait apporté en France l'image de la Vierge.

Quand l'empereur eut ordonné que les piédestaux du pont de la Concorde porteraient les statues de ses principaux lieutenants tombés sur les champs de bataille, celle du général Cervoni fut confiée à Chinard. Il était trop tard déjà. Le modèle exposé au salon de 1813 put seul être terminé, car la mort vint frapper le statuaire dans la maturité de son talent. Le modèle de Cervoni est assurément l'un des plus beaux qu'on puisse voir pour l'expression de la vie, la fierté d'attitude et l'entente des ajustements. Triste témoignage de l'instabilité des projets humains, il gît encore au fond des caisses préparées pour l'expédier à Carrare, où Chinard avait obtenu d'aller ébaucher son œuvre de prédilection. Dans cette ville, bâtie sur un sol de marbre et peuplée d'ouvriers intelligents, son nom se conserve par tradition. C'est que le statuaire dont la main créait, quand il voulait, de délicieuses miniatures, savait, à l'exemple de Michel-Ange, prendre la masse et la pointe ; il entreprenait lui-même des ébauches, disposait à son gré de la grâce et de la force, et déconcertait par l'énergie et l'habileté de son travail, les plus robustes comme les plus hardis praticiens.

Aucun sculpteur n'a produit une si prodigieuse quantité de bustes, et l'on ne saurait croire combien il y déployait d'invention et d'originalité. Le premier consul, l'impératrice Joséphine, le vice-roi d'Italie, la reine de Naples, la princesse Borghèse, le général Baraguay-d'Hilliers, furent au premier rang des grands personnages qui posèrent devant lui. Que de

Digitized by Google

gracieuses têtes n'a-t-il pas modelées! que d'épaules délicates, que de flexibles et onduleux cous de cygne dévoilèrent à ses yeux leurs élégants contours! Mais de tous ses portraits de femme le plus original, le plus séduisant, sans contredit, fut celui de la belle et spirituelle madame Récamier.

Quel étranger un peu notable, passant à Lyon avant la fin de l'Empire, n'est allé visiter le professeur de sculpture de la ville? C'était un atelier beau et curieux à voir que celui qu'il occupa longtemps. Les Pénitents de Lorette avaient été chassés de leur couvent, et les murs de la vieille église dépouillés de la pompe catholique. Chinard avait acheté ce temple déchu. Au pourtour de la nef régnait une ligne de piédestaux, de trépieds, de sarcophages en bois peint, simulant le granit et le bronze. Sur les vieux débris des fêtes révolutionnaires, d'autres débris, ceux de la statuaire antique, se dressaient silencieux; et sous les voûtes où les hymnes du culte romain retentissaient naguère, les chants des élèves, la voix du maître, les coups redoublés de l'acier sur le marbre se faisaient seuls entendre. Ce mouvement de transformation, lent, mais irrésistible, ne s'est point encore arrêté. Aujourd'hui, à la même place, vous n'ouïrez ni les sons religieux de l'orgue, ni les joyeuses clameurs d'une jeunesse insouciante. Les idoles se sont enfuies comme autrefois les saints. La vaste nef qui les avait tour à tour abritées a disparu jusqu'au dernier vestige. Sur l'emplacement de l'enceinte effacée ont surgi trois ou quatre bâtiments vulgaires qui semblent vouloir compenser par une hauteur excessive l'exiguité de la part qui leur est échue sur le sol. Ce n'est point des arts, ni des choses du ciel qu'on s'y occupe à cette heure. Les compartiments de la distribution nouvelle forment quelques-uns des mille réduits où se débat une industrie jadis souveraine, et maintenant presque détrônée.

Quelques années avant sa mort, Chinard avait acquis la propriété où il repose depuis vingt-cinq ans. Il voulut présider lui-même à la construction de son tombeau; mais les travaux

Digitized by Google

qu'il ne put voir achever se ressentirent de la précipitation de son caractère impatient. Les murs déjà trop faibles se lézardèrent par l'effet du tassement. On reconnut ensuite que cette partie du rocher, pourrie par les infiltrations, fléchirait sous le fardeau. Force fut de renoncer, en ce point, à l'accomplissement des dernières volontés du mourant. Un moyen restait, mais il eût fallu transporter la tombe en arrière. La seule personne investie du droit de faire procéder à une exhumation a reculé, probablement, devant ce qu'ont de lugubre ces translations tardives qui semblent troubler inutilement les ossements des morts.

Ce vaste enclos, encombré en plusieurs endroits de blocs bruts, de statues, de marbre à demi-ébauchés, n'est pas moins curieux à visiter que ne l'était l'immense atelier de Lorette. Plus d'une pensée éclose en un moment de verve, et caressée longtemps comme une fille chérie, traîne tristement sur le sol dans un irrévocable abandon. Plus d'une époque trouverait des représentants sous les herbes parasites qui sont la parure des ruines. Ici un bas-relief, où le ciseau a retracé l'un des sacrements de l'église, est appuyé contre l'ébauche d'un groupe de Zéphir et Flore. Là, un saint Bruno mutilé repose lourdement non loin de Bacchus et Ariane. Ailleurs des bustes en habit de cour, à jabot de dentelle, à perruque roulée, rappellent des personnages dont le nom s'est perdu, mais qui furent éminents, car leur poitrine est couverte des ordres de l'ancienne monarchie. Un cardinal endure, en compagnie de Phocion, d'Euripide et du terrible Ajax, les frimats de l'hiver, les ardeurs de l'été. Le sublime aveugle, le divin chantre d'Achille, a pour voisin le buste d'un apothicaire. L'Apollon du Belvédère déploie sa clamyde comme pour protéger la pudeur d'un Bonaparte tout nu. Que sais-je? L'amour et Psyché échangent des baisers à la vue d'un gladiateur mourant. Un centaure, de la plus belle exécution, piaffe auprès d'une Gorgone, et la grotesque figure d'Esope sourit à la Vénus accroupie. Enfin, au centre d'un cercle de poiriers nains domine le

Digitized by Google

marbre non encore terminé de Persée et d'Andromède. Tous ces travaux et beaucoup d'autres sont là pêle-mêle. Réunion bizarre, contrastes singuliers ! N'est-ce pas presque un emblème du néant où toutes les idées viennent s'éteindre, toutes les générations se confondre, toutes les conditions s'égaliser.

Dans la foule de ces marbres il en est un, issu des plus belles veines de Carare, si pur, si transparent, d'un si beau ton, que le massif d'où il fut tiré semble être épuisé pour jamais. Je me reprocherais de ne pas le citer, et savez-vous pourquoi ? C'est qu'il me rappelle un de ces traits que les artistes seuls savent lancer à propos. Accordez-moi quelques lignes : le souvenir d'un châtiment infligé à la sottise est chose si douce, et surtout si consolante !

Autrefois une longue treille ombrageait la terrasse qui s'étend près du bord de la Saône. Les pampres et les grappes de raisin dont l'automne l'enrichissait se groupaient à ravir au-dessus d'une superbe copie de la Vénus du Capitole, copie, ou, pour mieux dire, étude où l'on sent la main d'un maître. Un poète classique eût pu rimer d'élégantes tirades sur l'épouse de Vulcain le boiteux, ainsi placée en reine, au milieu des trésors de Bacchus. Il n'était ni grands ni petits qui ne s'arrêtassent pour contempler la déesse. Et même, quand, par un jour de triste mémoire, les bataillons autrichiens défilèrent sur le quai, un feu de compliments grivois, feu nourri, roulant et bien soutenu, s'échappa de leurs rangs ébahis. Certes, ces braves gens si étonnés de se trouver en France avaient dû voir, durant leurs campagnes, peu de vivandières aussi blanches, aussi gracieusement nobles et fières. Leur général, le comte de Bubna, n'en était pas le moins vif admirateur. Mais ce triomphe devait avoir un terme. Des susceptibilités soudaines s'effarouchèrent d'une nudité que l'amour des arts et l'intelligence du beau ont su, de tout temps, faire absoudre. Le pontife romain possède bien d'autres chefs-d'œuvre que ni lui, ni le sacré collége, ne songent pas plus à voiler qu'à détruire. Tartufe réussit, néanmoins, à faire admettre ses ré-

Digitized by Google

clamations pudibondes. La Vénus capitoline reçut l'ordre d'aller cacher ses charmes entre quatre murailles. Elle perdit son vert palais de pampre, mais l'admiration la suivit dans sa retraite, et la victoire de ses ennemis ne les déroba pas aux sifflets.

Savez-vous quelle divinité on offrit en échange à ces scrupuleux défenseurs de la morale publique? Une magnifique tête d'âne. Oui, vraiment, un aliboron d'une taille héroïque, et pourvu de la plus belle paire d'oreilles que jamais aucune variété de l'espèce ait portées. Il était si ressemblant que, rien qu'à le voir, les passants se mettaient à braire. Ce fut, dès qu'il parut, une jubilation générale, une désopilation universelle, excepté pourtant chez les gens sur qui cette paisible physionomie produisait l'effet de la tête de Méduse.

Dans le jardin de Chinard, les révolutions politiques semblent s'être concertées avec la mort. L'une a fauché l'artiste au milieu de cent travaux inachevés ; les autres ont renversé la puissance pour laquelle il s'apprêtait à créer encore. Voici les glorieux faisceaux de la république unis aux drapeaux non moins glorieux de l'empire ; voici des fusils et des haches, des sabres et des lances, des casques et des cuirasses. Tout cet amas d'armes groupées sur des canons, compose deux grands trophées en l'honneur de la plus noble victime de Marengo. Les portraits de Desaix, du héros que les peuples reconnaissants de la Syrie avaient surnommé *sultan-juste*, noircissent abandonnés, souillés de fange. Une aigle impériale déploie vainement des ailes de quinze pieds d'envergure; il n'a pu prendre son vol, et les foudres qu'étreignent ses serres sont éteintes pour toujours. Et ces génies qui soutiennent des palmes, autre fraction d'un monument délaissé; et ce buste colassal de Napoléon, qui, lui aussi, fut précipité du haut de la colonne, suivant ainsi la fortune de son modèle; et le couronnement de l'empereur, bas-relief ébauché sur la ceinture d'un vase aussi grand que le vase de Médicis! De tout ce qui vient d'être cité, de tout ce qu'on oublie, rien n'est en plâtre

Digitized by Google

ou en pierre, ni de ce marbre terne grisâtre en usage aujourd'hui ; tout cela est en marbre blanc et pur, en beau marbre cararéen. Devant tant de riches matériaux les spéculateurs se disent : que d'argent sacrifié ! Mais les hommes de cœur s'écrient douloureusement : que d'œuvres avortées, que de pensées perdues.

Il nous semble voir encore le statuaire avec sa haute taille et son front bruni au soleil d'Italie, se promener, souffrant, le long des plates-bandes, jeter un triste regard autour de lui et s'attendrir à l'idée de quitter le monde, alors que, débarrassé de tout obstacle, il se sentait capable des plus nobles travaux. N'est-ce pas, en effet, une fatalité déplorable que de combattre longtemps, que de triompher enfin, pour être, aussitôt, couché dans le cercueil ? Succomber au plus fort du combat est une chute glorieuse ; mais tomber sous le dernier trait de l'ennemi en fuite, c'est une cruelle dérision du sort.

Chinard lutta courageusement contre la maladie qui l'entraînait ; il ne se coucha que pour expirer, le 20 juin 1813. D'autres talents, à Lyon, sont venus après le sien ; tous lui sont restés inférieurs, aucun n'a joui de la faveur populaire qui l'entoura jusqu'à sa fin. Si vous rencontrez dans son pays des vieillards courbés par l'âge, aux cheveux blanchis, au front dépouillé, demandez-leur s'ils ont mémoire du statuaire : quelques mots du langage pittoresque du peuple vous apprendront à quel point son souvenir est vivace parmi les restes d'une génération presque éteinte.

Lemot, Bosio, Isabey, Gros, David, le peintre des Horace, furent les amis de Chinard, qui fut aussi l'ami de Talma. Une sympathie réciproque avait uni ces deux belles intelligences ; elles ne cessèrent jamais de se comprendre. Plusieurs Académies ouvrirent leurs portes à l'artiste lyonnais ; une des premières fut celle de Grenoble, lorsque l'intendant de cette ville le chargea d'exécuter un monument au chevalier Bayart.

Il faisait partie des Académies de Lucques et de Piombino, et l'Institut ne tarda point à se l'associer. Tous les arts lui

Digitized by Google

étaient chers ; mais il adorait la sculpture et n'en parlait jamais qu'avec enthousiasme. Elle était pour lui l'objet d'une passion fougueuse, d'un culte de cœur et d'ame ; à ses yeux, rien d'aussi beau que l'art, d'aussi grand qu'un grand artiste. Bien qu'il se fût créé une manière à lui, jamais il n'imita ces despotes qui s'efforcent d'imposer la couleur de leur talent, et souvent de leur médiocrité, au jeune peuple qu'ils régentent. Lorsque ses souffrances lui permettaient de professer, tous les élèves, peintres et sculpteurs, l'abordaient avec une sorte de vénération ; chacun voulait recueillir de sa bouche quelques-unes de ces observations lumineuses qu'il prodiguait avec bonté, et que son esprit vif et piquant savait faire ressortir par mille expressions originales, Oui, c'était un grand artiste ; il n'eut qu'un seul tort, ce fut d'enfouir son génie à Lyon.

Madame Chinard, sa veuve, possède un nombre considérable de terres-cuites laissées par son mari. Il en est qui raviraient en extase nos amateurs de statuettes ; mais deux sont plus particulièrement dignes d'intérêt, en ce sens que l'une est la reproduction exacte de l'allégorie qui faillit coûter si cher à l'auteur, dans la ville papale ; l'autre, cette justice dont l'aparition subite arracha l'artiste à la mort qui l'attendait au sortir de la *mauvaise cave*.

Où passeront ces marbres, ces trophées, ces esquisses délicates, ces rares et vieux plâtres apportés d'Italie ? Que deviendront les précieux vestiges d'un talent dont les Lyonnais d'aujourd'hui devraient se montrer fiers ? souffriront-ils que le modèle de Cervoni s'en aille pourrir, verni et badigeonné, au fond de quelque jardin obscur ? Cela n'est que trop probable, mais c'est aussi trop penible à prévoir : espérons encore. Peut-être qu'un jour les portiques du palais Saint-Pierre s'ouvriront à des objets non moins intéressants, ce nous semble, que tant de fragments tumulaires dont l'unique avantage est de confirmer ce que personne assurément ne conteste, savoir : Qu'il y eut autrefois des Romains dans les Gaules.

Arthur Guillot.

Digitized by Google

DES ÉTANGS

ET DES

MARAIS DE LA BRESSE,

ET DES RAPPORTS

DE CETTE CONTRÉE AVEC LYON.

Rien ne montre mieux quelles sont les influences atmosphériques sur les populations que l'état comparatif des localités. A cet égard, la constitution des habitants de la Bresse, de cette vaste contrée d'étangs et de marais, diffère d'une manière si tranchée, si évidente et si déplorable de celle des populations voisines, que, tout d'abord, on est porté à regretter que dans un pays civilisé et éclairé comme la France, il y ait des masses d'individus condamnées à végéter plutôt qu'à vivre dans des climats où l'air, ce premier aliment de la vie, n'arrive à leurs poumons qu'impur, que chargé d'émanations éminemment anti-vitales. L'ami de l'humanité ressent une douleur bien plus vive encore à la vue de ces misères, à la vue de ces causes incessantes d'abréviation de la vie, de langueur et de destruction, quand il reconnaît qu'elles ne sont pas indestructibles, et qu'avec de la bonne volonté, de l'intelligence et des sa-

Digitized by Google

crifices, il serait possible de leur opposer avec efficacité des moyens sanitaires, de donner de la vie, de la force et du courage à des populations à demi-vivantes et conséquemment de la fertilité et de la prospérité au sol par l'énergie et par la multiplicité des bras. Toutefois, il faut le reconnaître et j'ai hâte de le dire à l'honneur de notre époque et surtout de la Société d'agriculture de Trévoux, les hommes les plus honorables et les plus instruits de la contrée (1) ont apporté, au sein de cette Société, leurs lumières et le fruit de leurs observations. Guidés par les mêmes sentiments, c'est-à-dire par une philanthropie éclairée et par l'intime conviction que le pays d'étangs et de marais qui couvre une large surface de la Bresse et de la Dombes, est susceptible d'un grand assainissement, ils ont tous réuni leurs efforts pour arriver à cet heureux résultat. Divers mémoires, sortis de leur plume, se recommandent à tous ceux qu'intéresse une question si éminemment vitale. Lyon ne peut qu'appeler de tous ses vœux l'assainissement et la régénération de cette contrée limitrophe avec laquelle il a déjà tant de rapports, et dans la prospérité de laquelle il trouverait de nouvelles richesses.

On est naturellement porté à penser que les projets d'assainissement de la Basse-Bresse, que les efforts des hommes qui s'en sont occupés jusqu'à ce jour ont pour but la suppression des étangs et des marais. En effet, pour toute personne tant soit peu versée dans les sciences physiques, c'est dans ces vastes réservoirs d'eaux stagnantes, où s'opère la décomposition des détritus de végétaux et d'animaux, sous l'action solaire; c'est là que se forment ces miasmes, ces effluves qui, répandus dans l'atmosphère avec une certaine humidité qui leur sert de véhicule et de conducteur, vont empoisonner le sang des hommes condamnés à en subir l'influence, et deviennent les germes incessants des fièvres intermittentes simples, des fièvres pernicieuses, et des engorgements scrofuleux qui

(1) MM. Journel, Digoin, Greppo, Baudin, etc.

Digitized by Google

sont endémiques dans la Bresse, et qui donnent aux habitants de cette contrée un cachet spécial, auquel on les reconnaît parmi d'autres populations mieux servies par le climat. La mollesse de leurs tissus, la lenteur des fonctions de leur organisme, l'apathie physique et morale sous laquelle ils se présentent à l'œil de l'observateur, dénote que la vie est en défaut chez eux, que le principe vital est atteint dans sa source, et que, dans les vaisseaux, leur sang charrie des principes impurs qui en atténuent l'animation. C'est une chose que l'on a observée dans tous les temps, et l'on peut être étonné de trouver dans un esprit aussi distingué que M. Guerre un défenseur des étangs. Dans un discours lu à la Société d'agriculture de Trévoux, en la séance du 2 septembre 1838, il s'est efforcé, en effet, de les justifier du reproche d'insalubrité (1). J'entrerai bientôt dans quelques détails au sujet du Mémoire de M. Guerre, et je démontrerai que parmi de bonnes choses qu'il renferme il en est beaucoup qui sont plus spécieuses que vraies.

La question, selon moi, la plus importante, celle qui d'abord doit fixer l'attention et à laquelle se rattachent toutes les autres, c'est la question humanitaire, c'est à dire les considérations relatives à la vie, à la constitution des habitants de la Bresse.

Je donne comme incontestable l'insalubrité des marais, des étangs et, en général, de toutes les larges surfaces où les eaux séjournent d'une manière quelconque, dans la montagne comme dans la plaine.

Les sols inondés accidentellement ou qui, par leur nature argileuse, rendent difficile l'infiltration des eaux pluviales, se dessèchent aux premières chaleurs de l'été; les détritus et toutes les parties impures se fusent à la chaleur du soleil et se transforment en humus simple ; au lieu que les marais, les étangs,

(1) Ce discours a été imprimé sous ce titre : *Considérations sur les avantages et les inconvénients des étangs de la Bresse marécageuse.*

Digitized by Google

les mares et les fossés qui recélent une certaine quantité d'eau, et qui n'arrivent jamais à un desséchement rapide et complet constituent, pendant la saison des chaleurs, un réceptacle de décomposition, un vaste laboratoire où se préparent et se développent ces principes subtils, insaisissables, qui prennent le nom de miasmes et auxquels doivent leur origine les maladies épidémiques qui répandent la mort et la désolation parmi les populations. Les émanations délétères ne circonscrivent pas toujours leurs ravages aux localités qui touchent à leurs foyers ; elles s'étendent quelquefois au loin, portées dans l'atmosphère, et se fixent accidentellement dans des localités saines où elles président au développement des fièvres pernicieuses, de la fièvre typhoïde et des dyssenteries épidémiques. Du moins, ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer ces maladies dans les localités où il n'existe aucune cause d'insalubrité notable, aucun foyer d'infection.

Laissons de côté l'influence lointaine des marais et des étangs et bornons-nous à étudier celle qu'ils exercent d'une manière immédiate, incessante et incontestable sur les habitants qui les avoisinent.

Je pense, et c'est une vérité qui ressort des phénomènes physiologiques, que les exhalaisons putrides, produit de la décomposition des animaux et des végétaux dans les marais et les étangs, par l'action solaire et l'évaporation, ou fournies de toute autre manière, constituent un air impur qui a une propriété essentiellement anti-vitale. Sous ce méphitisme, les maladies ne se déclarent que lorsque le principe vital est profondément atteint ; alors il y a réaction et fièvre, c'est-à-dire que la nature se révolte et rassemble toutes ses forces médicatrices pour lutter contre le poison : c'est ce qui constitue les accès simples ou pernicieux, selon l'intensité de la cause et la force des réactions vitales. La nature exprime le danger et fait un appel à l'art pour seconder et faire triompher ses efforts conservateurs.

Sauf ces cas de réaction fébrile, il y a empoisonnement pro-

Digitized by Google

gressif. L'enfant apporte dans la vie un sang impur qu'il a puisé au sein maternel ; condamné lui-même à respirer un air vicié, peu vivifiant, il commence à languir dans cette première période de l'âge où d'ordinaire la force surabonde. Il est bientôt atteint d'affections teigneuses, dartreuses, scrofuleuses, avec des caractères qui attestent un sang pauvre et une vitalité insuffisante pour l'entretien de l'équilibre entre les divers systèmes d'organes et le libre exercice de leurs fonctions ; et s'il franchit l'époque critique et révolutionnelle de l'adolescence, il touche déjà à la vieillesse en atteignant l'âge adulte. Chez le Bressan, la décrépitude commence à l'âge de 30 ans ; cette époque de la vie qui, dans d'autres contrées, est celle de la force et du courage, se trouve ici marquée par les rides, par le terne de la peau, par l'affaissement physique et moral, par le découragement, par l'indifférence, par la superstition, par le fatalisme, et par une foule d'actes de la vie plus ou moins condamnables, lesquels tiennent à l'absence de cette force morale que nous puisons dans notre être, qui échauffe notre cœur, qui soulève notre ame, et qui nous donne les moyens de résister à nos penchants, puis de nous distraire des idées fâcheuses dont nous sommes parfois obsédés.

Ce tableau de l'état, en quelque sorte normal, des habitants de la Bresse devient bien plus affligeant encore lorsque la fièvre se montre avec son cortége de symptômes ; qu'elle donne au visage de la bouffissure et un teint blafard, qu'elle tuméfie le ventre et fait enfler les extrémités inférieures de manière à détruire toute proportion, toute régularité des formes ; enfin qu'elle engourdit les membres et augmente la lenteur d'une vie déjà si lente. C'est ainsi que se présentent les Bressans plusieurs mois de l'année et une grande partie de leur vie. La plupart succombent de 40 à 50 ans, et, du petit nombre de ceux qui résistent à une influence aussi fatale, quelques-uns arrivent à un âge très avancé, ce qui a servi de prétexte pour justifier l'insalubrité des étangs. Cela prouve seulement que là, comme ailleurs, il est d'heureuses natures, organisées de ma-

Digitized by Google

nière à se défendre des influences régnantes, et à fournir une longue carrière au milieu des éléments qui en abrègent la durée.

Ce que je viens de dire du physique et du moral des habitants de la Bresse ne paraîtra pas exagéré, si l'on jette les yeux sur cet extrait de la statistique du département de l'Ain. Voici en quels termes on entre dans notre pensée :

« Un teint pâle et livide, dit l'auteur de cette statistique, l'œil terne et abattu, les paupières engorgées, des rides nombreuses sillonnant la figure dans un âge où des formes molles et arrondies devraient seules s'y faire remarquer, des épaules étroites, des poitrines resserrées, un cou allongé, une voix grêle, une peau toujours sèche ou inondée par des sueurs débilitantes, une démarche lente et pénible, et tout l'appareil de souffrance de l'organe pulmonaire; vieux à trente ans, cassé ou décrépit à quarante ou cinquante; tel est l'habitant de la Basse-Bresse et de la Dombes, de ce vaste marais entrecoupé de quelques terrains vagues et de quelques sombres forêts. La santé est pour lui un bien inconnu. Né au milieu des causes d'insalubrité, il en ressent de bonne heure la funeste influence. L'enjouement de l'enfance, l'hilarité de la jeunesse s'y observent rarement. Un état valétudinaire tient lieu chez lui de la santé ; il s'endort au sein des souffrances; son réveil est pour la douleur. Les organes principaux de la vie intérieure sont dans un état de faiblesse habituelle ; delà une indifférence parfaite pour les maux d'autrui et pour les siens propres : l'habitant de ces tristes contrées semble perdre avec une sorte de stoïcisme les êtres qui lui sont les plus chers (1). »

Il faut être bien oublieux des intérêts de l'humanité et se montrer plus préoccupé des choses que des personnes pour nier l'influence malfaisante des étangs sur la santé, ou seulement pour taxer d'exagération les récits qui en ont été faits, à diverses époques, dans des vues purement philanthropiques.

(1) *Médecine légale* de Fodéré, t. v, p. 158.

Digitized by Google

C'est vers un but éloigné du nôtre que paraissent tendre les efforts de M. Guerre.

Après des considérations plus spécieuses que vraies, et qui aboutissent à justifier son épigraphe : *Sunt bona mixta malis*, M. Guerre conclut que « *les étangs causent peu d'insalubrité dans la Bresse.* » (1) Voici sur quoi il se fonde :

« D'abord, dit il, tout le monde sait qu'il y a deux sortes d'étangs : les étangs marécageux, et ceux qui ne le sont pas, bien que tous consistent en eaux dormantes provenues des pluies. »

« Les derniers sont ceux que des eaux suffisantes inondent à peu près toute l'année et dans toute leur étendue. »

« Les autres sont ceux qui, situés ou configurés moins favorablement, sont exposés au dessèchement d'une partie de leurs bords par l'évaporation et la retraite des eaux, pendant l'été. Observons-les séparément.

« Les étangs constamment ou presque constamment inondés ne sont pas plus nuisibles que les rivières, pas plus que les lacs, pas plus qu'aucune espèce d'eaux vives, parce que leurs eaux ne sont pas corrompues. S'il en était autrement, les bords des rivières, et ceux surtout des torrents, ne seraient pas couverts de villes et de populations comme ils le sont. »

M. Guerre emprunte à l'histoire des marais par M. le docteur Monfalcon le passage qui suit :

« L'eau des étangs, quoique stagnante, est claire et d'une grande limpidité, du moins pendant que la masse de liquide est considérable ; on ne pourrait élever le poisson dans une eau corrompue.

« Il faut donc, reprend M. Guerre, au moins tenir pour constant que les eaux des étangs en général, ne sont pas plus malfaisantes que celles des lacs et des rivières, puisque les poissons y vivent, et que les étangs toujours pleins ou à peu près ne nuisent pas à la salubrité.

(1) Mémoire cité, p. 18.

Digitized by Google

« Quant aux étangs qu'on a coutume de désigner comme marécageux, leur condition particulière consiste en ce que, ne jouissant pas d'eaux qui suffisent à les tenir constamment pleins, à compenser la déperdition produite par l'évaporation, et leurs rivages étant ainsi découverts sur une plus ou moins grande étendue, l'été, il s'en exhale les mêmes principes d'insalubrité que des marais proprement dits.

« Mais, cette cause, bien qu'on ne puisse la désavouer entièrement, serait-elle plus meurtrière que sur les bords des lacs et des rivières qui laissent pareillement à sec de larges grèves, pendant les chaleurs de l'été? Arrive-t-il pour cela que les populations y soient frappées à mort dès leur jeunesse, ou y soient en décrépitude à cinquante ans? Aperçoit-on la misère réduite à n'offrir que des larmes à l'enfant qui demande du pain? Considérons autour de nous Genève, Annecy, Nantua, le Bourget, Paladru; leurs lacs dont les bords sont souvent desséchés l'été, passent-ils pour des lieux maudits qu'il faille fuir sous peine de mort, suivant le langage de l'abbé Rosier?

Voilà toute l'argumentation de M. Guerre touchant l'insalubrité des étangs. Mais, comme M. Guerre paraît peu versé dans la science de l'hygiène, il me permettra de lui soumettre quelques observations.

Deux grandes causes d'insalubrité existent en Bresse comme dans toutes les vastes contrées de marais et d'étangs : l'une, c'est l'humidité; l'autre, ce sont les émanations miasmatiques. La première a une action générale, continue, de tous les jours, de tous les instants, bien que, toutefois, son intensité varie selon les époques de l'année et suivant les vicissitudes atmosphériques. La source est dans la vaste évaporation qui se fait à la surface des marais et des étangs. A ce sujet, on lit dans la *médecine légale* de Foderé (1), le passage suivant : « M. Au-
« bry a exposé dans un mémoire que les étangs existants sur
« le plateau de la Bresse, à l'époque où il a fait ses expérien-

(1) Tom. V, p. 156.

Digitized by Google

« ces, évaporaient, les jours d'été, cinq mille six cent quatre « toises cubes d'eau, quantité suffisante, dit-il, pour entretenir « par un canal d'arrosage bien dirigé, une fécondité perma « nente dans la Vallebonne (vallée voisine, très sèche et peu « fertile). »

Pour s'assurer de cette évaporation, il ne s'agit que de considérer par un des jours les plus sereins de l'année, le plateau de la Basse-Bresse et de la Dombes, de le considérer du point culminant le plus rapproché, comme serait celui de Poleymieux. Eh bien, que voit-on alors? un météore nébuleux, un manteau de brouillards qui couvre cette contrée, qui l'obscurcit, qui pâlit la lumière solaire et qui en atténue l'action vivifiante. Lorsque, dans la belle saison, l'évaporation est active et que la vapeur se dissout facilement dans l'atmosphère, s'il arrive quelquefois que la Bresse se montre dévoilée dans le vaste horizon soumis aux regards de l'observateur, ce n'est que dans le milieu de la journée et durant quelques heures seulement. Dès que le soleil baisse, elle reparaît noyée dans un océan de vapeurs. D'autres fois, il s'élève de son sein des nuages amoncelés dans lesquels se préparent la foudre et la grêle. En général, dans la saison des pluies d'orage, le gros temps, pour les environs de Lyon, vient toujours de la Bresse ou de la plaine marécageuse du Forez.

La Bresse est donc essentiellement humide et déjà, sous ce rapport, très malsaine. C'est cette humidité dont les Bressans sont en quelque sorte saturés, c'est elle qui tient leur fibre molle et relachée, qui fait prédominer les sucs blancs (la lymphe) sur le sang et qui, jointe à l'usage de mauvais aliments, entretient celui-ci dans un état d'appauvrissement. C'est à cela surtout, que les habitants de la Bresse doivent leur pâleur, leur lenteur au physique comme au moral, les engorgements glandulaires, les enflures, les ulcères, les hydropisies dont beaucoux d'entr'eux sont atteints, et les conditions maladives dans lesquelles ils se trouvent tous. C'est ce qui fait aussi que chez eux les maladies accidentelles sont toujours plus graves et te-

Digitized by Google

naces, car elles deviennent facilement chroniques par l'insuffisance des ressources vitales pour en triompher à l'état aigu.

A part son action propre sur notre organisme, l'humidité atmosphérique a encore une propriété très nuisible. Elle sert de véhicule et de conducteur aux vapeurs malfaisantes qui s'exhalent de la terre. C'est un fait constant que les pays bas, humides, sont plus exposés que les autres aux maladies régnantes, et que c'est toujours là que s'établissent de préférence les foyers épidémiques. Chaque médecin a pu faire cette observation dans sa contrée.

Les bords des rivières, des fleuves, des lacs auxquels M. Guerre cherche à comparer la Bresse sous le rapport de l'humidité, bien qu'un peu malsains, le sont infiniment moins qu'une vaste plaine de marais et d'étangs. D'ailleurs, il y a sur le bord des fleuves et des rivières, des courants d'air qui balayent et entraînent les vapeurs humides. Toutefois, quand une localité se trouve entourée de rivières, elle est nécessairement humide et malsaine. Lyon situé entre le Rhône et la Saône, est dans ces conditions d'insalubrité. Cette cause influe beaucoup sur la constitution de ses habitants, et c'est une des villes de France où il y a le plus de malades.

Ainsi, la Bresse n'aurait que son humidité qu'il serait très important de l'assainir. Mais à cette cause s'en ajoute une autre bien plus grave : ce sont les émanations miasmatiques, les effluves marécageux.

Il y a en Bresse des marais et des étangs. Le sol argileux et peu perméable de cette contrée, joint au défaut de pente suffisante pour l'écoulement facile des eaux pluviales, le rend naturellement marécageux. Il est probable que beaucoup d'étangs n'étaient primitivement que des marais ; et pour convertir ainsi ces réservoirs naturels, la main de l'homme n'a eu qu'à élever des chaussées.

D'après les recherches historiques, les premiers étangs remontent au Xe ou au XIe siècle. Leur création paraît

Digitized by Google

coïncider d'abord avec la dépopulation occasionnée successivement par l'invasion des Sarrasins et des Hongrois qui, au Xe siècle, ravagèrent et dépeuplèrent la Bresse et la Dombes; par une famine horrible qui eut lieu en 1030, 1031 et 1032, et par l'émigration en Terre-Sainte pour la première croisade en 1095 ; en second lieu, par les besoins d'alimentation de plusieurs couvents de l'ordre de la Grande-Chartreuse qui s'établirent, à cette époque, en Dombes et en Bresse, et dont la nourriture, on le sait, ne se compose que de végétaux et de poissons.

Il est très probable qu'avant le Xe siècle la Bresse était généralement cultivée et habitée, comme l'attestent les débris de construction gauloise ou romaine que met à découvert de temps en temps, dans le sol même des étangs, le soc de la charrue. Au reste, si ce pays eut été aussi malsain que de nos jours, Gondebaud, l'un des premiers rois des Bourguignons vandales, au sixième siècle, n'aurait pas établi sa résidence dans le château d'Ambérieux d'où sont datées les fameuses lois Gombettes, qui ont régi la Bresse et le Lyonnais jusqu'au règne de Louis-le-Pieux.

Ainsi la nécessité fut la cause première de la création des étangs. Les bras manquant à la culture des terres, on comprend que les habitants de la Bresse dûrent utiliser les réservoirs naturels des eaux pluviales ou en créer d'artificiels, soit pour élever du poisson, soit pour fertiliser leurs terrains et en obtenir des récoltes à peu de frais. C'est ce qui constitue l'*évolage* et l'*assec*, c'est-à-dire, inondation d'une durée limitée, ordinairement de deux ans, pour élever le poisson, puis desséchement et ensemencement la troisième année.

On distingue, en Bresse, deux sortes d'étangs, les étangs blancs et les étangs vaseux ou noirs. Les premiers, profonds, creusés sur un terrain solide, ingrat, peu propice à l'empoissonnage et à la naissance des végétaux, sont les moins malsains et partant les moins estimés. Les étangs noirs, vaseux, auxquels on donne le nom de brouillés, parce que le brome,

Digitized by Google

appelé vulgairement brouille, y croît abondamment, sont gras, limoneux, bourbeux, peu profonds, garnis de végétaux et chargés d'insectes. Ce sont les plus poissonneux, ceux qui, en *assec*, donnent aussi les meilleures récoltes. Mais, quoique les plus productifs et les plus recherchés, ils sont les plus malsains, et, de tous les réservoirs de la Bresse, ceux dont les rivages, en été, fournissent le plus de miasmes. Ainsi, reconnaissons, en passant, que les étangs qui contribuent le plus à l'insalubrité de la Bresse sont ceux qu'on estime le plus comme propriété et qui, assolés, donneraient les meilleures récoltes aux laboureurs.

Un grand argument qu'on fait valoir en faveur des étangs, c'est que leur eau n'est pas corrompue, et que, si elle l'était, on ne pourrait y élever le poisson. C'est un fait qu'on n'a jamais contesté, au contraire il est démontré que le poisson meurt s'il entre dans l'étang de l'eau de mare corrompue. Mais ces faits, bien qu'exacts, n'atténuent en rien ce qu'on a dit de l'insalubrité dont on accuse les étangs. On conçoit bien qu'une masse d'eau pluviale, contenue dans un large réservoir, puisse, quoique stagnante, résister à la décomposition putride, grâce à l'action des vents et à son renouvellement par les pluies. Cependant, les diverses analyses qu'on a faites de l'eau des étangs sont loin de la donner pour pure et dépourvue de principes nuisibles. Mais c'est moins au sein du réservoir que dans la vase de ses bords que réside la corruption. C'est là, en effet, dans cette partie de l'étang que les eaux abandonnent, pendant la sécheresse de l'été, c'est là que se décomposent et se putréfient, sous l'action du soleil, les substances animales et végétales jetées et accumulées sur le rivage par les vents, et qu'il se forme un vaste bourbier d'où s'échappent les émanations délétères.

D'un autre côté, quand les étangs sont mis en *assec*, leur fond garni de cadavres de poissons, d'insectes, de plantes mortes et de divers détritus qui avaient résisté à la décomposition putride, tant qu'ils étaient inondés, desséché et soumis au puissant dissolvant du soleil, subit les lois chimiques de la dé-

Digitized by Google

composition et devient un foyer de putréfaction et de produits miasmatiques. Et c'est là, dans cette fange que le malheureux Bressan est condamné à entrer jusqu'à mi-jambes pour tracer des sillons et confier à ce sol des semences destinées à le purifier en se nourrissant de son impureté. Il faut voir ces pauvres laboureurs au teint blafard, à l'œil abattu, à la marche lente, pour se convaincre qu'ils sont en proie à une influence délétère, qui a effacé en eux les signes de la vigueur et de la santé.

On ne peut donc raisonnablement nier que les marais et les étangs de la Bresse et de la Dombes n'exhalent de dangereux miasmes, surtout pendant les ardeurs de l'été. C'est un temps chaud et humide qui est la température la plus favorable à leur développement et à leur action méphitique. Ce n'est point aux saisons très pluvieuses ou très sèches que les fièvres sévissent le plus dans la Bresse, mais pendant des étés où de petites pluies succèdent souvent à un soleil brûlant. C'est alors que s'opère une rapide corruption, non-seulement dans la vase des marais et des bords des étangs, mais encore dans tous les lieux momentanément inondés, tels que les fossés, les mares, les prairies et les terrains marécageux. Ces petits réservoirs, pour peu qu'ils contiennent des détritus d'animaux ou de végétaux, ou des substances fangeuses, deviennent des accessoires des marais et des étangs, et contribuent puissamment à accroître l'intensité de leur insalubrité.

Pendant une chaleur sèche soutenue, tous ces petits accessoires sont entièrement desséchés et sans effet. Les bords des marais et des étangs, abandonnés des eaux, se dessèchent également très vîte, et la putréfaction y est peu active ou entièrement suspendue. Ce n'est qu'aux premières pluies que cette vase s'humecte, se dissout, entre dans les conditions de corruption et exhale les émanations putrides.

Lorsque les pluies sont abondantes et soutenues, soit dans le cours de l'été, soit après une période de chaleur et de sécheresse, toutes les surfaces vaseuses sont suffisamment inondées pour échapper à la corruption, alors les fièvres sont rares. Cela

Digitized by Google

se passe ainsi, surtout quand les pluies se soutiennent et se succèdent suffisamment jusqu'au mois d'octobre où la chaleur du soleil n'est ni assez intense, ni assez soutenue pour présider à la décomposition putride et à la production des miasmes.

Ce qui précède explique suffisamment pourquoi d'ordinaire, en Bresse comme dans tous les pays d'étangs et de marais, les fièvres ne se montrent guères avant la fin de juillet, et cessent de sévir après le mois de septembre. Les étés pluvieux font exception, car alors elles règnent à dater des premières chaleurs, vers la fin de mai.

Cela répond à l'observation de M. Guerre et résout les questions qu'il a posées en ces termes : « Comment se fait-il, dit-il, « que la Bresse soit exempte de fièvres jusqu'à l'enlèvement « des récoltes, et qu'elles ne survivent pas au mois de sep- « tembre, quelle que soit l'intensité des chaleurs à ces deux « époques ? Comment se fait-il que, dans les étés secs, plus « favorables, ce semble, aux émanations délétères, la fièvre « soit plus rare en Bresse que dans les étés pluvieux qui sem- « bleraient plus propres à absorber, diviser ou retenir les « exhalaisons ? Il ne m'appartient point, ajoute-t-il, d'expli- « quer ces faits ; mais ne viendraient-ils pas un peu en atté- « nuation des reproches qu'on fait aux rivages des étangs. »(1).

L'explication de ces faits étant physiquement établie et appuyée sur l'étude des phénomènes de la nature, on n'en peut tirer aucune conclusion en atténuation des reproches qu'on fait à bon droit aux rivages des étangs. Ces observations s'appliquent également aux autres contrées de marais et d'étangs qui, comme celles du Forez, de la Sologne et de la Brenne, sont à peu près sous la même latitude. — La peste, dans la Basse-Egypte où elle est endémique, cesse ses ravages pendant la crue du Nil qui a lieu périodiquement du mois de juin au mois d'octobre, et qui dépend des pluies continuelles qui tombent en Ethiopie où il a sa source, depuis avril jusqu'à la

(1) Mémoire déjà cité.

Digitized by Google

mi-septembre. Durant cette période, le Nil inonde les lacs, les étangs, les canaux, les rivières et tous les terrains marécageux; il renouvelle aussi les eaux bourbeuses des citernes et tous les éléments d'insalubrité disparaissent par la submersion abondante des dépôts vaseux. Ce n'est que lorsque les eaux du Nil se retirent, que les surfaces limoneuses, mises à découvert et soumises à la chaleur des tropiques, deviennent de nouveaux foyers d'infection, et que la peste recommence ses ravages. Il en est de même de la fièvre jaune, aux Antilles et à la Véra-Cruz, qui cesse de sévir durant tout le temps des pluies d'été, qui tombent périodiquement entre les tropiques. Dans ces contrées, comme en France, les foyers putrides ont d'autant plus d'action que l'air est chaud et humide.

La comparaison que M. Guerre cherche à établir, sous le rapport des émanations délétères, entre la Basse-Bresse et les localités situées sur les bords des lacs et des rivières n'est pas du tout admissible. A la vérité, les rivages des lacs et des rivières sont souvent desséchés en été, mais ils sont loin d'être fangeux comme ceux des marais et des étangs. D'ailleurs, il y a des courants d'air qui entraînent les miasmes qui pourraient en émaner; puis ce n'est qu'une étroite lisière qui touche à un pays sain. Tandis qu'en Bresse, l'insalubrité naît de tous côtés sur un vaste rayon. Néanmoins, les bords des rivières et des lacs sont loin de ne mériter aucun reproche sous le rapport de la salubrité : on y observe assez souvent des fièvres intermittentes, surtout dans les endroits où la rive touche à une vallée dans laquelle s'engagent les exhalaisons miasmatiques.

Ainsi, je conclus contrairement à l'opinion de M. Guerre, que la Bresse est essentiellement insalubre, et qu'elle doit son insalubrité autant et plus à ses marais et à ses étangs qu'à sa position topographique.

L'insalubrité de la Bresse n'est pas limitée seulement à ses malheureux habitants. C'est un foyer d'où s'échappent des miasmes qui, transportés par les vents dans des localités plus ou moins éloignées et quelquefois très saines, mais le plus

Digitized by Google

souvent sur les ados des montagnes les plus rapprochées, font éclore des fièvres avec des caractères bien plus graves encore que chez les Bressans où les réactions vitales sont et moins fortes et moins compromettantes. C'est ce qu'on a observé pour le littoral de la Saône jusqu'à Trévoux. Parmi les localités voisines qui appartiennent à l'autre rive, il en est de très élevées et de très saines, telles que Lucenay, Morancey, Chazay-d'Azergue, Limonet et Poleymieux où j'ai vu régner, à diverses reprises, des épidémies de fièvres de mauvais caractère, dont le développement ne peut être attribué qu'aux émanations, enlevées par les vents au plateau de la Basse-Bresse. Je crois que c'est aussi aux miasmes des marais et des étangs du Forez, qu'il faut attribuer la fièvre typhoïde qui a sévi cet automne dans le collége de Verrières, situé dans les montagnes qui avoisinent Montbrison à l'ouest de la plaine marécageuse du Forez.

En outre, la Bresse fournit des masses de brouillards qui s'étendent au loin et renferment sans doute des éléments de putridité. Qui sait si, apportées par les vents, les émanations de la Bresse n'entrent pas pour quelque chose dans le développement des fièvres graves qu'on observe si souvent à Lyon? La peste ne s'étend-elle pas au loin de la Basse-Egypte où elle est endémique pour porter ses ravages dans différentes villes d'Asie et même en Europe, dans celles qui bordent la Méditérannée? La fièvre jaune ne sort-elle pas de ses foyers, des Antilles et de la Véra-Cruz, pour aller ravager des contrées éloignées? Enfin le choléra-morbus, de récente et triste mémoire, n'a-t-il pas quitté les bords du Gange, son berceau naturel, pour répandre la mort et la désolation tout autour du globe?

Les pays de marais et d'étangs sont donc les foyers primitifs de la plupart des maladies épidémiques qui déciment les hommes dans les diverses régions de la terre, et aussi des épizooties qui ravagent les bestiaux. L'intensité de ces foyers est d'autant plus grande et dangereuse qu'ils sont sous des latitudes

Digitized by Google

plus chaudes ; et il est probable que si les plaines de la Bresse, du Forez et de la Sologne subissaient le soleil des tropiques, on y verrait naître des épidémies autrement plus actives et plus meurtrières que celles qu'on y observe. Je ferai remarquer, à cet égard, que les étés chauds qui se sont succédés en France depuis 1830, ont rendu plus fréquentes dans beaucoup de localités les épidémies de variole, de dyssenterie et de fièvre typhoïde, dernière maladie que je considère comme un diminutif de la peste. En effet, soit dit en passant, j'ai été à même d'observer, comme bien d'autres sans doute, dans une foule de cas de fièvre typhoïde, des symptômes qui appartiennent au typhus pestilentiel, à la fièvre jaune et même au choléra asiatique.

L'insalubrité de la Bresse, une fois démontrée, il ne reste que la question d'assainissement, grande question, question toute de vie pour les habitants de la Dombes et de la Bresse, et qui a trait à la santé, à la force et à la longévité des hommes, à la prospérité du sol, à l'amélioration des races d'animaux, à l'augmentation et à la variété des produits agricoles, et à la fortune des pays voisins par le commerce d'échange. A cet égard, aucune localité ne peut y être plus intéressée que Lyon, cette vaste ville manufacturière, où les denrées de première nécessité, telles que la viande, le beurre, les œufs, la volaille, sont à des prix si élevés, alors qu'on pourrait les trouver en plus grande abondance et à meilleure marché dans la Bresse régénérée, riche et bien peuplée.

L'assainissement de la Basse-Bresse ne peut s'opérer que par la suppression de ses marais et de ses étangs. C'est l'opinion de tous ceux qui, comme MM. Digoin, Journel, Greppo, Baudin, etc., ont étudié cette importante matière. La sollicitude, la persévérance et le talent que ces messieurs ont apportés dans leurs recherches et dans leurs expériences, méritent les plus grands éloges. Mais tous les nobles efforts pour arriver à ce but ont été arrêtés par des obstacles jusqu'à présent insurmontables, tels que les droits acquis, l'insuffisance

Digitized by Google

des lois, l'impossibilité dans laquelle se trouvent la plupart des propriétaires d'étangs de faire les avances nécessitées par le changement de culture et la création de métairies, le manque de bras, les préjugés, la routine des cultivateurs, les erreurs des gens d'esprit, et la force d'inertie qu'opposent à toute grande mesure d'intérêt public les partisans du *statu quo*.

Il y a, en Bresse, pour la plupart des étangs deux sortes de propriétaires : les uns possèdent l'évolage, les autres le terrage dit l'*assec*, c'est-à dire que les premiers jouissent du droit d'inonder pendant deux ans pour la récolte du poisson, et les seconds, de celui de cultiver, la troisième année, le sol de l'étang. Il paraît que le droit primitif d'évolage est le fait d'une concession du propriétaire du sol pour avoir, tous les trois ans, son terrain fumé par les dépôts vaseux des eaux stagnantes, et obtenir une abondante récolte de grains à peu de frais; car la création et l'entretien des digues, chaussées, pies, etc., sont à la charge du propriétaire de l'évolage. On comprend que le manque de bras et la disette des moyens de culture aient porté les grands propriétaires de la Bresse à recourir à cet expédient, pour retirer quelque chose de leurs terres, la proximité de Lyon et la communication de cette ville avec la Bresse par le Rhône et la Saône, rendant faciles le transport et la vente du poisson. On comprend aussi que cet exemple ait été suivi pour tous les terrains susceptibles d'être transformés en étangs.

Par le fait de la multiplicité des étangs, les eaux passent forcément des uns aux autres, selon qu'ils sont en *assec* ou en évolage, d'après des lois ou des coutumes établies à ce sujet. De sorte qu'il y a un enchaînement d'intérêts qui demande l'appréciation d'hommes sages et éclairés en cette matiére, pour régler les droits de chacun.

Quant aux lois sur lesquelles on pourrait se fonder pour la suppression des étangs, nous n'avons que celle de septembre, 1792, qui ordonne la suppression de tous les étangs reconnus insalubres, d'après les avis et procès-verbaux des gens de l'art. Elle n'a pas été abrogée.

Digitized by Google

La loi du 16 septembre 1807, concerne le dessèchement des marais.

Le décret du 15 octobre 1810, relatif aux ateliers et établissements à odeurs insalubres, est peu applicable aux étangs.

Des discussions savantes et consciencieuses qui se sont élevées au sujet de ces lois et à l'égard aussi des droits distincts d'évolage, d'*assec* et d'inondation d'étang supérieur à étang inférieur, dans le sein de la société d'agriculture de Trévoux, entre trois jurisconsultes très distingués, MM. Journel, Guerre et Digoin, et qui se trouvent dans les bulletins de cette société, ressort l'insuffisance des lois existantes sur cette matière, bien que, néanmoins à la rigueur, celle de 1792, mise à exécution, comme le pense M. Digoin, puisse suffire pour atteindre le but. Mais je crois que, dans la situation actuelle, une législation nouvelle est indispensable non-seulement pour ordonner l'assainissement par la suppression des marais et des étangs, mais aussi pour en régler l'exécution et obtenir le résultat si vivement désiré, en conciliant, autant que possible, les nombreux et divers intérêts privés avec l'intérêt général.

Pour arriver à l'assainissement de la Bresse et de la Dombes, il ne faut pas compter sur le temps ni sur l'expérience, et sur l'entraînement de quelques communes de la lisière du plateau, qui doivent l'accroissement de leur population et leur prospérité à la suppression volontaire de leurs étangs. « Le temps, a « dit M. Digoin, a partout, depuis un demi-siècle, développé « des prodiges de prospérité ; il n'a rien fait pour la Dombes. » Je suis entièrement de son avis. La Bresse, abandonnée à elle-même, restera dans le *statu quo* malgré les efforts et les sacrifices de quelques sages esprits de la contrée. D'abord, il lui manque les éléments essentiels, la salubrité et des bras; en second lieu, la plupart des possesseurs d'étangs, même ceux qui souffrent le plus de leur insalubrité, préfèrent le revenu positif actuel de leur propriété à un revenu sans doute plus considérable, mais acheté par quelque sacrifice ; enfin, l'homme est naturellement paresseux, surtout le Bressan qui manque de

Digitized by Google

vie et de force, et qui a besoin d'être contraint pour changer sa manière d'être et exécuter de grands travaux. Ajoutons à cela que les ressources du plus grand nombre des propriétaires d'étangs sont insuffisantes pour subvenir aux frais que nécessitent de nouvelles cultures.

Ainsi, l'assainissement de la Bresse ne peut être l'œuvre des particuliers, elle doit être celle de l'association. Cette grande ressource des temps modernes qu'on a appliquée à toutes les industries avec une sorte de fureur, aux chemins de fer, aux canaux, aux ponts, aux mines de houille, aux exploitations de tous genres, est, à mes yeux, le seul moyen efficace pour obtenir la régénération du plateau de la Bresse et de la Dombes. Il faudrait que, sous les auspices d'hommes éclairés et hauts placés, une société d'actionnaires en commandite, s'organisât pour le dessèchement des marais et des étangs de la Bresse. Assurée d'un capital immense, la compagnie, en son nom et au nom des intérêts de la contrée, solliciterait du gouvernement une loi qui, tout en l'approuvant, ordonnerait :

1° Que, dans un délai fixé, dans un délai de douze ans, tout au moins, on supprimât tous les marais de la Bresse et de la Dombes ;

2° Tous les étangs, à l'exception de ceux qui, éloignés les uns des autres, et étant profonds, peu vaseux, peu insalubres, seraient conservés comme réservoirs, comme lacs pour fournir de l'eau à la contrée dans les temps de sécheresse.

Cette même loi fixerait le prix de la propriété des étangs, d'après un jury d'équité, nommé à cet effet, qui opérerait les évaluations sur la base du revenu actuel, soit de l'évolage, soit de l'*assec*.

L'évaluation arrêtée, les propriétaires seraient tenus de dessécher dans un délai fixé ou d'abandonner leurs étangs à la compagnie au prix d'évaluation.

Une société d'actionnaires ne recule pas devant les difficultés, surtout quand, pour les surmonter, il ne faut que de l'argent, et que le résultat qu'elle se propose n'est pas probléma-

Digitized by Google

tique. Si les premières ressources ne suffisent pas, elle fait un appel de fonds, et elle arrive à son but.

Le dessèchement des étangs se ferait avec la plus grande facilité, car il ne s'agirait que d'enlever les bondes et de couper les chaussées; les eaux ont un écoulement naturel sur le versant de la Saône ou sur celui du Rhône. Ce premier résultat obtenu, on créerait des corps de ferme autant que possible dans les endroits les plus salubres, et de manière qu'ils soient placés au centre des ténements qui devraient leur appartenir.

Les fermes, pourvus du matériel nécessaire, c'est-à-dire d'instruments aratoires, de bestiaux, de pailles, de fourrage, on y appellerait des cultivateurs des contrées voisines. Ces colons seraient assujettis aux meilleures méthodes de culture, applicables à la nature du sol, d'après les expériences des cultivateurs expérimentés de la contrée, et sous la direction et la surveillance d'un comité agricole que créerait le département.

La compagnie serait aussi assujettie au dessèchement des marais qui, convertis en terre, deviendraient sa propriété, à titre d'indemnité, s'ils appartenaient aux communes. Dans le cas contraire, ils seraient achetés aux particuliers, d'après une évaluation aussi modique que possible, s'ils se refusaient à en effectuer eux-mêmes le dessèchement. Car les marais desséchés sont, en général, loin d'avoir la valeur du terrage des étangs. On convertirait en étangs blancs, en leur donnant autant de profondeur que possible par la création de hautes chaussées ceux, qui par leur position topographique, seraient difficiles à dessécher.

Le gouvernement dont la sollicitude ne saurait être étrangère à cette grande œuvre, l'encouragerait de tout son pouvoir:

1° En maintenant, durant au moins vingt ans, la base de l'impôt du pays d'étangs et de marais;

2° En exemptant du service militaire, pendant un nombre d'années déterminé, d'après le vœu de MM. Digoin et Journel,

Digitized by Google

les fils de laboureurs qui viendraient s'établir en Bresse et qui y seraient depuis un temps fixé.

3° En levant tout impôt sur les vins qui seraient importés dans les communes les plus pauvres de la Basse-Bresse pour la consommation de ses habitants ; car, il faut le dire, l'usage modéré du vin contribuerait beaucoup à la santé et à la force des laboureurs. Ce dernier privilége ne serait que momentané, parce que je ne doute pas qu'on ne parvint à cultiver avec succès la vigne en Bresse et en Dombes, du moins pour la consommation du pays. Il serait aussi à désirer qu'on put diminuer l'impôt sur le sel, si ce n'est pour toute la France, du moins pour la Bresse ; l'usage de cette substance étendu aux bestiaux en favoriserait la prospérité.

Si, à cause de nos nouvelles mœurs, le gouvernement se refusait d'accorder ces priviléges à des colons qui viendraient peupler la Bresse, alors, le département, plus immédiatement intéressé au succès de l'entreprise, serait autorisé à voter des fonds pour le remplacement des fils de laboureurs et pour faciliter l'introduction des vins et du sel en Bresse, et en mettre le prix à la portée du consommateur.

En suivant cette marche, on obtiendrait bientôt le résultat le plus important, celui duquel dépendent tous les autres, la disparition des marais et des étangs, la destruction de l'élément essentiel de l'insalubrité de la Bresse et de la Dombes.

La culture des terres qui suivrait immédiatement le dessèchement, préviendrait les nouveaux foyers d'insalubrité qui ne manqueraient pas de naître sur le sol desséché des étangs, s'il restait sans culture.

Les habitants de la Bresse respireraient un air infiniment moins humide et dépourvu de miasmes ; conséquemment délivrés du fléau des fièvres, ils reprendraient de la vie et de la force. Les étrangers, qui y viendraient avec des bras vigoureux, y conserveraient leur santé, et du mélange de leur sang avec celui des naturels du pays, naîtrait une génération qui

Digitized by Google

effacerait totalement cette race étiolée qui, dans la Basse-Bresse, se montre à l'œil étonné de l'observateur.

A côté de l'homme, se régénéreraient les espèces d'animaux destinés à partager ses travaux et à l'alimenter de sa chair ou de ses produits, grâces à la pureté de l'air, à l'abondance du fourrage et des racines.

La stabulation d'un nombreux bétail, aussi permanente que possible, par la culture des produits destinés à son entretien, deviendrait la base de la prospérité agricole par l'abondance des engrais.

Les propriétés prendraient une étonnante valeur, et les nombreux actionnaires qui auraient fait de grandes avances, réaliseraient au bout de peu d'années, de larges bénéfices par la plus-value des étangs mis en bonne culture et divisés en petites fermes.

Je ne doute pas qu'une entreprise de ce genre ne trouve dans le Lyonnais d'ardents partisans et de nombreux capitalistes disposés à s'entendre pour en préparer les bases.

Cet exemple serait bientôt suivi pour le Forez, la Sologne et les autres pays marécageux, sous les auspices de la même loi. Alors la France se verrait délivrée de ces foyers d'émanations putrides, qui appauvrissent et abrègent la vie des nombreuses populations qui en subissent l'influence, soit dans les lieux mêmes où ils se produisent, soit dans les localités où l'air les transporte. D'un autre côté, la richesse de ses produits agricoles s'accroîtrait beaucoup, et la récolte du blé qui, en France, est bien peu au dessus des besoins de la consommation, en recevrait une augmentation qui nous mettrait à l'abri des inquiétudes de disette que, dans l'état actuel, avec l'accroissement progressif de la population, pourrait faire naître une mauvaise année.

C. B. Chardon, D. M.

Pendant que M. Chardon écrivait ces pages sur l'insalubrité des étangs de la Dombes, il nous arrivait, à l'encontre de ses

Digitized by Google

opinions, un sage opuscule de M. Nolhac (1), et une brochure de M. Ponchon (2). Ces deux pièces de plus au procès méritent d'être étudiées et ne manquent pas de bonnes raisons, quoique, suivant nous, la vérité absolue ne soit pas de leur côté. Il faut bien dire aussi que les *novateurs*, comme les appelle M. Ponchon, n'y vont pas de main-morte, et bouleversent, améliorent tout à leur aise un pays qui, par la nature du sol et par celle des habitudes, nous semble un peu rebelle aux théories que l'on met en avant. Est-il possible, est-il si aisé d'en finir brusquement avec le passé? Peut-on obtenir d'un jour à l'autre les brillants résultats qu'on se promet? Nous ne le pensons pas. Mais faut-il, parce qu'il y a là une grande cause de lucre matériel, laisser subsister tout entier un état de chose qui exerce une si fâcheuse influence sur la vie physique et morale des populations de la Dombes? pas davantage.

Quelque parti que l'on prenne dans cette importante discussion, il est utile certainement que des hommes qui peuvent parler, non pas en simples théoriciens, mais en praticiens exercés, viennent apporter le fruit de leurs lumières et de leur expérience. MM. Nolhac et Ponchon, tous deux propriétaires dans la Dombes, pourraient se présenter comme tels; ils ont sûrement droit d'être écoutés.

(1) *Observations sur quelques mémoires lus à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Trévoux, relativement aux étangs de la Dombes, et sur la raison de l'existence de ces étangs;* Lyon, L. Perrin, in-8°.

(2) *De la Dombes agricole, des ses étangs, et des novateurs*; Lyon, Pélagaud et Lesne, in-8°.

Digitized by Google

Appréciations littéraires.

II.

EDGAR QUINET.

ALLEMAGNE ET ITALIE

AHASVÉRUS, NAPOLÉON, PROMÉTHÉE.

L'auteur d'*Allemagne et Italie* possède au plus haut degré tout ce qu'il faut pour nous introduire avec fruit dans le sanctuaire poétique des peuples. Il porte, dans ses études sur les œuvres de la poésie, ce large sentiment de l'harmonie et de l'unité qui domine ses pensées sur la nature et sur l'histoire. Une vive intelligence des physionomies locales s'allie dans son talent à l'esprit de généralisation ; s'il pose comme un principe l'union de toutes les littératures modernes dans un vaste système, ce n'est point en abolissant le caractère de chacune,

Digitized by Google

mais en indiquant sa véritable place et son rôle dans l'ensemble. C'est par là que la critique de nos jours s'élève au dessus de la vieille critique. Les deux siècles derniers comprirent mal l'unité des littératures qui fut néanmoins leur constante préoccupation. Ils ne s'en formèrent l'idée qu'à l'aide du retranchement et de l'exclusion ; ils rejettaient toutes les œuvres qui dépassaient le niveau consacré ; celles qui étaient admises, ils les rangeaient arbitrairement, côte à côte, sans tenir compte de leurs diversités natives ; ils en mutilaient l'esprit pour les faire rentrer dans un moule préconçu. Nul ne songeait alors que chaque pensée, que chaque forme est fille de son temps et de son lieu. On jugeait l'Iliade, l'Enéide, la Jérusalem, le Cid, Athalie, comme des productions contemporaines les unes des autres. Dans les intelligences de cette époque, la grande figure du poète antique se montrait sous les proportions de l'homme de lettres ; le vieil Homère quoiqu'il garda sa lyre par métaphore, fut sans nul doute, pour les disciples de Boileau, un rimeur studieux, resté pauvre parce qu'il n'avait pas obtenu de pension sur la cassette d'un *grand roi*.

La philosophie de M. Quinet a le sens de l'histoire, elle assigne à chaque œuvre sa place naturelle sur le globe et dans l'humanité; ce mérite la rend surtout précieuse dans un pays comme le nôtre où l'antiquité a été si défigurée par les imitateurs, et les littératures étrangères si tardivement étudiées et si mal comprises. Il y a peu d'années que le génie français est descendu, pour la première fois, dans les mines fécondes de l'Allemagne, et, depuis le livre de Mme de Staël, nous avions bien des progrès à faire dans la connaissance de ce monde germanique, terre luxuriante justement appelée l'Inde européenne. M. Quinet nous paraît spécialement propre à faire comprendre l'Allemagne par la France, comme aussi à rectifier bien des idées fausses que nourrissent sur notre compte nos voisins d'Outre-Rhin. On ne peut s'empêcher de reconnaître à l'auteur d'*Ahasvérus* une certaine parenté avec l'esprit

Digitized by Google

allemand. Chez lui, et chez les Germains, même tendance à voir dans tout phénomène une des mille manifestations de l'infini, à considérer chaque fait comme l'enveloppe transparente d'une idée, à étudier enfin la nature comme un vaste symbolisme du monde moral, et à produire la pensée sous la forme du symbole. Ajoutez à cela certain cosmopolitisme intellectuel qui élargit et qui féconde tous les points de vue. L'abus de ces facultés engendre chez les Allemands cette obscurité qui nous rebute, et ce développement désordonné de la fantaisie sous lequel nous cherchons en vain la réalité; mais il y a dans le talent de M. Quinet assez de notre rectitude française pour se préserver du danger d'abolir le fait au profit de l'idée, d'arriver au pur idéalisme par la recherche et l'amour du symbole, à l'universelle indifférence par le cosmopolitisme, et par le panthéisme à la destruction de la personnalité. Nous indiquerons, dès à présent, pour preuves les pages où sont discutés les systèmes de Wolf, de Nieburh et du docteur Strauss.

Ce qui a le plus vivement frappé M. Quinet dans son étude de l'Allemagne, c'est d'abord le mouvement intellectuel qui la pousse hors de la contemplation et de l'idéalisme vers le monde de l'action matérielle, puis la tendance du grand corps germanique à reconstituer son unité brisée par la réforme. Tout concourt aujourd'hui à ce rapprochement de toutes les parties de l'Allemagne, le commerce comme la religion, la liberté comme le despotisme. Dès que l'œuvre de la réforme fut achevée, cette réaction organique se manifesta; elle s'est continuée depuis à travers bien des fortunes diverses. La vie littéraire et philosophique remplaça d'abord la religion comme principe d'unité. Le besoin de résister à Napoléon et la haine de la France rallièrent ensuite les populations allemandes, et, de nos jours, leur soif nouvelle de l'action les pousse du côté de la Prusse qui s'est mise à la tête des réformes matérielles et tend à absorber le protectorat de tout le reste des nations germaniques.

Digitized by Google

C'est au contact de la France et à l'invasion que l'Allemagne doit ce goût de l'action, nouveau chez elle ; le cosmopolitisme et la rêverie s'évanouirent à l'aspect de nos grandes batailles. Goëthe fut la plus haute mais la dernière expression de cet art abstrait qui satisfaisait l'Allemagne isolée dans son repos au milieu de l'Europe. La littérature qui jusqu'alors ne recevait aucun reflet de la société politique devint moins idéaliste, moins panthéiste, elle se fit nationale et se retrempa dans les sources du moyen âge.

Goerres, persuadé qu'un principe religieux pouvait seul réunir les Allemands, essaya de refaire leur unité et de les pousser dans le mouvement de l'histoire à l'aide d'un catholicisme renouvelé ; il conçut une Bible nouvelle formée des traditions de tous les temps et de tous les lieux, et essaya de construire un panthéisme orthodoxe dont la papauté révolutionnaire serait l'apanage de l'Allemagne. Mais le doute était au cœur de la nation ; Goëthe lui avait révélé le fatal secret longtemps caché. En vain l'école des Schlegel déguisa le mal en favorisant la réaction religieuse qui marchait à l'aide du mouvement national, en vain « les poètes entrèrent au cloître avec Werner, « se convertirent avec Stolberg, F. Schlegel, et Muller. » La foi était mourante. Boader et Goerres se consumèrent sans fruit à ranimer le catholicisme.

L'idéalisme est arrivé en Allemagne au même résultat religieux que chez nous l'école de Voltaire ; la méthode qui avait ruiné Tite-Live et Homère vient d'y être appliquée à l'Evangile par le docteur Strauss ; la chûte du spiritualisme est le grand fait qui s'y accomplit aujourd'hui. Le panthéisme est partout chez les Allemands. Ils ont « faim et soif du réel. » L'association de la jeune Allemagne n'a guères d'autre dogme que celui de le réhabilitation de la matière préchée en France par les disciples de Saint-Simon ; mais en même temps que l'Allemagne se fait plus sensuelle, les codes d'austérité s'y multiplient et mille sectes nouvelles naissent de la décomposition des anciennes croyances.

Digitized by Google

Ainsi le génie de la vieille Allemagne se meurt pour faire place à un génie nouveau, et, en même temps, expire tout un monde de poésie et d'amour sur lequel le poète jette un regret douloureux. Mais l'aspect de cette stérilité de la poésie chez nos voisins lui inspire une éloquente réponse aux accusations de la presse étrangère contre la littérature actuelle de la France. Nous ne pouvons nous défendre de reproduire les grandes idées qui terminent ce passage.

« Si l'on voulait faire le procès aux fantômes des poètes, il faudrait au moins que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux ; or, quelle loi, quelle société, quelle église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre ! Qui a aujourd'hui la prétention de vivre sérieusement et autrement qu'en rêve ? qui se figure, par exemple, que nos lois sont des lois ? que nos rois sont des rois, et ne voit pas que ce sont des fantômes qui n'ont que le visage ?.....

« Ne dites donc pas que la poésie finit, dites plutôt qu'elle seule reste vivante. Rien n'existe aujourd'hui que ce qui est dans les cœurs, il n'est pas une tradition, pas une autorité, pas une lettre écrite qui ne tombe en cendres si vous la touchez. Dans cette instabilité du réel l'idée seule subsiste. Elle seule garde sa couronne éternelle sur sa tête, et il n'y a ni peuple ni roi qui la lui puisse ôter. Nous vivons, non pas dans la pensée de ce qui est, mais dans la pensée de ce qui doit être et de ce qui sera demain. Ombres que nous sommes, nous sommes nous-mêmes un poème et nous ne le voyons pas.

« L'idéal de chaque peuple se dissipe mais un génie cosmopolite se met à sa place, et la poétique du monde se forme, la mission du poète est d'être le médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus exclusivement à aucune ; dans l'interrègne des pouvoirs politiques lui seul redevient souverain. Il est déjà le législateur de la grande fédération européenne qui n'est pas encore. »

Digitized by Google

L'Allemagne nous semble appréciée dans l'ouvrage de M. Quinet d'une façon plus saisissante et plus vraie que dans aucune des nombreuses études qu'on a publiées sur ce pays dans nos dernières années ; ni les faciles esquisses de M. Saint-Marc Girardin, ni les déclamations éloquentes de l'auteur d'*Au delà du Rhin*, ni l'étincelante causticité d'Henri Heine ne peignent d'une manière aussi animée, aussi complète et en même temps aussi précise le double travail qu'exécute aujourd'hui la patrie de Luther.

Après l'Allemagne, le poète a observé l'Italie ; après le mouvement de la vie, l'immobilité de la tombe. Il n'est plus, en effet, au delà des Alpes, ni de puissance politique, ni de fermentation intellectuelle dont l'Europe en travail subisse ou attende l'influence ; l'Italie est morte pour l'action, et sa pensée dort d'un lourd sommeil. Peut-être cache-t-elle des germes puissants cette glorieuse terre qui a déjà tant fait pour l'humanité; mais quelque éclat que lui réserve l'avenir, le présent y est si sombre et si vide que l'ame ne s'y alimente que des débris du passé.

O terre du passé, que faire en tes collines ?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort
On se retourne en vain vers les vivants, tout dort ! (1)

C'est donc aux sublimes vestiges des temps écoulés, à la splendeur de cette nature éternellement belle que le voyageur a demandé ses inspirations. Il n'a que des larmes à donner à cette Italie de nos jours, où l'esclavage a étouffé le génie et presque la vertu, mais il a aussi d'éloquentes malédictions à jeter à ses bourreaux.

Dans cette contrée qui n'a plus ni philosophes, ni poètes capables de reporter la pensée à Vico et à Dante, ce qu'il y a de plus vivant ce sont les vieux chefs-d'œuvre des arts de la forme, c'est la peinture, c'est l'architecture que le poète interroge en

(1) Lamartine. (Dernier chant du pélerinage de Child-Hérold).

Digitized by Google

Italie comme il avait interrogé en Allemagne la philosophie et la politique. Alors se développe sous une autre face cette puissance d'analogie qui lui révèle les rapports intimes des productions de l'art avec les œuvres de la nature et les faits de l'histoire; il nous explique la filiation des monuments et des idées, et nous montre le génie des peuples et l'esprit des institutions éclatant sur la physionomie des villes. Voici un passage sur Rome dans lequel les deux plus grands artistes de l'Italie, Raphaël et Michel-Ange, sont appréciés d'une manière aussi neuve qu'élevée.

« Mais ce qui a achevé de donner à Rome son caractère, ce qui fait qu'elle est elle-même l'emblême du catholicisme, le voici : au dessus des ruines, des basiliques, des mosaïques, au dessus de l'antiquité et du moyen-âge la coupole de Saint-Pierre s'élève comme la domination visible de la papauté!... Rome avec tous ses siècles ne fait pour ainsi dire qu'un seul monument dont l'unité est analogue à celle du catholicisme ; ses fondements sont cachés dans les catacombes des martyrs ; sa tête est chargée de la coupole de la cité nouvelle. Si le dôme de Saint-Pierre manquait à Rome, elle serait toujours la ville des tombeaux par excellence mais, elle ne serait plus l'emblême visible de l'Eglise triomphante ; il lui manquerait sa tiare.

« . . . . . Pour achever cette Rome catholique, les deux artistes de la papauté, Michel-Ange et Raphaël, se sont partagés le double génie de l'église : le premier a reçu l'inspiration de la Bible, le second celle de l'Evangile ; ainsi l'Ancien et le Nouveau Testament de l'art ont reçu à la fois leurs deux révélateurs.

« L'école de Venise répondait au génie d'une aristocratie sensuelle, celle de Florence aux traditions d'une démocratie chevaleresque et lettrée ; l'école de Rome représente l'institution souveraine par excellence, la papauté ; ces peintres ascétiques du moyen-âge étaient dans un rapport naturel avec l'architecture ascétique qu'ils décoraient de leurs fresques, avec l'église de saint Francois d'Assises et le cimetière des Pi-

Digitized by Google

sans ; les Florentins avec leurs églises patronales et le baptistère de la commune. Fœsole avec les cellules des cloîtres, Titien avec le palais des doges, Raphaël et Michel-Ange intronisèrent l'art sur le Saint-Siége ; leur génie pouvait éclater partout, leur vraie place était au Vatican.

« Si l'on veut voir d'un coup-d'œil l'œuvre épique de la tradition chrétienne, il suffit de regarder les fresques de Raphaël. Les transformations continues de l'art y sont d'autant plus sensibles qu'une partie du vieux génie liturgique palpite encore, et revit dans ces formes nouvelles. Cet idéal s'est développé dans l'art de la même manière que le dogme dans l'église. Ce n'est point en un jour que l'église, cette madone des tombeaux, a revêtu les pompes et la gloire de la papauté ; elle a passé par le martyre avant de s'éveiller aux joies du siècle de Léon X, elle a chanté dans le sépulcre du moyen-âge les litanies de mort. De même, la peinture de Raphaël n'est pas l'œuvre d'un seul homme, on pourrait l'appeler une peinture épique, parce qu'elle a résumé tout ce qui l'a précédé, tellement liée à la tradition, qu'elle semble souvent indépendante du choix et de la volonté de l'artiste. Elle aussi a langui dans les sépulcres des cénobites. Elle s'est dérobée au monde payen, avec les formes bysantines, au fond des catacombes ; elle a vécu dans les cellules du IXe siècle, et dans le Campo Santo des Pisans. Voilà pourquoi, dans son triomphe, elle garde quelque chose de son martyre. Sous la beauté épanouie au soleil de la renaissance, vous reconnaissez les traces de l'ascétisme et de la douleur du moyen-âge. Raphaël représente la tradition de l'église. Il y a en lui du Perrugin, du Massacio et du frère Angélique.

« Tout autre est Michel-Ange. Il n'a ni maître ni passé ; si on découvre en lui une parenté véritable avec Dante et les sculpteurs Pisans, s'il tient de l'apreté des discordes civiles, de la véhémence de Savanarole, de l'esprit tumultueux des Guelfes et des Gibelins, il a par dessus tout l'esprit d'infaillibilité qui ne doit rien qu'à lui-même. Il fait, il accroit la tra-

Digitized by Google

dition ; il ne la reçoit pas. Il gouverne, il règne de la même manière que le pape. Il est le fils aîné du Dieu de l'art. Dans son platonisme biblique il entrevoit des idées des formes que lui seul a aperçues, il les impose au monde et ce monde s'y soumet. Ses œuvres sont des décrets, son Dieu est le Dieu de l'excommunication, sa madone est celle de la vengeance, son ciel menace. Des images portent son Jehovah aux quatre vents. Dans la chapelle sixtine ses prophètes écrivent sur leurs livres d'or la bulle d'interdiction des empires futurs. Ses sibylles de Cumes et d'Ephèse sont émues par avance des anathèmes du moyen-âge. Il y a en lui du Grégoire VII comme il y a du Léon X dans Raphaël. »

La troisième partie de l'ouvrage de M. Quinet est formé d'une réunion d'études consacrée aux diverses épopées. L'histoire de la poésie jusqu'à nos jours est dessinée à grands traits dans ces morceaux admirablement complétés par celui qui sert d'introduction. Nulle part on n'a présenté en si peu de pages un aussi large tableau de la littérature. Le caractère saillant de chaque poésie nationale y est mis en relief de manière à se faire reconnaître dès l'abord, et un même souffle philosophique anime l'ensemble du cadre. Un mérite non moins grand, commun à tous ces articles, c'est que les questions littéraires qui s'y trouvent naturellement soulevées sont toutes exposées et discutées du point de vue contemporain, et de façon à jeter un jour fertile sur les grands problèmes d'art qui s'agitent maintenant en France.

L'abolition des trois premiers siècles de l'histoire de Rome tentée par Nieburh au profit du mythe et du chant populaire est fortement combattue par M. Quinet. Son système le conduit à développer des idées profondes sur la nature de la poésie romaine. Il n'y eut point à Rome de poèmes héroïques originaux ; l'épopée primitive est fille d'une oisiveté poétique dont la plèbe romaine, esclave dans l'enceinte du Pomœrium ne reçut jamais les fécondes inspirations. Aussi Rome manque-t-elle d'une poésie nationale ? elle prit à la Grèce ses poètes

Digitized by Google

avec ses dieux ; l'art ne fut pour elle qu'un amusement arbitraire et l'artiste une histrion. L'épopée héroïque de la cité latine, c'est la loi des douze tables ; son poème réfléchi, c'est le code Justinien. Le seul legs intellectuel vraiment romain que nous ait laissé ce peuple, c'est le travail de ces jurisconsultes.

Quiconque a le sens de la vraie poésie est frappé de cette différence de la muse latine à la muse grecque. Aux pieds de ces deux figures qui, vues de loin, ont le même extérieur mais dont l'essence intime est si diverse, on éprouve la même impression qu'en face d'une belle statue de marbre ionique et de sa copie modelée dans le gypse ou l'argile ; les proportions sont les mêmes, la blancheur est pareille, les courbes ont une égale harmonie, mais cette franchise et cette précision des traits, ce quelque chose de transparent et de solide en qui la vie éclate, cette teinte légèrement dorée répandue sur la déesse, comme une auréole, par le soleil attique, tout cela manque au calque servile de l'ouvrier et resplendit dans l'œuvre naïve du poète.

Nous nous associons de toute notre ame au vœu que forme M. Quinet, pour que si la réaction tant prêchée en faveur des modèles antiques doit avoir lieu, elle se fasse au profit de l'antiquité grecque et non point de l'antiquité romaine. Cette tendance est d'ailleurs celle de la jeune école à l'encontre de nos écrivains classiques qui procédèrent toujours plutôt de Rome que de la Grèce.

La prépondérance de la muse latine s'explique facilement par les affinités nombreuses du génie français avec le génie romain. Comme le peuple de César nous sommes faits pour l'action.

> Tu regere imperio populos, Romane, memento
> Hæ tibi erunt artes.....

Nous avons été jusqu'ici une armée de soldats et d'orateurs, mais point une nation de philosophes et de poètes. L'idée qui nous en est donnée, nous la vulgarisons par l'éloquence et la guerre, mais nous ne la réalisons pas dans la poésie.

Digitized by Google

Parmi les écrivains de génie notre dix-huitième siècle qui a remué le monde ne compte pas un poète. La poésie chez nous est née d'hier, mais elle a dignement inauguré son berceau. Nous avons tant vu et tant fait de grandes choses que notre imagination jusqu'ici étouffée par la froide logique s'est réveillée enfin. La réputation de têtes légères et de cœurs froids que les Français avaient à l'étranger et notamment au delà du Rhin commence à se modifier sensiblement. Nous avons été frappé d'une parole échappée devant nous au poète le plus spirituel de la jeune Allemagne (1), juge bien désintéresse du mérite de nos poètes actuels ; nous la citons pour rassurer un peu ceux qui gémissent sur la prétendue pauvreté de la litté, rature de notre temps. « Décidément, dit-il, rien n'est impossible aux Français, j'ai bien toujours pensé qu'ils étaient capables de tout faire, excepté d'être poètes ; voilà qu'ils le deviennent. »

Dans les dernières années, le siècle de Louis XIV a été le grand champ de bataille de notre polémique littéraire ; « les uns y voient une idole qu'il faut adorer, les autres une momie qu'il faut ensevelir. » M. Quinet, qui caractérise ainsi cette double erreur, voit avec raison dans le problème littéraire la question politique qui est au fond de la société française. Fallait-il continuer dans le monde de l'art et dans le monde social l'œuvre ébauchée du moyen-âge ? Le retour à la tradition était-il possible ? Le siècle de Louis XIV a brisé cette tradition, c'est pour cela que dans l'art il a rejeté presque en entier le passé national pour se plier aux formes de l'antiquité.

« Que serait-ce, au contraire, si de cet oubli de la tradition était née en partie la puissance sociale du siècle de Louis XIV, et si c'était là le point par où le génie de ce siècle s'accorde le mieux avec le génie permanent de la France moderne ? Or c'est ce qu'on ne saurait nier. Dans le reste de l'Europe la tradition des formes du moyen-âge a persisté dans les let-

(1) Henri Heine.

Digitized by Google

tres comme dans la société politique..... Il n'en est point ainsi du siècle de Louis XIV, sans passé, né de lui même en apparence. Il s'est levé à l'improviste dans la famille des siècles comme la coupole demi-chrétienne, demi-païenne de Saint-Pierre parmi les cathédrales du moyen-âge. Des formes que l'humanité a produites, orientales, grecques, romaines, féodales, il a choisi librement celles dont il lui a plu de se rapprocher, il s'est donné les aïeux qu'il a voulus ; et, ordonnant, reniant, brisant, renouant ainsi à son gré le lien des générations, le siècle de Louis XIV est devenu le premier acte des révolutions dans lesquelles la France devait engager le monde. Appelée à abolir le moyen-âge dans les lois et dans les mœurs, la France a commencé par l'abolir dans les formes de la poésie ; sa littérature a été, comme ses institutions civiles, un acte de choix et de libre arbitre, non de nécessité et de tradition, et il n'est pas prouvé que l'*Art poétique de Boileau* n'ait été dans un temps ce que la déclaration des droits de la constituante a été dans un autre. »

N'ayons donc pour le siècle de Louis XIV ni d'aveugles adorations, ni d'impuissants blasphèmes, respectons-le sans l'imiter; il a fait son œuvre, faisons la nôtre.

M. Quinet fournit encore une réponse à ces intelligences étroites qui veulent réduire le poète au rôle d'apôtre servile d'un dogme ou de prédicateur d'une théorie. Oui, la poésie doit être religieuse et sociale, mais elle l'est par cela seul qu'elle est la poésie ; elle l'est à la seule condition d'être belle; de réaliser, selon ses forces, un peu de l'éternel idéal; de déchirer aux yeux des hommes quelques-uns des voiles de l'infini. Il est chez nous des esprits qui ne conçoivent l'art que comme instrument de domination politique ou sacerdotale : nous savons tel fauteur de la réaction religieuse qui anathématise sérieusement Raphaël, Titien et Michel-Ange, au nom de Giotto et d'Orcagna ; d'autres qui n'ont jamais compris que le poète eut mieux à faire qu'à rimer avec élégance la *Déclaration des Droits de l'Homme*, ou la *Théorie des Quatre mouvements;*

Digitized by Google

à tous, car leur erreur est la même, le poète a répondu :

« Dans tous les monuments achevés du genre humain on trouve un sentiment de critique qui exclut l'ingénuité de la foi. A proprement parler, l'art lui-même ne commence à exister qu'à la condition de se séparer du culte et de la liturgie. Le prêtre crée les symboles, l'artiste les détruit. L'orient sacerdotal a fait les Dieux, la Grèce impie a fait les statues. Qu'est-ce que la prétendue orthodoxie de Dante si ce n'est un perpétuel blasphême contre la papauté ? Quoi de plus ! le siècle de Léon X est le siècle de Luther. »

« Aux époques religieuses par excellence appartiennent les sphynx de Thèbes, saint Jérôme, Tertullien, saint Hilaire, les hymnes et les proses ecclésiastiques, les mystères, les crucifix, de Cimabué. Aux époques où naît le scepticisme appartiennent les marbres du Parthénon, l'Antinoüs, Michel-Ange, Raphaël, Arioste, Shakspeare, Milton, Cervantes, Pascal, Molière, Racine, Lafontaine, Voltaire. De quel côté sont les croyants, de quel côté sont les artistes ? »

« Ne confondez donc plus la religion et l'art si vous ne voulez les détruire l'un et l'autre et l'un par l'autre. On demande aujourd'hui à l'artiste d'être prêtre, c'est-à-dire de n'être ni prêtre ni artiste. Quant au poète, il ne lui est plus permis de rimer un couplet sans affirmer quelle est sa foi en matière d'ontologie, ce qu'il affirme touchant l'origine de la terre et du soleil, de la mer et des étoiles, du travail et du salaire d'Ozmuzd et d'Ahruisan, profondeur fausse et décevante, mère de frivolité et d'impiété réelles. »

Toutes ces questions sont envisagées par l'auteur d'*Allemagne et Italie* avec cet esprit large et indépendant, il les juge de ce point de vue élevé où les vérités qui semblent contradictoires au vulgaire se concilient aux yeux du penseur. La discorde n'existe dans le monde moral qu'aux yeux de ceux qui observent mal et avec un esprit prévenu. M. Quinet est dégagé de toute opinion exclusive, et nulle aveugle prédilection ne trouble son jugement ; la connaissance parfaite de la

Digitized by Google

poésie étrangère ne le rend point injuste envers les lettres nationales ; plein de respect pour les traditions et les vieux symboles, il ne conteste aucun de leurs droits à la raison et à l'esprit d'examen; le noble sentiment de la fraternité des peuples ne le jette pas dans un cosmopolitisme égoïste ainsi que l'attestent des pages belles et françaises sur Arcole et sur Waterloo ; il porte enfin jusque dans la splendeur religieuse cette intelligence qui n'exclut rien parce qu'elle voit le sens et l'accord de toutes choses.

Le livre d'*Allemagne et Italie* et le *Voyage en Grèce*, précédemment publié par le même auteur, lui assignent comme philosophe critique une place aussi neuve et aussi relevée que celle qui lui est due comme philosophe poète. Avant d'examiner ses œuvres de création, nous devons citer sa traduction de la *Philosophie de l'histoire de Herder*, livre puissant d'enthousiasme et de profondeur et dont l'esprit, en quelque sorte sybillique, n'a pas en vain soufflé sur M. Quinet. Les pensée du poète français sont en maint endroit filles ou sœurs de celles de l'auteur allemand. En joignant au nom de Herder celui de Vico, on aura les deux génies étrangers qui sont les pères d'une famille de penseurs dans laquelle M. Quinet figure avec éclat. De nombreuses et brillantes diversités cachent en lui une parenté réelle avec MM. Ballanche et Michelet. Tous les trois dans leur manière d'envisager l'histoire ou de mettre en scène la poésie du passé ont quelque chose de ce caractère antique qui a fait donner au poète le nom de *Vates*.

La partie matérielle des poèmes de M. Quinet, le corps et le vêtement de ses idées sont empruntés aux âges accomplis, mais les voix du passé n'y répètent que des pensées éternelles et contemporaines de tous les âges de l'esprit humain. Le poète a besoin de personnages afin d'animer son drame métaphysique ; il choisit, pour que ses figures soient bien comprises, ce qu'il trouve de plus conforme à leur taille et à leur physionomie parmi les hommes et les choses qui ont vécu ; tous les êtres qu'il ressuscite nous racontent nos propres souf-

Digitized by Google

frances et les grandes péripéties de l'épopée de l'avenir. L'antiquité dans les mythes qu'elle enfanta eut surtout en vue l'origine des choses; sa grande préoccupation, c'était la naissance du monde et l'âge d'or écoulé ; nous, au contraire, nous rêvons d'un âge d'or futur ; il est donc naturel que nos poètes en créant des symboles y renferment tout ce que Dieu leur a donné d'esprit prophétique.

M. Quinet se sert des évènements et des hommes, mais ce n'est point en vue d'eux-mêmes, pour ce qu'ils peuvent avoir de dramatique ou de grandiose ; il ne se fait pas, comme les poètes narratifs, l'interprète soumis des faits ; il impose aux faits sa pensée et son intention divinatoire. Voilà ce qui le sépare des écrivains qui ont fait du drame et du récit historique comme aussi de ceux qui, avec la prétention d'engendrer des poèmes philosophiques, ont répudié de leurs écrits toute image et toute action. Il s'occupe peu de la création des caractères individuels et de la réalité dramatique, ce sont des idées qu'il met en scène, et des idées qui se développent non pas dans un cœur mais dans la conscience universelle; son héros, ce n'est ni Napoléon, ni Prométhée, ni Ahasvérus, c'est le genre humain; et son sujet, c'est la destinée du monde. Placé à ce point de vue, il a sa manière spéciale de comprendre la nature extérieure ; comme tous les poètes, il admire en elle l'enveloppe transparente du monde moral, il écoute avec amour les voix secrètes des élèments, il étudie les instincts de la terre indiqués dans la physionomie des lieux ; mais, tandis que les autres poètes se pénètrent des harmonies du monde physique avec l'ame isolée, lui s'occupe surtout des rapports de la création avec le génie des peuples et la grande ame de l'humanité. Il vous dira quelle idée et quelle nation a germé dans chaque vallée, sur quel sol est éclos un Dieu, sur quelle terre il a été transplanté pour fleurir, sur quelle autre il achèvera sa glorieuse transfiguration.

Le style du poète réfléchit son amour du symbole et son intelligence de la figure; de même que ses conceptions générales se

Digitized by Google

produisent sous la forme du mythe, chacune de ces pensées s'incarne dans une image. Les couleurs splendides abondent dans sa phrase ; jamais l'idée ne s'y échappe en formule abstraite et nue, toujours elle est voilée d'une riche métaphore qui la dessine et la complète. C'est dans la prose surtout que règne cette remarquable puissance d'écrivain : *Ahasvérus* est à la fois l'œuvre la plus vaste et la mieux ciselée de M. Quinet ; c'est là que son esprit a déployé les plus larges aîles, et que sa main a semé de perles plus pures le tissu le plus souple et le plus varié.

Ahasvérus est une œuvre pleine d'audace et d'originalité, un poème d'une forme inconnue et sans analogue dans notre littérature. L'inspiration allemande s'y fait sentir ; si ce livre n'est pas seul de sa famille, il a une affinité lointaine avec Faust. Le drame est gigantesque, il a pour scène l'espace; les personnages ne sont rien moins que Dieu, l'homme et l'univers; l'univers séparé de Dieu et hostile à l'homme, l'homme rebelle à Dieu ; c'est l'éternel problèmé de l'esprit et de la matière, du fini et de l'infini posés en ennemis vis-à-vis l'un de l'autre et poursuivant, à travers les phases immobiles du temps, leur immuable réunion dans l'éternité. Les astres, l'océan, les empires et les fleuves se racontent, dans ce grand dialogue, leurs douleurs et leurs espérances ; Babylone et Memphis, Athènes, Rome et Jérusalem nous dévoilent leur part de travail au grand œuvre de l'enfantement religieux et social. L'homme éternel personnifié dans l'errant Ahasvérus chante ses misères et ses désirs ; il traverse tous les climats et toutes les civilisations ; les déserts se peuplent, les cités s'effacent le long de sa route, frappé de la malédiction du Dieu qu'il a renié par orgueil, il poursuit par toutes les voies sa réconciliation avec l'idéal. C'est dans cet acteur que réside l'unité du poème. Ahasvérus est à la fois l'humanité et l'homme ; les siècles traversent son cœur sans emporter une de ses passions, et cependant il se transforme chaque jour, tour à tour cavalier haletant sur les sables d'Jdumée et dans les steppes de l'U-

Digitized by Google

kraine, ou, penseur au front courbé, remuant du pied les feuilles sèches dans les forêts du Rhin. *Ahasvérus* est aussi l'homme dans ses contrastes avec la femme représentée dans le poème par Rachel ; tous les deux réalisent l'opposition du doute et de la foi, l'amour du réel et l'ambition de l'inconnu se donnant la main pour aller tomber ensemble aux pieds de Dieu dans le grand jour du jugement. A cette heure suprême ou le drame se dénoue dans la mystique Josaphat, toutes les créatures comparaissent devant l'infini ; la terre est sauvée parce quelle a cru, la femme parce qu'elle a aimé ; Ahasvérus, réconcilié avec Dieu ne s'abîme pas encore en lui ; l'activité humaine reste distincte de l'absorbante unité, et par une voie désormais moins douloureuse elle poursuit sa course à travers d'autres mondes.

Les idées recelées dans le mystère d'*Ahasvérus* sont si abondantes et si complexes qu'il faudrait une étude spécialement consacrée à ce livre pour essayer de les dégager de leur enveloppe symbolique; il faut ajouter aussi que souvent l'auteur ne fait qu'aspirer, sans la rencontrer, vers la solution des doutes qu'il soulève; comme son siècle, il se pose nettement toutes les questions, mais ne fait qu'entrevoir les réponses; comme lui aussi il nourrit une foi pleine d'amour pour le dogme de l'ascension graduelle de l'humanité, c'est là l'idée consolante et divine qui surnage radieusement sur ce qu'il y a d'obscur dans son poème. C'est cette foi et cet amour qui vaudront à son œuvre, comme à la création devant Dieu, son salut et sa gloire devant le tribunal de l'esprit humain. Il n'appartient qu'aux intelligences philosophiques de pénétrer dans le sanctuaire mystiques d'*Ahasvérus* et d'apprécier toute la portée de l'œuvre mais pour ceux-là même qui s'arrêtent à l'extérieur littéraire, il y a largement à admirer dans la composition et dans le style, un souffle lyrique du plus grand essor anime l'œuvre entière ; certaines scènes n'ont rien à envier aux belles scènes de *Faust* ; la figure de Rachel a retenu quelque chose d'Eloa, d'Abbadona et de Marguerite.

Digitized by Google

Un poème sur Napoléon présente d'insurmontables difficultés ; c'est un personnage d'une réalité trop historique et trop saisissante pour devenir le héros d'une de ces épopées symboliques qu'affectionne M. Quinet ; il n'est pas davantage dans les conditions de l'épopée narrative telle que la concevait l'ancienne critique ; d'autre part, la France du dix-neuvième siècle n'est pas une terre où puissent germer ces romanceros, dont se forme l'épopée primitive, et il n'est pas possible non plus que l'empereur d'Austerlitz et de Waterloo devienne le centre d'un cycle de poèmes chevaleresques et légendaires comme Charlemagne ou le roi Arthus.

L'esprit de M. Quinet ne s'est arrêté précisément à aucune de ces formes en réalisant le poème de *Napoléon* ; nous sommes portés à croire, toutefois, qu'il a été préoccupé de la double idée de couronner le front du héros d'une auréole de chants populaires, et de peindre sous le nom de Napoléon le dernier type du conquérant, aveugle et terrible ouvrier dans le champ de la destinée sociale, qui fait l'œuvre de Dieu en croyant faire la sienne, et hâte à force de sang l'heure où le sang doit cesser de couler.

Peut-être Napoléon, en même temps qu'il est le type social du guerrier, est-il aussi le type plus élevé de la portion Titanique de l'ame humaine, cette guerrière qui dompte la création, et dans son audace se dresse parfois contre Dieu, pour tomber aussi foudroyée des portes du ciel sur un écueil. A ce point de vue, Napoléon ne serait-il pas le même Titan que Prométhée ?

Si ces pensées reposent au fond du poème, elles s'y font trop vaguement soupçonner; et si *Napoléon* est en même temps un essai d'épopée, sous la forme de chants populaires le but n'est pas mieux atteint. Le talent du poète s'y montre comme partout souple, varié, fécond, mais il sentait l'impossible. Faire de la vie de Napoléon un mythe comme de la fable de *Prométhée*, et répandre des romanceros en France ; c'est pour un écrivain, comme l'escalade du ciel pour les Titans, la poésie ne

Digitized by Google

sera jamais populaire en France ; quand nous aurions une Jérusalem, les gondoliers du Rhône et de la Seine seraient peu disposés à chanter ses octaves.

Les vers de *Napoléon* laissent regretter la prose d'*Ahasvérus* si facile, si éclatante, si vigoureuse. La versification de M. Quinet est irréprochable sans doute, et pleine de riches et solides qualités, mais on y cherche en vain certaine mélodie rythimique dont l'absence amoindrit le charme des plus beaux vers comme le manque de parfum diminue celui des fleurs les plus brillantes. Est-ce à dire que cet écrivain ferait mieux de choisir exclusivement la prose comme une forme plus ample pour ses grandes idées? Nous n'oserions embrasser tout-à-fait cet avis. Le vers donne à la pensée un tel degré d'achèvement que le poète n'y doit renoncer que par force, sa versification fut-elle plus incomplète que celle de *Napoléon*, et sa prose aussi puissante que celle d'*Ahasvérus*. Ajoutez à cela que dans *Prométhée*, le dernier poème de l'auteur, les vers ont une supériorité très réelle sur les précédents.

L'antique symbole de *Prométhée* était merveilleusement propre à servir de cadre à M. Quinet; il l'a complété, agrandi, expliqué à l'aide des traditions chrétiennes ; d'une fable grecque assez vague dans son sens, il en a fait un mythe universel, où la voix du passé semble un écho des douleurs présentes, et un appel prophétique jeté à l'avenir ; type éternel que l'humanité trouvera toujours vrai. Prométhée le Titan, inventeur du feu, a créé les hommes à la vie de l'histoire, il a dérobé le fruit de la science, il expie sur le Caucase l'ambitieuse curiosité de l'esprit humain. Mais un dieu doit le délivrer, Prométhée porte en lui l'attente de ce rédempteur. Quel sera ce sauveur que l'antiquité païenne avait cru voir dans Hercule? M. Quinet reliant le vénérable faisceau des traditions a cherché sur le Golgotha le dénoûment du drame commencé sur le Caucase. Un Dieu, supplicié, lui aussi, enfantera le genre humain à une existence nouvelle, et ce vautour du doute qui rongeait les entrailles du Titan mourra percé de flèches célestes.

Digitized by Google

Jupiter tombera, et Prométhée libre de ses fers sera porté de ciel en ciel par les anges jusqu'aux pieds d'un autre dieu. Mais dans notre âge d'attente le poète pouvait-il accorder un repos définitif au glorieux Titan? les blessures que le vautour a faites sont-elles cicatrisées à tout jamais? après cette heure de transition l'activité de l'ame n'entrevoit-elle pas un autre cycle de luttes sublimes, de déchirements intérieurs et de triomphes? M. Quinet laisse deviner que par de là cette délivrance de Prométhée un nouveau larcin fait à l'Olympe sera puni sur un nouveau Caucase pour être à son tour pardonné; jusqu'à ce qu'à travers une progression incalculable de supplices et de victoires, l'éternel voleur du feu sacré ait assez multiplié ses conquêtes sur l'infini, pour n'avoir plus rien à dérober s'il est possible, et pour ne plus sentir dans son cœur ni le vide du désir ni les serres du vautour.

Telle est l'idée générale de *Prométhée*; c'est comme on le voit le même sujet, au fond, qu'*Ahasvérus*, sujet aux proportions si colossales que la pensée ne saurait tenter d'en enfermer un plus vaste dans un poème. De semblables conceptions développées avec la richesse de style qui éclate sous la plume de M. Quinet, se placent tout d'abord au premier rang des œuvres durables; elles n'ont peut-être pas de popularité a attendre en France, mais tout ce qu'il y a de penseurs en Europe les accueillera avec une chaleureuse attention.

Nous aimons à voir, dans les poèmes de M. Quinet, quelques uns des heureux symptômes de l'avènement, chez nous, de la véritable poésie, de cette muse antique qui était à la fois la sagesse et la beauté; révolution d'autant plus désirable que nulle part le divorce de la philosophie d'avec la poésie n'a été aussi complet qu'en France; presque tous les hommes qui ont remué de grandes questions ont adopté le mode des formules abstraites pour l'expression de leurs pensées, loin de chercher à revêtir l'idée d'une figure pour la rendre perceptible aux sens comme à l'ame, nos sages se sont gardés de l'imagination comme d'un instrument de mensonge; une langue aride et nue

Digitized by Google

est à leurs yeux le chef-d'œuvre de l'exposition philosophique, et ils considèrent comme la plus haute manifestation de l'intelligence, la formule abstraite et prosaïque de la vérité.

En proclamant la sagesse incompatible avec la poésie, on a privé le génie philosophique des aîles de l'enthousiasme et de l'amour. Les savants ont perdu le sentiment de la beauté qui est la vraie forme de la sagesse ; ils n'ont pas voulu comprendre que ces hommes auxquels la science vient par le cœur et par l'inspiration, en savent plus qu'eux sur toutes choses ; la science s'est agrandie à leurs yeux aux dépens de l'art, de toute la supériorité du réel sur la fantaisie. Il faut l'avouer, les hommes qui prennent le titre de poètes se sont trop vîte résignés à la condition inférieure qui leur était faite, et la poésie cette antique prêtresse des peuples, n'a plus été qu'une chanteuse vulgaire à laquelle on a demandé quelques heures d'amusement.

La prose, ou la parole abstraite, est-elle comme on l'a cru le langage par excellence de la vérité ; les savants qui parlent cette langue possèdent-ils une plus large part de la sagesse que ceux qu'ils nomment avec dédain des hommes d'imagination ; leur pensée s'assimile-t-elle mieux le vrai, leur expression est-elle plus conforme à la nature des choses ? non ; cette pensée est incomplète, aussi incomplète que la matière qui ne parle qu'aux yeux. Au-dessus du savant et de l'artiste, s'élève un genre synthétique qui les domine ; quand il fait jaillir une idée, elle brille sous la beauté de l'image et sous l'achèvement de la forme, comme la parole divine sous la splendeur de la création ; le don de sentir et de reproduire cette intime alliance de l'ame et de la forme dont l'univers est l'expression suprême, c'est ce qu'il y a dans l'homme de divin et de créateur, c'est la poésie. Que ceux donc qui pétrissent la matière, ou qui arpentent le vide de l'abstraction sachent qu'ils ont un supérieur, et reconnaissent que l'œuvre du poète est la moins incomplète et la moins périssable des œuvres de l'esprit humain.

Digitized by Google

Variétés.

—

— La 6e livraison des *Annales de la Société d'Agriculture* de notre ville a paru dans le mois de février dernier. Complément du premier volume, ce numéro, non moins remarquable que les précédents, renfermait deux mémoires, l'un de M. Dupuits de Maconnex, sur une découverte météorologique, l'autre, de M. Lortet, sur la construction des toits plats en argile ou toits à la Dorn.

Poursuivant sa tâche avec une exactitude qui ne s'est pas démentie depuis la fondation des *Annales*, la Société publie aujourd'hui la livraison de mars où se lisent :

Une note sur les résultats de l'exposition des œufs de ver à soie à une basse température, par M. Bonafous ;

Un mémoire de M. Duval, sur le terrain néocomien de la Drôme ;

Des considérations sur l'application et la théorie des labours, par M. Dupuits de Maconnex ;

Un mémoire sur le typhus contagieux des bêtes à corne par M. Bernard.

En tête de cette livraison, formant le premier cahier du second volume des Annales, on remarque la liste nominative des membres de la Société, rangés par ordre de nomination et par ordre de sections. Sans doute ces noms, connus et honorables, ont tous un droit égal à figurer sur le tableau ; mais la division en spécialités a dû nécessairement offrir des difficultés nombreuses et ces difficultés ne nous semblent pas avoir eu la meilleure solution possible.

— Le gouvernement a fait don au musée de notre ville d'un groupe représentant la famille de Caïn dû au ciseau d'Etex. On évalue à 30,000 fr. ce remarquable morceau de sculpture.

— Notre Conseil municipal vient d'adopter le rapport qui lui a été présenté sur la restitution de l'église de l'observance au culte catholique.

— La dépouille mortelle de Nourrit, de ce grand artiste dont la France regrette la déplorable fin, a passé le 30 avril dans nos murs et y a reçu les derniers honneurs. Un nombreux cortége, une foule muette et recueillie, des couronnes jettées des croisées sur le corbillard, des symphonies funèbres et deux discours ont honoré la mémoire de celui qui, il y a deux ans, obtenait sur notre scène de si éclatants succès et dans notre société un si touchant accueil. Dans cette douloureuse circonstance, notre clergé a manqué à sa mission de paix et de charité, il a refusé son consolant concours. Cette absence a été remarquée avec peine, car elle annonce de la part de notre archevêque une manière bien étroite d'interpréter la morale de Jésus.

Digitized by Google

— L'homme qui a le mieux réalisé le divin assemblage de la sagesse et de la beauté, celui dont le nom est devenu le symbole de la philosophie inspirée, et qui est le plus sublime entre les sages parce qu'il est le plus poète, c'est Platon. Les strophes suivantes ont été inspirées par un de ses plus admirables dialogues.

APRÈS UNE LECTURE DE BANQUET DE PLATON.

Sagesse des vieux jours, vierge mélodieuse,
Muse vêtue encor de la pourpre du ciel,
Manne que distillait une bouche pieuse,
Science des enfants faite d'ambre et de miel !

La lumière et l'amour ruisselaient, ô déesse,
Sur ta chaste poitrine en un même ruisseau,
Et l'homme entre tes bras buvait avec ivresse
Le breuvage du vrai dans la coupe du beau.

Nul livre n'abaissait ta main droite étendue;
Le passé dans tes chants racontait l'avenir;
Et de l'éternité naguères descendue,
Tu n'avais pour parler qu'à te ressouvenir.

O Vérité, ton ame habitait dans la lyre,
L'esprit avec le son y chantaient à la fois;
Mais de ses flancs brisés où l'homme voulait lire
Il a fait envoler la pensée et la voix !

Sainte inspiration, la terre t'a bannie,
La science à pas lourds y creuse ses sillons,
Le sage n'entend plus murmurer un génie,
Dieu voile sa splendeur aux yeux des nations!

Mais, ô divin Platon, fils des vieux sanctuaires,
Lorsqu'au fond de l'éther vous sommeilliez encor,
La muse vous berça dans d'éclatants suaires
Et toucha votre bouche avec ses lèvres d'or.

Elle vous fit ainsi poète entre les sages,
Tous les autres parlaient et vous avez chanté;
La myrrhe au fond de l'or se garde après des âges,
Tous vos enseignements vivront dans la beauté.

Digitized by Google

Je vous vois, ô vieillard, assis sous les portiques,
Et marchant lentement sous les platanes verts,
Et sur un lit d'ivoire, en ces festins antiques
Où coulaient à la fois le nectar et les vers.

Là, couronné de fleurs, ô hiérophante, ô prêtre,
Vous découvriez le seuil d'un monde radieux,
Vos amis se pressaient, beaux comme leur beau maître,
Et leurs regards suivaient le chemin de vos yeux.

Ainsi qu'un vin béni que l'on boit à la ronde
Vous répandiez sur eux un discours embaumé,
En flattant sous vos doigts la chevelure blonde
D'un jeune Athénien immobile et charmé.

Après, venait un chœur de femmes d'Ionie;
La flûte cadençait leurs pas mélodieux,
Puis, ô Grecs enivrés d'amour et d'harmonie,
Vous chantiez sur la lyre un hymne pour les Dieux!

Sunium, Sunium! ô sacré promontoire
Que la mer de Chyrto baigne amoureusement,
Ta cîme a vu trôner le sage dans sa gloire
Il a mêlé sa voix à ton gémissement!

Il venait là s'asseoir sur la roche dorée
Le poète, il parlait avec un front riant.
Parfois, comme pour lire une page inspirée,
Il s'arrêtait, les yeux plongés dans l'Orient.

Ses disciples, drapés dans leurs manteaux de laine,
Dans les myrthes en fleurs se groupant au hasard,
Recevaient dans leurs cœurs, — muets et sans haleine, —
Le baume qui coulait des lèvres du vieillard.

Sunium, Sunium! as-tu fait à sa place
Fleurir un laurier rose ou quelqu'arbre inconnu;
As-tu plus de parfums pour la brise qui passe,
Tes échos chantent-ils depuis qu'il est venu?

Victor de La Prade.

Digitized by Google

MORT

DE

NOURRIT.

Oh ! notre esprit s'y perd.—Qu'est-ce donc que la gloire?
Amante qui nous tue en nous disant adieu !
Coupe des immortels, redoutable ciboire,
Où l'on puise la mort lorsque l'on vient y boire
Sans confiance en Dieu.

J. Bordes de Parfondry.

Chatterton se tua, parce qu'en pleine société il avait faim; ce suicide fut l'acte d'un lâche. Léopold Robert se tua parce qu'il n'eût point le courage d'attendre une gloire trop lente à venir; ce fut un acte d'ambitieuse folie. Nourrit s'est tué, non plus par besoin, non plus par impatience, mais parce qu'il n'a pas voulu se voir descendre du faîte de sa gloire ni vivre un jour de trop. Certaine philosophie trouvera sublime cette fin. Chatterton, célébré poète par de Vigny, pouvait par ses chants survivre à lui-même, le poète est l'homme de l'avenir ; Robert perpétuait son image et son nom, par ses toiles des

(*Supplément de la Revue du Lyonnais*).

Digitized by Google

Pêcheurs et des *Moissonneurs*, le peintre est l'homme de tous les temps, et ces deux morts n'eurent pas d'arrière pensée; Nourrit, tragédien et chanteur, c'est-à-dire l'homme de la représentation et de l'actualité, ne pouvait léguer son génie à la postérité ; son héritage, à lui, était tout dans un souvenir; il a écrit ce souvenir avec du sang pour le laisser ineffaçable sur sa tombe.

Profond orgueil de l'art ! Épouvantable soif de gloire !

Dans un siècle où tout se dissout par le suicide, à Dieu ne plaise que réservant nos froides colères pour les morts obscurs, nous présentions ici l'apologie de la résolution dernière de Nourrit. Nous n'approuverons point cette grande faiblesse de l'homme qui ne voulut emprunter à la vie que ses splendeurs et ne craignit pas de se dérober à ses misères, nous ne préconiserons point un doute insultant pour l'humanité, et une injure à Dieu. Mais lorsqu'on se presse autour d'un cadavre ramassé dans la rue, on essuie d'abord le sang de ses blessures, on interroge la profondeur de ses plaies, on s'émeut de pitié, on se demande les causes du malheur, on laisse parler d'abord les regrets, la voix de la raison se fait entendre plus tard.

Eh bien ! donc, écoutez : Ce corps noyé dans une mare de sang, ce cadavre écrasé sur les dalles de Naples, cette masse inanimée, cet homme maintenant sans expression et sans formes, cet homme fut Nourrit... Nourrit! l'une des gloires les plus populaires de la France, l'idole d'une nation, l'apôtre des nobles passions et des vertus civiques ; ce front brisé, que vous soulevez en vos mains, a plié sous le poids des couronnes, et toutes les grandeurs s'adaptèrent à cette taille maintenant couchée à vos pieds. D'où vient qu'au milieu de l'harmonieux silence de vos nuits d'Italie, Nourrit est venu chercher un funèbre repos si loin de sa patrie, si loin de tous ses regrets, de tous ses désirs, de tout ce qui lui fut cher ? Hélas ! c'est une bien triste histoire que lui seul eut pu vous dire dans tous ses dramatiques épisodes, et, pour la comprendre, nous devons

Digitized by Google

faire abstraction de nos petites natures, nous devons sentir avec son ame.

Il y a deux ans à peine, Nourrit se voyait encore entouré d'un culte si grand qu'il pût se croire un dieu ; pour lui, cette adoration de tout un peuple devint un besoin; il écoutait dans l'écho de sa voix les concerts d'hymnes divins ; il exaltait son ame ; sa puissance d'impression l'identifiait avec ses rêves, et créait de la fiction une réalité. Malheureusement les divinités de ce monde suivent la loi de ce qui les entoure, elles expirent sous un souffle. Cédant à l'un de ses indéfinissables caprices, Paris déserta tout-à-coup les autels de Nourrit, et, semblable à la vieille Égypte, il se prosterna devant un autre homme-dieu ; on pensa que tout était dit. Les idoles ordinaires ne sont-elles pas de froides statues, insensibles comme le marbre dans lequel un ciseau les a taillées, et ne restent-elles pas immobiles au milieu des flots de la foule ainsi qu'en un temple désert? Nourrit n'était pas cette idole impassible que l'on avait rêvée : du moment où les voix de la presse n'entonnèrent plus sa louange, il ne chanta plus lui-même ; il descendit librement de l'autel et sans malédiction, sans haine, il s'arma du bâton de voyageur, et voulut se grandir par l'absence. Comment aurait-il pu se faire que Nourrit restât spectateur d'infidèles idolâtries? il était trop grand pour vouloir encourir les reproches de sourde jalousie ; il était trop fier pour s'ensevelir dans l'oubli : l'atmosphère radieuse dans laquelle il avait vécu jusqu'ici lui était devenue nécessaire, nous l'avons dit, et tant qu'il pût marcher, Nourrit dut suivre les dernières vapeurs d'encens. Lyon et les autres villes de la province l'ont vu passer aussi glorieux qu'aux jours de son culte exclusif.

Mais cette marche au milieu des triomphes épuisait Nourrit sans que l'enivrement des ovations le satisfit et l'étourdit. Nourrit avait laissé son temple derrière lui, et chaque pas qu'il faisait en avant l'éloignait de son trône. Nourrit oubliait sa gloire pour prêter l'oreille à ces mille voix de la renommée, qui

Digitized by Google

proclamaient bien haut le nom de son rival. Nourrit ne voyait que Paris dans la France, et rien n'en détournait ses regards, ou si par moment il regardait près de lui, partout il croyait voir les encouragements de la pitié; le malheureux ne se connaissait plus. Tantôt nous l'avons vu brisé par le découragement et méditant sur les vanités de la gloire, tantôt il parlait un langage de mort avec Schubert, tantôt cédant à l'enthousiasme et brûlant d'un souffle de Dieu, il prophétisait la résurrection de l'art! Tout s'embrâsait alors; ses yeux lançaient la flamme; un reflet de génie illuminait ses traits, et sa voix reprenait son accent solennel : « C'est alors qu'il se dit : J'irai me réchauffer au soleil d'Italie, je m'inspirerai sous les feux du Vésuve, je créerai en moi un autre homme, et Paris de nouveau s'agenouillera à mes pieds, parce que je lui reviendrai sacré par l'étude étrangère et plus haut de cent coudées. » Oui, Nourrit s'était dit ces choses, et voici qu'il était venu sur les terres d'Italie. Oh! c'est ici que tout devient providentiel pour cet homme. L'artiste avait compté sur lui-même, et Dieu lui retira la magnificence de ses dons, et il lui ferma les voies de son retour à la gloire, et il frappa son esprit de cécité.

Qui nous dira la longue et patiente étude de Nourrit voulant dépouiller le vieil homme et réformer les lois de sa nature! Le voyez-vous enflant sa poitrine et sa voix, usant ses organes, s'impatientant contre son impuissance, et se desséchant sous les feux de sa passion? Voyez-vous ce martyr de l'art et des grandeurs mondaines, faire à sa gloire le sacrifice de son repos et de son être? Le voyez-vous insoucieux des soins de sa famille ne songeant qu'à la France, parce que dans la France il ne songe qu'au souvenir de lui? Un horrible lien d'orgueil l'enserre. Nourrit a proclamé la lutte qu'il va tenter, il ne peut plus que triompher ou périr, et sous cette alternative il se débat irrésistiblement. Certes, elle fût bien poignante la souffrance de notre artiste, alors que s'interrogeant chaque our, il vit chaque jour décliner ses forces. Le voilà qui demande à sa voix quel progrès elle a faits depuis la veille, et sa

Digitized by Google

voix fatiguée résiste et faiblit ; puis, il ne s'en rapporte plus à son propre jugement, il veut monter sur la scène de San-Carlo; la cour invoque des motifs politiques, et par deux fois elle refuse les pièces de début qu'il a choisies; le temps s'écoule, la résistance irrite Nourrit et commence son meurtre. Enfin, vient le jour de la tentative, l'artiste a réuni toutes ses forces pour ce moment décisif. L'humanité entière s'intéresse à ce grand combat de l'homme contre la nature. Nourrit sort vainqueur de l'arène, l'énormité de son triomphe l'accable : hélas! nos organisations sont tellement faibles, que la joie ainsi que le désespoir les renverse. Pauvre Nourrit! cette gloire t'assassine....

La trop brusque transition de l'abattement à l'ivresse avait bouleversé toute l'économie vitale de Nourrit, et son redoublement de gloire ne l'avait rattaché à la vie que pour lui rendre plus amère l'amertume des regrets. La voix de Nourrit s'en allait : tout avait donc, pour lui, pris fin dans ce monde, et nous comprenons sans peine *cette mélancolie qui, de jour en jour, devenait plus noire. Nourrit méditait depuis longtemps un suicide*, et si les bravos, parfois complaisants que lui accordaient ses amis ne pouvaient l'aveugler sur la vérité, du moins est-il certain que, semblables à des boissons violentes, ils soutenaient artificiellement son existence fébrile.

L'instant vint cependant où le charme fut brusquement détruit; et nul ne saurait dire tous les déchirements de l'agonie mentale.

Nourrit n'a pu s'arrêter à l'idée d'abdiquer une partie de sa gloire, il a voulu mourir tel qu'il avait vécu, étonnant et dramatique.

Nourrit était un de ces êtres malheureusement privilégiés, pour qui la force des émotions est un arrêt de mort. Il lui fallait un trône ou une tombe, et subitement il est passé de l'un à l'autre, sans révolte, sans interrègne. Cet homme ressemble aux grandes figures qui, de loin en loin, apparaissent aux époques de la décadence des peuples, des religions ou de l'art;

Digitized by Google

chez elles tout est prophétique; elles résument les grandeurs de l'âge qui va s'éteindre, jettent des mots terribles, de sombres prédictions à l'avenir, et soudain elles disparaissent sans qu'on sache quelle main invisible les a frappées de mort.

S'il était défendu d'entrevoir quelque chose de surnaturel dans cette fin de l'artiste français, comment expliquerait-on la contradiction de sa vie et de sa mort? Ici, la croyance et l'amour; là, au contraire, le doute et l'égoïsme. Deux jours avant le suicide, Nourrit écrit ces derniers vers :

» Si tu m'as fait à ton image
» O Dieu ! l'arbitre de mon sort,
» Donne-moi le courage
» Ou donne moi la mort!
» Mon ame en proie à la souffrance
» Est tout près de succomber;
» Dans l'abîme où meurt l'espérance;
» Oh! ne me laisse pas tomber!

Ce testament poétique est le cri de la foi; se pourrait-il faire qu'il n'eût pas été entendu, ou bien le suicide de Nourrit était-il réglé d'avance pour montrer l'imperceptible distance qui sépare les grandeurs terrestres du plus profond degré d'abaissement? En un mot, cet artiste fut-il une victime de l'orgueil ou le salutaire instrument d'une leçon d'en haut? Mystérieuse question que Dieu seul peut résoudre!

FLEURY LA SERVE.

Digitized by Google

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE

L'AMITIÉ DES GRANDS,

Comédie en 5 actes et en vers ;

Par M. Florimond Levol.

Nous profitons du peu d'espace qui nous reste pour constater le succès d'un ouvrage, sur l'analyse duquel nous pourrons revenir plus tard.

Pour celui qui eut sérieusement rêvé, à Lyon, les gigantesques triomphes que la camaraderie parisienne est habituée à produire, la réussite de *l'Amitié des Grands* serait une moitié de déception ou si vous le préférez un simple succès d'estime ; mais, hélas ! combien, sous ce rapport, notre pauvre cité est loin de la capitale ! Ici l'industrie a tué l'enthousiasme, et le mercantilisme étouffe le feu sacré. Proclamez chez nous l'héroïque essai d'une décentralisation littéraire et votre voix se perdra dans le bruit des comptoirs; appelez notre peuple aux luttes du génie, essayez d'harmonieux concerts de poésie et si le génie ne se fait pas machine à production, si la poésie ne s'échafaude pas sur les accords du cuivre des orchestres, vos lices seront désertes, vos théâtres s'étonneront de leur solitude. Ainsi va Lyon: nous devons subir ses habitudes puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de les changer, et comme dans une chose tout est relatif aux circonstances parmi lesquelles elle se développe, nous dirons que *l'Amitié des Grands* vient d'obtenir un beau succès : notre public intellectuel a sanctionné ce jugement et le nom de M. Florimond Levol a été proclamé au milieu des applaudissements.

Devons-nous nous étonner de ce résultat, ou plutôt l'événement contraire n'eût-il pas été la plus criante injustice, le signe le plus irrécusable d'une malveillante froideur ?

Digitized by Google

Sur une intrigue simple, et trop simple peut-être pour le goût de notre époque blasée, un auteur, pour son coup d'essai, a élevé cinq actes, cinq actes de comédie en vers, cinq actes dictés par une observation souvent pleine de malice et semée de traits d'esprit. Laissons pour aujourd'hui les détails de fond, le dessin des caractères, la psycologie de l'ouvrage et ne parlons que de sa forme. C'est là, en effet, que se trouve le beau côté, le côté saisissant de l'*Amitié des Grands*. Dans ce vers classique chaque mot est spécial, chaque phrase se détache éloquente et résume une pensée. C'est une douce et facile harmonie qui s'écoule incessamment, et se prête avec complaisance aux poétiques fantaisies de l'écrivain. Une semblable richesse de style n'avait, depuis longtemps, été déployée devant nous, et nous pouvons regretter que la manière de quelques artistes en ait parfois terni l'éclat. Il est demeuré constant à nos yeux que M. Levol était le maître habile de nos plus secrètes ressources linguistiques ; mais au lieu de les laisser deviner avec coquetterie, ne lui arrive-t-il pas de s'énorgueillir de leur profusion? Ses personnages oublient trop qu'ils sont en scène, et les voilà qui récitent de beaux vers, et, pour les écouter, les rouages dramatiques s'arrêtent trop souvent. Si l'oreille se complaît à de telles harmonies, la curiosité publique se trouve lésée, et les Lyonnais, nous l'avons dit, sont économes du temps; ils veulent toujours marcher, dût la délicatesse de l'esprit s'effaroucher des pas qu'on lui fait faire en avant. Mais en admettant que cette prodigalité phraséologique soit un défaut, nul ne saurait nier que ce brillant défaut est bien facile à corriger. Le sacrifice de quelques beautés est douloureux sans doute, mais que ne peut-on faire pour s'accommoder à une gloire locale? M. Florimond Levol a reçu l'ovation décernée au poète ; il peut, quand il le voudra, réunir à ce titre celui de l'auteur dramatique aussi simple que vrai. Quel homme ne jalouserait cette double palme!

F. La.....

Digitized by Google

LA JEUNE GRECQUE[1].

I.

Lorsque par la hache tranchante
Le bucheron d'un bras nerveux
Abbat les chènes orgueilleux ;
La collombe échappe tremblante
A ce rivage, et sous les cieux
On la voit quelque temps errante.

Ainsi fuyant un bras vainqueur,
Zélime errait à l'aventure ;
Les boucles de sa chevelure

(1) Ce petit poème élégiaque remonte à une époque un peu éloignée déjà. L'auteur, qui est un ami de M. Reboul, de Nîmes, nous promet d'autres pièces que la *Revue* sera heureuse d'accueillir.

Digitized by Google

Voilaient son front pâle d'horreur;
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

Plus de parents et plus d'amis;
Ils sont tous morts pour la patrie;
Zélime en pleurs s'arrête et prie
Pour eux et pour ses ennemis:
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

La nuit descend, une lueur
Brille bien loin dans l'étendue;
La vierge y court toute éperdue:
C'est la cabane d'un pêcheur;
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

L'humble porte cède à sa main....
« Vieillard, bonheur à tes voyages!
« La nuit me voile ces rivages;
« Abrite-moi jusqu'à demain. »
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

« Belle ange aux magiques propos,
« Fasse le ciel que tu reposes!
« Que n'ai-je une couche de roses
« En place d'un lit de roseaux! »

Digitized by Google

Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

Le jour décore l'Orient,
Le bon pêcheur prie et soupire;
Il a promis de la conduire
A bord d'un voilier diligent.
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

« Cher hôte, reçois cet anneau;
« C'est une perle précieuse.... »
Mais l'hôte a l'ame généreuse,
Et refuse un présent si beau.
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

« Zélime.... Adieu, raconte aux francs
« Toute l'horreur de tes misères;
« Eux-seuls peuvent venger tes frères,
« Eux-seuls abhorrent les tyrans. »
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune, elle est si belle!

Le vaisseau part et fend les flots,
Et le pêcheur seul sur la rive,
Suivant des yeux la fugitive
Aux bords lointains disait ces mots:
Heureux qui prendra pitié d'elle,
Elle est si jeune elle est si belle!

Digitized by Google

II.

Retirons-nous, ô ma nacelle,
J'apperçois un nuage noir,
D'un sombre éclair il étincelle ;
L'oiseau des mers mouille son aile :
Pour un beau jour, quel triste soir!

Par une brise matinale ,
J'ai vu les ondes se mouvoir ,
Et de la rive orientale
Réfléchir la pourpre et l'opale :
Pour un beau jour quel triste soir!

Mais alors nacelle timide ,
Un ange était venu s'asseoir
A côté de ton pauvre guide ,
Il a fui d'une aîle rapide :
Pour un beau jour, quel triste soir !

Les nœuds de sa tresse d'ébène
Parfumèrent ces bords d'espoir,
Mais le filet que je ramène
Vide sur l'onde se promène ;
Pour un beau jour, quel triste soir!

D'attendre en vain , ma main se lasse.... ,
Ciel !... quel butin vient de m'échoir !...
Ange aux yeux doux, je te rends grâce....

Digitized by Google

Mais quelle horreur soudain me glace !...
Pour un beau jour, quel triste soir !

Hélas ! l'onde est de sang rougie....
Un tissu d'or et blanc mouchoir
Entourent sa tête endormie....
Dieu qu'elle était jeune et jolie.
Pour un beau jour, quel triste soir !

Le pêcheur reconnaît Zélime
Et s'abandonne au désespoir ;
De l'osmanlis faible victime,
Son sein lui dit son double crime,
Pour un beau jour, quel triste soir !

III.

J'ai creusé ton dernier asile
A côté d'un ruisseau tranquille,
Image de tes jeunes ans ;
Tu fus dans ta courte carrière
Aussi pure que la lumière ;
Tu n'aimas que la fleur des champs !

Je te place en face de l'aube ;
J'efface les plis de ta robe ;
Écoute mes pieux accents :
A ma bouche un Dieu les réclame,
Ils sont simples comme ton ame
Qui n'aima que la fleur des champs !

Digitized by Google

Comme un alcyon de passage,
Tu fus surprise par l'orage;
Il te brisa sur les courrants;
Mais tu succombas sans te plaindre;
Du ciel tu n'avais rien à craindre :
Tu n'aimas que la fleur des champs!

Périsse cet osman farouche
Qui sur les roses de ta bouche
Empreignit ses baisers brûlants!
Son fer vengea ta résistance;
Tu mourus pleine d'innocence,
Et n'aimas que la fleur des champs!

La mer reçut ton agonie;
Le reflux t'apporta sans vie
Jusque dans mes filets flottants;
Repose à l'ombre de ces saules
Exempte de regrets frivoles :
Tu n'aimas que la fleur des champs!

Le soir, fidèle à ta demeure,
Tu m'entendras à la même heure,
Te donner de rustiques chants;
La voix d'un pêcheur d'Ionie
Sera pour toi tout harmonie :
Tu n'aimas que la fleur des champs!

Paul Chastan, de Nîmes.

Digitized by Google

LA FERME ET LA FERMIÈRE,

Chanson.

Amour à la fermière! Elle est
Si gentille si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plait
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare.
C'est-là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour... puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore.
En fermant les yeux je revois
L'enclos plein de lumière,

Digitized by Google

La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie;
Que tous, par la main, pas à pas.
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière!

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour
L'oiseau du cimetière,
Long-temps, long-temps se taise pour
La ferme et la fermière!

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Digitized by Google

EXAMEN

D'UNE INSCRIPTION ANTIQUE,

RELATIVE

A UNE FEMME LYONNAISE

QUI EXERÇAIT LA MÉDECINE.

Des travaux exécutés, il y a peu d'années, pour l'agrandissement et la restauration de l'église paroissiale de Saint-Irénée, mirent à découvert des sarcophages en pierre, sans ornements ni épitaphes. Ils offraient peu d'intérêt, et nous ne pouvons guère regretter qu'ils aient été employés comme matériaux dans les constructions. Mais dans ce sol antique, où exista, à ce qu'il paraît, le *Lugdunum* primi-

Digitized by Google

tif, on trouva aussi un certain nombre d'inscriptions : celles-ci furent traitées avec plus de respect, et toutes, je crois, ont été publiées depuis par MM. Breghot du Lut et Cochard (1). Aujourd'hui quelques-uns de ces monuments figurent sous les arcades du Palais-Saint-Pierre ; d'autres existent encore sur les lieux où ils furent trouvés, et y forment un petit musée lapidaire digne d'attention, que je décrirai peut-être quelque jour.

Parmi ces derniers, il est une inscription que feu M. Cochard s'est contenté de rapporter sans aucun commentaire (2), et sur laquelle il ne sera pas hors de propos de revenir après lui. Très courte et très modeste, elle est relative à un monument, dont elle nous laisse ignorer la nature et la destination, qu'une femme nommée ***Metilia Donata***, qui exerçait la médecine, fit élever à ses frais sur un emplacement concédé par les magistrats (3). C'est tout ce que nous apprennent ces trois lignes :

METILIA DONATA MEDIC
DE SVA PECVNIA DEDIT
L. D. D. D.

Notre ville possédait déjà l'inscription d'une autre femme qualifiée du même titre de MEDICA. Donnée par M. de Savaron dans la maison duquel elle était encastrée (4), elle est aujourd'hui dans la galerie du Musée (5); la voici :

MINVCIA
Ɔ. L. ASTTE
MEDICA

Gruter en a donné une semblable, comme existant à Rome, *inter*

(1) *Archives du Rhône*, t. I, p. 479-473; II, 53-61, 113-119 et 331-339; III, 455-458; XII, 61-64; et XIII, 189-183.

(2) *Archives du Rhône*, t. I, p. 470.

(3) Loco Dato Decreto Decurionum.

(4) Artaud, *Inscriptions du Musée*, p, 71.

(5) Sous le n° LII.

Digitized by Google

fontem Trivii et Quirini (1) ; ou pour mieux dire, ce doit être la même, comme Spon l'a conjecturé avec beaucoup de vraisemblance (2). La forme du marbre rappelle, d'ailleurs, ainsi que la disposition des lettres, les tablettes placées devant les niches des lieux de sépulture qu'on appelle *columbaria*, monuments qu'on a retrouvés plusieurs fois à Rome (3), mais que nous ne savons pas avoir jamais été reconnus dans notre ville. Il est à croire que cette pierre avait été apportée à Lyon, au dix-septième siècle, par le propriétaire de la maison où Spon l'avait vue, et d'où M. Artaud l'a fait transférer au Palais-Saint-Pierre.

Cette qualification de MEDICA doit seule nous occuper ici, et présentera des difficultés de plus d'un genre. Elle est fort singulière pour des lecteurs modernes, pour ceux même qui, non étrangers à l'antiquité, sont plus familiers cependant avec ses écrivains qu'avec ses monuments. Employée substantivement, comme elle est ici, il est fort rare, en effet, de la rencontrer chez les auteurs latins ; je ne la trouve que dans quelques passages de la jurisprudence romaine, dans une lettre fort curieuse de saint Ambroise (4), et dans le roman d'Apulée, qui fait dire à l'une des sœurs de Psyché, obligée de soigner un mari goutteux, et peu satisfaite de son état : *Nec uxoris officiosam faciem, sed medicæ laboriosam personam sustinens* (5).

Si l'on recherche des faits historiques, ou des détails de mœurs tendant à constater l'existence d'une coutume, la pénurie devient encore plus grande. Je ne vois qu'un seul fait dans toute l'antiquité, si toutefois on peut l'appeler un fait, et non une fable, l'aventure que rapporte Hygin, de la jeune Agnodice, qui, s'étant déguisée en

(1) *Inscript. antiq.*, p. DCXXXVI. 2.

(2) *Recherches des antiquités de Lyon*, p. 145.

(3) De tels monuments ont été la matière de deux savants ouvrages d'archéologues italiens, Gori et Bianchini, qui ont pour titre : le premier, *Monumentum, sive columbarium libertarum et servorum Liviæ Augustæ et Cæsarum.* Florentiæ 1727, in-folio ; le second, *Camere ed Iscrizioni sepulcrali de' liberti, servi, ed ufficiali della casa di Augusto.* Roma, 1727, in-folio.

(4) I Class., *Epist.* V, 9. *Oper.*, t. II, col. 767.

(5) *Metam.* 5. ed. Goud. p. 94.

Digitized by Google

homme, avait étudié et pratiqué la médecine, interdite aux personnes de son sexe par les lois d'Athènes (1). Ce récit, d'ailleurs, eût-il incontestablement un caractère historique, resterait encore tout-à-fait étranger aux usages et à la législation des Romains.

C'est donc aux inscriptions qu'il faut avoir recours pour trouver plus fréquemment des femmes adonnées à l'exercice de la médecine. Les documents de cette nature ne nous manqueront pas : je n'aurai qu'à choisir, et négligeant beaucoup d'autres monuments lapidaires que je pourrais citer, je me bornerai à rapporter les inscriptions suivantes :

I.

FLAVIAE
HEDONES
MEDICAE
EX T. (2).

II.

VENVLEIA

(1) *Fab.* 274. J'ai renvoyé à cette note le passage un peu long du mythographe. *Antiqui*, dit-il, *obstretices non habuerunt, unde mulieres verecundia ductæ perierant. Nam Athenienses caverant ne quis servus aut fœmina artem medicinam disceret. Agnodice quædam puella virgo concupivit medicinam discere, quæ cum concupisset, demptis capillis, habitu virili, se Hierophilo cuidam tradidit in disciplinam. Quæ cum artem didicisset, et fœminam laborantem audisset, ab inferiori parte veniebat ad eam : quæ cum credere se noluisset, æstimans virum esse, illa, tunica sublata, ostendebat se fœminam esse, et ita eas curabat. Quod cum vidissent medici, se ad fœminas non admitti, Agnodicen accusare cœperunt, quod dicerent eam glabrum esse et corruptorem earum et illas simulare imbecillitatem. Quo, cum Areopagitæ consedissent, Agnodicen damnare cœperunt; quibus Agnodice tunicam allevavit et se ostendit fœminam esse. Et validius medici accusare cœperunt. Quare tum fœminæ principes ad judicium convenerunt, et dixerunt : Vos conjuges non estis sed hostes ; quia quæ salutem nobis invenit, eam damnatis. Tunc Athenienses legem emendarunt, ut ingenuæ artem medicinam discerent.*

(2) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. DCXXXV. 9.

Digitized by Google

D. L. SOSIS
MEDICA (1).

III.

C. CORNELIVS
MELIBOEVS. SIBI
ET SENTIAE. ELIDI
MEDICAI
CONTVBERNALI (2).

IV.

IVLIA
TYE
MEDICA (3).

V.

DIIS MANIBVS
IVLIAE. Q. L.
SABINAE
MEDICAE
Q. IVLIVS. ATIMETVS
CONIVGI
BENEMERENTI (4).

(1) Muratori, *Nov. thes.*, t. II, p. CMLXXXII. 11.
(2) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. DCXXXVI. 3.
(3) Marini, *Inscriz. Alb.*, p. 65.
(4) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. DCXXXVI, 1 ; — Muratori, *Nov. thes.*, t. II, p. CMLVIII. 6.

Digitized by Google

VI.

D. M. S.
IVLIAE SATVRNIAE
ANN. XXXXV.
VXORI. INCOMPARABILI
MEDICAE. OPTIMAE
MVLIERI. SANCTISSIMAE
CASSIVS. PHILIPPVS
MARITUS. OB MERITIS *(sic)*
H. S. E. S. T. T. L. (1).

VII.

D. M.
TERENTIAE
NICENI. TERENTIAE
PRIMAES. MEDICAS. LI
BERTAE. FECERVNT
MVSSIVS. ANTIOCHVS
ET. MVSSIA. DIONYSIA.
FIL. M. B. M. (2).

Ces monuments et bien d'autres encore servent, comme on le voit, à constater ce fait général, que, chez les Romains, il exista une classe de femmes assez nombreuses qui exerçaient l'art de guérir, et qui portaient ostensiblement un titre indiquant cette profession, celui de MEDICA. En cela, le grand peuple se montrait, sinon plus sage, du moins plus tolérant que ne l'avaient été les Athéniens à l'époque réelle ou fabuleuse d'Agnodice, et que ne le sont encore les législa-

(1) Maffei, *Mus. Veron.*, p. CCCCXXV. 3.
(2) Fabretti, *Inscript. domest.*, p. 497. 7.

Digitized by Google

teurs modernes. Cette tolérance mérite d'autant plus d'être remarquée, qu'il s'en faut beaucoup que les femmes aient joui alors de plus d'indépendance et de liberté qu'elles n'en ont aujourd'hui. Il est hors de doute, au contraire, que si leur position actuelle est susceptible d'une amélioration raisonnable, combattue encore par des préjugés injustes et immoraux, elle leur paraîtrait du moins douce et honorable comparée à celle de tout leur sexe dans les temps antiques (1). Pour quiconque a étudié avec quelque soin la marche des idées et des mœurs, il n'est pas moins démontré que la part de liberté, d'égards et de considération, qui leur est accordée de nos jours, elles la doivent principalement à l'influence civilisatrice du christianisme.

Après avoir constaté ainsi l'existence, pour les femmes, d'une profession dont les adeptes se qualifiaient du titre, si étrange à nos yeux, de MEDICA, il serait curieux de reconnaître précisément quelle était la nature et l'étendue de leurs fonctions médicales. Embrassaient-elles tout ce qui entre pour les hommes dans l'exercice général de l'art de guérir; ou plutôt, la part de pratique dévolue aux personnes du sexe, n'était-elle pas restreinte dans des limites spéciales, et beaucoup plus étroites? Ce sont des questions auxquelles il est difficile, pour ne rien dire de plus, de donner une réponse positive et satisfaisante. Nous manquons de documents historiques, je l'ai déjà remarqué : on ne peut donc procéder que par des rapprochements et des inductions; mais dans cette voie encore peut-on marcher fort diversement.

Commençons par reconnaître que, dans les fonctions diverses de la médecine, il en est une surtout que la Providence semblait avoir réservée exclusivement aux femmes, celle d'aider les personnes de

(1) De tous les peuples de l'antiquité, les Germains et les Gaulois sont ceux chez lesquels la femme obtint le plus de considération et d'influence. Tacite nous fait connaître avec quelques détails la manière d'agir des premiers à leur égard (*German.* 8); et l'on y remarque surtout l'opinion de ces peuples qui devint peut-être la source de la galanterie chevaleresque du moyen-âge : *Inesse quin etiam sanctum aliquid et providum putant*, etc. Cette sorte de culte était moins marqué chez les Gaulois. V. Cesar, *De bel. Gall.*, I. 50.

Digitized by Google

leur sexe dans le travail de l'enfantement. Il semble que la pudeur naturelle à celles-ci dût résister longtemps, avant de se résigner à la coutume de se faire accoucher par des médecins d'un sexe différent (1). Nous savons, en effet, que celle-ci ne s'est pas établie sans réclamations (2); et nous voyons encore, dans nos campagnes et même dans les villes, les sages-femmes être souvent appelées par préférence sur les médecins-accoucheurs. Il en fut ainsi chez les patriarches, les Israélites et les Égyptiens (3). Il dut en être de même chez les autres peuples de l'antiquité, et cette présomption paraît confirmée par les détails isolés qu'on peut trouver chez ses écrivains.

Il n'est donc pas surprenant que, parmi les inscriptions romaines échappées au ravage du temps, on en rencontre qui joignent à des noms de femmes la qualification d'OBSTETRIX, ou plus fréquemment OPSTETRIX : celles-ci ne sont pas moins nombreuses que celles qui font lire le titre de MEDICA ; j'en rapporterai seulement quelques-unes :

I.

ANTONIAE. AVG. L.
THALVSAE
OPSTETRIC (4).

II.

MARIAE. ϽΛ. ET. SVAVITATI
L. AGREPINAE. OBSTETRICI (5).

(1) C'est ce qu'indique assez l'histoire d'Agnodice.

(2) Encore au commencement du siècle dernier, Philippe Hecquet, savant medecin de Paris, publiait l'ouvrage, rare aujourd'hui, qui a pour titre : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants.* Paris, 1708, in-12. On croit que c'est cet homme respectable que Lesage a voulu ridiculiser dans son *Gil Blas* sous le nom du docteur Sangrado.

(3) *Genes.*, XXXV, 17 ; XXXVIII, 27. — *Exod.*, I, 15, etc.

(4) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. DCXXXVI, 5.

(5) Id. *Ibid*, 4. — Muratori, *Nov. thes.*, t. II, p. CMLXIV, 3 ; ce dernier lit : SVAVITTI, et EGREPINAE.

Digitized by Google

III.

ATIA. DYNAMIS
OPST (1).

IV.

PRIMA. LIVIAE. OPSTETRIX. ASTEROPE
MAXIMI. EPICHARIS. MAXIMI. MATER (2).

V.

SALLVSTIA. Q. L. IMERIA.
OPSTETRIX
Q. SALLVSTIVS. Q. L.
ARTEMIDORVS
ARESCVSA. FECIT (3).

Des modernes ont pensé que sur les monuments la dénomination d'OBSTETRIX est tout-à-fait synonyme de celle de MEDICA qu'on voit ailleurs, c'est-à-dire, que les femmes qui prenaient la dernière, et auxquelles on serait tenté de supposer toutes les attributions des médecins de l'autre sexe, n'auraient été réellement que des sages-femmes ou accoucheuses. Cette opinion a pour elle des autorités respectables, et il faut convenir que les passages des jurisconsultes romains et de la lettre de saint Ambroise, indiqués ci-dessus, peuvent la favoriser jusqu'à un certain point. Rien, d'ailleurs, n'eût-été moins étonnant que de voir les femmes du peuple donner le titre de *medicæ* aux personnes qui les secouraient dans une des situations les plus graves pour elles, ou bien celles-ci se l'arroger d'elles-mêmes pour relever leur profession et s'égaler, en quelque sorte, aux hommes qui pratiquaient la médecine.

Je crois, néanmoins, qu'on peut admettre avec plus de vraisem-

(1) Muratori, t. II, p. CMXXIX, 9.
(2) Id., *Ibid*, p. CMXIII, 7.
(3) Gruter, p. DCXXXVI, 6.

Digitized by Google

blance l'opinion contraire, et supposer que ces deux dénominations désignaient deux professions tout-à-fait distinctes, ou tout au moins que les *obstetrices* avaient des attributions plus étendues que celles de nos sages-femmes; qu'elles étaient les ministres du dieu d'Epidaure aussi bien que de Junon-Lucine; en un mot, que, chez les Romains, des femmes exerçant, en tout ou en partie, l'art de guérir, avaient un droit réel à la qualification de *medicæ*, prise dans l'acception qu'elle présente naturellement par sa dérivation du terme masculin auquel elle paraît correspondre.

Cette opinion me semble pouvoir se déduire, avec une sorte de certitude, d'une autre inscription que je n'ai point encore rapportée, et que je trouve dans le recueil de Gruter (1). La voici :

D. M.
IVLIAE. QVI
NTIANAE
CLINICE. FIL.
KARISSIM
MATER
POSVIT. ET
SI BI

Le nom grec de CLINIQUE, donné par les modernes à cette branche de la médecine qui s'exerce auprès du lit des malades, n'est point une expression que nous ayons détournée, comme tant d'autres, de son acception primitive, en la plaçant dans notre vocabulaire scientifique. Nous la trouvons employée ainsi, de même que son dérivé *clinicus*, par plusieurs écrivains de Rome (2). Pline a dit : *Medicinam*

(1) *Inscript. antiq.*, p. DCXXXVI, 3.

(2) Le terme *clinicus* a cependant deux autres acceptions dans l'antiquité ecclésiastique. Saint Cyprien nous apprend (*Epist.* LXXVI. *Op.* pp. 156-158.) qu'on le donnait aux malades qui recevaient le baptême au lit. Saint Jérôme l'applique aussi (*Epist.* LXXXVI. *Op.* t. IV, col. 671.) aux malades que soulageait la charité de sainte Paule.

Digitized by Google

hanc, quæ clinice vocatur, etc. (1); et ailleurs : *In quartanis medicina clinica propemodum nihil pollet* (2). Martial a employé *clinicus* pour *medicus :*

Clinicus Herodes trullam subduxerat ægro, etc. (3).

Dans un autre endroit, il l'appliquait également à un médecin, mais en jouant sur le mot, en lui donnant un double sens, qui forme le trait de l'épigramme :

Chirurgus fuerat, nunc est vespillo Diaulus :
Cœpit quo poterat clinicus esse modo (4).

Plus tard, enfin, nous voyons un poète chrétien, Prudence, désigner Esculape comme *clinicus deus* (5).

Les inscriptions nous en fournissent encore de nouveaux exemples : Gruter nous en a conservé une qui nous fait connaître un personnage ainsi nommé et qualifié : P. DECIMIVS P. L. EROS MERVLA MEDICVS CLINICVS CHIRVRGVS OCVLARIVS, etc. (6). Dans le recueil de Reinesius, on trouve aussi un : TI. CLAVDIVS. IVLIANVS. MEDICVS. CLINICVS. COH. IIII (7).

De ces diverses citations littéraires ou monumentales, il résulte évidemment que l'expression de *clinicus* était employée chez les anciens, soit pour désigner l'exercice spécial d'une des branches de l'art de guérir, soit dans un sens moins déterminé, et comme syno-

(1) *Nat. hist.*, XXIX, 1.

(2) *Ibid.* XXX, 11.

(3) *Epigr.* IX, 97.

(4) *Epigr.* I, 31. C'est de cette épigramme que Boileau, si heureux, pour l'ordinaire, dans l'usage qu'il faisait des poètes anciens, nous a laissé cette imitation bien médiocre :

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de morts que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre :
Il n'a point changé de métier.

(5) *Apoth.*, v. 205.

(6) *Inscript. antiq.*, p. CCCC, 7.

(7) *Syntag. inscript.*, p. 611, VII.

Digitized by Google

nyme de *medicus*. Or, il devait en être de même de son correspondant féminin, que nous connaissons uniquement par l'épitaphe de Julia Quintiana ; ce terme, emprunté à une langue étrangère, devait être peu en usage parmi le peuple, et, pour cette raison, moins exposé à des applications inexactes. Il y eut donc réellement à Rome des femmes exerçant la médecine ; et cela étant, pourquoi ne regarderait-on pas comme telles toutes les personnes du sexe qualifiées dans les inscriptions du titre de MEDICA ? pourquoi voudrait-on les réduire à n'être que des accoucheuses ?

On aurait une donnée d'un autre genre et non moins concluante, si l'on admettait avec confiance une autre inscription bien curieuse, recueillie par Gudius (1), mais dont la source première, *ex Ligorio*, semble devoir ne lui laisser qu'une autorité fort douteuse ; elle est ainsi conçue :

T O R E L L I A. T. L. M E L A N O N I A
M E D I C A. A. M A M M.
A N N. X L. S E. V I V A. F E C I T. E T
V R N. M A R M O R. P O S V I T.

A MAMM. qui ne peut se suppléer, ce me semble, que d'une seule manière, A MAMM*is*, placé à la suite de MEDICA, indiquerait bien formellement une branche spéciale de la médecine ancienne, et supposerait que cette femme faisait profession de traiter, dans les personnes de son sexe, les maux de cette partie délicate que la nature a destinée à fournir son aliment à la première enfance.

Cette particularité confirmerait aussi toutes les conjectures qu'il serait possible de former d'ailleurs sur les limites auxquelles pouvaient être bornées les attributions régulières de ces ministres féminins d'Esculape. Si l'on admet, en effet, que ces femmes étaient quelque chose de plus que de simples accoucheuses, ce que j'ai cherché à établir, il n'est pas naturel cependant de supposer que leur pratique s'étendit indéfiniment à toutes les maladies, ni surtout à toutes les personnes. Bien plus vraisemblablement, leur clientelle ne se composait que des

(1) *Antiq. inscript.*, p. CCXXIV, 6.

Digitized by Google

personnes de leur sexe, et peut-être des plus jeunes enfants ; leurs soins avaient pour objet principal les maladies particulières aux femmes, ou celles dont l'examen, et même le simple aveu, aurait pu être pénible à leur modestie, s'il eût fallu s'adresser à des médecins de notre sexe. Il y aurait, il faut le reconnaître, dans un tel état de choses, une décence et une moralité qui seraient vraiment bien dignes d'éloge. On trouvera peut-être que, sous ce rapport, il formerait un contraste peu vraisemblable avec tout ce que nous connaissons de la corruption de la société romaine à l'époque des empereurs, laquelle est, dans ses différents siècles, l'âge de toutes nos inscriptions. Mais il y avait en cela sans doute quelque chose de la vieille Rome ; et on a lieu d'observer, dans la longue histoire de sa dégénération, que les vices furent bien plutôt dans ses mœurs corrompues par les conquêtes, que dans les institutions et dans les lois.

Telles sont, si je ne me trompe, toutes les conjectures que l'on peut hasarder avec sagesse sur un sujet bien peu éclairci, comme on l'a vu, par des données puisées aux sources antiques. Je crois compléter ces recherches, autant qu'il est en mon pouvoir, en rappelant encore un monument lapidaire qui doit être rangé parmi les inscriptions médicales appartenant à des femmes, quelle que soit d'ailleurs l'interprétation plus précise qu'on veuille lui donner. C'est un marbre sur lequel sont inscrites ces deux simples lignes :

HELPIS LIVIAE
AD. VALETVDINAR.

Spon, qui a donné cette inscription (1), suppose qu'on doit lire AD*jutrix* VALETVDINAR*ia*. Si l'on adopte cette leçon, qui me paraît assez plausible, l'office de cette femme semblait devoir être celui d'une garde-malade. C'est, je pense, le seul monument connu de l'antiquité qui mentionne une telle profession.

Il reste à faire une seule observation, qui n'est pas sans importance, d'autant plus qu'elle a trait, non pas à une simple conjecture, mais à un fait certain. L'une des femmes nommées dans nos deux inscriptions lyonnaises, Minucia Astte, n'était qu'une affranchie, et

(1) *Miscellan. erud. antiquit.*, p. 144, 13.

Digitized by Google

l'on a dû remarquer qu'il faut mettre dans la même classe la plupart des personnes de son sexe, dont les monuments épigraphiques nous ont fait lire les noms, avec le titre de MEDICA, ou bien avec celui, plus modeste, d'OBSTETRIX. Ceci n'a rien qui doive nous étonner, car nous savons d'ailleurs qu'il en était de même alors chez les hommes qui exerçaient la profession médicale. En vain ce fait, généralement connu, a été contesté par quelques savants, médecins pour la plupart, et notamment par notre compatriote Spon que je viens de citer, et qui semble se faire une question d'amour-propre de cette circonstance fort indifférente, selon moi, à l'honneur de la médecine (1). Les partisans de ce système hasardé, pour ne rien dire de plus, ont été refutés victorieusement par un docte Anglais, Connyers Middleton, médecin lui-même, mais, avant tout, critique impartial et consciencieux (2).

Il est, en effet, bien établi par toutes les preuves historiques désirables dans une telle question, et Middleton le fait voir de la manière la plus claire, que la médecine, qui ne fut introduite à Rome que fort tard (3), y fut exercée longtemps par les seuls esclaves et par quelques affranchis. Je n'invoquerai sur ce point que le témoignage des inscriptions relatives aux médecins, qui le supposent presque toutes, et, pour n'être pas trop long, je me contente de renvoyer à celle de P. Decimius Eros Merula, déjà citée plus haut, parce qu'elle est curieuse, où il est question du prix considérable que lui coûta son affranchissement (4), et de rapporter la suivante, érigée à un autre médecin qui n'était pas même affranchi, mais qui traînait encore les livrées de l'esclavage (5) :

PHAEBIANO

SER.

(1) *Recherches curieuses d'antiquités*, Dissert. 27. p. 419; et *Miscellan. erud. antiq.*, p. 141.

(2) *De medicorum ap. vet. Romanos degentium conditione*, etc. Cantabrigiae, 1726, in-4°.

(3) Plin. *Nat. hist.*, XXIX, 1.

(4) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. CCCC, 7.

(5) Phil. à Turre, *Monum. vet. Antii*, p. 361.

Digitized by Google

MEDICO
FABIANVS
COS

D'après le nom du consul, mentionné dans ce monument érigé par lui-même, on voit qu'il y avait encore des esclaves médecins au commencement du troisième siècle de notre ère (1).

Ce témoignage des monuments sur la condition des médecins à Rome est confirmé, du reste, par celui des jurisconsultes (2) et des autres auteurs anciens (3). César fut le premier qui accorda à des médecins le droit de bourgeoisie, et cela dans des vues que Suétone nous fait ainsi connaître : *Ut exhaustæ quoque urbis frequentia suppeteret....*, *medicinam Romæ professos.....*, *quo libentius et ipsi Urbem incolerent*, *et cæteri appeterent*, *civitate donavit* (4). Antonius Musa, médecin d'Auguste, qui le conserva au peuple romain, et auquel une souscription publique éleva une statue (5), n'était également qu'un affranchi (6).

De tels honneurs n'étaient pas réservés aux femmes. Mais si elles partageaient avec les médecins l'humiliation de la servitude, dans les maisons des riches matrones qu'elles étaient destinées à soigner, leur art devenait aussi pour elles un moyen d'affranchissement et de fortune. Il est vraisemblable qu'on leur laissait, ou du moins, qu'elles savaient se faire de légers profits, qui, fréquemment répétés, grossissaient le petit pécule dont elles rachetaient leur liberté; et leur ancienne profession exercée pour leur compte, lorsqu'elles étaient parvenues à la condition d'affranchies, pouvait non seulement les faire subsister, mais devenir quelquefois fort lucrative (7).

(1) L. Annius Fabianus fut consul l'an de Rome 954, 201 de notre ère, avec M. Nonius Mucianus.

(2) Heineccius, *Antiquit. Juris.*, I, 25, 19. — Middleton, *Op. laud.*, pp. 9. 11.

(3) Middleton, *Op. laud.*, p. 8, 9, 10.

(4) *D. Iul.*, 42.

(5) Sueton. *August.* 59.

(6) Dion. Cass., *Hist. rom.*, LIII, 517.

(7) Ce passage de Sénèque (*Epist.* LXXXVII, *ed. var.* t. II, p. 375.) prouve

Digitized by Google

Remarquons, en finissant, que les inscriptions qui nous sont restées des anciens médecins sont bien plus nombreuses et plus variées que celle des femmes vouées à la même profession. Elles nous révèlent une foule de détails curieux, tels que l'existence chez les Romains de médecins oculistes (1), de médecins militaires (2), de médecins attachés aux jeux des gladiateurs (3), etc. Mais je ne prétends point m'arrêter ici à ces documents qui formeraient des pages intéressantes dans l'histoire de la médecine ancienne. Je tiens seulement à donner une dernière inscription découverte à Lyon, comme celle qui a été l'occasion de ces recherches, et dans le même quartier, mais qui appartient à un médecin de notre sexe. Je la trouve rapportée par Maffei (4).

VFADIVS SEX...
MEDICVS

Bien courte, bien simple, peu importante par elle-même, elle n'a

que les médecins arrivaient souvent à la fortune : *In arte medendi..... videmus bona humillimis quibusque contingere.*

(1) Gruter, *Inscript. antiq.*, pp. DCXXXIV, 2; DCXXXV, 3; CCCC, 7. — Muratori, *Nov. thes.*, pp. CMVIII, 1; CMXXVIII, 5; CMLXV, 2; CMLVII, 5; etc. Outre les monuments de ces médecins spéciaux, on connaît un grand nombre de cachets portant leurs noms et l'indication des drogues qu'ils vendaient. Dans sa *Dissertation sur une inscription grecque... et sur les pierres antiques qui servaient de cachets aux médecins-oculistes*, Paris, 1816, in-4°, Tochon d'Annecy avait réuni tous les monuments de cette nature publiés par Smetius, Saxius, Walchius, etc. D'autres ont été publiés depuis lors par Rever, à la suite de son *Mémoire sur les Ruines de Lillebonne*. Evreux, 1821, in-8°; et par M. de Saint-Mesmin, dans les *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, pour 1833, p. 122 et suiv. On en trouva un à Bourg, il y a quelques années, sur lequel un savant du département de l'Ain promet une notice.

(2) Gruter, *Inscrip. antiq.*, p. DCXXXIII, 5; — Reines.; *Syntag. inscript.*, p. 611, VII; Muratori, *Nov. thes.*, pp. DCCC, 5; DCCCVII, 1; — Hultmann, *Miscellan, épigraph.* p. 424, etc.

(3) Orelli, *Inscript. lat. ampl. collect.*, t. I, p. 447, n. 2553-2554.

(4) *Galliæ antiquit.*, Edit. Véron., p. 81.

Digitized by Google

d'intérêt que pour mes concitoyens, et parce qu'elle est, si je ne me trompe, la seule de cette classe qu'on ait reconnue dans une ville si riche, d'ailleurs, en monuments lapidaires de l'antiquité romaine, et que devaient illustrer, dans les siècles modernes, la science, la charité et les autres qualités honorables de ses médecins.

H. G.

Digitized by Google

HONORÉ-JOSEPH POINTE.

Pourquoi le fils n'écrirait-il pas lui-même la vie, les travaux et les succès de son père ? Pourquoi emprunterait-il une plume étrangère pour payer à cette chère mémoire un légitime tribut ? Personne mieux que lui ne peut faire connaître tous ses titres à la considération publique. Si l'on m'accuse en cela d'amour propre et de gloriole, si l'on prétend que je cherche à faire rejaillir sur moi quelque chose de l'estime et de la réputation dont mon père a pu jouir, je me réfu-

Digitized by Google

gierai dans le sentiment de tendresse filiale qui m'a porté à faire revivre parmi nous celui auquel j'ai dû la vie. C'est une dette que j'acquitte ; tous les bons fils me comprendront.

Honoré-Joseph Pointe naquit à Grasse en Provence, le 24 décembre 1738. Une douloureuse circonstance, qui pouvait ruiner son avenir, influa pourtant d'une manière favorable sur sa destinée tout entière, et présida à l'éducation qu'il reçut et aux succès qui en découlèrent. Cette circonstance, la voici : un empoisonnement accidentel, occasionné par l'oxide de cuivre, vint tout-à-coup le même jour plonger dans le même tombeau cinq membres de la famille d'Antoine Pointe, et de ce nombre se trouvaient le père et la mère. Mais cette famille était nombreuse, et la triste position des enfants qui survécurent inspira un intérêt général et toucha particulièrement M. de Bonpart, l'un des personnages les plus considérés du pays. Ce généreux citoyen se chargea d'élever le plus jeune de ces orphelins. Ce fut Honoré-Joseph Pointe. Il fit d'excellentes études, et acquit une profonde connaissance de la langue latine. Cette langue, alors beaucoup plus employée qu'aujourd'hui, lui fut d'une grande utilité dans la carrière médicale à laquelle il se voua de bonne heure.

En 1759, Honoré-Joseph Pointe reçut, à Grasse même, les premières leçons d'anatomie, d'un *maître en chirurgie* nommé Lambert (1), et, en 1762, il se rendit à Paris où il travailla avec tant

(1) On voit qu'il était d'usage, alors comme aujourd'hui, d'étudier les éléments de la science dans sa ville natale ; on y trouvait presque toujours un hôpital et des praticiens chez lesquels on pouvait puiser les connaissances préliminaires. Ce qui paraît s'être fait dans tous les temps et sans que les statuts universitaires en aient imposé l'obligation, démontre de quelle importance il serait, dans une nouvelle organisation de l'enseignement médical, d'établir des écoles préparatoires ou secondaires dans la plupart des villes de second et de troisième ordre. Dans ces écoles, où ils seraient tenus de passer les premières années de leur noviciat, les élèves trouveraient le remarquable avantage d'apprendre plus facilement les principes de la science sous des maîtres avec lesquels ils seraient en rapport presque immédiat, et qui auraient eux-mêmes l'habitude de cet enseignement. Ils y rencontreraient un autre avantage, peut-être plus précieux encore, celui d'être enlevés moins jeunes à l'affection et à la surveillance si nécessaires de leurs parents. Au reste,

Digitized by Google

d'ardeur et de succès que, venu à Lyon deux ans après, il fut admis en qualité d'*Elève en chirurgie de l'hôpital général de notre-Dame de Pitié du pont du Rhône et Grand Hôtel-Dieu de la ville de Lyon.* Il s'était distingué dans les examens qu'il avait subis pour obtenir cette place, et, durant quatre années, il en exerça les fonctions de manière à réaliser les espérances que son début avait fait concevoir. Trois fois il remporta les prix que l'administration de cet hospice décernait tous les ans à la suite des concours publics sur les branches de la science que le *chirurgien gagnant maîtrise* (1) avait enseignées. Pendant ces deux ou trois dernières années de service, il remplaça presque constamment le chirurgien gagnant maîtrise, Jean Dufieu, qui était valétudinaire, et qui mourut avant que la durée de ses fonctions ne fut révolue.

Ce fut sur la demande expresse de MM. les recteurs qu'il passa, en qualité de *premier élève*, une quatrième année à l'hôpital, où le temps ordinaire de cet internat était déjà, comme aujourd'hui, de trois années seulement.

Dans les longues absences que faisait Jean Dufieu, pour raison de santé, Honoré-Joseph Pointe pratiqua avec habileté toutes les opérations, et particulièrement celle de la taille à laquelle jusqu'alors à Lyon peu de chirurgiens avaient osé se hasarder.

Les prix qu'il avait remportés et les services qu'il avait rendus en remplaçant pendant plus de deux ans le chirurgien gagnant maîtrise, seul chef à cette époque du service de chirurgie, paraissaient devoir suffire pour déterminer l'administration à lui confier cet emploi qui était ordinairement la récompense de celui des élèves qui, durant ses trois années d'exercice, avait donné le plus de preuves de savoir, de zèle et d'activite. Aussi lui fut-il promis plusieurs fois par MM. les recteurs.

l'idée que j'émets semble n'avoir point échappé aux hommes de capacité et d'expérience qui ont élaboré, sur cette matière, le projet de loi que le gouvernement se propose de présenter incessamment aux assemblées législatives.

(1) Aujourd'hui le *chirurgien-major*. Les attributions se sont étendues, mais l'emploi est identique.

Digitized by Google

Mais soit que H.-J. Pointe n'eût assez de confiance ni dans ces promesses, ni dans ses titres personnels, soit que sa propre expérience lui eût fait reconnaître toute l'importance de la place, il considéra comme indispensable d'adopter un nouveau mode de nomination qui offrît de plus fortes garanties de l'instruction et de l'expérience de celui qui serait appelé à la remplir. Il proposa, en conséquence, de la mettre au concours. Quelques recteurs ayant partagé son opinion, et d'autres l'ayant répoussée, il prit le parti de rechercher l'assistance d'une autorité au dessus de la leur, et il parvint à obtenir l'approbation du premier ministre dont l'influence aurait sans doute été toute puissante si l'administration n'en eût prévenu l'effet en dévançant de près d'une année cette nomination.

Au moment où l'on s'y attendait le moins, et dans une séance dont l'objet fut tenu secret, ils firent tomber leur choix sur M. Carret (1), autre élève dont les droits, quelque réels qu'ils fûssent, étaient sans contredit moins évidents.

Ayant terminé ses fonctions d'interne et perdu tout espoir de devenir chirurgien en chef, H.-J. Pointe chercha d'autres moyens de se faire connaître et d'établir sa réputation. Il était alors âgé de trente ans et comptait neuf années d'études bien employées, ce qui lui donnait quelque droit à la confiance publique. Mais, au début de la carrière, on est jaloux et impatient de renommée ; le titre d'auteur surtout est très flatteur pour un jeune homme, et H.-J. Pointe eut recours à la publicité avant que la méditation et l'expérience eûssent donné toute la maturité désirable aux travaux du cabinet et de la pratique médicale. C'est, du reste, une tentation à laquelle bien d'autres jeunes intelligences ont succombé.

La *pourriture d'hôpital* était une des maladies qu'il avait le plus étudiée pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu ; à peine l'avait-il quitté

(1) Carret, Michel, célèbre, surtout comme homme politique, né à Villefranche (Rhône) en 1752 ; chirurgien-gagnant-maîtrise, à l'hôtel-Dieu ; député au conseil des Cinq-cents, membre du tribunal, chevalier de la légion d'honneur. Conseiller-maître à la cour des comptes, président de la fédération parisienne pendant les Cent-Jours ; démissionnaire de la cour des comptes à la seconde Restauration ; mort à Paris le 12 Juin 1818.

Digitized by Google

qu'il s'empressa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis sur ce sujet, et qu'il publia, en 1768, un volume in-douze intitulé : *Essai sur la nature et les progrès de la gangrène humide, vulgairement dite pourriture; maladie chirurgicale assez fréquente dans les hôpitaux, considérée comme la cause et l'effet de l'impureté de l'air, inséparable de ces maisons.*

Cet ouvrage, qui eût certainement gagné à ne paraître que quelques années plus tard, fut néanmoins accueilli avec faveur par les savants de l'époque et particulièrement par Louis et Lamartinière. Plus tard, il fut honorablement mentionné par Haller ; et, dans ces derniers temps, cité par les auteurs qui ont écrit sur cette maladie (1).

Dans son livre, H.-J. Pointe paie un trop large tribut aux théories de l'époque, sur lesquelles il ne paraît pas avoir encore des idées bien arrêtées. Mais, au milieu du vague des hypothèses, se trouvent quelques vérités qui ont été, de nos jours, reproduites comme nouvelles. Ainsi, après avoir fait remarquer (page 14 et suivantes) qu'il existe un équilibre entre la nutrition et la digestion, il en déduit la conséquence très naturelle que l'une ne peut être modifiée sans que l'autre le soit. De là, le danger d'une alimentation trop abondante et d'une digestion trop pénible dans les cas de suppuration. « Un médecin, dit-il, sur les indications que lui fournit principalement « la langue du malade, qui, dans ce cas, m'a toujours paru dans un « rapport complet avec son ulcère, prévient, toujours efficacement, « ces menaces de détérioration en procurant ou conservant le bon « état des premières, secondes et troisièmes voies. »

Un autre point, qui n'avait pas échappé à la sagacité de l'auteur, est l'importance physiologique de la variété des aliments, qui doit se maintenir pourtant dans certaines limites (page 98). Cette idée qui n'était point étrangère aux médecins ses devanciers, puisque Sthall en parle dans plusieurs de ses écrits, notamment dans son *Traité des aliments*, cette idée a été reproduite de nos jours avec une apparence de nouveauté par un de nos plus habiles physiologistes,

(1) *Traité expérimental du typhus traumatique, gangrène ou pourriture des hôpitaux*, etc., par N. F. Ollivier ; 1822, page 177.

Digitized by Google

M. le docteur Magendie, qui a enrichi la science de faits propres à éclairer et à confirmer une telle opinion.

H.-J. Pointe reconnaît deux causes puissantes de la pourriture d'hôpital : la première résultant des émanations putrides qu'exhalent les malades, et agissant sur toute l'économie d'une manière insensible, mais avec d'autant plus d'intensité que l'organisme est plus faible et doué d'un certain tempérament ; la seconde produite par un simple contact ; et, de cette façon de voir, il déduit deux méthodes curatives ; l'une générale et l'autre locale.

Bourgelat fondait alors à Lyon la première école véterinaire qui ait existé en France. Intimement lié avec H.-J. Pointe, il fit d'inutiles efforts pour le déterminer à embrasser la carrière de l'hippiatrique. Mais celui-ci préféra continuer l'étude de la chirurgie et de la médecine, et prendre ses grades dans l'une et dans l'autre de ces sciences qu'il considérait avec raison comme inséparables.

A cette époque, pour être admis dans la communauté des maîtres chirurgiens de la ville de Lyon, il fallait représenter un brevet d'*apprentissage* chez un de ceux qui faisaient partie de cette communauté ; H.-J. Pointe avait suivi une autre marche, offrant de bien plus sûres garanties d'instruction. Ayant obtenu du roi une dispense de ce brevet, il sortit victorieux des examens et des thèses qu'il eut à subir devant les membres du collége, et, le 29 decembre 1769, il fut reçu maître en chirurgie.

Tout en s'adonnant avec ardeur aux travaux nécessaires à l'obtention de ces grades, il trouvait encore le temps de se livrer à d'autres utiles occupations. Pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu, il avait été à portée de reconnaître les inconvénients attachés au service chirurgical, et, après en être sorti, il adressa sur ce sujet, à MM. les recteurs plusieurs mémoires dans lesquels il signalait les abus suivants : le chirurgien-gagnant-maîtrise, étant choisi parmi les élèves, nommé par l'administration, et exerçant seul, durant six années, les fonctions de chirurgien en chef, ne pouvait présenter toutes les garanties de savoir et d'expérience indispensables dans un poste aussi important ; l'espèce d'apprentissage qu'il faisait dans les premières années ayant lieu au détriment de la santé, quelquefois même de la vie des hommes, et se renouvelant de six en six ans, était essentiellement

Digitized by Google

funeste à l'humanité ; l'abandon du service de chirurgie entre les mains d'un élève, quand celui qui en était l'unique chef était forcé de s'absenter pour cause de maladie ou pour tout autre motif, avait aussi, sous le même rapport, les plus fâcheuses conséquences ; l'absence, assez ordinaire chez ce chef, de connaissances théoriques le mettait dans l'impossibilité d'instruire convenablement les élèves, et de pousser par lui même la science dans les voies du progrès, devoir de tout homme de l'art placé à la tête d'un grand hospice ; enfin de toutes ces causes résultaient autant de vices radicaux inhérents à l'organisation du service chirurgical, vices auxquels il était urgent de porter remède. Il faisait observer, en outre, que, de tous les grands hôpitaux de France, celui de Lyon était le seul où il existât, sous ce rapport, une aussi fâcheuse organisation ; et, pour détruire ces graves abus, il proposait de confier la direction de ce service à un chirurgien en chef et à un suppléant pris parmi les plus capables et les plus habiles du Collége royal de chirurgie.

Que résulta-t-il des tentatives qu'il fit à plusieurs reprises pour que des améliorations salutaires fûssent apportées dans le service chirurgical de l'hôtel-Dieu, en demandant, tantôt que le chirurgien en chef fût nommé au concours, tantôt qu'il fût pris dans le sein du Collége composé de savants qui avaient fait leurs preuves lors de leur admission ?... Il arriva ce qui a presque toujours lieu quand des réformes utiles sont provoquées par des hommes de mérite qui n'ont ni assez de crédit ni assez d'autorité pour que l'on s'empresse d'adopter leurs vues. D'abord, loin d'être prises en considération, leurs propositions sont rejetées ; mais les bons esprits s'en pénètrent, les mûrissent, et plus tard elles portent leurs fruits.

En effet, quelques années étaient à peine écoulées que l'on vit ce service passer aux mains de deux chefs, l'un sous le titre de chirurgien-major, l'autre sous celui de chirurgien aide-major, et tous deux élus à la suite d'un concours public.

Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que la première nomination faite de la sorte fut celle de Marc-Antoine Petit, élève particulier d'H.-J. Pointe. Ce concours, qui eut lieu en 1788, dans les trois journées des 9, 10 et 11 juin, fut très brillant et l'éloquence que dé-

Digitized by Google

ployа Marc-Antoine Petit était bien faite pour donner d'emblée une grande faveur à ce nouveau mode d'élection.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer seront peut-être trouvés trop minutieux et un peu étrangers à mon sujet ; mais ils se rattatachent à un point historique qui fait assez d'honneur à la mémoire de mon père pour ne pas les laisser dans l'oubli ; c'est qu'en effet ce fut lui qui signala le premier à l'administration tout ce qu'avait de défectueux le service de chirurgie ; ce fut lui qui, le premier encore indiqua les moyens de mettre un terme à ce fâcheux état de choses, et ce fut enfin un de ses élèves, Marc-Antoine Petit, qui sortit victorieux du premier concours.

Le bien est lent à s'opérer. C'était en 1770 que H.-J. Pointe fit, pour la première fois, connaître les abus dont il vient d'être question, et ce fut seulement en 1788 que l'on se décida à les faire cesser ! Aujourd'hui même, les améliorations réclamées depuis soixante et dix ans, quoique d'une utilité et d'une urgence évidemment démontrées, sont loin d'être complètement effectuées. Encore la plupart de celles que l'on a opérées ne le seraient-elles pas, peut-être, si l'on n'y eût été poussé par la disposition générale des esprits qui, à l'aurore de la révolution française, marchaient à grands pas dans la voie des changements, des réformes et des innovations.

Quoique H.-J. Pointe vécût dans un temps où la médecine et la chirurgie étaient encore séparées, il n'était pas moins convaincu de l'avantage qu'il y aurait pour l'une et pour l'autre à être réunies ; et il a laissé, sur ce sujet, quelques lettres dans lesquelles son opinion est clairement exprimée, ainsi que la réalité des motifs qui la fondent. Il était lui-même profondément instruit dans ces deux branches de l'art de guérir ; et nous allons voir comment, déjà maître en chirurgie, il se fit recevoir docteur en médecine.

A cette époque, le titre de maître en chirurgie, pour celui même qui avait été chirurgien-gagnant-maîtrise, ou agrégé au collége royal de chirurgie, était bien loin de donner une position sociale aussi élevée que celle dont faisait jouir le titre de docteur en médecine. Or, les idées de H.-J. Pointe sur l'utilité de la réunion de ces deux branches de l'art de guérir, et le désir qu'il avait de se placer le plus honorablement possible dans l'opinon publique, le dé-

Digitized by Google

terminèrent à demander le diplôme de docteur qu'il obtint en 1774, après avoir subi les examens et soutenu les thèses conformément aux statuts alors en vigueur.

Bientôt un mariage avantageux à tous égards lui donna dans le monde une position encore plus favorable que celle qu'il s'était faite. Il épousa Mlle Davin, fille d'un honorable négociant et d'Agnès Servan, appartenant à une famille qui a fourni à la ville de Lyon des échevins et des magistrats distingués.

Une réputation bien acquise ne tarda pas à le placer au rang des médecins les plus expérimentés et les plus habiles. Les nombreux manuscrits qu'il a laissés prouvent que ses goûts étaient tournés vers les travaux du cabinet, et qu'il joignit à la pratique la théorie de la science. Plusieurs de ses écrits qui sont restés inachevés par l'effet de la tourmente révolutionnaire, auraient, dans des temps de paix et de tranquilité, reçu peut-être de l'impression une favorable publicité ; mais de nouvelles idées politiques se répandaient avec la rapidité de l'éclair, exaltaient tous les esprits, agitaient la population entière, et les quelques hommes demeurés fidèles au culte des sciences et des arts se trouvèrent alors isolés et découragés. H.-J. Pointe travaillait donc seul, renvoyant à de meilleurs jours la publication de quelques ouvrages importants qui n'eurent pour lecteurs qu'un petit nombre d'amis. Mais, pour lui, ces jours meilleurs ne devaient point arriver. La fermentation des esprits portée à son comble fit éclater la révolution de 1789. L'immense perturbation qui ébranla la France, les désastres inouis qui la désolèrent mirent Lyon dans un état voisin de sa perte, et pas un citoyen ne put se dispenser de prendre à de tels évènements une part plus ou moins active.

Sans aucun penchant à devenir homme politique, H.-J. Pointe était d'un caractère trop franc et trop décidé pour ne pas émettre hautement sa pensée et ses principes, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, et ses principes étaient ceux du parti auquel on donnait alors le surnom d'*aristocrate*. Quand vint le siége de Lyon, il n'accepta aucun emploi pour ne point se mettre en évidence ; mais il ne pouvait refuser ses soins aux Lyonnais blessés dans ces mémorables combats ; et, sous le règne de la Convention, oubliant

Digitized by Google

les dangers personnels auxquels il était exposé, il secourut, par tous les moyens en son pouvoir, ceux que leurs titres et leur fortune plaçaient, bien plus encore que leur opinion, sous le glaive des lois qui servaient de prétexte pour décimer la France.

Un semblable dévouement ne pouvait manquer de lui valoir bientôt les honneurs de la proscription. Aussi fut-il dénoncé *pour avoir pansé les blessés et entretenu des intelligences avec les émigrés*. Incarcéré sur cette accusation, et il en fallait beaucoup moins dans ce temps là pour passer de la prison à l'échafaud, il fut pourtant rendu à la liberté, grâces à la protection reconnaissante d'un cordonnier qu'il avait guéri d'une fluxion de poitrine, et qui avait heureusement de l'influence comme président de section. Mais, peu de temps après, il tomba sous le poignard de l'un des dénonciateurs auxquels il avait dû son arrestation ; et, le 8 vendémiaire an VI (29 septembre 1797) il succomba aux suites des blessures que lui avait faites le fer de l'assassin.

La renommée d'honnête homme dont jouissait H.-J. Pointe était aussi généralement répandue que bien acquise. On trouvait en lui le *vir probus* d'Hippocrate dans toute la force de l'expression. Le talent et le savoir du médecin ne faisaient qu'ajouter un lustre de plus à cette qualité.

H.-J. Pointe laissa une veuve que la révolution avait privée de tous les appuis d'une famille, et un fils âgé de huit ans qu'il destinait à l'art de guérir. Quand l'époque des études fut arrivée pour cet enfant, il fut dirigé par Marc-Antoine Petit, qui rendit au fils les conseils, les leçons, et les bons offices qu'il avait reçus du père.

H.-J. Pointe travailla jusqu'à la fin de ses jours ; ses nombreux manuscrits en font foi. Il avait à peine quitté les bancs de l'école quand il publia l'ouvrage dont j'ai déjà parlé, et qui, bien que laissant beaucoup à désirer sous certains rapports, révélait cependant l'œuvre d'un médecin observateur et déjà capable de concourir au progrès de la science.

Comme praticien, il avait particulièrement étudié l'action des préparations antimoniales, de la ciguë, du sulfate de cuivre, du mercure, etc., dans le traitement de quelques maladies des organes de la respiration, dans celui des affections scrofuleuses, dartreuses, cancé-

Digitized by Google

reuses et vénériennes. Une partie de ses idées sur cette matière se trouve consignée dans un de ses manuscrits intitulé : *Recueil de formules*, ou *Journal de médecine pratique pour les formules magistrales*, ainsi que dans ses lettres au docteur Fragonard, qui renouvelait à Paris l'essai des formules dont H.-J. Pointe avait d'abord observé les bons effets à Lyon.

L'étude des auteurs anciens remplissait aussi une bonne partie de son temps ; et parmi ceux-ci Hippocrate était celui dont il s'était le plus profondément pénétré, et qu'il a cité le plus fréquemment dans ses écrits. Sthal était encore un de ses auteurs de prédilection ; il a traduit sa physiologie entière et des fragments de sa pathologie. A cette traduction, remarquable par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle est rendu le texte latin, il a ajouté des commentaires qui ne sont pas sans intérêt et qui prouvent combien la doctrine de Sthal lui était familière.

Dans un de ces commentaires, il fait observer que, depuis Hippocrate, la vraie théorie médicale a fait peu de progrès quant à son application, et que, tous les jours, on est forcé de recourir aux préceptes de ce grand maître, lesquels ne sont que l'expression des moyens employés par la nature elle-même pour arriver à la guérison des maladies.

Dans un autre commentaire, il prévoit l'envahissement et l'influence des théories physiques sur la pratique de la médecine, ainsi que les écarts dangereux qui devaient naître de cette influence.

Ses idées appartenaient donc au *vitalisme*, à cette doctrine vers laquelle aujourd'hui tous les bons esprits ont une tendance marquée, à cette doctrine féconde en principes sûrs et vrais, qui fait de l'art de guérir une science spéciale, et du praticien le premier ministre de la nature. La nature, en effet, guérit par des moyens d'un ordre très relevé et infiniment supérieurs à tous ceux que fournissent les théories physiques ou chimiques, trop souvent mises à contribution pour expliquer les phénomènes morbides.

Tel fut H.-J. Pointe. J'ai dit de lui tout ce que j'en sais, tout ce que m'en ont appris et l'opinion de ses anciens collègues et la lecture de

Digitized by Google

ses ouvrages (1). Quant aux titres qu'il avait à l'estime et à la considération de ses contemporains, j'en ai parlé avec la conscience d'un

(1) Voici la liste des écrits laissés par Honoré-Joseph Pointe :

Essai sur la nature et les progrès de la gangrène humide, vulgairement dite pourriture. 1 volume in-12, Lyon, Jacquenod père et Rusand, 1768.

Traduction de quelques ouvrages de Sthal, suivie de commentaires, par le traducteur ; matière de trois volumes.

Traduction de la physique souterraine de Bécher ; un volume.

Quelques cahiers, égarés après la mort de l'auteur, manquent à ces deux traductions qui sont, comme nous l'avons dit, d'une remarquable fidélité.

Hippocratis Coi opera omnia medica, ex vetustissimis auctoris interpretibus excerpta, electa, notulis illustrata, ad naturæ nutum accommodata, exarata et edita ab honorato Josepho Pointe, doctore medico. — Ce qui a été fait de cet ouvrage formerait environ cinq volumes.

De la nécesssité d'établir un maître en chirurgie de la ville de Lyon, pour major en chef de l'Hôtel-Dieu de la même ville. — L'auteur a écrit sur ce sujet deux mémoires dans lesquels plusieurs branches du service chirurgical sont avec raison signalées comme vicieuses et préjudiciables aux malades. Le temps et les progrès des lumières n'ont point encore fait complète justice de tous les abus dévoilés dans ces mémoires.

Précis de quelques observations sur les inconvénients des boissons diététiques, considérées dans les effets quelles produisent, par leur quantité seulement, dans la cure de quelques maladies chirurgicales. 1776.

Mémoire et Observations sur la nutrition et l'accroissement des parties animales.

Discours sur les moyens de faire des progrès dans l'étude de la chirurgie. — Cet opuscule devait être le discours préliminaire d'un *Cours de principes de chirurgie* auquel travaillait H.-J. Pointe, et dont il n'existe que des fragments.

Discours sur le cancer, lu en présence du Collége royal des maîtres en chirurgie de la ville de Lyon, le 16 novembre 1769.

Mémoire sur la question suivante, proposée pour sujet de prix par l'Académie royale de chirurgie en 1770 : « Exposer les inconvénients qui résultent « de l'abus des onguents et des emplâtres, et de quelle réforme la pratique « vulgaire est susceptible, à cet égard, dans le traitement des ulcères. »

Discours sur la digestion des aliments, lu en présence et avec l'agrément du Collége royal des maîtres en chirurgie de la ville de Lyon, le 13 novembre 1769.

Mémoire sur la question proposée en ces termes par l'Académie des Sciences

Digitized by Google

historien, et non avec la tendresse bienveillante d'un fils; je me suis défendu, autant que possible, des affections de famille qui ouvrent complaisamment à nos proches les portes de l'immortalité, et,

de Lyon, en 1770 : « On demande des recherches sur les causes du vice « cancéreux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets, et les « meilleurs moyens de le combattre. » — Quoiqu'il ne soit point terminé, ce mémoire ferait un fort volume.

Mémoire sur la phtisie pulmonaire; sujet proposé par l'Académie des Sciences de Lyon, en 1775.

Mémoire sur la question suivante proposée par le Collége des médecins de Lyon, en 1776 : « Quelles sont les différentes espèces de dartres? quels en « sont les différents principes? quels sont les moyens de les distinguer? « quelles sont les maladies internes que les vices dartreux produisent? à « quels symptômes peut-on les reconnaître? comment peut-on combattre « ces différents principes dans leurs différents états? »

Essai sur la carie des os, où l'on a tâché de prouver que la doctrine des relâchants et des humectants sur les os altérés est de beaucoup préférable, dans bien des cas, aux caustiques et aux spiritueux.

Dissertation sur quelques points de l'art des accouchements. — L'auteur, qui a développé ici des idées nouvelles, soutient particulièrement que la débilité de la constitution générale d'une femme aux douleurs de l'enfantement, apporte souvent de dangereux obstacles au succès de sa délivrance; qu'elle conduit ou peut conduire à une espèce d'atonie, ainsi qu'à un véritable état de spasme; qu'enfin cette débilité du système général des solides et cette irritation spasmodique présentent une même indication curative, celle des toniques, tels que le quina et l'hypericum qu'il a employés avec succès dans ces cas. — Les observations sur lesquelles cette théorie est fondée, ainsi que la théorie elle-même, furent, dans le temps, publiées dans la *Gazette de santé.*

Aphorismes ou *préceptes très utiles pour la pratique de l'art de guérir, tirés des meilleurs auteurs.*

Recueil des formules, ou *Journal de médecine pratique pour les formules magistrales.* 1795.

Observations, en forme de lettre, adressées à Marc-Antoine Petit, sur une tumeur sanguine enkistée, ayant deux pieds et demi de circonférence, et occupant toute la longueur de la jambe gauche. 1792. — *Recherches physiologiques et pathologiques sur la nature de la même tumeur.*

Digitized by Google

en essayant de disputer à l'oubli un nom qui me semble digne de ne point mourir tout entier, je n'ai cédé qu'à la sincérité de mes convictions.

J.-P. Pointe.

Observations sur les sensations. — Dans ce mémoire incomplet, se dève-« loppe principalement cette pensée : « Quand nous n'avons en vue que « de rétablir l'intégrité des fonctions naturelles et vitales dans les maladies « qui semblent dépendre de leur altération, et que nous nous bornons aux « remèdes intérieurs paraissant naturellement les plus convenables à ce but, « nous négligeons le meilleur de tous les moyens, c'est à dire l'exercice ac-« coutumé des fonctions animales. »

Dissertation sur l'origine, la nature, la propagation et le traitement des maladies vénériennes.

Institutions de médecine, où l'on a rassemblé les principes élémentaires les plus vrais, les plus utiles et les plus nécessaires à l'art de guérir; fondés sur la doctrine de Sthal et sur celle des meilleurs auteurs. — Après avoir résumé les différents systèmes médicaux, l'auteur de cet ouvrage, dont la première partie seule existe, passe à l'énonciation de la méthode à suivre pour étudier la science d'ue manière convenable. Une des premières conditions est, suivant lui, l'acquisition des connaissances physiques, ou *de la matière*, qui comprennent l'anatomie et la physique proprement dite. La seconde condition est l'étude de *la matière vivante* ou des fonctions ; et la troisième est celle de *l'ame*, ou de son influence sur le corps vivant.

Enfin, plusieurs autres ouvrages : un *Traité du cancer ;* des observations et réflexions sur quelques *maladies soporeuses et spasmodiques ;* d'autres sur *les effets du rapprochement du feu dans les maladies chirurgicales ;* des mémoires *sur la médecine expectante et la médecine agissante*, etc., etc.

Voilà, certes, de nombreux écrits, qui déposent de l'activité laborieuse, du savoir expérimenté d'H.-J. Pointe, de sa constante application à étudier les phénomènes de la nature dans l'état normal ainsi que dans l'état anormal de l'homme, et qui, s'ils eûssent, en partie du moins, été rendus publics, n'auraient été sans utilité ni pour les élèves ni pour les praticiens.

Digitized by Google

Faculté des Lettres.

APERÇU

SUR

LE COURS DE M. QUINET.

Aux yeux de l'homme qui pense et réfléchit, le monde social présente, en ces temps, un spectacle plein de graves et profondes méditations. Depuis un demi-siècle l'univers retentit du bruit de sociétés qui croulent ou se dissolvent. Les vieilles monarchies sont parties ou s'en vont; les constitutions modernes, un instant objet d'enthousiasme et d'adoration, ne rencontrent plus qu'indifférence, incrédulité, mépris, accusation d'impuissance. Peuples et gouvernements vivent au jour le jour également inquiets, également défiants les uns des autres. Il existe au fond des ames un vide immense. La grande

Digitized by Google

commotion qui bouleversa la société jusques dans les fondements, s'est prolongée ébranlant tout, renversant tout. En vain sur ces mouvantes ruines a-t-on tenté mille essais de reconstruction : chaque édifice nouveau s'est écroulé à moitié bâti. Doctrines sociales, doctrines philosophiques, systèmes politiques, systèmes littéraires, systèmes religieux, tout ou presque tout a été balayé par le vent de la destruction. Que sont devenues les théories fameuses des St-Simon et des Lamennais, les systèmes des Fourier et des Owen, les religions de l'abbé Chatel et de tant d'autres qui se proclamaient les hiérophantes et les initiateurs d'une société nouvelle? Météores dans la nuit, lesquels à peine allumés se sont éteints, laissant le monde stupéfait au sein de ténèbres plus profondes. Que sont devenus les défenseurs aveugles du *classicisme* et les fougueux champions du *romantisme*? A côté des débris d'Aristote, d'Horace et de Boileau, gisent les débris de leurs destructeurs. Et les géants de la philosophie, Kant, Fichte, Hegel, Schelling, eux qui exaltèrent si haut nos jeunes espérances, où en sont-ils? Le *kantisme* est tombé ; la *théorie de la science*, tombée ; et au travers de ces deux cadavres s'est étendu l'immense cadavre de la *philosophie de la nature* : désolant spectacle sur lequel est venue rire une jeunesse sceptique et railleuse.

Hommes de 1839, nous marchons sur des ruines ou à l'ombre d'édifices lézardés et menaçant ruines. Si vous distinguez, ici, une jeune philosophie à qui l'avenir appartient, parce qu'elle est humble et en harmonie avec la nature, les facultés et les moyens départis par le créateur à l'homme; là, une vieille religion inébranlable comme un roc, parce qu'ayant ses racines en Dieu, les vagues et le nuage fulminants peuvent l'envelopper, mais l'entamer, jamais; partout ailleurs trône un colossal scepticisme : scepticisme non plus orgueilleux comme au siècle dernier, mais triste, abattu, ennuyé de lui-même, ne sachant où se prendre, où s'accrocher. La société toute entière semble un voyageur perdu dans les forêts, lequel s'agite vainement à trouver sa route.

Digitized by Google

Cependant les hommes de pensée active s'inquiètent et se tourmentent. Ceux-ci évoquent un passé impossible à faire revivre; ceux-là contemplent la jeune Amérique; d'autres, chaque jour plus nombreux, fixent un regard de foi et d'espérance sur le Golgotha. Celui qui sauva le monde, ne peut-il le sauver encore? Est-ce que le champ immense de perfectionnement qu'a ouvert l'Évangile, serait déjà débordé par les progrès de l'humanité?

Voilà l'état des choses : d'immenses amas de décombres autour d'un autel resté debout et d'une philosophie en germe. Ne semble-t-il pas que le monde n'ait plus qu'à s'ensevelir dans le découragement et la léthargie, s'attendant à sa fin prochaine, à moins d'une miraculeuse résurrection? Loin de là, au sein de cette dissolution, de cette mort, il se remue d'énergiques instincts d'avenir, de gigantesques espérances, de colossales spéculations. L'esprit s'élance impétueusement vers l'avenir; sceptique pour tout le reste, il croit à l'avenir d'une foi vague, il est vrai, mais d'une foi immense. Et cette foi est fondée en raison : les étonnantes découvertes de chaque jour dans le domaine de la science et de l'industrie; les continents se couvrant de chemins de fer; les fleuves et les mers de bateaux à vapeur; les plus grandes distances réduites à rien; tous les pays, tous les peuples se rapprochant, s'enchaînant par mille liens, et tendant à ne faire dans la suite qu'un même pays et qu'un seul peuple, tous ces phénomènes et tant d'autres n'annoncent-ils pas visiblement à l'humanité une ère nouvelle? Ère ardemment désirée, nous la saluons de loin, nous l'appelons de tous nos vœux. Mais que sera-t-elle? Quels caractères la distingueront dans les rapports humanitaires ou sociaux, dans l'art, dans la littérature? Voilà ce que chacun se demande, curieux et inquiet; sur quoi chacun essaie ses conjectures : conjectures timides, chancelantes, pleines de doute : nous avons été si souvent dupes de nos illusions et de celles des autres. Quelle sera cette ère? Qui nous révèlera quelques traits de ce grand inconnu? Par quels moyens en hâter l'avènement?

Digitized by Google

La connaissance du passé, jointe à la conscience intime du présent, peut répondre seule aux questions sur l'avenir. Le génie de l'humanité ne procède pas capricieusement et au hasard. Si le monde des corps a ses lois et ses fins, à plus forte raison le monde des intelligences. L'action de la Providence sur l'humanité est toujours identique à elle-même; connaître ce qu'elle fut, c'est présumer ce qu'elle sera. Mais qui saisira le mode de cette action dans le cahos des bonds fantastiques et capricieux de la liberté humaine? Qui déterminera la loi du développement et de la génération des phases successives de l'humanité? Entreprise sublime et hérissée de difficultés; problème le plus beau, le plus transcendant que puisse se poser l'homme, et que chacun sent être aujourd'hui plus que jamais palpitant d'importance et d'intérêt.

C'est à l'examen de ce problème que M. Quinet applique depuis long-temps les forces de son intelligence; c'en est une solution qu'il s'est chargé de nous démontrer, puisque, comme il l'a déclaré lui-même, « son cours n'est autre chose qu'une histoire générale de la civilisation par les monuments de la pensée humaine. »

Hâtons-nous de dire que si notre époque est appelée à résoudre un tel problème, nous pouvons tout espérer de M. Quinet. Puits de science et d'érudition; génie vaste et profond; coup d'œil large et pénétrant, qui embrasse tous les temps et tous les lieux avec tous leurs rapports; et ce qui est le complément, sinon la condition indispensable du génie, une ame droite et candide : voilà ses moyens de solution.

Si, comme nous venons de le voir, un cours de littérature étrangère, sous le point de vue d'une histoire générale de la civilisation par les monuments de la pensée humaine, répond de la manière la plus large et la plus complète, aux premières nécessités intellectuelles, aux plus hautes aspirations de notre époque; un tel cours satisfait encore d'autres instincts, d'autres besoins de l'ordre le plus relevé.

La charité universelle prêchée par le Christ au nom de l'ori-

Digitized by Google

gine commune et de la fraternité de tous les hommes, a passé avec le temps et passe de plus en plus de la doctrine dans les sentiments et les mœurs des populations chrétiennes. Ce lien infiniment multiple qui rattache tous les individus de la race humaine à une même origine, une même destination, une même fin, lien de solidarité et d'amour que le dogme catholique nous enseigne ne pouvoir être brisé par la mort même, ce lien n'a jamais été mieux compris, entouré de plus de sympathies que de nos jours. Jamais n'exista plus vif désir de connaître ce que les hommes de tous les temps ont pensé, senti, cru, souffert, espéré; ce qu'ils surent de l'origine et des fins dernières de l'homme. Jamais la maxime fameuse : *homo sum, nihil humani à me alienum puto*, ne rencontra d'écho plus universel. Ajoutons que la politique, le commerce, les progrès de l'industrie ont multiplié entre les peuples d'actives et incessantes communications, stimulé en eux le désir de se pénétrer, de se connaître plus intimement que par des relations d'affaires, et fait naître le besoin de s'estimer et de s'aimer.

Or, quel moyen de connaître plus intimement un peuple que de l'étudier dans l'expression même de sa pensée intime? Quelle voie plus sûre pour arriver à l'estimer et à l'aimer, que de l'aborder par ses côtés les plus beaux, par son art et sa littérature; l'art étant, après la religion, le sanctuaire de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée, de plus sublime dans les sentiments, de plus pur et de plus saint dans l'ame de l'homme?

D'après les considérations qui précèdent, on conçoit que M. Quinet ait fait sensation à la Faculté de Lyon. Quelque hautes, profondes, neuves et difficiles qu'aient été les questions par lui traitées jusqu'à ce jour, sa parole a trouvé dans son nombreux auditoire, les plus vives et les plus complètes sympathies. C'est qu'elle éveillait des instincts déjà vivaces au fond des ames; qu'elle remuait dans les intelligences des sentiments aspirant vivement à la forme nette de l'idée; c'est que si nul n'a fait une étude spéciale de telles matières, chacun en

Digitized by Google

a saisi une ligne, une pensée, un mot dans les événements et dans la vie de chaque jour. Le germe était dans tous les esprits, il n'attendait qu'un souffle fécond pour se développer.

Pour donner une idée plus précise du cours de M. Quinet, essayons de résumer par ordre ses premières leçons : résumé ingrat, aride, dont tout le mérite sera de révéler la pensée nue, l'enchaînement des idées, la méthode du professeur, sans rien de ces magnifiques développements, de cette haute poésie, de cet vigueur de ton qui animent et colorent ses leçons.

Commençons par le discours d'ouverture.

Dans ce discours M. Quinet a débuté par rendre hommage à l'institution des chaires de littérature étrangère : institution éminemment libérale dont le but moral est de révéler les nations les unes aux autres dans ce qu'elles ont de plus intime ; de renverser les dernières barrières qu'ont élevées entre elles les préjugés, l'esprit de district, l'infatuation de la localité ; et de constituer, dans la vraie acception du mot, la fraternité des peuples modernes.

Une telle chaire à Lyon est-elle à sa place ? — Oui. — Lyon est et fut toujours animé d'un double génie, celui de l'industrie et celui de la spiritualité ; génies hautement personnifiés tous deux, l'un dans Jacquard, l'autre dans Ballanche. Lyon assimile dans sa vie propre deux éléments, uns dans leur principe, uns dans leur but ultérieur : les arts industriels et les arts libéraux. Ces deux familles d'art naturellement unies par un étroit lien de parenté, marchent en se tenant par la main. — Pourquoi les modernes dans leurs théories maladroites, les ont-ils séparées ? Que les anciens furent plus sages ! Pour eux le dieu du commerce était le dieu des arts, et sa première industrie fut d'inventer la lyre. Au fait, n'est-ce pas le même esprit qui tâtonne dans les mille sentiers de l'analyse et de la combinaison, et qui s'élance et plane dans les régions de l'idéal ? Dans quelque sphère que l'homme s'agite, n'aspire-t-il pas toujours par delà cette sphère, à la même fin ; au repos et

Digitized by Google

au bonheur pour lui et pour les autres? L'homme ne vit-il que de pain ou que de poésie? Et la tête qui se courbe sur des chiffres, de l'algèbre ou de la mécanique, ne se relève-t-elle jamais pour chanter et pour prier; ne se redresse-t-elle jamais en s'épanouissant à un éclair de poésie ou d'amour? — D'ailleurs, qui comprendra mieux l'esprit cosmopolite d'un cours de littérature étrangère, que la ville qui créa l'association pour la propagation de la foi, et qui enlace le monde dans les réseaux de sa charité?

Fidèle à sa mission, M. Quinet ne vient point fédéraliser littérairement la province, ni proclamer la dictature intellectuelle de la capitale, ni exalter la littérature d'une nation aux dépens des littératures des autres nations. Le progrès des choses a fondu la diversité des provinces dans l'unité de la France, l'esprit de district dans l'esprit national; partant, plus de littérature provinciale possible, mais seulement une littérature française. Mais la France elle-même, mais l'Allemagne, l'Angleterre et les autres royaumes ne sont que des provinces dans le vaste empire de l'humanité. Or, le même progrès qui effaça les lignes de démarcation entre les provinces, les efface chaque jour entre les royaumes. Les peuples, en se pénétrant par mille points, font decontinuels échanges; et de même que les génies de province se sont tous absorbés dans le génie national, de même les génies de nation tendent à se fondre dans le grand génie de l'humanité. C'est à ce centre de rayonnement que se placera le professeur pour examiner, apprécier et juger les choses. Il comparera les divers monuments de la pensée de chaque peuple: non pour savoir lequel l'emporte (les chefs-d'œuvre, comme les grandshommes, sont généralement tout ce qu'ils purent être selon les temps et les lieux où ils virent le jour); mais pour saisir et généraliser ce qu'ils offrent de caractères communs. Le naturaliste se demande-t-il qui l'emporte du cèdre du Liban ou de l'olivier de l'Attique! Il les étudie, puis les classe d'après leurs analogies ou leurs différences.

Digitized by Google

On a élevé des objections contre l'érection des chaires de littérature étrangère.

L'introduction d'éléments étrangers dans notre littérature, a-t-on dit, en effacera le caractère national; et déjà a disparu cette élégance polie qui la distinguait. Cela est vrai; mais est-ce un mal? Est-ce un mal que le génie français refuse de s'emprisonner dans un cercle de fer, et s'approprie les richesses qui lui viennent du dehors? L'art n'a-t-il qu'une forme? Le sublime majestueux des églises gothiques le cède-t-il en rien à la beauté riante du temple grec? Quand l'élégance des idées païennes introduites chez nous à grands flots par la renaissance, a fait place dans nos esprits à la grandeur des idées chrétiennes; quand nos mœurs étant devenues plus graves, la légèreté française n'est bientôt plus qu'une tradition, lorsque tous les évènements depuis cinquante années se dessinent avec des proportions colossales faudrait-il regarder en nous et autour de nous par le gros bout de la lunette? L'art et la poésie dont la nature est d'amplifier le vrai, se suicideront-ils ici en l'amoindrissant? Exhalez des regrets, si bon vous semble; mais c'est folie de s'insurger contre la nécessité; l'art et la littérature subissent fatalement toutes les révolutions qui s'opèrent dans l'ordre social intellectuel et moral. Or, que feraient vos quelques taches d'encre dans le grand contrat d'alliance qu'ont signé les peuples modernes, et auquel ils ajoutent chaque jour une nouvelle page?

« Mais, continue-t-on, l'esprit périra sous l'amas des matériaux dont vous le surchargez. Soyez sans crainte, l'esprit est tout puissant quand il est armé de son levier, la méthode. Plus l'esprit sait, plus il veut savoir; et il a beau apprendre, tout ce qu'il étudie avec méthode loin d'en être surchargé, il le domine, il en est maître. D'ailleurs, supposez anéanties les chaires de littérature étrangère, vous n'empêcherez jamais d'arriver jusqu'à nous quelques chose de ces littératures. Or, on imite mal ce que l'on connaît mal

Digitized by Google

ou plus justement, on assimile mal ce qui est mal élaboré, mal digéré. Voyez le XVIIIe siècle dans son imitation de la Grèce ; voyez-nous-mêmes dans notre imitation des littératures du Nord, après le blocus continental ? L'inconnu exerce sur l'ame un empire irrésistible. Veut-on secouer ses chaînes, le dominer à son tour? point d'autre moyen que de le serrer de près, de le regarder en face et de saisir le mystère de son existence.

La France est située heureusement pour ce système de littérature comparée. Il semble qu'elle ait un organe pour s'assimiler chaque élément divers. Elle touche par les Pyrénées à l'Espagne, par le golfe de Lyon à l'Italie ; elle donne, par dessus le Rhin, la droite à l'Allemagne, et par dessus le détroit, la gauche à l'Angleterre : elle peut s'assimiler égalemeut le génie du Nord et celui du Midi, sans qu'aucun lui fasse jamais la loi.

M. Quinet a clos ce discours par une réflexion pleine de noblesse et de philosophie : « notre vie, a-t-il dit, n'est qu'un « point dans la durée. L'homme n'a qu'un instant pour s'in- « former des choses qui l'entourent, des hommes qui le « précédèrent dans l'existence, de sa nature, de son origine, « de ses destinées; mettons à profit cet instant précieux; « grossissons notre trésor du trésor de tous les siècles; « approprions-nous la vie de toutes les générations éteinte ; enfonçons courageusement notre regard dans les profondeurs du passé, pour le tourner ensuite rayonnant « d'espérance vers l'avenir (1). »

Abordons maintenant, avec M. Quinet, l'histoire de l'humanité.

Avant de raconter ce drame immense, il est rationel d'en dessiner le théâtre. Car théâtre et drame ont été faits l'un

(1) Comme je cite de mémoire, je ne saurais garantir l'authenticité des expressions, mais seulement celle de l'idée, telle que mon intelligence l'a saisie sur les lèvres du professeur.

Digitized by Google

pour l'autre, sont liés par d'intimes rapports. Quand on contemple les harmonies de la géographie mathématique et de la géographie physique dans leurs relations avec l'organisation intellectuelle et corporelle de l'homme, on tombe à genoux devant l'infinie sagesse. Chaque chose dans la nature a son but, sa valeur, ses mille points par où elle se rattache à l'ensemble des choses. Tout est harmonie ; toutes les choses s'expliquent les unes par les autres; tout porte l'empreinte d'une pensée unique. Eh, n'est-ce pas le même verbe qui puisant dans son sein donna des lois à l'univers et constitua la raison de l'homme? Il y a donc, non pas équation, mais identité entre la raison divine, la raison humaine et les lois qui régissent la nature. Il est donc possible au mathématicien de trouver, au bout d'une équation algébrique, les lois de la mécanique céleste; au philosophe de remonter de la connaissance de lui-même et de la nature au sein de Dieu ; à l'observateur de conjecturer, en voyant la scène du monde, quelques-uns des caractères du drame de l'humanité : le même artiste suprême ayant construit l'une et conçu l'autre, et l'acteur, éminemment malléable, devant s'impressionner de tous les aspects de la décoration.

C'est donc sous l'impulsion d'une idée profondément philosophique que M. Quinet est entré en matière par une esquisse de ce que l'on pourrait appeler la philosophie de la géographie ; ayant indiqué les principales analogies de l'homme avec la nature, et déterminé le caractère symbolique de chacune des grandes parties du monde. Tâchons de le suivre dans sa marche.

Au premier abord, la nature et l'homme offrent entre eux un contraste frappant :

D'une part, invariabilité constante; même retour périodique des jours et des saisons; mêmes migrations annuelles des mêmes espèces aux mêmes époques ; mêmes astres accomplissant toujours dans le même orbite et le même temps, les mêmes révolutions. La nature entière semble tourner

Digitized by Google

dans un cercle fatal, asservie à la loi comme l'esclave au maître.

D'autre part, changements, variations continuelles. L'homme procède par caprice et par bonds, comme le jeune cheval sans frein dans la plaine. Il fonde des empires, des religions, des législations ; l'édifice achevé, il le brise et sur les ruines il en construit un autre, pour le briser et le remplacer encore. Nul repos, agitation éternelle : il s'en va dans toutes les directions du monde, inquiet comme s'il cherchait un trésor perdu, ici marchant, là se précipitant, un jour calme, l'autre furieux et ne pouvant jamais trouver ce qu'il cherche. Cette étonnante mobilité, loin d'humilier l'homme, atteste sa liberté et partant sa dignité. C'est parce que l'homme est libre qu'il est roi de l'immuable ; roi souvent pris de vertige comme Saül ou comme Hamlet, mais roi tout puissant sur ce qui l'environne, quand il sait être tout puissant sur lui-même. — Voilà la nature, voilà l'homme.

Si l'on y regarde de plus près, le contraste se modifie. Et d'abord tout dans la nature ne porte pas le sceau de la fatalité. Que de phénomènes se produisent à chaque instant, irrégulièrement, en dehors de la loi : phénomènes chargés par le Monarque du monde d'attester sa liberté, comme les phénomènes réguliers attestent son immutabilité ; (Dieu se manifeste tout entier dans ses œuvres) phénomènes qui se lient admirablement avec nos facultés actives qu'ils éveillent puissamment, tendent, mettent en jeu, et par conséquent perfectionnent.

L'homme de son côté n'est pas tout caprice, tout fantaisie; il a aussi sa loi. D'invisibles liens le retiennent : liens fort longs, il est vrai, qu'il peut plier, replier, courber dans tous les sens, accourcir s'il le veut, tendre jusqu'à un certain point mais rompre, jamais.

Et si la nature semble aujourd'hui immobile et stationnaire, elle ne fut pas toujours de même. La science nous montre notre globe passant par une série de révolutions pour arriver à son état actuel ; série qui n'est pas seulement une

Digitized by Google

une succession, mais une progression constante vers un type plus parfait. La nature pétrit d'abord le noyau terrestre; puis elle le couvre d'un règne organique; sur ce règne qu'elle détruit, elle en crée un autre moins informe ; sur cet autre, un troisième plus parfait ; sur celui-ci, un autre plus parfait encore; ce n'est qu'au cinquième essai qu'elle s'arrête contente d'elle-même. L'homme a surgi, la nature entre dans le repos et l'immuabilité.

L'homme, à son tour, va accomplir sa série progressive de révolutions, aspirant vers un terme qu'il sera long-temps à atteindre. Quel sera ce terme? Moïse a fait la Génèse de la nature ; qui fera la Genèse de l'humanité ?

Sont-ce là les seules analogies de l'homme avec la nature? Les plantes ont leur climat et leur patrie : certaines ne peuvent vivre hors du sol paternel ; d'autres qui se laissent transplanter sont longues à s'acclimater, ont long-temps l'air d'étrangères ou d'exilées, néanmoins avec le temps elles se modifient selon les exigences de leur patrie adoptive. De même, il y a des œuvres impossibles à concevoir ailleurs qu'aux lieux où elles virent le jour. Les poèmes des Indous tiennent plus fort au sol de l'Inde que les forêts de bambous et de palmiers ; Homère et Sophocle, fleurs locales, n'ont pu s'épanouir tels que sous le ciel de l'Ionie, et dans le bassin de l'Attique.

De même encore nous verrons les peuples, dans leurs migrations, conserver à des distances immenses de leur berceau, leur type primitif; retracer leur origine, lors même qu'elle se sera effacée de leurs souvenirs, dans leur langue, dans leur caractère, dans leurs habitudes intellectuelles et morales, et cela tout en s'harmonisant peu à peu avec la nature et les caractères de leur nouvelle patrie, de manière à finir par ne plus faire qu'un avec elle. Aussi chaque continent formera-t il un tout parfait avec sa configuration, son climat, sa flore, sa zoologie et sa population. Les continents sont comme des moules où Dieu a versé les races hu-

Digitized by Google

maines pour qu'elles prissent la forme voulue dans ses desseins.

Or, quel grand trait chaque continent a-t-il imprimé sur la face de l'humanité ?

Notre attention doit se fixer d'abord sur l'Asie, berceau du genre humain.

L'Asie est divisée par le vaste et haut système hymalayen en deux zônes de température et de productions complétement différentes : zônes assez nettement distinguées par une ligne qui, partant du Caucase, longerait les bords méridionaux de la mer Caspienne, traverserait la Perse, l'Afganistan, le midi du Thibet et remonterait vers le N. E. jusqu'à la Corée.

Au revers N. de l'Hymalaya s'étendent d'immenses plateaux ; puis l'Asie s'incline vers les pôles dont elle reçoit tous les souffles glacés, sans ressentir la douce chaleur des vents du midi arrêtés par le gigantesque rempart des montagnes. Là, des steppes immenses, des plaines sans fin, de vastes pâturages, absence des forêts, peu ou point de bois de construction, et pour peu qu'on avance vers le N., une terre glacée, une végétation rabougrie ou nulle, des rivières poissonneuses et des nuées d'animaux à fourrure épaisse. Chose fort remarquable, des vents à période constante soufflent au centre de l'Asie, comme les moussons dans l'Inde ; et joints à d'autres causes, ils attachent là un caractère invariable à chacune des saisons.

Au revers méridional de l'Hymalaya, l'Asie s'incline large vers l'équateur, dont elle aspire les chaudes influences avec les émanations fécondes de la vaste mer des Indes. Cette région fortunée, baignée par de grands fleuves, offre toutes les richesses d'une végétation exubérante ; jouit d'une température presque toujours égale, douce, chaude, amollissante ; possède une nature gigantesque dans tous ses aspects. On dirait du midi de l'Asie un magnifique jardin que le créateur s'est plû à construire et à tracer, et sur lequel il a

Digitized by Google

concentré les rayons du soleil pour en faire le paradis de la terre.

Cela posé, n'entrevoit-on pas les grands traits de l'histoire politique de l'Asie? L'Asie n'aura-t-elle pas nécessairement, en même temps que deux zônes, deux populations distinctes : Les enfants de la froidure et les enfants du soleil; des peuples forts, vigoureux, conquérants, et, à côté, des nations faibles, molles, faciles à conquérir? La nature n'impose-t-elle pas au Tartare la vie pastorale et nomade, l'habitation sous la tente, comme au Sibérien la chasse et la pêche ; et n'invite-t-elle pas l'Indien à se reposer oisif et contemplatif, à méditer sur lui-même et sur le monde, à abriter sa mollesse sous de légères maisonnettes de palmiers promptes et faciles à construire? En imposant au Tartare la vie nomade, la nature ne lui défend-elle pas l'association politique et ne l'immobilise-t-elle pas dans son indigence intellectuelle et morale, de même qu'en entourant l'Indien de toutes les sortes de faveurs et de bien-être, elle l'immobilise dans sa mollesse, dans son oisivité contemplative et dans ses rêves? L'immobilité, c'est le plus saillant caractère de la nature de l'Asie et de ses populations ; elle tient sous son sceptre la presque totalité de ce continent immense ; elle trône, comme un Titan, sur les cimes de l'Hymalaya, un bras vers le midi, l'autre vers le nord, la face tournée vers l'Orient, se disant avec orgueil : « tout cela est à moi. »

Chaque peuple a sa mission. Les vigoureux nomades du centre de l'Asie se conserveront et se multiplieront là, (pépinière aujourd'hui épuisée mais prodigieusement féconde pendant des siècles), pour aller retremper de temps en temps les nations amollies. L'Inde contemplative conservera religieusement le dépôt des traditions primitives, laissera s'échapper de temps en temps un éclair de sa civilisation sur le monde, et viendra au moment marqué, appuyer de son témoignage, le témoignage du législateur inspiré des Hébreux,

Digitized by Google

en même temps qu'elle donnera au monde par le spectacle de sa mythologie et de sa philosophie, une démonstration nouvelle du cercle d'erreurs où tourne l'esprit humain, quand il se laisse aveugler par les sens, l'imagination et les passions; ou quand, dédaignant la tradition universelle et ne croyant qu'à soi, il veut pénétrer avec ses seules forces, le mystère de l'univers.

Lorsque l'Hindou méditatif, tombant dans l'idolatrie, matérialisera le dieu de ses pères, quelle forme lui donnera-t-il en face de cette nature éblouissante et gigantesque qui subjugue ses sens et son imagination? Il lui donnera évidemment les formes de cette nature absorbante, il élèvera sur l'autel un Dieu-nature; l'Asie adorera l'Asie. Partout les peuples ont débuté dans l'idolatrie par le naturalisme; mais ici c'est un naturalisme aux proportions colossales qui règnera aussi absolument sur les esprits que la nature sur les sens.

Cependant il n'étendra pas son despostime irrésistible sur tous les coins de l'Asie, le Dien-nature. L'Asie, berceau de l'homme, berceau de la société, de la civilisation, des sciences et des arts, terre favorisée du ciel, l'Asie sera aussi le berceau de ce que l'humanité possède de plus grand et de plus glorieux, le spiritualisme en religion. L'Arabie n'est rien sur la carte, elle est tout dans l'histoire; son désert a vu naître trois religions spiritualistes qui ont profondément remué, ou même changé le monde. Le désert ne semble-t-il pas, en effet, le sol naturel du spiritualisme? L'homme s'occupe, ses idées se colorent de tous les objets extérieurs qui frappent et dominent ses sens. La nature est la palette où l'intelligence trempe ses pinceaux. Plus cette palette est riche de couleurs vives et nombreuses, plus nos conceptions sont imagées et chargées de matière; plus, au contraire, elle est pauvre et nue, plus nos conceptions sont vagues, abstraites, incorporelles. Dans une terre comme l'Inde, tous les sens de l'homme sont subjugués et maintenus dans

Digitized by Google

l'enchantement par le luxe des richesses et des beautés de la nature ; montagnes, lumières, verdures, forêts, horisons parés, parfums, flore, zoologie, affluent à grands flots dans son imagination pour matérialiser ses idées. Au milieu du désert l'homme ne voit qu'une chose, le vide de l'espace ; il n'entend qu'un bruit, le souffle mystérieux du vent et quelquefois le tonnerre, il ne sent qu'une puissance, celle qui a tendu le pavillon céleste sur sa tête ; qui le soir allume les astres, et le matin le flambeau du jour. Cette puissance le préoccupe, le sollicite, remue sa raison qui, par nature, tend invinciblement à s'élever à la cause première ; et cette cause l'homme la conçoit comme quelque chose de réel sans doute, mais qui participe de l'immensité et de l'immatérialité de l'espace où il se trouve. Dans le désert tout ce qui environne l'homme est en quelque sorte immatériel, excepté le sol ; mais le sol sur lequel l'homme marche est la dernière chose à quoi il pense. Il n'y a qu'une idolatrie possible dans le désert, le sabéisme ; mais de l'idée du ciel à celle de son monarque il n'y a pas loin. Aussi est-ce dans la solitude et le désert que se conserva le culte du Dieu des patriarches. Aussi, quand l'Idolatrie ayant envahi toutes les nations, Jehovah resté le Dieu de quelques familles ou tribus isolées, voulut être un Dieu national pour devenir ensuite le Dieu de toute la terre, Jéhovah choisit-il le désert pour y faire l'éducation de son peuple. Ceux qui avaient vu l'Egypte, moururent tous dans le désert, excepté Josué et Caleb ; et la génération qui naquit et grandit au sein du désert put seule entrer dans la terre promise. Le précurseur accomplit sa mission dans le désert et Jésus-Christ médita quarante jours dans le désert avant de prêcher son évangile au monde. C'est du désert que sont sortis le mosaïsme et le christianisme. A ce compte, quelle terre a produit pour l'humanité autant que le désert ? C'est dans le désert que Mahomet, lorsqu'il voulut abattre les idoles, médita les versets de son Coran, et c'est du désert que s'élancèrent, com-

Digitized by Google

me des lions, les armées de ses fanatiques adeptes, renversant, détruisant, noyant dans le sang peintures et statues, et tout ce qui semblait à leur fanatisme sentir l'idolatrie.

Combien l'Afrique est moins heureusement partagée que l'Asie! La zône torride l'étreint de toute sa largeur; ses côtes ne sont point dentelées de golfes profonds qui appellent les vaisseaux des nations; sa surface point sillonnée de fleuves grands et nombreux qui descendant majestueusement à la mer se laissent remonter jusqu'au cœur du pays. Le Nil seul fait exception : ce qui fit qu'on l'adora comme un Dieu, et que les anciens frappés de la différence entre le reste du continent africain et l'Égypte, rattachèrent celle-ci à l'Asie. L'Afrique présente un caractère sauvage, insociable, et dans son contour terminé par une ligne unie, et dans le petit nombre de ses cours d'eau, dont la plupart inconnus dans son embouchure, inconnus dans leur source vont se perdre à l'intérieur au sein d'affreux déserts, et dont les autres, ceux qui se rendent à la mer, n'y descendent que par sauts et par bonds, de cascades en cascades, de cataractes en cataractes. L'Afrique se présente sauvage et insociable dans tous ses aspects : solitudes immenses et nues, Océans de sables parsemés seulement de quelques oasis, ciel enflammé ou chargé de pluies diluviennes, terre brûlante, vents mortels, lacs pestilentiels où se remuent de monstrueux et redoutables reptiles; de distance en distance, une végétation gigantesque qui cache les espèces les plus colossales et les plus terribles du règne animal; continent désolé; monde à part, que la nature irritée semble avoir marqué du sceau de sa colère et de sa réprobation : Voilà l'Afrique.

Or, sur un continent pareil quelle place y a-t-il pour de puissants empires, pour de grandes nations? Est-il étonnant que l'Afrique ne nous ait légué ni langues, ni littératures, ni aucun autre monument de la pensée humaine; qu'elle soit restée muette dans le grand concert des nations?

Que signifie donc l'Afrique dans les desseins du Créateur?

Digitized by Google

Sa destinée, c'est d'être le refuge des proscrits de la race humaine. Noé a maudit Cham dans Chanaan et sa postérité. *Chanaan sera le serviteur des serviteurs de ses Frères ; il sera serviteur de Sem, serviteur de Japhet.* Et Chanaan, pour échapper à Sem et à Japhet qui le chassent devant eux, se réfugie au sein des déserts enflammés et inaccessibles de l'Afrique. Puisque le reste du monde lui est interdit, là au moins il pourra vivre en paix, se conserver et se multiplier. Hélas! la malédiction paternelle le suit comme son ombre. Il se conservera et se multipliera, mais il servira au sein même de son Afrique, vil et stupide bétail de celui de ses frères noirs qui se dit son chef; il servira ses frères blancs, tous, sauvages ou civilisés, dans quelque temps, dans quelque lieu qu'ils les rencontre ; il sera leur esclave, leur propriété; il travaillera pour eux sous le fouet et sous le bâton. Infortuné Chanaan, n'a-t-il pas assez souffert, assez expié ? N'est-il pas temps que son front déchargé de l'anathème se relève et s'épanouisse à l'espérance? L'astre de Bethléem ne s'est-il pas levé aussi pour lui? Qu'il s'asseoie donc enfin au banquet fraternel des peuples! Le christianisme et la liberté ont déjà entamé l'Afrique sur plusieurs points. La France à qui Dieu a visiblement confié un grand rôle dans l'histoire de l'humanité, s'est établie largement sur le sol de l'Afrique. Espérons voir enfin cette terre sortir peu à peu de ses ténèbres et de sa barbarie et s'élever aux bienfaits de la liberté et de la civilisation.

L'Europe, grande péninsule de l'Asie, N. O. n'offre ni les dimensions imposantes de celle-ci, ni la masse compacte du continent africain. De toutes les parties du monde, c'est la moindre en étendue ; mais c'est la première en puissance, c'est la métropole du genre humain par suite de sa situation, de sa forme, de la nature de son sol et de son climat. Environnée de mers dans les cinq sixièmes de son contour ; bordée d'îles nombreuses, dentelée d'une multitude de golfes ; parsemée (trait distinctif de l'Europe) d'un nombre con-

Digitized by Google

sidérable de Méditerranées ; couverte d'un réseau de fleuves ; tempérée mais variable dans son climat ; d'un sol fertile mais froid et exigeant impérieusement les plus actifs travaux de la part de l'homme ; pauvre de nobles métaux, mais riche en mines de fer, de cuivre, d'étain, de sel et de houille ; ne possédant dans les deux règnes qu'un petit nombre d'espèces indigènes, mais capable de s'approprier, par l'éducation et la culture, les animaux et les végétations les plus utiles des autres parties du monde, l'Europe ne fut-elle pas visiblement destinée à être la mère d'une activité, d'une d'industrie, d'un commerce infiniment au-dessus de tout ce que pouvaient offrir en ce genre les autres continents? La nature ne semble-t-elle pas lui avoir dit en la créant : « je te donne le germe de tous les biens, mais il faut que l'homme développe et féconde ce germe par ses méditations, ses travaux et ses sueurs ; si je te refuse l'éléphant et le dromadaire, voici le cheval et le bœuf ; si tu n'as ni le palmier de l'Inde, ni le cèdre du Liban, ni le Baobab de l'Afrique, ni le pin de la Colombie, tu possèdes assez de forêts riches en bois de construction ; provoque le travail de l'homme et tu verras surgir de ton sein l'arbre le plus beau qui soit au monde, l'arbre de la science, lequel, prenant un rapide et prodigieux accroissement, cachera sa tête dans les cieux, et étendra ses branches vastes et touffues sur toute la terre ? »

Si une terre qui produit tout d'elle-même, féconde sans culture, échauffée par un soleil ardent, dispose naturellement ses habitants à la mollesse, la mollesse à l'oisiveté, l'oisiveté à tous les vices ; si la profusion des beautés et des magnificences de la nature, en séduisant les sens et l'imagination, emprisonnent la pensée dans l'enceinte du monde matériel, une terre au climat sévère, provoquant l'activité du corps et de la pensée, favorise naturellement la simplicité des mœurs et le développement de toutes les vertus ; et une nature simple dans sa richesse n'enchaîne pas l'élan de l'esprit vers les idées spirituelles. On conçoit que le christianisme ait dû s'enraciner vite

Digitized by Google

et croître facilement en Europe. — C'était là la terre qui convenait à sa nature.

L'Europe exigerait une description plus complexe qu'aucune autre partie du monde. Jetons seulement un coup-d'œil rapide sur la Grèce, l'Italie et l'Europe centrale.

La Grèce présente au navigateur qui en longe les côtes, une suite de rivages escarpés et de rochers gigantesques, lesquels découpent la mer en golfes et en baies nombreuses. L'intérieur est analogue : c'est une contrée âpre, coupée par un grand nombre de chaînes de montagnes. Ces chaînes sont séparées par des plateaux plus ou moins élevés, qui constituent chacun un bassin à part, d'un caractère et d'une forme à soi, complètement différent et isolé des autres bassins.

Examinez la Grèce. Chaque bassin n'aura-t-il pas nécessairement son petit peuple à part; et chaque petit peuple, se sentant trop faible à lui seul, tous ne tendront-ils pas à s'unir par un lien commun de fédération ?

Les montagnes, toutes de calcaire et de marbre, ont leurs assises horizontalement superposées, et dessinant dans l'espace d'admirables lignes droites : architecture naturelle qui s'harmonise merveilleusement avec les ondes pures et transparentes de l'atmosphère. L'homme, quand il voudra construire, n'aura évidemment qu'à puiser au sein de la montagne et à copier le beau modèle que met sous ses yeux la nature.

Le climat général de la Grèce est loin de répondre aux descriptions des poètes : c'est que les poètes n'ont peint que la belle nature, celle de l'Attique et des îles. — La nature de la Grèce est généralement âpre ; mais, dans le bassin de l'Attique, quelle température délicieuse, quels aspects enchanteurs ! ciel aux ondes pures et limpides, horizons brillants et parés, lignes majestueuses et correctes, végétation riche, nature au sourire éternel! que la semence des arts tombe sur un tel sol, comme elle s'y développera luxuriante et féconde !

La Grèce s'avance profondément au sein de la mer. Point central entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, la Grèce eût certai-

Digitized by Google

nement été conquérante, si sa configuration physique lui eût permis une nationalité compacte et puissante. Mais, si elle n'impose pas au monde le joug de ses armes, elle lui imposera son génie, ses arts et sa civilisation.

M. Quinet s'est appesanti avec complaisance, et au grand agrément de ses auditeurs, sur les harmonies entre la géographie physique et la civilisation d'un pays qu'il a parcouru dans tous les sens, étudié sous tous les aspects. Nous ne pouvons reproduire ici la série de ses brillantes descriptions. Ceux qui désireraient connaître à fond cette matière, peuvent consulter son ouvrage sur la Grèce moderne.

La mission de conquêtes, refusée à la Grèce, la nature l'avait destinée à l'Italie. L'Italie s'avance parallèlement à la Grèce, mais moins coupée et plus unie, au sein de la Méditerranée; la mer tyrrhénienne à droite, l'Adriatique à gauche; regardant au loin l'Asie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule. L'Italie n'est-elle pas visiblement conviée à la conquête? Du milieu de la mer, ne peut-elle pas étendre le bras de sa puissance sur les îles et sur les continents voisins, qu'elle tiendra enchaînés par des flottes nombreuses, toujours prêtes à transporter ses commandements et ses valeureuses légions? Centre naturel de domination, elle fera la loi au monde tant qu'elle sera forte et puissante. Mais qu'elle vienne à faiblir, la circonférence assujétie jusque là par le centre, se refermera sur lui pour l'écraser et l'étouffer; et l'on verra le genre humain secouant ses fers sur la tête de ses oppresseurs, venger sa longue injure : l'Allemagne vengera les gladiateurs; les Français, la Gaule; la maison d'Aragon, l'Ibérie; les Sarrasins, l'Asie et l'Afrique. L'Italie, longtemps oppressive, gémira longtemps à son tour sous le poids de l'oppression. Mais ce n'est pas en vain que la nature lui assigna la place de la domination et du commandement. Rome est toujours la reine du monde, non plus par la force brutale, mais par la toute-puissance de l'autorité spirituelle : elle n'a plus de redoutables armées pour conquérir et asservir par le fer; mais elle a des légions de serviteurs

Digitized by Google

dévoués, qui se dispersent par toutes les nations pour instruire, civiliser et lui soumettre les ames par la parole. Si, du sommet du Capitole, son Jupiter n'épouvante plus la terre du bruit formidable de ses foudres, un saint vieillard, du haut du Vatican, fait, d'un seul mot de sa bouche, tomber le monde à genoux en face de l'Éternel.

Le bassin central de l'Europe serait assez exactement déterminé par une ligne qui passerait à Londres, Paris, Astrakan, Moscou, s'infléchissant entre ces points, en courbes extérieures plus ou moins profondes. C'est une plaine immense, uniforme, sans divisions naturelles, tendant à imprimer aux peuples qui l'habitent son caractère saillant d'unité. Aussi, depuis des siècles, les nations s'y agitent-elles, cherchant leurs limites sans les trouver jamais. Aussi, les grands hommes interprétant toujours fidèlement les données de la nature, Charlemagne essaya-t-il de se tailler là un empire sur le patron même de cette nature, et Napoléon disait-il, choqué de la discordance entre la géographie physique et les divisions politiques : « Cette vieille Europe m'ennuie. »

L'Amérique s'allonge d'un pôle à l'autre entre le grand Océan et l'Atlantique, composée de deux longues presqu'îles qu'unit entre elles l'isthme étroit de Panama. Chose remarquable, l'Amérique, bordée le long du grand Océan par un rivage uni, a presque toutes ses Méditerranés, ses golfes et ses fleuves s'ouvrant et débouchant sur l'Océan atlantique, et elle recourbe sa partie méridionale comme pour la présenter à l'Europe. Mais ce qui surtout la distingue des autres continents, c'est la coupe de ses montagnes, origine de la plupart de ses autres particularités. Les montagnes de l'Amérique reposent toutes sur des plateaux à pente extrêmement courte et rapide. De là des plaines immenses, où coulent les plus grands fleuves du monde; des bassins tellement peu distincts les uns des autres, que l'on voit se confondre, dans la partie supérieure de leur cours, des fleuves destinés à des embouchures infiniment distantes. — Quelle ressource pour les communications et le commerce ! — De là

Digitized by Google

encore deux climats et deux systèmes de végétation tout différents et pourtant voisins : le printemps sur les plateaux, et au pied, dans la plaine, un été brûlant ; ici, la magnificence de la végétation équatoréale, et plus haut, toutes les productions des climats tempérés ; de sorte que la flore des zônes torrides peut servir de bordure à des champs et à des bosquets européens.

Sur toute la surface de l'Amérique, la nature déploie une exubérance de végétation gigantesque, inconnue partout ailleurs. Nulle part ne s'étendent des forêts aussi vastes, aussi hautes, aussi impénétrables ; nulle part d'aussi immenses savanes ; nulle part une profusion de plantes aussi riches, aussi belles, aussi variées. L'Amérique est le triomphe de la végétation ; et, chose surprenante, sous cette colossale végétation, se remue un règne animal faible et peu à craindre, même dans les espèces les plus redoutables en Afrique et en Asie.

Examinez l'Amérique, sa configuration, ses golfes, ses fleuves et sa fécondité. Si l'Europe est d'une nature apte à créer la science de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, l'Amérique n'offre-t-elle pas le champ par excellence à l'application et à l'exercice de cette science une fois créée ? l'Amérique était destinée à l'Europe moderne.

L'Europe en a pris possession. — La nature, qui régnait orgueilleuse et souveraine sur toute l'étendue de ce continent, recule chaque jour devant les efforts des colons européens. Thésées du Nouveau-Monde, ils subjuguent, non pas des monstres, mais des fleuves, des forêts, des lacs, des plaines marécageuses ; et déjà, sur plusieurs points du sol, déblayés et préparés, se sont établies des sociétés florissantes. Mais que d'immenses solitudes sont muettes encore ! Que de vastes bassins, emplacements de grands empires, attendent leurs populations ! Fonder ces empires, poursuivre jusqu'au bout la conquête de l'Amérique sur la nature, telle est la tâche de l'avenir : tâche immense, laquelle témoigne que l'humanité a

Digitized by Google

beaucoup à faire encore sur la terre : tâche qui aura son accomplissement ; car Dieu n'a rien fait en vain ; un nouveau monde matériel est le gage d'un nouveau monde moral. L'Amérique est aujourd'hui la terre d'avenir et d'espérance. Terre de médiation, placée entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique; terre de conciliation, réunissant sous le même point du ciel tous les climats et toutes les productions; espérons que s'opèrera dans son sein la réconciliation fraternelle de toutes les variétés de la race humaine, et celle de tous les éléments sociaux jusqu'alors ennemis.

Après avoir dessiné à grands traits la figure et le caractère du globe, M. Quinet a introduit l'homme sur la terre. La nature vient d'achever son œuvre; la terre, riche et parée, est prête à recevoir son roi. L'homme apparaît. D'où surgit-il? « Entre la création animale et l'homme, il y a toute une révolution », a dit M. Quinet. Par ce seul mot, le professeur a renié cette théorie spécieuse, mais absurde, qui fait sortir d'un seul germe toutes les espèces végétales et animales, et considère l'ensemble du règne organique comme un grand arbre dont la tige, se perfectionnant à mesure qu'elle s'élève, aurait poussé aux divers degrés de son développement les diverses branches de l'organisation, et à sa cîme, l'homme. Que M. Quinet n'a-t-il développé son idée? Que n'a-t-il discuté l'origine et l'état primitif de l'homme, comme il a discuté l'origine et l'état primitif de la société civile? Que l'on eût vu avec admiration, sous un pinceau comme le sien, l'homme sortant des mains créatrices physiquement et moralement complet, avec tous les moyens de se conserver et de se reproduire, avec la connaissance de Dieu, de lui-même et du monde; puis ce même homme faisant, au dire de toutes les traditions, une chute profonde; et, par suite, ses idées du créateur, de la nature et de lui-même, si pures à leur source, s'altérant de génération en génération, au point d'enfanter toutes les espèces les plus monstrueuses de corruption et d'idolâtrie! L'admirable dissertation de M. Quinet sur l'origine de l'association politi-

Digitized by Google

que, nous a fait vivement regretter qu'il ne nous en ait point donné une semblable sur l'origine de l'humanité.

En quel lieu du monde l'homme apparut-il? En Asie. Mais sur quel point de l'Asie? Une bonne mère entoure le berceau de son enfant de tous les soins, de toutes les précautions imaginables. La nature dut accumuler autour du berceau de son nourrisson tous ses trésors, afin qu'il grandît vîte et se multipliât rapidement. On s'accorde à placer le berceau du genre humain non loin des sources de l'Indus et du Gange.

M. Quinet a passé sous silence tous les temps antédiluviens, pour en venir tout de suite à l'époque de la dispersion des peuples.

La Genèse, et de concert avec elle toutes les traditions profanes, donnent pour pères aux nations les trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet. Le souvenir de cette triple souche du genre humain se retrouve partout, même au sein de la sauvage Afrique : « Notre père noir avait deux frères « blancs ; pendant qu'il dormait, ses frères blancs le dépouil- « lèrent et le chassèrent, ne lui laissant qu'un peu de poudre « d'or et quelques dents d'éléphant. »

La postérité de Japhet se partage en deux grandes familles : Indiens et Persans. L'une va s'asseoir, agricole et méditative, dans les vallées du Gange et de l'Indus et au pied de l'Hymalaya ; l'autre occupe les plaines de la Perse, et se ramifie en plusieurs branches : Perses, Mèdes, Bactriens, enfants de Mosoch et enfants de Magog. — Le peuple persan ne s'arrête pas immobile, comme le peuple de l'Inde. Lui, il entre dans la vie comme un hardi cavalier ; il court fièrement à la conquête du monde. « Dieu, » dit-il dans son enthousiasme, » crée devant lui des continents. » Il se répand dans toute l'Asie, au nord, à l'est et à l'ouest ; il traverse le Caucase, grande porte par où il ne cessera, pendant des siècles, de déboucher en Europe, et vient peupler la Grèce, l'Italie, l'Allemagne et d'autres parties de notre continent. Peuple toujours en marche, possédé par le génie des aventures et des conquêtes, il

Digitized by Google

semble qu'on entend retentir le bruit de ses pas à travers les siècles.

De Sem sont issus les Assyriens, les Chaldéens, les Hébreux, les Arabes, les Phéniciens et les Carthaginois. Race de pasteurs et de commerçants, industrielle et religieuse, la postérité de Sem aima la mer et le désert; elle vécut sous la tente et sur les vaisseaux. Que le monde bénisse la famille pastorale de Sem; elle porte dans son sein l'idée de Jéhovah.

Cham fut père du fameux Nemrod, le grand chasseur, qui fonda Babylone et le premier grand empire; de quelques tribus à l'est et à l'ouest du golfe Persique, et de toute la race nègre de l'Afrique.

Noé avait dit : *Béni soit le Dieu de Sem :* et le Dieu de Sem est aujourd'hui béni par toute la terre. *Que Dieu étende au loin Japhet :* et Japhet s'est étendu largement et au loin en Asie et en Europe; là, rude et grossier, mais pur dans ses mœurs, et capable par là même de s'approprier plus tard les résultats d'une civilisation étrangère. — La postérité de Cham, s'élançant d'abord dans les hautes connaissances, acquit un grand développement intellectuel; mais, se dégradant bientôt par une épouvantable immoralité, elle tomba dans l'ignorance et le plus affreux abrutissement. Noé avait dit encore : *Que Japhet habite sous les tentes de Sem, et que Chanaan soit leur serviteur :* et Sem et Japhet ont souvent fait alliance. Des colonies d'Égypte et de Phénicie se sont partout unies aux peuples de l'Europe, leur apportant les bienfaits et l'abri de leur civilisation. L'Europe, à son tour, a envoyé en Asie et au nord de l'Afrique de nombreuses colonies habiter sous les tentes de Sem. Mais avec la race de Cham point d'alliance; elle fut chassée de partout, partout elle fut asservie au joug le plus pesant de la servitude.

Parmi les migrations anciennes, M. Quinet a distingué, comme la plus importante dans l'histoire de l'humanité, celle des Hébreux vers le pays de Chanaan. Avec quelle hauteur d'idées et quelle magnificence de poésie il nous a peint ce peuple

Digitized by Google

s'enfuyant sous la protection du ciel et la conduite de Moïse, loin de la terre de servitude; traversant la mer Rouge; et, tout humide encore des flots, entonnant à la gloire de son Dieu cet immortel cantique qui célébrait la délivrance, non seulement d'Israël, mais de l'humanité tout entière : cantique que répéta David, que répétèrent successivement tous les chœurs des prophètes, qu'ont chanté tous les siècles, et que chante encore aujourd'hui l'Église pour célébrer une émancipation plus haute et plus divine, l'émancipation de l'ame affranchie du joug de la matière !

M. Quinet a signalé, comme la dernière et la plus importante des migrations modernes, celle de l'Europe en Amérique, et nous a fait concevoir l'espérance que, comme celle des Hébreux, elle ouvrira à l'humanité une ère nouvelle.

L'histoire de la dispersion des peuples tracée, le professeur a discuté les documents de cette histoire. Nous rattachons aux trois races Sémitique, Indo-Persane et Nègre, tous les peuples, tant anciens que modernes ; mais à quel signe autre que le récit mosaïque, reconnaître cette filiation et cette parenté ? Les peuples laissent peu ou point de monuments de leurs migrations; ils tracent un sillon qui se referme derrière eux comme derrière les oiseaux voyageurs. Se sont-ils fixés dans un pays, ils oublient vîte leur origine pour se croire autochthones et les aînés du sol. Par quel moyen donc retrouver aujourd'hui l'empreinte de leur marche sous la poussière des siècles?--Entre autres moyens existent des monuments irréfragables, les langues.

Pour quiconque a étudié quelles influences le climat, les circonstances topographiques et le degré de civilisation exercent sur l'organe vocal, sur l'imagination et sur l'expression de la pensée, il est un fait indubitable : c'est que des langues qui seraient nées dans des climats tout différents, l'une dans l'Inde, par exemple, l'autre sur les bords de la mer Baltique, seraient, dans leurs éléments, aussi dissemblables que leurs climats respectifs. Si donc, malgré les plus grandes différences

Digitized by Google

de géographie physique et d'état social, le vocabulaire des nations les plus éloignées et les plus différentes les unes des autres, offre quelque chose d'identique, il faut nécessairement conclure de cette identité, l'origine commune des langues, et, de l'origine commune des langues, l'origine commune des peuples.

Or, la philologie, science toute jeune encore, a déjà démontré la convergence d'une foule de langues vers quelques centres principaux, lesquels centres paraissent eux-mêmes se rattacher à un seul point générateur. Les idiomes de l'Europe et de l'Asie se rapportent presque tous à deux grandes familles : 1° la famille Sémitique, qui comprend l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le samaritain, le phénicien, etc., etc.; 2° la famille sanskrite, qui comprend le persan, l'indostani, les dialectes de la Tartarie, le grec, le latin, l'allemand, etc., etc. Entre le sanskrit et le persan, parenté étroite ; entre ces deux langues et les langues de l'Europe rapport tellement intime, qu'un évangile en vieil allemand du IVe siècle, offrait non seulement les radicaux, mais encore les formes et les désinences des langues de la Perse et de l'Inde. Le sanskrit offre avec le grec, et surtout avec le latin, les plus grands et les plus nombreux traits de ressemblance.

Cela posé, on conçoit que la philologie, s'aidant de l'histoire naturelle, de la géographie et des traditions, quand il y en a, retrouve les liens de parenté qui unissent les peuples, et détermine leur filiation et les traces de leurs voyages. Chaque jour cette science fait des progrès nouveaux, et chaque jour s'avance la démonstration scientifique d'un fait que désire la philosophie et qu'enseigne la religion : l'unité du genre humain.

Dans le mouvement des migrations, lorsque sur une même terre se furent fixées et vinrent à se rencontrer des hordes et des tribus étrangères les unes aux autres, quel lien put les unir et fonder la société civile ? — On conçoit sans peine que la horde et la tribu se soient formées par l'agglomération suc-

Digitized by Google

cessive de plusieurs générations autour du père commun que son titre, sa connaissance des traditions et sa longue expérience constituaient naturellement le chef de sa postérité. Mais comment de diverses tribus s'est formée l'association politique, la nation? A ce propos, M. Quinet s'est livré à une discussion lumineuse qui a ravi tous ses auditeurs. Il a passé en revu les théories du XVIIIe siècle, résumées et prêchées par J.-J. Rousseau, dans son *Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes;* il les a combattues, terrassées avec une force d'éloquence et une vigueur de logique irrésistibles, et sur leur ruine il a établi lui-même, d'une manière solide, sa propre doctrine.

Non, a dit M. Quinet, ce n'est point le raisonnement, point l'égoïsme, ni l'amour de la propriété, ni les besoins de l'agriculture qui ont fondé la société civile. Si toutes ces choses l'ont affermie, elle ne reconnaît pour mère que la religion. La société civile naquit le jour où un grand homme sut réunir autour d'un autel commun deux ou plusieurs tribus isolées. L'homme est essentiellement religieux; il aspire vers Dieu, comme l'aiglon vers le soleil, comme le jeune lion vers les déserts; il cherche Dieu avidement, et s'empresse de l'adorer dans tout ce qu'il conçoit ou qu'on lui présente de plus puissant et de plus parfait. Les tribus voisines se réunirent donc naturellement autour de l'initiateur, qui leur chanta un Dieu plus grand que celui qu'elles connaissaient; elles se confondirent dans un même culte sous l'autorité du prêtre; et de l'unité religieuse naquit l'unité civile. Cette doctrine n'est-elle pas confirmée par les monuments et les traditions? — Qui voyez-vous debout au berceau des sociétés?—Des philosophes raisonneurs, d'habiles mécaniciens, comme le rêve Jean-Jacques? — Nullement; mais des prêtres-rois, promulguant leur législation dans des chants divins; des poètes, des prophètes; c'est Hermès, Zoroastre, Orphée, Odin; c'est au dessus de tous, et sans souffrir de comparaison, la face rayonnante de Moïse. — On connaît l'époque de la plupart des inventions

Digitized by Google

mécaniques et des produits de la philosophie ; lancez votre regard bien loin, par delà tous les temps connus, qu'apercevez-vous? Rien, ou bien les cryptes de l'Inde, les pyramides de l'Egypte, les constructions pélasgiques ou cyclopéennes, les pierres runiques, la bible, les vedas, les chants des Skaldes : monuments, la plupart gigantesques, exécutés par ou pour la société, sous les influences toutes puissantes de la religion. — La religion, la poésie, la musique sacrée furent les premières institutrices du genre humain ; la philosophie, l'analyse et la mécanique ne sont venues que bien longtemps après.

C'est aussi la religion qui a fondé les castes et la propriété territoriale. Le prêtre-roi, profitant de son ascendant absolu sur les esprits, dut s'arroger pour lui et pour les siens d'énormes priviléges, et souvent même il se fit croire le descendant de son Dieu. De là la caste sacerdotale. — Mais, quelle que fût sa puissance morale, il lui fallait un bras pour contraindre au besoin à l'obéissance; il créa, de par le ciel, au profit de quelques-uns, le privilége de porter les armes : de là la caste militaire. Tout le reste de la nation fut voué, toujours de par le ciel, et souvent de par la force, à l'obéissance la plus absolue. — Notre Dieu, disait le prêtre à la nation, qui recueillait chacune de ses paroles comme un oracle, notre Dieu est le maître de la terre; c'est donc à ses représentants de disposer de la terre et de la distribuer aux hommes. Toutes les divisions de l'ancienne Égypte en *districts* ou *nomes* se rapportaient chacune à un temple d'où relevait tout le territoire environnant. Moïse, du milieu du désert, distribua aux tribus le pays de Chanaan. — La religion se mêle à tout, préside à tout, gouverne tout dans l'enfance des sociétés. »

Ici se termine ce que l'on pourrait appeler le premier livre du grand ouvrage de M. Quinet. Considérations générales, synthèse, construction *à priori* et comme arbitraire de l'arbre généalogique des peuples, voilà comment a procédé jusque là le professeur.—Maintenant il va analyser, prouver chacune de ses affirmations, faire l'histoire de chaque branche et démon-

Digitized by Google

trer ses liens de parenté avec les autres branches ; après quoi, toutes les branches étant examinées et connues, il reconstruira l'arbre dans sa brillante unité.

Cette marche est éminemment philosophique. Parcourir les sommités de son sujet; ensuite prendre par ordre chaque détail pour l'examiner en lui-même et dans ses rapports avec l'ensemble; enfin, tous les détails examinés, mettre au grand jour leur harmonie; synthèse à la base, analyse au corps de l'édifice, synthèse nouvelle pour couronnement: ainsi procède spontanément l'intelligence humaine; ainsi doit procéder l'art, ainsi nous semble procéder M. Quinet.

Après ces considérations générales, M. Quinet a donc passé à l'histoire de chaque littérature en particulier. Mais quel sera son point de départ? Dans une discussion savante et lumineuse, il nous a démontré qu'il devait commencer par la littérature indienne. En conséquence, il a abordé l'Inde; il a dit les relations de l'Inde avec l'Europe dans l'antiquité, au moyen-âge et dans les temps modernes; il a raconté, d'un ton plein de chaleur et d'enthousiasme, l'histoire d'Anquetil-Duperron, le Christophe Colomb de l'ancien monde oriental, ce savant intrépide qui se dévoua à toutes sortes de fatigues, de dégoûts et de périls pour arriver à la science qu'il cherchait; il a démontré quelles influences avait déjà exercées l'Orient sur la littérature européenne, et spécialement sur le Camoëns, sur Bernardin de Saint-Pierre, sur Châteaubriand, sur Goëthe et sur Byron. Il va maintenant examiner successivement les livres sacrés des Indous, leur théologie, leurs immenses épopées, leur théâtre, leur histoire politique et leur philosophie, travail qui probablement conduira M. Quinet jusqu'à la fin de l'année.

Terminons cet aperçu par quelques mots sur le style et le débit de M. Quinet.

Le style de M. Quinet est tout à la fois précis, nerveux, substantiel, riche de grandes images, parsemé d'éclairs soudains qui saisissent et transportent, plein de magnificence

Digitized by Google

et de grandeur. L'expression est toujours rigoureusement asservie à la pensée : point de luxe de métaphores ; point d'ambitieux ornements ; pas un mot inutile; simplicité et richesse. La parole du professeur traverse rapidement l'oreille, flatte en passant ou exalte l'imagination, et descend toujours jusqu'au fond de l'intelligence. Il faut que M. Quinet ait creusé largement et profondément sa matière ; car il a de ces phrases qui remuent tout un monde d'idées, de ces propositions qui contiennent tout un livre. Il sait faire entrer dans son expression la multitude entière des choses qui s'étendent sous le regard de son intelligence. Voilà pourquoi on désespère de le rendre, quand on n'a ni sa vaste érudition, ni son coup de pinceau synthétique.

La voix de M. Quinet est grave; son débit plein d'énergie est fortement accentué ; sa pose négligée et sévère ; son geste brusque et tranché. Sur sa figure animée rayonne son ame toute entière. Son œil qu'il semble lancer au loin, a quelque chose d'inspiré. Il est tellement possédé par son idée, que son être intellectuel semble être tout entier transporté au sein du monde dont il vous parle. On a dit que le débit et le geste de M. Quinet manquent de correction, d'élégance et de grace. Est-ce une louange, est-ce un blâme que l'on a prétendu exprimer? Pour nous le débit, comme le geste le plus parfait, c'est, non le plus pur et le plus correct, mais le plus expressif, et le mieux en harmonie avec le drame intérieur de la pensée. Eh quoi, quand la pensée procède par élans, par éclats de lumière, vous en accompagneriez l'émission d'un geste à cadence et à mesure symétriquement régulières? Quelle discordance ! Le débit et le geste de M. Quinet sont, suivant nous, ce qu'ils doivent être, étant dictés par le caractère même et le mouvement de sa pensée.

Tel est à quelques égards, le professeur de littérature étrangère de la ville de Lyon. Je dis à quelques égards ; car si nos impressions et quelques notes prises rapidement à cha-

Digitized by Google

que séance nous ont fidèlement servi dans l'appréciation du talent de M. Quinet, et dans la reproduction de l'esprit de ses leçons, nous sommes loin d'avoir donné la moindre idée de sa belle et grande imagination, de sa ravissante et poétique éloquence.

La ville de Lyon a droit de se glorifier dans sa Faculté des lettres. Elle possédait M. Reynaud et M. François, elle possède M. Quinet : trois supériorités que pourrait lui envier la Capitale. Elle peut se flatter que sa chaire de littérature étrangère n'a pas de rivale en France. Les cours de ces trois professeurs ne nous laissent qu'un regret, c'est que des circonstances fatales aient empêché M. Reynaud de rendre ses leçons fréquentes et aussi régulières que le désiraient ses auditeurs et lui même plus que tous. Espérons que les obstacles qui, cette année, ont embarrassé sa marche n'existeront plus l'année prochaine, et qu'il pourra librement avancer dans la voie d'instruction large et profonde où nous ont introduits ses trop rares leçons.

J. F. HUE.

Digitized by Google

Considérations sur le Cours

DE

M. DEMONS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANCIENNE

A LA FACULTÉ DES LETTRES.

La littérature ancienne ouvre à nos regards un champ immense, éblouissant par la richesse et par l'étonnante variété des productions. Que de beautés partout répandues! quelle moisson de fleurs, quels sites délicieux! que de ruisseaux, que de frais ombrages! quels riants vallons, quelles plaines fécondes et luxuriantes sous un ciel d'une pureté, d'une transparence où l'œil plonge avec ivresse; et partout dans les airs quelle ravissante harmonie! Heureux le jeune voyageur qu'un guide éclairé conduit à travers ces régions fortunées! L'oreille et l'imagination ravies, il marche d'enchantements en en-

Digitized by Google

chantements sans se lasser jamais. Ici le vieil Homère raconte avec une mélodie et une naïveté enchanteresses, les combats des Grecs devant Ilion; il vous fait assister à l'entrevue si touchante d'Hector et d'Andromaque, à la scène déchirante du vieux Priam à genoux, baisant la main cruelle qui tua ses enfants, la main du formidable Achille. Il vous égare avec Ulysse dans la caverne du Cyclope, chez Eole, chez les Lestrigons, dans l'île de Circé; il évoque à vos yeux les morts; il vous mène dans l'île des Phéaciens, chez Alcinoüs, et pousse enfin votre navire dans le port tant désiré d'Ithaque, après vous avoir fait connaître les mœurs et le caractère de ces âges héroïques. Là le divin Hésiode chante la Génèse des Dieux de l'Olympe; il enseigne le travail aux hommes, et nous initie à la connaissance de la religion et de la vie domestique de ses contemporains. Ecoutez cette voix harmonieuse qui enlève les applaudissements de la Grèce entière assemblée aux jeux olympiques: c'est Hérodote, le père de l'histoire, racontant la vie et les traditions de tous les peuples qu'il a visités dans ses longs voyages. Et cette autre voix suave, douce comme le miel, c'est l'abeille attique, Xénophon, narrant les exploits et la sagesse de Cyrus, et l'héroïsme des dix mille. Etes-vous avide des émotions de la scène? Entendez les Pères immortels de la tragédie, Eschyle, Sophocle, Euripide.—Puis, pour reposer votre ame des spectacles humains, venez aux jardins d'Académus vous élancer avec Platon dans le monde des idées, ou bien promenez-vous avec Aristote sous les Portiques du Lycée, et classez en dix catégories la multitude confuse des notions qui remplissent votre intelligence. — Et ce géant qui, du haut de la tribune, foudroie un rival stupéfait, ton-

Digitized by Google

ne contre Philippe, fait vibrer encore une fois dans les cœurs la fibre paralysée du patriotisme, et porte l'épouvante au fond des ames vendues au tyran macédonien; ce géant, qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est terrible!!...— Combien d'autres voix éloquentes, combien de sublimes génies à admirer encore, poètes, philosophes, historiens, orateurs! Quelle nombreuse et rayonnante Pléïade au ciel littéraire de la Grèce!

Rome, moins riche que la terre des Hellènes est pourtant loin de l'indigence. Plaute et Térence s'essaient à faire revivre Aristophane et Ménandre. Le poète Lucrèce déploie un génie vigoureux qu'il voue malheureusement à la plus désolante des philosophies. Cicéron, bien que sa voix ait moins d'éclat que la voix tonnante de Demosthènes, verse un fleuve de majestueuse éloquence sur la foule enchaînée et suspendue à ses lèvres; il vous enchante par ses entretiens épistolaires avec Atticus, et vous vous enthousiasmez aux leçons de sa philosophie. Horace, ce Protée aux mille formes, tour-à-tour sceptique, religieux, fils sensuel et voluptueux d'Epicure, puis grave et sévère comme un disciple du Portique, Horace se joue et dans l'ode où il déploie tour à tour le génie de Pindare et celui d'Anacréon, et dans l'épître philosophique, et dans la fine et spirituelle satyre, et trace enfin dans une poétique fameuse, les règles du bon goût. Virgile s'efforce d'égaler Homère et jette sur la simplicité naïve, robuste, majestueuse du père de l'Epopée, la robe ondoyante, riche, élégante de la civilisation romaine; il chante les bergers sur les pipeaux de Théocrite, et donne comme Hésiode, mais dans un poésie bien plus sublime, d'utiles préceptes à l'homme des champs. Tibulle, Catulle et Properce soupirent des vers qui murmurent comme le

Digitized by Google

souffle du zéphyre. Ovide épanche, avec une intarissable fécondité, et ses folles amours, et ses immortelles métamorphoses, et ses longues élégies toutes trempées de ses larmes. Juvénal flagelle de son hyperbole sanglante, les abominables mœurs de son temps... Et Perse, si laconique et si obscur, mais si moral à côté des autres Satyriques latins, d'une ame si candide et si belle; et le pittoresque et dramatique Tite-Live; et le nerveux, précis, sentencieux Salluste; et le grand Tacite, dont l'expression brève et concise recèle une pensée d'une étendue et d'une profondeur incommensurables; et le bel esprit Quinte-Curce, et l'énergique Florus, et Suétone, et tant d'autres écrivains de tout genre, que de personnages à distinguer encore dans la galerie des gloires littéraires de Rome! Ajoutez cette galerie à celle de la Grèce : quel vaste musée plein des plus beaux chefs-d'œuvre!

C'est avec raison que quelques-uns de ces chefs-d'œuvre sont restés le principal objet des études classiques. —Est-il langues plus intéressantes pour nous que celles des Grecs et des Romains, langues parlées par deux peuples qui ont eu tant d'influence sur les destinées du monde, surtout sur celles de notre Europe; langues prodigieusement riches, qui ont jeté tant de semences, poussé tant de racines et dans le français et dans tous les autres idiomes dérivés du Roman! Or, pour nous initier à ces langues, existe-t-il de plus grands maîtres qu'Homère, Sophocle, Démosthènes, Xénophon; que Virgile, Horace, Cicéron, Tacite? Ces princes de la littérature ancienne règnent donc à bon droit dans nos classes : seulement qu'ils n'y règnent pas seuls. Il est d'autres génies, écrivains inférieurs à ceux-là par l'élégance et le poli de l'expression, mais infiniment supérieurs par l'étendue et la profondeur des sentiments

Digitized by Google

et des idées, qui réclament à droit au moins égal l'attention, l'étude et les hommages du disciple et du maître de la littérature ancienne : je veux parler des Pères de l'Eglise. Eux aussi renferment des trésors ; vous trouvez dans leurs écrits une onction, une énergie et une grandeur humaine, un amour de Dieu et des hommes, des aperçus sur l'ame et sur le monde, un beau divin que ne connurent jamais les plus grands écrivains de la Grèce et de Rome. D'ailleurs, ne sont-ce pas nos pères dans les croyances, dans les idées, dans la civilisation chrétiennes ? Ne jettent-ils pas un jour lumineux sur la vie individuelle ou sociale, sur la philosophie, sur toute l'histoire des premiers âges de notre ère ? Tant de titres devaient bien les placer au moins sur la même ligne que les grands païens de l'antiquité. Le conseil royal d'instruction publique leur a fait enfin justice. Depuis quelques années les Pères de l'Eglise grecque sont prescrits aux classes de troisième, de seconde et de rhétorique. N'était-ce pas une honte, en effet, qu'au dix-neuvième siècle nos humanités fussent encore toutes païennes, toutes habillées des haillons de la mythologie ?

C'est à M. Demons qu'a été confié le riche département de la littérature ancienne, à la Faculté des lettres de Lyon.

Comment M. Demons fait-il son cours ? Comment comprenons-nous un cours de littérature ancienne au dix-neuvième siècle ? Nous traiterons successivement ces deux questions.

M. Demons possède à fond les auteurs grecs et les auteurs latins dont il s'est proposé l'examen et la comparaison ; il en est imbu, il se les est incorporés, il les sait par cœur. Quand M. Demons entame un auteur, il com-

Digitized by Google

mence par exposer sur la vie de cet auteur une notice indiquant l'époque de sa naissance, l'époque de sa mort, les circonstances où il vécut, les influences au sein desquelles il dut concevoir et composer son œuvre. Puis, après avoir donné une idée sommaire de l'ouvrage, il procède par parties, fait l'argument d'un livre ou d'un chant, prend dans ce livre ou dans ce chant les pages les plus saillantes et les francise dans une traduction facile, élégante et correcte, récitant de mémoire texte et traduction. — Il marche vîte, s'arrête peu; quelquefois il explique les expressions relatives à des usages et à des faits qui nous sont inconnus; il loue quelquefois, il blâme rarement, ne discute presque jamais et laisse généralement à l'auditeur le soin d'apprécier et de juger. Quand il a ainsi procédé à l'égard d'un auteur, il en prend un autre qui se rapproche du premier par imitation ou par identité de sujet. Il traite celui-ci comme il a traité celui-là; avance à grands pas, notant cà et là quelques points de comparaison soit dans le style, soit dans les idées, mais en somme se contentant d'exposer les choses sans émettre d'opinion, ou s'il en émet une, sans la développer; et abandonnant à l'auditoire la tâche de rapprocher les auteurs mis en regard et d'estimer leur valeur absolue ou relative. C'est ainsi que M. Demons a déjà passé en revue l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, l'Enéide de Virgile, la Théogonie d'Hésiode, le poème de la nature de Lucrèce, les métamorphoses d'Ovide, le Poème des travaux et des jours et celui des Géorgiques.

M. Demons traduit quelquefois mot à mot (excellente et instructive pratique) certains passages des auteurs grecs; et dans ce cas il donne l'explication des formes irrégulières et difficiles.

Digitized by Google

Toujours vous sortez du cours de M. Demons éprouvant un sentiment d'affection pour la savante bonhomie du professeur, et vous disant à vous-même ou à votre voisin: voilà un professeur, qui traduit admirablement; il est profondément savant dans le Grec et dans le Latin. — Notez que souvent il est arrivé à M. Demons de réciter, à propos d'un mot ou d'une idée, des tirades d'Homère ou de Sophocle, des morceaux de Démosthènes, à peu près comme nous réciterions une scène de Corneille ou de Racine, un fragment de Bossuet ou de Chateaubriand.—

M. Demons a l'organe peu agréable; les paroles sortent de sa bouche, peu distinctes et peu articulées; son geste est nul ou presque nul; mais l'œil et l'oreille bientôt s'habituent à ces petits défauts, on les oublie vîte pour ne plus apercevoir que la bienveillance et la bonté répandues dans tous les traits du professeur.

Quand un homme s'est fait un plan de conduite que dans sa conscience il croit le meilleur, et qu'il s'applique scrupuleusement à le remplir, cet homme mérite au plus haut point estime, respect, admiration. Tel est le cas de M. Demons : la voie qu'il s'est tracée, il la parcourt avec une conscience irréprochable. On dit que M. Demons travaille quatorze heures par jour. — Honneur et gloire lui soient rendues!

Maintenant, un cours de littérature ancienne ainsi professé est-il sans défaut; est-il à la hauteur des idées et des besoins de notre époque? Nous respectons la conviction de ceux qui répondront, oui; quant à nous, nous dirons hautement, non.

Le premier défaut qui nous frappe dans M. Demons, c'est qu'il court infiniment trop vîte. Depuis à peine six

Digitized by Google

mois qu'il parle, voyez quel long catalogue d'ouvrages il a déjà passé en revue: huit grands poèmes. Des exposés au pas de course, des analyses nécessairement superficielles, cela peut-il graver quelque chose de fixe, de clair, de déterminé dans l'esprit des auditeurs? que pouvons-nous saisir du génie, du caractère, de la figure d'un écrivain, lorsque nous le voyons passer et s'enfuir aussi rapidement devant nous? Quand vous avez entendu quelque temps M. Demons, il vous reste la même impression qu'après un voyage sur le chemin de fer, c'est-à-dire le souvenir d'une fantasmagorie d'apparitions rapides qui s'est jouée devant votre portière. Ne vaudrait-il pas bien mieux s'en être tenu toute l'année à deux ou trois ouvrages ou même à un seul, à l'Iliade, par exemple; nous avoir fait intimement connaître le génie du vieil Homère; avoir familiarisé notre imagination avee les mœurs de ces siècles héroïques, avec le ciel et la géographie de ces climats; avoir discuté les importantes questions qui se rattachent soit à l'existence d'Homère, soit à la collection de ses rapsodies par Pisistrate, soit à leur correction et à leur division en vingt-quatre chants par les Grammairiens d'Alexandrie, soit à mille autres points intéressants; en un mot, ne vaudrait-il pas mieux avoir rendu notre intelligence maîtresse souveraine de l'Iliade, que d'avoir évoqué sous nos yeux une foule d'ombres, qui ne faisant qu'apparaître et s'évanouir, nous ont nécessairement laissés sous l'empire de l'inconnu? A chacun son goût! quant à moi, je préfère mille fois savoir à fond un seul livre que d'en connaître superficiellement une multitude.

Que devrait être aujourd'hui, selon nous, un cours de littérature ancienne!

Notre siècle rendu grave et sérieux par cinquante an-

Digitized by Google

nées de révolutions et de gigantesques évènements ; en voie de rénovation sociale, artistique et littéraire ; avide de connaître, cherche dans l'étude des anciens, bien moins des distractions pour la pensée, des amusements pour la fantaisie, des fleurs pour l'imagination, qu'une instruction solide et substantielle, des lumières, qui en illuminant le passé, éclairent le présent, et jettent un reflet sur l'avenir. —

Or, quelle méthode répondrait le plus complètement à ces exigences?

Suivant nous, ce serait celle qui élèverait un cours de littérature presque au niveau d'une histoire de la civilisation; qui, profitant des investigations de la science moderne, examinerait d'abord la littérature en elle même, et la suivrait dans toutes ses racines les plus profondes et les plus tenues à travers la religion, la philosophie, les arts, les mœurs, les influences des évènements politiques, et toutes les influences du sol et du climat ; ce serait celle qui en dessinant le monument littéraire d'un peuple grouperait harmonieusement tout autour les monuments de la vie religieuse, politique, sociale, éclairant cet ensemble de son ciel, l'environnant de ses sites, de ses paysages naturels, et inscrivant sa place et sa valeur dans l'histoire générale de la littérature et de la civilisation.

Mais cette tâche est vaste et difficile. — Tous n'ont pas également étudié tous les éléments de la vie d'un peuple; chacun s'en tient ordinairement à un seul, se contentant d'un coup-d'œil vague et superficiel sur les autres. D'ailleurs tous les esprits, même les plus distingués, n'ont pas ce regard à la fois vaste et pénétrant, synthétique et analytique, qui saisit l'ensemble, sans perdre de vue les

Digitized by Google

moindres détails. Nous n'avons eu guère jusqu'à présent en fait de savants, que des esprits exclusivement spéciaux ou vaguement généraux, soit vice daus notre système d'instruction, soit que les différentes branches de la science historique ne soient pas encore assez connues, assez examinées, mises dans un jour assez brillant. Jusqu'à ce que le progrès des choses ait accoutumé un plus grand nombre d'esprits à embrasser la généralité tout en cultivant avec soin les spécialités, il faut donc abandonner la méthode en question à quelques intelligences privilégiés.—

Immédiatement au dessous de cette méthode, il en est une autre praticable à tout professeur versé dans la littérature ancienne, et identifié avec la vie de notre siècle, avec ses instincts, ses tendances, ses aspirations. Cette méthode se réduit, selon nous, a deux points:

1° Faire connaître une œuvre littéraire;

2° La soumettre à une haute critique.

Faire connaître une œuvre littéraire, c'est-à-dire, nous donner une idée nette de l'ensemble et des détails; nous initier au génie, au caractère de l'auteur, au secret de sa composition, en nous plaçant, autant que possible, juste au milieu des circonstances religieuses, philosophiques, sociales, politiques, au sein des influences physiques et de toutes les influences générales ou particulières où l'œuvre fut conçue et réalisée. —

La soumettre à une haute critique, c'est-à-dire, distinguer soigneusement, soit dans l'ordre des expressions, soit dans l'ordre des idées, ce qui est beau, vrai en soi, absolument, de ce qui n'est beau, vrai, que par rapport aux circonstances de temps, de lieu, de civilisation; rapprocher du génie antique le génie moderne, pour saisir, à la faveur de ce rapprochement, ce que dans l'œuvre exa-

Digitized by Google

minée, nous pouvons nous approprier, nous assimiler, et ce que nous devons négliger et rejeter.

Car dans les chefs-d'œuvre antiques, tout n'est pas à prendre pour nous, tout n'est pas à *imiter* si tant est que nous puissions en *imiter* quelque chose : et aujourd'hui l'on n'oserait guère soutenir le contraire, quelque endurci que l'on puisse être dans ses classiques admirations.

L'art ayant toutes ses racines dans les conceptions et les aspirations de l'ame humaine, est étroitement enchainé aux destinées de l'humanité, laquelle, immuable par le fond de sa nature, varie continuellement dans les modes de son existence. L'homme tient à deux mondes, au monde de l'infini et de l'immuable par les lois fondamentales de sa raison, au monde des choses contingentes et changeantes par sa sensibilité. Canevas et dessin primitif invariables, sur lequel le temps varie une broderie aux couleurs, aux combinaisons chaque jour nouvelles, voilà l'homme. L'humanité s'avance comme un voyageur à travers les siècles, toujours la même dans ce qui constitue son essence, mais développant et modifiant à chaque pas ses notions premières par l'acquisition d'idées, de sentiments, de connaissances nouvelles, prenant l'habit et les allures des pays, des climats où elle passe, et prescrivant à l'art, son peintre fidèle, de changer ses pinceaux et de modifier ses couleurs, à mesure qu'elle modifie elle-même les aperçus de son esprit, les formes et l'étoffe de son vêtement. L'art doit donc avoir, comme l'humanité, sur un fond immuable, quelque chose de continuellement changeant. Il y a donc dans l'art des choses qui restent et des choses qui passent; un code du goût absolu dans toutes ses prescriptions, est donc un non-sens; tout code du goût renferme donc à la suite de quelques lois absolues

Digitized by Google

et invariables, une foule d'autres lois exclusivement propres aux temps, aux lieux, aux différents modes, aux différents degrés du développement intellectuel et moral de l'humanité; la législation littéraire d'un peuple ou d'une époque ne saurait donc toujours être celle d'un autre peuple, d'une autre époque.

Or, nous sommes séparés d'Athènes et de Rome, moins encore par la distance des siècles que par la distance incommensurable des idées. Entre les anciens et nous, il y a une révolution la plus radicale, la plus complète qui fut jamais, le christianisme. C'est comme un monde tout nouveau que la main créatrice a surperposé à un autre monde. Nous, hommes du dix-neuvième siècle, que nous sommes loin d'envisager Dieu, la vie, l'homme, le monde comme les envisageaient le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste!

Dieu, c'était pour la masse des croyants l'idéal de l'homme, l'Apollon du Belvédère, le Jupiter Olympien ; c'était pour les plus hautes intelligences, le Dieu du panthéisme physiologique, l'ame du monde enchaînée au grand corps de l'univers comme l'ame de l'homme à ses organes.— Dieu, c'est pour nous l'être éternel, immense, souverainement indépendant des liens de la matière, l'être qui d'un mot a créé le monde et le gouverne avec une sagesse, une bonté, un amour infinis.

La vie, c'était pour eux un banquet où chaque convive devait s'empresser de jouir, de boire à longs traits dans la coupe des plaisirs, l'heure approchant où leur ame allait descendre chétive et nue dans le sombre empire des Mânes. — La vie, c'est pour nous le pénible et court noviciat d'une existence infinie en bonheur et en durée ; c'est l'enjeu de l'éternité.

Digitized by Google

L'homme, c'était pour eux un concitoyen, un ennemi ou un esclave. — L'homme, c'est pour nous un frère, à quelque pays, à quelque temps, à quelque condition qu'il appartienne.

Le monde, c'était pour eux un vaste théâtre, riche d'un luxe de décorations brillantes, mais peu ou point symboliques, riche de beautés, d'amusements et de tout ce qui peut enchanter les sens. — Le monde, c'est pour nous un temple grandiose avec sa voute étoilée, ses flambeaux, son encens, ses harmonieux concerts; temple que Dieu s'est construit à lui-même, qu'il remplit de sa présence et dont l'homme a été constitué le prêtre.—

Dieu, la vie, l'homme, le monde: quatre idées qui dominent toute l'ame humaine, déterminent le caractère de ses conceptions, de ses aspirations, et partant le caractère de l'art et de la littérature.

Donc, entre le caractère de l'art antique et le caractère de l'art moderne, quand il se sera complètement dégagé de la corruption païenne et de la barbarie du nord, c'est-à-dire, complètement christianisé, même différence qu'entre les idées des anciens et nos idées sur Dieu, la vie, l'homme, le monde. Donc vouloir mesurer nos conceptions, nos sentiments, notre style, les formes de l'art moderne, aux formes de l'art antique, c'est étendre le géant sur le lit de Procuste; c'est insulter au génie de notre temps; c'est commettre un anachronisme mille fois plus ridicule que de courir par les rues avec le vêtement de Sophocle ou de Virgile. Donc les chefs-d'œuvres de l'antiquité ne peuvent être proposés purement et simplement à notre étude, à notre admiration; mais ils doivent être, de toute nécessité, soumis par le professeur à la critique que nous avons définie.

Digitized by Google

Et cette critique, lors même qu'elle ne serait pas indispensable dans un temps où les systèmes ennemis se reposent à peine de leur lutte acharnée sur le terrain de l'art et de la littérature, dans un temps où la poétique qui devra nous régir tend peu à peu à se développer et à se formuler, n'est-elle pas en soi du plus grand avantage, du plus haut intérêt? Le rapprochement, la comparaison du génie antique et du génie moderne est féconde en jets d'une éclatante lumière; elle nous révèle des points de vue, des traits nombreux qui jusque là étaient restés pour nous dans l'ombre; elle nous fait aimer, bénir, admirer notre religion et notre civilisation.

Si ce n'eut été un hors-d'œuvre dans notre plan, nous eussions déterminé quelques-uns des caractères qui distingueront la littérature du dix-neuvième siècle; caractéres qu'elle recevra et de la majesté du christianisme et de la grandeur colossale des événements sociaux, et des miracles industriels qui, depuis un demi siècle, s'en vont étonnant le monde.

M. Demons, avons-nous dit, traduit quelquefois le Grec mot à mot. Qu'un professeur de littérature ancienne traite ainsi quelques beaux passages d'Homère, de Sophocle, de Démosthènes, nous approuvons, nous estimons à un haut prix cette méthode: d'abord, parce qu'elle est éminemment utile aux auditeurs dont la plupart ont étudié, et ont besoin d'étudier encore la langue grecque, et par conséquent de se familiariser avec sa syntaxe et ses particularités grammaticales; ensuite, parce qu'elle fournit au professeur la précieuse occasion de se livrer à des exercices de philologie; la philologie, cette science si riche d'instruction et de philosophie, si pleine de charmes pour celui qui l'enseigne et pour celui qui la re-

Digitized by Google

çoit, science si florissante au delà du Rhin, et malheureusement trop peu cultivée chez nous, infiniment trop négligée.

Mais la philologie, telle que nous la comprenons, ne se borne pas à l'explication du vrai sens d'un mot ou des formes difficiles d'un verbe; elle prend les mots et descend jusqu'à leur première racine pour déterminer le rapport phonique ou rationnel qui lie le signe à son objet; elle prend les radicaux et les suit dans toutes leurs métamorphoses, soit à travers la langue mère, soit à travers les langues dérivées.

On sait assez que ce n'est point le caprice ni le hasard qui ont créé les mots lors de la formation des langues primitives, mais l'imitation et l'analogie. L'homme est essentiellement imitateur : sa nature le porte à peindre par les inflexions et les articulations de la voix et par les différents degrés d'ouverture de la bouche, le caractère qui le frappe le plus dans chacun des objets de la création; à désigner chaque objet par ce caractère, c'est-à-dire, le tout par la partie, l'être par l'attribut; et à donner à ce caractère pour signe représentatif l'imitation à laquelle l'organe vocal a été provoqué. Vient ensuite l'analogie, laquelle, premièrement, saisissant des rapports entre les divers phénomènes sensibles, transporte avec ou sans modification le signe des phénomènes désignés à ceux qui ne le sont pas; laquelle, secondement, saisissant d'autres rapports entre ces mêmes phénomènes et les phénomènes purement spirituels, applique à ceux-ci les signes de ceux-là, et représente enfin les analogues dans le monde moral, par le même procédé que les analogues dans le monde de la matière. — Ainsi, se sont en général formées les langues; — donc vrais et légitimes sont les principes de philologie énoncés plus haut.

Digitized by Google

Or, si les langues sont le premier trésor de l'homme social, quoi de plus curieux et de plus utilement philosophique que de remonter à l'origine de leurs éléments constitutifs, d'assister à la formation des mots et de saisir, avec le rapport entre le signe et son objet, l'impression que fit cet objet sur le créateur du signe? Quoi de plus instructif que d'étudier un radical croissant et se multipliant, comme un germe, en mille variétés?

Certes, nous ne demandons pas qu'un professeur de littérature ancienne aille fouiller dans l'hébreu, le sanskrit ou le celtique pour retrouver une origine perdue; mais en se circonscrivant dans les langues de son ressort, il lui reste encore un champ large et fécond à exploiter. Que de mots imitatifs le grec renferme; que de formes il donne à une même racine pour lui faire signifier toute une famille d'idées! suivre une racine dans toutes ses ramifications à travers la langue grecque, et de là à travers le latin et jusque dans le français, pense-t-on que ce soit là un exercice sans profit et sans intérêt? Quel parti un habile helléniste, comme M. Demons, pourrait tirer de l'emploi judicieux du digamma éolique, l'éolien ayant formé le latin, et le latin étant passé en si grande partie dans notre langue?

Nous terminerons-là nos observations sur le cours de littérature ancienne. C'était pour nous un devoir de rendre hommage à la science et aux efforts consciencieux de M. Demons; ce devoir nous a été doux à remplir; mais c'était pour nous un autre devoir de dire ce que la méthode du professeur nous semble avoir de vicieux en soi et d'incomplet relativement aux exigences et aux besoins de notre époque.

J.-J.-F. Hue.

Digitized by Google

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON,

Le 27 novembre 1838.

MESSIEURS,

Appelé à l'honneur de monter dans cette chaire, d'inaugurer l'enseignement public de l'histoire dans cette grande cité, je ne puis me défendre d'une émotion que vous excuserez. Enseigner quand j'ai tant à apprendre, parler devant un auditoire où je ne vois que des juges dont plusieurs seraient mes maîtres, justifier la confiance de l'Université qui m'enlève à l'instruction élémentaire des colléges pour m'exposer sur un théâtre où le succès dépend de l'opinion éclairée, cette reine légitime de toutes choses ici-bas ; certes, il y avait là de quoi faire fléchir des courages plus forts que le mien, et cependant voilà que j'ai laissé derrière moi les considérations qui eussent été des obstacles, et j'arrive, et j'aborde avec résolution ma tâche périlleuse, et je confie aux vents la frêle chaloupe qui

Digitized by Google

porte ma fortune et mes dieux ; c'est que j'ai eu foi dans mes efforts d'abord, et, vous me permettrez de le penser, dans votre indulgence. Proportionner l'énergie à l'obstacle, le courage à la difficulté, se grandir de toute la hauteur de sa mission m'a toujours paru la condition indispensable, dirai-je, la plus efficace d'un succès véritable, et l'homme peut ce qu'il veut ; puis je me disais : Lyon, la glorieuse mère de l'industrie, l'immortelle patrie des découvertes, des inventions utiles, Lyon, la ville classique des travailleurs, aura peut-être quelque indulgence pour le jeune homme laborieux qui s'en vient lui offrir, avec le léger bagage de ses études, la ferme volonté de conquérir son droit de cité, comme tout se conquiert chez vous, Messieurs, en travaillant.

Car le travail s'étend et se multiplie à l'infini ; il a des variétés innombrables dans une société civilisée, j'ai dit civilisée, parce qu'une nation qui ne l'est pas, un peuple à l'état primitif, sauvage ou barbare, ne *travaille* pas dans l'acception véritable du terme. La nature, l'éducation, le génie, assignent à chacun sa spécialité distincte, ses fonctions respectives, et le mettent en mesure de cultiver isolément la fleur dont il doit embellir la couronne de la patrie : et la patrie, nous le savons, accepte tous les hommages, elle s'honore également des tributs de tous, elle est également fière des offrandes de tous ses enfants. Littérature, industrie, sciences, arts, philosophie, elle se glorifie de tous les produits de l'intelligence, elle constate, elle enregistre tous les progrès, elle les grave en caractères ineffaçables dans le grand livre de son histoire... Puisque j'ai prononcé le mot d'histoire, je m'y arrête : Avant de tracer le programme des matières qui seront l'objet de nos réunions, j'ai besoin de vous dire ce que j'entends par l'histoire, et de vous rappeler en peu de mots les principaux avantages des études historiques. Donc, qu'est-ce que l'histoire ?

Qu'est-ce que l'histoire ? question fort simple en apparence, et pourtant assez difficile, si l'on veut y répondre par une définition rigoureuse ; voyons, en effet, comment l'ont comprise

Digitized by Google

les plus grands historiens des temps modernes ; les uns ont fait de l'histoire un plaidoyer philosophique ou religieux : exclusivement préoccupés d'une idée, ils ont trié et accumulé les preuves qni en assuraient le triomphe, et puis ça été tout : ce qui ne venait pas à l'appui du système, ils l'ont repoussé; ce qui l'eût condamné, ils l'ont défiguré ou nié : à la tête de cette école on place Bossuet et Voltaire, deux hommes qui n'eurent de commun que le génie : Bossuet voulut asseoir le catholicisme sur l'histoire; Voltaire voulut saper le christianisme par l'histoire. Bossuet, intelligence large et synthétique, grand théologien, grand orateur, grand historien, essaya d'enchaîner au pied de la croix la terre que se partagent tant de croyances opposées , mais, séduit par le prestige de cette majestueuse unité, il oublia que la civilisation européenne eut toujours des rivales, qui l'ont quelquefois éclipsée, et vit trop le monde dans l'Église. Voltaire, esprit satirique et de mauvaise foi, groupant ses adroits sophismes sur les contradictions apparentes, semant le ridicule à pleines mains, prodiguant les saillies de son âpre ironie, ébréchant toute surface de ses morsures opiniâtres, confondant dans ses sarcasmes toutes les religions parce qu'il ne croyait à aucune religion, Voltaire est un déplorable exemple des erreurs où peuvent s'abîmer les plus beaux talents ; sans vouloir établir une comparaison entre le dernier des Pères de l'église et le coryphée de la philosophie du XVIIIe siècle, la critique a décidé que si Voltaire fut déclamateur et passionné, la méthode exclusive de Bossuet laisse quelque chose à désirer, et ne s'est pas déclarée satisfaite.

D'autres ont fait de l'histoire une dissertation politique; s'étayant d'un certain nombre de données, ils ont travaillé à coordonner un système; ici encore, nous adressons à peu près les mêmes reproches ; n'est-il pas à craindre que l'étude approfondie des faits ne donne un démenti formel à ces mensonges d'un esprit partial, qu'emporté par l'imagination, par l'amour de son œuvre, on ne présente comme des vérités les erreurs

Digitized by Google

de la précipitation, ou les convictions de l'entêtement ; comme une science, les méprises d'une fausse induction ; comme des réalités, les rêves, ou, si l'on veut, la bonne foi de l'enthousiasme ? Ne reste-t-il pas démontré, par exemple, que Boulainvillers, Dubos et Mably qui s'obstinent à ne voir dans les institutions frankes, le premier que l'aristocratie, le deuxième que la monarchie, le troisième que la démocratie, sont tombés tous les trois dans l'erreur ? C'est que l'histoire ne se fait pas ainsi *a priori*, c'est qu'elle se prête difficilement à tous ces plans préconçus, qu'elle s'encadre rarement dans toutes ces hypothèses gratuites, c'est qu'elle ne se laisse pas numéroter et étiqueter par forme de passe-temps, et que la complication des faits et des institutions qu'elle entasse ne s'arrange guères avec ces divisions spécieuses dont la facile simplicité frappe au premier abord. Puis, si vous écrivez dans une de ces époques douteuses et mal assises où les principes opposés luttent; dans un de ces temps de trouble et de fermentation où le mal ait des chances, dans ces jours d'orage où le sol tremble, où le monde semble près de finir ; oh ! alors, ne craignez-vous pas que sur ce terrain qui s'éboule, le pied ne vous manque ; qu'en croyant embrasser la vérité, vous n'étreiginez l'erreur ? prenez garde de vous égarer dans les détours du labyrinthe, car le jour n'aura pas encore lui pur et serein, car l'heure ne sera pas encore venue, car vous vous serez aventuré sans boussole sur une mer immense, et le ciel n'avait pas d'étoiles.... L'ignorance ou l'omission des faits sont les causes de tous les naufrages que déplore la critique, l'histoire ne vit que par les faits ; les faits, voilà sa nature, sa substance ; elle montre, et vous créez ; elle constate, et vous inventez ! elle ne veut pas de vous.

D'autres se sont faits les hommes du passé ; ils se sont laborieusement appliqués à relever les siècles ensevelis sous la poussière des temps ; ils ont péniblement déblayé le sol et retrouvé les cendres de ceux qui passèrent avant nous sur cette terre ; doués d'une admirable patience, d'un savoir pro-

Digitized by Google

fond, d'une érudition vaste et éclairée, ils sont descendus dans les tombeaux où gîsaient les hommes et les empires ; ils ont soufflé la vie sur ces ossements desséchés, ils ont glorieusement ressuscité, devant nos yeux, bien des institutions mortes, bien des géants qui dormaient : armés du glaive de la critique, ils ont regratté les monuments anciens, et les ont dépouillés des livrées de l'erreur et de la superstition ; ils ont puisé les faits aux meilleures sources, les ont embrassés dans toute leur étendue, dans leur connexité avec d'autres faits ; ils en ont recherché les causes et apprécié les résultats ; avec une faculté rare de rapprochement et de comparaison, ils ont rendu actuelles et attachantes les choses vieilles et rebattues ; avec un coup-d'œil perçant et sûr, avec cette philosophie saine et profonde qui ne glisse pas à la surface, mais qui creuse, ils ont pénétré et lu dans les abîmes du passé, et quelquefois dans les secrets de l'avenir ; et joignant à tout cela un sentiment exquis et poétique de l'art, à l'aide duquel ils ont caractérisé les phases successives de l'esprit, les progrès de la pensée humaine, y joignant un style animé, pittoresque, imprégné de la couleur du temps et du lieu, une phrase noble et pleine, une imagination qui ne succombe pas sous le poids d'une immense érudition, ces hommes infatigables sont, et resteront les modèles des historiens. Pour ne parler que de la France, je n'ai pas besoin de citer des noms connus de l'Europe entière, Guizot, Sismondi, Thierry, Barante, Naudet, Michelet, Poirson, et plusieurs autres encore, appartenant, presque tous, à notre laborieuse Université, tous remarquables par la réunion plus ou moins complète des qualités que nous venons d'énumérer et tous contribuant, chacun pour leur part, à enrichir d'un fleuron nouveau la couronne de la patrie.

Faut-il parler d'une quatrième école historique ? l'école progressive, l'école des partisans du progrès indéfini, l'école qui s'attribue à elle seule le surnom d'humanitaire ? Elle compte parmi ses adeptes deux classes d'hommes : les uns, c'est le très grand nombre, ignorants présomptueux, échos inintelligents des bruits

Digitized by Google

qui se font autour d'eux ; ceux-là, nous les laissons s'agiter et s'essouffler dans leur néant. Nous ne parlons que du petit nombre de savants enthousiastes que séduit le poétique lointain d'une brillante théorie. — Plaisante chose, vraiment, et spectacle curieux ! écoutez : Voici venir les plaintes lamentables de quelques prophètes myopes, qui, se posant comme des oracles sur la limite des siècles, s'apitoient sur une dissolution imminente, gémissent sur de prochaines catastrophes, et plaignent le sort menaçant des races à venir; ou bien encore les charmantes et fraîches élégies, les cadences mélancoliques, les jolis anathèmes qui creusent harmonieusement, *là bas, là bas,* un abîme bien noir, bien profond, où l'humanité va tomber au doux murmure de leurs rimes mélodieuses. — Tournez-vous d'un autre côté, et voilà que les mots retentissants de progrès indéfini, physiologie sociale, science humanitaire, viennent étourdir vos oreilles ; et, de part et d'autre, on peut s'autoriser d'un grand nom, d'un célèbre patronage, et de part et d'autre pourtant, la divinité qu'on encense, le drapeau qu'on arbore, c'est le fatalisme; là, le fatalisme pessimiste, ici le fatalisme optimiste : Thucydide voyant s'amonceler autour de lui les ruines de la Grèce qui pour lui est le monde ; Tacite, témoin de l'effrayante dégradation de la société romaine, et qui n'avait pas deviné l'influence du christianisme et des barbares, ces deux éléments régénérateurs de l'humanité ; Thucydide et Tacite ne sont pas plus fatalistes que Machiavel et Vico, faisant tourner le monde autour d'une succession circulaire de phénomènes sociaux; que Boullanger avec son torrent que rien ne peut arrêter si ce n'est le déluge ; que Turgot qui, comparant les révolutions aux tempêtes, dit : les maux disparaîssent, et le bien reste ; que Condorcet prêchant la perfectibilité infinie ; que Saint-Simon basant son matérialisme néo-chrétien sur cet aphorisme admis sans contrôle : pourquoi ? Parceque, des deux côtés, on nie l'alliance de l'activité et de l'autorité, de la liberté et de la providence, deux forces qui régissent le monde conjointement, parce que, pour les uns, le

Digitized by Google

monde, ouvrage des hommes seuls, doit participer de la caducité et des misères de l'homme, et que, pour les autres, tous les évènements qui surviennent, heureux ou malheureux, contribuent tous au même but, opèrent le même mouvement; et que toutes ces révolutions qui ensanglantent la terre, tous ces cadavres de peuples et d'empires, c'est le fumier qui sert à féconder les champs de je ne sais quel mystérieux avenir. — Et cependant que nous montre l'histoire? Ici, des catastrophes heureuses et bonnes; là, des souffrances et des larmes perdues; ici, des nations anéanties, des civilisations éteintes, des peuples dont il ne reste rien, Babylone, Memphis, Carthage; là, une société nouvelle surgissant des ruines d'une société mourante, d'effroyables calamités enfantant le bonheur, comme la charrue qui déchire pour fertiliser; la civilisation américaine s'embarquant sur les vaisseaux qui fuient le despotisme des Stuarts ou la terreur des Indépendants; la paix de l'Allemagne sortant du sac de Magdebourg et des désastres inouis de trente années d'une guerre impitoyable; la révolution française, hideuse de terreur et rouge de sang, associant l'Europe aux conquêtes philosophiques et politiques du XVIIIe siècle. — Non, non, et il faut qu'on le sache bien, la civilisation ne s'avance pas par sauts et par bonds, en rompant sans cesse la chaîne des causes et des résultats.—Fille de la liberté humaine, elle est changeante et mobile; fille de la providence divine, elle est mystérieuse, impénétrable; bâtissez sur une telle base l'édifice de vos prédictions. Sans doute l'histoire, par la variété des choses qu'elle présente à nos yeux, par les comparaisons quelle provoque, peut et doit inspirer une confiance plus ou moins fondée, en nous instruisant de ce qui s'est fait, en nous faisant connaître les progrès constatés, elle peut quelquefois nous initier aux secrets de l'avenir; mais de là à l'admission des principes indéfiniment progressifs, il y a un abîme. Et moi aussi j'ai foi dans le progrès, dans le progrès possible, raisonnable, moi aussi je suis fier pour mon pays et pour mon temps de ce que je vois, de ce que j'espère, mais je

Digitized by Google

laisse à l'homme sa liberté dont je souhaite qu'il use bien, je laisse à Dieu sa providence dont nos efforts doivent mériter les faveurs ; je laisse au monde ancien son *fatum* et sa dure nécessité toute chargée de ses emblêmes de fer.

Avec le plan que j'adopte, je ne puis même pas faire allusion aux diverses méthodes historiques, je n'ai pas dû parler des différentes branches de la science historique, les anecdotes, les biographies, les mémoires, les annales, ouvrages souvent utiles, qui jettent du jour sur quelques points isolés d'une époque, mais ce n'est là qu'une lampe qui éclaire, les uns après autres, les coins de l'édifice, et nous cherchons le soleil qui les illumine tous à la fois d'un seul jet de sa lumière.

L'histoire est donc l'étude consciencieuse, la science critique du passé, appliquée à la connaissance de l'homme et des lois qui régissent l'humanité.

Cette définition de l'histoire n'appartient et ne pouvait appartenir qu'au temps présent; avant d'arriver à cette dernière transformation, l'histoire a dû subir bien des changements, passer par des phases nombreuses : on a dit que l'histoire est de toutes les sciences celle qui naît le plus tôt, et se développe le plus tard ; cela est vrai : l'histoire commence avec l'homme ; les premières pensées, les premières actions de l'homme, c'est déjà de l'histoire. Expression fidèle de la pensée du monde à son matin, l'histoire s'est d'abord appelée poésie. La reconnaissance, l'admiration instinctive de l'homme a dû éclater par des chants d'amour, par des aspirations spontanées. Tout est poésie pour un peuple enfant sorti des mains de Dieu! Théologie, philosophie, histoire, tout avait revêtu cette robe blanche et gracieuse, tout s'était imprégné des parfums délicieux qui nous font tant regretter les doux rêves de l'enfance; où nous discutons, ils admiraient; où nous raisonnons, ils s'enthousiasmaient; où nous examinons, ils chantaient : organisations harmonieuses qui charmaient, une lyre à la main, le voyage de la vie ! Natures neuves et aimantes, que de vifs transports élevaient incessamment vers le ciel et dont la vie n'était qu'un magnifique hosannah !

Digitized by Google

Après et avec la poésie, est venue la tradition, la tradition qui passe de bouche en bouche, qui s'en va redisant la bravoure du guerrier, le nombre des ennemis qu'il a tués de sa main ; qui perpétue le nom de ceux qui furent forts, c'est-à dire bons ! Dans les temps héroïques, et chaque nation eût le sien, c'est par la guerre que se touchaient les peuples : on argumentait, on discutait avec l'épée : ta prairie est plus fertile que la mienne, aux armes! tes troupeaux sont plus nombreux, aux armes! ton armure est plus polie et ton épée plus acérée, au plus fort! et le sang ruisselait, et la terre se couvrait de morts, et, rentré dans sa tente, le vainqueur montrait sa dépouille à ses enfants ; le vaincu comptait devant les siens les blessures qu'il avait gagnées, et leur disait : vous serez grands un jour, vous vous en souviendrez ! Puis, si quelque part, à l'extrémité de la terre, il y avait un peuple qui se disait puissant et roi, qui menaçait leur liberté, leur indépendance; si du fond de leur solitude ils avaient entendu le bruit des chaînes qui s'approchaient d'eux, si déjà leurs troupeaux avaient été pillés, leurs champs dévastés, leurs femmes enlevées, alors l'indignation murmurait dans leurs cœurs, la colère grondait dans leurs poitrines, ils aiguisaient leurs armes, et quand ils étaient assez nombreux ils disaient à leurs chevaux, allons! Cette transmission orale d'une victoire, d'une défaite, d'une vengeance, deuxième modification de l'histoire, c'est la tradition. C'est la tradition qui chanta si longtemps les douze victoires de l'invincible Arthur; c'est la tradition qu'Homère a inondée des flots de son immortelle poésie; Moïse était l'interprète inspiré de la tradition; et qu'est-ce donc que l'Edda, qu'est-ce que les Nibelungen? C'est la tradition qui arrachait Attila de ses steppes asiatiques et le poussait par delà les Alpes à la ruine d'une cité qui, depuis près de huit siècles, jetait des fers au monde ; c'est la tradition qui poussait Alaric par un instinct irrésistible au sac de la ville éternelle ; c'est la tradition que les Germains firent descendre avec eux tout armée dans les Gaules ; c'est la tradition qui faisait monter sur leurs chariots ces innombrables tribus bar-

Digitized by Google

bares. Oh ! quand l'odeur des dépouilles du monde eut attiré à l'occident ou au midi ces loups de la forêt Hercinia, étonnez-vous que dans leur rage ils aient mis en lambeaux ce manteau impérial sous lesquels on voulait les étouffer, qu'ils aient écrasé les aiglons dans l'aire maternelle ? Etonnez-vous que l'empire romain soit tombé d'un coup, dont l'écho fut retentissant dans le monde.

Quand le torrent fut passé, que ce déluge eut englouti la civilisation payenne, les nations conquérantes s'assirent et se reposèrent : le christianisme a pour mission de défricher la terre et l'esprit ; et les provinces désertes se peuplent de pieux cénobites, qui, après avoir supporté toute la chaleur du jour, le soir dans leurs cellules, écrivent d'un style simple et naïf comme eux, la vie d'un saint ou la chute d'une empire, ne soyons pas ingrats envers ces hommes de Dieu qui nous ont conservé tous les trésors de l'érudition antique et laissé tant d'intéressants travaux ! Hommes généreux et bons, merci, vos labeurs n'auront pas été inutiles à la science. N'espérons pas toutefois que l'histoire ait encore fait de grands progrès. Epoque de foi, de croyance, le raisonnement et le doute n'ont point encore soufflé leur vent qui flétrit presque toujours, qui purifie quelquefois ; la chronique écrite est l'expression naïve de la pensée, et la pensée alors admire et croit; ne cherchez pas l'impartialité, par exemple, quand la maison de Hohenstaufen dispute aux papes une suprématie que ceux-ci s'arrogent ; aux yeux du moine, le vicaire de Jésus a raison et l'empereur, lui, sera l'impie, le réprouvé, l'ennemi de Dieu et des hommes : ou bien, le temps est calme, et ces esprits amoureux de contes puérils, d'anecdotes merveilleuses, mais dépourvus d'analyse et de discernement, ne laisseront qu'une œuvre lourde, embarrassée, une compilation pénible, indigeste ; œuvre utile sans doute, compilation féconde ; vienne quelqu'un qui lance dans ce cahos un puisant *fiat lux*, et la lumière, croyez-le bien, n'éclairera pas le néant.

Et ce que je viens de dire de l'Europe chrétienne, j'aurais

Digitized by Google

pu le dire du reste des nations ; dans le moyen-âge d'un peuple, c'est-à-dire, dans l'intervalle de son passage de la barbarie à la civilisation, dans cet état crépusculaire qui n'est plus la nuit, et qui n'est pas encore le jour, qu'on me trouve autre chose que des chroniques, que des écrits empreints d'une pieuse crédulité, que des compositions jaseuses dont l'éternel refrain sera Jupiter; l'Olympe, comme chez nous, c'était le ciel, les saints, Dieu ; ce n'est pas la poésie qui leur manque, elle coule de leurs plumes, elle inonde toutes leurs pages, il leur manquait une autre condition indispensable, sans laquelle l'histoire n'est pas possible, vous avez prononcé, la philosophie ; oh ! quand la philosophie aura proclamé ses grandes vérités, que sur les deux rivages de l'Archipel on se sera à l'envi précipité à la recherche de la sagesse, vous verrez Hérodote écrire ses neuf muses, vous entendrez Thucydide raconter sa sublime épopée ; pourquoi cela ?

Parce que l'histoire est le fruit de la maturité de l'homme, qu'elle est l'expression d'une société déjà avancée, qui a vécu de longues années, qui, sachant beaucoup, éprouve le besoin de faire l'inventaire de ses connaissances au profit des générations qui la remplaceront, parce que dans cette route difficile où elle s'engage s'il lui faut sa poésie pour joncher de fleurs l'aridité du chemin, il lui faut la philosophie pour la guider dans les dédales des récits, et dans le dédale plus obscur encore du cœur humain, parceque, escortée de la poésie et de la philosophie, l'histoire ne sera plus ce récit puéril, fabuleux ou maigre, d'une érudition froide et inanimée, narration insipide, éphémérides décolorées de la vie du genre humain : non, l'histoire sera grande alors, elle sera « la prêtresse inspirée dont la voix puissante déroulera aux nations les choses du passé et les leçons de l'avenir. » Ai-je besoin de rappeler que Dante et Pétrarque écrivaient avant Machiavel et Guichardin, Shakespeare et Bacon, avant Hume et Gibbon, Descartes avant Bossuet et Montesquieu; et pour nous rapprocher de nous-mêmes, Messieurs, qu'après le siècle philosophe est venu le siècle historien?

Digitized by Google

Car, il n'est pas difficile de le reconnaître, le XIXe siècle est le siècle de l'histoire, bien des luttes sont à jamais terminées, et les principes de la civilisation sont conquis : que de guerres, que d'institutions, que de combats impossibles maintenant! qu'est-ce pour nous que Grégoire et Henri, sinon les acteurs d'un drame qui s'est joué il y a quelques siècles ; la féodalité est chose morte, il y avait longtemps qu'elle n'avait plus qu'un souffle, lorsque la voix tonnante de Mirabeau la foudroya : l'Encyclopédie et son scepticisme, les querelles religieuses et les discussions théologiques, l'égoïme des races, les rivalités des nations, l'absolutisme des despotes, tout cela ne nous apparaît plus que dans un passé lointain, tout cela ne nous rappelle plus que des souvenirs instructifs et curieux sans doute, mais dépourvus d'actualité ; libre à nous, maintenant que la terre est séchée, d'y venir, spectateurs froids et désintéressés, examiner la position des combattants, expliquer les causes et apprécier les effets de la victoire ou de la défaite.

Et certes on ne manque pas de guides pour accomplir ce pélérinage ; pour les temps les plus reculés, les livres saints et leur divine simplicité ; pour les temps moins anciens, les chefs-d'œuvre des civilisations d'Athènes, de Rome, d'Alexandrie, de Constantinople; pour le moyen-âge, les trésors si précieux des chroniqueurs ; puis, quand avec l'œil scrutateur d'un voyageur impartial, on aura tout vu, tout examiné, tout approfondi, alors, seulement alors, on aura goûté les jouissances de l'historien, alors on pourra, si l'on veut, écrire le résultat de ses explorations, et le livre attachera, plaira, instruira, parce qu'il satisfera à toutes les exigences de la critique.

Votre plan sera largement conçu, votre narration fidèle et animée, vos développements dictés par une philosophie saine et éclairée. Vous réunirez les trois qualités essentielles de l'historien, vous aurez le mouvement épique des anciens, le charme de la chronique, et la sévérité critique des temps modernes, ôtez la première de ces conditions, votre ouvrage sera décousu, ôtez la deuxième, il sera froid et incolore, ôtez la

Digitized by Google

troisième; il sera faux. Vous ferez naître les faits des idées, comme la branche que la nature fait sortir du tronc de l'arbre; le fait est un effet dont vous indiquerez les causes; vous ne verrez pas la tempête dans le flot qui pousse le flot, mais vous chercherez à découvrir la puissance qui domine la première impulsion des vagues, les hommes seront toujours dominés par les faits, comme les faits par les idées, il n'est pas donné à l'homme de créer, et ce que nous appelons génie n'est que cette heureuse facilité de l'esprit, qui comprend les idées et les faits et qui se met à leur tête; quand vous voudrez poser des jalons dans ce champ immense, vous inscrirez dessus une idée et non pas un fait, encore moins un homme; de cette attention à suivre pas à pas la marche d'un peuple et de l'humanité à travers les temps, jailliront des étincelles qui illumineront les ténèbres de l'avenir. Archimède disait: Qu'on me donne un point d'appui et je soulèverai le monde! votre point d'appui, à vous historiens, ce sera les soixante siècles qui vous ont précédé, avec cela vous ferez mieux que soulever le monde, vous éclairerez sa route.

C'est en présence de toutes ces conditions qu'il faudrait faire justice de ces productions appelées historiques, et hautement désavouées par l'histoire, il est des hommes qui n'admettent dans le passé que ce qui leur plaît d'admettre, que ce qui est conforme à leurs goûts, à leurs préjugés, à l'étroitesse de leurs idées, que sais-je, il en est peut-être qui révoquent en doute l'existence de 89: esprits rétrogrades qui s'attachent à des ruines. On l'a dit, rien n'est entêté comme un fait, pourquoi donc refuser d'y croire, ou bien pourquoi le mutiler? Depuis quand l'abus d'une institution en dénatura-t-il la sublimité? Quel est celui qui aujourd'hui reprocherait à la religion chrétienne les bûchers de l'inquisition, ou les infamies de Borgia? Pourquoi taire les fautes des rois? S'il y en eût de mauvais, il y en eût de bons; flétrir les uns, faire aimer les autres, voilà la tâche de l'histoire; si vous ne le faites pas, vous aurez beau intituler votre livre: histoire, je lirai: ignorance ou mensonge.

Digitized by Google

D'autres partagent l'histoire selon les dynasties, selon les rois, selon les dates ; ils ne savent pas que bien rarement une idée commence et finit avec un homme ou une génération. Dans nos jardins, ce n'est pas le même soleil qui fait la fleur et le fruit ; ainsi l'idée, née dans un temps, mûrira dans un autre. Vous voyez bien qu'à la place du nom propre, il faut voir et dire l'idée dominante : le nom propre, lui, n'apprendra rien; on écrit un livre où tout s'arrange et se fractionne avec une admirable facilité, avec une précision mathématique, où les faits d'une époque sont séparés des faits d'une autre époque, sans qu'on aperçoive entre eux la moindre affinité, le moindre signe de parenté, et ils sont peut-être les fils d'une même mère, et vous appellerez cela de l'histoire?

Je cite un exemple : on s'imagine quelquefois avoir clairement divisé l'histoire de France, quand on a nommé les trois races de nos rois, c'est une erreur : quelle idée nouvelle Pépin fit-il monter avec lui sur le pouvoir des Mérovingiens. Il y avait cent ans ans que les descendants de Clovis ne régnaient plus, est-ce une date bien féconde que l'avènement au trône de Capet? Charles-le-Chauve en proclamant l'hérédité des fiefs, avait frappé au cœur la royauté Carlovingienne; il n'y a donc dans toutes ces divisions que de pures réminiscences chronologiques absolument insignifiantes : après cela, rapetissant l'histoire aux mesquines proportions d'une biographie, on raconte longuement la vie plus ou moins belle, plus ou moins scandaleuse de chaque monarque, mais est-ce là tout? Mais ils vivaient donc seuls? Mais il règnaient donc vos rois sur un désert? Quoi vous ne voyez qu'un homme, là où fourmillaient des millions d'hommes, et le peuple donc, et les communes, et la vie intérieure de la chaumière, et ses douleurs et ses souffrances infinies, et le travail de la pensée dans l'intelligence brute du vilain, et les efforts séculaires qu'il a fallu pour écraser l'esprit de caste, pour faire triompher les idées chrétiennes de

Digitized by Google

fraternité et d'égalité, pour que celui, que Dieu a fait à son image, soulevât la tête, agitât sa chevelure invincible, et dît : Moi aussi je suis un homme ! Et les phases diverses de la royauté elle-même, car à coup sûr, Clovis et Charlemagne n'étaient pas des rois à la façon de François 1er et de Louis XIV, et l'alliance des masses avec la royauté, et le triomphe définitif du peuple, vous n'en dites rien ! avouez donc que vous n'avez pas dit un mot de l'histoire de la France.....

J'ai dit ce qu'est l'histoire, je n'ai plus qu'à signaler en peu de mots les principaux avantages de l'histoire.

Je suppose un homme qui a vu passer devant lui deux ou trois générations, un homme respectable qu'un demi siècle a mis en contact avec les hommes et les choses de son temps, un homme intelligent qui a su lire dans les cœurs, comprendre les causes et expliquer les effets, un homme sage racontant sans passion les événements qu'il a vus, et appuyant son récit de l'autorité de l'expérience et de la majesté des cheveux blancs. Sans doute les paroles qui tomberaient de cette bouche vénérable, seraient écoutées avec respect, et religieusement gravées dans le souvenir. Ce vieillard cependant, n'aurait vécu qu'une vie d'homme, il n'aurait qu'une autorité personnelle et circonscrite dans les limites bien restreintes du temps et du lieu ; mais s'il était donné à quelqu'un d'ouvrir un livre où serait rapportée l'histoire de l'humanité toute entière, de dérouler sous nos yeux l'immense panorama où tous les siècles, où tous les empires se succèderaient, de nous dire, non plus cent ans de la vie d'un peuple, mais les millers d'années qu'a vécu le monde, si en étalant ce magnifique spectacle où apparaîtraient, tour-à-tour, Memphis, l'Inde, Rome, Athènes, Moïse Alexandre, Mahomet, Charlemagne, il pouvait dire : ceci est la vérité ; quels ne seraient par notre étonnement, notre reconnaissance, ou plutôt ne craindrions-nous pas d'être les jouets d'une illusion décevante, d'une hallucination menteuse? Eh bien! tel est le rôle de l'histoire ; rôle beaucoup plus

Digitized by Google

sûr, beaucoup plus intéressant, et peut-être aussi beau que celui de la philosophie, qui étant à elle-même son point de départ et son but, son commencement et sa fin, n'a qu'elle même pour base et fondement de certitude, qui, dans son travail d'anatomie intellectuelle, risque à chaque instant d'égarer dans le vide le scalpel qu'elle tient à la main, tandis que l'histoire qui spécule, qui se remue dans deux sphères séparées, fait servir l'une à l'autre, et ainsi la certitude des faits amène la certitude de la conscience.

L'histoire, étant la science du passé, a des rapports nécessaires avec toutes les branches des connaissances humaines ; nous faisant assister au berceau et au développement de tous les produits de l'intelligence, elle est, je ne dis pas la cause, mais le témoin, mais l'héritière de leur existence ; et certes, Messieurs, ce n'est pas une héritière avare ; voyez cette immense galerie, ce vaste musée où figure tout ce qui porte un nom d'homme ou d'empire ; législateurs, à vous Lycurgue, Solon, Zoroastre, Confucius, Justinien, Charlemagne ; littérateurs, à vous Homère, Sophocle, Térence, Cicéron, Rabelais, Racine ; à vous, peintres et sculpteurs, les ciseaux de Phidias et de Canova, les pinceaux d'Apelles et de Raphaël. Guerriers, c'est bien là la figure brune et mâle d'Annibal, l'œil brillant d'Alexandre, le teint pâle de César, le front chauve et nu de Gustave Adolphe !

Ce serait déjà un beau titre de l'histoire, qu'elle renfermât ainsi des pages pour toutes les intelligences, qu'elle nous rendît ainsi familières les grandes figures que Dieu jette dans les temps, pour être le modèle et l'admiration des autres, qu'elle exerçât si puissamment les forces de l'esprit, par cette étude et cette comparaison forcée des institutions, des lois, des hommes, mais là ne se bornent pas les bienfaits de l'histoire ; elle a des règles pour la conduite de tous, elle ennoblit l'ame, elle élève le caractère, elle purifie le cœur, et aux jouissances spéculatives elle joint un enseignement grave et pratique, elle est la morale en action.

Digitized by Google

Elle prend l'homme politique par la main, le conduit à travers les détonrs du cœur de l'homme ; elle dit aux gouvernants de quels obstacles ils peuvent et doivent triompher, leur indique les tendances d'une nation, leur commande la vigilance sur les empiètements, sur les usurpations héréditaires d'une autre, elle leur enseigne à tenir compte des répugnances et des affections des gouvernés, elle leur montre comme s'élèvent et brillent les empires, ce qui amène leur décadence ; elle prouve que vouloir se raidir contre les idées, c'est jeter un grain de sable pour arrêter l'océan, elle montre aussi qu'une constitution, quelque parfaite qu'elle soit, ne saurait qu'avec le temps rallier à elle toutes les convictions, que pourvu qu'elle résolve un problème difficile, sans doute, le bonheur du plus grand nombre, elle ne doit pas s'effrayer de vaines clameurs qui se perdent dans le vide, et ces leçons où s'agite le bonheur ou le malheur de la terre, elle les appuie de faits irrévocables, ici la gloire et le bonheur, là la misère et la honte, ici une couronne, là l'exil et quelquefois l'échafaud!

L'histoire, quand de sa voix forte et énergique elle flétrit les crimes des puissants de la terre, qu'elle arrache des fronts et des mains indignes les couronnes et les sceptres qu'elle donne à la vertu, qu'elle étale les vices de ceux qu'on déifia, et qu'elle dit : J'aime mieux Titus, les délices du genre humain, qu'Auguste, cet empereur comédien, qui respira toute sa vie à travers un masque ; je préfère à Louis-le-Grand qui bâtissait sa gloire sur le sang et les larmes des peuples cet autre Louis, père du peuple, et que le peuple pleura ; est-ce qu'elle ne dit pas aux rois : soyez bons, il en coûte trop cher aux peuples pour que vous soyez grands ?

Quand elle entasse les cadavres, qu'elle fait s'affaisser les villes et les empires dans des flots de sang, qu'elle déplore les malheurs qui ont affligé la vie et le développement des nations à travers les âges ; quand elle agite les brandons des discordes civiles, qu'elle fait mugir la voix des révolutions ;

Digitized by Google

ne dit-elle pas aux peuples que la patience est souvent une vertu que ne repousse ni le courage ni l'honneur, que les révolutions et les guerres sont des loteries terribles, où l'on ne doit risquer son enjeu que dans les grandes extrémités? que de fois les nations ont semé sur ce champ funeste, repos, fortune, honneur ! qu'ont-elles récolté le plus souvent ? l'agitation, la ruine, ou bien une tempête éternelle.

Quand l'histoire fait luire le jour de la vérité sur tant de bassesses secrètes, de lâchetés ténébreuses, d'infâmes trahisons, de coupables félonies, quand elle vient, cette main qu'ils n'avaient pas vue, écrire, en caractères ineffaçables, les impiétés des Balthazar, croyez-vous qu'elle ne refoule pas quelque fois la pensée criminelle, qu'elle ne comprime pas les mauvaises passions, que cette flétrissure impitoyable du vice n'est pas une solennelle réhabilitation de la vertu, que cet inflexible appel à la postérité n'est pas une éclatante punition de quelques instants d'un triomphe éphémère?

Mais aussi quand elle dit les belles actions, le courage, la vertu, le dévoûment, le patriotisme, est-ce qu'il n'y a rien qui se remue au fond de nous-mêmes ; est-ce que nous n'avons pas versé quelquefois de ces larmes précieuses, qus j'appellerais les larmes du cœur ; est-ce que nous n'avons pas entendu une voix qui nous criait : hommes soyez fiers, et reconnaissez votre dignité : la dignité de l'homme, Messieurs, idée divine apportée par J.-C. dans le monde, et qui renouvela la face de la terre : la dignité de l'homme! Oh ! quand on sent battre dans sa poitrine un cœur noble, quand on sent couler dans ses veines un sang généreux, quant on sait apprécier ce qu'on est et ce qu'on vaut, c'est alors qu'on marche la tête haute et fière, qu'on monte sur le trône qu'on s'est fait, qu'on voit ramper à ses pieds une fourmilière d'hommes, qui passent, s'agitent et disparaissent, c'est alors qu'il se fait au dedans de nous-mêmes, entre le cœur généreux et l'esprit épuré, un colloque mystérieux où il se dit des choses belles, ravissantes et sublimes! Dites-moi, qu'importaient à Galilée de ridicules

Digitized by Google

menaces, des rétractations impuissantes, il savait bien que la terre tourne, *e pur se terra muove!* Colomb dans les fers n'oubliait pas qu'il venait de doubler le monde ; et cette idée dût le consoler de poignantes ingratitudes, de persécutions inexplicables, si nous ne savions que la science a ses martyrs comme la religion...

Inutile, je crois, de répondre aux craintes mal fondées de ceux qui penseraient que l'histoire peut inspirer à quelques-uns l'amour du passé.... L'amour du passé, eh pourquoi, je vous prie, quand le présent vaut mieux, parceque j'admire le Parthénon, est-ce que je m'agenouillerais devant la divinité qu'il renfermait ? Parceque j'admire les statues de Jupiter, est-ce que je crois à la divinité de Jupiter ? Il en est de même pour l'histoire ; je suis avec enthousiasme les pas triomphants de nos preux, mais je repousse les temps où la société reposait sur des bras et non pas sur des institutions ; j'aime quelquefois à rêver aux lieux où s'élevait le château féodal, mais j'ai des larmes pour les misères qui pullulaient en bas ; un cri m'exalte : Tout est perdu fors l'honneur ! mais je n'oublie pas le massacre des Vaudois, et je hais de toutes les forces de mon ame le temps où des hommes usurpaient un droit que Dieu s'est réservé à lui seul, celui de juger les consciences.

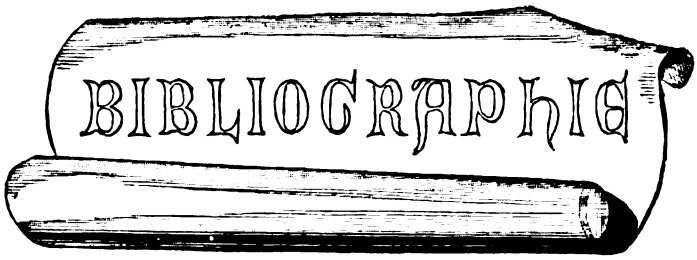
Il n'y a donc qu'avantage dans l'étude de l'histoire, et une des gloires de notre âge, sera d'avoir compris cette vérité, d'avoir senti le besoin d'étudier l'histoire, besoin qui ne s'était jamais fait sentir ni aussi vif, ni aussi impérieux, d'avoir remplacé le scepticisme historique du siècle passé par des recherches sérieuses, des investigations approfondies. Et cette impulsion générale qui dirige les esprits vers les études historiques, s'explique facilement : les principes sur lesquels reposait l'ancienne société, venaient de trop haut et de trop loin pour être soumis à une libre discussion ; aujourd'hui tout penche vers la vie publique, tout relève de l'examen de tous, le progrès est créé du concours de toutes les forces intelligentes : et, nous l'éprouvons tous les jours, bien grande, bien sé-

Digitized by Google

rieuse est la responsabilité d'une nation affranchie et mise *hors de page*. Force nous est donc de nous éclairer par des faits, de bien connaître d'où nous venons pour savoir où nous allons; force nous est donc de poser à l'entrée de cet immense et mystérieux océan qu'on appelle l'avenir, le fanal lumineux qui prévient l'écueil et indique le naufrage, car tout un peuple peut errer comme un seul homme.

ACH. FRANÇOIS.

Digitized by Google



HISTOIRE CIVILE ET RELIGIEUSE DES LETTRES LATINES, AU IVe ET Ve SIÈCLE, par F.-Z. Collombet; Lyon, imp. de Perisse.

Un homme de lettres déjà connu par de nombreux travaux, M. Collombet, vient de publier sous le titre d'*Histoire civile et religieuse des lettres latines au IVe et au Ve siècle*, un ouvrage solide et consciencieux, qui, sous le rapport de la science des faits et de la rectitude des jugements, réunit toutes les qualités que le nom de l'auteur semblait promettre. C'est un de ces graves écrits dont l'incontestable mérite ne permet pas à la critique une insultante complaisance : M. Collombet est un de ces hommes pour qui l'indulgence serait une injustice. Nous signalerons donc librement les défauts que nous avons cru remarquer dans son ouvrage. Entre collaborateurs on se doit la vérité.

Il y a deux manières d'écrire l'histoire littéraire. L'une consiste à recueillir avec soin les noms plus ou moins célèbres dans chaque genre de composition, à les ranger suivant l'ordre chronologique, à grouper sous chaque nom propre les détails biographiques les plus intéressants, le titre, l'appréciation littéraire, et même les fragments des meilleurs ouvrages. Cette méthode est bonne : sous la main d'un homme instruit, elle fournit, sinon une vérita-

Digitized by Google

ble histoire de la littérature, du moins des documents précieux. C'est celle qu'ont employé Schœll et Ficker, c'est celle que M. Collombet a adoptée.

L'autre manière consiste à rechercher les causes et la liaison des faits littéraires : et comme tout se tient en ce monde, elle parvient presque toujours à une cause générale qui domine toutes les autres, et dont l'influence se fait sentir dans tous les phénomènes. Alors il y a subordination, enchaînement : alors l'histoire n'est plus un assemblage fortuit de faits et de noms propres ; c'est le développement logique et régulier d'une idée. Ce n'est plus une ville flamande avec ses rues tortueuses, ses maisons variées, pittoresques, mais sans alignement ; c'est un de ces édifices simples et grands, que vous embrassez d'un coup d'œil, et dont toutes les parties se perdent dans une majestueuse unité. C'est ce qu'ont fait par exemple pour l'histoire politique Montesquieu, pour l'histoire de l'art Winkelmann, pour l'histoire des lettres M. Villemain dans ses leçons sur le XVIIIe siècle, et M. Nisard dans ses études sur les poètes latins de la décadence.

C'est une belle et périlleuse entreprise que l'histoire littéraire ainsi conçue. Il ne s'agit pas de retracer la biographie des écrivains, il faut pénétrer dans le sein de la société qu'ils représentent, en saisir les idées, les sentiments, toute la vie morale, sentir et apprécier tous les battements de son cœur : c'est une magnifique psychologie, qui a pour objet, au lieu d'un individu, un peuple tout entier. L'ame humaine se déploie devant vous sur une grande échelle, avec tous ses penchants, toutes ses passions, représentées chacune par un écrivain, par un livre.

Au IVe siècle, l'esprit humain offre un beau spectacle. Fatigué de sa propre dégradation, accablé du fardeau

Digitized by Google

de son égoïsme, il sent enfin ce noble instinct de la nature humaine, le besoin du dévoûment, du sacrifice, il s'élance avec avidité vers la régénération morale, vers la pénitence, vers le martyre, heureux d'échapper à l'anéantissement par la douleur. Mais ce noble penchant n'existe pas seul dans l'homme; l'habitude, l'amour du bien-être, l'indolence, l'égoïsme insoucieux, le froid bon sens, toute la partie prosaïque de l'ame, ne cède pas une victoire incontestée : il y a lutte, combat acharné dans l'individu; cette opposition éclatera dans la littérature : elle aura son Paulin et son Ausone, son Symmaque et son Ambroise.

D'autres idées, d'autres sentiments encore agitaient cette société : la terreur qui s'élançait avec les barbares des rives du Rhin et du Danube, le pressentiment d'une grande catastrophe, la triste conscience de la décrépitude d'un peuple, l'illusion de quelques-uns, le découragement des autres, la décroissance de tous, un despotisme faible et cruel, une lâche et perfide servitude, tels seraient peut-être les principaux traits qu'offriraient à l'historien cette littérature mourante. Il ne m'appartient pas de dire d'une manière précise quels résultats il aurait trouvés; mais du moins il aurait trouvé quelques résultats; il aurait fait l'histoire des idées plutôt que celle des hommes.

Or, je regrette que, dans l'ouvrage de M. Collombet, la multitude des détails, la fidélité des biographies, en un mot les scrupules érudits du savant nuisent un peu à cette vue philosophique de l'ensemble : il y a confusion à force de richesse. Ce livre ne m'apparaît pas comme la végétation naturelle d'une idée qui aille se développant, se ramifiant, depuis le tronc jusqu'à l'extrémité des branches : on sent qu'il s'est formé par juxta-position, par une sorte d'agrégation : c'est un minéral, mais un minéral précieux.

Digitized by Google

Si l'ensemble laisse quelque chose à désirer, les détails sont-ils toujours irrépréhensibles ? Oui, sous le rapport de leur exactitude, de leur étendue, de la critique judicieuse qui préside à leur choix. Je l'ai déjà dit, le livre de M. Collombet est une œuvre d'un mérite évident, incontestable, que la sévérité de mes critiques ne fait que constater. Mais je regrette que l'auteur ne pénètre pas assez dans l'intimité de ses personnages, qu'il ne se passionne pas avec eux, qu'il ne sente pas assez leurs joies, leurs peines, leurs doutes, leurs espérances; il les raconte comme des faits, il ne les aime pas comme des hommes; il est leur historien, non leur confident; il les découvre dans le lointain, à quinze siècles de distance, à travers les rayons d'une bibliothèque; il n'a pas vécu, senti, souffert avec eux. Plusieurs écrivains du IVe et du Ve siècles passent devant nous, enveloppés dans un nom, dans une date, comme une procession de pénitents enveloppés dans leur suaire, sans qu'on puisse distinguer leurs traits. Et, en vérité, il a bien le temps, cet infatigable traducteur, cet éditeur laborieux, cet intrépide chercheur de faits, ce moderne bénédictin, il a bien le temps de s'abandonner à la rêveuse contemplation d'une pâle figure du IVe siècle, il a bien le temps de s'arrêter dans sa course pour séjourner avec Jérôme dans la grotte de Bethléem, avec Paulin au delà des neigeuses Pyrénées ! Et pourtant ce n'est pas le talent qui lui manque, ce n'est pas la sensibilité de l'ame ou la délicatesse du pinceau. Est-il rien de plus suave, de plus vivant, que le portrait qu'il trace de sainte Thérèse ? mais il avait été contraint d'étudier longtemps cette ame mystérieuse, il avait traduit *la vida de la santa Madre.*

Quoique M. Collombet soit personnellement trop avare de ses révélations intimes, il y supplée par de fréquents

Digitized by Google

emprunts. Son livre est un brillant salon où toutes les célébrités de la critique moderne semblent s'être donné rendez-vous ; et, ce qui fait honneur à sa délicatesse, M. Collombet a soin de n'introduire personne sans le nommer. C'est une politesse dont plusieurs écrivains de nos jours se dispensent trop aisément. Vous rencontrez fréquemment chez lui Schœll le profond érudit, Gibbon le Montesquieu anglais, M. Ampère avec les brillantes évolutions de son analyse, M. Beugnot avec sa profonde intelligence des faits, M. Guizot avec sa haute et sévère raison, M. Villemain avec cette spirituelle parole qui cache sous ses grâces légères une raison si ferme, une science si étendue, pareille à ces feuilles d'acanthe des chapiteaux corinthiens, qui dissimulent le poids d'un immense édifice. C'est une chose on ne peut plus agréable que cette réunion de tous nos littérateurs illustres, ce parlement de la critique contemporaine, convoqué par ordonnance de l'érudition lyonnaise, pour juger tous les attentats du 5e siècle contre la belle langue de Virgile et de Cicéron. Ne me dites pas que vous auriez pu aller recueillir leurs votes à domicile. Songez que de courses, que de peines on vous épargne en les rassemblant ! que de temps on vous sauve en ne vous forçant d'entendre que ceux qui ont quelque chose de raisonnable à dire ! Oh! c'est là un parlement modèle!

La meilleure chose a ses inconvénients : Cette critique de pièces de rapport doit nécessairement manquer d'unité dans le style et quelquefois même dans les doctrines. Ces juges différents appelés à siéger successivement au même tribunal, n'ont souvent ni le même code, ni la même sévérité. La critique littéraire n'a pas encore son système métrique pour établir partout l'unité de poids et de mesures. Ainsi, par exemple, quand M. Collombet juge lui-

Digitized by Google

même Prudence *le style de ce poète est souvent dur et incorrect, et il pèche gravement contre les lois du mètre.* Mais, 40 pages plus loin, quand M. Beugnot a la parole : *Prudence charme ses frères d'Italie par des poèmes pleins d'onction et d'une suave harmonie.* Je sais bien que cette contradiction n'est qu'apparente, mais elle ne serait pas échappée à un auteur qui eût écrit sous l'influence d'une seule inspiration, et le lecteur n'eut pas été obligé de dire, comme un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant lesquels il plaidait : *Il mese passato, le vostre Eccellenze hanno giudicato cosi, e questo mese, nella medesima cosa, hanno giudicato tutto il contrario, e sempre bene* (1).

Il me resterait à parler en détail des qualités remarquables de ce livre, à louer cette réunion précieuse de faits, de jugements, d'indications, de documents de toute espèce, ces fragments cités et traduits avec goût, cette variété qui intéresse toujours et ne lasse jamais, enfin, cette critique judicieuse qui, contente de la vérité, ne vise jamais au paradoxe. Mais ces détails m'entraîneraient nécessairement dans des développements sans fin. La critique littéraire a deux procédés analogues à ceux de l'invention surprenante dont la presse nous a tant parlé. Tout le monde sait que, par l'action même de la lumière, M. Daguerre fixe sur un plan préparé les images des corps lumineux, de sorte que les ombres seules restent en noir : d'un autre côté, un savant anglais obtient un résultat tout contraire ; les ombres deviennent lumineuses dans ses tableaux, et les parties lumineuses y restent tracées en noir. La critique littéraire

(1) Le mois passé, vos Excellences ont jugé de cette façon ; ce mois-ci, dans la même cause, elles ont jugé tout le contraire, et toujours à merveille.

Digitized by Google

peut choisir entre ces deux procédés : l'ouvrage dont vous rendez compte est-il mauvais ? dites-le une fois pour toutes, et usez du *Daguerrotype*, mettez en lumière les endroits réellement lumineux. Examinez-vous un bon livre ? constatez-en d'abord le mérite, et puis, d'après le procédé anglais, mettez en lumière toutes les ombres. C'est ce que j'ai fait pour l'ouvrage de M. Collombet. J'ai voulu choisir la tâche la plus courte, je n'ai parlé que des défauts.

J. Demogeot,

Professeur de rhétorique au Collége royal de Lyon.

CATALOGUE DES LYONNAIS DIGNES DE MÉMOIRE, rédigé par MM. Péricaud aîné et Breghot du Lut, et publié par la Société littéraire de Lyon ; 1 vol. in-8°, chez Giberton et Brun, libraires, petite rue Mercière 7. Prix : 6 francs.

Ce travail, fruit de longues et patientes recherches, sera d'un précieux secours pour une biographie générale de nos célébrités. La Société littéraire qui a ouvert cette voie méritera bien de la Cité si elle y persévère. Une œuvre semblable, où chaque spécialité réclame une spécialité, ne peut être convenablement exécutée que par le concours de plusieurs. Le volume de MM. Péricaud et Breghot servira de fondement au monument futur. Le biographe y trouvera les éléments de son travail et les sources où il devra puiser pour le compléter. C'est donc un ouvrage utile que celui de MM. Péricaud et Breghot et il a des droits aux encouragements de nos concitoyens.

Digitized by Google

GRAND-THÉATRE.

—

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE,

Comédie en 5 actes, par M. Alexandre Dumas.

Nous savions combien M. Dumas avait perdu dans l'opinion publique, et avec quelle ardeur, on peut le dire, il avait prostitué le plus beau talent dramatique de notre temps; nous savions aussi que l'œuvre nouvelle avait été louée outre mesure; cependant à côté de ce singulier drame anecdotique que M. Dumas appelle une comédie, notre sévérité a été désarmée; nos préventions se sont dissipées devant cette verve égrillarde, cet esprit abondant et railleur, ce feu roulant de reparties ingénieuses et fines. Dans *Mlle de Belle-Isle* l'auteur ressuscite toute une époque; et cette résurrection est faite avec un art, avec un cynisme qui dénotent de précieuses ressources scéniques. Richelieu pose là en déshabillé, tour à tour, brillant, prodigue, débauché; en un mot, il est l'expression la plus complète du siècle de Louis XV, ce siècle d'insouciance et de plaisirs, ce siècle de Voltaire et de la Dubarry, comme on dit toujours. A côte de ce Richelieu qui ne dément point son caractère, qui doute de toutes les femmes ou ne croit à aucune; à côté d'une madame de Brie, Richelieu en jupons, au milieu de ces mœurs de ruelles et de mauvais lieux, se trouve jetée, on ne sait comment, une jeune fille bien candide, bien vertueuse, qui vient implorer avec des larmes vraies la grâce de son père prisonnier à la Bastille. Cette donnée peint à elle seule les mœurs et les habitudes d'un certain monde de ce temps-là. Il y a dans les éléments de l'œuvre nouvelle une comédie charmante, si l'on se laisse aller naïvement à toutes les invraisemblances que l'auteur s'est complu à accumuler.

Malheureusement, la critique est là pour avertir qu'il ne faut pas croire à tous ces faux semblants, à toutes ces apparences trompeuses qui ne résistent pas au plus léger examen. D'abord où est la pièce?... quel est son but? — Elle n'en a aucun. Est-ce une comédie d'intrigues? mais c'est justement l'intrigue qui est vicieuse; dès le principe elle péche par la base. Ce d'Aubigny accepte un pari infâme; car Richelieu insulte celle qui va être la femme du jeune lieutenant des armées du roi. Ce pari, par cela seul qu'il jette un doute

Digitized by Google

sur l'honneur de sa fiancée, d'Aubigny ne peut pas le permettre et encore moins le tenir. L'installation de ses amis chez Mme de Brie est encore une inconvenance que le d'Aubigny seul de M. Dumas peut autoriser, mais cet homme n'a ni cœur, ni courage à propos ; il ne prévoit rien. Qu'arrive-t-il de tout cela ? Un personnage une fois mal posé, toute la pièce s'en ressent, surtout quand ce personnage est un des pivôts du drame. C'est donc à ce d'Aubigny qu'il faut s'en prendre, à d'Aubigny, créature ridicule et impossible, niais qui se désespère quand il n'est plus temps, amoureux de vaudeville qui joue le rôle d'un mari trompé plutôt que d'un amant jaloux, qui ne fait rien pour éviter l'insulte à la femme qu'il aime et qui se dit cependant le soutien de cet enfant qui n'a pas d'autre appui. Citez-moi une invraisemblance, je vous répondrai d'Aubigny : c'est d'Aubigny qui sait l'heure où Richelieu s'introduit dans la chambre de Mlle de Belle Isle ; c'est d'Aubigny qui propose à son rival de jouer sa vie aux dez, et c'est d'Aubigny qui, à la fin, appelle le duc son meilleur ami.

Suzanne tient un serment ridicule, d'Aubigny pourrait l'en délier en lui apprenant quelle femme est Mad. de Prie. Je ne comprends pas l'amour de Mlle de Belle-Isle pour ce d'Aubigny. Quant à la vraisemblance du quiproquo nocturne ; tout le monde l'a remarqué, tous les critiques parisiens à la fois ; personne n'a pu accepter Mad. de Prie, la femme galante, pour Mlle de Belle-Isle, la jeune vierge, et Richelieu moins qu'un autre. Je ne parle pas ici de la crudité de la scène ; avec un sujet aussi délicat, avec une position aussi scabreuse, il fallait pour arriver à bien tout l'esprit, tout le talent dramatique d'Alexandre Dumas. Il nous fait passer à travers bien des courants impurs ; il nous envoie à pleines bouffées l'air parfumé du boudoir ; il nous baigne dans un atmosphère voluptueux ; il nous étourdit la tête et le cœur. L'ivresse des sens, voilà tout ce qu'on retire de ce spectacle. Mais, est-ce là seulement ce que le théâtre doit enseigner et développer ? Est-ce là où doit se renfermer sa mission ? Demandez à l'auteur de Tartufe.

L. R.

Digitized by Google

TABLE

DES

Matières contenues dans le neuvième volume.

LYON.

HISTOIRE. — ARCHÉOLOGIE. — STATISTIQUE. — CHRONIQUE.

		Pages.
F.-Z. Collombet.	Des Lettres à Lyon et de la *Revue du Lyonnais*. — Introduction au IXe volume.	1
Bayle.	Lyon. Extrait des Mémoires d'un Touriste. . .	48
Amédée de Roussillac.	Critique de la Critique de M. Bayle sur Lyon. .	69
H. Leymarie.	Encore un mot sur la Critique de M. Bayle. . .	86
	Chronique du mois de janvier.	94
H. Greppo.	Observations sur un autel votif à Jupiter Depulsor, placé aujourd'hui au musée lapidaire du Palais Saint-Pierre.	126
	Une profession de foi, scène détachée de la Fièvre électorale, grande comédie.	164
L'abbé Rimaud.	Mine d'or à St-Martin-la-Plaine.	140
A. Couturier.	Les Caramentrants à St-Chamond.	193
H. Leymarie.	Les bas de soie de Henri II.	201
	Du legs de Mme Chinard à la ville de Lyon. . .	320
C.-B. Chardon.	Des étangs et des marais de la Bresse, et des rapports de cette contrée avec Lyon.	353
Fleury La Serve.	La mort de Nourrit. Voir le supplément à la fin du volume et à la page.	398
H. Greppo.	Examen d'une inscription antique, relative à une femme qui exerçait la médecine.	409

ÉTUDES SUR LES HISTORIENS DU LYONNAIS.

F.-Z. Collombet.	XXVI. — Maurille..	111
—	XXVII. — Coignet, Massas, Bignan, Montandon, Pérenon, Mme Tastu.	114
—	XXVIII. — P.-E. Béraud.	120
—	XXIX. — Clerjon.	122

Digitized by Google

—	XXX. — L'abbé Pavy.	177
—	XXXI. — M. Jal, M. l'abbé Jacques. . . .	241
—	XXXII. — M. Léon Boitel.	256
—	XXXIII. — M. l'abbé A.-M. Cahour. . . .	262
—	XXXIV. — M. Arlès-Dufour.	270
	Épitaphe de la famille de Rubys. . . . . (*bis*)	272

BIOGRAPHIE LYONNAISE.

Arthur Guillot.	Joseph Chinard.	337
J.-P. Pointe.	Honoré-Joseph Pointe.	426
	FACULTÉ DES LETTRES DE LYON.	
	Sur la brochure de M. Hue, intitulée : *Aperçu philosophique sur les cours professés par M. Reynaud et par M. François à la Faculté des lettres de Lyon.*	319
	Ouverture du Cours de M. Quinet	320
J.-J.-F. Hue.	Aperçu sur le cours de M. Quinet	440
—	Considérations sur le cours de M. Demons . .	473
François.	Discours d'ouverture, prononcé pour l'installation du cours d'histoire de France	489

THÉATRES. — CHRONIQUE MUSICALE.

Stanislas Clerc.	De la danse française et de la danse espagnole. .	213
Joseph A.	Le Brasseur de Preston, Anna Bolena et le concert de M. Baumann.	217
L...r.	Le Giaour, opéra.	313
Joseph A.	Concert de M. Cherblanc.	316
—	Concert de M. Georges Hainl.	317
Fl. La Serve.	L'Amitié des Grands, comédie en cinq actes, de M. Fl. Levol, supplément, page.	7
L...r.	Mlle de Belle-Isle, comédie en cinq actes. . . .	316

BEAUX-ARTS.

Joseph A.	Société des Amis des arts, 3e exposition. . .	19
Raphael Flacheron.	De la création d'une salle de concert et d'un conservatoire de musique à Lyon.	103

LITTÉRATURE.

Alexandre Curton.	Souvenirs d'un marin. I. Les treize potences. .	145
Audin.	Un chapitre de l'histoire de la vie de Luther et de ses écrits : — *les Paysans*.	273
Bordes de Parfondry.	Appréciations littéraires. I. Georges Sand. — Spiridion.	290
Victor de la Prade.	— II. Quinet. — Allemagne et Italie, Ahasvérus, Napoléon et Prométhée.	377

POÉSIE.

Victor de la Prade.	Les parfums de Madeleine, poème.	1
Charles de Barrès.	Les vers luisants.	97

Digitized by Google

Florimond Levol.	Portraits d'enfants.	99
Victor de la Prade.	A un poète.	102
Florimond Levol.	Le comité de lecture, prologue de l'*Amitié des Grands*, comédie en cinq actes et en vers. . .	169
G. Edant.	La Mort au cabaret, chanson.	222
Mlle Anaïs Bic.	La Chûte de l'Ange.	308
A. Bignan.	La Bataille de la Moskowa, fragment inédit d'un poème intitulé : *Napoléon en Russie*. . . .	321
F. Froly.	Le Juif errant, traduit de Ch.-F. Schubart. . .	329
Florimond Levol.	Le Retour des fleurs.	333
Joseph Bard.	Rome.	335
Victor de la Prade.	Après une lecture du Banquet de Platon. . .	399
Castan de Nîmes.	La jeune Grecque.	401
Hégésippe Moreau.	La Ferme et la Fermière.	407

BIBLIOGRAPHIE.

F.-Z. Collombet.	Essai sur l'influence morale de la poésie, par Bignan.	89
J.-B. P.	Histoire de France pendant la dernière année de la restauration, par M. Boullée.	90
	Lettres de St-Jérôme, traduites en français, avec le texte.	91
	Abrégé de l'Histoire sainte, illustré par M. L. Perrin.	93
C. F.	Annales de la Société d'Agriculture de Lyon .	95-398
F.-Z. Collombet.	Les Œuvres de Fontanes.	154
H. Leymarie.	Observations générales sur la peinture encaustique, par T.-C. Martin-Daussigny.	161
C. F.	Guide des pères et mères pour l'éducation, par M. C.-B. Chardon.	223
A. M.	Les cinq cordes du luth, par Joséphin Soulary. .	227
Jane Dubuisson.	Juvénilia, poésies par M. Chancel.	230
H. Leymarie.	Notions historiques sur les vitraux anciens et modernes, par M. Émile Thibaud.	233
J.-B. P.	Pauvres fleurs, par Mme Valmore.	237
V. de L.	Dictionnaire de la jurisprudence de la Cour royale (1823-1827), par M. Victor Testenoire. . .	240
F.-Z. C.	Quelques mots sur les brochures de MM. Nolhac et Ponchon, au sujet des étangs de la Bresse. . .	375
J. Demogeot.	Histoire civile et religieuse des lettres latines au IVe et Ve siècles, par F.-Z. Collombet. . . .	509
	Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire, par MM. Péricaud et Breghot du Lut.	515

FIN DE LA TABLE DU TOME IX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google